Abraham ESTIN

LE PETIT-FILS DE YOSSEF-QUI-NE-JURE-JAMAIS

Roman

Le froid et la faim, les ténèbres et la peur, voilà mes premiers souvenirs d'enfance. Puis, brusquement, une charge de cavalerie cosaque débouche, sabre au clair, au coin de la rue et la joie entre dans ma vie, le pain quotidien de toute la famille est assuré.

Depuis 1914 ma mère, ma sœur ’Hayélé et moi étions à ’Kharkov. Mon père, lui, était resté sur le quai de la gare de Grodno, en Pologne russe… Tout ce que j'ai su, jusqu'à l'âge de neuf ans sur mon père, sur la famille, sur ma ville natale, c'est uniquement au travers des dires de ma mère. Mon père avait commencé à travailler à l'âge de dix ans comme garçon de courses à la “fabrique”. C'était la plus grande usine de cigarettes et de tabacs de tout l'empire russe. Vingt ans après, il en était le comptable en chef.

A la déclaration de la guerre, à cause de la proximité du front, le propriétaire de l'usine, monsieur Szereszewski, avait décidé d'en transférer une partie vers l'intérieur du pays, à ’Kharkov. C'est mon père qui avait été nommé directeur. Mais homme du *Bund*[1], catalogué comme dangereux par la police politique du tsar, l'*O’hrana*[2], il était arrêté sur le quai même de la gare au moment où nous allions prendre le train pour rejoindre sa nouvelle affectation. Il avait eu seulement le temps de nous crier : “Partez, je vous rejoindrai là-bas !”

Il y avait la guerre et, comme si cela ne suffisait pas, une révolution puis une autre. La galerie d'hommes célèbres dont j'entendais parler allait s’enrichissant. Après le tsar Nicolas II, je fis la connaissance de Kerenski. Puis vinrent Lénine, Trotsky et Staline, avant qu'on ne commençât à parler de Denikine, Wrangel et Ma’khno. J'avais six ans et j'étais bien loin de m'intéresser à la lutte des classes. Trouver un bout de pain me paraissait un souci suffisamment important.

Dès le matin nous partions en expédition pour de longues heures, chacun de notre côté. Nous commencions par courir les différents marchés de la ville, mais ils étaient presque toujours désespérément vides. Il ne restait alors qu'à se planter dans une interminable file d'attente, sans même savoir, souvent, quand aurait lieu la distribution, ni ce qu'elle donnerait. A mon grand dam, c'est ma sœur qui se débrouillait le mieux, apparemment en faisant du charme à droite à gauche ; elle seule était capable de nous procurer, de temps à autre, un peu de *kacha*[3] ! Mais un quignon de pain noir au goût d'argile et une poignée de haricots secs, parfois deux pommes de terre, faisaient notre ordinaire.

Pourtant la table était toujours couverte d'une nappe blanche et les quatre couverts étaient mis avec soin. Oui, quatre : maman dressait le couvert de mon père comme s'il allait

---

[1] *Bund* (yiddish) : « Union », organisation juive qui luttait pour la défense des prolétaires et l'autonomie du peuple juif dans le cadre de l'empire russe.

[2] *O’hrana* (russe) : police politique secrète de l'Empire russe à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle.

[3] *Kasha* : plat populaire russe à base de bouillie de sarrasin.

arriver d'une minute à l'autre. Elle guettait aussi tous les jours une lettre de “Wolf”, alors que Grodno était occupée par les troupes allemandes… Ni ’Hayélé ni moi n'avons jamais eu l'idée de commencer à manger avant le signal imperceptible de maman. Elle n'élevait jamais la voix, elle ne donnait pas d'ordre ; elle suggérait et nous nous conformions. Les règles étaient tacites, mais claires : nous pouvions nous lier avec qui bon nous semblait, être dehors tout le temps que nous voulions sans avoir à lui en rendre compte, à condition de respecter à la minute près l'heure des repas… et d'enlever nos galoches dans l'entrée. Le tsar, les bolcheviks, les contre-révolutionnaires, les Ukrainiens, personne ne l'a jamais fait fléchir sur ce point.

Cette mère-là, c'était “*Mama*”. Mais il y avait aussi celle que j'appelais parfois “Rivtzia”, d’un ton très doux, presque câlin, et qui me répondait en souriant : “Mon garçon à moi, de quoi as-tu donc besoin ?” C'est “Rivtzia” que j'allais retrouver dans son grand lit quand j'avais trop peur de la nuit révolutionnaire, des coups de feu sur les murs de notre maison.

“Rivtzia” était bien à moi, je le faisais sentir nettement à ’Hayélé, qui ne répondait jamais directement à mes provocations, mais me lançait de temps en temps d'un air innocent : “Tu sais, Papa me faisait sauter sur ses genoux tous les soirs…” Elle “Le” gardait dans sa mémoire, ce qui lui donnait sur moi un avantage troublant. Ainsi, ma mère présente, mon père absent, faisaient l'objet entre ma sœur et moi d'une jalousie constante, d'escarmouches continuelles. Et puis, si elle était seulement de deux ans mon aînée, elle me dépassait complètement par sa maturité d'esprit. Il suffisait pourtant d'un tiers hostile entre nous pour que nous fassions aussitôt front avec une connivence telle qu'elle semblait concertée. Jamais cette solidarité ne s'est démentie. Les gens n'avaient d'yeux que pour elle, avec sa silhouette élancée, ses nattes blondes sur le devant de la poitrine. Toujours débraillé, je me jugeais laid. Le fait d'avoir une sœur dont on vantait unanimement la beauté, les bonnes manières et la finesse me rendait tout fier.

Deux événements, coup sur coup, vinrent transformer notre vie. Un matin, ma mère rentra de sa tournée habituelle avec un trésor : un petit poêle en tôle de fer à quatre pattes, avec un four minuscule. Ce genre de poêle, ailleurs, on l'appelait *bourjouyka* (est-ce parce que seuls les bourgeois pouvaient se le permettre ?) ; chez nous, on le dénommait *pchtcholka,* en russe une petite abeille, pour le peuple symbole d'espoir. Il était particulièrement économique : avec deux pieds de chaise, il chauffait la pièce pendant plusieurs heures ! Le beau châle en renard de Maman disparut du fond de l'armoire où elle l'avait gardé précautionneusement ; mais comme, malgré le froid, elle n'avait jamais osé le mettre de peur de se faire attaquer dans la rue, sa perte n'ôta rien à la grande allure de Rivtzia. Ses beaux cheveux relevés en un chignon natté, svelte, corsetée dès le matin

comme pour aller au bal, elle portait toujours des robes sobres, vieillies, mais presque élégantes et impeccablement entretenues. Pour un temps, nous cessâmes d'avoir froid, et nous pûmes ôter nos manteaux en entrant à la maison.

A peine la *pchtcholka* installée dans le logis, un véritable coup de théâtre se produisit : les cosaques faisaient irruption dans notre vie, et plus particulièrement dans la mienne. Une bataille de rue s'était déclenchée dans notre quartier et il n'était pas question de sortir. Il faisait jour, je ne craignais pas les coups de feu. Malgré le danger des balles perdues je me tenais sur notre petit balcon. Brusquement des cavaliers débouchèrent au coin de la rue. Juchés sur des bêtes ailées, ils hurlaient à mort et agitaient de longs et terribles sabres. C'était la première fois que je voyais une bataille de si près et je ne pus résister au spectacle. Je dégringolai l'escalier quatre à quatre.

Les hommes étaient déjà en train de piller un magasin à quelques centaines de mètres de chez nous. Leurs chevaux, rangés sur le trottoir, piaffaient et hennissaient à pleins naseaux, une bave mousseuse recouvrant leurs grosses lèvres. Je dénichai un seau et me mis à les abreuver. Mais au bout d'un moment, tout en nage et épuisé par l'effort, je m'effondrai par terre. Comme au travers d'un brouillard, je vis un grand cosaque moustachu s'approcher de moi et j'eus peur. A tort : il était venu pour jeter sur moi une couverture. Après un petit coup d'œil aux alentours pour s'assurer que personne ne le voyait, il se pencha pour me border comme on fait pour un tout petit enfant et, avant de se redresser, il sortit furtivement de sa poche un quignon de pain qu'il glissa sous la couverture. “C'est bien ce que tu as fait, tu es un intrépide !”, me lança-t-il. Le surnom d'Intrépide me resta. Ces cosaques-là, des “rouges” furent chassés le lendemain par d'autres, des “blancs” par lesquels je m'entendis interpeller : “Alors, c'est toi l'Intrépide ?” Je n'ai jamais su par quel canal ils avaient appris que leurs ennemis m'avaient décerné ce sobriquet.

Les cosaques, blancs et rouges, me confièrent tout naturellement le soin de leurs bêtes : je leur distribuais l'avoine, les bouchonnais et les pansais et, juché sur la croupe du cheval le plus beau, je les menais à l'abreuvoir. Très rapidement, mes “employeurs” prirent l'habitude de se servir de moi également comme garçon de courses et progressivement, je devins leur “homme de confiance”. Les positions changeaient de mains souvent, parfois même plusieurs fois par jour. C'est par mon truchement que les deux camps échangeaient pain, tabac, vodka et même correspondance. Pas une seule fois il ne me vint à l'idée de chaparder quoi que ce soit. J'étais d'une honnêteté scrupuleuse et les cosaques le savaient bien.

En récompense des services rendus je partageais avec eux la soupe à midi et chaque soir je pouvais emporter à la maison soit du pain, soit de la *kacha*, parfois même de la

viande. C'était à qui me donnerait le morceau le plus beau, le plus appétissant. Je damais enfin le pion à ma sœur. Avant, j'avais été simplement un enfant de la guerre ; avec les cosaques je devenais un môme de la révolution. Une fois, je reçus, d'un cosaque blanc, une boîte de sardines. Elles venaient de Douarnenez et ce fut mon premier contact avec la France. La boîte contenait six petits poissons : écrasés et mélangés avec de la graisse, ils nous firent deux repas. Je n'avais jamais mangé quelque chose d'aussi bon.

Cependant, mon "travail" rendait ma mère folle d'inquiétude. Elle était prête à renoncer aux trésors que je rapportais pourvu que je reste à la maison et que j'abandonne "mes cosaques". Elle essaya en vain les raisonnements et les supplications. Puis vint le drame.

J'étais très ami avec un jeune cosaque rouge ; il s'appelait Ivan, mais, comme il ne tenait pas en place, on le surnommait "*Vanka-Vstanka*"[4], du nom d'une poupée qui, quand on la couche, se redresse aussitôt. Un jour, il me confia un gros paquet de vraie *ma'horka*, un tabac de qualité supérieure : près d'un kilo ! J'avais pour mission de le négocier au cours du jour contre de la vodka, chez Petka, un blanc. Mais Petka ne vint pas au rendez-vous : il était tombé le matin même pendant un combat dans un quartier voisin. Et quand ce fut de nouveau l'heure des rouges, je retrouvai *Vanka-Vstanka* enveloppé dans une couverture brune. Une salve de mitrailleuse venait de le faucher. Debout près du corps raide, entouré par les compagnons de mon ami, j'étais bien malheureux : j'aimais bien mon Vanka et "Potemkine" son cheval blanc et gris. Et que faire du tabac que j'avais dans les mains ? Tous regardaient mon trésor d'un œil d'envie et se taisaient. Finalement, le plus vieux cosaque du groupe, qu'on appelait "la Galoche", rompit le silence. "Le tabac, il est à l'Intrépide. C'est sa prise de guerre. Y a pas à chier. Y a pas à le faire chier !" Un murmure d'approbation, mâtiné de regrets, suivit cette déclaration et tous vinrent me féliciter chaleureusement.

Je courus en triomphe à la maison, les deux mains crispées sur le paquet. Sans un mot je le posai sur la table. Ma mère défit le papier journal. Je la vis pâlir affreusement, suffoquer. Avant qu'elle n'ait pu dire un mot je m'écriai, fanfaron : "Nous avons à manger pendant un bout de temps" et, gêné par son silence prolongé que je ne m'expliquais pas, j'ajoutai : "C'est mon trésor de guerre !" Elle devint carrément livide, saisit le paquet et le jeta aussitôt par la fenêtre ouverte comme si elle tenait entre ses mains une grenade dégoupillée. Je me précipitai sur le balcon : l'emballage s'était ouvert et les petites feuilles marron-vert voltigeaient au gré du vent. Dans ma mortification, je me dressai devant elle et je me mis à hurler : "C'est mon tabac ! Tu n'as pas le droit ! C'est ma prise de guerre !" D'un geste d'automate, sans même me regarder, elle leva la main et une gifle sèche tomba sur ma joue gauche. Mais plus humiliante encore fut l'insulte : "Tu es un voleur, un

[4] *Vanka-Vstanka* : « Ivan lève-toi donc ».

misérable voleur !" Elle s'affaissa sans connaissance. Un instant je la crus morte mais un cri déchirant retentit à deux reprises : "Wolf !"

Toute la nuit j'attendis qu'elle vînt me demander pardon ou essayer de me consoler ou, au moins, me dire de la rejoindre dans le grand lit. Rien ! Pas un mot, pas un geste ! Elle avait décidé d'être cruelle jusqu'au bout. Le lendemain j'affichai pour ma part dédain, mépris et même provocation. J'avais beau la voir complètement égarée, il me fallait une vengeance. Je m'étais arrangé toujours, à cause de ses éternelles angoisses, pour qu'elle ignore que je montais à cheval. Mais ce matin-là, pour la punir, je me mis à caracoler sous les fenêtres de notre appartement. Je la vis penchée sur la balustrade du balcon, horrifiée mais muette. J'avais envie de lui crier : "Tu vois, pour toi je ne suis qu'un voleur indigne, mais il y a des gens qui me confient leur plus belle bête !" J'étais pourtant blessé au plus profond. Je passais des heures devant une glace à chercher sur ma joue les traces de la gifle. Je n'en retrouvais que l'humiliation brûlante.

La réaction de ma pauvre mère, je ne la compris que beaucoup plus tard. Pour elle, "cosaque" était synonyme de pogrom, brigandage et viol. Comment aurait-elle pu imaginer que l'un d'eux m'ait fait un tel cadeau ? Compte tenu des circonstances dans lesquelles nous vivions, cela représentait une véritable fortune ! Moi, avec mes yeux d'enfant grand ouverts, je me contentais de les regarder vivre et mourir, les cosaques, se battre et s'amuser. A l'époque, je ne m'interrogeais pas, et malgré tout ce que j'ai pu apprendre sur eux par la suite, ils sont restés pour moi des hommes ombrageux et réceptifs, ténébreux et sensibles, mystérieux quoique simplistes, non dépourvus de romantisme, avec leurs instincts de brigands de grands chemins et leurs gestes de gentilshommes de haute volée. A l'heure de la bataille ils pourfendaient hommes, femmes et enfants sans faire de détail, mais je les ai vus aussi risquer leur vie pour sauver des flammes un enfant lors d'un incendie accidentel. Ils ne pillaient jamais dans le but de s'enrichir, seulement quand ils avaient besoin de monnaie d'échange pour se procurer de la vodka et du tabac. L'ennui, c'est qu'ils avaient besoin tout le temps de ces deux articles...

Et puis, les viols. Là-dessus toutes sortes d'histoires circulaient. Moi, je n'ai jamais vu cela de mes yeux. Peut-être voulaient-ils me préserver de ce spectacle, considérant qu'il n'était pas de mon âge. Avec leur caractère, ce n'est pas impossible. Cela me paraît même plausible. Mais j'étais d'une indulgence coupable envers eux, c'est vrai. Un soir, la porte de chez nous à peine entrouverte, j'entendis un sanglot déchirant : "*Mamotchka* !" Sans même enlever mes galoches, je m'avançai jusqu'à la chambre de ma mère. 'Hayélé, qui ne pleurait jamais, qui n'employait jamais ce diminutif, hurlait, en proie à une visible terreur. Assise près d'elle, Rivtzia essayait de la questionner d'une voix pleine d'angoisse. " 'Hayélé, *maydélé*, petite fille, parle, parle donc. Qui t'a fait du mal ?" "*Mama*… le terrain vague

juste avant le tournant… à travers les planches de la palissade… il y avait une femme par terre… *Mamotchka*, des cosaques la tenaient et ils riaient ! Et elle criait… et ils riaient !… Et un cosaque était couché… non, non, *Mamotchka*…"

Rivtzia n'était que tristesse. "Oui, *kindyniou*, petit enfant, les cosaques d'aujourd'hui sont les mêmes que ceux de 'Chmielnicki[5] … Et notre Yossef ne voit rien… Et tout est de ma faute !"

Et puis, autant dire toute la vérité. La miraculeuse rencontre avec les cosaques et l'étrange roman qui s'en est suivi ne durèrent que peu de temps. Des semaines peut-être. Sûrement pas des mois. Événement central de cette époque pour moi, pratiquement le seul qui se soit cristallisé dans ma mémoire, je le situe en 1917 ou au début de 1918 : je n'avais pas encore six ans.

Vanka-Vstanka disparu, la guerre et la révolution n'étaient pas terminées pour autant. J'étais désormais palefrenier professionnel. Les chevaux des Ukrainiens et ceux des bolcheviks, ceux des Allemands (qui occupèrent la ville pendant une longue période) et ceux des bandits de Petlura, l'affreux dictateur, je les ai tous connus. Ensuite j'eus à soigner ceux des troupes de Denikine, un nostalgique du tsar, avant que les bolcheviks ne reviennent, cette fois-ci définitivement, en chevauchant les leurs. Je faisais encore mon boulot, mais l'enthousiasme du début, les émotions fortes des grands moments de Vanka-le-Rouge et de Petka-le-Blanc avaient pâli.

Pour qui se battait-on ? Pour quoi ? Le tsar, Lénine, Trotsky ? La guerre, la révolution ? Je ne me posais pas de questions. La "paix" était pour moi une notion sans substance. J'entendais souvent les gens parler "d'avant guerre", "avant Sarajevo", mais cela n'évoquait pas d'image dans mon esprit. C'était un autre monde dans un autre siècle. Le besoin de savoir vint brusquement quand la situation se stabilisa, les rouges se retrouvant pour de bon en place dans la cité. Le ravitaillement s'était amélioré : on continuait bien à faire la queue pendant des heures, mais on était certain de rapporter de quoi se nourrir. Alors seulement je demandai : "*Mama*, pourquoi il y a eu la révolution chez nous ?"

Assis en face d'elle, je tendais entre mes deux paumes écartées un écheveau de laine grise qu'elle mettait en pelote. Autour de nous, la pénombre ; 'Hayélé, toute à la lecture d'une encyclopédie, avait monopolisé l'unique lampe à pétrole. En m'entendant, cependant, elle sortit de son isolement pour revenir parmi nous. Quant à ma mère, elle me regardait, très étonnée – ce n'était pas le genre de questions auxquelles je l'avais habituée. Mais, sans préambule, elle entreprit de raconter la Russie d'un siècle auparavant, les tsars, Nicolas

[5] *Hetmann* des cosaques qu'il souleva au XVII[e] siècle contre la Pologne. Les pogroms qu'il organisa contre les Juifs en firent un symbole d'antisémitisme et de brigandage.

1er en particulier, le “tsar de fer”, qui avait introduit le service militaire de vingt-cinq ans. Oui, oui, je lui ai bien fait préciser ce chiffre, tellement cela me paraissait long. Il faisait rafler des enfants juifs de dix ou douze ans dans les rues pour les incorporer dans l'armée. Souvent on perdait même leur trace ... C'est vrai qu'après le service ils avaient le droit d'aller s'installer en Finlande, au point qu'aujourd'hui presque tous les juifs sont des descendants *Nikolayské Soldatten.*

Des enfants juifs... Moi, jusqu'alors, quand un *houligan*, un voyou ukrainien m'avait traité de “sale juif”, je lui avais renvoyé du “fils de chienne”, avec si possible deux coups de talon ferré dans les tibias, mais sans aller chercher plus loin. Du coup, j'en suis venu à demander : “ Pourquoi sommes-nous juifs ? ”

A ma grande surprise, sans laisser à Maman le temps de répondre, ’Hayélé intervint avec véhémence : “C'est une question stupide, une question d'enfant. Nous sommes juifs parce que nous le sommes. Un point c'est tout. Comme tous ceux qui nous ont précédés et tous ceux qui viendront après nous. Ce que je veux savoir, moi, c'est ce que nous attendons pour acheter des armes : pas pour nous défendre, mais pour attaquer ceux qui nous poursuivent.”

“Le *Bund...*” gémit Maman, haussant les sourcils à deux reprises, ce qui était chez elle signe de grand trouble. Mais ’Hayélé, avec la même agressivité, pour moi inexplicable, la coupa aussitôt : “ Le *Bund !* Le *Bund* ! Il est dépassé votre *Bund* ! Vous avez entendu parler de Trumpeldor ? Un juif, un officier dans l'armée du tsar, qui a perdu un bras à Port-Arthur ? Justement le fils d'un *Nikolaysker Soldatt* ! Il a fondé un régiment juif ! Il s'est battu avec les Alliés contre les Turcs. A Gallipoli. Il est tombé en se battant pour nous. En Palestine ! Vous ne connaissez même pas nos héros !” Ma mère sourit tristement. “Un rêveur fou. Il faut être réaliste…” Du coup, ’Hayélé s'emporta carrément : “Ce sont les bundistes qui ne sont pas réalistes. Il nous faut un État à nous ! Le sionisme ! Vous connaissez ? ”

“Qui veux-tu qui nous donne un État ?” La voix de Rivtzia, quoique plaintive, s'était un peu raffermie. “Qui parle de donner ? Personne ne nous donnera rien ! Il faut prendre. Il faut reprendre la Palestine. Elle est bien à nous la Palestine, non ?” Mais quand Maman lui demanda d'où lui venaient ces idées, elle refusa absolument de répondre. C'était secret. “J'ai peut-être déjà trop parlé...” Et puis, plus calme : “Toi, *Mama*, tu retardes et Yossef est un gosse. En dehors des chevaux, il ne comprend rien…”

J'étais vexé, et j'avais envie de lui couper la parole, moi aussi, de lui dire que moi, la politique, je ne voulais pas y toucher. Parce que ceux qui s'en occupent, on les met en prison. Dans ce grand bâtiment aux fenêtres avec des barreaux. Derrière ce haut mur, surmonté de barbelés, avec des sentinelles tout autour. Qui apporterait chaque soir du pain à mes deux femmes si j'étais en prison ? Et puis derrière la muraille, il n'y avait pas d'air

pour respirer. Le vent de la steppe n'y soufflait pas. On y étouffait. On ne pouvait plus courir, ni travailler, ni nourrir la famille. Des agents de la Secrète, des mouchards, il y en avait partout. Même moi, un gosse comme disait ’Hayélé, je le savais. Pour un mot on vous jetait dans un cul-de-basse-fosse. Pour des années. Alors autant se taire et voir le soleil, sentir les gouttes de pluie qui mouillent les cheveux, qui coulent dans le cou, entre le crissement de la neige sous chaque pas. Se taire. Mon père, on l'avait mis en prison…

Rivtzia reprit son récit mais le cœur n'y était plus. Nous entendîmes l'histoire de Kerensky, de la Révolution de février 1917, celle du fameux wagon plombé dans lequel Lénine et ses compagnons avaient traversé l'Allemagne pour rentrer en Russie. Puis Maman mentionna trois slogans de Lénine, souvent scandés dans les rues de ’Kharkov : “Paix immédiate. Pouvoir aux Soviets. Terre aux paysans”, et s'égara immédiatement dans des détails sur l'abdication du tsar Nicolas II. Sa voix était lourde et monotone. L'histoire devenait ennuyeuse. Trois mots sur Staline, mille bagatelles sur la guerre civile, quelques propos sur l'annulation du honteux traité de Brest-Litovsk et à nouveau le tsar, cette fois-ci massacré avec toute sa famille à Ekaterinburg, en Sibérie. Trop long, tout cela, trop compliqué.

Rivtzia semblait presque contente – probablement soulagée d'en avoir terminé avec les révolutions, les Romanov et leur dernier représentant, ce pauvre Nicolaï *Krovavyi*, “Nicolas le Sanglant”–, quand ’Hayélé, qui l'avait écoutée très attentivement et paraissait, elle, avoir tout compris, l'apostropha, les yeux un peu plissés : “Et les promesses ?” “ Quelles promesses ?”, demanda Maman. “Voyons, la terre aux paysans ...” persifla ma sœur.

Là, j'étais à mon affaire ; c'était le moment ou jamais d'étaler ma science et de me rendre intéressant. Je me rappelais en effet très bien Vanka sautant en l'air de joie et se donnant de grandes claques sonores sur les cuisses à l'annonce de l'attribution des terres. “Bien sûr qu'il a tenu parole, Lénine. Chaque paysan a maintenant son kol’khoze. Ils sont tous riches, à présent !” “Idiot !” jeta ma sœur avant de sortir en haussant les épaules. Je n'avais pas encore neuf ans et j'étais déjà idiot…

*

* *

Je n'avais vécu jusqu'alors que dans l'espoir de revoir bientôt mon père. J'avais hâte de l'entendre me rendre justice. Je me voyais conversant avec lui d'égal à égal : il me remerciait d'avoir sauvé, en son absence, deux pauvres femmes de la famine.

Un jour de 1921, la paix devenue enfin définitive, nous montâmes dans un train pour Grodno, qui se retrouvait maintenant dans une Pologne indépendante. C'était “l'échalon”, le train des réfugiés : des wagons à bestiaux tirés par une locomotive poussive, toujours à court de combustible. Pour franchir un millier de kilomètres, ce fut un voyage de plusieurs semaines avec des centaines d'arrêts dans des gares, petites et grandes, ou encore en pleine campagne, sans que l'on sût jamais l'heure à laquelle on allait repartir.

Sentant le bras tutélaire de mon père tout proche, je reprenais courage et superbe. Quand le train repartait j'étais sur la locomotive avec Sachka, le mécanicien. A chaque fois, ne me voyant pas dans le wagon, ma mère redoublait d'appels angoissés qui me remplissaient de joie : “Yossef, où es-tu Yossef ?” De la locomotive, je répondais par trois petits coups de sifflet. Ce fut une belle aventure. Je croyais être redevenu l'Intrépide. J'étais heureux comme au temps de *Vanka-Vstanka*.

2

Le dernier arrêt fut interminable : deux jours dans un bois à une dizaine de kilomètres de notre but. Enfin, le train s'ébranla, puis s'engagea sur le pont qui enjambait le Niémen : je savais que dans quelques minutes, au bout de la longue ligne droite des rails qui traversait toute la ville, nous allions arriver à la gare où mon père nous attendait.

Je sautai du wagon le premier. Je me retrouvai entouré par toute la parentèle et il fallut bien qu'en passant de mains en mains j'embrasse des visages inconnus, inondés de larmes. Chacun y allait de son commentaire qui se voulait compliment : "Il est bien grand pour ses neuf ans !" Moi qui voulais ressembler à mon père, je m'entendais dire : "Il n'a rien de Wolf !", "C'est le portrait de sa mère, un Marszak tout craché !" Et tous ces gens qui s'accrochaient à mes basques m'étaient insupportables. Pourquoi se désintéressaient-ils donc de ma sœur ? Pourquoi la laissaient-ils tranquille ? 'Hayélé observait et jaugeait à loisir. Elle faisait connaissance avec la famille à sa façon.

Un peu à l'écart, une petite silhouette figée. Sans avoir jamais vu de photo de ma grand-mère Dveyré je sus immédiatement que c'était elle. Un fichu gris noué sous le menton recouvrait sa perruque. Son silence et sa réserve tranchaient singulièrement sur toute la bruyante compagnie. A deux pas du groupe, elle en semblait éloignée par des kilomètres. C'est vers elle seule qu'est allée ma sympathie spontanée.

Le dernier des cousins me lâcha finalement, après m'avoir lancé sur un ton de plaisanterie, où je perçus l'injure, que j'avais l'air d'un bolchevik. C'est seulement alors que la fluette figurine s'approcha de moi. De ses yeux gris, rougis mais secs, elle me caressa un instant. Puis elle leva la main et de ses doigts rêches, usés, m'effleura à deux reprises la joue, la gauche, celle qui avait reçu la gifle. Il me sembla une fraction de seconde que je lisais sur ses lèvres l'ébauche d'un baiser, qu'elle esquissait un mouvement pour m'attirer vers elle. Mais non, elle détourna très vite la tête et ses yeux, tout de suite, accrochèrent ceux de ma mère.

Ce fut un choc puissant : les deux femmes comme pétrifiées. Rivtzia déchiffra aussitôt le terrible verdict et de sa bouche s'échappa un appel que j'avais déjà entendu. Mais le "Wolf" de cette fois-ci était un véritable hurlement à la mort. Autour, toutes les voix se turent.

Comment décrire ce qui se passa dans ma tête lorsque je pris conscience que je ne reverrais jamais mon père ? Je n'avais gardé aucun souvenir de lui, je m'étais bâti en sept ans une idole ; d'un simple hurlement ma mère venait de la faire disparaître. La réalité s'imposait à moi crûment. Ai-je perdu la raison pendant quelques instants ? C'est possible. Un leitmotiv : “Tu es le Maître !”, tellement incompréhensible qu'il me brouillait la vue ! Le maître de qui ? De quoi ? Du néant ? Car, tout à coup autour de moi, c'était le néant. Un vide incommensurable ! Mama j'ai peur ! Mama viens ! Vite ! Où es-tu ? Avec ’Hayélé, ta complice ! A vous deux vous m'avez berné, vous m'avez menti. Pendant sept ans vous m'avez laissé jouer avec un pauvre spectre. Vous, vous avez connu son regard, son sourire, ses froncements de sourcils. Le son de sa voix résonne encore dans vos oreilles ! De tout cela je n'ai rien. Mais faites-moi confiance. J'apprendrai à le connaître, mieux que vous ne l'avez jamais fait. Je découvrirai sa personnalité, son esprit, le sens de sa vie et de son combat. Qu'avez-vous gardé de lui ? Une image immobile, une vague esquisse. Moi, je le verrai grandeur nature, en mouvement. Mais maintenant laissez-moi ! Je veux être seul. Je ne veux ni oncles, ni tantes, ni cousines, ni cousins. Je ne veux pas de leurs pleurnicheries. Je vais m'en aller loin de vous. Loin d'ici. Pour toujours ! Laissez-moi. Il faut que je sois seul pour verser des larmes sur un mort. Oui, l'Intrépide de *Vanka-Vstanka*, de la locomotive, vient de mourir sur ce quai de gare. A sa place, il y a un garçon timoré, plein d'angoisse. Brusquement je sais que je vais mourir. Pas comme *Vanka-Vstanka*. Mais comme est mort sans doute mon père, broyé par une puissance maléfique et monstrueuse. Un poids énorme m'écrase la poitrine. On dirait que les deux mâchoires d'un étau se resserrent sur elle.

Vais-je vraiment mourir, mon Dieu ? Non... Non ! J'entends quelque chose près de moi. Un cœur qui bat ! A mon rythme à moi ! Dans la statue de marbre qui est à deux pas de moi et que je n'osais pas aborder *bobé* Dveyré est là ! Elle m'écoute et elle m'entend. Elle a saisi mon appel. C'est elle qui va me sauver. Elle sera là, auprès de moi, quand il le faudra. Elle n'a pas pu empêcher la mort de l'Intrépide, vous l'avez prise au dépourvu, mais dorénavant elle ne me quittera plus. Elle ira jusqu'au bout, pour le fils de son fils.

C'est tout ce qui me reste des instants qui ont suivi l'arrivée du train à Grodno. C'était confus, enfumé dans un brouillard épais. Une évidence, pourtant, s’imposa à moi : la nécessité de reconstituer un portrait de mon père aussi véridique que possible. Impossible de me dérober. C'est à partir de cet instant que je n'ai plus cessé d'entendre, d'obéir à toutes sortes de voix intérieures. De sentir près de moi une alliée comme *bobé* Dveyré me donnait une volonté nouvelle. Je décidai immédiatement d'apprendre le yiddish pour pouvoir parler avec elle.

Il me fallut quinze ans pour comprendre qu'en apprenant la mort de mon père, ce n'est pas dans le désespoir que j'avais sombré, mais purement et simplement dans une jalousie atroce contre tout ce monde qui d'une simple pensée pouvait faire ressurgir son image. Pour moi, son fils unique, il était un inconnu, un étranger. Ma mère et ma sœur avaient droit carrément à ma vindicte. J'étais persuadé que toutes les deux savaient déjà à 'Kharkov que les chances de le revoir étaient pour ainsi dire nulles. Sciemment, elles m'avaient laissé vivre dans l'ignorance. Elles m'avaient traité, moi l'Intrépide, en petit enfant qu'il faut protéger, ménager.

Nos pas résonnaient sur le trottoir en bois à la sortie de la gare. *Bobé* Dveyré marchait légèrement en avant. L'envie de prendre sa main m'a fait avancer à sa hauteur mais au dernier moment je n'ai pas osé.

*
* *

Ma mère se mit aussitôt à travailler. La broderie, qui avait été pour elle un passe-temps, devint un gagne-pain. Ses robes brodées, ses corsages à ajours étaient très recherchés. Mais si elle n'avait pas un an de commandes d'avance, elle devenait soucieuse : "La clientèle faiblit", disait-elle.

Ma tante Gruntzia, la chapelière, la mieux logée, nous ouvrit toutes grandes les portes de son petit trois pièces, situé rue de la Sainte Trinité, la Trojecka[6], au cœur du quartier juif. Ils étaient six dans la famille et tous trouvèrent normal que nous venions loger chez eux pour un temps indéterminé. Une sévère crise du logement sévissait et ce n'est qu'au bout d'un an que nous trouvâmes à nous loger. Au grand étonnement de tout le monde, c'est moi qui dénichai deux petites pièces libres. Le propriétaire m'avait dit : "Tu as l'air d'un bon garçon. Cours dire à ta mère que je vous garde le logement."

Un bouge plutôt qu'un véritable appartement. Les deux pièces étaient réunies par une large ouverture dans le mur mitoyen. En réalité c'était la cave d'une vieille bâtisse située au fond d'une cour, encombrée par toutes sortes d'*alté za'hen*[7] appartenant à notre propriétaire, riche brocanteur. Pour entrer chez nous on descendait sept marches de pierre, glissantes et dangereuses sous la pluie ou la neige. A l'intérieur, posé à même le sol, le plancher aux planches disjointes et vermoulues faisait le désespoir de maman. Un jour, il fallut remplacer une planche complètement rongée par les vers. Fayvel-le-Gibbeux, le menuisier du haut de la rue Wilenska, juste en face de la *mikwa*[8], en mit une, toute neuve, avec de belles nervures

---

[6] *Trojecka* [Troïtzeka]. Voir Plan de Grodno, n°4 (> Galerie de photos, la 1ère)

[7] *Alté Za'chen* (yiddish) : vieilleries.

[8] *Mikwa* (hébreu et yiddish) : bain rituel.

et de petits nœuds marron. Elle était tellement blanche, que sans nous être donné le mot nous évitions tous de marcher dessus.

Pires que le plancher étaient les murs. Simplement humides l'été, l'hiver l'eau, mélangée au mortier, ruisselait carrément dessus. Ni papiers peints ni peintures, rien n'y résistait. Un jour maman a dit : “La seule solution, c'est de cacher la misère.” Et Fayvel est revenu pour fixer sur le mur un cadre de bois. Dessus nous avons tendu une cretonne à fleurs. Du coup, le plancher mis à part, le logement ressemblait à un boudoir.

C'est dans la rue Youryzdyka que notre logement était situé – tout le monde en yiddish disait Yourzyka. Ce nom m'avait toujours intrigué et je mis bien longtemps à en découvrir l'origine : *juris dictio.* Il y a plusieurs siècles on ne se servait que du latin dans les actes officiels et cette ruelle constituait la limite du quartier juif autorisé, du ghetto. C'est mon cousin Abrasza de Szczuczyn qui me l'avait appris. Il faudrait que je trouve le temps de te parler de lui longuement. C'était un garçon tout à fait exceptionnel à bien des égards, et pour l'histoire et la géographie il était imbattable : à neuf ans il reprenait l'instituteur... Je ne comprenais pas comment à cet âge-là il pouvait me dire le plus naturellement du monde qu'en 1389, l'archiduc de Lituanie Witold invita les Juifs à venir s'installer à Grodno avec mission de développer le commerce et l'artisanat !

Yourzyka[9], petite ruelle, descendait en pente raide vers la Gorodnitschanka, ruisseau plus que rivière, qui se jetait à un kilomètre de là dans le Niémen. Elle empestait les environs, car elle charriait les immondices de tous les quartiers qu'elle avait traversés avant d'arriver chez nous. Les deux petites fenêtres de notre logis donnaient dessus. Yourzyka était la partie la plus misérable de l'ancien ghetto. Au-dessus il y avait la *Trojecka,* puis le quartier du vieux marché, le *Schulef*[10], avec l'ancien cimetière juif et la grande synagogue, puis “la ville”, où les Juifs habitaient mélangés aux *goyim,* avec ses deux “artères” commerçantes, Dominikanska et Orzeszkowej[11] et la place de Batory[12], et, enfin, à une demi-heure de marche peut-être, les quartiers habités uniquement par des *goyim* où je ne mettais pratiquement jamais les pieds.

J'avais peur de tomber sur une bande de voyous : on risquait au moins de se faire traiter de sale Juif, au pire de se faire attaquer à coups de pierres, leur arme préférée. Nous formions la moitié environ d'une population de cinquante mille habitants mais j'ai eu rapidement l'impression de connaître tous les Juifs et pratiquement aucun *goy.*

---

[9] Voir sur le Plan de Grodno, n°1 (> Galerie de photos, 1ère).

[10] *Schulef* : en yiddish, « cour de synagogue », de l’allemand *Schul-hof*. A Grodno, le mot désignait un quartier juif autour de la synagogue principale.

[11] Du nom de l’écrivain Eliza Orzeszkowa [Ojeshkova], 1841-1910. *Bobé* Dveyré raconte une anecdote sur cette femme (p. 194).

[12] Stefan Batory fut roi de Pologne de 1575 à 1586. Le nom de la place en polonais (n° 5 sur le plan) est *Plac Batorego* (voir Polyglottie). > Découverte

Cent fois nos proches insistèrent pour que nous changions de logement, et quittions cette rue, synonyme de misère et de sous-prolétariat. A maintes reprises ils proposèrent à ma mère d'avancer l'argent nécessaire pour installer une boutique avec un atelier, et avoir enfin pignon sur rue. Ils se heurtèrent toujours à un refus obstiné. “Un atelier, disait maman, prendre des petites mains ? Exploiter l'ouvrier ? Jamais Wolf n'aurait consenti !” Souvent, trop souvent ses phrases commençaient par “Wolf”.

Notre refus de renoncer au passé, notre impuissance à effacer le temps jadis nous isolaient, maman et moi. Nous vivions dans une sorte de fiction. Seule ’Hayélé semblait avoir échappé à la chausse-trappe dans laquelle nous étions tombés. L'avenir devait démontrer qu'elle était aussi contaminée que nous.

J'ai eu au cours de ma vie des époques très dures et de grands malheurs où je croyais avoir atteint les abîmes de l'enfer, mais sans l'ombre d'une hésitation je peux dire que les années de purgatoire de Yourzyka me paraissent les plus affligeantes de mon existence. Yourzyka ce n'était pas seulement une rue, c'était un mode de vie, une société fermée dans laquelle je n'ai jamais pu trouver ma place. A cause de mes origines elle m'a toujours tenu à bonne distance. Je n'étais pour elle qu'un bourgeois travesti en pauvre.

Mais habitant Yourzyka et plus tard élève à l'École Professionnelle, je me suis trouvé aussi automatiquement évincé de l'univers des enfants de la “bonne société”, de ceux qui allaient dans les lycées, qui avaient des bicyclettes et des kayaks. Il est d'ailleurs fort probable que je m'excluais moi-même de leur cercle, car j'avais honte de notre situation médiocre, notre logis miteux où il n'était pas question de les inviter. Je ne faisais partie d'aucun milieu proprement dit. Nous vivions si repliés sur nous-mêmes, qu'à part notre famille proche, je ne connaissais pas grand monde. Pour moi il y avait à Grodno les Juifs et les non Juifs ; mais les autres Juifs, je ne savais pas vraiment comment ils vivaient, ni les pieux, qui formaient un monde à part, ni ceux qui étaient dans des conditions matérielles différentes des nôtres. Je ne connaissais ni les nécessiteux, ni les pauvres, ni les professions libérales ou les bourgeois commerçants, des gens qui louaient des maisons dans des villages voisins au bord du Niémen pour partir en vacances, et qui chez eux en ville avaient des salles de bains et des W.-C.

Ma sœur m’apparaissait au-dessus de toutes ces contingences, nullement diminuée par le fait d'habiter ce quartier, de plus en plus belle ; elle planait au-dessus de nous, semblant suivre, superbe, une route tracée à la règle. Dehors, elle connaissait tout le monde, était invitée, appréciée partout, bien avec tous. Si je ne voyais pas qu'il n'y avait pas dans sa vie de vraie amitié, c’est que je ne savais pas ce que c'était.

Beaucoup plus tard, lors d'une expérience malheureuse, je me suis rendu compte que dans la vie courante on ne peut créer des liens durables qu'avec des gens qui nous sont

égaux non pas intellectuellement, mais financièrement. C'est seulement à ce moment-là que j'ai découvert que finalement il y avait de la sagesse dans mon retrait instinctif de l'époque de Yourzyka.

Évoquer le passé c'est fatalement le juger. Tâche redoutable s'il en fut. Il a fallu ton arrivée inopinée, si imprévue et ô combien émouvante pour moi, et ta demande pressante, pour m'y décider.

3

Une rude bagarre, le premier jour de classe à Grodno. Une vraie bataille. Trois agrafes sur le front, un œil tuméfié, tous les boutons de l'uniforme arrachés avec “la viande”. Et j'estimais m'en être tiré à bon compte, vu qu’ils s'étaient mis au moins à six pour me taper dessus. Couché par terre, cerné de tous les côtés, je jouais de mon mieux des poings et des talons. Pour nous séparer il fallut que le directeur se dérange en personne. Trois de mes adversaires restèrent en traitement une journée entière à l'hôpital juif, tout proche. Je n'avais été pour rien dans cette mêlée. Pourquoi avaient-ils voulu m'empêcher d'occuper le pupitre près de la fenêtre, au fond, d'où l'on voyait le nouveau marché avec son spectacle permanent ? Ils n'appréciaient pas non plus mes jurons ukrainiens. Mon répertoire était bien plus riche que le leur en biélorusse.

Une demi-heure à peine après mon retour à la maison, toute la smala était là. Me faire changer d'école, aller “expliquer” au directeur que le pauvre enfant…, me donner de la valériane, le matin au réveil… Chaque tante émettait son point de vue.

L'oncle Leyser et *bobé* Dveyré se taisaient. Déconcertante comme toujours, ma sœur me jeta un défi : “Tu n'as qu'à être premier en classe. Tu pourras te bagarrer tous les jours et personne n'y trouvera rien à redire.” L'idée me parut géniale et je me lançai dans cette voie. Le russe et l'ukrainien ne nous servaient plus à rien ; en revanche, nous avions besoin du polonais et du yiddish. Le polonais, langue officielle du pays, était indispensable dans toutes les administrations. Le yiddish était la seule langue connue de *bobé* Dveyré et pratiquée aussi chez la tante et l'oncle. Du coup Rivtzia se remit à le parler.

Beaucoup plus douée que moi, ’Hayélé domina les deux langues avec une rapidité étonnante. Son aide m'était précieuse en grammaire, mais là seulement. En calcul, je me débrouillais bien tout seul ; je n'étais pas un rapide, mais heureusement, je découvris que j'avais du *Zits-fleisch*[13] et que j'arrivais à faire complètement abstraction de mon entourage. Le garnement, qui à Kharkov traînait des journées entières dans les rues, rivé sur une chaise avec un livre ? Ma mère comprenait mal.

Je n'avais pas renoncé à ma place avec vue imprenable sur le marché, les centaines de charrettes, les paysans innombrables, le mouvement perpétuel, le brouhaha incessant qui me parvenait à travers la fenêtre fermée. Mais une soif d'apprendre s’était emparée de moi

[13] *Zits-fleisch* : en yiddish, « plomb dans les fesses ».

et je n'eus aucun mal à devenir premier de la classe. Et effectivement, comme 'Hayélé l'avait prévu, je gagnai ainsi le respect de mes camarades et perdis l'envie de me bagarrer.

C'est de cette époque que date ma passion pour la lecture. Un brin de rêve dans le quotidien routinier. Je dévorais tout ce qui me tombait sous la main. Après Karol May et James Fenimore Cooper vinrent Jules Verne et Jack London et plus tard Reymont, Zeromski, Balzac et Zola. La poésie m'attirait peu, la philosophie et la politique pas du tout. Mais le premier livre que j'aie vraiment aimé et auquel je sois resté toujours fidèle fut la grande encyclopédie. Était-ce d'avoir déjà vu ma sœur plongée dedans à longueur de journée ?

Les samedis et les jours de fête maman me demandait de l'accompagner dans ses visites de l'après-midi chez les tantes ou chez quelque connaissance. Partout on buvait le même thé et on mangeait l'éternel quatre-quarts. Nullement gêné, je m'absorbais dans un livre que je sortais de ma poche. Au moins jusqu'à l'âge de ma *bar-mitzva*[14] j'ai rarement refusé à maman mon escorte. Car il était admis, une fois pour toutes, que ma sœur était dispensée de cette corvée. Elle en avait décidé ainsi. Tout simplement. Même moi je trouvais normal que 'Hayélé n'en fasse qu'à sa tête. Comment faisait-elle pour tenir les gens exactement à la distance d'elle qu'elle désirait ?

Chez tante Gruntzia, nous étions neuf dans trois petites pièces. Tous, nous savions nous ingénier à rendre la cohabitation supportable. Pure sagesse, la tante et maman avaient décidé dès le départ que chaque famille prendrait ses repas à part. Mais les conditions matérielles étaient telles que souvent nous nous retrouvions ensemble à table ayant tous dans nos assiettes l'éternelle purée de pommes de terre et les habituelles boulettes, cuisinées, il est vrai, de deux façons différentes…

Joseph-l'Amputé, Hirsch-le-Bûcheur, Leyké-la-Cigarettière et 'Hayélé-la-Belle, les quatre enfants de Gruntzia et de Leyser étaient beaucoup plus âgés que nous. Tous travaillaient. Partis tôt le matin, ils ne rentraient que dans la soirée. Nous avions peu de contacts avec eux. Mais il y avait le repas du vendredi soir, riche d'émotions. Tante Gruntzia allumait les deux bougies du shabbath. L'oncle Leyser revenait de la synagogue. "*A gut Shabess. Shalom Alei'hem"*[15] disait-il. "*A gut Shabess. Alei'hem Shalom",* répondions-nous. Tous vêtus de nos beaux habits, debout autour de la table, devant la nappe blanche amidonnée et les assiettes "pas de tous les jours", nous attendions le moment capital de la soirée : le *kiddoush*[16]. La tête baissée, l'oncle récitait les paroles de la prière

[14] *Bar-mitzva* (hébreu) : confirmation religieuse, à l'âge de treize ans.

[15] *A gut Shabess* (yiddish). *Shalom Alei'hem* (hébreu): Bon *shabbath*, Paix sur vous.

[16] *Kiddoush* (hébreu) : sanctification.

d'une voix grave, presque craintive. “Amen” disions-nous tous ensemble. Alors seulement il trempait ses lèvres dans la timbale de vin. Puis il s'en allait vers l'évier pour s'y laver les mains et les rincer à trois reprises en versant de l'eau avec un quart en étain. Et enfin, d'un geste très doux, comme s’il voulait éviter de lui faire mal, il détachait les tresses dorées de la ’*hala*[17] avec leurs grains noirs de pavot.

Nous tendions les deux mains jointes et le maître de maison y déposait délicatement notre part. De *l'amen* collectif jusqu'à l'instant où le plus jeune des enfants, c'est-à-dire moi, avait reçu sa part du présent de Dieu, régnait un silence impressionnant, au point que ’Hayélé et moi osions à peine échanger un regard. La simplicité de la cérémonie faisait sa beauté. Pour nous, tout cela était nouveau. Une fausse note cependant la première semaine : l'attitude bizarre, incompréhensible de Rivtzia : elle était comme apeurée.

Nous couchions dans la pièce qui servait de cuisine-salle à manger. Le soir nous poussions la table dans le coin, nous étalions par terre une vieille bâche sur laquelle nous mettions les trois paillasses que nous tirions du dessus de l'armoire. C'est seulement quand nous nous sommes installés à Yourzyka que j'ai eu, enfin, un lit à moi. Maman sortit alors le portrait de mon père de son emballage en papier kraft, où il était resté depuis notre départ de ’Kharkov et l'accrocha au-dessus de mon oreiller. Voilà un an de passé, tu n'as pas fait grand chose, me suis-je dit en le regardant.

*
* *

Oui, j'avais peu fait pour retrouver mon père. Interroger ma mère ? Une fois pour toutes, j'avais décidé (était-ce jour de notre retour ?) d'arriver à mon but sans elle. *Bobé* Dveyré ? Je la sentais très proche, mais pas familière. Dans tous les moments importants elle était présente et sa grande sagesse était justement de se taire. Elle se mouvait dans des sphères inaccessibles. Avec son fils ?… Forcer par effraction l'entrée d'un sanctuaire ? Non, inconcevable.

Je posais donc moult questions à la famille, aux gens qui avaient connu mon père. Mais les réponses que je recevais ne me satisfaisaient pas du tout. Bon, d'accord, il était grand, avec de larges épaules ; il avait une moustache rousse et des cheveux blonds coupés en brosse. Cela ne m'avançait pas beaucoup. Et les descriptions fantaisistes sur son “regard d'aigle” !

Pourtant, dans toutes les réponses, un mot revenait : le *Bund,* évoqué sur un ton le plus souvent admiratif, parfois agressif, de temps en temps haineux, mais jamais indifférent.

[17] *’Hala* (hébreu): pain brioché, réservé habituellement au *shabbath* et aux jours de fête.

Là-dessus maman m'avait déjà donné des impressions confuses ; elle se voulait bundiste, mais je discernais à côté de l'enthousiasme et même d'une certaine piété, un regret souvent amer, quelquefois passionnel. Or, dès que je demandais des éclaircissements aux gens, tous me renvoyaient à deux militants très différents l'un de l'autre : Michaël Gożanski, l'intellectuel, le théoricien et Méïr Kobrynski, l'homme d'action, de toutes les actions. Ils avaient été, me disait-on, les plus proches amis de mon père. Je n'avais d'autre solution que d'aller les trouver.

J'avais décidé de commencer par Gożanski dont toute la ville parlait à ce moment-là : il venait d'être nommé directeur de l'École Professionnelle. Et de quelle façon ! C'étaient les Américains du *Joint*[18] qui avaient exigé cette nomination pour accepter de financer la modernisation et assurer le fonctionnement de cette école vieillotte ; du coup les Grodnoniens, après les Américains, avaient découvert l'ingénieur Michaël Gożanski.

Un jour d'automne, en 1923, je me postai près du portail de l'école. Quand je le vis apparaître, il traversait la cours de l'école de son pas long, décidé, énergique. Je m'avançai carrément au devant de lui. C'est là que je vis ses joues creuses d'ascète, son front très haut, son teint pâle, presque terreux et ses yeux d'un bleu azur. Intimidé brusquement, comme je ne l'avais jamais été, par l'incontestable autorité qui rayonnait de lui, bégayant d'émotion, je ne sus que balbutier mon nom, sans expliquer le but de ma démarche. Son regard croisa le mien et aussitôt, dans un réflexe de défense, je baissai les paupières. Dès cet instant, je ne l'appelai autrement, même intérieurement, que "Monsieur Gożanski".

Après une fraction de seconde de réflexion, il retraversa la cour et pour le suivre, je dus trottiner. Une fois dans son bureau il me désigna une chaise et se mit à faire les cent pas en silence. Assis, les mains entre mes genoux joints, la tête droite, je n'osais même pas le suivre du regard. Brusquement il s'arrêta pile devant moi pour m'interpeller :

"Que veux-tu savoir ?"

"Mon père… Tout sur mon père" – dis-je d'une voix à peine raffermie.

L'homme dont j'attendais tant tourna la tête vers la fenêtre, le regard perdu sur un groupe d'élèves qui s'exerçaient avec un ballon autour d'un panier de basket. Puis du silence sortit une phrase sibylline, dite d'une voix blanche : "Ils sont grands les yeux d'un père qui est mort." Un long discours s'ensuivit, pas plus compréhensible pour moi qui n'avais que onze ans, que "les yeux du père". Un discours sur mon père qui, à mon âge, trimait déjà quinze heures par jour à l'usine. Un luxe de détails, mais complètement secs.

---

[18] Créé en 1914 par des Juifs américains influents, l'*American Jewish Joint Distribution Committee* (JDC ou « *Joint* ») devint la principale organisation communautaire pour l'aide apportée aux juifs en dehors des États-Unis.

Une harangue fastidieuse sur monsieur Szereszewski, le “despote-capitaliste” qui régnait sur vingt mille personnes – salariés, familles, sous traitants… dont je n’appris rien que je ne sache déjà. Ensuite vinrent de grands chapitres sur la politique. Sur le *Bund* tant attendu, il n'était pas seulement abstrait, il s'empêtrait.

Une dissertation interminable sur le sionisme. Pendant qu'il discourait, mes pensées vagabondaient. Je me suis retrouvé à ’Kharkov. Justement, les sionistes, parlons-en ! J'entendais les déclarations de ma sœur sur les régiments juifs, la Palestine, Trumpeldor, qui m'avaient laissé pantois. Moi, quand un *houligan* ukrainien me traitait de “sale gueule de Juif”, je lui renvoyais du “fils de chienne” avec, si possible, deux coups de talon ferré dans les tibias. Mais au contact de mes cosaques, tout comme eux, je ne faisais guère de différence entre un pogrom et une bataille ; avant j'avais à abreuver les chevaux, après, à les soigner.

Je venais d'assommer un Ukrainien d'une tête plus grand que moi, quand une exclamation de monsieur Gożanski, me ramena à la réalité : “1917” ! Avec amertume et colère il m'annonçait la création à Grodno en cette année fatidique du premier séminaire pédagogique de Russie à dispenser son enseignement en hébreu même pour des matières comme la chimie et la physique. Des centaines d'élèves s'étaient mis à affluer vers cette école, venant de toute la Russie. Dans la première promotion, il y avait même eu une femme, ’Hassia Fensod-Sukenik, qui, dès la fin de ses études, était partie en Palestine. Pour les bundistes, adeptes du yiddish, c'était un revers cuisant.

Après le semi-aveu de défaite devant les sionistes, il entama un long réquisitoire contre les communistes. “A peine trente activistes pour nous donner le coup de couteau qui nous a achevés.” Avec à leur tête, il est vrai, “un diable d'homme” : Azriel Ptaszek. C'est mon père qui avait fait retentir la cloche d'alarme. (Du coup, j'écoutais mieux, et j'ai même compris illico ce qu'était le noyautage).

“Ils avaient commencé par un groupuscule à l'intérieur du parti : le “*Com-Bund*”. Ptaszek, machiavélique, avait enclenché le mécanisme de la scission quand il avait jugé le moment opportun… Une fraction importante de fidèles adhérents s'étaient laissé prendre à la propagande démagogique et avaient quitté le parti pour “prendre la route internationaliste, fatalement antisémite”.

Bien sûr, je ne comprenais pas pourquoi cette route devait absolument être antisémite, mais il n'était pas question d'interrompre cette cascade de phrases… Rivé sur ma chaise, j'attendais. Il était inconcevable que cette rencontre se termine par des appréciations sur Ptaszek où la haine s'entremêlait étroitement à l'admiration pure et simple. Malgré tout ce

que je venais d'apprendre sur mon père, j'étais déçu. J'étais venu pour découvrir quelque chose de beaucoup plus important.

Finalement ma patience fut tout de même récompensée. Les coudes appuyés sur le bureau, le menton posé sur ses points fermés, monsieur Gożanski reprit d'une voix émue. “Wolf m'a dit un jour…” J'eus du mal à garder mon calme. C'était la première fois qu'il désignait mon père par son prénom. Nous étions proches du dénouement… Oui, il était même capable de préciser la date exacte de cette conversation : le 27 mars 1905 ! Il y avait de cela dix-huit ans ! C'était près du corps de leur camarade Peretz Berstein, mortellement blessé au cours d'une manifestation contre les mauvais traitements infligés aux prisonniers politiques à la prison de Grodno. “Un homme de loi”, aurait dit mon père, “peut parfois être plus efficace qu'une manifestation sanglante. Si un jour j'ai un fils, j'aimerais qu'il soit avocat.”

Je me dressai de ma chaise si brusquement que je la fis basculer en arrière. J'étais bouleversé jusqu'au tréfonds. J'étais un excellent élève, d'accord. Mais si je m'appliquais, c'était dans le seul but d'apprendre le plus vite possible un métier, de m'assurer un gagne-pain et… de partir ! Loin ! M'obliger à faire de longues études secondaires ? Et puis supérieures ! Rester à Grodno dans le giron familial ! Tout mais pas ça ! J'avais perdu le contrôle de moi-même, je me croyais devant un égal : “Non, ce n'est pas possible ! Je connais papa mieux que vous ! Il n'aurait jamais dit une chose pareille ! C'est vous qui avez besoin d'un avocat dans le Parti ! ”

Monsieur Gożanski sourit très tristement. Je dus faire un effort pour comprendre son murmure. “Va, Yossef, que Dieu guide tes pas. Tu es comme Wolf. Des gens comme vous mangent leur pain à la sueur de leur front.” Du bout des doigts, d'un geste que je sentis très amical, il me toucha l'épaule et, me laissant seul, sortit de la pièce à petits pas traînants, fatigués. Jusqu'à ce jour, j'ai des remords d'avoir fait de la peine à cet homme.

*

* *

C'était un vendredi. A la maison, la table était déjà dressée avec la nappe brodée et les deux bougeoirs. Depuis que nous avions emménagé “chez nous”, maman avait pris l'habitude d'allumer les bougies de *shabbath* comme le faisait tante Gruntzia. Le premier *shabbath* à Yourzyka, nous nous étions concertés rapidement ’Hayélé et moi et nous nous étions partagé le service et la vaisselle sans rien laisser faire à maman. Un sourire heureux

avait illuminé le visage de Rivtzia. Ainsi était née une coutume qui resterait aussi un jeu : chaque vendredi elle faisait semblant d'être surprise.

Ce soir-là, penché sur l'évier, pour la première fois je laissai glisser une assiette. Au milieu des bouts de faïence éparpillés dans la chambre, regardant mes mains mouillées, je demandai le plus naturellement du monde : “Maman, tu crois que papa aurait voulu que j'aille à l'université ?” Sans même se donner le temps de réfléchir, elle répondit calmement : “Je pense, Yossef, que c'est toi qui dois savoir ce que tu veux faire dans la vie. C'est important. Je suis certaine que papa t'aurait laissé libre de suivre le chemin de ton choix.” Un léger arrêt, et absolument sur le même ton : “Mais il t'aurait sûrement demandé d'apprendre suffisamment d'hébreu pour faire ta *bar-mitzva*. C'est dans un an et demi. Tu as juste le temps.”

On pourrait presque dire que c'est à cause de monsieur Gożanski que j'ai commencé à prendre des leçons d'hébreu. Deux fois par semaine j'allais chez un *rebbé*[19] dans la ruelle Towarowa. Il me faisait venir à l'heure où il avait l'habitude de faire la sieste. Il ne renonça d’ailleurs pas à son habitude… et il fallut que j'apprenne seul à lire la *Thora*[20].

Finalement le résultat de la grande entrevue demeura incertain jusqu'au moment où une nouvelle se répandit en ville comme une traînée de poudre : ’Haïm Babkiès, le major de la première promotion de l'École Professionnelle, et douze autres élèves, avaient décroché un contrat en bonne et due forme pour aller travailler dans une usine en France, à Lannemezan dans les Hautes-Pyrénées. Après m'être précipité sur un atlas pour vérifier que Lannemezan existait effectivement, je déposai une demande de dispense d'âge et j’entrai à l'école pour suivre le cycle annuel d'études de mécanique.

*
* *

Ce sont les petites rides qui riaient le plus. Les profondes, elles, se contentaient de sourire. Avec malice et mélancolie. Avant même d’entendre un mot, j’avais vu que quelque chose d’imprévu allait se produire. Car jamais je ne les avais vues rire ainsi. Les plus réjouies étaient celles autour des yeux. Il faut que je te dise que les rides de *bobé* Dveyré n’étaient pas des rides ordinaires. Elles savaient méditer et décider. Douleur et souffrance, chagrin ou malheur, elles n’ignoraient rien de tout cela, mais elles n’avaient jamais eu l’occasion d’apprendre à rêver. En revanche, elles excellaient dans le rire. Parce qu’elles

[19] *Rebbé* (yiddish) : rabbin.
[20] *Thora* (hébreu) : Bible.

riaient aux larmes. Ce sont elles qui donnaient à ses yeux, habituellement secs, l'éclat de deux petites perles grises, les plus belles du monde.

"*Nou*[21], Yeyssef, ta *mamé* te l'a bien choisi, ton *rebbé* !" Et les perles devinrent lumineuses.

Quand grand-mère avait franchi le seuil de la maison, j'étais seul. Seul, c'est une façon de parler, parce que j'avais ouverte devant moi la grande encyclopédie, et avec elle je n'étais jamais seul.

Contrairement à son habitude, *bobé* Dveyré resta debout. Pourtant toutes les chaises étaient libres… Même la mienne, car je n'allais tout de même pas être assis avec ma grand-mère debout en face de moi.

"Yeyssef" – elle était la seule à m'appeler ainsi – "ton rebbé ressemble fort à celui que j'avais choisi pour Wolf."

Le brillant des perles s'éteignit brusquement. Mon Dieu, pour la première fois Dveyré prononçait le nom de Wolf en ma présence ! Et en rapprochant son nom du mien ! Lui sauter au cou ? Tomber à genoux devant elle ? M'emparer de ses mains aux craquelures noires pour les embrasser ? Instinctivement, j'allai plutôt droit au but :

"*Bobé*, je cherche Kobrynski."

Les rides ne parurent guère étonnées. Elles réfléchissaient.

"Que te dire, Yeyssef ? Méïr ?… C'est un honnête homme… Yossefké, je te souhaite seulement un petit peu de chance dans la vie."

Et elle s'en alla.

Trouver Kobrynski ne fut pas une mince affaire. Il affirmait aux amis : "Si le *Bund* est légal… c'est pour mieux nous surveiller", et il n'avait pas modifié ses habitudes de clandestin. Il changeait souvent de domicile et ne donnait son adresse à personne. J'ai appris cependant que de temps à autre il venait à la cantine de la rue Zamkova. Pour le voir je n'avais donc qu'à le guetter.

Dès ma première visite à la cantine la caissière, Louba Ptaszek, la femme du fameux Azriel, me demanda qui j'étais. Quand, tout en payant mon verre de thé, je lui dis que j'étais le fils de Wolf, elle répliqua aussitôt : "Azriel avait beaucoup de considération pour ton père" et m'offrit, en supplément gratuit, une pomme cuite. Dès ce jour-là je me suis vu sous sa protection. Elle traversait une dure période, la pauvre Louba. Son mari venait d'être arrêté par la police politique. Il était en prison. Un jour, entre deux soupirs, elle me dit : "Ça ne doit pas être facile pour ta mère. Moi, au moins je reverrai mon homme ! Je te promets que dès qu'il sortira de prison je lui ferai quitter ce maudit pays !" Maman était donc une sorte d'héroïne ?… Cette idée ne m'avait jamais effleuré alors que je la trouvais toute naturelle en pensant à Louba.

---

[21] *Nou* (yiddish) : interpellation familière, équivalant à « Alors ?... »

Le même soir, Kobrynski fit une apparition à la cantine. Sur un signe d'intelligence de Louba, je tournai la tête vers l'entrée. Un ours, un visage tout en angles, rougi par le vent glacial, une massive silhouette, protégée du froid par un court manteau, une casquette en cuir noir, doublée de fourrure aux protège-oreilles noués sous le menton, et un ample pantalon de velours côtelé gris souris dont le bas était ramassé dans des bottillons en feutre à semelles de caoutchouc. Nullement intimidé comme je l'avais été avec monsieur Gożanski, je m'approchai aussitôt de lui. "Je suis le fils de Wolf. On m'appelle Yossef."

Jusqu'au moment où ses yeux m'ont rencontré je croyais qu'il ne pouvait pas y avoir de regard plus pénétrant que celui de monsieur Gożanski. Mais ceux de Méïr Kobrynski me soulevèrent tout simplement et me jetèrent, comme un morceau de viande, sur le plateau d'une balance pour me peser. Ensuite ils me mesurèrent, en long et en large, allant jusqu'à tâter ma consistance. Après cet examen il bougonna : "Tu vas manger avec moi."

Le plat unique ce soir-là était une épaisse soupe aux lentilles. Brûlée. Kobrynski choisit une table à l'écart. Tenant dans mes deux mains tremblantes l'assiette pleine à ras bords, je le suivis à petits pas prudents. Méïr, sans enlever ni casquette ni manteau, s'installa pour manger sans s'occuper de moi. Les coudes posés sur la table, il portait la cuillère lentement devant sa bouche, soufflait dessus avant d'aspirer bruyamment son contenu. Moi, j'étais incapable d'avaler quoi que ce soit. La gorge toute contractée, je le regardais en silence. Quand, après avoir avalé la dernière lentille, il leva enfin la tête et vit mon assiette intacte, il eut un sourire d'enfant et ses traits s'adoucirent. Je ne pus tenir davantage : "Dites quelque chose, monsieur Méïr ! Méïr, s'il vous plait…"

"Oui petit… Je vais parler. Je ris parce que tu es comme ton père. Elle est pourtant bonne la soupe ! Ton père non plus ne pouvait pas manger quand il était trop ému…" Son sourire s'effaça. Ses traits se durcirent à nouveau. Il sortit de sa poche un petit canif et, au même moment, il commença à parler. Le ton était uni, sans emphase aucune. Il faisait sortir et rentrer la lame du canif. Plus ou moins vite, plus ou moins fort. Cela lui servait de ponctuation.

"Depuis que ton père a disparu, je savais bien qu'un jour tu viendrais et que je devrais te parler." Et pourtant, à ce qu'il disait, parler n'était pas son fort, à lui, Kobrynski. S'il avait su parler, il aurait eu un poste important à la direction nationale du Parti. Il n'a jamais su construire un discours comme Gożanski. Je l'ai déjà vu, n'est-ce pas ? C'est toujours lui qu'on va voir en premier. Quand lui, Méïr, parle, il s'embrouille dans ses idées, il sort de son sujet, il saute du coq à l'âne, il se répète, il met des points d'exclamation là où il n'en faut pas et il ne fait pas de pauses pour que le public sache quand applaudir. Gożanski, c'est un intellectuel, pas vrai ? Les intellectuels ce n'est pas tellement son genre. Il en faut dans

un parti, mais dans un parti d'ouvriers comme le *Bund*, dans un parti de prolétaires, parfois ils font plus de mal que de bien. Ils veulent toujours savoir le pourquoi et le comment des choses et passent leur temps à découper les décisions en quatre et les projets en huit. Dans une organisation comme la leur, il faut agir avant de parler, et souvent au lieu de parler. Lui, il a toujours agi, rarement parlé.

Malgré tout, Gożanski est resté supportable, et puis c'était l'ami de Wowka. Méïr appelait ainsi mon père, qu'il avait pris avec lui au *Bund*. Il était le seul à l'appeler ainsi. Il ne lui allait pas du tout ce diminutif, c'était un peu ridicule. Mais Méïr avait un faible pour lui. Il allait aussi souvent chez lui. Sa mère, Dveyré, supportait Méïr difficilement et ne se gênait pas pour le lui faire sentir. Elle l'obligeait à boire du thé chaque fois qu'il venait. Il ne pouvait tout de même pas le refuser, quand il était versé, n'est-ce pas ? Et quel thé ! Bouillant, avec deux cuillerées de sucre, alors qu'il l'aimait à peine tiède et à peine sucré.

Il était déjà contremaître chez Szereszewski quand, en 1897, il avait pris Wolf au Parti. Il se rappelait l'année parce que c'était quelques jours avant leur premier congrès, celui de Wilno. A peine un an plus tard, Wowka était déjà actif pendant la première de toutes les grèves qui avaient éclaté à Grodno. D'ailleurs, à douze ans, il avait déjà un raisonnement d'adulte mon père. Il avait pris Wowka avec lui dans le groupe de combat, unité ultra secrète de leur organisation. Même des membres anciens et sûrs du parti ignoraient qui y était affilié. Encore un an et il lui avait confié sa première mission, une mise à l'épreuve. Il avait la responsabilité du service de garde de la cache où soixante bundistes fêtaient pour la première fois le premier mai ! Ce n'était pas un travail de tout repos. Il s'en était tiré tout à son honneur. C'est dans la maison de mon père qu'ils préparaient le plus souvent les plans de toutes leurs actions.

Malgré son thé, Méïr avait beaucoup de considération pour ma grand-mère : dans la ville ils étaient plutôt rares les commerçants de son honnêteté. “Ah ta grand-mère !” Il hésita un moment. Finalement, il se frotta les yeux comme pour chasser un voile qui lui gênait la vue. “C'est bien de moi de vouloir m'égarer comme ça dans les parenthèses. J'aime trop les parenthèses.” Il se sent à l'abri entre ces espaces de grandes virgules. Ce n'est pas simple d'être un clandestin toute son existence. De temps à autre, tous, ils éprouvent un besoin irrésistible de vivre une autre vie, de sortir de la réalité. Où peut-on vivre plus abrité qu'entre deux parenthèses ? Là, personne ne te remarque, personne ne peut t'atteindre. On peut y respirer à son aise et rêver tout son soûl. “La force de ton père était de ne jamais avoir le besoin de rêver.”

Leur groupe avait inscrit à son actif beaucoup d'exploits. Ainsi, en août 1904, à la toute première manifestation de protestation contre la déportation des prisonniers politiques en Sibérie, c'est mon père qui, à la tête de deux cent cinquante manifestants, avait eu l'idée

d'entonner la Marseillaise. La Marseillaise dans les rues de Grodno ! Quelques revers aussi et un seul échec, grave, très grave. Il se doit de m'en parler parce que l'affaire est de première importance par elle-même, mais aussi et surtout parce qu'elle va me faire découvrir un aspect de mon père que j'étais bien loin de soupçonner et qui va peut-être modifier totalement l'idée que je me suis faite sur lui. Ils n'étaient dans le groupe que peu d'hommes, mais tous triés sur le volet, prenant toutes les précautions, aussi bien entre eux qu'envers d'autres camarades du *Bund*, sans parler bien sûr d'étrangers à l'organisation. Ils avaient un principe de base : tout homme en uniforme, quel qu'il soit, est un policier, tout civil est un agent de la "Secrète". Eh bien, malgré toute leur circonspection, la police avait réussi à mettre la main sur leur arsenal caché ! Un jour noir dans l'histoire de leur parti. A l'époque il avait déjà derrière lui des années d'activité clandestine. Il avait appris que les héros étaient rares et les traîtres nombreux. Mais un traître parmi les membres du groupe de combat ? Difficile à imaginer ! Et pourtant c'était un fait. Il me l'affirme, lui, Méïr : ce ne sont ni les sionistes ni les communistes qui ont vaincu les bundistes. C'est en eux-mêmes qu'il faut chercher les causes de leur défaite. Quand un climat de suspicion et d'insécurité s'installe dans une organisation secrète, elle a beau être au faîte de sa puissance, elle ne peut plus fonctionner normalement.

Leur enquête avait révélé que c'est grâce à une lettre de dénonciation que la police était parvenue à la cache. Quant à l'auteur de la lettre, de lourdes charges pesaient sur un petit industriel de la ville. J'ignore sans doute que les capitalistes sont les ennemis des bundistes au même titre que la police, dont ils sont les alliés naturels. Cependant leur groupe n'avait pas de preuves formelles et cela les rendait très perplexes sur la conduite à tenir.

Ils étaient réunis à cinq pour examiner les pistes, les témoignages, les présomptions et prendre, enfin, une décision. "Pendant trente six heures, deux nuits et un jour, ton père n'a pas dit un mot !" Ils étaient à bout physiquement et nerveusement. Le jour commençait à filtrer au travers du petit soupirail grillé de la cave où ils étaient réunis quand Méïr a dit : "Wolf, il est temps que tu parles." Ils étaient assis en cercle sur de petits tabourets. Mon père, les traits tirés, des cernes noirs sous les yeux, les a fixés pendant quelques instants, chacun son tour, puis il a prononcé d'une voix toute limpide : "De fausses balances sont en horreur à l'Éternel."

La lame du canif se referma d'un coup fort et Méïr éclata d'un rire sonore, joyeux. Des convives se tournèrent vers nous, le regard étonné. Mais il n'en avait cure. Au bout d'un moment il retrouva sa voix naturelle. C'était encore plus formidable que la "Marseillaise" du 21 août dans la rue Sobornaya ! Citer un Proverbe biblique dans un moment pareil, il

n'y avait que Wolf qui soit capable d'un tel exploit de cette envergure. Tout le groupe, comme un seul homme, s'est précipité pour lui serrer la main. Wolf l'intègre.

Kobrynski se tut une fois de plus. Il commençait à se faire tard et la salle était déjà aux trois quarts vide. La fatigue faisait courber le dos de Louba, toujours perchée sur sa haute chaise près de la caisse. Méïr examina rapidement tous les présents. Sa voix se réduisait maintenant à un vrai chuchotis. “Yossef, il y a encore autre chose. Notre lutte avec les communistes…” Sujet explosif, dont il était encore trop tôt pour parler. Car pour ceux-là, tant qu'un seul bundiste respirait encore, le combat n'était pas clos. Voilà ce qu'il pouvait me dire sur Wolf, mon père, son ami. “Yossef, je ne sais parler qu'à bâtons rompus…” Il m'avait raconté simplement ce qui lui était venu à l'esprit. Il n'était pas du tout certain que je recevais de lui ce que j'avais espéré. Il n'était pas capable de dessiner un portrait. Ni d'en graver un. Il avait les mains trop grosses pour cela. “Regarde, mes mains, Yossef…” Elles étaient pleines de gerçures, usées, noires… propres.

L'heure de la fermeture approchait : “Yossef je n'ai plus rien à te dire sur ton père… sauf pourquoi je l'appelais par un diminutif.” A l'âge où d'autres gamins allaient encore à l'école, Méïr était apprenti chez un boulanger, Malovist. Un vendredi à midi, est arrivé un chargement de farine. Il fallait bien décharger les sacs, n'est-ce pas ? Où trouver un homme qui veuille d'un travail pareil un vendredi à midi ? Il a couru à la bourse aux portefaix. Un seul a accepté de venir : Yossef-qui-ne-jure-jamais. C'était vraiment le seul portefaix à ne jamais jurer. L'accident est arrivé au dernier sac. Yossef était monté sur le plateau du chariot pour s'en saisir quand brusquement la rosse a pris peur et s'est emportée : le charretier, pressé d'aller boire un verre, avait oublié de l'attacher… Le pauvre tâcheron a basculé et il est tombé sous la roue du lourd véhicule. C'était la première fois que Méïr voyait un homme mourir. Du sang giclait par saccades de la bouche du blessé à la poitrine enfoncée, teintant de rouge la neige tout autour. C'est lui Méïr, qui avait été chercher Yossef-qui-ne-jure-jamais… le mari de Dveyré… le père de Wowka… mon grand-père…

*

* *

Je suppose qu'il était quatre heures passées, peut-être un peu plus car dehors il faisait déjà sombre et l'électricité était allumée depuis un bon moment. Allongé sur mon lit, un livre à la main, je ne faisais même pas semblant de lire. L'image de mon grand-père ensanglanté, étendu dans la neige, me poursuivait trop. Et puis, j'en étais honteux, j'avais un hoquet au goût de lentilles brûlées… Du coup, j’eus envie de me faire gâter par Rivtzia et je lui demandai de me faire la lecture. Elle avait un don indéniable. En Russie, c'étaient

les fables de Krylov[22]. A Grodno elle était passée tout naturellement aux contes ’hassidiques de Peretz[23] et à Scholem Alei’hem. Elle lisait d'une voix chaude, pleine de charme et de véracité.

Elle commença par une lettre de Mena’hem-Mendel[24] à son épouse Scheiné-Scheindel. D'habitude, j'avais un faible pour le *Luftmensch*[25]. Mais brusquement je m’emportai : notre affairiste, abandonnant la maison, avait couru le monde après un nouveau *Luftgescheft* qui risquait de le faire envoyer en Sibérie. “Ces gens-là, ils s'en tirent toujours ! La Sibérie c'est pour les bundistes !” Rivtzia laissa passer l'orage. Et doucement : “Mena’hem-Mendel ? Ce n'est pas un *schvindler*[26]. Pourquoi court-il ? Pour essayer d'offrir à sa femme et à ses enfants un peu du bien-être dont il les sait dignes.” Et alors là, elle me coupa le souffle : “Mena’hem-Mendel, si tu veux savoir, il est comme Méïr Kobrynski. Qu’est-ce qui le faisait courir, Méïr ? N'était-ce pas le désir de donner un peu de bien-être au prolétaire juif, au meurt-la-faim, exploité, pressuré et roulé ? Pour Méïr et ses compagnons, rien ne comptait que l'action pour le bien de l'ouvrier. Tout le reste… la famille ne venait qu'après… Si ton père avait seulement…Tu m'as bien dit l'autre jour que Scholem Alei’hem est aussi génial que Chaplin…”

Le chef-d'œuvre de Chaplin : Charlot dans le rôle de… mon papa !

---

[22] Le très populaire écrivain et fabuliste russe Ivan Krylov (1769-1844), qui empruntait souvent ses sujets à Ésope et La Fontaine.

[23] Isaac Leïb Peretz (1852-1915), l’un des grands écrivains de langue yiddish. > Polyglottie (Découverte).

[24] Sholem Alei’hem (1859-1916). Dans un célèbre feuilleton publié en 1913, son héros, Mena’hem Mendel, rêveur impénitent, a quitté le monde endormi et miséreux de la « zone de résidence » assignée aux Juifs dans la Russie tsariste pour les mirages de la grande ville – Odessa et Kiev. De là, il écrit à sa femme restée au *shtetl*, la bourgade, pour lui exposer ses mille et un projets… tous voués à l’échec.

[25] *Luftmensch* (yiddish) : « homme d'air », sans consistance. *Luftgescheft* : « affaire d'air », sans consistance.

[26] *Schvindler* : escroc.

4

Depuis des mois, j'étais très préoccupé par le duvet aux reflets roux qui couvrait mes joues. Dix, vingt fois par jour, je frottais ma joue gauche pour voir si les quelques poils "piquaient", s'il n'était pas temps de commencer à me raser. C'est l'avant-veille de ma *bar-mitzva* que je résolus d'en finir avec cet horrible duvet infantile. Il fallait absolument que je m'en débarrasse avant la montée de la *Thora.*

J'étais seul à la maison. Dans l'armoire, derrière une pile de draps, se trouvait le coffret en cuir contenant le nécessaire à raser de mon père, cadeau de ma mère pour leur premier anniversaire de mariage. Je l'avais déjà sorti des dizaines de fois ; j'en admirais la petite glace qui me renvoyait mes traits agrandis, je craignais le rasoir au fil tranchant et dans mon imagerie d'enfant ce nécessaire incarnait bien plus le personnage de mon père que le portrait suspendu au-dessus de mon lit. Je commençai par nouer une serviette autour de mon cou et à en étaler une autre sur la table. Avec application, je savonnai ma "barbe". J'étais tendu, je progressais lentement, comme pour retarder un grand saut dans l'inconnu… A présent il ne me restait plus qu'à repasser le rasoir sur le cuir. Le mouvement du va-et-vient était régulier, appuyé. Tout allait être prêt pour "passer à l'acte" quand brusquement la porte s'ouvrit. Dans son encadrement, apparut Mariyé avec ses volailles.

Mariyé de Lys tenait indiscutablement le haut du pavé parmi les marchandes de volailles de la ville. Grande, bâtie comme un homme. Ses bras étaient d'une telle longueur qu'elle donnait l'impression de pouvoir ramasser quelque chose par terre sans se baisser. Enveloppée dans un long tablier en satinette noire plein de taches, un lourd panier de volailles à chaque bras, elle marchait en traînant une jambe. De loin, on entendait son exclamation gutturale incompréhensible. D'où venait le "de Lys" qu'elle avait accolé à son prénom ? Elle n'avait jamais quitté Grodno et pourtant elle avait le toupet d'affirmer que c'est ainsi qu'on l'appelait à Paris. Quand on lui disait que Paris était loin, elle répondait : "Loin d'où ? Où est-ce *loin* pour un Juif russe ? "

Elle connaissait toute la ville et tout le monde la connaissait. Tous redoutaient ses insolences et injures variées et ses invectives imagées. Quand elle lançait : "Je voudrais te voir avec une jambe et que tu me voies avec un œil", tout le public riait aux éclats… sauf évidemment la personne à qui était destiné ce souhait pieux. Il y avait toujours une note de

fantaisie dans les jurons de Mariyé. Ils n'avaient rien à voir avec les obscénités des affreux jurons biélorusses ou polonais. Rien de commun non plus entre la franchise drue de la marchande de volailles et la grossièreté des bouchers. Chez nous, quand on voulait parler de quelqu'un de fort mais aussi d'agressif, on disait : comme un boucher, un *katzev.* Ce n'étaient pas des gens à fréquenter. D'ailleurs, ils n'aimaient pas non plus fréquenter les autres. C'était une caste : ils avaient même leur synagogue à eux.

Mariyé, elle, avait bon cœur, faisant facilement crédit et déposant en cadeau quelques abats dans une maison pauvre, une veille de fête. Elle adorait les enfants. On pouvait la surprendre, assise sur le bord du trottoir, débitant à un groupe de gosses son répertoire inépuisable d'histoires, qui allaient du Joseph de la Bible à une grande tour à qui un certain Eiffel avait fabriqué des roulettes pour l'amener à Grodno.

Or envers ma mère, qui était sa cliente fidèle, Mariyé avait, chose rare chez elle, un certain égard : une fille de propriétaires terriens, avec un cousin écrivain célèbre de contes pour enfants et un autre professeur dans une université de Moscou, capable pourtant de s'insérer dans une famille modeste, de vivre à Yourzyka, de trouver le ton juste dans ses relations avec ses belles-sœurs et ses beaux-frères, petits artisans ou simples ouvriers à la fabrique, tout cela méritait à ses yeux considération. Elle adorait mener avec ma mère un interminable marchandage pour un ou deux *groszy*[27]. Souvent quand la séance avait été chaude, elle laissait en partant un cou d'oie en cadeau.

Nu, j'aurais préféré être tout nu devant Mariyé, plutôt qu'avec la mousse du savon sur la figure, la lanière de cuir dans une main, le rasoir ouvert dans l'autre. Je ne savais que dire ni que faire. Mais Mariyé n'était nullement décontenancée. D'un coup d'œil elle avait jugé la situation. “La *bar-mitzva* et la première barbe, ça va toujours ensemble. Va te raser. Je vais assister à la naissance d'un homme.”

Elle resta absolument silencieuse pendant toute la durée de l'opération, immobile, recueillie, me semblait-il. Son visage avait une gravité que je ne lui avais jamais connue. Elle attendit que j'en aie terminé pour m'interpeller : “Tu vois, là, sur la boîte c'est écrit *Paris*.” Elle me montrait la boîte de poudre de savon. J'étais stupéfait car tout le monde la disait analphabète. Elle était imperturbable : “C'est à Paris qu'elle est, la Grande Tour. Monsieur Eiffel a allumé, tout en haut, trois loupiotes. Elles n'éclairent pas très fort, mais l'important est qu'elles brillent nuit et jour et que chacun puisse les voir. La lumière de la première est bleue, celle de la deuxième est blanche, celle de la troisième rouge. Bleue : parce que le ciel est bleu : tous y sont frères. Blanche : parce que blanc est le linceul et il

[27] *Grosz* (pl. *groszy*) : centième de *zloty*, monnaie en cours en Pologne.

n'a pas de poches : devant la mort tout le monde, riche ou pauvre, est égal. Rouge est le sang : la route de la liberté est sanglante. Je mens quand je dis aux enfants que monsieur Eiffel a mis des roulettes à sa tour pour l'amener ici. Jamais il ne pourra le faire. Jamais nos *goyim* n'allumeront ces lumières ici. Il faut partir Yossef… vers monsieur Eiffel. Yossef, nous donnons notre sang pour la liberté des autres. Les Juifs ne savent pas le donner pour la leur propre. Je vois un grand malheur venir… Yossef… va t'en d'ici…"

Elle se leva péniblement et elle sortit de la pièce en boitillant encore plus que d'habitude. On frappa à la porte. Dans le bas du battant avec la pointe d'une chaussure, pas très fort. C'est ainsi que frappait maman quand elle rentrait du marché avec un panier dans chaque main. Je me précipitai pour la débarrasser de son fardeau.

"Pour te raser tu aurais dû faire chauffer un demi-verre d'eau. Elle est dure, ta barbe. Comme celle de ton père. Il la mouillait toujours à l'eau chaude avant de la savonner. Ah ! Mariyé a laissé un cou d'oie…" Elle avait vu tout cela du pas de la porte. Sans même enlever son chapeau, elle s'assit au milieu de la chambre, serrant son sac entre ses mains gantées. Je m'accroupis devant elle et je lui racontai. Elle m'écouta attentivement.

"Yossef, tu as déjà vu une bougie allumée en plein jour ? Qui la remarque ? Qui aperçoit sa pauvre petite flamme à midi, quand le soleil est haut dans le ciel ? Mais regarde donc la montre. Laisse tourner les aiguilles. Cette petite flamme deviendra *la* lumière. Laisse faire le temps. Il réussit souvent là où la raison, l'intelligence ont échoué… à condition qu'on lui laisse le temps."

5

Le jour n'était pas encore levé quand j'ai enfilé mon pantalon et que je suis sorti. J'allai tout droit vers le Niémen. Debout sur la colline de Koloza, je voyais sur ma gauche, vers l'Est, pointer les premières lueurs de l'aube. De fleuve point. Pourtant il devait être quelque part vers le bas, à mes pieds. Mais, un brouillard serré me le cachait. Et de minute en minute il prenait de la consistance et c'est non sans peine que je retrouvai les lacets de mon sentier pour descendre la pente. Au ras de l'eau le nuage blanc était tellement épais qu'il paraissait palpable et je m'accroupis pour essayer de le saisir dans ma main. Combien de temps suis-je resté ainsi près du fleuve absolument calme, sans le moindre clapotis ? Pourtant il est vivant : son eau venait lécher la pointe de mes chaussures.

Comment est né le plan d'évasion ? Il était génial par sa simplicité même. Il n'y avait rien à redire. Ils me chercheront dans les gares, sur les routes. Des hommes, la jugulaire au menton, avec des chiens policiers, à tous les carrefours. Nulle trace de moi, nulle part. Je les ridiculise. Couché sur un radeau, je glisse au fil de l'eau, caché par une dense fumée. En catimini je passe devant l'entrée du canal d'Augustów, qui relie le Niémen à la Vistule, puis je longe la plage de Druskeniki et, ni vu ni connu, je me faufile entre les sentinelles stupides des gardes-frontières lituaniens… Maintenant, que le plus dur est fait, il ne me reste plus qu'à me laisser entraîner par le courant. Car j'ai un pacte avec le brouillard : il ne se dissipera pas avant que je n'atteigne l'embouchure, la Baltique, le port, et enfin le cordage le long duquel je grimperai sur le "Brest". Quoi de plus simple que de se dissimiler entre les caisses éparpillées ici et là sur le pont ? Et en route vers l'Ouest ! Vers l'Ouest de la liberté. Là-bas, personne ne me traitera plus jamais de sale gueule de juif. Est-ce loin, de Brest à la Tour de monsieur Eiffel ? Comme de Yourzyka au Vieux Marché ? Je suis sauvé ! Quel beau rêve !

Que sait un étranger sur notre fleuve ? A la rigueur que, long de mille kilomètres, il arrose Slonim, Grodno, Kaunas, Tilsit et reçoit quatre gros affluents… Des détails sans aucune importance. On les trouve dans n'importe quel manuel de géographie. A Grodno on posait aux enfants une devinette : "Ce n'est pas un être humain et pourtant il a une âme. Ce n'est pas un animal et cependant il murmure et il gronde. Tantôt il se replie, tantôt il attaque. Souvent il lèche et il caresse, mais il sait aussi être méchant. Il bouge sans cesse et pour l'hiver il change de pelage. Ce n'est pas une plante non plus, ce qui ne l'empêche pas d'être différent aux quatre saisons."

La rue Dominikanska, qui du temps des Russes s'appelait Sobornaya avait beau être le fleuron et la “promenade” de la ville, c'est notre fleuve, le Niémen, qui imprimait bien plus sa marque à la cité. On pouvait le préférer à telle époque de l'année ou à une autre, il ne laissait jamais indifférent. Attiré comme par un aimant, je venais sur sa rive à Koloza, m'asseoir sur une grosse pierre large, toujours la même. Entre ma rive, escarpée, et celle d'en face, distante de quelque cent mètres, complètement plate, le fleuve coulait lent et calme. Des gens disaient, “il se coule dans son lit”, d'autres “il se conduit en bourgeois”. Moi, je le voyais majestueux, et, en m'asseyant sur ma pierre, je lui disais familièrement, quand nous étions seuls : “Bonjour Pacha.” Pour contredire tout le monde et démontrer qu'il savait aussi être différent, la ville aussitôt traversée, après le coude de Lososna, il s'emballait en un rapide bouillonnant. Mais après quelques centaines de mètres, dangereux à descendre, difficiles à remonter, il retrouvait, comme si de rien était, son allure de promeneur de *shabbath*…

L'eau du fleuve était claire, incolore près des bords, mais en s'en éloignant elle se teintait en un vert de plus en plus foncé, au point de virer au noir vers son milieu. Assis sur ma pierre, j'étais muni d'une poignée de petits cailloux plats que je lançais les uns après les autres de façon à provoquer des ricochets sur la surface de l'eau : un, deux, cinq… neuf… onze. Jamais je n'ai réussi à dépasser les onze. La distance entre les rebords allait en diminuant, les ronds sur l'eau se faisaient de plus en plus petits, et le caillou finissait toujours par disparaitre avant d'atteindre les trains de bois de flottage qui descendaient le fil du courant.

Les longs trains de bois faisaient partie intégrante du paysage du fleuve. Sur chacun, deux hommes d'équipage : l'un en tête, lançait d'une voix gutturale des ordres brefs, l'autre, en queue, pour signifier qu'il avait bien compris l'ordre, répondait par un juron. Tous deux manœuvraient sans cesse de longs et lourds gouvernails, taillés à la hache dans un tronc d'arbre et fixés dans des chevalets qu'ils appelaient “chèvres”. En passant devant les scieries qui s'étiraient tout au long de la rive opposée, ils interpelaient les tâcherons qui, à l'aide de longs crochets, ramenaient les troncs de bois sur la rive, traitant les « navigants » de fainéants et de fils de putains, avant de demander des nouvelles de leur santé et de leur famille.

Sur ma gauche, en amont, il y avait le ponton de Maccabi. Au printemps on y sortait de leur garage hivernal kayaks et skiffs pour leur redonner une couche de peinture bleue et blanche. Ce n'était pas l'envie de faire une balade en kayak qui me manquait. Est-ce par orgueil, ou par fausse modestie, qui en réalité n'était qu'un complexe d'infériorité, toujours

est-il que je n'ai jamais demandé mon inscription au club. Pour me donner bonne conscience, bêtement j'avais décidé, une fois pour toutes, que les kayakistes n'étaient que des snobs… En aval j'observais l'alignement silencieux des pêcheurs à la ligne. Chacun, envieux par nature, surveillait plus le bouchon de son voisin que le sien propre. En fin de journée je les voyais vendre le produit de leur pêche. Pour la plupart d'entre eux ce n'était pas un simple passe-temps, mais plutôt un deuxième métier.

En été, le fleuve, à son avantage, s'animait d'une vie intense. Les bateaux à aubes à vapeur accostaient pour embarquer des passagers : *Jadwiga* pour un long voyage de six heures vers Luna, en amont, *Jagiełło*[28] pour de rapides va-et-vient en aval, vers les villages et leurs plages, colonisées par les vacanciers joyeux et bruyants. Des canots de toutes sortes, certains même à moteur, circulaient en tous sens. Puis, à la nuit tombée, des dizaines de kayaks groupés descendaient le fleuve lentement au gré du courant, et Betzalèl Suchowlanski, de sa voix de baryton, entonnait le chant des “Bateliers de la Volga”, repris en chœur par tous les canoteurs, filles et garçons. Pendant ce temps, moi, pauvre ballot, j'étais assis, seul dans le noir sur ma grosse pierre au bord de l'eau.

Le droit à la baignade n'était pas gratuit. Pour avoir été dérangé dans sa tranquillité, le Niémen exigeait chaque année un sacrifice expiatoire : toujours un excellent nageur impavide, jamais un timide débutant. Il le faisait saisir par un tourbillon pour le précipiter dans un gouffre et ne le rendait qu'au bout de plusieurs jours, livide, sans souffle de vie.

La rentrée des classes du premier septembre faisait vider les rêves de la foule des vacanciers. Les pluies d'automne ne tardaient guère à débuter, redonnant au fleuve force et vigueur pour qu'il puisse se lancer à la conquête des rivages. Avant de se laisser emprisonner par les glaces, il avait besoin d'affirmer son semblant de puissance, mais les inondations d'automne n'étaient jamais dangereuses.

C'est au mois de décembre que survenait le grand changement. A la surface de l'eau apparaissait une pellicule translucide. D'une ténuité extrême au début, elle allait en s'épaississant pour juguler, sceller par une épaisse couche de glace le perpétuel mouvement des eaux. C'était la saison où presque tous les jours dès la fin de la classe et jusqu'au crépuscule du soir, je venais patiner sur le fleuve glacé. Plutôt que de tourner en rond comme la plupart des filles et des garçons, sur la petite patinoire de Maccabi en ville, je

[28] Jadwiga [Yadwiga], 1374-1399, d’origine hongroise, fut reine de Pologne. On lui fit épouser *Jagiełło* [Yaguyéouo], c. 1351-1434, grand duc de Lituanie, qui était encore païen, et se convertit pour le mariage. Cette union scella une forte unité politique capable de résister à la fois à l’expansion russe et germanique.

préférais de beaucoup faire de longues courses solitaires vers la forêt de Lososna et ses sapins aux calottes blanches. C'est aussi à cette époque que nous avions droit à un spectacle quotidien grâce à Avraham Stolarski, qui à l'aide d'une lourde barre de fer cassait la glace au milieu du fleuve pour prendre son bain. En sortant de l'eau glacée, il se donnait de grands coups de poings sur sa large poitrine velue en s'écriant : “Ça ravigote !”

A l'approche du printemps, toujours la nuit, retentissait un sourd grondement comme un coup de tonnerre lointain, audible à des centaines de mètres. Il avait beau revenir chaque année, on avait beau s'y attendre et en connaître l'origine, il provoquait chez les gens une sorte d'inquiétude. Dès le lever du jour, on trouvait sur les rives du fleuve et sur le pont qui l'enjambait, une foule venue voir la première fissure sur la banquise. Une fois celle-ci identifiée et dûment constatée, tout le monde s'en retournait vaquer à ses occupations sans plus faire attention aux sinistres craquements de la glace, l'annonce la plus patente du printemps. “Elle vocifère, la glace, de se laisser anéantir par un pauvre soleil de mars”, disait-on avec une satisfaction évidente.

Les fissures de la banquise se multipliaient, devenaient des craquelures franches au dessin capricieux. Puis venait le moment où les blocs, dans un bruit infernal, se mettaient à tourbillonner, à se cogner et à se précipiter les uns contre les autres. L'eau vengeresse, déchaînée contre sa geôlière, la lançait sur la route mortelle du soleil avec l’énergie que seul l'enthousiasme de la liberté retrouvée peut engendrer. La glace, elle, avec la hargne du vaincu, pilonnait tout obstacle dans sa fuite éperdue. Les rondins, brusquement mais savamment assemblés, des pare-piliers du vieux pont en bois geignaient douloureusement sous les coups, mais au fond se riaient de cette danse de mort.

La fonte des glaces était aussi le signal des inondations de printemps. Dans l'euphorie de leur victoire sur la glace, les eaux se croyaient tout permis. Leurs vagues conquérantes n'avaient rien de commun avec les timides attaques de l'automne. Les rivages sans défense se laissaient envahir par des eaux impétueuses charriant des arbres entiers arrachés avec leurs racines, des rondins, fruits de grabuge d'un train de bois mal amarré, des cadavres des bêtes, des meubles : tables, lits, armoires pillées dans une maison riveraine. Certaines années le niveau du fleuve montait à tel point qu'il léchait le tablier du pont à quelques centimètres de la chaussée.

“Ton père disait que l'eau est pire que le feu. Le feu, on peut le combattre. Il n'y a rien pour arrêter l'eau déchaînée”, m'avait dit ma mère un jour de printemps où notre Gorodnitschanka avait débordé et était venue ronger les murs de notre logis. “Pour Wolf”, chantait Rivtzia, “le Niémen était un innocent condamné à une peine de réclusion

perpétuelle. Te rends-tu compte, me disait-il, ce que c'est que d'être dès sa naissance enfermé entre ses deux rives, comme dans une prison, nuit et jour dirigé, surveillé par deux gardes. Quand l'eau du ciel apporte au fleuve sa sève vive du printemps, il essaie bien de reconquérir sa liberté. Une vallée à gauche, un bas de village à droite ou encore un inoffensif pâturage au ras des flots, il ne néglige aucune voie. Pour lui, la fin justifie les moyens. Il devient agressif, méchant. Inutilement. Conquérir la liberté n'est pas simple. Mais il est encore plus difficile de ne pas en abuser. Il n'y arrive jamais. Puni, apparemment résigné, il retourne vers ses deux geôliers, continue. Certains disent qu'il mène un combat de Don Quichotte. Non. Même un fleuve arrive à changer de lit. Même un peuple d'esclaves, s'il lutte patiemment, moissonnera un jour la liberté. Tu sais, Yossef, quand Wolf me parlait, j'acceptais presque d'être la sacrifiée… Son combat primait.” En deux minutes je venais d'apprendre sur papa et sur le couple de mes parents bien plus que de l'ennuyeux discours de Gożanski et de la harangue de Kobrynski.

Au fait, et la devinette ? Ah, notre Niémen fabuleux ! Il avait beau être dangereux et parfois angoissant, il enchantait sans cesse, il émerveillait souvent, il avait une âme.

6

Il s'appelait Jan[29]. C'était un paysan polonais des environs, et il nous livrait notre bois pour l'hiver. Sa famille était liée à la nôtre par toute une histoire. Le blé et l'avoine de ses quelques arpents, moissonnés à la serpe, ne suffisaient pas à nourrir les siens. Aussi, dans le temps, avait-il fourni à façon des caisses d'emballage pour la “fabrique”. Comme tous les autres façonniers, il chapardait du bois pour faire des jouets d'enfant. Mais voilà qu'un jour son unique vache avait crevé. Point d'argent à la maison. Pris à la gorge, il avait vendu le beau bois sec fourni par l'usine pour racheter une autre vache et le lot de caisses, il l'avait fabriqué avec du bois tout vert. L'ayant pris sur le fait, le patron l'avait menacé du tribunal. La ruine paraissait inévitable. Mon père occupait déjà à l'époque un poste important à l'usine.

Considérant ce petit-fils de serf affranchi comme un malheureux prolétaire, il avait intercédé pour lui auprès de monsieur Szereszewski qui, pour une fois, avait consenti à lâcher sa proie. Le paysan criait au miracle et s'était mis à témoigner à mes parents une gratitude bruyante : pleurs et serments de reconnaissance éternelle avaient accompagné une livraison de bois de chauffage… qu'ils avaient payée d'un bon prix.

Depuis lors, une tradition s'était instaurée : chaque été, Jan venait apporter un litre de fraises des bois et prendre la commande du bois de l'hiver. Il s'en retournait avec des arrhes et un cadeau que Rivtzia préparait en prévision de cette visite : des coupons de tissu pour confectionner des vêtements aux enfants. A l'approche de l'hiver, il livrait le bois et apportait un fromage blanc dans un petit sac triangulaire. Il recevait le restant de la somme due et du tissu d'hiver pour les enfants.

Quand nous sommes revenus de ’Kharkov, Jan est réapparu. Désolé, bien sûr, du malheur qui était arrivé, il jurait ses grands dieux qu'il renforçait ses obligations envers nous. J'aurais dû aimer cet homme qui à tout propos affichait une vénération si grande pour mon père. Mais le respect qu'il me témoignait me dérangeait beaucoup. J'avais du mal à concevoir qu'il puisse être sincère. Le regard de ses yeux plissés était trop soupçonneux.

Perché sur sa charrette, c'était un colosse : crâne carré, passé à la tondeuse “double zéro”, épaules et bras de lutteur de foire. Mais quand il sautait par terre d'un bond agile, il

[29] Jan [Yanne] est l’équivalent polonais de Jean.

retombait à quatre pattes, la tête en avant, de façon à ce que le poids du corps se porte sur les mains. Alors il redressait le thorax et on se trouvait brusquement devant un petit homme à genoux chaussé de drôles de sabots : deux planchettes rembourrées de paille et fixées par un système de lanières de cuir à deux courts moignons, enveloppés de chiffons. L'homme était amputé des deux jambes au-dessous des genoux. Mais l'aisance avec laquelle il évoluait faisait vite oublier son infirmité. Cependant, un dimanche matin, tout changea. Je passais place de Batory devant l'église Farny. Les cloches sonnaient à toute volée, quand mon regard fut attiré par un pantin vêtu de vêtements neufs mais étriqués et qui s'en allait une canne à chaque main, d'une démarche incertaine et bizarre : à chaque pas, il projetait maladroitement un pied devant l'autre, comme si c'était un poids mort. Pétrifié, je reconnus Jan sur deux jambes artificielles ! Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, je n'avais jamais été choqué de le voir marcher avec des sabots de fortune aux genoux, mais le spectacle du corps chancelant à chaque pas me bouleversa profondément. C'est à ce moment-là seulement que je réalisai la somme de souffrance, d'humiliation peut-être, que représentait pour lui son infirmité.

Jan, donc, nous livrait notre bois de chauffage. Les gens riches, eux, déjà alors, se servaient de charbon. Nous, nous n'étions pas riches. Nous n'étions pas pauvres non plus. Mais cela a toujours été notre style de vivre au-dessous de nos moyens. Essayer de passer inaperçus, surtout ne pas éblouir les voisins. La modestie. Ou peut-être la fausse modestie. Entrer dans la cour d'un charbonnier ? Commander un sac de charbon ou deux ? Que toute la ville en parle ? ! Non, ce n'était pas le genre de Rivtzia. Le sien, c'était plutôt de rester dix heures par jour penchée sur une broderie et de porter en fin de semaine quelques billets à la banque. En vue de “l'heure noire”. “La réserve de fer” a toujours été son obsession… Et le charbon a toujours été pour moi un symbole de grande aisance, tandis que le bois…

A une certaine époque je ne pouvais pas concevoir que l'on puisse vivre sans bois de chauffage et très tôt j'ai su tirer le maximum de chaleur du minimum de bois, et allumer une cuisinière en un tour de main avec un bout de vieux journal et quatre copeaux. Parce qu'on n'allait tout de même pas faire cuire une soupe aux légumes pendant plus d'une heure sur un réchaud à pétrole ! Notre “Primus”, on ne s'en servait que quand on était très, très pressés et uniquement pour faire cuire une bricole. Et pour le thé il n'y avait, bien sûr, rien d'autre que le samovar.

Dehors le froid et le vent. Une bonne chaleur baignait l'intérieur. Le jour s'éteignait et la nuit étendait son règne. La porte de la cuisinière était ouverte et on voyait les flammes danser. Et le feu crépitait en mesure. Alors tout s'arrêtait et semblait même s'endormir. C'était l'heure où j'osais poser une question. C'était le moment où maman se laissait aller à

une confidence. C'était le seul instant auquel même ’Hayélé avait du mal à résister. On reculait, tant qu'on pouvait, le moment d'allumer l'électricité. Car peut-on étaler le fin fond de son âme à la lumière crue d'une ampoule ? Non, c'est évident. Et personne n'osait faire le geste de tourner le bouton. “C'est l'heure de fermer les volets”, disions-nous, et un courant d'air glacé pénétrait dans la pièce. Le fin équilibre était rompu. A présent on pouvait allumer et le ballet d'ombres rouges se banalisait. On pouvait baisser le rideau : la porte de la cuisinière claquait d'un coup sec.

Un été, quand Jan vint prendre la commande du bois hivernal, je lui trouvai un air solennel. Rivtzia, comme d'habitude, remplit deux petits verres avec de l'hydromel de sa fabrication. Pour ne pas le vexer, elle ne le laissait jamais boire seul : elle trinquait avec lui et même s'efforçait de vider le verre.

“Madame Wolf, j'annonce à Madame qu'Augusta porte de nouveau. Cette fois-ci c'est surement une fille. Quatre garçons, ce n'est pas mauvais, mais il faut deux femmes dans une famille. Qu'il arrive quelque chose à Augusta, et qui fera tout le travail à la maison, à l'étable et au poulailler ?” Et puis, sans transition : “Si madame Wolf le permet, je voudrais emmener monsieur Yossef à la pêche. Il faudrait que monsieur Yossef vienne à la maison et que nous partions dans des *czółna* [30] le lendemain de bon matin.”

Je ne me tenais pas de joie : une vraie partie de pêche dans un *czólno,* il y avait de quoi rêver ! Une date fut fixée sur-le-champ et Jan repartit tout souriant avec des arrhes et les tissus pour les enfants. Je voyais pourtant Rivtzia préoccupée et même ennuyée. Cela me gâchait mon plaisir et, un soir où nous étions seuls, sur un ton agressif, je lui demandai carrément des explications. Elle était penchée sur sa broderie. Elle redressa son dos endolori d'un mouvement qui lui était familier, puis leva sur moi ses yeux fatigués. “Je suis contente que tu me poses cette question mon grand.” Sa voix était très calme. J'ai bien aimé ce “mon grand”. C'était la première fois qu'elle m'appelait ainsi. Cela sonnait sérieux, même grave, c'était autre chose que le banal “Yossef” ou l'énervant “mon petit”. Après quelques instants de réflexion, de façon inattendue, elle se mit à me parler de son père.

C'est dommage, m'expliqua-t-elle, que je ne l'aie pas connu, son papa, le mari de grand-mère Éthel. Il était d'une culture extraordinaire. Le soir il rentrait très tard mais trouvait toujours assez de volonté pour étudier quelques pages de *Talmud*. Il traitait des affaires importantes avec des clients chrétiens de la bourgeoisie et de l'aristocratie. Souvent, il l'emmenait, elle, Rivtzia, en tournée avec lui. Il arrivait quelquefois que son papa se laissât

[30] *Czółno* [tchoulno], pl. *czółna* (polonais) : esquif au fond arrondi, creusé au ciseau à bois dans un tronc d'arbre et glissant sur l'eau sans provoquer la moindre vague.

surprendre par l'heure du repas dans la maison d'un *goy.* L'idée ne serait jamais venue à son hôte de lui proposer autre chose qu'une pomme. Son père l'épluchait avec son canif à lui, puis coupait un quartier pour elle, un quartier pour lui.

A quinze ans, je vais entrer pour la première fois dans une maison non juive. Il faudra même que j'y mange et que j'y dorme. Depuis 'Kharkov, depuis le tabac… elle me laisse absolument libre d'aller et venir, de vivre et de décider suivant mon bon vouloir. Cette fois-ci, une difficile épreuve m'attend.

Mon grand-père avait été reçu chez des princes russes, des gens qui avaient le sens des nuances. Jan, lui, même sans le vouloir, me mettra dans l'embarras. A moi de réagir suivant mon instinct ou ma raison. Même Wolf n'aurait pas pu me donner de conseil, puisqu'il n'avait jamais eu l'occasion de franchir le seuil d'une maison *goye.* Jan, il faut le comprendre : c'est dur, à la longue d'être reconnaissant à quelqu'un. Nous le dérangeons aujourd'hui. Avraham-Shimon a dit une fois qu'il ne comprenait pas pourquoi son voisin avait cessé brusquement de lui dire bonjour : "Pourquoi m'en veut-il ? Je n'ai même jamais eu l'occasion de lui rendre service." Mais Jan, c'est un paysan : il donne de petits cadeaux là où il espère en recevoir des grands. Et elle, Rivtzia, ne veut pas toucher aux habitudes prises par Wolf.

Au jour dit, nanti d'une layette complète et de deux tablettes de chocolat, je pris en compagnie de ma mère le chemin de Koloza où je devais m'embarquer sur le *Jadwiga* pour le village de Jan. En route nous nous arrêtames dans un magasin de spiritueux pour acheter un litre de *Wyborowa,* la vodka de luxe.

En arrivant, je remis les présents. Les garçons écarquillèrent les yeux sur le chocolat. Jan se passa la langue sur les lèvres en voyant la bouteille, Augusta rangea le tout dans l'armoire fermée à clé. Tout le monde me regardait comme une bête curieuse. Un des garçons devait avoir mon âge, mais nous n'avions rien à nous dire. Augusta, une grande femme avec un visage couperosé aux traits grossiers, était la seule à parler. Elle ne cessait de vanter la bonté, la générosité de madame Wolf. Elle n'avait jamais eu la chance de la rencontrer, mais elle était heureuse de la savoir si riche : seuls les gens riches peuvent offrir des cadeaux. Jan, visiblement agacé par ce bavardage, commanda d'un ton sec : "Assez ! Prépare la soupe !"

Tout le monde était debout autour de la table et sur un signe du maître de maison, tous en chœur récitèrent à haute voix une prière. Après l'*amen* collectif, l'hôte prit la miche de pain noir et après avoir fait dessus avec son couteau un signe de croix, se mit, dans un silence total, à découper des tranches épaisses qu'il faisait passer aux convives au fur et à mesure, avec gravité. Avant de lâcher la tranche, sa main la soupesait, son regard l'évaluait :

manifestement il distribuait le bien le plus précieux de la terre. Je revis dans un éclair Leyser-le-Taciturne coupant la ’*hala* le vendredi soir. Mais j'étais trop bouleversé par ce pain sur lequel on avait fait un signe de croix. Je décidai de ne pas y toucher. J'étais fier à l'idée que j'étais en train de surmonter une épreuve à laquelle même mon père n'avait jamais eu à faire front, mais aussi plein d'appréhension. Je n'avais d'yeux que pour le grand crucifix accroché sur le mur juste en face de moi. C'était la première fois que j'en voyais un de si près. De la statuette, une lumière rouge, vive, changeante, venait droit sur moi. Sur le coup, je ne compris pas que c'était le reflet du feu sur la cuisinière. Ensuite, ce furent toutes les images pieuses dans leurs cadres dorés qui me dévisagèrent. Mais la grande épreuve était encore devant moi.

Une odeur très appétissante, que je ne connaissais pas, se dégageait de la poêle d'Augusta. “Vous me donnerez des nouvelles de mon omelette au lard !” Je fixais intensément le “cochon”, là devant moi, dans mon assiette. C'est avec effort que j'en détachai mon regard affolé, pour retrouver aussitôt une image pieuse. Un vertige me saisit : dans son cadre doré, mon grand-père, assis dans la salle à manger d'un prince russe, épluchait une pomme. Je baissai simplement les paupières et fis de la tête plusieurs signes de dénégation. Sans un mot, Augusta prit mon assiette et partagea ma part entre les quatre personnes.

La grange où nous allâmes dormir avec Jan était pleine de foin. Ce mal de tête ! Comment m'endormir ? Cette odeur pénétrante ! Et Jan qui ronfle ! Tiens *bobé* Dveyré vient me rendre visite ! Une petite apparition pour me rappeler : Wolf n'était pas pieux et pourtant il était *a guter Yid*[31]. Mais pourquoi ne me dit-elle pas si papa, à ma place, aurait mangé ce lard ? Je savais si peu sur ma religion, sur le judaïsme, alors pourquoi faire toute une histoire pour quelques lardons ? Ma *bar-mitzva ?* Mon bon oncle Leyser avait bien essayé de m'expliquer la signification profonde de l'événement. Mais en vain. Je ne voyais pas du tout en quoi je serais différent après avoir lu à haute voix quelques lignes de la *Thora.* Mon seul souci était de ne pas faire honte à la famille. Et sur le coup, les cadeaux et la petite réception qui, comme il se doit, avait eu lieu ensuite, m'avaient paru au moins aussi importants que la cérémonie à la synagogue.

Je m'apaisais, le sommeil allait enfin me gagner, quand j'aperçus le petit pan de mur en pierre blanche. ’Kharkov, pendant la révolution. De l'autre côté du muret, deux cosaques allongés. Une bouteille de vodka passait de l'un à l'autre. Une lampée au goulot, chacun son tour. “Pour l'faire gémir l'Juif, suffit d'un bon coup de knout”, opinait l'un. “Mais pour l'faire hurler, faut saccager sa boutique”, répliqua l'autre. “Une vraie lamentation tu ne l'entendras que quand sa maison sera en flammes”, reprit le premier, très affirmatif,

[31] *A guter Yid* (yiddish) : un bon Juif.

manifestement quelqu'un qui savait de quoi il parlait. Puis un silence s'instaura. Le bruit d'un glouglou, et l'érudit reprit d'un ton pénétré : "L'humilier, c'est l'humilier pour de bon qu'est le plus difficile !" Et après une petite pause-réflexion : "Lui faire avaler du cochon ! Pas d'autre moyen. C'est moi qui t'l'dis. Une seule fois j'ai réussi. Et encore, il a fallu que j'l'menace du pistolet. Ha, ha, ha !" Le rire était débonnaire, bon enfant. "Le *żydlak* [32] n'savait pas que c'n'est pas de l'tuer qui m'intéressait ! Ha, ha, ha !"

*

* *

Dès l'aube nous partîmes vers notre lieu de pêche au grand tournant du Niémen. Accroupi à genoux dans ma *czółno*, je fixais le bouchon de ma ligne qui sautillait sur l'eau et il me semblait voir sur lui les mêmes reflets rouges que ceux de la veille sur la statuette du crucifix. Cela tournait à l'obnubilation. Jan, lui, ne disait rien mais je voyais bien son petit sourire méprisant et ses coups d'œil dédaigneux sur mon bouchon qui refusait de plonger… Je me sentis soulagé quand il me fit enfin signe que l'heure de rentrer était arrivée. Il était en train de tirer la corde avec la grosse pierre au bout, qui nous servait d'ancre, quand je poussai un cri : quelqu'un essayait de m'arracher la ligne. " Un brochet à une première pêche, ça porte bonheur", me dit Jan, tout en m'aidant à sortir de l'eau un magnifique poisson. "Il pèse plus de deux livres" murmura-t-il pour lui tout seul. Tous mes fantasmes de la veille disparurent comme par enchantement. J'étais fou de joie. J'étais le héros du jour.

Augusta et les enfants nous attendaient sur la rive. Ne pouvant résister au désir de fanfaronner, je soulevai le couvercle du panier à claire-voie qui, attaché à la *czółno,* trempait dans l'eau, pour m'emparer du brochet et le montrer à bout de bras aux spectateurs. La bestiole, une fois sortie de l'eau, donna un puissant coup de sa queue et me glissa de la main, non sans m'avoir mordu l'index… La tache blanche de son ventre luit au soleil, le museau plat et pointu plongea dans l'eau du fleuve. D'émotion, je perdis l'équilibre et la *czółno* se retourna. Je me retrouvai dans l'eau, sans brochet, avec un doigt ensanglanté. "Ton sang est plus rouge que les reflets du crucifix !" C'était ma seule pensée pendant que de toutes mes forces j'appuyais sur mon doigt pour en faire sortir des gouttes de plus en plus épaisses. L'eau du fleuve se teintait en rouge. Combien de sang faudrait-il pour teinter toute l'eau du Niémen ?

"Un brochet, tant qu'il n'est pas dans ton assiette, il n'est pas à toi !" La remarque sarcastique de Jan me laissa tout à fait détaché.

[32] *Żydlak* : mot polonais encore plus injurieux que « youpin » pour désigner un Juif.

7

Les émotions éprouvées chez Jan ne restèrent pas sans écho. Pas plus, mais sûrement pas moins que tout gosse de mon âge les problèmes de religion me préoccupaient de temps à autre. Une question surtout me turlupinait : comment avait-il pu se faire que jusqu'à l'âge de neuf ans, jusqu'à notre retour de Russie, j'en sache si peu sur le judaïsme ? Que s'était-il donc passé pour que maman, l'aînée (et d'après ce que tout le monde se plaisait à dire, la préférée) des filles d'Avraham-Shimon Marszak, homme pieux et attaché à la tradition juive, puisse me laisser pendant des années dans l'ignorance d'une fête comme *Pessa'h ?* Jamais dans la famille la moindre allusion là-dessus. Et pourquoi ce retournement à Grodno ? Ne voilà-t-il pas qu'elle s'était mise à allumer les bougies le vendredi soir et que les laitages et la viande avaient droit tout à coup à des casseroles différentes ! Oh, ce n'était pas vraiment la *kashruth* telle que l'entendait *bobé* Dveyré, qui ne goûtait jamais à un aliment chez nous. Mais, tout de même, cela faisait à présent de nous des gens nettement plus pratiquants que la moyenne des Juifs de la ville.

Cependant, je ne me serais peut-être pas décidé à poser à maman des questions nettes là-dessus si je n'avais pas rencontré avant la visite chez Jan le rabbin Shimon Shkop qui dirigeait notre *yeshiva* de *Sha'arei-Hathora*[33] et l'avait rendue célèbre. C'était un vrai *tzadik,* un juste, légendaire par sa piété, son érudition et sa pauvreté. "Pauvre comme le Rabbi Shkop" était devenu une expression populaire. Son indigence était telle qu'on disait : "Heureusement que par piété il jeûne deux fois par semaine, sans cela il serait mort de faim."

Cette *yeshiva* avait une cour commune avec un bâtiment à étages d'où l'on voyait la cour de la prison. Des femmes y venaient nombreuses pour essayer d'apercevoir leur mari. Je savais que mon père avait été détenu, au moins un certain temps, dans cette prison. Songe-creux, je grimpais aux traverses branlantes de l'échelle qui menait au grenier et je restais là de longs moments à scruter des visages inconnus, encadrés par des barreaux.

En pénétrant dans la cour pour aller vers le grenier je voyais toujours à travers une fenêtre la silhouette du rabbi, penchée sur quelque livre pieux. Mais un jour je l'avais rencontré en personne sous le porche de l'entrée. Il s'était arrêté, puis, me fixant au travers

[33] *Yeshiva* (hébreu et yiddish) : école talmudique. *Sha'arei-HaThora* (hébreu) : les Portes de la Thora.

de lunettes cerclées de fer, s'était approché de moi à petits pas, au point de me toucher avec sa grande barbe en éventail qui couvrait toute sa poitrine. “Yossef,” – j'ignorais complètement qu'il savait qui j'étais – “tu ne connais pas la *Thora.* Tu perds beaucoup. Dans le Lévitique, chapitre 26, verset 10, il est écrit : ‘Vous pourrez longtemps vivre sur une récolte et vous devrez enlever l'ancienne pour faire place à la nouvelle.’ Tu es un grand garçon et ton père était brave et honnête. Il est temps de faire place à la nouvelle récolte. Va en paix, et que Dieu te protège.”

Je sentais que c'était important, que cela me concernait directement. Mais sur le moment c'était encore plus obscur que “les grands yeux” dont m'avait parlé monsieur Gożanski en son temps. Sans bien la comprendre, je m'étais senti retourné par cette sentence dans la bouche du rabbi. Une sorte d'inquiétude s'était emparée de moi.

Quand le bateau accosta, à mon retour de la pêche, maman m'attendait sur la jetée. Sans dire un mot je lui pris le bras et je l'entraînai. Elle ne parut pas étonnée par ce geste absolument inhabituel chez moi. Nous marchions côte à côte, bras dessus, bras dessous. En vingt-quatre heures je me sentais avoir vieilli, mûri de dix ans. La tête relevée, défiant des yeux tous ceux que nous croisions, j’allais de l'avant. Je me sentais fort, capable de défendre contre toute attaque la faible femme qui se laissait conduire par moi !

De retour à la maison, Rivtzia mit de l'eau à chauffer et installa le grand baquet dans le coin de la pièce où je pouvais, à l'abri de son regard, alors qu'elle se trouvait dans la pièce à côté, me laver “en grand”. A peine le temps de me sécher et d'enfiler des vêtements propres, qu'arrivait déjà sur la table une omelette baveuse de deux œufs, servie dans la poêle, avec des tartines de pain de seigle beurrées.

Puis “mon” dessert : un bol de fraises à la crème fraîche. Toutes mes angoisses de la veille semblaient un rêve. La pénombre nous enveloppait à pas feutrés. Et, tout à coup, comme mon brochet, je plongeai.

“Maman, je pense que tu sais ce que je veux te demander.”

“Oui, Yossef…”

“En Russie tu m'as sciemment éloigné du judaïsme. Il faut me dire ce qui s'est passé. Je dois savoir.”

“Oui, Yossef.”

Rivtzia se mit aussitôt à parler. A mi-voix, mais rapidement, comme un murmure voilé. Autant la voix témoignait de son émotion profonde, autant dans le récit, il n'y avait aucun pathos. Les mots coulaient simples, dépouillés, crédibles.

“Je t'aime”, lui avait dit papa. Mais il lui avait aussi fait promettre de ne jamais essayer de le faire renoncer à la lutte pour le socialisme et le peuple juif. Maman avait promis. Elle savait donc exactement à quoi elle s'engageait. Mais en réalité elle avait toujours espéré qu'un jour Wolf renoncerait à sa vie de semi-clandestin. Qu'un jour elle cesserait de craindre le bruit des pas dans leur escalier. Qu'elle ne sursauterait plus au moindre coup de sonnette. Qu'elle aurait, enfin, Wolf, pour elle toute seule. Elle avait cru déceler un petit changement à la naissance de ’Hayélé. Et quand mon berceau avait pris place à côté de leur lit, elle avait été persuadée qu'elle avait eu, définitivement, gain de cause. La chute avait été d'autant plus dure.

La guerre, le quai de départ pour ’Kharkov, mon père ceinturé par quatre sbires, les portières qui claquent et le sifflet de la locomotive … le naufrage, le grand naufrage… oui, elle avait perdu la raison. Elle avait divagué. Les Russes avaient pris papa parce qu'il était juif, parce qu'il luttait pour les Juifs. Tout était la faute des Juifs. La déduction lui paraissait logique. Alors tout était perdu ? Non, pas tout à fait. Dans son délire, Rivtzia voyait une possibilité de me sauver moi. De faire en sorte que je cesse d'être juif. Elle s'était efforcée de m'éloigner du judaïsme. Avec ’Hayélé, c'était différent. Sur ma sœur, maman n'avait jamais eu la moindre prise.

Mais il y avait eu un miracle. J'étais venu un jour lui demander pourquoi nous étions juifs. Est-ce que je me souvenais ? Et son émoi ? M'étais-je rendu compte qu'ébranlée, elle avait été incapable de me répondre ? C'est ’Hayélé qui avait parlé. Toute l'aberration de sa pensée lui était apparue. Comment avait-elle pu ? Mais c'est exactement ce que les *goyim,* qui font des pogroms, cherchent à obtenir. Veulent-ils tuer un Juif ou deux ? Piller quelques maisons ? Erreur. Anéantir le Peuple, voilà leur but. Comment avait-elle pu, elle, la fille d'Avraham-Shimon ? Et *bobé* Dveyré ? Pourrait-elle seulement se présenter devant elle ? Voilà, voilà, c'est sur ma grand-mère qu'elle devrait dorénavant prendre exemple. Wolf n'était même pas né quand son mari, le pauvre portefaix, avait été tué. Quatre enfants élevés dans la dignité.

Il faisait de plus en plus sombre. Je distinguais à présent à peine la silhouette de maman, le chignon dans son cou. La tache blanche de sa broderie glissa de ses genoux à terre. J'approchai ma chaise de la sienne. Quand je posai ma tête sur son épaule, elle frissonna et un soupir s'échappa de sa poitrine. Un soupir de soulagement.

On frappa à la porte. “On est jeudi. C'est Mariyé”, murmura maman. Je me précipitai pour allumer la lumière.

8

Je m'étais intéressé au *Bund* pour retrouver mon père. Tout ce que j'avais entendu m'avait fait déboucher sur le passé, pas sur l'actualité. De moi-même, je ne me sentais guère concerné par la politique et je n'avais pratiquement pas de contact avec des gens “engagés”. J'avais un bon copain, Reuven Yelin, qui étudiait au lycée *Tarbuth*[34] et militait au *Beitar*[35]. Je savais qu'il avait promis, comme tous les membres de son mouvement de jeunesse, de faire deux ans de service civique en Palestine, et même une préparation militaire. C'est notre passion de la lecture qui nous avait réunis et nous nous rencontrions deux fois par semaine à la bibliothèque municipale. De son idéal nationaliste sioniste, nous ne parlions jamais.

En tous cas, en ville, notre famille était cataloguée comme bundiste. Cela n'empêchait pas que sur la commode, entre les bougeoirs en argent, trônait la tirelire bleue avec l'étoile blanche de David du *Keren Kayemeth Le-Israel*[36], comme dans presque toutes les maisons juives de la ville. Chaque vendredi, avant d'allumer les bougies du *shabbath* ma mère glissait quelques pièces dans la petite fente. ’Hayélé et moi, nous y mettions d'office la menue monnaie qui nous restait quand nous revenions d'une course. Une fois par mois, les jeunes du *Ha-Shomer Hatza‘ir*[37], munis d'une petite clé, venaient pour ramasser l'argent. Gravement, ils comptaient les petites pièces et nous laissaient un reçu détaché d'un carnet à souches.

C'est à leurs aînés, les pionniers, les ’*Halutzim,* que nous nous adressions pour faire scier notre bois. En effet, le bois livré par Jan n'était pas utilisable tel quel. Les rondins avaient un mètre de longueur. Pour le faire entrer dans notre cuisinière, notre unique appareil de chauffage, il fallait encore les faire scier en quatre bouts de vingt-cinq centimètres et, de plus, faire fendre les plus gros morceaux à la hache.

---

[34] *Tarbuth* (hébreu) : culture. C’était un lycée où l’enseignement était dispensé en hébreu. Voir Plan de Grodno, n°7. (> Galerie de photos, la 1ère)

[35] *Beitar* : mouvement dirigé par Zew Zabotynski et héritier de Yossef Trumpeldor (le nom est tiré d’un acronyme hébraïque qui signifie « Alliance Yossef Trumpeldor »). Ses membres étaient de farouches partisans du « monisme » : sionisme ou socialisme mais pas les deux à la fois. D'où leur guerre à outrance contre le socialisme.

[36] *Kéren Kayémeth Le-Israel (K.K.L.)* (hébreu) : Fonds National pour Israël.

[37] *Ha-Shomer Hatza‘ir* : en hébreu, "Le jeune gardien", organisation de jeunesse sioniste-socialiste.

Les ’*Halutzim* étaient un groupe de garçons et de filles venus des régions et des milieux les plus divers. Ils vivaient ensemble dans la banlieue de *Forsztodt*[38], de l'autre côté du Niémen, dans une usine désaffectée. Comme d'autres dans beaucoup d'endroits de Pologne, avant leur départ pour la Terre Promise, ils faisaient là-bas un stage d'apprentissage qui se prolongeait parfois pendant plusieurs années car les autorités anglaises, puissance mandataire dans le pays, ne délivraient le “certificat”, l'autorisation d'immigrer, qu'au compte-gouttes. Les ’*Halutzim* se considéraient comme des bâtisseurs d'un ordre nouveau, d'une société modèle, communautaire et égalitaire, fondée sur le retour à la terre et le travail manuel et personnel en Palestine.

Ils ne bénéficiaient pratiquement d’aucune aide extérieure et ne vivaient que du fruit de leur travail. Les particuliers confiaient aux garçons le sciage du bois, le jardinage, toutes sortes de travaux pénibles. Les filles, en dehors du ménage et du blanchissage, avaient beaucoup de mal à trouver un emploi. Restait bien sûr l'industrie. Mais ils n'étaient pas de “vrais” ouvriers, et on ne les embauchait qu'à des tarifs bien inférieurs à ceux normalement pratiqués sur le marché. Tout cela ne leur faisait pas souvent des soupes grasses. Mais s'ils ne mangeaient pas toujours à leur faim, cela ne les empêchait pas de s'instruire avec une assiduité remarquable. Ils consacraient de longues heures à l'étude du sionisme et de ce socialisme intégral qu'ils appliquaient dans leur préparation et qu'ils espéraient encore plus juste dans le *kibboutz*[39] qu'ils allaient bâtir dans “le Pays”, la Palestine.

Les gains journaliers entraient dans une seule caisse unique. Les repas étaient pris dans un réfectoire commun. Tout chez eux était communautaire. Ils avaient des idées très particulières sur l'éducation : plus tard, dans leurs *kibboutzim,* quand les conditions de sécurité et leur état économique permettraient de songer à des enfants, ils se proposaient de les élever tous ensemble dans des maisons spécialement conçues pour cela. Un secrétaire, un économe et un trésorier décidaient de la répartition des dépenses et des priorités, mais chaque décision importante devait être approuvée par l'assemblée plénière de tous les membres.

En bref : la démocratie directe et la commune intégrale. Mais la session d'apprentissage était inconcevable sans chants ni danses. Tard dans la nuit ils chantaient en hébreu des chansons fortement teintées de romantisme russe, formaient de larges cercles ou de longues farandoles pour danser sur un rythme inconnu à Grodno.

*

* *

[38] *Forsztodt* : en yiddish, « Faubourg ». Voir sur le Plan de Grodno, n° 12. (> Galerie de photos, 1ère)

[39] *Kibboutz* : mot hébreu signifiant « assemblée », qui désigne une communauté ou village collectiviste.

Il n'était pas encore sept heures du matin et il faisait encore nuit noire, en ces tous premiers jours de décembre, quand on frappa à la porte. Un garçon et une fille. Même moi, je me rendis compte d'instinct qu'il s'agissait d'un couple et pas seulement de deux compagnons occasionnels de travail. Elle, un capuchon en fourrure recouvrait sa tresse de cheveux noirs en couronne. Lui, des joues creuses, pleines d'acné juvénile, avec un court manteau en peau de mouton retournée et un ridicule pantalon de golf avec des chaussures à lacets qui montaient à mi-mollets. Autant ses vêtements très simples évoquaient, sinon la pauvreté, du moins la gêne, autant ceux de la fille, quoique usés, sentaient le bon faiseur et l'aisance. Mais une fois ôtés sa casquette à visière et son gros manteau, la transformation fut instantanée : les cheveux coupés court, couleur de lin, les yeux d'un bleu très clair, le dessin dur de la bouche, effaçaient les disgracieux boutons du visage. Ce n'était pas un jeune homme d'une vingtaine d'années que j'avais devant moi, mais bel et bien un homme mûr, dans la force de l'âge. Même le pantalon semblait à présent appartenir à un chevalier d'antan. Le Zalman de Rovno dont il était question en ville : "Un idéologue digne des '*Halutzim*", "un pragmatique", "un meneur d'hommes". Entre eux ils parlaient en hébreu.

Pendant des heures, la longue scie passe-partout à deux poignées poursuivit son va-et-vient monotone. Zalman tirait et poussait, s'efforçant de toute évidence d'épargner le plus possible les forces de son amie. Rivtzia était tout de même un peu choquée de voir une fille scier du bois. Quand, vers midi, Esther vint demander à faire chauffer leur gamelle, maman tenta vainement de la convaincre de partager notre repas. En vertu de leur sacro-saint principe d'égalité, les '*Halutzim* refusaient souvent toute nourriture chez les particuliers : il fallait qu'ils aient le même régime que leurs camarades. "Pensez donc – Esther ne dissimulait pas sa satisfaction – nous avons de la viande aujourd'hui, un vrai *goulash* ! Regardez !"

Sur le dessus des pois cassés on apercevait deux petits morceaux de viande bien brunie. "Deux belles rations. Je n'aime pas la viande. Zalman en a bien plus besoin que moi. Au travail il ne me laisse rien faire." Ils avaient visiblement l'intention de piocher directement dans la gamelle, posée sur leurs genoux, avec les fourchettes que Zalman avait sorties de la poche de son blouson. Je n'ai jamais vu ma mère piquer une telle colère : "Ah non, par exemple ! Pas ici, pas chez moi !" Deux couverts mis les attendaient sur la table et pour qu'ils soient plus à leur aise, Mère m'avait fait signe de la suivre dans la pièce à côté. Cependant elle les surveillait du coin de l'œil pour savoir exactement à quel moment mettre sur la table deux bonnes portions de gâteau au miel et deux verres de thé. Pour prévenir toute opposition, Rivtzia dit d'une voix qui se voulait courroucée : "Qu'est-ce qu'ils diraient de moi, vos parents, si je vous laissais partir sans un petit bout de gâteau !" "Le chantage aux parents... " soupira Zalman en saisissant le verre chaud.

Pendant qu'il travaillait à la hache – on entendait par la fenêtre ses “hans” puissants – Esther parla à Rivtzia. “Voilà six ans que nous nous connaissons… J'avais quatorze ans et demi et lui était chef d'un camp d'été du *Hashomer.* Chef d'un camp à seize ans, vous vous rendez compte ? ! Si vous saviez ce que c'est… Sortir du *shtetl*[40]*,* quitter la maison pendant trois semaines ! Se retrouver dans une belle forêt de sapins. Plus rien de la grisaille habituelle. Tout est vert autour de votre tente. On discute et on chante, on s'instruit et on danse, on écoute des conférences et on s'amuse ! C'est vrai, le cacao du matin est à l'eau et pas au lait comme à la maison, midi et soir du pain et des pommes de terre, au lieu de viande et de poisson. Mais ce n'est pas avec cinq mois de ramassage de bouteilles vides et de vieux journaux, de menus travaux et de petites courses qu'on peut nourrir convenablement trois cents jeunes bouches pendant trois semaines.”

Ils étaient sur le point de partir quand Zalman s'adressa pour la première fois à moi directement : “Viens nous voir un soir ...” Avec ma mère, il s’en tint à des précisions pratiques : “Madame, l'écorce et les bouts de bois très résineux, j'en ai fait deux tas séparés. Pour allumer le feu, c'est plus pratique d'avoir l'un et l'autre sous la main, mais séparément.”

Je savais à peine danser et pas du tout chanter et c'est avec bien des hésitations que j'allai un soir au local des *’Halutzim*. J'avais mal choisi mon jour. Zalman était en ville et toute la compagnie était affairée dans de grands préparatifs pour l'arrivée d'un invité de marque : Méïr Yaari en personne, un des dirigeants du *Hashomer,* du *kibboutz* Mer’havia, situé en Galilée, devait venir le lendemain en visite. Esther m'interpela du haut d'une échelle : elle était en train de mettre des étoiles de David sur les murs et elle avait besoin de quelqu'un pour tenir le pot de colle. Je montai sur un tabouret et lui tendis le pot à bout de bras. “Devine un peu ce que Zalman a dit de toi ?” Dans ma position, je ne voyais pas son visage et cela me gênait beaucoup. “Il a dit que tu ferais une excellente recrue pour celui qui saurait t'apprivoiser.” Je ne sus trop que faire de ce compliment. Ne me sentant d’ailleurs pas très utile, je me mis à explorer un peu les lieux. Je traversai le grand réfectoire meublé de tables aux plateaux à peine rabotés et de longs bancs rudimentaires. Puis je longeai le couloir sur lequel ouvraient les chambres à coucher avec leurs grabats en bois à deux étages dont quelques-uns seulement étaient garnis d'une paillasse très mince. Tout paraissait misérable, mais d'une propreté méticuleuse.

Il se faisait tard. Pour rentrer à la maison, j'avais à traverser des quartiers où il était dangereux pour un Juif de s'aventurer seul la nuit. C'est presque sur le pas de la porte que je trouvai Zalman, qui rentrait : “Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu de ta visite ?” demanda-

40 *Shtetl* (yiddish) : la bourgade juive.

t-il avec regret en m'entraînant vers le grand portail. Et au moment de nous séparer, d'une voix vibrante de force et de détermination : “Ne reste pas seul, Yossef, lie-toi avec un groupe. Un homme isolé est trop vulnérable dans notre monde.” Il hésita un très bref instant, puis, d'un ton plus sourd : “L'avenir est là-bas, au pays. Il y a là-bas le désert ocre et la Galilée verdoyante, le *Kinnéreth*[41] bleu et la Jérusalem de pierre. Il y a là-bas notre terre. Pour n'importe qui, la vie est une lutte quotidienne. Pour nous, Juifs, il faut en plus que nous sortions chaque jour d'Égypte. Il est plus facile d'en sortir en groupe.”

C'est à ce moment précis que j'ai compris pourquoi Mariyé, pourtant critique comme pas une, avait été jusqu'à le qualifier, ô suprême compliment, de “quelqu'un de pas complètement fou.” Un homme avec qui j'avais échangé à peine quelques paroles a passé son bras sous le mien et marché à mes côtés pendant au moins cinquante mètres. Il m'a donné une poignée de main comme je n'en ai pas eu beaucoup dans mon existence. C'est à la suite de cette visite au lieu de l'apprentissage que j'ai fait ma seule tentative sérieuse pour me rapprocher des sionistes.

[41] *Kinnéreth* (hébreu) : lac de Tibériade.

9

Pour le *Hashomer Hatza'ir,* l'initiative vint de Itz'hak Pozniak, le rédacteur en chef du Journal vivant qui fonctionnait régulièrement. Un numéro du journal tombait généralement tous les quinze jours. Il comportait une revue "d'actualités", suivie des "échos" de *Ha-Aretz*[42]. Venait ensuite le plat de résistance : un grand article politique, économique ou scientifique, ou encore un reportage sur un problème humain ou social. Une discussion sur le sujet abordé clôturait la réunion.

Il existait une rubrique un peu négligée par la rédaction et sous-estimée par les auditeurs, "le fait divers". C'est celle que Pozniak voulait que je prenne en charge. Le journal, réputé pour le sérieux des études présentées, était "ouvert" à tous et le public, des jeunes et même des adultes de tous bords, venaient nombreux. J'ai relevé le défi, et pour mon premier article j'ai choisi de présenter une histoire peu commune : un double meurtre commis à la suite de la fabrication de faux billets. Un Juif qui tue deux de ses coreligionnaires, cela ne courait pas les rues d'une ville comme Grodno.

Dans les années 1917-1922, cinq sortes de billets circulaient en même temps dans la région. D'abord trois types de coupures russes : celles des Soviets, les *tchervonetz,* "rougeauds", apportées par les réfugiés qui rentraient, tout comme les roubles de Kerensky. Ceux-là étaient de toutes petites coupures, attachées les unes aux autres, et qu'on débitait par mètres. Enfin, les roubles du tsar, qu'on appelait les *konchès* du nom du trésorier général de l'Empire, dont ils portaient la signature. Aussi incroyable que cela paraisse, ils étaient encore recherchés. Nombreux étaient les gens qui ne concevaient pas que "l'Empire" ait pu être démantelé pour de bon. "Les Français, les Anglais, entendait-on partout, viendront mettre bon ordre chez nous." Comme quatrième monnaie, il y avait le *zloty* polonais affublé du nom de *hendélé,* "coquelet" en yiddish : à cette époque l'aigle, emblème de la Pologne, était tellement faible qu'il ressemblait plus à une volaille qu'à un oiseau de proie. Nous n'étions pas encore en 1936 où cet aigle dépècerait la Tchécoslovaquie et exigerait des colonies. Enfin il y avait le *ost-mark,* la monnaie de l'occupant allemand. C'est ce billet qui avait été falsifié.

42 *Ha-Aretz* (hébreu) : La Terre, abréviation de la Terre d'Israël.

A l'imprimerie de Lapin, où l'on fabriquait des cartes à jouer, travaillait un lithographe fameux, du nom d'Éliashaw, un véritable artiste. Malgré son honnêteté foncière, une bande de voyous l'avaient obligé, sous la menace, à dessiner pour eux un billet, et il en avait imprimé une grande quantité. Un travail d'une telle qualité qu'il fallait un spécialiste pour voir que c'était un faux. Mais la police finit par découvrir le pot aux roses et les faussaires, pour se débarrasser d'un témoin, tuèrent le lithographe. Son voisin de palier, l'aîné des fils Kantor, un garçon d'une droiture exceptionnelle, entendant des cris, s'était porté à son secours et avait été abattu à son tour.

J'eus l'idée de bâtir mon exposé comme une enquête policière, m'attribuant le rôle de détective. Je n'étais pas mécontent de ma composition, et même 'Hayélé, devant qui je fis une répétition générale, ne trouva rien à redire… Au Journal, j'eus droit, chose rare, à des applaudissements. Si Pozniak, mon "patron", parti depuis la veille pour plusieurs mois, n'assista pas à l'exposé, son adjoint, Hershké, vint vers moi pour me féliciter : "A présent, essaie de préparer un papier sur la communauté juive de Grodno. Je veux les grandes dates, le rôle actuel du Consistoire et les premières élections libres. "Un sujet politique ?" On me jetait le gant ? Eh bien, j'allais justement le ramasser. Et je me mis au travail. Je renonçai à mes patins pour me ménager du temps libre, que je partageais entre la bibliothèque Brenner, les archives du Consistoire et la rédaction du *Grodner Zeitung.*

Je remontai jusqu'au XVI^{e} siècle et aux intrigues autour des élections du grand rabbin : huit candidats se disputaient la place. Du XVII^{e} siècle, je retins les démêlés des rabbins de Grodno avec le comité juif de Lituanie et les massacres des Juifs par le *hetmann*[43] cosaque 'Chmelnicki.

J'avais déniché une documentation importante sur les accusations de meurtres rituels qui avaient provoqué au XVIII^{e} siècle des pogroms et des persécutions économiques. Je ne crus pas opportun de m'appesantir sur les pogroms du XIX^{e} siècle : il y en avait tellement… En revanche, je préparai un fichier sur la vague d'émigration en Palestine du milieu du siècle et j'étais en mesure de citer des noms. Sur les familles Diskin et Vilbushevitz, je pouvais même raconter de petits détails personnels.

Comme curiosité, je citais le "rabbin gouvernemental", officier de l'état civil nommé par les autorités. Quant aux mouvements politiques, c'est très sciemment que je les négligeai tous, sauf… le mouvement sioniste. J'étais incollable sur l'activité des '*Hovevei Zion*[44] depuis 1890 et la carrière de deux militants sionistes, Betzalel et Leïb Yoffé, je l'ai suivie à la trace.

---

[43] *Hetmann* (polonais) : commandant en chef des cosaques.

[44] '*Hovevei Zion* (hébreu) : Amis de Sion.

Pour pimenter mon texte, qui risquait d'être un peu fastidieux, j'introduisis d'abord un inédit. D'après un document poussiéreux du Consistoire, c'est chez nous qu'avait été imprimé le premier livre en hébreu de toute la Russie et cela même avant la fondation en 1789 d'une véritable maison d'édition de livres en hébreu ("Nous sommes loin derrière Avignon où déjà en 1440… mais tout de même avant Vilna et Odessa où il a fallu attendre…1860…") J'allais de plus, leur servir, pêle-mêle, que Napoléon Bonaparte était venu passer une nuit à Grodno lors de la campagne de Russie, qu'en ce début du XIX^{e} siècle les 8422 Juifs de la ville formaient 85% de la population, que… que… J'avais encore une bonne dizaine de révélations du même acabit, mais je n'allais les distiller que si l'auditoire, au vu de ses réactions, m'apparaissait réceptif.

Tout ce travail était absolument nouveau pour moi et c'est avec une véritable faim d'apprendre que je m'étais lancé dans la chasse aux documents anciens. (Ah ! me disais-je, si j'avais mon cousin Abrasza de Szczuczyn près de moi, il me rendrait rudement service !)

Cependant c'étaient les recherches sur l'époque contemporaine qui m'intéressaient le plus. Pendant la guerre, "sous l'Allemand" comme on disait alors, il y avait eu de grands changements dans la communauté. L'occupant avait octroyé aux Juifs le droit d'élire un comité qui s'occupait de leurs problèmes spécifiques, puis l'autorisation de participer aux élections municipales et même le droit de présenter des candidats. J'essayais de démêler les motivations de "l'Allemand". Ma conclusion fut que favoriser les uns au détriment des autres n'était rien d'autre que diviser pour régner. En effet tout cela avait provoqué en retour de manivelle une vague d'antisémitisme chez les Polonais et les Biélorusses avec les inévitables pogroms…

Le comité juif élu librement paraissait assurer un début d'autonomie. Il gérait plusieurs écoles, une soupe populaire, un restaurant ouvrier, une épicerie collective, un orphelinat pour plus de deux cents enfants, un asile de vieillards d'une centaine de lits, un hôpital et des dispensaires, un théâtre et deux bibliothèques, des clubs sportifs et un centre culturel, des bains-douches, une caisse de prêt sans intérêt et j'en oublie certainement. Pour financer tout cela, le comité disposait des recettes des services de l'état civil et des abattoirs *kashers*, des dons et des impôts qu'il levait. Mais nos bons Juifs se faisaient tirer l'oreille pour s'acquitter de leurs obligations, pourtant librement consenties, et la majeure partie des rentrées provenaient de… l'établissement des bains-douches : peu de gens avaient à l'époque une baignoire chez eux.

Il fallait bien que j'énumère tout cela pour faire ressortir l'importance des élections : tous voulaient faire fonctionner la baratte ! En 1549, pour le poste de Grand Rabbin il y avait eu huit postulants ; les 29 et 30 décembre 1918, il y avait huit listes pour le Conseil

du Consistoire Juif. Le *Bund* arrivait le premier au poteau, précédant les sionistes d'une très courte tête – moins de trois cents voix.

Au grand jour de la réunion, Pozniak n'était toujours pas rentré, et c'est Hershké qui ouvrit la séance avec l'habituelle revue de l'actualité et les échos de *Ha-Aretz,* avant de me passer la parole.

D'après les réactions du public, je voyais que mon idée d'introduire une note humaine et personnelle était une réussite. Tout marchait bien. Je n'avais même pas besoin de consulter mes notes. Le mot drôle d'un rabbin, une petite histoire hassidique à l'humour candide, amer ou cruel, venait à point pour détendre l'atmosphère après un pogrom. J'observais Hershké attentivement. Au fur et à mesure du récit il semblait prendre intérêt et daignait même sourire ici et là. Mais lorsque j'en vins aux résultats des élections,… lapsus ? Inattention ? Simple erreur ? Toujours est-il que j'affirmai ("Il" dira plus tard "avec aplomb et satisfaction"…) que le *Bund* avait obtenu mille voix de plus que les sionistes… Hershké bondit : "C'est de la provocation !"

Cette intervention sonna le glas de ma carrière de journaliste. Quand Pozniak rentra, il vint me voir pour entendre ma version de l'incident. "Hershké est un *schmok*[45] grommela-t-il avec colère et désenchantement. Désappointé, vexé, meurtri, j'éprouvais le besoin de voir d'autres têtes, de quitter la ville. En disant à maman que j'avais mal aux dents, j'obtins la réaction souhaitée : "C'est bientôt les vacances de *Pessa'h.* Tu vas pouvoir partir à Szczuczyn. Tante Zina te les soignera." Tante Zina trouvait des caries même quand je n'avais pas mal aux dents.

[45] *Schmok* (yiddish) : en traduction libre, « pauvre con ».

10

Szczuczyn. Le *shtetl* Szczuczyn, astéroïde aujourd'hui disparu. J'y allais chaque année pendant les grandes vacances passer un mois chez ma grand-mère Éthel, qui habitait toujours la vieille maison familiale, la partageant avec sa fille Zina, la dentiste, et son fils Abrasza, mon cousin.

Quelques centaines d'âmes, surtout fonctionnaires, agents du fisc ou de la police, notaires, huissiers, des parasites quoi, des gens qui n'étaient là que pour ennuyer la population laborieuse. Voilà toute la population *goye* de Szczuczyn. Il y avait bien aussi un médecin *goy* auquel on avait recours quand “notre” bon docteur Niesmiévicz s'en allait faire sa petite cure annuelle à Karlsbad. Mais de toute façon, pour peu que l'affaire parût sérieuse, on courait chez les docteurs Zamkow ou Lipnik, les deux grands de Grodno, distant de cinquante kilomètres seulement – même si cela avait été plus loin, on y serait allé : que ne fait-on pas chez nous pour la santé !

Dans beaucoup d'autres domaines notre ville faisait figure de capitale pour les gens de Szczuczyn. Par exemple, il n'y avait pas de lycée chez eux et pour faire faire des études secondaires à un enfant il fallait l'envoyer chez nous, où il y avait l'embarras du choix : le lycée hébreu *Tarbuth,* celui de Waldam aussi, un séminaire fameux, *Yavneh,* une école religieuse, deux écoles professionnelles, une école de commerce et, bien sûr, toutes les écoles d'État, pratiquement interdites aux Juifs. Puis tous les commerçants de la bourgade se fournissaient chez les grossistes à Grodno et plusieurs charretiers assuraient un service régulier entre les deux localités. Du dimanche au vendredi, quand tout allait bien, ils arrivaient à faire deux aller-retour. Ainsi, on pouvait célébrer *shabbath* en famille… sauf quand on cassait un essieu en route.

Les liens les plus forts s'étaient noués cependant grâce à l'activité particulièrement efficace d'un *shad'hen,* un marieur, David-Yankel Dolman, qui avait su faire aboutir des dizaines de mariages entre les familles d'ici et de là. Ce diable d'homme, grâce à un don naturel, avait transformé son métier en art. Une fois les affaires conclues entre les familles, il avait une telle technique pour organiser des rencontres accidentelles entre les deux principaux intéressés que chaque mariage devenait un mariage d'amour !

La vie à Szczuczyn s'écoulait relativement tranquillement entre les bonnes affaires et les faillites frauduleuses, les incendies prévus huit jours à l'avance, et les tornades qui emportaient la toiture en cinq minutes, le grand nettoyage de *Pessa'h*[46] et l'angoisse de *Kippour,* les déguisements de *Pourim* et les bougies de *'Hanouka,* les festivités d'un grand mariage et le deuil d'un décès (comment peut-on l'éviter, Seigneur ?). On vivait somme toute assez paisiblement, mais presque en vase clos : la plupart des gens ne parlaient que le yiddish et n'éprouvaient nul besoin d'apprendre une autre langue.

Les échos d'un pogrom, plus ou moins proche, parvenaient bien de temps à autre, mais grâce au Seigneur, à Szczuczyn, de mémoire d'homme on n'avait jamais rien vu de pareil. Les quelques *goyim* indispensables au fonctionnement de la ville, on les supportait assez bien, et, ma foi, on vivait même en bonne intelligence avec eux. En réalité ils n'étaient vraiment utiles que pour allumer le poêle et mettre en route le samovar le jour du *shabbath*. On ne comprenait pas les cent mille Juifs de Berlin qui avaient besoin de deux millions de *goyim*[47]…

Quand moi j'allais à Szczuczyn, il y avait déjà un autobus qui faisait le trajet. On évitait ainsi, à mon grand regret, le long voyage en train avec la correspondance de Mosty. Le trajet ne durait plus que deux ou trois heures, au gré des pannes et des crevaisons, mais en plus de ma petite valise avec mes affaires, j'emportais le traditionnel poulet froid et deux œufs durs dans ma musette, comme au temps de ma grand-mère, car "en route, on ne sait jamais".

C'est de la vaste place de Batory[48], pavée de grosses pierres sur lesquelles on se tordait les pieds à chaque pas, que partaient les autobus vers quatre heures de l'après-midi vers les bourgades des environs, Lida, Augustow, Suwalki, Eyshyshok[49]… Szczuczyn… Nous arrivions parmi les premiers : je voulais être certain d'avoir le strapontin à côté du siège du chauffeur. Celui-ci, Ytschké ex-charretier et présentement champion du double débrayage, habitait juste en face de chez grand-mère Éthel. Au cas où elle ne serait pas là à l'arrivée, il avait pour mission de me conduire jusqu'à la maison. Le *shtetl* Skidel était exactement à mi-chemin entre Grodno et Szczuczyn, et l'autobus y faisait une halte d'une petite demi-heure. Le temps pour Ytschké de boire un demi de bière, de faire pipi (les jambes bien écartées, il déboutonnait sa braguette et pissait sur la roue arrière tout en continuant à bavarder avec les gens), de s'enquérir des nouvelles du pays depuis son passage du matin,

---

[46] *Pessa'h* (hébreu) : Pâque. *Kippour* : Grand Pardon. *Pourim* commémore les événements relatés dans le livre d'Esther. *'Hanouka* (« Dédicace ») rappelle la dédicace du Temple de Jérusalem ; c'est la fête des lumières, en décembre.

[47] Dans la Russie tsariste, les Juifs n'avaient pas le droit d'habiter les grandes villes. Par la force des choses, ils étaient obligés de se grouper dans des bourgades.

[48] Voir sur le Plan de Grodno > Galerie de photos, n°5, *Plac Batorego* (cf. Polyglottie > Découverte).

[49] Eyshyshok : le nom polonais de cette localité (maintenant en Lituanie) est Ejszyszki.

de vérifier la pression des pneus, l'huile du moteur et l'eau du radiateur et, si l'occasion s'en présentait, de traiter une petite affaire.

Grand-mère Éthel m'attendait à l'arrivée sur la place du marché. De là jusqu'à la demeure familiale il n'y avait que cent cinquante mètres, mais il nous fallait un bon moment pour les parcourir, car devant chaque maison nous faisions un petit arrêt : Éthel était fière d'exhiber son petit-fils. Les exclamations des voisins, qui me rappelaient fâcheusement celles qui m'avaient accueilli à la gare de Grodno lors de notre retour de 'Kharkov, changeaient au fil des années. Après le "Oh, ce qu'il est gentil", est venu "Oh, ce qu'il a grandi", suivi de "Il se fait votre Yossef", puis "Voyez-moi ça, on dirait un petit homme" a précédé le "Gare à nos filles" et "Enfin, ça ne nous rajeunit pas de voir cette moustache". Chaque voisin se croyait obligé de me pincer la joue. Je n'aimais pas ça du tout, du tout.

La maison d'Éthel était une vaste habitation bourgeoise, tout en bois, avec de grandes fenêtres donnant d'un côté sur la rue, de l'autre sur un verger et une cour avec des dépendances. Au sortir de notre logis de Yourzyka, elle m'apparaissait comme une résidence de rêve.

En arrivant, c'est d'abord vers la "réserve" que grand-mère m'amenait, pour me montrer "ma" tarte aux framboises. Cela me donnait l'occasion d'inspecter les pots de confiture, les bocaux à légumes, tous étiquetés soigneusement, les couronnes de têtes d'ail et d'oignons, les grands récipients en verre avec du sel et du sucre, les sacs pleins de légumes secs – de quoi soutenir un siège prolongé.

J'aimais tout dans cette maison : le vaste grenier et ses trésors, le grand poêle du salon recouvert de carreaux de faïence, sur lequel on pouvait faire la sieste en hiver, la cuisine, bâtie autour du four à pain, et dans un des coins, la baignoire en zinc aux robinets de bronze, reliée par un système compliqué de tuyaux à la cuisinière, qu'on allumait pour avoir de l'eau chaude. Derrière la maison, les plates-bandes de fleurs du verger empiétaient sur la grande cour avec un puits en son milieu (on avait beau ne plus s'en servir, un seau, avec une corde passée dans les oreilles évidées, était toujours posé sur le bord), une écurie, une vaste remise et un petit poulailler. Dans le fond de cette cour il y avait un cabinet d'aisance avec le "grand trou de Fritz". Ce cabinet avait été construit ou refait, je ne sais, en 1916, au moment où une partie de la maison avait été réquisitionnée par les soldats allemands occupant la ville. Un sous-officier, du nom de Fritz, grand et gros, avait exigé que "le trou" soit à la dimension de son postérieur !

Dans la remise, les brancards posés par terre, tout poussiéreux, le "*tilbury* du grand-père". Depuis la mort de celui-ci, la voiture n'était jamais sortie de la remise. Éthel s'était opposée à ce que l'on s'en serve ou qu'on la vende. C'est à ce cabriolet qu'Avraham-

Shimon avait fait atteler le matin le cheval pour aller voir une coupe de bois. C'est dedans qu'on avait ramené son corps à la maison. Terrassé brusquement par une attaque, mon grand-père était mort dans la forêt.

Dans la poche intérieure de la jaquette du défunt on avait trouvé un carnet gainé de toile rouge-marron, son carnet de comptes. Les explications étaient écrites en hébreu, langue ignorée des fonctionnaires du fisc. C'est d'ailleurs en hébreu que s'effectuait aussi, à cette époque, la correspondance entre les commerçants juifs allemands, français, russes et anglais, car c'était la seule langue qu'ils avaient en commun. C'était en hébreu aussi qu'avait été écrit, en date du 12 novembre 1912, trois ans avant sa mort, le testament d'Avraham-Shimon, qui se trouvait également dans son carnet. Mais ce carnet, je ne pouvais pas le voir, car Éthel l'avait remis à son fils Zeidel lorsqu'il était parti étudier la chimie à Berlin.

Avraham-Shimon savait aussi le français. D'ailleurs, cela lui rendait service dans ses affaires. Les nobles russes appréciaient beaucoup de pouvoir parler leur langue de salon avec un commerçant. C'est pour cela qu'ils aimaient traiter des affaires avec lui. Heureusement, car en dehors de cela il était un piètre négociant. A-t-on déjà entendu parler d'un marchand de bois qui achète une coupe de chênes et ne les abat pas, parce que c'est dommage de faire mourir de beaux arbres ? Tel était mon grand-père, et c'est pour cela qu'il fallut un jour vendre le grand domaine de Maloshovitzé qui lui venait de son père Itz'hak.

Pour en revenir au français, je me souviens parfaitement, dans le grenier de Szczuczyn, d'une grande armoire pleine de livres français en demi-reliure. C'étaient ceux du grand-père. Je revois encore les noms, en lettres dorées : Voltaire et Balzac, Hugo, Zola et Marmontel. Éthel m'a dit un jour qu'après sa mort, seuls quelques officiers français y avaient touché ; c'étaient des prisonniers de guerre particulièrement récalcitrants, que les Allemands avaient internés près de la bourgade. L'éloignement de la France rendait aléatoire toute tentative d'évasion. Accompagnés d'une sentinelle, ils venaient à la maison pour emprunter des livres français. Éthel se rappelait particulièrement un officier, un capitaine croyait-elle. Il était d'une maigreur égale à sa timidité, d'une taille égale à sa fierté et d'un orgueil à la mesure de sa culture ! Elle se rappelait même son nom : Charles de Gaulle. "Il avait un nez à ne pas sortir dehors un jour de pogrom", ajouta-t-elle.

L'attraction matinale de Szczuczyn était la tournée de Kozik, l'agent de police. Tous les gosses, se tenant prudemment à distance, lui emboîtaient le pas. C'était l'époque où le cheval était encore le roi à peine contesté du macadam, non goudronné, il est vrai. Mais

qui dit cheval dit aussi crottin, et le conseil municipal de la bourgade, soucieux de l'hygiène et de la qualité de la vie, enjoignait aux riverains de l'enlever chaque matin de devant leurs maisons. Ledit Kozik était chargé de surveiller l'exécution ponctuelle de cet arrêté municipal. En uniforme bleu marine, sur la tête une casquette à visière, ornée de l'aigle blanc polonais, sanglé et botté de cuir noir, impeccablement ciré, armé d'un pistolet, d'un sifflet et d'un carnet à contraventions, il inspectait toutes les rues de la bourgade, pour vérifier si leur propreté était conforme aux normes municipales. L'œil brillant, il s'arrêtait devant un tas de crottin. Il se baissait majestueusement, en saisissait un, délicatement, entre le pouce et l'index et, pour le renifler, l'approchait lentement de son nez, couleur cerise bien mûre. D'après l'odeur il jugeait si le crottin était "de la veille" ou "du jour", ce dernier cas ne justifiant pas la contravention. La moue de déception ou le sourire qui se voulait malin (ce n'est pas à moi qu'on le fait), qui apparaissait sur son visage, nous permettait de juger de loin du résultat de l'analyse. Après chacune de ces expertises, il s'essuyait la moustache avec un grand mouchoir à carreaux rouges et bleus.

Grodno avec ses quatre cinémas était loin… A Szczuczyn il n'y avait qu'une seule séance hebdomadaire. Toute la jeunesse s'y retrouvait. Dans une remise, assis sur des bancs, le public palpitait aux exploits de Tom Mix et insultait le technicien quand la bande du film se déchirait dans un moment particulièrement critique pour Zorro. Près du mur du fond de la salle, sur une petite estrade, étaient disposées quelques chaises : c'était la loge, pour gens riches et snobs. Je les voyais chaque semaine transpirer à grosses gouttes : le mur était mitoyen du four du boulanger voisin. C'était encore l'époque du muet ; un seul et unique disque – une mazurka de Chopin – fournissait l'accompagnement musical de tous les films. La voiture d'enfant descendait les escaliers d'Odessa dans *Potemkine*, Charlot mangeait les chaussures bouillies et savourait les lacets-spaghetti dans *La ruée vers l'or* aux mêmes sons et au rythme identique à trois temps. Heureux encore quand le préposé n'oubliait pas de remonter le ressort du gramophone.

Je n'avais jamais le temps de m'ennuyer à Szczuczyn. J'avais toujours dix choses en train, et dix autres que je n'arrivais pas à entreprendre. Je consacrais beaucoup de mon temps à guetter le moment propice pour chaparder des lilas et des pommes vertes dans le verger des Żmudzki, nos voisins, tout en surveillant le nôtre pour qu'ils ne viennent pas s'y approvisionner.

Éthel profitait de mon séjour pour faire venir le cardeur de matelas, le rempailleur de chaises et le fourreur qui allait refaire son manteau d'astrakan. J'étais chargé de surveiller tout ce monde et plus particulièrement le fourreur, qui avait une réputation bien établie. Il étalait les peaux sur une grande planche, les mouillait, les tendait et les cloutait. J'étais prévenu : "Plus il tend, plus il vole !"

L'homme de l'art avait une grande barbe noire, toujours pleine de miettes de pain et de jaune d'œuf, une *kippa*[50] sur la tête et un centimètre de couturière autour du cou, les manches de sa chemise retroussées, le gilet déboutonné et la bouche pleine de clous. De toute la journée, il ne disait pas un mot, ne desserrant les dents que quand il avait besoin de clous. C'est son épouse qui lui apportait son repas de midi. Un jour, mon cousin bouscula involontairement la femme qui s'en retournait avec les gamelles vides. Elles roulèrent sur le parquet, leurs couvercles s'ouvrirent et de nombreux morceaux de peau s'éparpillèrent. Arrivée sur ces entrefaites, Éthel examina d'un œil critique les petites souris noires, pour conclure : "Moi, j'ai toujours pensé qu'il était honnête : il y a seulement de quoi faire un bonnet, pas plus." Et après un petit instant : "Au moins, maintenant, je sais comment il s'y prend."

C'était le marché qui faisait la vie de la bourgade. Celui de Grodno, celui que je voyais de la fenêtre de mon école, je le surplombais. Je ne me mêlais pas à la foule, je ne sentais pas les odeurs des choses, des bêtes, des gens. Le marché à Szczuczyn s'étalait une fois par semaine au centre de la ville sur l'immense place carrée dont deux côtés étaient bordés de boutiques à colonnades, les deux autres de maisons bourgeoises. On disait que celle de la famille Glembocki était la plus belle. Moi, ces Glembocki, je ne les aimais pas beaucoup depuis que j'avais appris qu'un des leurs avait fait une cour assidue à Rivtzia avant qu'elle n'ait fait la connaissance de mon père…

La place était triste et désespérément vide six jours d'affilée, ne s'animant un peu qu'à l'heure de l'arrivée ou du départ de l'autobus. Désœuvrés, apathiques, le chapeau repoussé sur l'arrière de la tête, les commerçants restaient des heures entières sur le pas de leur boutique.

Mais le jeudi, dès le début de la matinée, une excitation fébrile s'emparait du *shtetl*. On lavait, briquait et astiquait, puis on courait et on tournait, on se frottait les mains, on se souriait, on regardait le ciel ("Pourvu qu'il ne pleuve pas !"), on faisait des pronostics ("Avec l'aide de Dieu, on fera une bonne journée !"). Bref, on vivait. Enfin ! Le vacarme de ces jours-là s'entendait de loin. En s'approchant, on arrivait à distinguer les hennissements, les meuglements, le caquetage, et parfois les bêlements. Mais, par dessus tout, dominait le tumulte général des voix humaines, en yiddish et en biélorusse, en polonais et en russe. Un bruit insolite venait parfois introduire une note fantaisiste : la pétarade d'un moteur, accompagnée de bruyants coups de klaxon demandant le passage. Ils se voulaient impératifs, mais, devant l'indifférence de la foule, se faisaient suppliants.

[50] *Kippa* (hébreu) : calotte.

Puis il y avait les odeurs, celles du crottin et du pissat et, la plus âcre de toutes, celle de la sueur humaine.

La place était envahie par des centaines de charrettes. Les chevaux dételés, la tête plongée dans les sacs d'avoine attachés au cou, s'ébrouaient sous les essaims de mouches. Ici un poulain jetant un coup d'œil craintif mais non dépourvu de curiosité, sous le ventre de sa mère ; là une vache attachée, morose, à l'arrière de la charrette ; les moutons, les pattes liées, couchés dans la paille triste, les poules s'agitant dans des paniers à claire-voie.

Sur le devant des boutiques et sur les étals, c'était un amoncellement de gros sacs de sel, de sucre et de légumes secs, de tonneaux avec toutes sortes de harengs, de mottes de beurre ventrues. Puis les rouleaux de velours d'apparat, les pièces de cotonnade, les coupons de crêpe de Chine, les foulards de soie. A côté, les vieilles hardes, les haillons crasseux, les chiffons effilochés. Entre les deux, un stand avec des tapis d'Orient authentiquement faux. La quantité d'ustensiles de ménage et de cuisine, d'outils et d'accessoires neufs rutilants et toutes sortes d'objets hétéroclites en fer rouillé, en cuivre piqué de vert-de-gris, ou en émail ébréché, dépassait l'imagination. Et partout, dans chaque boutique, sous chaque étal et dessus, des pots de chambre en faïence ou en tôle d'une variété extraordinaire et de toutes les dimensions, depuis le petit pot pour poupée jusqu'au grand engin familial.

Chaque marchand avait sa spécialité et prenait soin d'installer près de lui un soi-disant concurrent, habituellement un membre de sa famille. Les acteurs-spectateurs de cette représentation hebdomadaire étaient nombreux et variés. On avait l'impression que les cinq mille habitants de la bourgade étaient tous dehors. Et avec eux tous ceux de villages à vingt kilomètres à la ronde. Les commerçants devant leur boutique, tout en s'invectivant mutuellement, se tenaient à l'affût des clients, les tirant par la manche pour les faire entrer et les confier à un commis. Les petits vendeurs et les colporteurs débordaient la place et installaient leur étal dans les rues avoisinantes. D'autres exposaient leurs articles par terre, sur un tapis. Quant aux camelots, ils étaient partout, s'emparant du moindre pouce carré de terrain.

Les maréchaux-ferrants, groupés dans une ruelle où l'odeur de corne brûlée persistait d'un jeudi à l'autre, s'activaient à faire ronfler leur forge. Je restais des heures à les regarder, comme au temps de Potemkine et de *Vanka-Vstanka* ; je crois bien que c'est en les voyant travailler, ceints d'un tablier de cuir, que je me suis mis à aimer le travail manuel. Les voir examiner, tâter, caresser le sabot d'un cheval, passer avec douceur leurs gros doigts noirs sur sa muraille et sa sole, était un régal pour les yeux. N'était-ce pas le moment le plus important de toute l'opération ? C'est là qu'ils décidaient comment étamper le fer ! Car bien sûr, on ne faisait que du "sur mesure". Ils savaient calmer un cheval d'une parole,

le rassurer d'un contact avec la main. Ce n'est que très rarement qu'ils avaient recours au "tord-nez" barbare. "Un cheval est rétif quand son maître n'a pas de patience" – lançaient-ils, mine de rien, sans un coup d'œil sur le charretier. En aparté ils murmuraient : "Ce n'est pas la bête qui est la plus bête…" Leur maître à tous était Leïbusch-Pferd[51], ainsi dénommé parce que le cheval était toute sa vie. C'était le seul chez qui j'avais vu un abaisse-langue, un arrache-dents et un coupe-queue. Parce que l'homme était autant vétérinaire que maréchal-ferrant. Même à 'Kharkov, je n'avais pas vu d'artiste de sa classe.

Les cordonniers, dans leurs échoppes aux relents de cuir, tournaient et retournaient un vieux godillot avec des airs de dégoût avant de fixer le prix de la réparation, mais faisaient brusquement preuve d'un grand empressement quand il s'agissait de prendre les mesures pour des souliers neufs "cousus main". Avec un vieux centimètre de couturière, bien usé, et une sorte de pied à coulisse en bois, ils mesuraient les pieds l'un après l'autre ("Ils ne sont jamais pareils, les deux coquins !") Leurs doigts sales, tailladés dans tous les sens, aux longs ongles en deuil, trouvaient étonnamment pour ce faire des gestes doux, délicats, de vraies caresses.

Et puis il y avait les tailleurs, assis… en tailleur, les fourreurs avec leurs *kippas,* les chapeliers, la tête couverte d'une casquette, et les casquettiers, tête nue. Les menuisiers, dans des ateliers bruyants de leurs machines et plein d'effluves de bois fraîchement scié, voisinaient avec les étameurs avec leur outil extraordinaire qui crachait le feu.

Les photographes ambulants, leur boîte magique en acajou vissée sur un trépied et recouverte d'un mystérieux tissu noir, s'époumonaient à attirer des clients. De temps à autre un paysan se laissait happer et, raide comme un échalas, posait sur un fond de temple à colonnade. Et les boulangers. Cette odeur de pain frais cuit qui s'échappe d'un soupirail ! Les marchands d'eau, une épaule pliant sous le poids de la palanche, se faufilaient prestement entre les chariots. Les mendiants professionnels, un véritable cartel de faux paralytiques, de pseudo-bossus, d'aveugles d'un jour, arrivés on ne sait d'où, étaient postés dès l'aube aux positions stratégiques. Les voleurs à la tire, sur le qui-vive, guettaient attentivement le signal de leur chef pour provoquer une bousculade et opérer en paix.

En bref, dans leurs boutiques, magasins, échoppes, ateliers, offices, cabinets et bureaux, les deux médecins, la dentiste Zina, ma tante, le notaire et l'huissier, les charrons et les ferblantiers, les coiffeurs et les vitriers, les marchands de bonbons et celui de lunettes, les grainetiers, les assureurs, les tonneliers, les rebouteux, et tous les scribouillards gouvernementaux, s'étaient préparés depuis la veille à une dure journée de labeur. Ah, j'ai failli oublier l'homme-clef, celui qu'on consulte en premier pour tout et pour rien, le pharmacien au crâne chauve et luisant, qui se démenait dans sa longue et étroite officine à

[51] Leïbusch-Cheval (yiddish).

l'épaisse et piquante odeur de iodoforme étouffant la senteur fraîche des tisanes. Lui aussi était prêt au combat.

Les paysans arrivés en charrette ou en carriole avaient chacun leur coin attitré. A peine les chevaux dételés, sans perdre une minute, sous prétexte d'achats ou de démarches, ils s'esquivaient pour filer directement dans les auberges sombres et enfumées où la vodka coulait en veux-tu en voilà. Les paysannes aux fichus multicolores restaient sur place pour essayer de vendre les quelques produits de la ferme qu'elles avaient apportés. Des nobles polonais descendaient de belles calèches. Dédaigneux et hautains, ils dirigeaient leurs premiers pas vers les repaires des usuriers. Les grands marchands juifs fendaient la foule pour s'engouffrer dans l'arrière-boutique d'une factorerie. Là on pouvait discuter sérieusement, au calme.

La foule, la grande foule des curieux, des badauds et de ceux qui avaient vraiment besoin d'acheter une douzaine d'œufs, une paire de galoches, quelques assiettes, une robe de mariée, une lampe à pétrole, une charrue ou un bijou de pacotille, d'acquérir un terrain, de se faire soigner un furoncle ou de se faire délivrer un acte de naissance, tout ce peuple était en mouvement incessant dans un vacarme de cris et d'égosillements, de ronchonnements, de grognements et de lamentations, de gémissements et de fredonnements, ou encore aux sons plaintifs des violons.

Toute cette marée humaine achetait et vendait, liquidait et spéculait, troquait ou bradait, tâtait ou traitait, filoutait ou payait, saisissait une occasion. On se rencontrait joyeusement. Et on marchandait ! Car rien ne se faisait sans un fiévreux tripotage et une longue discussion. L'énergie investie et le temps consacré sur le marché à l'achat d'un fromage ou d'un mètre de tissu, étaient identiques à ceux nécessaires, chez un intermédiaire ou un homme d'affaires, pour la cession d'un domaine ou l'acquisition de cent hectares de bois.

Sur la place, dans les ruelles et les passages proches, partout, ce n'était qu'enchevêtrement et grouillement de gens et de bêtes. Le rang et la fortune ne donnaient pas droit à la priorité ; chalands et marchands jouaient des coudes avec la même vigueur pour se frayer un passage. Même dans la cour du rabbin, on se bousculait. Entre deux affaires on prenait le temps de venir demander un conseil, soumettre un problème délicat, obtenir une bénédiction ou simplement entendre un verset de la *Thora.* Dans toutes les maisons de la bourgade ce n'était pas non plus une journée ordinaire. On ne faisait pas la cuisine ; tout comme là-bas dans le tourbillon, le thé et les en-cas remplaçaient le repas. Depuis six jours on l'attendait, ce jeudi : famille et connaissances des environs venaient en visite … Oh ! juste le temps de se donner des nouvelles !

Toute la ville vivait intensément ce jour de fête, de *parnossé*[52]. Puis, à partir de trois heures, la fièvre tombait brusquement. Les auberges se vidaient, les paysans attelaient leurs chevaux, les marchands pliaient leurs étals, les commerçants faisaient leurs comptes. Les commis, qui quelques instants auparavant s'étaient lancé des injures avec une énergie farouche, faisaient le bilan de la journée en s'essuyant le front : pas mauvaise, on a vu mieux, sans l'ondée de midi, elle aurait été… Ils venaient de vivre de grandes heures. Kozik, les mains dans le dos, faisait le tour de la place, caressant d'un œil rêveur les tas de crottin.

Tout aurait été parfait à Szczuczun, s'il n'y avait pas eu le *sho'hed* [53]. Un matin, je venais de franchir le portail de la cour quand j'entendis, juste derrière le coin de la maison, une poule caqueter d'une drôle de façon. Aussitôt après, le cou ensanglanté, béant, la Grise, la doyenne du poulailler vint s'échouer à mes pieds. Je me précipitai, horrifié. Le *sho'hed* était en train d'essuyer son couteau brillant, qu'il rangea tranquillement dans un étui. Grand-mère lui donna une pièce de monnaie. "*A gut Schabess Éthel*." "*A gut Schabess, Reb Morde'hai.*" C'était la première fois que j'assistais à une exécution. Au repas du soir, je refusai la cuisse de la Grise. Et même le croupion. Jamais plus je n'ai pu manger de poulet à Szczuczyn.

Ces mois de vacances étaient les seuls de mon existence pendant lesquels je menais une vie d'enfant et j'en avais conscience. Par moments, je me mettais à rêver que cette période bienheureuse ne cesserait pas, que c'en était fini avec mon éternel désir de "devenir grand". Il faut dire aussi que, du fond de la scène de Yourzyka, où je n'étais qu'un obscur figurant, je faisais d'un seul coup à Szczuczyn un bond vers la rampe. Ici j'appartenais enfin à une classe déterminée, je devenais le petit-fils des propriétaires terriens, le neveu de Sonia la pharmacienne, de Zina la dentiste. On ne criait pas sur les toits qu'on avait fait des sacrifices pour envoyer le fils Zeidel étudier la chimie à Bâle ni que le même Zeidel se promenait avec des chaussures trouées pour pouvoir envoyer à sa petite sœur Ania de quoi payer son inscription à la Sorbonne. "Vois-tu," me dit un jour mon cousin Abrasza que j'avais surpris au grenier en train de reconstituer la bataille de la Berezina avec des soldats de plomb, "Grand-mère Éthel, on l'appelle dans le *shtetl* '*snobka*'[54] parce que soi-disant elle regarde tout le monde de haut, et que de Marszak elle n'a que le nom. C'est une Lurinson. Une Lurinson de Vitebsk. La fille d'un richissime fournisseur du tsar qui, paraît-il, habillait toute l'armée, Garde Impériale comprise. *Snobka ! Snobka !* Elle ne l'est pas

[52] *Parnossé* (yiddish et hébreu) : gagne-pain.
[53] *Sho'hed* (yiddish et hébreu) : abatteur rituel.

[54] *Snobka* (polonais) : petite snob.

pour un sou. Mais que veux-tu, on ne lui pardonne pas d'être une étrangère. De Vitebsk, tu penses ! Non, elle n'est pas *snobka,* mais enfin à Vitebsk, chez les Lurinson, on n'aime pas se promener avec des semelles trouées !"

De tous les enfants Marszak, ma mère était la seule à ne pas avoir fait d'études poussées. En tant que fille aînée il lui revenait l'honneur de rester auprès de sa mère pour l'aider à tenir la maison et élever les petits. Et en tant que fils de Rivtzia Marszak je faisais parti d'une dynastie. A Grodno tous les membres de la famille n'étaient que de petits artisans ou ouvriers. A Szczuczyn, je me trouvais brusquement sur le dessus du panier avec, en plus, l'auréole de la "grande ville". Toutes les maisons m'étaient ouvertes. J'étais sollicité par les bonnes mères juives qui avaient des filles à caser.

C'est à Szczuczyn que, profitant de ma position de force, j'osai, pour la première fois de ma vie, embrasser une fille. Il y avait, à la sortie du bourg, une longue allée, "*Les Prysady*"[55]. A peine éclairée, elle était bordée de grands arbres, des ormes, je crois. C'est là, à l'ombre d'un arbre, que j'ai ressenti pour la première fois la douce brûlure des lèvres d'une femme. Un choc.

[55] *Les Prysady* (russe) : « Une forêt où l'on peut s'asseoir » ou, plus librement, « Près des jardins ».

11

J'aimais beaucoup mon école. A la porte nous accueillait Avraham 'Halef, grand maître de la cloche et appariteur-concierge, dit le "Sibérien" parce que du temps des tsars il avait passé plusieurs années en Sibérie pour son activité au *Bund.*

Les matinées étaient réservées à l'atelier : deux fois par semaine la forge avec le *meister*[56] Gryn, et quatre autres jours à l'atelier de mécanique sous la direction de Welwel Frydman. C'est cet homme aux doigts noircis par des tonnes de ferraille qu'il avait manipulées qui m'a appris ce que c'est qu'un outil, un ouvrage terminé. "Un travail bien fait, disait-il avec raison, ne demande pas plus de temps qu'une besogne bâclée."

Il y avait aussi les cours qui, en dehors de trois heures hebdomadaires de polonais, étaient tous en yiddish. J'étais bon élève. L'algèbre et la géométrie, la chimie et la physique ne me posaient pas plus de problème que la technologie et la littérature en yiddish, ou l'anatomie et l'hygiène que nous enseignait le docteur Finkel, chirurgien. "Attention aux attitudes vicieuses au travail ! Ayez pitié de votre colonne vertébrale !" nous répétait-il chaque semaine. Autant j'étais excellent en dessin industriel et géométrique, autant j'étais nul quand dans un dessin libre il fallait que je représente une perspective. Deux professeurs, Diamant et 'Hozé, se penchèrent sur mon "cas" sans trouver de solution.

Quand je repense à mes trois années à l'école, il y a deux épisodes qui me reviennent en mémoire, l'un dans ma dernière année d'études. Qui en était responsable ? Mon pauvre camarade de classe Moshé Grozalski qui avait essayé de resquiller une deuxième tasse de thé pendant la grande récréation ? Ou le *meister* Schmukler qui, avec une joie évidente, l'avait pris sur le fait ? Toujours est-il qu'en réunion du Conseil de l'école, le contremaître exigea l'exclusion de Moshé. La réaction des élèves ne tarda pas. Un comité de défense de Moshé Grozalski se constitua rapidement. J'en faisais partie. Sous l'impulsion de Leïb Reizer, de la section menuiserie, nous décidâmes que la seule solution pour sauver notre camarade serait de faire la grève des études. Laquelle grève fut effective pendant plusieurs jours ! Heureusement, les vacances de '*Hanouka* arrivaient et avec elles, le bal annuel que notre école organisait en commun avec l'école des filles. C'est à cette occasion que dans un sketch fameux, tout en rimes, Leïb Reizer ridiculisa le *meister* Schmukler – le hargneux,

[56] *Meister* (yiddish) : contremaître.

le vindicatif, le craintif, Schmukler et ses aigreurs d'estomac. Il n'en fallait pas plus pour qu'il démissionne… Grâce à la grève, grâce à Leïb Reizer, j'eus pendant quelques jours l'illusion d'être l'égal de mon père ! Il ne manquait que la Marseillaise.

L'autre incident remonte à mon premier jour de classe. Il se trouve que j'aime les livres. Et que j'en prends soin. La veille de la rentrée, j'avais acheté du beau papier marron pour recouvrir mes manuels, tous d'occasion et plutôt usés. Le lendemain, en classe, tout se passa très vite, avant même l'arrivée du professeur. Assis devant mon pupitre, j'eus à peine le temps de sortir un livre de mon cartable que brusquement l'ombre massive de mon voisin se dressa au-dessus de moi. "Une gonzesse de la communale. Des livres emballés avec du papier à fleurs !" Il attrapa un bouquin qu'il brandit avant de le dépouiller comme s'il épluchait un oignon. Des languettes de papier marron glacé jonchaient le parterre. Les primevères que madame Sobol, ma gentille papetière, trouvait si belles, gisaient déchiquetées. J'étais le plus jeune des élèves. Mon adversaire devait bien avoir deux ans de plus que moi. Il était grand et gros avec de vilains yeux provocants. J'étais de petite taille moyenne, mince, mais large d'épaules et très musclé ("Pas un gramme de graisse, disait Rivtzia, rien que de la viande et des os.") Son geste barbare m'était incompréhensible. Je bondis, saisis sa chemise et lui présentai le poing : "Si tu continues, je vais t'estropier !" Ses bras retombèrent. Il était tout pantois devant moi. Pourtant je n'avais pas crié, mais il y avait eu dans ma voix une espèce de tremblement qui m'avait surpris moi-même. Devina-t-il une menace réelle ? D'une pesée très légère sur la poitrine, je le fis asseoir.

"Comment tu t'appelles ?" "Shmelik Ganev. Le fils d'Aryeh Dreckman[57]." Qui dans la ville ne connaissait pas Aryeh Dreckman et ses tinettes ? Père de onze enfants, il venait d'enterrer sa troisième femme. Il n'avait échappé à aucun des malheurs susceptibles de frapper un fils d'Israël. Les maladies des enfants et les essieux cassés, les femmes qui meurent et les juments qui crèvent juste avant de pouliner. Rien ne lui avait été épargné. Mais c'était tout de même un homme qui vivait du fruit de son travail. Il n'aurait pas eu l'idée de tendre la main pour une aumône. "Je viendrai cet après-midi pour te recouvrir tes livres." Le professeur entrant en classe, nous nous levâmes.

L'après-midi je vis ce qu'est la vraie misère. Deux petites pièces, une table, une armoire, quelques tabourets et une énorme pile de matelas accotés à un mur humide. Une odeur nauséabonde. C'était l'heure du goûter. L'aînée des filles était là, grande, maigre, pâle, mais bien peignée et serrée dans un tablier propret. Elle découpait sur le coin de la table des morceaux de pain dans une grande miche. Manifestement elle essayait de ne léser personne. Les enfants étaient debout tout autour. Trois au moins suçaient leur pouce et de

[57] En yiddish, Shmelik Voleur et Aryeh Lemerdeux.

l'autre main s'accrochaient au tablier de leur sœur. Tous surveillaient silencieusement ses gestes et attendaient de recevoir leur part, accompagnée d'une gousse d'ail. J'eus la mienne, et frottai mon pain avec l'ail comme les autres. Nous devînmes copains, Shmelik Ganev et moi.

Shmelik Voleur ? Oui, à l'âge de cinq ans il avait volé dans un étalage une poignée de cerises. Il n'avait jamais mangé de cerises, et celles de l'étalage étaient grenat. Il n'avait pas pu y résister. Il s'était fait prendre et depuis, partout, on l'appelait Shmelik Ganev. Ou plus simplement Ganev, Voleur. J'ai même entendu ses frères et ses sœurs l'appeler ainsi. Et les professeurs aussi.

A l'atelier il ne se débrouillait pas trop mal, mais en classe il avait beaucoup de mal à suivre. Il venait souvent chez moi. Oh, pas pour que je l'aide à faire ses devoirs, non, mais il avait tout de même toujours son cahier de géométrie roulé dans sa grosse main, aux ongles en deuil. Dessiner, calculer la surface ou le volume d'un cylindre était pour lui une dure épreuve. Parfois, c'était un problème d'algèbre. Il faisait un effort évident pour suivre mes explications. Mais quand ses mains devenaient moites ou qu'un rictus se mettait à tirailler sa bouche, je savais que mon raisonnement ne passait pas ; il fallait que je recommence à zéro. J'essayais de penser à haute voix et à tout instant je demandais l'avis de Shmelik.

Quand il arrivait, Rivtzia disait, même si je venais de goûter : "Le casse-croûte d'abord, vos exercices ensuite." Et aussitôt apparaissaient sur la table pain, beurre, fromage, confiture. Le comportement de ma sœur était le plus remarquable. Avec une simplicité que j'étais loin d'imaginer en elle, elle s'était mise à l'appeler Samuel, et d'une façon bien à elle : cela sonnait comme "monsieur Samuel". 'Hayélé et Ganev avaient le même âge, à quelques mois près. Pourtant, à le voir bouche bée, écoutant ma sœur, on aurait pu croire qu'une maîtresse de classe expliquait la règle de trois à son élève. Vue de l'extérieur, cette admiration ressemblait fort à de l'idolâtrie. C'était supportable grâce au tact (inné ?) de 'Hayélé, qui savait parfaitement se mettre au niveau de mon copain, le faire rire, rire avec lui, tout en gardant ses distances. Tout était simple, franc, innocent. Il y avait même de la noblesse dans ce jeu. Car rendre à quelqu'un comme Shmelik Ganev un grain de confiance en soi, un peu de dignité, lui faire perdre son agressivité, constamment en éveil, était une entreprise qui commandait le respect, l'enthousiasme. Quelle classe, ma sœur !

Ma deuxième année à l'École était bien entamée, Shmelik continuait à venir mais il était clair, de plus en plus, qu'il était là pour 'Hayélé et non pour ses devoirs (qu'il négligeait complètement) ou pour moi. Il prenait alors bien plus soin de lui qu'auparavant. Ses

chemises étaient à peu près propres et je l'avais surpris à deux reprises à frotter ses chaussures avec son mouchoir juste avant d'entrer. Il se rasait deux fois par semaine, parfois même trois. Il s'était mis à se curer les ongles !

Éviter toute parole ambiguë, se garder de tout geste équivoque devint pour ’Hayélé un exercice acrobatique permanent. J'étais très ennuyé, Rivtzia très soucieuse. Ma sœur restait imperturbable. L'abcès mûrissait. Il fallut bien qu'il finisse par percer. Ce jour-là, Shmelik arriva au moment où ’Hayélé était sur le point de sortir pour aller à sa leçon d'allemand. Lui, éternellement indécis devant elle, lui emboîta le pas cette fois-là.

Après, nous ne le revîmes plus à la maison. Ses notes dégringolèrent ; il ne faisait plus du tout ses devoirs. Il me fuyait, sans inimitié, mais avec obstination. La tête plongée continuellement sous le pupitre, il étudiait assidûment un manuel d'allemand. Puis un jour il cessa de venir à l'école et s'en alla travailler les nuits avec son père. Dans la journée on le voyait partout, les yeux rougis, avec un livre recouvert d'un papier bleu à fleurettes blanches et un petit dictionnaire. Que s'était-il passé ? Il était vain d'espérer que ’Hayélé en souffle un mot. Et de lui non plus je n'ai rien appris pendant de longues années.

Grâce à Shmelik Ganev, j'ai pourtant découvert que j'avais beaucoup de plaisir et de patience à expliquer les secrets des formules magiques pour calculer surfaces et volumes. Je n'étais pas peu fier de le voir faire quelques progrès et du coup je me pris à rêvasser par moments que je changeais d'orientation pour devenir prof de maths. Mais il y avait l'atelier... Quand j'y saisissais le manche d'une lime, quand le bois m'écrasait les muscles de la paume, l'instrument devenait partie intégrante de ma main. La bâtarde, quand je dégrossissais, c'est elle qui appelait les mouvements de mon bras. La fine, pour rectifier, était tout à fait différente. Un artiste peintre, je me l'imaginais, devait avoir cette sensation quand il tenait un pinceau dans ses doigts. Sentir un outil dans la main, vivre avec lui, c'était la grande affaire. Comment expliquer ce que cela vous donne de fignoler à la main, par petites touches, une cannelure ou une queue d'aronde ? Ou encore affûter la menue denture d'une scie à métaux ? Satisfaction ? Plaisir ? Plus que cela. Tout simplement une sensation de grand bien-être. Voilà ce que me procuraient mes heures d'atelier et c'est toujours à regret que je voyais venir la fin de ce temps de travail. Mais j'éprouvais exactement le même sentiment quand retentissait la cloche de ’Halef après une leçon de trigonométrie. Ou encore quand je tournais la dernière page d'un livre !

Alors qu'en conclure ? Que j'envisageais de faire autre chose que ce que j'étais en train de faire ? Non. Pour moi ce n'est jamais venu sérieusement en ligne de compte. Car... il aurait fallu décider, me décider. Mais comment le faire quand j'avais la possibilité de ne

prendre aucune résolution nouvelle, de ne faire aucun effort pour choisir ; je n'avais qu'à continuer à avancer dans ce sillon, si droit et si facile qu'était l'École Professionnelle.

Je pense à présent que si à cette période un homme éclairé et intelligent s'était trouvé dans mon entourage, il aurait pu avec un peu d'amitié m'apprivoiser, comme avait dit Zalman, et que, sans grande difficulté, il aurait aiguillé mon destin dans une direction autre que celle que je suivais. La seule et unique fois où un tel homme se présenta effectivement, je fis plus qu'il était humainement concevable pour le chasser. Heureusement ? Malheureusement ?

12

Dans notre logis de Yourzyka nous n'avions ni cave ni remise. Pourtant une cave était de première utilité à Grodno. C'est là que les gens rangeaient la provision de pommes de terre pour l'hiver, le tonneau de choucroute, le tonnelet de cornichons salés et, en été, le garde-manger pour le beurre. Ceux qui n'avaient pas de remise y casaient aussi la provision de bois de chauffage. Que faire de notre bois ? Pas d'autre solution que de le laisser dehors. Et ce qui devait arriver arriva. Un jour, nous nous aperçûmes qu'on nous en volait un peu chaque nuit.

Le coupable fut vite découvert ; c'était notre propriétaire, le brocanteur. Veuf, il avait jeté son dévolu sur Rivtzia, jeune et belle veuve. C'est par mon entremise qu'il nous avait attirés dans sa maison de Yourzyka. Dans ma naïveté je n'avais pas du tout mis à jour ses desseins. D'ailleurs, jamais ne m'était venue à l'esprit l'idée que ma mère puisse un jour se remarier. Je ne m'étais jamais non plus posé de questions sur son âge ou sa beauté.

Je ne détaillais que ses longs cheveux châtain clair qui avaient toujours fait l'objet de mon admiration. Chaque matin, encore couché, faisant semblant de dormir, je l'observais pendant qu'elle les peignait longuement, debout devant la glace de l'armoire. Ils lui arrivaient jusqu'au bas du dos. La brosse allait et venait d'un mouvement régulier, démêlant les touffes épaisses. Souvent, à ce moment-là, une espèce de tressaillement secouait son corps, elle laissait échapper un soupir et parfois tournait la tête vers le portrait de mon père. Mes yeux restaient rivés sur la brosse. Ils suivaient son mouvement de va-et-vient et une sorte de vague de chaleur me traversait le corps de la tête aux pieds. Seul le sentiment inavoué que j'aurais commis un acte indécent m'empêchait de me lever silencieusement pour toucher ses cheveux.

L'idée que le brocanteur, cet homme rustre et grossier, puisse un jour toucher aux cheveux de ma mère était pour moi absolument inconcevable et ses projets matrimoniaux me paraissaient ridicules. Mais quand ce triste individu se rendit compte qu'il n'avait aucune chance d'arriver à ses fins, nous fîmes connaissance avec sa mesquinerie et sa méchanceté. En hiver il pillait notre bois, en été il saccageait les pois de senteur et les capucines que Rivtzia faisait pousser à grand-peine tout au long de la bicoque. Les choses finirent par prendre une tournure bien plus grave quand il nous fit savoir par lettre recommandée qu'il voulait tout simplement nous expulser du logement. Il avait besoin du

local pour y déposer du charbon. Il s'était enrichi au point de pouvoir se chauffer au charbon !

N'était-ce pas l'occasion de changer de logement ? Non, ma mère ne voulait pas en entendre parler. Elle mit donc une belle robe et s'en alla voir un avocat. "Il est gentil, très humain", dit-elle en revenant. Il lui avait expliqué qu'elle n'avait pas à se décourager, qu'elle faisait partie des locataires dits "de bonne foi". La procédure serait certes longue, mais le législateur avait tenu compte des situations particulières et le juge se conformait habituellement à ces dispositions.

Il y eut force audiences, renvois, attestations et états des lieux. Rivtzia retourna voir l'homme de loi à plusieurs reprises, une fois même avec ma sœur, qui avait demandé à l'accompagner. Moi aussi je fis sa connaissance. Je l'avais trouvé à la maison un jour en rentrant de l'école. Sa grande taille, sa maigreur, son visage aux traits fins, ses cheveux poivre et sel lui donnaient un air distingué que ne déparait pas un très élégant complet gris foncé avec un pli de pantalon impeccable. Un regard franc, ouvert. Sur une chaise était posée une serviette en cuir noir avec dans un coin des initiales en arabesques *I W*, en métal doré. Sur la table, recouverte d'une belle nappe brodée, un petit pot de confiture d'airelles rouges et les beaux verres fins avec les porte-verre en argent, habituellement rangés sur la plus haute planche de l'armoire. Cadeau de mariage de l'oncle 'Haïm Marszak, ils étaient tellement précieux qu'on ne s'en servait jamais. Rivtzia et l'avocat étaient en train de boire du thé et parlaient d'une nouvelle convocation pour une audience au tribunal. Tout naturellement je pris part à la conversation et fus enchanté de constater qu'ils s'adressaient à moi comme à un interlocuteur sérieux.

Par la suite je le retrouvai à la maison à plusieurs reprises. Je m'habituai même à l'appeler par son prénom très polonais, Ignacy. J'avais toujours quelque chose à lui dire ou à lui demander ou à me faire expliquer. C'était la première fois que je parlais avec un homme d'une telle instruction d'égal à égal.

Et un jour, en rentrant, je m'arrêtai stupéfait, sur le pas de la porte : la pièce était méconnaissable. Un beau tapis rouge, tout neuf, cachait le vilain parquet. Je n'étais pas encore revenu de ma première surprise quand mon regard, après avoir glissé rapidement sur Ignacy, se posa sur la belle étrangère qui occupait la place habituelle de Ritzvia. Ses cheveux étaient coupés à la garçonne, selon la mode, ses lèvres charnues, soulignées par un soupçon de rouge, s'épanouissaient en un sourire heureux, captivant. Les yeux me sortirent de la tête, un épais brouillard obscurci ma vue. Un vertige me saisit et je m'affaissai par terre. La nuit descendit sur moi.

Fièvre élevée, paralysie des jambes, voilà d'après ce que l'on me dit par la suite, les symptômes que je présentai pendant plusieurs semaines. Dans mon délire, je tendais le poing serré. De temps à autre un cri rauque, tantôt gémissement, tantôt hurlement, s'échappait de ma gorge desséchée. “La mèche !” Le docteur Lipnik venait me voir chaque jour et même le célèbre docteur Zamkow fut appelé une fois en consultation.

Le seul souvenir que je garde de ma maladie est une espèce de cauchemar qui me poursuivait sans cesse. A côté du lit, à même le plancher vermoulu, était posé un grand sac en beau cuir noir, tout couvert d'initiales en arabesques dorées. De l'intérieur, dans un mouvement ondulatoire de serpent, avançaient vers moi en rangs compacts des mèches de cheveux couleur poivre et sel. Elles m'enserraient la tête, formant un écran opaque devant mes yeux et un bâillon étanche devant ma bouche. J'étouffais, je ne pouvais plus parler, je ne voyais plus rien. Le sac était sans fond, la réserve de cheveux inépuisable. J'entendais, sans les comprendre, des voix chuchotées autour de moi. Par moments j'avais l'impression que c'était simplement un bruissement de cheveux…

Puis un jour, au bout d’une éternité de ténèbres, je ressentis le silence bienfaisant qui régnait autour de moi. C'est ce qui m'avait réveillé. Avec un gros effort je levai les paupières. Dans la pièce il n'y avait que *bobé* Dveyré. Assise sur le bord d'une chaise, près de mon lit, elle était en train de repriser une chaussette tendue sur un verre. Je sentis le sang battre à mes tempes, repris mon souffle à deux fois, très profondément, et réussis à faire bouger ma langue rôtie. “Grand-mère… raconte-moi…une histoire… une petite… histoire…” Un sourire heureux illumina son visage, effaçant du coup les rides. Sans interrompre son ouvrage, sans me regarder, elle se mit à parler. Je fermai les yeux pour mieux écouter.

“Il y avait une fois une petite aiguille à repriser. Elle était brave, courageuse, vaillante, prête à travailler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Elle se laissait toujours sortir de son beau logement en carton, recouvert de satin mauve. Fil, coton ou laine ? Qu'importe, elle ne ronchonnait jamais. Piquer quelqu'un ? Pour rien au monde ! Elle se faufilait avec dextérité dans n'importe quelle vieille chaussette, consciente de l'importance de sa tâche.

“Un jour, des doigts tremblants d'impatience s'en sont saisis pour recoudre une lingerie de femme qui avait craqué. La bonne petite aiguille, qui n'avait l'habitude que des chaussettes durcies par la sueur, était très fière de l'honneur qui lui était échu brusquement. Elle s'appliquait encore plus que d'habitude et piquait le fin tissu avec légèreté.

Malheureusement, un index maladroit s'est présenté devant son bout pointu, juste au moment où elle prenait son grand élan. Elle n'a pu éviter de le piquer. Les trois doigts tremblants, plein de courroux, ont jeté l'aiguille par terre au loin. Elle a roulé dans une fente entre deux planches et tout le monde l'a oubliée. De ne plus servir à rien, elle est devenue toute triste, au point de se couvrir le corps de poussière et de cendre. Son logement était très humide ; chaque jour, quand on lavait le parquet, l'eau s'y infiltrait. Elle s'est mise à souffrir de rhumatismes, sa peau est devenue toute rêche, piquée de rouille.

“Un jour, un menuisier, Mendélé-les-sept-filles (on l'appelait ainsi parce qu'il avait sept filles à marier), est venu réparer le plancher. L'aiguille, toute engourdie, inhabile à force d'immobilité, a piqué le pouce du pauvre Mendélé. A cause de la poussière et de la rouille du bout épointé, la maladie s'est mise dans le pouce et il a fallu le couper. Voilà le pauvre Mendélé sans gagne-pain et les sept filles toujours pas mariées.

“L'aiguille était désespérée. Comment réparer sa faute ? Usée par l'âge, percluse de rhumatismes, elle s'est pourtant mise en route, cahin-caha, pour aller dans la grande forêt demander conseil à ses amies, les aiguilles d'un vieux pin très sage : ‘Qu'à cela ne tienne, nous avons une solution !’ se sont-elles écriées. Et elles sont venues la nuit dans la maison de Mendélé avec un pot de résine toute fraîche, toute juteuse et odorante, et elles lui ont collé à la place du doigt coupé, un pouce de pin, jeune et vigoureux. Le menuisier qu’on n'a plus désormais appelé que Mendélé-pouce-de-bois, a eu désormais beaucoup de travail et il a pu marier ses sept filles. La dernière a même épousé un instituteur.”

Dans la bouche de *bobé* Dveyré, tous les mots, dits pourtant d'une voix monocorde, avaient une saveur inégalée, tous les objets étaient animés. Je voyais l'aiguille se faufiler dans la chaussette, rouler par terre et tomber dans sa fente-caveau. Je l'aidais à arriver dans la forêt et je croyais à la greffe miraculeuse. Je m’endormis d'un sommeil bien plus calme. Le sac de cuir noir était toujours à côté de mon lit, mais les mèches de cheveux étaient beaucoup moins serrées autour de ma tête et il m'arrivait même d'entrevoir le fond du sac. A partir de ce moment la fièvre commença à baisser progressivement. Je restais dans un état de semi-inconscience, mangeant à peine, mais j'étais capable de suivre ce qui se passait autour de moi.

Et puis arriva le mémorable vendredi soir. Sur la table, dans les bougeoirs en argent, brûlaient encore les bougies de *shabbath* que Mère allumait à l'heure indiquée dans son petit calendrier bleu. Rivtzia et ’Hayélé venaient de terminer leur repas. Moi, encore perdu entre le rêve et la réalité, j'avais avalé péniblement une demi tasse de bouillon de poule ; je fixais d'un œil vague un point sur le plafond. Soudain nous entendîmes venir grand-mère.

Pas de doute, c'était son pas tout à la fois prudent et décidé, qui descendait les sept marches de pierre. Les deux femmes se regardèrent étonnées et moi, je m'assis dans mon lit. *Bobé* Dveyré ! Jamais, au grand jamais, elle n'était venue chez nous un vendredi soir. Quand elle entra, elle me parut un peu plus voûtée que d'habitude. "*A gut shabess,*" dit-elle et elle prit place non pas sur une chaise au milieu de la pièce comme elle le faisait généralement, mais près de la table, entre Rivtzia et 'Hayélé, bien en face de moi. Son regard errait sur le portrait de mon père.

"Si vous buvez du thé, j'en prendrai bien un verre moi aussi." Cela lui était arrivé quelquefois, très rarement, d'accepter un verre de thé chez nous, mais c'était bien la première fois, à ma connaissance, qu'elle en demandait. Un déclic dans ma tête, une sorte d'éveil à la vie, une étincelle d'espoir, liés, j'en avais la certitude, à l'émotion cachée sous la voix calme de *bobé* Dveyré.

Le thé à peine servi, la même voix posée reprit : "Rivtziélé, je voudrais goûter à ton quatre-quarts. Tout le monde dit qu'il est fameux." Nous allions de surprise en ébahissement : Dveyré demandant à manger un aliment solide chez sa belle-fille ? Inconcevable ! Et le diminutif "Rivtziélé" : pas moins insolite. C'est à ce moment précis que d'une voix faible mais distincte j'articulai ma première phrase cohérente depuis le début de ma crise : "Moi aussi je voudrais du thé, *mamé*"... J'étais le seul à entrevoir le but de la démarche de ma grand-mère, le premier à prendre conscience de l'énorme sacrifice qu'elle avait consenti. Pour me signifier qu'il n'y avait rien de répréhensible dans la conduite de sa belle-fille, elle mettait en jeu tout le capital de piété amassé durant sa vie, elle hypothéquait lourdement l'avenir. Comment l'en remercier, lui rendre hommage et lui faire savoir enfin que son message était clair ? Je ne trouvai pas d'autre moyen que de demander du thé, tout comme elle.

Cependant je sentais – je ne sais pas ce qui dans son attitude me le faisait prévoir – qu'autre chose encore allait se produire. Assis dans mon lit, ma chemise de nuit trempée par une sueur froide, je portai de mes mains tremblantes le verre à mes lèvres desséchées pour aspirer le thé bruyamment, maladroitement, et de toute la force de mon regard j'implorai grand-mère de ne pas prolonger l'attente. Entendant sans doute mon appel, elle se leva et d'une poche cachée dans les plis de sa jupe, sortit un mouchoir de soie blanche, qu'elle déplia pour en extraire une petite broche en forme d'oiseau aux ailes déployées. De sa voix sereine mais encore plus basse que de coutume elle dit alors : "Rivtzia, à mon âge on ne porte plus de bijoux. Toi, tu es une femme jeune. Tu auras encore beaucoup d'occasions de porter cette broche."

Tout le monde dans la famille savait que grand-mère possédait un seul et unique bijou, un petit oiseau en or que mon père lui avait offert la veille de son propre mariage, avant de prendre le train pour Szczuczyn où avait lieu la cérémonie. Ma mère connaissait le prix que *bobé* Dveyré attachait à ce souvenir de son fils. Convaincue qu'elle ne pouvait accepter un tel présent, mais incapable de parler, elle fit simplement de la tête des signes de dénégation. C'est à cet instant que je me suis entendu dire d'une drôle de voix, avec des accents de supplication infantile : "*Mama*… accepte… Il faut accepter… mama c'est important… pour tous… je te le demande *mamélé* !"

Bobé Dveyré posa la broche sur le coin de la table. Fascinée, ma mère la regardait sans bouger, quand retentit la voix impatiente et impérative de ma sœur : "Alors, *mama* ?" La tension dans la pièce était devenue insupportable. Rivtzia avança enfin un index peureux vers le bijou, qu'elle toucha à plusieurs reprises. Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues. Un radieux soleil de printemps fleurit sur le visage de sa belle-mère. Ma sœur poussa un grand soupir de soulagement. Devant mes yeux réapparut une statue de marbre entre deux rails de chemin de fer. Dans mes oreilles retentirent les coups assourdis d'un cœur battant en mesure avec le mien.

Bobé Dveyré repartit quelques instants plus tard, avec dans les yeux une expression de crainte infinie. Elle paraissait brusquement bien vieillie comme écrasée par le poids. Du triomphe ou du péché ? Le lendemain, je faisais mes premiers pas, suivis rapidement d'une première promenade dans la rue. Le docteur Lipnik claironnait dans toute la ville qu'il m'avait guéri avec une potion de sa composition. Dix jours plus tard je découchai pour la première fois. 'Hayélé arbora dès lors à la maison l'uniforme du *Beitar,* la blouse marron sanglée d'un large ceinturon et le baudrier de cuir. Le tapis rouge resta en place. L'avocat ne revint jamais chez nous. Les tempes de ma mère blanchirent.

13

Le jour de la remise des diplômes, je montai sur l'estrade, où, derrière une grande table étaient assises toutes les personnalités. Moi, je ne voyais que monsieur Gożanski. Durant mes trois années d'études il n'avait jamais fait la moindre allusion à notre mémorable conversation. Même le temps aidant je ne m'étais jamais senti à l'aise en présence de mon directeur. Lui, de son côté, ne se comportait pas vis-à-vis de moi avec le même naturel qu'envers les autres élèves. Il n'empêche que pour moi, de toute évidence, c'était à lui et à personne d'autre de me remettre le diplôme. Je croisai son regard, âpre comme d'habitude, mais malgré tout amical. J'allais tendre la main pour recevoir le précieux document quand je l'ai vu se lever, prendre le rouleau enrubanné et faire le tour de la table pour venir vers moi. Après m'avoir remis le diplôme, il me serra longuement la main. De mon côté, j'avais tout simplement envie de lui sauter au cou. Mais comment le faire en présence de tant de crânes chauves ?

Le diplôme que j'avais à présent en main, je l'avais voulu pour obtenir un contrat de travail en France. Pouvais-je prévoir la grande crise mondiale de 1929 ? Me douter que la France allait fermer ses frontières aux étrangers ? Pas de contrat, pas de visa. Heureusement je savais ajuster, tourner, fraiser, aléser et je comprenais la mécanique. Avec cela, j'étais à même d'avoir un gagne-pain sans aller chercher plus loin que Grodno.

Il semblerait donc que, sans le vouloir, j'avais bien choisi ! Qu'aurais-je fait avec un bachot ici ? Ce diplôme était parfaitement inutile pour un Juif en Pologne, puisque toutes les administrations lui étaient fermées. Et la règle du *numerus clausus* ne permettait qu'à un nombre très limité des nôtres d'accéder à une université et encore à condition d'avoir des parents très riches, qui pouvaient remplir une enveloppe d'une bonne liasse de billets et savaient à qui la glisser. Il y avait, il est vrai, la possibilité d'étudier une discipline comme la philosophie, qui ne menait à rien de concret. Mais finalement j'avais mal choisi. Car avec un bac, inscrit dans n'importe quelle faculté française j'aurais obtenu un visa d'étudiant sans la moindre difficulté. Stériles considérations en fait. A l'âge du choix, c'est une idée fixe, à moins que ce ne soit un rêve, qui détermina ma voie.

J'inaugurai ma vie de travailleur à l'usine de montage de bicyclettes Starowolski. Au bout de quatre mois le patron me convoqua pour m'annoncer qu'il me nommait responsable

d'une salle de montage. C'est le moment que je choisis pour lui présenter ma démission. Cette fois-ci c'était certain, j'étais vraiment résolu à émigrer en France. Et c'est pour cela que j'avais très peur de m'enraciner dans une place. En secret j'avais même commencé à apprendre le français et dès que j'entendais dire que quelqu'un revenait de France, j'allais immédiatement aux renseignements.

Après avoir quitté Starowolski, je fis de courts stages à la fonderie de Feingold, à la verrerie, à la grande brasserie de Margolis, dans l'atelier de machines agricoles de Trachtenberg et chez deux ou trois autres. Des propositions de travail que j'ai refusées, la plus étonnante est venue de la *Kehila,* le comité du Consistoire. Un jour on me convoqua pour m'offrir un poste d'importance avec la responsabilité de l'entretien de toutes les institutions de bienfaisance – l'hôpital, les dispensaires, l'orphelinat, la maison de vieillards et même les bâtiments de la colonie d'enfants d'été. On mettait une bicyclette à ma disposition, avec un porte-bagages pour ma caisse à outils. Cette proposition ne tombait pas du ciel. J'avais surement été recommandé par quelqu'un, mais je ne voyais vraiment pas par qui. Dans une de mes places de travail je fis la connaissance de Lounia.

*

* *

Couché sous la machine, le dos plaqué sur un plateau à roulettes, j'essayais vainement de débloquer un gros écrou. De petites gouttes d'huile me dégoulinaient sur la figure et le cou. Je dus poser la baladeuse et c'est à ce moment-là que je vis la fille. Penchée à la fenêtre ouverte du bureau du patron, qui surplombait d'un demi étage la vaste salle de l'usine, elle m'observait attentivement. Je n'en connaissais pas une deuxième dans la ville du nom de Lounia. Pas une non plus qui osât se parer de vêtements aussi extravagants. Ce jour-là elle portait un deux-pièces moutarde, un chemisier marron et une cravate vert bronze. Oui, une cravate en 1929, à Grodno, en semaine et en plein jour !

Elle avait toujours une nuée de garçons autour d'elle. On disait aussi… Mais question mauvaises langues Grodno pouvait rendre des points à n'importe quelle ville à trois cents kilomètres à la ronde ! Je la connaissais de vue comme tout le monde, sans cependant jamais l'avoir regardée. Pourquoi aurais-je regardé une fille qui ne me voyait pas ? Nous nous étions croisés de très près plusieurs fois sans qu'elle me remarquât. Une fois même, dans la bousculade d'une sortie de cinéma, je m'étais trouvé tout à côté d'elle et nos épaules s'étaient touchées. Elle aurait réagi d'avantage si elle avait frôlé un poteau.

Bizarrement, couché par terre en bleu de travail, une ridicule petite casquette à visière sale sur la tête, la figure barbouillée d'huile, les mains crasseuses de cambouis, je me suis senti à l'aise en sa présence. Sans la quitter du regard, je me relevai lentement, avancé vers le bureau du patron. Les mains sur les hanches, juste sous la fenêtre, la tête renversée en arrière, je l'examinai à loisir. Je garde pour cet instant le souvenir du noir vraiment noir des cheveux à peine ondulés, du regard sérieux et réfléchi des yeux gris clair et des longs cils qui battaient chaque fois que nos regards se rencontraient, de la finesse des traits, du sourire légèrement frémissant.

"On se voit ce soir ?" Je posais la question le plus naturellement du monde comme si je m'adressais à une vieille copine. Elle se redressa et s'en alla sans même daigner m'adresser la parole. Les jours suivants, je la croisai deux fois sans qu'elle me voie. Mais je n'étais ni déçu, ni inquiet, ni même impatient. Je savais que nous allions nous embarquer pour une croisière à deux.

Un dimanche matin, une huitaine après la rencontre de l'atelier, je la trouvai qui m'attendait sur ma pierre plate de Koloza. Le plus singulier est que moi qui étais en général d'une grande timidité avec les filles, je ne trouvais pas du tout extraordinaire qu'une femme d'une telle beauté, d'une telle classe et, qui plus est, la fille unique de mon richissime patron, me guette, moi, serrurier-mécanicien de Yourzyka, au bord du Niémen.

Les jours se ressemblaient, mais chacun était plus merveilleux que le précédent. Nous évitions de nous montrer ensemble dehors. C'est Lounia qui le voulait ainsi. Je ne cherchais pas à élucider ses raisons car moi aussi cet arrangement me convenait ; autant j'étais parfaitement détendu quand nous étions seuls, autant cela m'aurait bougrement gêné que les gens se retournent sur nous rue Dominikanska … C'est le soir que je la rejoignais dans l'appartement de mon patron. A vrai dire, elle habitait avec sa mère. Le patron, lui, logeait ailleurs avec une autre femme. Cela faisait des années que le ménage ne marchait pas bien.

En arrivant je ne sonnais même pas ; l'appartement était au rez-de-chaussée et en passant je frappais du doigt un petit coup sur la vitre. Le temps que j'arrive à la porte, elle m'y attendait déjà. Nous suivions, enlacés, le couloir jusque dans sa chambre. Sur une petite table, à côté de son lit, il y avait toujours une assiette avec des fruits. Ma mère n'achetait jamais de fruits de luxe. C'est chez Lounia que j'ai goûté pour la première fois à un grain de raisin. Pendant de longues années j'ai évité d'en manger. Leur goût restait pour moi trop lié à celui de ses lèvres… J'avais bien eu auparavant quelques flirts et de petites amourettes surtout à Szczuczyn, où j'avais moins de complexes. Après chaque séjour chez ma grand-mère Éthel, je recevais pendant quelque temps des lettres sur papier rose. J'avais aussi

connu des femmes plus intimement mais cela avait toujours été furtif au point d'être maladroit, parfois même à la limite de l'incongruité.

Et là brusquement, l'explosion d'un volcan puis une coulée de lave venait tout submerger. J'étais ensorcelé, attendri, effrayé par moments. Heureux…

Et elle ? Que s'était-il passé pour qu'elle vienne me chercher à Koloza ? Par bribes, entre deux baisers et trois caresses, je reconstituai le cheminement de ses pensées, de ses sentiments, de ses pas. C'étaient tantôt des confessions à cœur ouvert, tantôt des confidences à demi mots. A peu de choses près : elle m'avait remarqué depuis longtemps, mais moi, obstinément je l'avais ignorée. J'avais fini par l'agacer au point qu'un jour, dans les remous d'une sortie de cinéma (“Tu te rappelles ? C'était ‘Le Mécano de la Générale’ avec Buster Keaton.”), elle m'avait bousculé délibérément mais je n'avais pas du tout réagi. Je ne ressemblais pas du tout aux mauviettes et aux adonis qui tournaient ordinairement autour d'elle. J'avais beau habiter Yourzyka, je n'étais pas comme les miséreux de ce quartier, ni comme les canailles du *Schulef*[58]. (“Il y a en toi une dualité qui me trouble” – je n'aurais jamais imaginé…)

Un soir, elle avait entendu son père parler de moi. Son père était un homme avisé. En affaires surtout. Un de ces soirs elle m'inviterait à dîner avec lui. Il connaissait ma famille et pensait que c'était du solide. Il avait même dit : “C'est du béton armé !” Son expression la plus louangeuse. J'étais un travailleur sérieux. “Ce garçon, avec un bagage de mécanique appliquée en plus, il aurait exactement le profil du jeune associé que je cherche, Lounitschka…”

Sur le coup, de tels propos me parurent absolument invraisemblables. Mais par la suite, lorsque j'appris à connaître un peu mieux la tribu, ses tenants et ses aboutissants, je finis par y croire. “Tu sais, j'ai l'âme calculatrice – tu auras bien l'occasion de t'en apercevoir –, et j'ai décidé d'aller voir l'oiseau de près. Au besoin le provoquer. Tu méritais bien d'être puni pour ton indifférence, pas vrai ?” Là je reconnaissais bien le style de Lounia. Voilà qui m’expliquait l'origine de la visite à l'usine.

Mais l'impensable était arrivé. Elle, qui avait toujours cru pouvoir passer au travers des mailles de la passion, elle s'était laissée surprendre. “Avec délices même !” Quand j'étais venu vers elle, sale et dégoûtant, et pourtant arrogant et sûr de moi, elle avait eu enfin une certitude : elle aurait affaire avec moi à un vrai partenaire… M'étais-je seulement rendu compte que je l'avais interpelée comme faisaient les hommes pour les poules dans la rue ? (Comme j'évitais toujours le trottoir infâme où on les trouvait, je ne m'en étais bien sûr pas

[58] Quartier juif ; voir Plan de Grodno > Galerie de photos, n° 2.

rendu compte.) Sa mère lui avait dit un jour que toute honnête femme est enchantée quand un homme la prend pour une prostituée. En ce genre de choses, sa mère avait de l'expérience. Comme son père en affaires.

Mais elle avait eu peur. Peur de l'homme. Parce qu'elle avait su, là, penchée à la fenêtre au-dessus de l'atelier, que j'allais être son premier homme. Il fallait que je sache que malgré sa réputation – oui, elle savait parfaitement ce que les gens disaient d'elle –, jusqu'à présent pas un homme ne l'avait vraiment touchée. Elle était heureuse de "s'être gardée" pour moi, mais elle était aussi en rage parce qu'elle était sûre que je savais tout cela, que je menais le jeu… Je ne menais rien du tout et de toute façon, ce speech dépassait nettement mon entendement d'adolescent. Et puis, ma mère à moi, n'était pas spécialiste (et j'en étais très heureux) de ces choses-là. Du coup je n'avais reçu, à tort sans doute, aucune éducation dans ce domaine.

Il y eut aussi les plans qu'elle avait échafaudés pour notre avenir : il fallait que j'arrête de travailler et que je me mette à préparer mon bachot. Excellente élève, elle allait m'aider et dans deux ans, tout au plus, je pourrais me présenter à l'examen. Ensuite il y avait à Varsovie une fameuse école de mécanique. On y entrait sur concours, mais son père disait qu'il en faisait son affaire. Il se chargerait d'ailleurs aussi de me faire dispenser du service militaire. Pendant que j'étudierais ma mécanique, elle suivrait des cours à l'École Supérieure du Commerce et se perfectionnerait en français et en allemand. Dans la branche de la mécanique il était très important de connaître l'allemand. Quand nous aurions terminé nos études…

Je la laissais dire. Je voulais simplement l'aimer, en être aimé et rien d'autre. Mais un soir, le quarantième de notre voyage en commun, je me mis à lui parler de mon père et du *Bund,* de Zalman et de *Ha-Aretz,* de Mariyé et des loupiotes de monsieur Eiffel, de la France enfin. "Ça serait fantastique si on pouvait y partir tous les deux !" Lounia m'écouta très attentivement, sans m'interrompre une seule fois. Puis elle me soumit à un interrogatoire serré sur mes projets en France. Malheureusement, je n'avais rien de précis à lui offrir. Le quarante et unième soir, elle me proposa de faire l'école buissonnière le lendemain. "Nous allons pique-niquer dans le bois de Sobatsha Gorka. Tu n'as qu'à sécher le travail. Ne t'inquiète pas, je vais téléphoner à mon père, je vais m'arranger avec lui." Manquer une journée de travail n'était pas du tout dans mes habitudes, mais comment résister à Lounia ?

Quand j'arrivai chez elle à six heures et demie du matin, elle m'attendait déjà toute prête. Le panier à victuailles était posé sous la grande boîte en acajou du téléphone mural. Un appartement privé avec téléphone n'était pas chose courante dans notre ville.

Un petit changement au programme, cependant ; nous n'allions pas à Sobatsha Gorka, mais vers le Niémen, au bord d'une petite crique, après de Pyszki. Elle était sûre que nous y serions tranquilles. Elle avait raison : un endroit magnifique et le soleil de septembre qui chauffait encore bien. Le coin était très calme. En dehors du clapotis léger des vagues sur le sable fin de la minuscule plage on n'entendait qu'un pivert qui de temps à autre se déchaînait avec son bec contre l'écorce d'un arbre proche. Un sous-bois commençait tout près du sable. Nous étions seuls. J'étais en fête.

"Nous allons nous baigner", s'écria Lounia, à peine le casse-croûte terminé.

"Mais nous n'avons pas de maillots …"

"Quelle importance ? Il n'y a pas beaucoup de pêcheurs qui passent au large, et quand on est dans l'eau, ils ne voient pas si on en a on non…"

C'était la première fois que je voyais en pleine lumière ses seins pointus, insolents. Mais pas indécents. J'ai gardé longtemps sur mon épaule gauche un souvenir de cette journée de merveilleux supplice : la cicatrice de la morsure de quatre incisives…

Il était près de minuit en ce quarante deuxième jour de… de quoi au fait ? Maman venait de saisir la poignée de la porte d'entrée. J'aperçus un rai de lumière et j'entendis d'abord ma sœur, ardente, à la limite de la colère, ensuite ma mère, pleine de consternation, et même de détresse. Je m'immobilisai, à peine conscient de ce que j'allais commettre une indélicatesse.

"Mais laisse-le donc vivre sa vie. Tu ne vois pas que c'est la première fois qu'il respire à pleins poumons ? Nous avons enfin cessé d'exister pour lui. Il est lui-même. Au centre du monde !"

"Mais tu sais parfaitement que ce n'est pas une fille pour lui !" Rivtzia était au bord de la supplication.

"Personne ne sait ce qui est bon pour l'autre."

" 'Hayélé, elle est trop riche et trop instruite pour lui, il se sentira toujours un parvenu à côté d'elle."

"Mais *mama*, ils s'aiment." 'Hayélé était à bout de patience.

"Aucun amour ne résiste à de telles inégalités ! Et pourquoi est-ce qu'on ne les voit jamais dehors ? Toujours enfermés dans ce nid de perdition ! Oui, pourquoi est-ce qu'ils ne

se promènent jamais ensemble rue Dominikanska comme tous les couples ? Elle a honte de notre Yossef ! Il faut parler à Yossef ! Il n'est pas encore trop tard !"

"Maman si tu lui parles il va se buter. Et puis tu dis n'importe quoi, si on les voyait rue Dominikanska tu dirais qu'ils se pavanent exprès ! Il faut le laisser décider tout seul !"

"Et dis-moi un peu, est-ce que c'est bon pour Yossef que cette fille soit … si belle ?"

"Comment peux-tu dire une chose pareille, maman ?" Ma sœur tapait du pied. "Tout le monde dit que tu étais très très belle quand tu t'es mariée. Est-ce que papa n'aurait pas dû t'épouser parce que tu étais trop belle ?"

"Ah non ! Je t'en prie ! Est-ce que je me promenais dans les rues de Szczuczyn avec des hauts talons, des bas de soie avec la couture à l'envers, et un corsage à jabot ? Est-ce que je recevais chez moi des hommes jusqu'à des heures impossibles ? Regarde l'heure qu'il est. Le pauvre garçon est parti travailler ce matin encore plus tôt que d'habitude et il n'est même pas rentré souper. Ne pas manger après une dure journée d'usine ! Tu ne vois donc pas que sa santé est en danger ?"

"Oh, maman, arrête ! Tu confonds tout." 'Hayélé parut tout à coup lasse. "Tu mélanges deux choses différentes. Cette fille s'habille comme ça lui plaît et pour plaire. C'est son droit, et elle en use. Et d'ailleurs, sais-tu seulement ce qu'ils font quand ils sont ensemble ? Peut-être lisent-ils du Mickiewicz à haute voix ? Ou peut-être font-ils l'amour."

"Oh !"

"*Mama*, vraiment, tu es d'un autre siècle. De ton temps il n'y avait pas de radio et on ne connaissait pas le jazz classique, on ne dansait pas le charleston et on n'allait pas de Grodno à Szczuczyn en autocar en deux heures. D'autres choses ont changé aussi, et tu as l'air de l'oublier. Maman, Yossef est un homme et Lounia est une femme…"

" 'Hayélé," – cette fois, c'est Rivtzia qui tapait du pied – "tu détournes la conversation. Je dis et je répète que ce n'est pas une fille pour Yossef. Il est mille fois mieux qu'elle. A tous points de vue. Il est bel homme, mais il ne le sait pas. Personne ne le lui a jamais dit…"

"Qu'en sais-tu ?"

"Mais il y a plus grave. Toi, Gruntzia et les autres vous avez l'air de le négliger. Cela ne compte-t-il donc pas que ses parents soient divorcés ! Tu vois Yossef l'épouser ?"

"Mais qui parle déjà d'épousailles ?"

"Épouser une fille dont les parents vivent chacun de son côté ? Comment peut-elle être convenable, cette fille, avec des parents pareils ? Non, c'est impensable ! Ça ne s'est jamais fait dans notre famille… Et si Szczuczyn apprend cela ?"

La famille ! Szczuczyn ! Bouillant d'exaspération, j'ouvris violemment la porte, prêt à affronter les deux femmes qui osaient s'immiscer dans mes affaires privées. En me voyant apparaître, toutes deux baissèrent la tête et se dirigèrent vers leur lit. Sans un mot j'éteignis

la lumière pour me déshabiller et me coucher mais je ne pouvais pas m'endormir. Je pris les écouteurs du petit poste à galène de ma fabrication. Mon dernier souvenir d'avant la plongée dans un profond sommeil : “La petite Musique de Nuit” de Mozart.

Le lendemain je ne retournai pas frapper à la fenêtre du rez-de-chaussée. Cette même soirée (à Grodno tout se savait), Lounia l'avait passée au théâtre avec un jeune ingénieur de Varsovie. Ce rendez-vous avait été fixé le quarante et unième jour de notre… de notre quoi … Cet ingénieur devait avoir “le profil idéal de l'associé” pour son père, car Lounia l’épousa quelques mois plus tard.

Le rideau était tombé. Sans applaudissements mais aussi sans pleurs, et sans grincements de dents. Dans la nuit, il m’apparut clairement que les heures passées au bord de la petite crique avaient été une journée d'adieu et que c'était bon qu'il en fût ainsi. Alors mon amour, une banqueroute totale ? Oh que non ! J'inscrivais au tableau presque un triomphe : j'avais surmonté le choc moral de la rupture sans une ombre d'hystérie. J'avais effacé la crise de la gare au retour de Russie, fait disparaître les meurtrissures de l'avocat. J'en étais encore plus heureux que d'avoir aimé.

14

Le printemps de 1930 avait déjà fait s'entrouvrir les bourgeons des châtaigniers des rues de la ville et j'étais toujours là. *Pessa'h* était tout proche. Sans interrompre le grand nettoyage traditionnel avant la fête, Mère m'interpela : "Tu devrais aller te faire couper les cheveux pour être un peu présentable au *Seder* chez l'oncle Leyser."

Kolczynski-le-Rouquin, le coiffeur de la rue de la poste, était en train de faire sa moisson en cette veille de fête et il fallut que j'attende mon tour un bon moment. Sur la petite table ronde devant moi traînait un hebdomadaire à moitié déchiré, vieux d'une quinzaine. Je le feuilletais machinalement quand mon regard fut attiré par un encart publicitaire qui par miracle était resté en place. Une agence de voyages proposait des billets à prix réduit pour Liège, en Belgique, où se tenait une exposition internationale. L'agence se chargeait aussi de toutes les démarches pour l'obtention d'un visa de séjour temporaire. Une petite lumière clignota dans ma tête… et ce fut mon tour de venir m'asseoir dans le fauteuil.

"Qu'est-ce que tu as aujourd'hui, Yossef, tu n'arrêtes pas de gigoter ?" me fit remarquer Kolczynski.

"Tu connais Liège en Belgique ?"

"Tu sais, moi sorti de Grodno, je ne connais que les *shtetls* des environs et encore il faut qu'ils soient en flammes pour que j'y aille…" En effet, Kolczynski faisait partie de la compagnie de sapeurs-pompiers volontaires de Grodno, le fameux *Pożarné Kommando.* Dans les petites bourgades il n'y avait pas de véritables corps de pompiers. C'étaient ceux de chez nous, aussi bien les bénévoles que les professionnels, qui s'élançaient à la rescousse en cas de besoin. Le pauvre homme, je l'ai appris quelques années plus tard par une lettre de ma mère, s'est tué au volant d'une voiture-pompe en roulant à une allure folle vers Luna ravagée par un immense incendie.

"Mais Liège, Liège… ça me dit quelque chose… Est-ce que ce n'est pas par hasard là-bas que Kantor est parti il y a quelques mois ? A ce qu'on dit, il se débrouille comme un chef."

C'est presque en courant que je rentrai à la maison pour faire part à ma mère de ma décision de partir en Belgique. "Et le permis de travail ?" murmura-t-elle simplement. "Si

’Haïm se débrouille là-bas, j'en ferai autant.” ’Haïm, mon aîné d'un an, titulaire du même diplôme que moi, séjournait à Liège depuis plus de trois mois. Les renseignements de Kolczynski étaient exacts ; il écrivait à ses parents qu'il gagnait sa vie et qu'il était content.

Ainsi, sous prétexte de visiter l'Exposition de Liège, j'ai obtenu un visa de séjour d'une semaine en Belgique et les préparatifs ont commencé par l'achat d'une énorme valise en fibre chez Maszewicki, le spécialiste de la rue de Brygicka. Au fil des jours elle s'est emplie d'un impressionnant stock de chaussettes et de *gatkess,* les caleçons longs que je détestais, de chandails et de cache-col en grosse laine. Nous réservions une place pour les vingt kilos de saucisson sec que mère avait commandés chez le charcutier. Je ne pouvais m'empêcher de sourire avec condescendance quand je voyais Rivtzia uniquement préoccupée de me préserver du froid et de la faim. Ne savait-elle donc pas que j'allais gagner de l'argent et qu'avec de l'argent on trouve de tout ?

Quelque temps avant mon départ, la mère de ’Haïm est venue me voir pour me donner l'adresse de son fils, quelle avait prévenu de mon arrivée, et pour me demander si j'étais prêt à emporter “un petit quelque chose” pour “son garçon”. “Quelle question ! Yossef emportera tout ce que vous voudrez. Je vous demande simplement, pas de choses trop lourdes. Vous connaissez Maszewicki et ses valises…” dit Rivtzia. “Soyez tranquille. Je sais ce que c'est les départs comme ça. Juste un petit quelque chose. Pour qu'il sache, notre ’Haïm, qu'on pense quand même à lui. Il nous écrit qu'il n’a besoin de rien.”

A la maison régnait une atmosphère bizarre. Nous nous ingéniions, Rivtzia, ’Hayélé et moi, à nous trouver des occupations extérieures, des courses urgentes, des achats indispensables. Tout était bon pour fuir le silence qui s'était installé chez nous. Nous tournions en rond, en butant à chaque pas dans la valise, grande ouverte, qui paraissait sans fond. Ma mère y avait glissé furtivement mes *teffilin*[59]. Depuis le jour de ma *bar-mitzva*, je ne m'en étais jamais servi.

Chaque après-midi, c'était le défilé de toute la parentèle, thé et confiture, embrassade et larmes, recommandations et conseils. Agacement, mais diversion. *Bobé* Dveyré, comme au temps de ma maladie, faisait une apparition quotidienne sans jamais s'attarder, encore plus sobre de paroles que d'habitude. Quand elle nous savait seuls dans la pièce, un sourire fugitif s'égarait sur ses lèvres pâles. La veille de mon départ, j'étais accroupi près de ma valise quand je sentis tout à coup, une main toute légère se poser sur ma tête. C'était la même qui m'avait béni “le jour de l'oiseau”. Sans me relever je tournai un peu la tête pour voir son visage. Ses lèvres remuaient, un murmure s'en échappait. Je ne pus comprendre

[59] *Teffilin* (hébreu et yiddish) : phylactères.

que les derniers mots : “Et que le Seigneur te garde sur le droit chemin.” Avant qu'elle ait eu le temps d'enlever sa main, je l'avais saisie et précautionneusement, et j’embrassai le creux de la paume.

L'oncle Leyser vint lui aussi me dire au revoir. Après avoir jeté un coup d'œil circulaire dans la pièce, il résuma à sa façon la situation : “Dans la maison comme après un pogrom, dans la poche comme après le mariage d'une fille, dans l'âme comme après un deuil.” Que venait-il me parler de deuil ? J'étais intimement persuadé que dès le départ j'allais “naître à la vie”, être indépendant, libre, libre, libre… Non, non, pas comme après un deuil ! Comme après une naissance ! Et puis je me tus. M'adresser ainsi, sur ce ton, à l'oncle Leyser, pour qui je n'avais que du respect, et un peu de crainte ? L'aurais-je blessé ? Lui, qui pour moi personnifiait “l'autorité”, je le voyais à présent hésitant, presque embarrassé.

Les bras ballants, il se balançait d'un pied sur l'autre. Puis – était-ce pour se donner une contenance ? – il sortit sa montre à gousset, un énorme oignon en argent à double boîtier, avec une grosse chaîne à épais maillons aplatis, l’ouvrit et se mit à la remonter. “Yossef, il faut que j'aille à la poste pour mettre ma montre à l'heure. Tu m'accompagneras ?” Le boîtier fut refermé sur un clic cristallin. Depuis que le gouvernement polonais avait nationalisé “Szereszewski” on n'entendait plus la sirène bi-quotidienne sur laquelle toute la ville avait l'heure. A présent l'horloge de la poste principale[60] de la rue Orzeszkowej paraissait seule digne de confiance.

Elle était parfaitement à l'heure, la montre de l'oncle. Sans mot dire il traversa la rue pour entrer par le petit portillon dans le grand parc municipal. Je le suivais docilement. Par un petit pont en dos d'âne qui enjambait la malodorante Gorodnitschanka dans son ravin, nous arrivâmes devant le théâtre de la ville sur la grande esplanade. Il y avait foule. Les bancs, autour des massifs de fleurs multicolores, et toutes les chaises, autour du kiosque à musique à la peinture délavée, étaient occupés : c'était l'heure du concert dont l'orchestre du 76^{e} régiment d'infanterie, stationné dans la ville, gratifiait la populatiron.

A travers allées, mails et sentier, l'oncle me conduisit jusqu'au bout du parc, aux serres chaudes. Là, debout, côte à côte, le nez collé à une paroi vitrée poussiéreuse, nous restâmes un long moment, muets l'un et l'autre. Un bouquet d'odeurs fines, pénétrantes, venait flatter mes narines. De loin, très atténuées, parvenaient les notes de musique. “La petite musique de nuit”… Comment ne pas faire le rapprochement ?

---

60 Voir sur le plan de Grodno (> Galerie de photos, 1ère) la location de la poste (n° 13) et de l’usine Szereszewski (n° 9).

L'oncle Leyser est un timide, un grand timide. Cette idée me traversa brusquement l'esprit. Mais je n'eus le temps de m'y attarder : "Yossef, tu te rappelles ?" Les mots venaient difficilement. A nouveau, il ouvrit sa grosse montre en argent. Cette fois-ci il ne la remonta pas. Il se contentait de fixer les aiguilles.

Pour la première fois de ma vie j'ai eu la sensation du temps qui passait. "Yossef, n'oublie pas, n'oublie jamais pourquoi, pour où, nous sommes sortis d'Égypte." La voix a retenti grave, cuivrée, puis s'est brisée net. Le couvercle s'est refermé. Ce clic bref ! C'est lui, plus que les paroles, qui pour moi fit remonter à la surface une cohorte de souvenirs.

Par quoi ce soir se distingue-t-il des autres soirs ?… La *Haggadah*[61] de *Pessa'h,* cartonnée de bleu, tremblotait dans ma main. Personne ne m'avait dit que je devrais me lever, mais je ne pus m'empêcher de le faire pour poser "mes" questions.

Devant moi la table était dressée. Tout était disposé comme il se doit : les trois *matzoth*[62], les herbes vertes, les herbes amères, le petit bol avec l'eau salée, les pattes de poulet, grillées sur la braise, les œufs durs et la *'harosseth*[63]. Tous les symboles de la vie des Juifs en Égypte et de leur miraculeux sauvetage. En face de moi, à l'autre bout de la table, je voyais l'oncle accoudé sur un coussin dans un fauteuil. J'étais le héros de la soirée. Le moment de faire mes preuves était arrivé !

Tante Gruntzia et Rivtzia s'étaient mises au travail bien avant la fête, et sans désemparer, avaient trimé de plus en plus intensivement, jusqu'à la dernière minute. Je ne saurais trop dire si c'est par le blanchissage des murs à la chaux ou par la fabrication du vin qu'elles avaient commencé les préparatifs et cela n'a pas grande importance. Mais je revois très bien, dans le coin d'une pièce, bien à l'abri d'un drap tendu et accroché en haut de deux armoires sur les dossiers de deux chaises rapprochées. Du mystérieux contenu du sac, gouttait à travers la toile un liquide brunâtre et épais. Il était très sucré, très fort, très bon. Tremper un doigt dedans pour le sucer était un délice théoriquement défendu.

Le nettoyage de *Pessa'h* n'était pas un vain mot. La literie et les tapis et bien sûr tous les vêtements, aussi bien ceux d'été que ceux d'hiver avaient été sortis dehors pour une journée entière. Les brosses et la tapette en osier n'avaient pas chaumé. Même les poches avaient été retournées et brossées. Il s'agissait de s'assurer si par hasard une miette de *'hometz*[64] ne s'y était pas aventurée. Les lits et les armoires, les placards et les buffets, vidés un à un, lessivés, rincés et séchés. Tous les ustensiles du ménage astiqués et enfermés à

---

61 *Haggada* (hébreu et yiddish) : récit lu durant le repas rituel de Pâque et qui relate la sortie d'Égypte.

62 *Matza* (pl. *matzoth*) : pain azyme.

63 *'Harosseth* : mélange de noix, de pommes et de cannelle macérées dans du vin symbolisant le mortier que les Juifs fabriquaient en Égypte.

64 *'Hometz* : tout aliment contenant du levain.

double tour dans une petite pièce du grenier. De deux grandes malles rangées au grenier aussi, mais dans un autre coin, on avait extrait un service de vaisselle complet et une batterie de cuisine de rechange.

Les années suivantes, je m'habituai au spectacle impressionnant de Gruntzia et de Rivtzia récurant, rinçant et briquant avec un tel acharnement. Mais durant mon premier *Pessa'h* traditionnel, j'étais persuadé que le Très-Haut surveillait personnellement chaque opération.

Le lendemain matin il y eut encore un moment solennel. En procédant à la lueur d'un cierge à une ultime inspection dans un placard, qui avait été déjà épousseté et lavé plusieurs fois, on trouva "par hasard" un petit sachet avec quelques miettes de pain. Il fut brûlé avec une certaine pompe, dans les formes, pendant qu'on récitait une prière spéciale.

J'étais très excité par tous ces travaux et préparatifs et j'y prenais une part active surtout depuis que l'oncle Leyser avait entrepris de m'expliquer la signification de la fête, du *Seder* et du rôle que j'étais appelé à y jouer.

Assis devant la table, l'oncle était en train de fabriquer à la main des cigarettes avec devant lui une boîte en noyer, cadeau de monsieur Szereszewski pour quarante ans de bons et loyaux services à la fabrique ; sur son couvercle, une plaque en argent moulé représentant le long bâtiment de trois étages de l'usine avec ses multiples fenêtres et le grand portail d'entrée. Je regardais ses doigts travailler : gros mais vifs, agiles, avec des gestes délicats. Mon bon oncle Leyser. Avare de paroles comme pas un, tout le monde l'appelait Leyser-le-Taciturne.

J'étais le plus jeune de la famille. C'était à moi de poser les quatre questions traditionnelles et de lire la Haggadah *;* tout le récit de la sortie des Juifs d'Égypte qu'on lisait le soir, n'était pas autre chose que la réponse à ces questions. "Nous étions esclaves chez Pharaon en Égypte. Mais l'Éternel à la main puissante et le bras étendu…" commença l'oncle. Dès les premières phrases je me sentis troublé, incapable de fixer mon attention sur son récit mais je n'osais pas l'interrompre. "Oncle, nous étions vraiment esclaves chez Pharaon ? Vraiment battus, vraiment pas libres ?…" Je voyais des corps reclus, enchaînés dans des cachots et des hommes grands, terribles, avec des têtes patibulaires, armés de bâtons avec de gros nœuds ou de knouts comme j'en avais vu chez mes cosaques à 'Kharkov, s'acharner sur eux. "Clic !" Leyser, d'un coup sec, sans même le remplir de tabac, ferma le moule à cigarettes. "Il y a des Pharaons partout. Partout et toujours. Tu comprendras plus tard."

*

* *

J'avais un cafard inexplicable en rentrant à la maison. J'aurais voulu au moins y trouver maman, ma sœur. Pour bavarder avec elles, ou même me disputer. Mais il n'y avait que la valise béante, pleine de saucissons et de *gatkess*. Heureusement, il y eut une diversion, on frappait à la porte. On venait me dire au revoir.

La famille, les visiteurs restèrent tard ce soir-là et quand tout le monde fut parti et que la lumière fut éteinte, j'eus du mal à m'endormir. Je rêvais souvent, mais jamais de mon père, et justement, cette nuit-là, la veille de mon départ… Du coup, pendant quelques secondes, mes tâtonnements, infortunes et échecs des années précédentes m'apparurent sous un éclairage tout à fait différent. De quoi me réconcilier avec la vie.

Le tout d'une telle netteté ! Ses yeux gris acier, ses cheveux blonds coupés en brosse, ses épais sourcils et sa moustache rousse. Il aurait suffi que j'étende la main pour le toucher, mais, intimidé, je ne l'ai pas fait. Sa voix impérative, mais pas du tout agressive, seulement claire, sonore et chaude.

"Depuis que, sans même le simulacre d'un procès, douze hommes se sont alignés en face de moi, depuis que dix balles ont pénétré dans mon corps, je t'observe de là-haut et je lis en toi. En ce moment même, par exemple, je lis en toi une question, et je vais y répondre : le peloton d'exécution comptait bien douze hommes, mais l'un d'eux avait une balle à blanc et un autre a visé à côté exprès. J'ai bien vu, je suis certain qu'il l'a fait exprès. Pourtant, il ressemblait aux autres, il portait le même uniforme et n'avait pas la tête de quelqu'un qui désobéit aux ordres. Il ne faut jamais juger les gens d'après leur apparence, mon Yossef !"

Cette façon de m'interpeler m'avait frappé plus que tout ce que mon père venait de me dire. Ce "mon Yossef", que j'entendais pour la première fois de ma vie, était porteur de nombreux messages. J'y lus de l'amour et de la compréhension, bien sûr – mon père voulait me communiquer qu'il était fier de moi. J'y décelai néanmoins aussi une rudesse qui n'annonçait rien de bon.

"Mon fils, voilà seize ans que je suis ta longue marche, qui aboutit aujourd'hui à un acte important. Mon ombre a précédé chacun de tes pas. Elle n'a pas été un mince obstacle pour toi. En fin de compte, tu as su habilement la terrasser après l'avoir piétinée de temps à autre. Je ne t'en veux pas pour cela. A dessein je me garderai aussi – j'aurais beaucoup trop à dire – de commenter tes rapports avec ta mère, tes sentiments envers elle. En revanche, c'est d'un œil fort critique que je vois ta conduite envers ta sœur, mon adorable

’Hayélé. Tu lui as fait beaucoup de mal. Ta jalousie à son égard a été constamment blâmable et très souvent inexcusable.

“Mais si je viens te voir en cet instant, ce n’est pas pour parler de ’Hayélé. Aujourd’hui est le jour du bilan d’une action de longue haleine que tu as menée à bonne fin. Demain, en bouclant ta valise, tu mettras le point final à un chapitre de ta vie. Le sifflet du train signalera le début d’une autre. Tu te trouveras en haut d’une grande page toute blanche, et il faudra que tu traces la suite. Cela ne sera pas facile, parce qu’il faudra que tu innoves : tu es le premier de notre famille à avoir le courage d’enfreindre une vieille loi de notre clan, qui imposait à l’homme de sacrifier sa propre vie, de renoncer à ses aspirations les plus profondes afin de s’occuper de la veuve et des orphelins. En réalité, c’était plus qu’une loi, c’était une tradition. Avec une loi, on peut toujours tricher ; il est autrement plus difficile de rompre avec une tradition. Moi, de toute ma vie, je ne me suis même pas posé la question de savoir si elle était bonne et profitable pour les uns et les autres. Je l’ai suivi comme l’avaient fait tous mes aïeux mâles de notre famille.

“Tu es le premier, mon Yossef, à sortir des sentiers battus, à avoir des idées personnelles sur la façon de vivre ta vie. Tu as ainsi fracassé le cadre de notre cellule familiale. Elle en sortira désagrégée. Un homme sans caractère n’y serait pas parenu. En allant jusqu’au bout, tu as fait preuve d’un certain héroïsme. Tout le mérite t’en revient. Il faut que tu saches cependant qu’il est ardu, hasardeux, voire périlleux de construire sur des ruines. Prends-y garde !”

La voix s’était tue, l’image s’était estompée. Je n’avais pas eu le temps de poser la moindre question, et pourtant elles étaient mille à se bousculer en moi. Mon regret fut néanmoins compensé par l’orgueil et le bonheur : mon père me considérait comme un authentique héros ! C’est ce qui me restait de ce rêve lorsque je me suis levé pour attendre le coup de sifflet d’une locomotive.

15

Que me reste-t-il aujourd'hui de cette dernière journée ? Tout d'abord qu'elle fut interminable. Ensuite je vois madame Kantor arriver juste au moment où j'étais en train de me débattre avec ma valise archibourrée : assis sur le couvercle j'essayais en vain de la boucler. “J'apporte le petit paquet pour ’Haïm.” Bon sang ! Une paire de *gatkess* et... trois kilos de saucisson, identique au mien. Rien d’autre à faire : ’Hayélé courut chez Maszewicki pour acheter une petite valise. J’eus quand même toutes les peines du monde à fermer la grande. Rivtzia observait d'un œil critique mes efforts. “Tu devrais ficeler cette valise avec une corde. On ne sait jamais.” Juste au moment où je réussissais à faire rentrer les deux pênes dans les gâches des serrures. Là-dessus, j'explosai littéralement : “Ah non ! De quoi est-ce que j'aurai l'air ?” Elle n'insista pas.

L'heure du train approchant, j’allai chercher un fiacre. A une heure si décisive de ma vie je fis le tour de la ville pour en trouver un sur pneumatiques, grande innovation à l'époque, et j'en étais presque à regretter que mon départ n'ait pas lieu en hiver pour pouvoir faire le trajet en traîneau. Se sentir entraîné sur la neige au son des tintements de grelots... J'étais furieux de ma propre futilité ! Puis, tout le monde s'assit pour une longue minute. Lentement chacun but son verre d'eau selon la coutume : d'habitude les Juifs partent contraints et forcés, en catastrophe, mais ainsi, en prenant son temps, on se prouve qu'on part de sa propre volonté. Le cocher que nous avions invité à se joindre à nous fit une horrible grimace en goûtant au contenu du verre : “Pour le coup de l'étrier, j'ai l'habitude de boire de la gnôle !”

Je devais prendre le train qui arrivait de Vilna ; il restait en gare trois minutes avant de repartir pour Varsovie. Rivtzia, silencieuse, ne parvenait pas vraiment à contenir ses larmes. ’Hayélé, toute pâle, me regardait avec de grands yeux incrédules. *Bobé* Dveyré fixait du regard chaque chose au travers de moi, au-delà de moi. La tension des dernières minutes fut intolérable. J'avais hâte de voir le train arriver, d'y monter vite pour fuir la grisaille, pour aller vers le soleil. On s'était déjà tout dit et redit : que j'allais prendre soin de moi, que j'aurais, peut-être, quand même, dû emporter les galoches de caoutchouc...

Quand le train fut à quai, un cheminot m'aida à monter la valise dans le wagon. Il restait encore deux minutes et demie. Qu'elle me dise déjà ce qu'elle garde sur le cœur depuis huit jours ! C'est au moment où les portières commencèrent à claquer que Rivtzia

se pencha vers moi. Du bras gauche elle m'attira vers elle et posa sa main droite sur ma tête comme pour me bénir. Le même geste que *bobé* Dveyré, mais la main de ma mère pesait au moins cinq kilos. Elle me chuchota à l'oreille : “Que le Seigneur te préserve d'une mauvaise femme.” Elle allait me lâcher mais, elle ajouta, encore plus bas : “J'ai glissé une grosse ficelle dans la poche de ton pardessus. On ne sait jamais. Ne te fâche pas.”

Un coup de sifflet. La locomotive avec des hans poussifs a arraché le convoi à son immobilité. Je me sentais des ailes : j'étais délivré d'une tutelle pesante, libre parmi les étrangers, inconnu parmi les indifférents ! Finies les ridicules, les mesquines appréhensions : faim, froid, mauvaise femme... Pourquoi ne faisait-elle pas confiance à la vie ?

Je ne tardai pas à m’assoupir sur la dure banquette de bois et le voyage jusqu'à Varsovie ne fut qu'un long songe, tout en couleurs pastel. Le ciel était bleu, la mer verte et le soleil chaud. Entraîné par une belle fille brune, cheveux au vent, je courais le long de l'eau. Nos pieds laissaient des empreintes sur le sable, vite effacées par les petites vagues qui venaient mouiller nos chevilles. Par bonds rapides nous avancions vers l'ouest, insouciants. Nous ignorions le bras impératif de l'homme en uniforme qui nous indiquait la direction opposée. Et une drôle d'association d'idée : j'ai oublié de prendre le portrait suspendu au-dessus de mon lit.

A Varsovie, il fallait que je change de train. Lorsque je descendis sur le marchepied du wagon, un sinistre craquement précéda la catastrophe. Une ridicule poignée inutile à la main, je contemplais stupidement la grande valise, tombée sur le quai, béante, et les saucissons éparpillés, roulant dans tous les sens. Je dus avoir recours à la ficelle. Hargne et rage, honte et amertume. Le voyage de Varsovie à Liège dura deux nuits et un jour. Tout au long de ces heures le souvenir de l'arrivée de l'échalon de ’Kharkov en gare de Grodno se raviva brusquement dans ma mémoire. Reprenais-je le voyage interrompu ce jour-là ? Peut-être. Mais les neuf années de Grodno commençaient déjà à s'estomper grâce au bruit monotone des roues. Je me revoyais restant des heures le nez collé à la fenêtre pour apercevoir dans le coude de la voie la locomotive avec l'ampoule éclairant la cabine du mécanicien et pour guetter le moment où le chauffeur ouvrait la portière de la chaudière. Aussitôt la chaleur du feu me sautait au visage, le poussier de charbon me rentrait dans les narines, me collait au palais, comme si j'étais vraiment dans la cabine.

Quand j’entrai dans le compartiment, en gare de Glowny à Varsovie, un homme s'y trouvait déjà. Le voyant assis dans le “coin fenêtre face”, instinctivement je m’assis à la place la plus éloignée, le “coin couloir dos”. Il était tout en contrastes, ce premier compagnon de route. Grand, maigre, les yeux bleus dans un visage au teint basané, les

joues et le front couverts de cicatrices de petite vérole qui lui donnaient un air de mauvais garçon et les cheveux blancs d'un vieillard noble. Impossible de lui donner un âge, même approximatif, ni de le classer dans une catégorie sociale quelconque. Je n'arrivais même pas à lui accoler de sobriquet.

Juste avant le départ, deux autres voyageurs vinrent occuper les coins restants. La porte soigneusement tirée, nous nous ignorions mutuellement. Le train à peine sorti des faubourgs de Varsovie, l'homme aux cheveux blancs tira de dessous la banquette un panier plat en osier pour son premier casse-croûte et aussitôt je le surnommai mentalement “Cran d'arrêt”. Comme le couteau dont il se servait. Le voyant manger, nous en fîmes autant A la première station, la porte du compartiment s’ouvrit et dans l'encadrement apparut un gros paysan. Comme un seul homme nous lui jetâmes un regard désapprobateur, car il venait troubler notre “chez nous”. Un des occupants, professeur à l'Université de Poznam, essaya de dire que toutes les places étaient prises, mais il s’entendit répondre : “J'ai payé mon billet. Mon cul vaut bien le tien.” Arrivé à Berlin je constatai que ma musette était vide et c'est avec agacement que je me remémorai Rivtzia, hochant la tête avec résignation parce que je refusais d'emporter un deuxième poulet et une *hala* supplémentaire. Dans les gares je descendais du train, et, pour me dégourdir les jambes, je marchais le long du convoi. C'est ainsi que je découvris le wagon-restaurant. Je savais bien que cela existait, mais le spectacle d'hommes et de femmes détendus et propres, attablés et mangeant des spaghettis enroulés sur une fourchette, me rendait tout rêveur. C'était bien comme c'était décrit dans les romans.

Je ne les enviais pas du tout ces gens, convaincu que j’étais que le wagon-restaurant n'était pas fait pour des gens comme moi. L'idée que je pouvais y monter ne m'effleura même pas, malgré la faim qui me tortillait l'estomac. Défaire la valise pour y prendre un saucisson, je n'osais même pas y songer. Une paire de saucisses farineuses et un café tiède, très amer, achetés chez le marchand ambulant d'une des gares entre Berlin et Cologne (Hannover ? Dortmund ?), me permirent de tenir le coup tant bien que mal. Mais c'est un autre wagon qui m'attirait irrésistiblement, sur lequel se détachait l'inscription “Wagons-lits” en lettres dorées sur fond bleu nuit. Je passais et repassais sans cesse devant. Les stores de toutes les fenêtres étaient baissés, aucune lumière ne filtrait au travers. Des gens étaient là en train de dormir ? Dans des lits ? Entre des draps blancs ? Non, décidément cela dépassait mon imagination.

Curieusement, tout au long du voyage, je ne vis ni femme ni enfants dans mon compartiment. Rien que des hommes. Des Polonais, des Juifs, des Allemands et même deux Danois. Des intellectuels et des ouvriers. Des gens polis et de grossiers personnages. Des bavards. Pour être bavards, ils l'étaient. Je n'avais jamais entendu autant de choses sur

la vie la plus intime des gens. On s'adressait même à moi. On me parlait. On m'expliquait. On me prenait à témoin et on me demandait quelquefois d'être juge ! Il me semblait avoir acquis d'un seul coup le don de provoquer les confidences. Petit à petit, je réalisai que je n'étais pas le seul confident. Chaque voyageur avait le sien. Chacun préférait manifestement raconter qu'écouter.

A l'approche de la frontière belge, tout comme avant Zbonszyn, à la frontière allemande, le compartiment commença à se vider et quand le train s'immobilisa à la gare-frontière, nous n'étions plus que deux, les deux mêmes qu'à Zbonszyn : Cran d'arrêt, le silencieux, et moi. Depuis le départ de Varsovie l'homme n'avait pas prononcé une seule parole. Il n'ouvrait la bouche que pour manger. Régulièrement, toutes les quatre heures, il tirait de dessous la banquette son panier, qui paraissait inépuisable. Avec son couteau il coupait des tranches de pain de seigle. Entre deux tranches il mettait alternativement du fromage blanc et du saucisson qui sentait fort l'ail. La dernière bouchée avalée, il buvait un coup de bière au goulot. Là seulement il s'essuyait la bouche du revers de la main et d'un coup sec refermait son couteau. Après l'avoir remis dans la poche de sa veste, il s'installait pour un petit roupillon. J'eus l'impression à deux ou trois reprises qu'il allait me proposer de participer à ses festins mais rien ne vint. C'était sans doute mon imagination fertile qui me jouait des tours.

La porte coulissante du compartiment s'ouvrit brusquement. Dans l'encadrement, un uniforme immobile. "Police belge, votre passeport", ordonna-t-il à Cran d'arrêt, et s'effaça avec déférence pour laisser entrer un civil qui se saisit du passeport tendu. Petit, maigrichon, avec un teint maladif et des yeux fouineurs, le policier examina attentivement le petit livre bleu marine page après page. "Bagages ?" interrogea-t-il d'un ton très doux. L'homme au képi, sur le pas de la porte, posa négligemment sa main droite sur l'étui de son révolver. Cran d'arrêt, indiqua de l'index les deux grosses valises – la sienne et la mienne – posées l'une à côté de l'autre dans le filet au-dessus de lui.

Personne n'aime un contrôle de police et déjà à l'époque j'étais bien comme tout le monde. C'est sans piper mot que j'avais suivi la scène, mais voyant qu'on était en train d'annexer ma valise j'allais protester. Pourtant au dernier moment (est-ce l'intuition ?), je me tus et à partir de là, les choses allèrent très vite. Le civil rendit le passeport à mon compagnon de voyage, jeta un rapide coup d'œil sur le mien et murmura, encore plus mielleux qu'auparavant : "Un visa de huit jours ? Une petite valise ? L'Exposition de Liège ?", avant de me rendre le précieux document.

C'est seulement après un long moment de silence que mon compagnon me lança d'un ton presque indifférent. "Tu es un enfant de chœur ! Vrai, comme je m'appelle Janusz

Wdowiak, tu as bien failli te faire arrêter et réexpédier en Pologne ! Tu as déjà vu quelqu'un venir pour une exposition avec une tonne de saucisson dans sa valise ? Encore heureux que tu aies eu avec toi une petite valise en plus."

"Comment savez-vous que j'ai du saucisson dans ma valise ?"

"Mais depuis que nous sommes dans ce train, tu l'as tout le temps à la bouche cette histoire de coiffeur rouquin, d'exposition, de saucisson et de travail sans permis ! Il faudra que tu apprennes à te taire dans les trains, surtout dans les internationaux. On ne sait jamais a qui on a affaire."

Un changement à peine perceptible s'opéra dans le ton. J'y senti une note plus chaleureuse, plus personnelle.

"Vois-tu je suis en règle, j'ai un visa de transit belge. Je suis mineur en France, à Lens, dans le Pas-de-Calais. Les flics belges savent tous que les mineurs qui rentrent de congé en Pologne ramènent dans leur valise de la *krakowska*[65] pour six mois."

"C'est dur la mine ?" Je chuchotais presque.

"Je ne peux pas te dire. C'est à quinze ans que je suis descendu pour la première fois à la fosse. Nous les Polaks on n'est bon qu'à ça, ou au laminoir, ou au ciment. On travaille et on ramasse des sous pour s'acheter une maison là-bas, chez nous, du côté de Sosnowiec en Silésie. Le travail ? On s'y fait, à ne pas voir le soleil. On a plus de mal à s'habituer à rester un métèque toute sa vie. Moi j'ai vite compris qu'il ne fallait pas rester seul et j'ai toujours milité au parti socialiste. Quand il y a un pépin, si tu as cotisé, il y a du monde derrière toi. Et puis moi, je ne suis pas mariée. Etre seul au boulot et à la maison c'est trop dur."

Insensiblement, au fur et à mesure qu'il parlait, quittant chacun notre coin, nous nous étions rapprochés et à présent nous étions au milieu de notre banquette, presque en face l'un de l'autre. Le coude appuyé sur la cuisse, le menton posé sur le poing fermé, il me présentait son profil. Son regard s'accrochait aux cheminées, aux murs de brique du paysage belge qui défilait devant la fenêtre. Des pans entiers de phrases se perdaient souvent dans le bruit des roues traversant les aiguillages. A la fin, du pouce droit, il indiqua sa tignasse blanche avant de reprendre.

"Tu regardes sans arrêt mes cheveux blancs. Tu n'es pas le seul, parce qu'ils ne vont pas du tout avec le bonhomme. Mais pas du tout alors ! C'est parce qu'ils ne sont pas à moi. Les miens sont noirs, tout noirs. Mais un jour, mon petit, il y a eu un coup de grisou et un éboulement. Je suis resté muré trois jours et quand on m'a remonté je ne comprenais pas pourquoi les copains me regardaient et se taisaient. Ils restaient là, la bouche grande ouverte, sans dire un mot. A l'hôpital je me suis vu dans la glace. Je ne me suis pas reconnu moi-même. Le grisou a pris mes cheveux et m'en a donné d'autres à la place, des blancs.

[65] *Krakowska* : saucisson sec polonais.

“Ça faisait trente ans que chaque matin je descendais au fond. Sans un jour de maladie. Un mois de congé tous les cinq ans. Voilà-t-il pas que les copains m'ont élu délégué syndical ! Le grisou y est pour beaucoup dans cette élection, je sais. Eux ils m'ont dit que c'est parce que je savais causer. Là-dessus ils se trompaient ; je sais lire, ce n’est pas pareil. Pendant toute ma vie de mineur je me suis instruit. J'ai lu tout Marx et tout Bakounine, tout Jules Guesde et tout Jean Jaurès. Lire, oui ; causer, guère ; comprendre, un peu.

“Ça fait cinq ans que je n'ai plus mis le casque ; le pic à deux têtes reste chez moi dans le coin de l'entrée. A présent, mes outils, ce sont un carnet et un crayon. Ma tenue, ça serait presque des manchettes de lustrine et un col cassé. Mais je n'ai pas les manières. Ceux du syndicat patronal disent que je le fais exprès, une sorte de fanfaronnade, de provocation, quoi. Mais ce n'est pas vrai. Je ne saurai jamais faire le baisemain ni boire le café avec le petit doigt en l'air. Que veux-tu, chacun est comme il est.

“Prenons toi par exemple. Voilà un moment que je te regarde. Tu es jeune, tu es content de quitter la maison, de partir. Sais-tu que tu quittes ta patrie ? Oui, je sais, vous autres, vous dites qu'il vaut mieux être étranger ailleurs que Juif en Pologne. A voir, mon petit ! Un ‘sale métèque’ voilà ce que tu seras jusqu'à la fin de tes jours. Et puis, attends un peu que les temps deviennent vraiment durs et tu verras que ce n'est pas seulement en Pologne qu'on te rendra responsable du petit malheur de n'importe qui, de la plus petite catastrophe de la région. Parce que pour ça, on ne peut être tranquille, il en arrive toujours assez.

“Vous, les gens de religion mosaïque, vous êtes un drôle de peuple dur à aimer et pourtant toujours bon à plaindre. Pas facile à comprendre pour nous catholiques romains. Il peut se produire n'importe quoi de par le monde, vous êtes tout de suite à vous poser la question : ‘C'est bon ou c'est mauvais pour les Juifs ?’ Vous n'apprendrez donc jamais : le monde s'en fiche des Juifs et même s'en contrefiche. Et si les temps sont bons, c'est bon pour les Israélites et si les temps sont mauvais, c'est mauvais pour les Youpins.

“Je sais, je simplifie. La réalité est souvent plus moche. Dès que vous possédez quelque chose, on vous envie et dès que vous en êtes privé on vous méprise. Mais peut-être c'est un peu de votre faute. Pourquoi êtes-vous toujours soucieux ? Toujours à courir à la recherche du bonheur universel ? Qui vous le demande ? C'est sans doute parce que vous êtes poursuivis par la haine collective.

“En France, ce n'est pas comme en Pologne. Vous et nous sommes solidaires, nous sommes tous immigrants. Mais tu verras un peu comme ça se passe à la deuxième génération. Nos enfants à nous parlent tous le polonais et se sentent Polonais dans l'âme.

Tu ne les entendras jamais dire : ‘Je suis Français.’ A la rigueur ils te diront : ‘Je suis naturalisé.’ Les vôtres ne savent plus ni le polonais ni même votre jargon et ils se moquent de votre français. Ils sont sûrs d'eux, se considèrent comme des Français à part entière et ils t'affirmeraient comme un rien que leurs ancêtres sont des Gaulois. C'est vrai qu'ils ont tous des diplômes tandis que les nôtres vont rarement au-delà du certificat d'études. Mais est-ce que c'est bien la peine d'acquérir un diplôme, si c'est pour manquer de respect aux parents ? Et la tradition alors ? La jeter au feu ?

“Tous les cinq ans seulement je vais chez moi à Sosnowiec ; mais le samedi soir après une semaine de boulot on aime bien se réunir avec les copains. On boit un petit coup de genièvre et on parle de la Silésie natale. Vous, chaque soir vous buvez du thé et vous sauvez l'univers. Vous ne parlez que d'un ‘avenir lumineux’. Quel avenir peut bien nous attendre nous immigrants ? Un bonheur universel ? Dans le monde fou d'aujourd'hui ? Il n'y a que vous et les gosses pour y croire. La foi d'un enfant, c'est peut-être ça votre force.”

Janusz Wdowiak se leva brusquement. Je l’entendis grommeler entre ses dents : “Sacré nom d'un chien ! Putain de train !” et il partit s'enfermer dans les toilettes. Je ne le revis pas.

Le train ralentissait, nous traversions la banlieue de Liège. Pourquoi arrivait-on déjà ? J’aurais voulu que le voyage dure éternellement ! Le crissement des freins me fit revenir à la réalité. Les wagons s’entrechoquèrent. ’Haïm Kantor était sur le quai, juste sous la fenêtre de mon compartiment.

16

“Tu as l'air en forme ... tu aurais dû mettre une bonne corde autour de ta valise au lieu de cette ficelle de rien du tout.” “J'ai trois kilos de saucisson pour toi.” Nous ne nous en dîmes pas plus long, ’Haïm Kantor et moi, en gare de Liège. Aussitôt il m'entraîna. “Il faut toujours se méfier des gares. La police aime à y tournicoter”, m'expliqua-t-il, une fois dehors. Nous la portâmes à deux, ma grosse valise. ’Haïm logeait loin, dans la banlieue, mais il ne voulut pas entendre parler d'un moyen de transport quelconque. Chaque sou à économiser, et les perspectives d'avenir bouchées. Depuis son arrivée il partageait avec deux copains, dont un seul avait un permis de séjour, une petite chambre dans un hôtel pouilleux. Il avait fallu un gros bakchich pour que le propriétaire accepte d'héberger deux illégaux. Il était beaucoup, beaucoup plus difficile de trouver du travail qu'un logement. Les Belges ne voulaient pas entendre parler d'employer quelqu'un sans carte de travailleur. Même la communauté juive était très réticente pour nous aider.

C'est à Liège que pour la première fois on m'expliqua que je faisais partie des *Ost-Juden*, les Juifs de l'Est, une sous-race de Juifs, tout juste bonne à faire du gardiennage de nuit. Quel travail ! On bouclait un garçon la nuit dans un magasin et on ne le délivrait que le matin. Ainsi le magasin était “gardé”. Ainsi, récemment, Elik F., un jeune chômeur originaire de Bialystok s'était trouvé prisonnier dans l'incendie qui avait ravagé un magasin de tissus. Au matin, les pompiers avaient dégagé un corps carbonisé. Une collecte dans la petite colonie des Juifs polonais avait permis de couvrir les frais de l'enterrement, mais personne n'avait osé y assister par crainte d'une rafle de police à la sortie du cimetière. J'avais du mal à y croire ; moi, jamais je me serais laissé enfermer dans un magasin pour toute une nuit.

La décision de ’Haïm de quitter Liège était prise, mais il en avait repoussé l'exécution à cause de mon arrivée. Il n'avait pas voulu me laisser arriver seul dans une ville étrangère. D'après lui, seule une grande ville comme Paris pouvait offrir des possibilités à un illégal. Sous mes paupières baissées un instant, trois loupiotes se mirent à scintiller. “Je ne dis pas non, ’Haïm. Mais ça serait tout de même moche de ne pas essayer de combattre. Donne-moi quinze jours”. Il me les accorda et le soir même j’écrivis à la maison ma première carte : voyage très bon, ’Haïm m'attendait à la gare, je vais habiter avec lui, je vais entreprendre des démarches pour trouver du travail.

Pour le prix d'une chambre de luxe, le propriétaire de l'hôtel ajouta un matelas supplémentaire par terre. Pendant les deux semaines suivantes mon programme fut invariable : dès le matin, petites annonces et marche interminable à la recherche d'un travail. Refus, rebuffades, indifférences. Une seule satisfaction : j'arrivais à me débrouiller en français et je bavardais souvent avec monsieur André, le marchand de journaux, un vieux Liégeois. Un soir, ayant une course à faire, il me confia son kiosque pour quelques heures. A son retour, je me vis gratifié d'un franc tout neuf. Le seul que j'aie gagné pendant tout mon séjour à Liège. J'écrivis ma deuxième carte pour annoncer que je venais de trouver une occupation bien rétribuée.

Le moyen le plus simple pour traverser la frontière était de prendre un train du matin ; comme il était bondé de frontaliers se rendant au travail, la police y faisait rarement des contrôles. L'inconvénient : on emportait en tout et pour tout une petite musette ; un ouvrier allant au boulot transporte rarement une valise. Les copains allaient nous envoyer nos vêtements. Par prudence nous montâmes dans deux wagons différents – même quand il y avait des vérifications, elles étaient, paraît-il, limitées d'ordinaire à un seul. Nous étions à peu près certains qu'au moins l'un de nous arriverait à Paris.

Debout dans le couloir, compressé par des dizaines d'ouvriers ensommeillés, je faisais le bilan. Quinze jours en dehors de la maison, un franc de gagné, beaucoup de désillusions. Mais l'avenir intact. La France m'attendait, le Paris de Monsieur Eiffel et de Mariyé m'ouvrirait ses portes. J'allais enfin pouvoir démontrer de quoi j'étais capable. Je souriais avec confiance.

Le temps que je refasse un bilan pour vérifier que je n'avais rien oublié, nous étions en France. C'était donc si facile ! Pourquoi ne l'avions-nous pas fait plus tôt ? Le train se vida rapidement et je pus trouver une place assise. J'avais les jambes en coton. Du trajet jusqu'à Paris je ne garde aucun souvenir. Terrassé par l'émotion je dormis comme une souche et c'est le contrôleur qui me réveilla pour m'annoncer qu'on était arrivé. Un peu affolé (où est 'Haïm ? a-t-il réussi ?...) je sautai du wagon. Il était là mon 'Haïm, passablement inquiet lui aussi, courant tout le long du train à ma recherche. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre avec force exclamations, comme deux frères se retrouvant après des années de séparation. Notre grande amitié date de cet instant sublime.

Voilà des années que j'attendais cela. Jusqu'à l'âge de neuf ans j'avais moralement à mes côtés un être infaillible, mon père. Mais j'avais traversé le désert de Grodno en solitaire. Après qu'il m'ait lâché, sans me prévenir, sur le quai d'une autre gare.

Tout au long de boulevards sans fin, sous un doux soleil de septembre, deux gamins de dix-huit ans, bras dessus, bras dessous, s'en allaient en s'esclaffant. Cette soudaine libération et cette volonté de vivre. Et en moi ce sentiment de sécurité, une incompréhensible sensation d'être arrivé à un havre. Les gens se retournaient sur notre passage en souriant. Seuls des amis sourient ainsi. Nous étions parmi des amis. Place de la Bastille nous prîmes un crème sur le zinc. Je n'avais jamais bu d'aussi bon café au lait. La Bastille ! Le peuple de Paris coupant les chaînes du pont-levis avant de donner l'assaut final ! Combien de pages avais-je lues sur le 14 juillet 1789 ? Il faudrait vérifier si vraiment Louis XVI avait écrit dans son carnet : “14, rien.” En tout cas, à bas les prisons !

Larges avenues, concert d'avertisseurs et pétarade d'automobiles, tramways aux trolleys crépitant d'étincelles, les wattmans actionnant sans cesse la sonnette, bouches de métro un peu effrayantes, avalant et recrachant à tout instant une foule bruyante et bigarrée, vitrines, enfin, de magasins avec des merveilles dont j'ignorais l'existence même, tout était nouveau. Mais nous étions tellement excités que nous ne nous sentions pas dépaysés dans ce fantastique décor.

Au bistrot, après le café, nous demandâmes notre chemin. C'est très simple, nous expliqua-t-on, vous prenez la rue de Lyon, là le long de la gare. Sur la droite vous trouverez une large avenue. C'est l'avenue Ledru-Rollin qui vous mènera droit au pont d'Austerlitz. Vous le traverserez, vous monterez tout droit. Vous ne pouvez pas vous tromper ; sur le côté gauche du boulevard il y a le métro aérien qui rentre sous terre.

Là, devant nous le pont. Il donnait une impression de force, de solidité. Nous réalisâmes brusquement que nous allions traverser la Seine. Instinctivement nous nous tûmes. Comme fleuve, je ne connaissais que le Niémen, que j'aimais tant. Mais dans mon imagerie enfantine la Seine, fleuve de Paris, valait dix Niémen. Elle ne pouvait être que plus large, plus profonde, plus belle. Un moment d'hésitation à l'entrée du pont, et sans nous regarder nous nous avançâmes en silence. Arrivés au milieu, nous nous penchâmes par-dessus le parapet. Où était-elle, l'eau claire du Niémen ? Les sapins ? Les prairies ? Le sable jaune ? Le bois de flottage ? Et ma pierre plate ? Et même l'embouchure de la puante Gorodnitschanka ? Ici, la pointe d'une île avec une rangée d'arbres qui essayaient de cacher des maisons aux toits d'ardoises et aussi une église, sur une autre île (n'était-ce pas Notre-Dame ?) qui s'encadrait assez gentiment, il faut le dire, dans le décor. Les péniches qui allaient et venaient, animaient un peu le tableau, il est vrai. Mais les pêcheurs, alors eux, ne faisaient pas du tout vrai. Assis sur des pliants, comme des bourgeois ! Est-ce qu'il y avait seulement du poisson dans cette décoction de chicorée qui coulait là en bas ? Nager dans cette eau de vaisselle ?

Nous reprîmes notre marche, mais notre joie était éteinte. Nous dépassâmes un vieux portail d'hôpital et de nouveau nous arrêtâmes en contemplation. Des rames de métro, dans un boucan infernal, plongeaient sous terre, des wagons rouges et verts s'abîmaient corps et bien dans la nuit. D'autres peinaient, s'essoufflaient pour monter vers la lumière. Ceux qui nous avaient indiqué notre chemin s'étaient trompés : le boulevard de l'Hôpital n'était pas là où le métro aérien rentrait sous terre, mais là où le métro souterrain se libérait de l'étreinte des ténèbres.

Cela me vint tout à coup. “Demain. Demain sans faute.”

“Quoi, demain ?” ’Haïm, visiblement, ne comprenait pas.

“Il faut que je voie. Il faut que je sache.”

“Quoi donc ?”

“Oui, demain j'irai le voir.”

“Qui ça ?”

“Un monsieur.”

“Un monsieur ?”

“On m'avait demandé à Grodno de transmettre un bonjour à un monsieur.”

“Je ne savais pas qu'il y avait à Grodno quelqu'un qui connaissait des ‘messieurs’ à Paris.”

“Ce n'est pas quelqu'un, c'est une amie.”

“ Une amie ?”

“Oui, Mariyé, une très bonne amie.”

’Haïm n'insista pas. Mais il me regarda comme quelqu'un de très fatigué par une journée particulièrement éprouvante. La place d'Italie, quartier général des Grodnoniens à Paris, était devant nous. Nous étions arrivés.

17

Ils étaient là nos Grodnoniens, près du bassin entouré de verdure au milieu de la place d'Italie. Une vingtaine, à première vue. Quelques-uns jouaient à un jeu que je ne connaissais pas et qui consistait à lancer à la main, au loin, des boules de bois. D'autres, par petits groupes, discutaillaient ferme. Ils étaient, pour une grande majorité, beaucoup plus âgés que moi et je ne connaissais la plupart d'entre eux que de vue. Mais au milieu du tintamarre de ce carrefour où débouchaient tant d'artères, j'avais l'impression que nous formions une famille. Exclamations, accolades, embrassades même. Il m'a fallu un certain temps pour pouvoir poser la question qui me brûlait : “Et le travail à Paris ?” “Moche.”

La rue Véronèse était toute proche. C'est là que quelques copains nous emmenâmes pour nous présenter à Monsieur Armand. Véritable parrain, certains disaient même la providence des Grodnoniens, ce gardien de la paix en retraite, un brave Rouerguais de Paris, gérait un petit hôtel où habitaient en permanence une dizaine de camarades. Pratiquement tous les arrivants y faisaient au moins une petite halte.

Obèse, il était installé à longueur de journée dans son bureau derrière une table encombrée d'un grand livre de police, de toutes sortes de papiers, d'une planche à découper et d'un canif, toujours ouvert, avec lequel il taillait de petits cubes de saucisson sec qu'il mâchonnait sans cesse, arrosés d'un petit Cahors qu'il tirait directement d'une barrique en perce, posée sur une sorte d'étagère. Son crâne pointu, avec ici et là quelques cheveux blancs, très longs, brillait sous la lumière crue de l'ampoule constamment allumée au milieu de l'abat-jour plat, émaillé mais ébréché. Ses yeux bougeaient par mouvements brusques, on aurait dit qu'ils sautaient un obstacle à chaque mouvement. J'y lisais toujours une certaine mélancolie. Les bergers de haute montagne doivent avoir un regard pareil, me disais-je, sans d'ailleurs m'expliquer d'où me venait cette idée.

Un éternel sourire enfantin errait sur son visage et de sa voix de fausset, qu'il voulait bougonne, il grommelait souvent des choses dans le genre : “Dis donc espèce de vaurien, il y a longtemps que tu n'as pas écrit à tes parents.” Tous étaient conscients de son amitié agissante. En contrepartie personne ne lui occasionnait jamais le moindre ennui. Jamais de tapage ni de chapardage. Pas d'impayés non plus. Là il faut tout de même préciser qu'il savait attendre parfois deux ou trois mois. Et même filer la pièce à un garçon aux abois, surtout s'il s'agissait d'un étudiant. “Je m'incline, disait-il, devant des gens qui ont de l'éduc

et de l'instruc." Lui-même ayant obtenu son certificat d'études primaires des années auparavant, après deux échecs consécutifs, se considérait comme un intellectuel.

Il eut vite fait de nous classer : "Des clandestins. Pas de permis de séjour. Pas possible de vous louer une chambre sans vous inscrire dans le livre de la police. Un contrôle, et on est tous dans la mouise. Mais pour deux ou trois nuits, vous pourrez coucher dans la piaule, derrière le bureau." Qui d'autre qu'un ami peut vous accueillir ainsi ?

Le lendemain, il nous recommanda de faire du porte à porte en banlieue. La grande idée était de chercher non seulement une chambre à louer dans un pavillon, mais un petit rentier qui ne nous demanderait pas si nous avions un permis de séjour. Neuf heures d'affilée, nous tirâmes des sonnettes, dans des rues désespérément semblables. En vain. Le soir, monsieur Armand nous remonta le moral. Le lendemain, même carrousel. Sans parler, sans nous regarder, nous avancions. Les terrains vagues entre les pavillons devenaient de plus en plus longs. Le troisième jour, au moment où nous partions, monsieur Armand nous glissa un morceau de papier : "Essayez là-bas. Vous trouverez peut-être quelque chose."

Nous allâmes tout droit à l'adresse indiquée. Aux confins d'Asnières et de Gennevilliers, au bout d'une impasse, dans un pavillon en briques rouges, le couple Piedboeuf semblait nous attendre. Pas la moindre question. Nous leur convenions parfaitement, jeunes et vigoureux comme nous l'étions – de quoi décourager les maraudeurs et les cambrioleurs. Cela faisait un long trajet pour Paris, mais nous conclûmes l'affaire sur-le-champ. Pour un mois ou deux, pensions-nous, en attendant de trouver mieux.

Nos logeurs paraissaient nous ignorer complètement. Ce qui ne les empêchait pas de "visiter" notre chambre très régulièrement. 'Haïm disait qu'ils ressemblaient au *stróż*[66] de la grande cour, en face de leur épicerie rue Brygicka à Grodno, qui était, comme tout *stróż* polonais se respectant, un indicateur de police. Les Piedboeufs avaient bien la tête à ça. Moi, j'avais du mal à concevoir que monsieur Armand nous aurait envoyés à des indicateurs de police. De toute façon, puisqu'ils nous logeaient, nous n'avions rien à craindre. Finalement nous sommes restés deux longues années dans ce sinistre pavillon. Heureusement, nous étions ensemble.

C'est le lendemain de notre installation à Asnières, et avant même de me préoccuper de chercher du travail, que je fis mon pèlerinage. Il était à peine huit heures du matin quand, près de la sortie du métro "École Militaire", je débouchai sur le Champ-de-Mars. La Tour était là, à portée de main. Je lui souris et il me sembla que, majestueusement, elle me

[66] *Stróż* [strouj] : en polonais, gardien-concierge.

répondait par une légère génuflexion. La “portée de main” faisait un bon kilomètre. Au fur et à mesure que je m'en approchais, je découvrais un colosse menaçant mais non dépourvu d'élégance. Non, ce n'était pas une dame à faire des génuflexions. Je ne voyais même pas les parterres à la française. Ni les voitures. Le nez en l'air, je fixais le campanile, là-haut.

Arrivé sous la tour, j’allai tâter, l'un après l'autre, les quatre massifs de maçonnerie qui portaient les piliers. “Quel poids ont-ils donc à supporter ?” J'avais pensé à haute voix. “Sept millions de kilos.” Inattendue, un peu caustique, la réponse était venue d'un homme en bleu de travail. Désabusé, le préposé à l'entretien de l'ascenseur : “La Tour Eiffel, on en fait tout un plat...” Bavard, cependant, et prenant apparemment plaisir à se faire mon mentor. Il se rendit rapidement compte que je comprenais la mécanique et d'un geste magnanime, il m'invita à pénétrer dans la sacro-sainte salle des machines du fameux élévateur hydraulique, en principe interdite au public. Au milieu d'explications très techniques il m’offrit une foule de détails et de chiffres sur la tour elle-même qui, à ses dires, n'était qu'un simple montage de mécano : douze mille pièces métalliques, préfabriquées, reliées entre elles par deux millions et demi de rivets de fer ! C'était enfantin mais, encore, il l'avouait, il fallait y avoir pensé. Et les trois plates-formes, dont la troisième surmontée d'un pavillon avec campanile dont le balcon était exactement à trois cents mètres. “Pour cent sous tu prends l'ascenseur et tu y es.” “Cinq francs pour monter ! Mais pour cinq francs je peux manger pendant quatre jours !”

“Si tu es fauché, tu n'as qu'à venir un dimanche. Le jour du Seigneur, c'est seulement trois francs. Ou alors : grimpe à pattes. Ça ne fait que deux ou trois étages, une fois qu'on s'est farci les mille six cents premières marches. Je n'ai jamais essayé (le ton était devenu brusquement grave) mais tout le monde dit que de monter à pieds ça provoque des vagues sous la casquette. J'aime autant pas aller vérifier. Une fois je me suis laissé prendre par des vagues comme ça. En avril 1917. Au Chemin des Dames. Pendant des heures et des heures, un torrent d'obus français et allemands au ras de ma tête. C'est là que ça s'est mis à cogiter dur là-dedans. Et puis j'ai entendu un cocorico : ‘En avant les petits gars !’ et j'ai vu le pitaine nous montrer la direction des bons copains d'en face. Avec son pistolet, il nous laissait passer devant, le doigt sur la gâchette, aimable. A ce moment-là, j'ai pensé vite et fort. Depuis ce jour-là je suis anar. Tu es un blanc-bec, le mot anarchiste ça ne doit pas te dire grand chose. Ah, mes chefs bleu horizon ! Tu aurais dû les entendre ! Pour la Patrie, qu'ils disaient, j'étais dans la boue et la merde. Pour la République. Ils s'en payaient de la majuscule. Et la Liberté et l'Égalité et la Fraternité ! Mon cul !”

Je montais. Au début, je comptai les marches. Après je perdis le compte et alors un sentiment d'irréalité s'empara de moi. Mon cul ! Pourquoi cette grossièreté ? C'était si fort

ce qu'il venait de dire sur la guerre. On pouvait ne pas être d'accord mais ça avait le mérite de la sincérité. J'en étais sûr. Ça venait du fond des tripes. Alors pourquoi avait-il tout gâché ? Mon cul ! Mon cul ! Que disait-elle donc Mariyé à propos d'un lèche-cul ? Ah oui. “Quand il est écrit qu'une bouche doit lécher un postérieur, celui-ci se présentera devant elle de lui-même.” Pour Mariyé il n'y avait pas de hasard dans la vie. Le destin, la fatalité réglaient tout. Je ne l'ai jamais entendue parler du Bon Dieu. Cela aurait été intéressant de savoir ce qu'elle en pensait. C'est à cause d'elle que j'étais là, en train de grimper. Au lieu de chercher du travail. Mais peut-être était-il important que je sois là ? Mariyé et ses loupiotes. Il fallait que je trouve. Elle ne disait jamais rien pour rien. Mais toujours des devinettes. Pas facile.

Voilà la première plate-forme. Le restaurant, les boutiques de souvenirs et Schturmak. Ça par exemple ! Schturmak ici ! J'avais le souffle un peu court. Je montais sans doute trop vite. Ralentir, mais ne pas s'arrêter. Non, ce n'est pas Schturmak. Il ne lui ressemblait même pas. C'était simplement à cause du pansement qui lui cachait l'oreille. Schturmak, le nôtre, l'usurier de la rue Dominikanska, n'avait qu'une seule oreille. Voilà pourquoi j'avais fait le rapprochement. Toute la ville parlait de lui. Personne ne disait “pot de chambre”. On disait tout simplement “un *schturmak*”. Tout le monde. Même ma mère. Pourtant, Dieu sait qu'elle n'avait jamais prononcé un vilain mot sur quiconque. Les matins d'hiver elle me disait : “Va vider le *schturmak*. Dans le cabinet d'aisance derrière la maison. Pas dans la neige près de la porte.” Et tout ça à cause de Mariyé. Qui d'autre aurait pu lancer une affaire pareille ? Elle l'avait fait le jour où cet avare lui avait refusé une obole pour une collecte qu'elle avait entreprise pour une fille-mère dans le besoin. Des filles-mères, il n'y en avait pas beaucoup chez nous, mais quelques-unes tout de même. On les plaignait plus qu'on ne les méprisait. Souvent même on s'efforçait de les aider. Beaucoup. Surtout quand on connaissait le père de l'enfant et qu'on pouvait le mettre à l'index.

Je me demandais comment j'étais arrivé à penser à Schturmak. Était-ce l'effort ? Parce qu'à présent je peinais vraiment. Mes jambes étaient lourdes, lourdes. Les doigts crispés sur la rampe, tirant de toute la force de mon bras, je me hissais lentement, marche après marche : elles devenaient, me semblait-t-il, de plus en plus hautes. Tout cela parce que j'avais décidé en bas, en démarrant, de ne pas faire le moindre arrêt pendant toute la montée. Mais y avait-il une logique quelconque à mon dessein ? Et ce Schturmak que j'avais à peine connu et qui venait me turlupiner ! A Grodno j'apercevais ce vautour, de loin en loin, sur le pas de sa petite boutique. Il était là à guetter une proie. Une fois l'an, je le voyais de plus près. C'était quand je venais avec ma mère chez son voisin, monsieur Yanowski, acheter du tissu pour un pantalon. La tête couverte d'une grande calotte ronde, noire, monsieur Yanowski avait toujours un grand livre du *Talmud* ouvert à côté de ses balles de tissu. Il interrompait son étude quand quelqu'un entrait, mais visiblement à contrecœur. Tiens me

voilà maintenant à m'appesantir sur un marchand de tissus ! Et toujours cet escalier de malheur. Et mon souffle saccadé.

Au fait, pourquoi ma mère m'emmenait-elle dans ce magasin-là ? Elle ne me demandait jamais si le tissu me plaisait. Fort, résistant, pas salissant, ne se chiffonnant pas et bon marché ; voilà comme elle le voulait le tissu, ma mère. Couleur, dessin ? Secondaire. Dans ce domaine elle n'en faisait qu'à sa tête. Elle n'écoutait même pas le brave commerçant qui lui disait pourtant : “Rivtzia vous prenez trop de tissu pour un pantalon et pas assez pour deux.” “Ne vous inquiétez pas ’Haïm Eyzer, lui répondait-elle, Fomin est un as. Il a appris le métier chez Gruntman, le meilleur tailleur de la ville. Il sait en couper deux dans ce métrage.” Et voilà pourquoi, pendant des années, j'ai porté des pantalons trop courts... “C'est en coupant et non en cousant qu'ils gagnent leur vie tous les fourreurs, tailleurs et autres casquettiers”, disait grand-mère Éthel et, à sa suite, sa fille Rivtzia.

A présent je m'élevais vraiment entre terre et ciel. La sueur me coulait abondamment dans le dos. Tout mon visage en était inondé. Des gouttes salées. Entre monsieur ’Haïm Eyzer Yanowski étudiant son *Talmud*, et Schturmak l'usurier, où en étais-je moi Yossef ? Entre le premier qui avec son fils Daniel, mon aîné d'un an, s'apprêtait à partir en Palestine et le second qui n'avait jamais envisagé autre chose que de vivre de son usure à Grodno ? Monsieur Yanowski, Daniel, le *Talmud*. Trois images inséparables. Le *Talmud* ! Des rangées de grands livres, reliés plein cuir, que je voyais à Szczuczyn dans la pièce qui avait servi de bureau à mon grand-père. Y toucher ? Ah, non par exemple ! Cela aurait tenu du sacrilège. Schturmak, lui, allait tous les vendredis à la synagogue. Pieux ? Allons, allons. Seul un homme comme monsieur Yanowski devait pouvoir se pencher sur un gros livre aux coins rognés et aux pages jaunies. On n'avait jamais vu Schturmak le faire. Mais là n’était pas leur seule différence, à ces deux *Yids*. Rivtzia disait : “*Reb* ’Haïm Eyzer, je pourrais t'envoyer chez lui pour acheter du tissu !” Bien sûr, elle ne le faisait pas. Elle n'allait tout de même pas renoncer au plaisir de lui faire dérouler toutes les balles de tissu. De tâter et de comparer. De chiffonner pour ensuite repasser du dos de la main... “Homme intègre” était une expression chère à maman. “Wolf était intègre” – l'ai-je entendu dire souvent de mon père. Monsieur Yanowski l'était.

Mariyé et le Bon Dieu. Monsieur Yanowski et le *Talmud*. La piété. A quoi l'interminable ascension dans cette cage métallique me faisait-elle penser ! Et de quelle façon ! Comme si j'avais d'urgence à résoudre tous ces problèmes subtils. Le maillot, la chemise, étaient trempés à les tordre. Des frissons succédaient à des bouffées de chaleur. Les genoux pliaient sous le poids de mon corps. Ils n'en pouvaient mais. Intègre, droit, Avraham-Shimon Marszak l'avait été aussi. Le *Talmud* et l'intégrité. Encore ce *Talmud* !

C'est presque dommage qu'à mon âge il soit déjà trop tard pour commencer à l'étudier. Saurai-je être dans la vie intègre comme monsieur Yanowski ? Comme grand-père. Comme papa. Oui Papa, l'avait été, sans les gros livres difficiles.

Où était-il en ce moment monsieur Yanowski ? Et son fils Daniel ? En Palestine ? Et moi, où étais-je ? Prisonnier d'une tour à Paris, voilà où j'étais. Et épuisé par l'effort, mort de fatigue. La Palestine ? Il ne serait pas content monsieur ’Haïm Eyzer Yanowski s'il m'entendait. D'ailleurs Zalman non plus. Ni Reuven Yelin, mon copain de la bibliothèque. Aucun d'eux ne disait la Palestine. *Éretz Israël,* ils ne connaissaient que cela. Pas pour moi. Et la Pologne non plus. Pourquoi ? D'où venait ma certitude ? Et puis, qu'étais-je venu chercher ici, à l'instigation de Mariyé ? Finalement cette marchande de volailles... Paris, si loin. La Tour Eiffel, si haute, vers le ciel. Le ciel ? Oui, le voici. Quand on débouche sur la troisième plate-forme il est juste au-dessus de votre tête. Le ciel et le linceul. Et le sang. Mariyé et ses charades. Mariyé l'énigmatique. Oui, pas de doute possible, elle avait eu raison ! La Liberté, l'Égalité, la Fraternité ! Près de cent cinquante ans avant, le peuple de France avait combattu pour cela et pour la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. Écrites avec le sang des tombeurs de la prison de la Bastille, ces majuscules n'avaient rien de choquant. C'étaient des révolutionnaires qui les avaient écrites. Pas des anarchistes. Il s'imaginait, l'anar en bas, qu'on pouvait vivre sans un État. Il avait tort. Sans contrainte aucune ? Mille fois tort ! En insurrection perpétuelle ? Si cela lui plaisait, libre à lui. C'était son affaire. “Liberté, Égalité, Fraternité” était un cadre, certes astreignant, mais qui avait de la grandeur. Et pas un vain symbole comme il le prétendait. Sans ces principes, l'abbé Grégoire aurait-il pu faire émanciper les cinquante mille serfs juifs de France ? Pour moi il n'était pas concevable qu'il puisse y avoir des abbés comme l'abbé Grégoire en dehors d'un tel ordre. En Pologne, je n'avais jamais entendu parler de prêtres pareils. En Russie... Mais bon sang ! C'est en Russie que j'avais vu Fraternité, Égalité, Liberté ! Sur des timbres-poste après la Révolution. La surcharge *Bratzvo*, *Rovienstvo*, *Svoboda* ! Avec deux sabres croisés. Des armes de guerre. Étaient-ils vraiment indispensables ? Pologne, Russie. Non, nulle part ailleurs qu'en France je n'aurais pu trouver un homme comme monsieur Armand.

Le vent là-haut eut vite fait de sécher mes vêtements. C'était l'heure de redescendre. Mes paupières étaient lourdes et un léger vertige m'obligeait à tenir la main courante. Mais le bruit de mes talons ferrés sur les marches de la tour Eiffel résonnait comme un alléluia.

18

Sans permis de séjour, sans carte de travail, la vie n'était pas simple. Que pouvais-je espérer ? Un boulot au noir, mal payé, instable. A quelques exceptions près, nos seuls employeurs potentiels étaient des artisans juifs. C'est autour de la République, à Belleville et dans la proximité de l'Hôtel de Ville qu'on les trouvait. Tailleurs, maroquiniers, tricoteurs, casquettiers, horlogers, tous avaient dans leur regard une expression de crainte et d'attente qu'ils avaient apportée avec eux de l'Est. Au moins, je n'étais pas dépaysé. Généralement ils travaillaient tous à domicile. La nuit, le matelas venait prendre la place des tréteaux et du plateau de la table. Le yiddish suffisait pour se débrouiller dans leur métier et la plupart d'entre eux savaient peu et mal le français. Ils s'étonnaient que je parle sans trop de difficulté.

A Belleville j'appris à couper des gants ; rue des Francs-Bourgeois, je piquai mes premiers points sur une machine à coudre ; rue Saint-Denis on m'expliqua comment on monte un tricot et rue Jean-Pierre Timbaud je me familiarisai avec les manches raglan. Moi, qui à Grodno ne voulais entendre parler que de mécanique, j'en étais réduit à accepter n'importe quel travail. Du coup il m'arrivait de rêver que je m'inscrivais dans une faculté. C'est la solution qu'avait adoptée beaucoup de Grodnoniens que j'avais rencontrés à Paris ; leur statut d'étudiant leur donnait une existence légale, et très souvent, sous ce couvert, ils avaient trouvé du travail. Mais que pouvais-je faire sans bachot ?

Tous nos patrons étaient dans leur atelier dès l'aube jusque tard dans la nuit : “As-tu une idée du nombre de pantalons que je dois couper pour faire de mon fils un médecin ?” Notre rythme de travail, à leur idée, était toujours trop lent, notre salaire, trop élevé. Pire que les bas salaires, le chômage et l'appréhension d'un accident du travail était la peur des contrôles de police. L'employeur, lui, s'en tirait généralement avec une amende. Pour nous, cela signifiait l'expulsion immédiate.

Cependant, petit à petit, ’Haïm et moi réussîmes à nous faire connaître et nous arrivions à travailler, en moyenne, une vingtaine de jours par mois. Ma “place” préférée était de loin l'atelier d'un ferronnier, près de la Nation, par qui j'arrivais à me faire embaucher de temps à autre pour quelques jours consécutifs. C'était le seul endroit où ce que j'avais appris à l'école me servait à quelque chose. Le stage que j'avais fait aux machines agricoles chez Méïr Trachtenberg m'avait fait aimer les tenailles et les marteaux, les poinçons et les

mandrins, le feu et l'eau. Je n'étais pas tout à fait un novice. Là-bas des socs de charrues, ici des portes ouvragées. Mais mon patron surveillait la porte d'entrée et chaque fois qu'elle s'ouvrait sur un visage inconnu, son teint virait au gris cendre et il se mettait à trembler. Un soir, après la fermeture, il m'expliqua gravement, avec beaucoup de prévenance, qu'il ne pouvait plus m'employer à cause de son ulcère à l'estomac, qui ne supportait pas le son de la cloche à la porte quand je me trouvais dans les parages. Je crus en sa sincérité.

Il y eut aussi l'entreprise de récupération de métaux, que 'Haïm avait dénichée dans le fin fond d'Ivry. On n'apercevait le grand patron que quelques instants par jour. Il faisait son entrée dans la cour boueuse dans une longue Hispano-Suiza couleur crème, qui nous faisait béer d'admiration. Dès qu'il coupait le contact, nous devions cesser illico tout travail et nous précipiter pour laver la voiture. Le chantier était en réalité dirigé par un contremaître, une brute inculte, un rusé voleur. Lors de la pesée du camion vide, il nous faisait monter dedans, cachés sous une bâche. Au moment du chargement nous sautions du camion et ainsi, à chaque voyage, il escroquait son employeur de cent cinquante kilos de marchandise. A raison de six ou sept camions par jour, il vendait cinq à six tonnes de métaux par semaine à son propre compte. Nous faisions le gros dos, nous nous taisions. Nous n'en n'avons jamais soufflé mot aux copains et nous évitions d'en parler entre nous. Des jeunes gens de familles honorablement connues à Grodno, se rendre complices d'un vol ? Inimaginable ! Mais nous étions aux abois, et Grodno était loin. Nous ne nous décidions pas à quitter la place. Finalement, c'est l'homme à l'Hispano qui, en deux minutes, résolut nos scrupules de conscience. Nous venions de terminer le lavage de la voiture. Elle était là, devant nous, belle, racée, rutilante. Avec un bel ensemble nous nous glissâmes sur les sièges en cuir blanc ... Nous eûmes à peine le temps de saisir le volant pour une seconde de rêve que le patron hurla : "Dehors ! Dehors, sales Polaks !" Il avait d'ailleurs parfaitement raison : nous étions des Polaks et nos salopettes étaient sales ...

Cela faisait deux ans que nous étions en France. Deux ans dans l'attente d'un miracle qui nous ferait avoir une carte de travail. Malgré toutes nos difficultés, nous avions réussi à économiser quelques billets. On dit que les gens riches ont de gros soucis : comment placer leur argent. Sans être riches, nous avions le même problème, ne sachant que faire avec nos quatre sous. A cause de nos propriétaires-explorateurs nous ne voulions pas laisser l'argent dans notre chambre. Par ailleurs il était impensable qu'un illégal aille se faire ouvrir un compte dans une Caisse d'Épargne et j'avoue que cela me dérangeait beaucoup de ne pas avoir mon livret, comme ma mère me l'avait inculqué dès ma prime enfance. Heureusement nous fîmes la connaissance de monsieur Tenenbaum, un gantier de la rue du Vertbois. D'une honnêteté scrupuleuse, il était l'un des rares à nous payer au plein tarif quand il nous employait. Dans une boîte de cacao Van Houten notre argent était toujours à

notre disposition sur la planche du haut dans le placard de cuisine de madame Tenenbaum, qui, la pauvre, n'en dormait pas.

A un moment donné, pendant près de trois semaines je ne pus trouver la moindre embauche. Pour la première fois j'étais un peu démoralisé. Un soupçon de doute venait me taquiner la nuit. Mais je réagis vite. J'avais senti le danger. Le doute m'était interdit. Autant abdiquer. C'était m'engager sur la pente savonneuse qui menait à faire la valise et repartir à Grodno pour y retrouver la grisaille sans avenir ou chercher une fille avec une dot pour ouvrir un commerce. Rien que cette idée suffit pour me redonner du courage.

Mais il m'en vint aussi une autre. Une nuit c'est la pensée de mon père qui me tint longtemps éveillé. Mon père ! Depuis mon départ de Grodno j'avais enfoui mon rêve sous le tas des petits ennuis quotidiens ou des joies fugaces. Mais dans l'impasse, profondément troublé, je l'appelai à mon secours, lui n'avait jamais douté. Tous ceux qui l'avaient connu étaient parfaitement d'accord là-dessus. Les inconséquences des uns, les défaillances des autres, l'égoïsme de tous, ses propres faiblesses, car il avait dû en avoir aussi, il avait su vaincre tous les obstacles. Mon papa ! Je ne serais pas moins fort que toi ! N'était-ce pas pour le prouver que j'avais monté les marches de la Tour d'une seule traite ?

Non, non ! De toute façon il ne pouvait pas être question pour moi de repartir. Car pouvais-je me présenter en vaincu devant ma mère ? Devant 'Hayélé ? Moi qui leur écrivais que je gagnais largement ma vie ? Moi, qui, oncle d'Amérique, envoyais des mandats à ma petite sœur malheureuse ? Pouvais-je envisager, ne serait-ce qu'un instant, d'apparaître devant elles et d'avouer mon échec ? J'avais beau affirmer que tout allait bien, je me doutais que Rivtzia n'était pas dupe. Elle m'écrivait régulièrement une fois par semaine une longue missive de quatre pages remplies de sa belle écriture aux grandes lettres arrondies, comme calligraphiées. Cent détails sur la vie de toute la famille suivaient la litanie de questions sur ma santé, ma façon de me nourrir, l'état de mon linge et de mes vêtements et enfin, en caractères un peu plus petits, une question anodine sur mes fréquentations. La lettre se terminait toujours par l'énumération de tous ceux qui la chargeaient de me transmettre le bonjour. Dans aucune lettre, jamais la moindre question sur mon travail. 'Hayélé, elle, ne m'avait écrit en tout et pour tout que deux fois. Après le premier mandat, un merci ému. Après le deuxième, une lettre coléreuse, agressive : elle était secrétaire de direction, gagnait bien sa vie et n'avait nul besoin de subsides. Elle terminait par : "Tu ferais mieux de faire ressemeler tes chaussures, plutôt que de m'envoyer de l'argent." Comment avait-elle su que mes chaussures avaient besoin d'un ressemelage ?

Trois semaines sans boulot ! Je faillis faire une bêtise : en banlieue du côté de la mairie de Montreuil, fonctionnait une officine qui moyennant un pécule substantiel, fournissait de faux contrats de travail qui permettaient de régulariser à la Préfecture de Police la situation

d'un illégal. La frousse que j'ai eue d'y aller me sauva d'une expulsion. Peu de temps après tout le trafic fut découvert. Si les promoteurs de cette œuvre de bienfaisance s'en tirèrent avec une peine de prison avec sursis, les travailleurs, eux, furent expulsés.

Le dos au mur je me lançai dans une aventure. Une rumeur s'était mise à circuler dans le square de la Place d'Italie : à Nevers “Les Locomotives” cherchaient d'urgence les aléseurs. Et si j'y allais au culot ? Au point où j'en étais. Peut-être n'auraient-ils pas l'idée de me demander mon permis de séjour ? Comme les Piedboeuf. Et même s'ils me le demandaient, je pourrais toujours dire : “Je l'ai oublié chez moi. Je vous l'apporte dans vingt minutes”, et je disparaîtrais. C'est monsieur Armand qui m’avança l'argent du voyage. Arrivé sur place je me présentai froidement au bureau d'embauche.

“Vous avez des références ?” A travers le guichet je voyais une tête chauve, des lunettes à monture d'écaille et une blouse grise. “J'ai appris l'alésage chez mon père. Faites-moi faire un essai et vous verrez que je connais le métier.” Une heure plus tard, un chef d'atelier m'ayant regardé travailler, décidait que j'étais “apte” et j'étais embauché sans que l'on me demande la moindre pièce d'identité. Pour la première fois depuis mon arrivée en France j'avais une occupation qui correspondait à mes études.

Je me fis apostropher très rapidement. “Eh petit, tu vas te faire mal voir. Tu casses la cadence !” Effectivement, je manquais d'entraînement. Consterné je m’appliquai à travailler plus vite. Cette fois-ci mon voisin se fâcha tout rouge. “Alors tu le fais exprès ! Fais gaffe !” Il me fallut du temps pour réaliser que je travaillais trop vite. Après les gantiers et les confectionneurs juifs, le changement était intéressant.

Je finis tout de même par bien m'entendre avec Antoine, mon voisin, et nous bavardions souvent pendant les pauses. Il me savait Polonais bien entendu, mais un jour, au cours de la conversation, je lui dis que j'étais Juif. “Tu es Juif, toi ? Ah, ça par exemple !” Jusqu'à la fin de la journée il ne cessa de m'observer à la dérobée sans toutefois m'adresser la parole. Le lendemain, dès mon arrivée, il vint vers moi. “Dis donc, c'est bien vrai ? Tu es Juif ?” “Puisque je te l'ai dit !” “Eh bien, tu n'es pas comme ceux de Nevers. Ceux-là, ils sont tous dans le commerce. Pour t'habiller, c'est même difficile de trouver ailleurs que chez eux.” Antoine avait beau avoir devant lui un prolétaire juif, il n'arrivait pas à accepter l'idée que beaucoup de Juifs étaient prolétaires. A Grodno ou à Nevers, à ce point de vue-là, les *goyim* étaient bien pareils. Il me laissa tranquille pendant deux ou trois jours mais je voyais bien que quelque chose le tracassait. A un moment donné, n'y tenant plus, et sans même attendre la pause, il s'approcha de moi. “On a discuté de ton cas, hier (pas de précision sur ce ‘on’) ... Alors, si t'es Juif... t'es circoncis ?!” “Bien sûr.” “Le pauvre !” Il

bégayait de frayeur. Après, il se comporta vis-à-vis de moi comme font les gens envers les grands invalides.

A la fin du mois j'empochai une enveloppe bien garnie. Le travail était facile, même agréable, mais les soirées solitaires n'en finissaient pas. C'est à Nevers que, pour la première fois, je franchis le seuil d'une librairie. Avec l'argent de ma paye fabuleuse j'achetai les premiers volumes des *Thibault*. Jusqu'à ce jour je connais par cœur des passages entiers du *Cahier gris*. Et c'est la veille de la deuxième paye qu'un employé de la comptabilité vint me trouver à l'atelier. "Après le boulot, tu passeras me voir. A l'embauche on a oublié de noter le numéro de ta carte d'identité." Tout était donc fichu. Dès la fin du travail, au lieu de me présenter au scribouillard, je filai directement à la gare pour prendre le premier train en partance pour Paris. "Les locomotives" de Nevers me doivent toujours le salaire mensuel d'un aléseur spécialisé débutant.

Les semaines de plein chômage étaient tout de même exceptionnelles. Dans l'ensemble, nous gagnions notre vie. Le manger ? Aucune importance. C'était soit la soupe populaire de la rue des Cordeliers, où, pour quatorze sous, nous avions un repas tout à fait convenable – un potage et un plat de légumes – soit un casse-croûte dans notre chambre avec un menu sans surprise : un œuf au plat, confectionné sur une lampe à alcool, du pain, beaucoup de pain, un verre de thé.

Notre programme de loisirs faisait partie des dépenses incompressibles. Un cinéma par semaine. C'était le début du parlant. Au moment où j'avais quitté Grodno le sujet à l'ordre du jour était *Le chanteur de jazz*, mais la bande n'était pas encore arrivée jusque chez nous. Quand, installés avec des copains dans une petite salle près de la place Daumesnil, nous avons entendu le "Hello man", la première réplique d'Al Johnson, nous nous sommes mis à applaudir si frénétiquement que nous entraînâmes toute la salle. L'opérateur dut interrompre la projection. Quant aux *Lumières de la ville* de Charlot, j'ai dû les voir au moins trois fois. Charlot avec son amertume et sa tendresse. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à maman et à Scholem Alei'hem.

Encore plus sacro-saintes que le cinéma étaient les sorties du jeudi soir et du dimanche après-midi au *Chalet du Lac*, du bois de Vincennes. A Grodno, je n'avais pas pu me résoudre à apprendre la danse. J'étais l'un des rares. Je n'allais jamais aux soirées dansantes de *Maccabi*, et je ne fréquentais pas le bal huppé des sociétés de bienfaisance dans la salle de la place de Batory. A l'époque, pour moi, tenir une fille dans mes bras en public frisait l'exhibitionnisme. Encore un des handicaps de Yourzyka ? En tout cas, à Paris, j'avais beaucoup de retard sur les copains. Tous se débrouillaient très bien et il y avait même parmi les Grodnoniens un vrai champion, Léo Kanel, qui m'avait précédé de quelques promotions

à l'École. Après avoir gagné un concours de charleston au restaurant de la Tour Eiffel, il fonda sa propre école de danse à la Rochelle. Voilà comment la section mécanique de chez monsieur Gożanski produisit un phénomène qui rendit des points à Szacki, *le* danseur professionnel de Grodno.

Ainsi donc, deux fois par semaine, je mettais ma seule chemise blanche ('Haïm en avait deux !), mon unique pantalon chic, gris perle (celui de 'Haïm était noir à rayures blanches) et nous prenions la direction du Bois de Vincennes. Au dernier moment avant de sortir (j'attendais que 'Haïm ait le dos tourné) je plongeais ma main dans ma valise (celle de Maszewicki bien entendu, sans poignée) pour me saisir d'un flacon de gomina : j'avais toujours du mal à maîtriser une houppe de cheveux rebelles que j'avais là, sur la tempe droite. Et nous partions danser… et draguer. Les filles que nous rencontrions là-bas étaient pratiquement les seules avec lesquelles nous pouvions entrer en contact. Vendeuses, petites employées, ouvrières, la plupart d'entre elles cherchaient simplement un amoureux pour aller se balader le dimanche et se bécoter dans les embrasures de portes cochères. Quelques liaisons sans lendemain. D'autres étaient franchement en quête d'un mari. Moi, je ne voulais plus à aucun prix, comme au temps de Lounia, me sentir un jouet entre les mains d'une femme. Je voulais être moi.

Ma peur de me lier se confondait dans mon esprit avec ma grande soif de liberté. Chaque jour pour moi inaugurait les grandes vacances après l'année scolaire. Une vraie griserie. Je me pris à détester les gardes-chiourmes et plus encore les juges. Pourtant, je n'avais jamais souffert moi-même ni des uns ni des autres. Mais il suffisait que je repense à la cour du rabbi Schkop, que je revoie le grenier d'où je guettais des visages inconnus derrière des barreaux, pour qu'un frisson me secoue le corps. J'avais envie de hurler que moi j'étais libre. Libre d'aller prendre un jus au *Roi des Cafés*, avenue des Gobelins. De faire ce qui me plaisait. De faire l'amour. Enfin libre, avec une majuscule. N'en déplaise à l'anar de la Tour Eiffel.

Du côté de l'égalité et de la fraternité, le tableau était plus morose. Là-dessus, je ne voulais pas trop m'appesantir, mais force m'était de faire certaines constatations. Nos copines étaient indifférentes à la nationalité et à la religion. Mais leurs parents, quand l'affaire commençait à devenir sérieuse, mettaient souvent le holà, voire le veto. ("On n'a rien contre vous autres Juifs. Vous aussi vous êtes des hommes. Mais que voulez-vous, on n'est pas du même bord."). Les choses finissaient la plupart du temps par s'arranger ensuite, habituellement autour du berceau du premier petit-enfant. Des drames pourtant aussi.

Quant aux maisons des Juifs de souche française, elles étaient pour nous bouclées à double tour. La grande majorité nous détestaient cordialement, et pour cause : voilà des gens qui vivaient en bonne intelligence avec le reste de la population locale et il avait fallu que nous, la racaille de l'Est, nous venions, pour éveiller une vague d'antisémitisme en France. Parce qu'avant notre arrivée, inconnu l'antisémitisme ! Oui, bien sûr, l'affaire Dreyfus… Mais de toute évidence, "il y avait une justice". Cela avait pris douze ans, mais (avec l'aide, il est vrai de Picquart et de Zola), l'équité avait eu gain de cause et Dreyfus avait été réhabilité. Et puis, c'était tellement vieux. Plus de trente ans. A la fin du siècle dernier. De l'histoire ancienne. Qui en parlait encore, aujourd'hui, de l'affaire Dreyfus ? Personne. En dehors des Juifs étrangers et des antisémites, vraiment personne.

Nous, nous étions pires que la peste. La peste, elle, frappe indistinctement toute la population et nous, nous étions venus pour leur nuire personnellement. Avec notre mauvais accent et nos liaisons désastreuses, ignorant la concordance des temps et le subjonctif distingué, nous attirions sans cesse l'attention sur nous. Incapables d'apprendre des choses aussi élémentaires que la nécessité de servir avec le poisson le vin blanc frais mais non glacé, de ne pas chambrer le vin rouge en trempant la bouteille dans de l'eau tiède, de ne pas fumer à table en bonne compagnie avant le fromage, décidément, nous n'étions pas fréquentables.

Nous pensions – naïveté ou jalousie – que ceux des nôtres qui étudiaient étaient mieux lotis que nous. Mais il n'en était rien. Parfois même pire. Indistinctement tous ceux qui baragouinaient le yiddish, ce jargon, étaient logés à la même enseigne. Leurs filles, leurs maisons, leurs synagogues, leur Patrie n'étaient pas pour nous. Nous n'y avions pas droit de cité, dans leur pays à eux, dans les cimetières de Colmar et de Bordeaux, où leurs aïeux avaient des pierres tombales depuis trois cents ans. Venez, venez voir dans le cimetière de Grodno, avais-je envie de leur crier, ça fait cinq cents ans qu'on y enterre mes aïeux. Ce n'est pas la première fois qu'on dit à un Juif après cinq siècles : "Va te chercher un cimetière ailleurs." Attendez ! Attendez !

Et les Juifs d'origine polonaise ? Et leurs enfants, dont nos patrons parlaient à longueur de journée pendant le travail ? Un confectionneur de la rue d'Aboukir, pour qui nous travaillions de temps à autre, nous avait invités à dîner, 'Haïm et moi, un vendredi soir. Nous mîmes notre beau pantalon. Après bien des discussions, nous décidâmes qu'un bouquet de fleurs s'imposait. Les bougies du *shabbath* étaient allumées ; sur la nappe blanche, six couverts. Cela faisait de longs, longs mois que nous ne nous étions pas assis autour d'une telle table et, tous deux nous étions franchement émus.

L'accueil de nos hôtes fut chaleureux. Leurs enfants, le fils brillant agrégé et la fille qui redoublait laborieusement sa première au lycée Voltaire, devaient arriver d'un instant

à l'autre. En les attendant nous n'eûmes aucune peine à trouver un sujet de conversation. Ils étaient originaires de Bialystok, la grande ville industrielle distante de quatre-vingt kilomètres de Grodno sur la route de Varsovie. Leur yiddish ressemblait beaucoup au nôtre. Le père, tout en parlant, ne cessait de consulter sa montre. La mère, au fur et à mesure que le temps passait, baissait la tête et fixait du regard un point précis du tapis.

C'est le fils qui arriva le premier. Il n'eut même pas l'air de nous apercevoir. Très poliment, dans un français châtié, il s'excusa de ne pas pouvoir rester à dîner. Le soir même une importante et exceptionnelle réunion de "la cellule" exigeait sa présence. Maurice Thorez, le nouveau secrétaire général du Parti, devait y venir en personne pour faire un exposé. La fille fit irruption un peu plus tard. Prétentieuse, pimbêche, elle nous examina d'un œil critique, vite dédaigneux : "Je ne dîne pas. Des potes m'attendent dans un bar des Champs", annonça-t-elle, la bouche en cul-de-poule. Ils allaient écouter Ray Ventura. Avec Alex Renard à la trompette et Dany Polo à la clarinette. "C'est leur premier concert à Gaveau !" Mais au fond pourquoi nous informait-elle ? Qui, ici, était à même de comprendre l'importance de l'événement ? "Pap', tu me files des biffetons, s'il te plait ?" Après le spectacle, ils allaient souper en bande à Montparnasse. Nous sommes restés en tête à tête avec les parents. Ce fut silencieux. Ce fut triste. Je me rappelai Wdowiak, "Cran d'arrêt", les minutes avant mon arrivée à Liège ; je lui en voulus de ne pas s'être trompé.

Je prends conscience brusquement d'un changement de ton dans mon récit. Ça m'est venu spontanément. Ma vie à Grodno avait été pour moi une course d'obstacles contre la montre. Je n'ai pu en décrire que les difficultés dressées par les autres et par moi-même sur mon chemin. J'étais en permanence sous pression. Je n'avais jamais le temps de souffler, sauf peut-être, pendant mes séjours à Szczuczyn. A peine une barrière franchie, je me trouvais devant une haie à sauter, sans pouvoir même prendre élan ni recul. Après le passage d'un fossé, j'avais aussitôt à escalader un mur. Des obstacles à n'en pas finir. Et impossible d'en éviter le moindre, d'en contourner un seul. Un kaléidoscope ! Et pour faire quelque chose qui se tienne, il faudrait trop d'ajustements qui engagent, trop de transitions qui obligent. Et même aujourd'hui, je m'y refuse. Une impossibilité inexplicable, angoissante, m'empêche seulement de l'envisager. Mais, tout à coup, je revis ma propre histoire d'une seule coulée : je sors avec l'ami 'Haïm de la gare du Nord par une clémente journée de septembre. Je n'ai pas d'argent, je n'ai pas de permis de séjour, pas de logement, ni de travail, et malgré cela je commence à vivre ! Et à respirer à pleins poumons.

19

Elle était fille-mère. Sa fille l'était également. Son petit-fils était à la Légion Étrangère et sa cheville gauche la trahissait de temps à autre. Bertha.

Le soir même de mon retour de Nevers, ’Haïm m'avait annoncé qu'il venait de trouver une place de fraiseur à Issy-les-Moulineaux. Son patron allait se débrouiller pour lui obtenir un permis de travail ! Mais il n'y a pas de joie sans peine : si ’Haïm “en règle” allait pouvoir loger près de son travail, j’étais supposé rester seul dans le lointain pavillon d'Asnières. Une autre nouvelle m'attendait : un fabricant de jupes de la rue Saint-Martin, qui m'employait de temps à autre, m'avait cherché le matin même pour une commande urgente.

Les piétons étaient nombreux rue Saint-Martin lorsque je sortis de la porte cochère après la première journée de travail. Habillée d'un manteau noir et chapeautée d'un bibi qui devait avoir vingt ans d'âge, une dame imposante marchait devant moi d'un pas très digne. Brusquement je la vis se tordre la cheville et s'étaler de tout son long sur le trottoir. Je l'aidai à se relever. “C'est toujours la même qui me joue un satané tour.” Puis, m'ayant examiné d'un rapide regard : “Vous êtes bien gentil, jeune homme.” La cheville enflait à vue d'œil.

“Voulez-vous que j'appelle un taxi pour vous emmener à l'hôpital ?” “Pensez-vous ! Je la connais, ma cheville : trois jours de glace et il n'y paraîtra plus. C'est seulement dommage pour le mandat de mon petit-fils, qui ne partira plus aujourd'hui. Parce que j'allais justement à la poste, un peu plus bas, pour l'expédier. Il est à Sidi-Bel-Abbès, le petit Richard-Gaétan, à la Légion. Il faut bien qu'il puisse se distraire un peu. Vous pensez bien que Sidi-Bel-Abbès, rien qu'avec sa solde de légionnaire ce n'est pas bien gai. Et ce n'est pas sa mère, qui est dans un sana, qui peut lui envoyer des sous. Alors tous les mois, je lui expédie un petit mandat.” Sans plus de façons, elle sortit de son sac un billet de cinquante francs, de la menue monnaie pour les frais d'envoi et un mandat tout rempli et me demanda d'aller à la poste pour l'envoyer. Elle habitait tout près, elle allait se débrouiller toute seule pour rentrer. En s'appuyant d'une main sur la façade des maisons, elle commença à remonter la rue, sans plus s'occuper de moi. L'argent et le mandat à la main je la regardais partir en clopinant, ébahi et ému. Tant de détails personnels en trente secondes ! Pourtant nous n'étions pas dans un train. Une inconnue, me confier cinquante francs, sans me connaître ni d'Adam ni d'Ève !

En sortant du bureau de poste je la retrouvai, un peu plus haut dans la rue : “Vous n'avez pas eu peur, madame, que j'empoche l'argent et que je file ?” “Jeune homme !” – le ton voulait plutôt dire “naïf gamin” – “pendant près de trente ans, j'ai tenu une loge dans un immeuble bourgeois du dix-septième arrondissement, avenue de Wagram. Vous pensez si je sais juger les gens !”

Elle habitait une vétuste bâtisse au fond de l'impasse de la Cité Saint-Martin. Je l'aidai à monter les marches de bois usées, aussi dangereuses que celles de Yourzyka. Dès que nous entrâmes chez elle, elle me tendit sans mot dire une vessie à glace. Je ne connaissais pas le quartier ; on me renvoyait d'un magasin à l'autre. Garçons de café et épiciers me rembarraient. Finalement, c'est un très solennel maître d'hôtel, au grand restaurant de la gare de l'Est, qui me donna de la glace, en m'assurant “qu'il était entièrement à mon service”. Quand je lui demandai combien je lui devais, j’eus droit à un “Oh !” altier. J'étais peiné d'avoir froissé cet homme en faisant preuve d'un manque de savoir-vivre.

Je retrouvai ma patiente installée dans un fauteuil, les traits creusés par la douleur, son pied enflé posé sur un pouf. A portée de sa main, un plateau en argent, avec une bouteille de Chartreuse verte, et deux petits verres. Dès que j’eus mis la glace sur la cheville, elle poussa un profond soupir de soulagement. Aussi sec, elle me demanda mon nom. “Moi je m'appelle Bertha.” Je ne voulais pas m'incruster. “Madame...”, commençai-je en hésitant. Et puis tout à coup, je m’enhardis : “Madame Bertha, est-ce que je peux vous être encore utile ?” “Ah non ! Bertha tout court. Ça fait sous-maîtresse, ‘madame Bertha’. Asseyez-vous. Vous n'êtes pas trop pressé, n'est-ce pas ?” Elle remplit les deux verres, mais cette fois, je n’osai pas refuser.

“Vous avez beau parler sans accent, je vous sens étranger. De l'Est, n'est-ce pas ? Juif sans doute. Dans mon immeuble, j'en avais deux, des locataires juifs. Maintenant, parlez-moi de vous.” Elle aspira une gorgée de liquide velouté, tout en claquant la langue contre le palais. J'en fis autant et, à ma grande surprise, je trouvai ça bon et je me mis à parler. Je ne trouvai des choses intéressantes à dire que sur ma mère, avec un luxe de détails que je ne croyais même pas connaître.

Quand je me tus, elle me lança à brûle-pourpoint : “Pourquoi est-ce que vous ne viendriez pas loger ici ?” L'appartement de sa fille était là, derrière ce mur, identique au sien : une pièce, un petit renfoncement avec l'arrivée du gaz – c'est le coin cuisine, qu'on cache par un rideau. L'eau, l'évier et les commodités, étaient sur le palier, communs à quatre locataires, tous des gens convenables, propres. Bien sûr, ce n’était pas le confort du dix-septième. “Les waters sont à la turque, pas modernes, mais souverains contre la constipation !”

Sa fille (elle s'appelle Ségolène, un beau nom, n'est-ce pas ?) avait eu un enfant à dix-huit ans. Un garçon (pointe de dépit dans sa voix) : “Ségolène n'a pas toujours été raisonnable. Une vie de patachon, pas de travail stable, aucun souci pour l'avenir. Et puis le diable au corps : des avortements souvent, trop souvent. ‘Il suffit qu'un homme me regarde pour que je sois enceinte’, elle me disait. Vous, vous avez déjà vu une chose pareille ? Pas moi !” Mais à présent Ségolène était au sanatorium. Depuis cinq ans, et les médecins n'étaient pas encourageants. Richard-Gaétan, son fils, n'était pas près de revenir. “L'Afrique c'est loin. La Légion ça enchaîne les faibles et ça envoûte les forts. Et les capables y font carrière.” Mais sait-on jamais ? Alors elle, Bertha, avait décidé de garder le logement. Au cas où. Arrivée à ce point de son monologue elle remplit d'office les deux verres. “L'appartement est inscrit au nom de ma fille et il le restera, même si vous y habitez. Je sais que pour vous...”

Ensuite j'appris pêle-mêle qu'avenue de Wagram elle graissait les portes de l'ascenseur une fois par mois, brossait les tapis de l'escalier deux fois par semaine et montait le courrier trois fois par jour, que ses étrennes et ses pourboires, elle les plaçait chez un notaire qui l'avait même prévenue : “Ne vous dépouillez jamais. Il faut toujours pouvoir donner aux enfants.” Que dans la vie il ne fallait compter que sur soi, ne jamais demander un sou ou un service aux autres, surtout pas aux amis et aux enfants encore moins qu'à quiconque. “Sauf quand on se tord la cheville gauche...” ajouta-t-elle avec un sourire d'excuse.

Elle me confia aussi qu'un jour une occasion s'était présentée – “une petite bricole en viager” en Basse Normandie –, et qu'elle n'y avait pas résisté. Et aussi que tout le rez-de-chaussée de “son” immeuble était occupé par un Italien qui tenait un “Vins et comestibles fins” et qui avait toute la clientèle chic du dix-septième. Elle y faisait chaque soir le nettoyage pour payer la pension de Ségolène chez les Sœurs. Il lui avait même proposé de se mettre en ménage avec elle mais elle n'était pas si bête et voyait où il voulait en venir : se trouver de la main d'œuvre gratuitement et ensuite du service au lit !

Et pour finir, en ce qui me concernait, elle allait me demander un petit loyer : “Ce n'est pas que j'en aie besoin, mais il ne faut jamais obliger les gens.” Elle parlait beaucoup, sautait du coq-à-l'âne, et pourtant elle n'avait rien de la pipelette. Après le troisième verre de Chartreuse elle ne parla plus que de ses deux familles de l'avenue de Wagram.

Je n'imaginais pas, en débarquant le lendemain avec ma valise Cité Saint-Martin, que c'était pour sept ans. Non seulement les deux appartements étaient identiques, mais même leur ameublement était semblable jusqu'aux deux chiens en peluche, la gueule ouverte avec un pauvre petit bout de langue en velours rouge, pendant tristement.

Bertha était d'une discrétion remarquable. Elle avait bien sûr la clé de chez moi mais à ma connaissance n'entrait jamais. J'étais donc parfaitement indépendant, mais au fil des mois des coutumes s'instaurèrent. D'abord, après chaque sortie, je lui remettais ma chemise blanche et mon pantalon de parade. Je les retrouvais lessivés, nettoyés, repassés, prêts pour la prochaine escapade. Souvent après le travail j'entrais lui dire un petit bonjour. Le dimanche matin, je pris l'habitude, et du coup cela devint pratiquement une obligation, de sonner à sa porte avec une rose à la main. Un arôme de café fraîchement préparé m'accueillait dès l'entrée. Les croissants étaient au four, où Bertha les tenait au chaud, et nous les dégustions en les trempant dans le café au lait, comme il se doit. Les choses sérieuses commençaient quand elle sortait la bouteille de Chartreuse et moi la lettre hebdomadaire de ma mère, que je traduisais mot à mot, me laissant interrompre souvent par un commentaire pertinent. Nous sirotions la liqueur par petites gorgées.

Il y eut aussi un dimanche pas comme les autres. Je crois qu'on était en décembre. Dans le "Godin", le coke rougeoyait. Il ne manquait que la petite porte, un peu bancale, de la cuisinière et, bien sûr, le crépitement des bûches qui se consument pour me donner l'illusion d'une veillée dans notre logis de Yourzyka. Bertha réchauffait dans sa main son verre de Chartreuse, comme d'habitude. Les joues un peu rouges, les yeux brillants, elle en était au quatrième. Après un "Yossef !", bien décidé, elle me soumit à un interrogatoire serré sur ma sœur. Belle, intelligente, a étudié à l'École de Commerce : je ne lui avais jamais rien dit d'autre sur elle. J'ai tendu mon verre vide. Pour gagner du temps ? J'étais perplexe.

Quand je me lançai, tout vint à la fois : le charme spécial de 'Hayélé, timide, presque douloureux. Son élégance, tout l'argent qu'elle laissait chez le bottier le plus réputé de la ville. Ma sœur, impossible à définir. A huit ans, à 'Kharkov, recevant un fromage blanc d'au moins cent grammes de la main d'Oszer Malkin, un étudiant, chez des balayeurs de *Konny Bazar*, le grand marché. Vis-à-vis de Rivtzia, d'une politesse exquise, mais toujours en retrait, comme sur le qui-vive. Me traitant, moi, de temps à autre de "gnangnan", ce qui me mettait hors de moi. Pas d'amis. Un petit flirt de loin en loin, avec des jeunes gens bien plus âgés qu'elle. Peut-être quelque chose de nettement plus sérieux au moment du procès avec le brocanteur. Et depuis, plus rien. Ma sœur, pleine de secrets.

Bertha médita un bon moment, pour aboutir à une conclusion lapidaire : "Avec les filles, c'est toujours compliqué. J'en ai une, je sais. Je voulais être bergère et j'ai tout perdu."

C'est peu de temps après ces confidences que je tombé malade. Cela débuta dans le métro, en rentrant du travail. Des frissons, une mauvaise petite toux, qui me déchirait la

poitrine. Arrivé chez moi, je me mis à grelotter. Une nuit sans fin. Où es-tu, Rivtzia ? Et toi *bobé* Dveyré ? Le matin, dévoré par la fièvre, je ne pus me lever pour aller à l'atelier. “Yossef, je ne t'ai pas entendu partir. Ça ne va donc pas ?” Il y avait une réelle inquiétude dans la voix de Bertha, qui me parvenait au travers de la porte. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle me fit avaler un grand verre de vin chaud, me posa une douzaine de ventouses dans le dos. Puis elle s’en fut préparer un bouillon de légumes.

Pendant qu'elle s'activait, je repartis à Grodno et je l'emmenai avec moi. Quelle place avait-elle donc dans ma vie, cette vieille *goya* que j'en étais venu à appeler *Babuschka*[67] ? Si différente de grand-mère Éthel (vacances, insouciance) et de *bobé* Dveyré (ancrage par gros temps). Bertha, mon petit mur des lamentations personnel d'accès quotidien, facile. Une *mama* que je n'étais pas tenté d'appeler Rivtzia.

Brusquement une quinte de toux, un filet de sang dans un crachat. Panique. J'avais toujours pressenti que Bertha était une maîtresse femme. “Yossef, ça peut être sérieux. Je descends chez le charcutier pour téléphoner au docteur.” Qu'il vienne donc vite pour me rassurer, cet homme dont Bertha a souvent vanté la gentillesse et le dévouement. “Un Israélite”, disait-elle. Je n'avais jamais relevé le fait que pour elle son médecin était Israélite, et moi Juif.

La cinquantaine, très distingué, un ruban rouge à la boutonnière, une petite moustache grisonnante, très courtois, presque cérémonieux, l'élocution affectée, il m'ausculta longuement, attentivement. Mon angoisse devait lui être évidente. “N'ayez AUCUNE crainte, ce n'est pas la tuberculose. Vous faites une belle pneumonie, comme c'est écrit dans les livres. Vous en avez pour une dizaine de jours.” Cataplasmes sinapisés, piqûres, potion. Il allait revenir dans trois jours. Du regard j'indiquai à Bertha mon portefeuille et elle régla la visite. Après la grande peur, j'étais rassuré, presque euphorique. Je voulais dire à cet homme quelque chose de gentil, lui témoigner ma reconnaissance. Est-ce la fièvre ? “Docteur, moi aussi je suis Juif.”

Deux yeux froids. Un sourire méprisant. Un haussement d'épaules ? Depuis mon enfance j'avais toujours entendu parler d'antisémites, de *houligans,* de pogroms. Jamais je n'avais eu à en souffrir personnellement. Il avait fallu la visite de ce médecin israélite pour que je me sente pour la première fois vraiment juif ! En France, à l'image des Ligues Patriotiques, fascistes et antisémites, un groupement d'environ mille cinq cents Juifs, la plupart anciens combattants avec à leur tête Edmond Bloch, un avocat d'extrême droite, avait déclaré la guerre à la République et aux Juifs.

---

[67] *Babuschka* : en russe, diminutif de grand-mère.

Et brusquement un mouvement bizarre. De l'hésitation ? Un coup d'œil sur Bertha, sa patiente depuis vingt-cinq ans. Un quart de siècle déjà ! Ce long cheminement en commun. De petites misères et des victoires que l'on croit grandes. Tant de confiance réciproque ! Il lui est attaché plus qu'il ne se l'avoue à lui même. Ses lèvres frémissent. Il va lui parler. Lui expliquer. Lui dire que... Que quoi ? ... Non, inutile. Pour l'instant elle ne s'est rendu compte de rien. Il va s'en aller. C'est une fuite. Peu glorieuse. Il le sait. Mais il a encore tant de malades à voir ce matin. Une porte qui se referme. Sans même claquer. Poliment.

20

C'était mauvais signe quand je sentais l'odeur du sauté de veau de Rivtzia. Ça se produisait quand j'avais faim. Et j'avais de plus en plus faim. La crise économique battait son plein. A nouveau une longue période sans travail. Par la porte à double battant grande ouverte, je vis, au fond d'un atelier, deux magnifiques tours peints en vert. Sur le seuil, assis dans un fauteuil d'osier, un homme lisait “Le Petit Journal”. Il était huit heures du matin, dans la rue Aristide Briand à Levallois-Perret. J'étais tout rêveur. Depuis ma sortie de l'école je n'avais pas touché à un tour, ma machine préférée.

“Ils sont beaux !” L'homme baissa son journal. Béret basque, moustache grise à la gauloise, jaunie autour du mégot collé au coin de sa bouche. Deux petits yeux injectés de sang m'examinaient avec acuité, réduits à deux fentes quand il me demanda : “Comment tu te fais appeler ?” Impossible de ne pas sentir son agressivité. “Mon nom est Yossef, monsieur.” “Tu veux dire Joseph ?” “Non, monsieur, Yossef. Dans mon acte de naissance, c'est écrit Yossef.”

Moins de cinq minutes après, revêtu d'une blouse, j'étais en train de tourner une pièce sur un tour. Pourtant, je lui avais dit, à l'homme au béret, que je n'avais pas de carte de travail et que j'étais un Juif de Pologne. Mais on aurait dit que c'est justement ça qui l'avait décidé à me donner une pièce à tourner. Il était dix heures. La machine ronronnait. J'avais presque oublié l'homme, quand un garçon de café entra dans l'atelier, apportant sur un plateau un grand crème fumant et un sandwich au fromage. Je ne comprenais pas. “Je ne peux pas payer...” “T'inquiète pas mon pote. Un envoi de monsieur Gustave. Tu vois, il est au café en face.” En effet la chaise d'osier était vide et à travers la grande fenêtre vitrée du café je voyais l'homme debout, devant le zinc, un verre à la main, en discussion animée avec deux autres consommateurs. Il ne me voyait même pas.

Tout en buvant je me posais des questions sur ce qui m'arrivait. De toute évidence, l'homme était un antisémite. Les questions qu'il m'avait posées, le ton sur lequel il me les avait posées, son regard scrutateur, inquisiteur, ne me laissaient aucun doute. Par la porte ouverte une abeille entra ; elle vint voltiger autour de moi. Une *pchtcholka,* l'espoir de ’Kharkov entré chez nous avec le poêle. L'homme revint occuper sa chaise. Il continuait à m'ignorer. Je n’osai m'approcher pour le remercier. Moi je repris mon travail, lui son va-et-vient entre sa chaise et le zinc du bistrot. Sur le coup de midi, il partit sur un : “C'est la pause.” Je fermai l'atelier et je allai acheter de quoi faire le repas habituel de ces jours-là,

une demi-livre de gros pain et un yoghourt. Ensuite, je fis une folie : j'entrai au café, et m'offris un petit noir.

A une heure, je repris le travail. Le patron revint en fin de journée, alors que je venais de terminer la pièce. Il prit dans un étui en cuir un pied à coulisse et il se mit à la mesurer dans tous les sens. Cela prit du temps. "Demain matin, à sept heures. Voilà un acompte." De la poche de son gilet, il sortit deux billets de dix francs, qu'il posa sur le bureau. Je n'étais même plus ébahi de ce qui m'arrivait. Seulement reconnaissant de ne pas avoir eu à tendre la main pour prendre les billets. Comme une aumône.

Compressé entre les voyageurs du métro je n'osais ouvrir mon poing fermé sur "mon" argent. Je ne le desserrai qu'aux "Nouvelles Halles" pour payer cent vingt-cinq grammes de bœuf bouilli aux cornichons. Avec mon festin du soir dans son petit carton je fis irruption chez Bertha pour lui raconter en détail le miracle. Le lendemain, en réponse à mon bonjour, le patron me tendit des dessins cotés et grommela : "Deux de chaque et une pièce identique à celle d'hier." Je me remis au tour et très rapidement me sentis gagné par une impression de routine – le bruit de la machine, le va-et-vient du patron entre sa chaise et le café, le crème et le sandwich à dix heures, le repas de midi et le petit noir que je n'osais plus ne pas aller boire et puis l'après-midi seul dans l'atelier, jusqu'à l'heure de la fermeture.

Le vendredi, cinquième jour de mon travail, en arrivant le matin je reçus un choc. Il n'y avait pas de chaise dehors et le bruit d'un tour en marche me parvenait par la porte ouverte. Mon patron tournait une pièce et à mon bonjour il me répondit en levant la tête : " '..jour Yossef." Premier bonjour, premier Yossef... Lunettes en demi-lune sur le nez, chemise blanche sans col, manches retroussées, il travaillait au petit tour. Chacun de ses gestes était délicat, élégant, fin. Une merveille de le voir travailler. A sa bouche plus de mégot. Sur une chaise, près de lui, un verre et plusieurs bouteilles d'eau de Vichy. Du revers de la main il essuyait la sueur qui lui perlait au front. Il ne s'interrompait que pour avaler son eau, en faisant la grimace. La matinée passa sans que nous ayons prononcé une seule parole. On n'entendait que le bourdonnement des tours et la respiration sifflante de Gustave.

"Il est midi, monsieur Gustave. Voilà votre déjeuner", dit le garçon en apportant un grand plateau : une sardine à l'huile, une côte de porc avec des frites, du camembert. J'allais sortir vers ma boulangerie quand le patron m'arrêta de sa voix un peu enrouée : "Mange ce qu'il y a sur le plateau. Moi je n'ai pas le temps." Ma réponse jaillit spontanée, irréfléchie, offensante : "Je ne mange pas de cochon, monsieur."

Le patron se redressa lentement et coupa le courant. Il enleva ses lunettes et se mit à les essuyer avec un grand mouchoir rouge, d'une façon appliquée, méticuleuse. Le silence qui s'instaura me fit revenir en arrière, dans l'isba de Jan. Devant l'omelette au lard. Cette fois-ci, c'était beaucoup plus grave. C'était la fin de tous les projets insensés qui depuis cinq jours avaient pris naissance dans mon imagination. La fin d'un rêve.

La voix de Gustave, rocailleuse, essoufflée, me ramena à la réalité. “Un monsieur à principes, ce Yossef. Non, je ne voulais pas t'offenser...” Je ne sus que répondre et je sortis tête basse, tout à coup fatigué, déprimé. En revenant de la pause, je commençai : “Patron...” sans savoir ce que j'allais dire. Ses traits me parurent flous. J'avais les yeux embués. Il ne me laissa pas poursuivre. “Non, ce n'est pas le moment.” En rentrant à la maison, je dis à Bertha : “C'est foutu.” Elle se fit tout raconter en détail. “On ne peut jamais savoir. Il a l'air cabochard, cet homme-là, Yossef ; avec les cabochards, on ne peut jamais savoir.”

Le lundi, en arrivant, je passai d'abord au bistrot. Le garçon était en train de balayer la sciure dans la salle déserte. Le patron, lui, astiquait la grande machine à café. Je lui demandai de ne pas m'envoyer le casse-croûte à dix heures. Il s'arrêta de frotter, me regarda un moment dans la grande glace qui était derrière le percolateur puis se tourna vers moi et mit ses mains dans la grande poche de son tablier. “Fais pas le con, petit ! Je sais qu'il y a eu des mots entre vous. Il est toujours nerveux, Gustave, quand il a une commande spéciale du Ministère de la Guerre. Et puis, d'arrêter brusquement le blanc et le tabac, ça peut rendre un bonhomme vache. Fais pas ça, il te le pardonnera pas. Pas vrai, Jules ?” “Sûr, m'sieur Alphonse.” Je les ai écoutés. Le jour même Gustave me demanda de lui apporter mon passeport polonais.

De toute la semaine le patron ne but pas une seule goutte de vin, du moins en ma présence. Toute la journée au tour, presque sans manger, il était d'une pâleur extrême, avec de grands cernes sous les yeux. Ses mains tremblaient quand il s'arrêtait pour un moment de travailler. Il s'absenta une seule fois, pour quelques heures, non sans avoir pris mon passeport. Auparavant, je l'avais vu remplir un grand formulaire intitulé “CONTRAT D'EMBAUCHAGE ou DE TRAVAIL”.

Le vendredi matin, il appela un taxi par téléphone et partit en emportant dans une serviette noire, soigneusement emmaillotées dans du coton hydrophile, toutes les pièces qu'il avait tournées durant la semaine. A son retour, dans le courant de l'après-midi il était évident qu'il avait bu. Avec un incontestable sourire de satisfaction (c'est la première fois que je le voyais sourire !) il me tendit un paquet de plans : “Tu commenceras lundi. Mets-toi au petit tour, il est doux comme un agneau. Dix pièces de chaque. Prends ton temps. Ce

n'est pas facile. Et puis... c'est secret." Et il ajouta, comme s'il s'agissait d'un détail insignifiant : "Ah, oui, voilà ton passeport avec un visa de séjour de travailleur. Tu iras un de ces jours à la Préfecture de Police avec des photos pour ta carte de travail. Tu demanderas monsieur Pierre, au Service des Étrangers." Je serrai dans ma main le précieux document. "Patron, à présent je vais pouvoir manger à midi un repas normal. Je vous demande de ne plus m'envoyer le casse-croûte de dix heures." Voilà comment je remerciai monsieur Gustave pour le cadeau inestimable qu'il venait de me faire. "Tu es bien tel que je t'ai vu le premier jour. Pour le casse-croûte, tu n'as peut-être pas tort."

A partir de ce jour, et cela pendant quatre ans, je menai une vie régulière, sans surprise. Seul changement mais d'importance, je mangeais à ma faim et les mandats à la maison se firent réguliers. Et je pus, enfin, ouvrir un livret de Caisse d'Épargne. Tous les copains savaient que je gagnais bien ma vie. Ils venaient souvent me demander un "dépannage". J'en ai perdu ainsi beaucoup : tous ceux qui avaient "oublié" qu'ils m'avaient emprunté de l'argent. A chaque déception je pensais derechef à l'histoire de Jan et du bois de chauffage. Mais non, pas de comparaison : moi je prêtais un billet, mon père avait sauvé le paysan de la prison.

Petit à petit, au fil des mois, je vis Gustave se désintéresser de plus en plus du travail. Il passait le plus clair de son temps au bistrot. A l'atelier il ne venait pratiquement que pour de mystérieux coups de téléphone. Au moment où j'avais débuté chez lui, il refusait toute commande en dehors de celles du ministère de la Guerre. Mais rapidement il m'a laissé la main libre pour accepter et exécuter tout autre travail. Et même pour le ministère, c'est souvent moi qui y allais. Il voulait aussi que je m'occupe de questions financières – fixer les prix, encaisser l'argent. Mais affirmant que je n'y comprenais rien (ce qui était d'ailleurs la stricte vérité), je m'y refusai toujours catégoriquement.

C'est Alphonse, le bistrot, qui me donna un jour la clef de Gustave : "Ton patron c'est pas le mauvais bougre. C'est un zig-pas-de-chance. Fais l'addition : la veille de la guerre, sa femme met au monde des jumelles. Elle meurt en couches. Lui, il fait la guerre, toute la campagne de Verdun, sans être blessé. Et en 1918, une nappe de gaz : un grand mutilé. Il fume comme un pompier et se met à picoler du blanc. Et le v'là qui entre à l'Action Française et chez les Croix de Feu. Il fait élever ses filles à la maison d'éducation de la Légion d'Honneur aux Loges, et il y en a une qui trouve le moyen de se marier avec un Yougoslave, et l'autre avec un Juif roumain... Tu vois l'enfant chéri de la Rocque avec deux gendres pareils ? Un tableau à encadrer !"

Comme si cela ne suffisait pas, les événements politiques s'en mêlèrent pour accélérer sa dégringolade. Le jour de la grande manifestation des Ligueurs, le 6 février 1934, Gustave ne parut pas à l'atelier. Il était parmi ceux qui, face au Palais-Bourbon, avaient ébranlé un moment le barrage de la police sur le pont de la Concorde. Je vis arriver le lendemain un homme brisé, perdu, visiblement dépassé par les événements. Il avait été en première ligne tout comme à la bataille de la Marne et à Verdun. Il avait défendu la Patrie. “Des Français ont tiré sur nous !” ne cessait-il de marmonner. “Des dizaines de morts, des centaines de blessés !” Et de temps à autre un coup de gueule : “Salopards !” Léon Blum, le Youpin, vendu tantôt aux Boches tantôt aux bolcheviks, à la tête du gouvernement de la France, de l’Empire français ! C’en était trop pour le pauvre homme : il avait manifestement perdu la tête. Il ressassait à longueur de journée : “Un gendre Yougoslave, un deuxième Juif roumain ; toute ma vie je travaille sur des machines boches et, à présent, un Juif, un Youpin chef de notre gouvernement ! Non ce n’est pas supportable ! Heureusement toi, tu es là, avec moi !” Mais en février 1936, lorsque Léon Blum se fit attaquer et presque lyncher boulevard Saint-Germain par les Camelots du Roi, je l’entendis grommeler : “Youpin-salopard d’accord. Mais pas s’acharner à cent contre un. Pas un Croix de Feu n’aurait fait ça.”

Insensiblement il cessa d’aller au café. C’est Jules ou Alphonse lui-même qui venaient lui apporter le vin blanc. La respiration sifflante, le regard éteint il restait de longues heures assis à côté de mon tour pendant que je travaillais sans un mot. Parfois il devenait agressif, buvant son vin devant moi d’une façon provocante. Je savais d’avance que la crise allait éclater après le cinquième verre. C’étaient des imprécations et des insultes contres ses gendres. “Yougoslave, Yougoslave ! On n’est pas Yougoslave ! On est Serbe, on est Croate, on est Monténégrin ! Yougoslave ! Ça n’a même pas le courage d’annoncer la couleur !” Ou s’en prenant à l’autre : “Monsieur s’appelle Abraham et en a honte ! Alors c’est devenu Albert et puis Bébert et à présent Bam ! C’est la dernière mode à ce qu’il paraît. Pourriture !”

Un jour, la violence de ses propos dépassa la limite de ce que je pouvais supporter. J’arrêtai la machine et enlevai ma blouse. C’est seulement quand il me vit délacer mes chaussures de travail qu’il réalisa que j’allais partir. “Yossef, non ! Tu peux pas faire ça… Non…” Son teint était gris cendre, ses yeux écarquillés me suppliaient. Je remis le tour en marche.

A vrai dire, depuis un bon moment déjà j’envisageais de quitter Gustave. Ses diatribes antisémites rendaient l’atmosphère irrespirable. Mais dans son esprit elles ne me concernaient nullement. Au contraire même. Je n’étais pas “comme eux” qui avec leur

avarice, duplicité, perfidie, méchanceté et que sais-je encore, minaient, rongeaient la Mère-Patrie. Moi, j'étais "son Yossef". Yossef l'exceptionnel, pas du tout à l'image du Peuple Maudit. Oui, sans doute grand-mère Éthel était dans le vrai, quand elle disait que chaque *goy* a "son" Juif. Même dans sa déchéance, Gustave gardait pour moi une délicatesse désarmante. Quand son excitation s'apaisait, s'il ne tombait pas dans le marasme, il me prodiguait des conseils techniques précieux, tout en prenant mille précautions pour ne pas me vexer. Quand le garçon apportait la bouteille, s'il me voyait froncer les sourcils, il se faisait servir un seul verre et renvoyait le reste. Il m'interrogeait longuement sur ma famille. Et de me dire même que c'est un gendre comme moi qu'il lui aurait fallu.

De mon côté, mes sentiments vis-à-vis de lui n'étaient pas moins complexes. J'avais devant moi un antisémite forcené. Mais pouvais-je abandonner mon bienfaiteur, alors qu'il était en train de perdre la raison ? Au moment où toute la charge de l'atelier reposait sur moi ? Presque chaque jour, j'en parlais avec Bertha, chaque dimanche avec 'Haïm. Mais finalement je ne pouvais attendre d'eux aucun conseil utile. Au moment décisif me revenait toujours à l'esprit le "zig-pas-de-chance" d'Alphonse le bistrot. Et je restais. Si Gustave avait bien "son Juif", il s'avérait que moi, Yossef de Grodno, j'avais "mon *goy*".

Et c'est ainsi que j'étais encore auprès de lui, ce jour de 1936 où il reçut un certain coup de téléphone. Pour une fois, il parlait à haute voix et même il criait. D'après la conversation j'avais compris que son correspondant lui annonçait que la Ligue des Croix de Feu allait être dissoute officiellement le lendemain. Avant même de raccrocher mon patron tomba, terrassé par une hémorragie cérébrale. Il mourut dans l'atelier même, dans mes bras.

Gustave était xénophobe et alcoolique. Mais il était sans doute, et avant toute autre chose, un homme bon. Et aussi un homme de bien ? En lui, j'ai trouvé pour la première fois de mon existence un véritable protecteur, un père. Le père que je n'avais jamais eu.

21

A ’Kharkov, j'avais vu beaucoup de morts. Mais c'est en marchant pas à pas derrière le corbillard qui emmenait le corps de Gustave dans les allées du Père-Lachaise, que j'ai suivi pour la première fois un enterrement. Des drapeaux et des fanions, des poitrines bardées de décorations et des bérets basques, marchant au pas. Un défilé d'hommes plus qu'une foule. Tout le monde me regardait. Moi, je n'arrivais pas à marcher au pas. On parlait de Gustave : “Tête de mule, qui refuse de préparer une grande École ou Saint-Cyr.” Je voulais en entendre davantage. En apprendre plus sur l'homme auprès de qui j'avais vécu pendant quatre ans, sans presque rien savoir sur lui. Sans lui.

C'était la première fois que je me trouvais dans un cimetière. Des allées bordées de statues, de bustes, de médaillons. Un musée plus qu'un cimetière, où se retrouvaient logés La Rochefoucauld, Alfred de Musset, Félix Faure. Le cortège s'arrêta. Les poignées d'argent d'un cercueil luirent une seconde. Devant un trou, à côté d'une dalle levée, deux femmes blondes aux traits dissimulés par des voiles de deuil. Des discours sans fin. Je ne connaissais personne autour de moi. Alphonse, le bistrot, devait venir, mais je ne le voyais pas. J'étais seul. Combien de temps resterais-je encore seul ? Le cercueil glissa dans le caveau. Dans l'oubli. Un à un, les assistants ramassèrent des mottes de terre, faisant un signe de croix avant de les jeter dans le trou béant, effrayant.

C'était donc la première fois que j'étais devant une tombe ouverte. Il avait bien une tombe quelque part, mon père ? Je ne pouvais l'imaginer enterré dans un endroit pareil. Les célébrités autour n'étaient pas mon genre. Mais tout de même pas une fosse commune ! Pourquoi ce frisson ? Une fosse est-elle vraiment pire qu'un tombeau ? Mais où est-il ? Je voyais un monticule de terre oblong entre des sapins, recouvert d'aiguilles déjà bien jaunies, sur un petit coteau au bord de l'eau. Et Gustave ? C'était peut-être de ma faute s'il était mort ? Peut-être ne l'avais-je pas serré assez fort dans mes bras ? Mon regard accrocha une pierre tombale en marbre blanc qui brillait sous les rayons obliques du soleil de cette fin d'après-midi. On aurait dit une plaque de glace sur le Niémen, quand un coup de vent vient de balayer la neige amoncelée dessus. J'étais près du tournis. Je ne voulais pas passer devant le caveau ouvert. Je ne voulais pas faire de signe de croix. Je ne voulais pas jeter de terre sur mon Gustave.

J'allais m'esquiver. “Trop tard, Yossef. Les jumelles te courent après.” La voix d'Alphonse était toute proche. Et aussitôt après : “Monsieur... Monsieur Yossef, s'il vous plaît...” J'étais au milieu d'une allée, à côté d'Alphonse ; en face de moi deux femmes en robes identiques, noires, strictes. La foule s'écoulait en nous contournant à une certaine distance. Les femmes me connaissaient, elles savaient tout sur moi. “Nous n'ignorons pas, Monsieur...” Il faudrait que je vienne à Colombes, dans la villa de leur père et que j'y choisisse un souvenir de lui. Un meuble. Ou peut-être un tableau, si je préférais. Elles y tenaient. Elles voulaient... Elles... Une sorte de harcèlement sans fin. Alphonse écoutait et m'observait. C'était la première fois que je le voyais sans son long tablier. Il portait un complet foncé, démodé et tenait à la main un chapeau melon. Au “souvenir”, il eut un sourire entendu. Je finis par dire : “D'accord.” D’étonnement, Alphonse, en ouvrit la bouche. Oui, je voulais bien un souvenir de mon patron. Le pied à coulisse. Le bistrot sourit d'aise.

A présent j'avais vraiment hâte de sortir du cimetière. “Monsieur...” – c'est la plus jeune des sœurs qui s’adressait brusquement à moi. “Je m'appelle Ghislaine. Quand Gervaise est là je parle rarement. Monsieur Yossef, il y a aussi autre chose que le petit souvenir. L'atelier. Il vous revient.” (Alphonse fronça les sourcils). “Sans vous il y a longtemps qu'il n'y aurait plus d'atelier.” Oui, oui, elles étaient parfaitement au courant. La gérance libre me convenait-elle ? Ou peut-être est-ce que je préférais l'acheter ? Avec un très long crédit. C'était tout à fait stupide de parler ici d'argent. “Monsieur Yossef, mon époux est juif. Voilà des années que je vis auprès de lui. Son orgueil et ses doutes, ses problèmes et ses soi-disant obligations, je les connais par cœur. Je peux imaginer sa torture, s'il avait à prendre une décision, comme vous en ce moment. Vous lui ressemblez, monsieur Yossef. Mais maintenant, vous n'avez pas à hésiter, tout votre avenir est en jeu. Vous étiez ‘son’ Yossef. Dites oui, monsieur Yossef, dites !”

D'instinct, j'allais dire non. “Sois pas couillon, Yossef.” Alphonse était cette fois-ci presque menaçant. Dans le passé j'avais appris à tenir compte de ses mises en garde. Il m'avait toujours eu à la bonne, l'auvergnat. “Laissez moi réfléchir, mesdames. S'il vous plaît...” Je partis sans rien ajouter. Ni merci, ni au revoir. Je frissonnais pour de bon.

Le soir même je retournai dans l'atelier pour y ramasser mes quelques affaires personnelles. J'y revis l'endroit exact où le corps de Gustave s'était raidi dans mes bras. Le combiné du téléphone se balançait toujours dans le vide, au bout de son fil torsadé. Non, je ne pouvais pas revenir travailler dans l'atelier de mon Gustave, dans la propriété de ces deux femmes blondes. Le prendre en gérance ou l'acheter c'était du kif. C'était, que je le veuille ou non, devenir commerçant. Moi commerçant ? Vivant du travail des autres !

Autant dire une trahison, – mais de quoi ? Je décidai finalement que c'était non, c'est à ce moment-là seulement que je repensai à maman refusant de monter un atelier de broderie-couture.

Alphonse ne voulut pas que je paye mon petit noir. "Vous autres, vous n'êtes vraiment pas comme tout le monde", – fut l'adieu du bistrot. Pour Bertha, c'était : "Tu es bien compliqué Yossef, les scrupules finiront par te manger la vie." Quant à la réaction de 'Haïm, elle fut encore plus tranchée : "Ta connerie est indéracinable. C'était quand même du tout cuit."

L'ami 'Haïm, le frère des jours sombres, avait fait du chemin depuis l'aube de l'année 1933 où nous nous étions séparés, lui pour aller à Issy-les-Moulineaux et moi à la Cité Saint-Martin. Ne pas travailler chez les autres. Depuis toujours il avait eu l'idée-fixe de son indépendance. Issy ? Le purgatoire. Après y avoir turbiné pendant huit jours : "Si je ne crève pas ici, je serai dans mes meubles à la fin du contrat." Moyennant la promesse qu'il resterait chez lui pendant deux ans, son patron lui avait procuré un permis de travail. Mais, de plus, il l'avait plus ou moins forcé à accepter de faire gratuitement fonction de veilleur de nuit. C'est vrai qu'il logeait dans un infâme gourbi en planches, ouvert à tous les vents. Pendant deux ans 'Haïm n'était pour ainsi dire pas sorti d'Issy-les-Moulineaux. Même pas pour aller au *Chalet du Lac* ! Il fallait qu'il ait de la volonté. Il ne payait pas de loyer, ne sortait pas, ne dépensait pas un sou pour s'habiller et même rognait sur les dépenses de la nourriture. Nous venions lui rendre visite le dimanche. Il maigrissait à vue d'œil, dépérissait quasiment. Nous nous munissions qui d'un paquet de pâtes, qui d'un morceau de gruyère ou d'une boîte de sardines et nous cassions la croûte ensemble. A voir son front haut, ses larges sourcils abritant les yeux enfoncés profondément dans les orbites, son nez aquilin et ses joues creuses, on avait du mal à imaginer que quelques mois seulement auparavant il avait un visage de poupon. Le comble : il s'était laissé pousser une moustache – une espèce d'écouvillon à crins noirs – qui le rendait méconnaissable pour de bon. Il souffrait à Issy et n'avait pas honte de le dire. Mais aussitôt il retrouvait son punch : "Il me faut un atelier à moi !" Au bout de quelques semaines là-bas, il avait déjà commencé le compte à rebours. Et il tint le coup. Le jour de son "élargissement" il se mit en campagne et quinze jours plus tard, sur un tour d'occasion installé dans un abri à Saint-Denis, il commençait à travailler à façon... pour son ancien patron d'Issy.

Cependant, avant de prendre son envol il vint me trouver à deux reprises pour me proposer de monter la boîte en association. Je n'ai été capable de lui sortir que des "si" et des "mais". "Mée, mée ... Tu bêles joliment. Il ne te manque que les cornes et la barbichette. Tu ne t'améliores pas en prenant de l'âge. Jusqu'à quand tu la danseras, ta valse-hésitation

? Comment veux-tu vivre avec tant de doutes et de réticences ? Un de ces jours, une bonne femme va te mettre la main sur le paletot et fini la rigolade. Tu bêleras moins et tu donneras du lait pour de bon. Je t'accepterai quand tu voudras."

Un an plus tard, il avait déjà deux ouvriers qui lui donnaient, amicalement et respectueusement, du "monsieur Charles" long comme le bras. Mon 'Haïm ! D'être patron ne l'empêcha pas de militer dans une organisation de gauche. Mais là-dessus motus et bouche cousue. Je savais que chez lui ça discutait ferme, mais je n'étais pas dans le secret. En revanche, j'écopais souvent d'une dure critique à cause de mon désengagement idéologique. Pendant le peu de temps, disait-il, qui nous restait pour tenter de s'opposer au fascisme on n'avait pas le droit de rester les bras croisés.

Comme pour l'atelier, avec des arguments tout aussi fallacieux, je m'esquivais. De même que tout ce qui touchait au commerce, je continuais à fuir l'épouvantail de la politique comme au temps de mon adolescence. J'englobais là-dedans pêle-mêle beaucoup de choses. Seul le sionisme avait droit à un compartiment séparé. Petit, mais distinct. C'était un peu ridicule. Car qui parmi nous en parlait à l'époque ? Et quitter la France pour aller en Palestine ? Où sévissait le chômage ? Où il y avait des émeutes anti-juives ? Il fallait une certaine dose d'inconscience, ou la clairvoyance d'un devin, pour l'envisager.

De temps à autre, je me remémorais les conseils de Zalman, le '*halutz*, et de Wdowiak, le mineur aux cheveux blancs : ne pas rester seul. Se joindre à un groupe. Mais j'avais beau faire, les organisations politiques étaient liées dans ma tête avec des images anciennes qui avaient toujours eu le don de me paralyser : des lumières inquiétantes scintillant sur des tessons de bouteille, en haut d'un mur de clôture, ou des mains crispées sur les barreaux d'une fenêtre. Est-ce ma faute, papa, si je ne puis te suivre sur les cimes ? Le sommet de la moindre colline me donne le vertige. Alors comment parler des crêtes ou des pitons ? Je désespérais de me débarrasser un jour de cette exécrable couardise. Mais 'Haïm m'avait promis : "Un jour je trouverai quelque chose sur mesure pour toi. Tu y viendras tout seul." 'Haïm ne promettait jamais à la légère. J'attendais.

*

* *

Le lendemain de l'enterrement, très tôt, Bertha, aux quatre cents coups, frappait à ma porte. Derrière elle se tenait un agent motocycliste, casqué et botté. Il s'assura de mon identité et me remit, entre deux saluts militaires, un pli cacheté. La lettre portait l'en-tête du Ministère de l'Intérieur. Monsieur François-Matthieu de la V. du F., dont la signature était parfaitement lisible, me serait reconnaissant si je pouvais venir le voir dans son bureau

proche de la place Beauvau, et me priait de croire à ses sentiments très distingués. Étonné, et aussi un peu inquiet, une demi-heure avant l'heure du rendez-vous, j'étais à l'adresse indiquée, en train de faire les cent pas devant la maison, sur laquelle il n'y avait aucune plaque officielle.

"Vos papiers, s'il vous plaît !" D'où étaient-ils donc sortis ces deux-là ? Chapeautés de feutre, habillés de gabardine beige, on aurait dit les figurants d'un film policier. Ils ne me montrèrent aucune carte.

"Mais je suis en règle. J'ai un permis de séjour." (Tout de suite soucieux.)

"Ah, un métèque ! Je m'en serais douté", grommela le plus gros des deux. "Qu'est-ce que vous faites-là ?"

"Mais j'ai une convocation."

"Ici ?" jeta-t-il, presque goguenard.

Mais dès qu'il aperçut la signature au bas de la lettre que je lui présentai, son attitude changea du tout au tout. "Il ne faut pas rester dehors, Monsieur. Donnez-vous la peine d'entrer." Il ouvrait déjà le lourd battant de la porte cochère. Par un ascenseur hydraulique, qui semblait vouloir rendre l'âme à chaque instant, il me fit monter au premier étage où il me confia à un huissier avec un habit noir à longues basques et une chaîne avec une plaque autour du cou. "Donnez-vous la peine de vous asseoir, Monsieur. Monsieur le directeur va vous recevoir d'un instant à l'autre."

La rue dans laquelle se trouvait l'immeuble était étroite et la maison d'en face toute proche. Un grand candélabre était allumé dans la pièce. Encadrées de doubles rideaux rouges, les hautes fenêtres, comme inutiles, ne laissaient pas pénétrer le soleil. Un tapis épais et des fauteuils anciens le long des murs. Tout le milieu de la pièce était vide. Recroquevillé dans un fauteuil, intimidé, je croyais rêver. J'avais envie d'aller dire à l'huissier qu'il y avait sûrement erreur. Le téléphone sonna, insolite dans ce salon. Dès que l'huissier entendit la voix de son correspondant, il se leva respectueusement. "Si Monsieur veut bien se donner la peine de me suivre", me signifia-t-il avec beaucoup de dignité. "Me donner la peine" trois fois en si peu de temps, je n'étais pas habitué à de tels efforts.

Debout près de la porte d'une vaste pièce, je n'osais pas avancer. Sur ma droite, une grande table ancienne avec autour des chaises aux pieds tordus comme ceux de la table. Devant chaque chaise, un sous-main et un verre. Au milieu de la table, des bouteilles d'eau minérale. Au fond, devant un large bureau, assis à contre-jour, un homme était en train d'écrire. D'un geste (de la tête ? de la main ?) il m'ordonna de m'approcher. A trois pas de lui, j'apercevais à présent son visage. Une vraie "gueule cassée". Un épais dossier, avec mon nom inscrit en grandes lettres majuscules, était posé à côté de lui. "Monsieur, j'ai en

main une lettre de mon ami Gustave de N. vous concernant. Une des rares qu'il m'ait jamais écrites et, en tout état de cause, la première dans laquelle il me demande quelque chose."

J'étais toujours debout, mal à l'aise, ne sachant que faire de mes mains. Finalement je les immobilisai en enfilant les deux pouces dans les poches de mon pantalon. L'homme, la lettre à la main, releva pour la première fois la tête et un reflet de lumière éclaira son front. Du côté gauche, un morceau d'os y manquait. A travers la peau, couleur craie et accolée, concave, à quelque organe interne, on voyait nettement le battement d'un vaisseau. J'avais l'impression que l'indifférence de sa voix était voulue, et même étudiée. "Cette lettre a été écrite environ un mois avant son décès. Monsieur de N. me demande d'effectuer toutes les enquêtes préliminaires à votre sujet, afin que, le moment venu, la nationalité française puisse vous être octroyée rapidement."

Il posa la lettre et se saisit d'une feuille dactylographiée. "On vient de me préparer un résumé de vos activités en France depuis votre entrée illégale en 1930. Les rapports trimestriels de notre agent Armand B. ne signalent rien de particulier à votre sujet. Ils sont même élogieux ; ce en quoi il a dépassé le rôle qui lui était imparti. A notre connaissance, vous ne vous livrez à aucune activité politique. Il est également peu probable que vous soyez à la solde d'une puissance étrangère. Vous avez eu tort de quitter précipitamment Nevers : la direction de l'usine savait parfaitement qui vous étiez et elle était toute disposée à vous aider à régulariser votre situation. Gustave de N. vous honorait de son amitié. Ceci n'est pas une bagatelle : ils sont peu nombreux, ceux à qui il l'ait accordée. Officiellement, vous n'êtes en France que depuis 1932. Dans un peu plus d'un an, une fois atteintes les cinq années réglementaires de séjour, vous pourrez déposer votre demande de naturalisation. La procédure normale est de cinq à six ans. Je pense que nous allons pouvoir l'abréger notablement."

L'homme se leva et une émotion soudaine fit irruption dans le fil de son discours. "Le 25 février 1916, le commandant de la compagnie gisait depuis des heures entre les lignes à Douaumont. Son sergent, Gustave de N., est venu le chercher. Je lui dois la vie. Cette lettre est pour moi un testament. Je l'exécuterai textuellement. Je vous ai vu aussi à l'enterrement. Voici ma carte avec un numéro de téléphone direct. Un correspondant vous répondra à toute heure. Appelez en cas de besoin. Mais pourquoi êtes-vous donc resté debout ? Enchanté d'avoir fait votre connaissance."

Le regard glissa sur moi pour aller se fixer sur la porte. L'audience était terminée. L'huissier apparut pour me raccompagner. Je n'avais pas prononcé une seule parole depuis

mon entrée dans l'immeuble jusqu'à l'instant où je me retrouvai sur le trottoir. Deux hommes en gabardine touchèrent d'un doigt le bord de leur feutre en guise de salut.

Que j'avais bien fait de n'accepter ni tableau, ni meuble, ni atelier ! Si Gustave avait voulu que j'aie ces choses-là il me les aurait léguées. J'héritais de lui le plus important : le témoignage de son affection et la naturalisation. J'allais être Français ! Fini le Service des Étrangers de la Préfecture de Police ! Je pourrais obtenir un passeport, Franchir des frontières sans difficulté. J'allais être l'égal du "médecin israélite". Je ne serais pas moins que monsieur François-Matthieu ? J'allais être comme Bertha et Gustave et comme Antoine de Nevers. Semblable à monsieur Armand ? A monsieur Armand, dont je venais seulement de découvrir que c'était un indicateur de police. Un concierge polonais. Un *stróż* en France ? Tout de même dur à admettre.

22

Une carte postale de ma mère m'attendait chez moi quand je suis rentré du Ministère de l'Intérieur ; le surlendemain arrivait à Paris, pour y faire des études de droit, Béni Rubinowicz. Il m'apportait deux kilos de saucisson sec à la graisse d'oie, celui que je préférais. Mère l'avait commandé spécialement chez le charcutier du passage Przechodnia. Bien entendu, je me devais d'aller attendre Béni à la gare et de m'occuper de lui pendant quelques jours au moins, jusqu'à ce qu'il trouve une chambre pour se loger.

Comment allais-je le reconnaître ? C'était un petit gamin quand j'étais parti, il y avait de cela six ans. Six ans déjà ! J'avais pourtant gardé un vague souvenir de lui, uniquement parce qu'il avait été dans le premier groupe d'enfants juifs admis à étudier dans le lycée polonais de *Polska Macierz Szkolna*[68]. Les temps étaient durs et les frais de scolarité versés par les parents des vingt élèves juifs admis au lycée étaient bien utiles pour équilibrer le budget de l'établissement.

Ce n'est pas Béni que je reconnus, mais la sœur jumelle de ma valise. Consolidée par des lanières de cuir, avec une deuxième poignée. Pour parcourir les quelques centaines de mètres entre la gare du Nord et la Cité Saint-Martin aucun taxi n'accepta de nous prendre en charge. La valise que nous avions traînée avec ’Haïm à Liège était-elle aussi lourde ? Je versais tout doucettement l'eau bouillante à travers le passe-thé. “Tu es le premier de ta famille à quitter Grodno. Pourtant vous êtes aisés. Tu aurais pu travailler facilement dans l'affaire de ton père...” “Sans le pogrom j'y serais encore...”

Ma mère, bien sûr, avait mentionné, il y avait de cela plus d'un an, le pogrom qui avait eu lieu dans la ville. A l'époque chaque Grodnonien exhibait sa lettre. Cela avait été le sujet unique de nos conversations pendant une bonne semaine. Mais nous en étions loin. A l'abri. Dans un pays où des choses pareilles étaient inimaginables. Et puis, qui de nous voulait, pouvait même s'il l'avait voulu, se représenter ce qui s'était exactement passé là-bas ? C'est seulement en entendant la sèche réplique de Béni que je réalisai que quelque chose de vraiment extraordinaire avait dû se produire pour que Rivtzia m'écrive : “Je suis contente de te savoir en France.”

[68] *Polska Macierz Szkolna* (polonais) : approximativement, « Association polonaise d’Éducation ».

Je n'avais pas besoin de Béni pour savoir que le chef incontesté de l'État Polonais, le champion de l'ordre, le maréchal Pilsudski était mort au printemps 1935. Militant socialiste dans sa jeunesse, il condamnait tout excès, fût-il antisémite, et tant qu'il avait vécu il n'y avait pas eu de pogroms organisés dans le pays. Il se méfiait dans sa sagesse des foules déchaînées : après s'être excitées sur les Juifs ne risquaient-elles pas de se retourner contre lui-même ? L'antisémitisme de combat était un moyen éprouvé pour se saisir du pouvoir.

Mais sa mort coïncidait à peu de choses près avec le déchaînement de la haine raciale dans l'Allemagne nazie ; les nationaux-démocrates, plus connus sous l'abréviation "endèques", fascistes et antisémites farouches, avaient eu la voie libre à toutes les exactions. L'accès à toutes les facultés avait été encore plus réduit pour les Juifs et dans certaines l'interdiction complète, le *numerus nullus*, avait été instaurée. Tous les renseignements que nous recevions concordaient : bagarres et coups dans les abords des universités et leurs couloirs, "ghetto" dans les amphithéâtres sous forme d'un emplacement réservé sur le côté gauche : les étudiants juifs refusant de s'y asseoir restaient debout dans le fond des salles, le dos du voisin servant de pupitre pour prendre les cours. C'est à cette époque que de grandes vagues d'étudiants juifs avaient débarqué au Quartier Latin. Dans les villes, les murs s'étaient couverts d'affiches, "Dehors les Juifs", "Les Juifs en Palestine". Et aussi "Mort aux Juifs".

Et l'ère des pogroms avait débuté. Grodno allait vivre le sien, le premier depuis 1921, depuis l'instauration de la paix. D'après toutes les lettres, c'est un fait divers banal qui avait servi de prétexte. A la sortie d'un bal le samedi soir, un marin polonais et un boucher-voyou juif en étaient venus aux mains. L'alcool aidant, on avait sorti des couteaux. Au milieu d'un cercle impassible de connaisseurs, les adversaires, tous deux grièvement blessés, s'étaient effondrés. Dans la version donnée par les endèques, la rixe d'ivrognes s'était transformée en un guet-apens dans lequel des Juifs avaient attiré un matelot non seulement pour le tuer mais aussi pour atteindre à l'honneur de la Marine Nationale. Cette mine piégée mise en place, que fallait-il pour la faire exploser ? Deux invectives devant la tombe ouverte du marin, en guise d'oraison funèbre, bâties sur quatre mots : "*Honor, Zemsta, Krew, Żydzi*[69]" – honneur, vengeance, sang, Juifs. Et la foule s'était ébranlée : Brygicka, Batorego, Dominikanska ...

Béni n'avait jamais su ce qu'est l'antisémitisme, ni d'ailleurs la lutte des classes. Mais était-ce entièrement de sa faute ? Fils de bourgeois aisés, il n'avait pas eu l'occasion de côtoyer de prolétaires juifs. Pour ses études, ses parents avaient été très fiers de pouvoir l'inscrire dans un lycée polonais. Béni ne se considérait pas différent de ses vingt-quatre collègues de classe. Il avait beau être le seul et unique Juif du groupe, il aimait bien tous

[69] *Żydzi* [Jidji], pluriel de *Żyd*, Juif en yiddish.

les copains et tous le lui rendaient bien. Ses dons en maths et en version latine ne lui attiraient même pas de jalousie. Et c'est à lui que s'était adressé trois ans auparavant Wozniak-le-Redoutable, professeur de latin et éducateur de la classe : “Rubinowicz, tu t'occuperas de Skorupa. Il est faible en mathématiques et son latin est bien boiteux. Il redouble toutes les classes. Son père ne peut pas lui payer de leçons particulières. C’est un simple agent de police. Dans ce métier-là on ne gagne pas comme chez les commerçants.” Depuis, Czesiek Skorupa était venu chaque jour chez les Rubinowicz. Pour étudier, goûter, souvent dîner. Il n'avait plus redoublé de classe. Une amitié était née.

C'est au moment où ils s'attaquaient à un problème d'algèbre que ce jour-là la mère de Béni entrebâilla la porte.

“Czesiek, Béni, je vous ai servi le goûter sur le balcon. Il fait très beau. Vous aurez des *blintzesses*[70]. ”

“Alors c'est la Pentecôte juive aujourd'hui !” – il y avait une note de triomphe dans la voix de Czesiek.

“Comment sais-tu que c'est *Shavouhoth* ?”

“Mais *Pani*[71] Rubinowicz, c'est la troisième année de suite que je goûte chez vous tous les jours ! Je le sais bien que c'est *Shavouhoth* que vous autres Israélites mangez des *blintzesses*.”

“Déjà trois ans ! Comme le temps passe. Tu sais Czesiek, toute la maisonnée t'aime bien.”

“Moi aussi, *Pani* Rubinowicz, je me sens bien chez vous. Et sans Béni, où est-ce que j'en serais dans mes études ? Vous savez, c'est mon seul ami. Je lui dois beaucoup. Peut-être, grâce à lui, je pourrai entrer à l'École de l'Air ... Être pilote !”

Les deux amis étaient sur le balcon. En cette journée de fête on ne voyait pas grand monde dans les rues. Même le carrefour Dominikanska-Orzeszkowej-Wilenska, juste en dessous, d'habitude animé, était calme.

“Elles sont bonnes les *blintzesses* de ta mère. C'est du bon fromage qu'elle met dedans.”

“Czesiek, dans trois semaines c'est le bac. Mes parents ont loué pour les grandes vacances une maison à Pyszki. Je voudrais qu'après les examens tu viennes passer quelque temps chez nous. Tu veux bien ? Mais... Mais qu'est-ce qu'on entend donc ? Ces cris ?... D'où viennent-ils ? Qui est-ce qui hurle ainsi ?... C'est de là-haut que ça vient ? Du haut de Dominikanska !”

---

[70] *Blintzesses* (yiddish) : crêpes.

[71] *Pani* (polonais) : Madame.

Penché par dessus la balustrade Czesiek essayait de voir. “Vierge Marie, que de monde ! C'est noir de monde... Ils descendent vers nous. Quelle foule ! Ils cassent... Ils brisent... Ah ! Ils cassent tout !... Ah, c'est donc... *Zemsta* ! Vengeance ! J'y vais ! Oui, oui … C'est le pog... Il faut ... Je ne peux pas rester quand tout le monde... *Zemsta* ! Les Juifs ont tué un marin polonais !” Les yeux brillants, tremblant d'émotion, il empoigna les épaules de Béni ; il le secouait.

“Il faut que j'y aille ! Tu comprends ?! *Bija tam Zydlakow* ! On tabasse là-bas des Youpins ! *Parszywych Żydlaków* ! Des Juifs galeux !”

“Czesiek, moi qui croyais...”

“Toi ce n'est pas pareil. Tu es mon ami. Tu n'es pas comme les autres ! Eux ils ont crucifié le Christ ! Ils ont tué un marin glorieux ! *Zemsta* ! Vengeance !”

Et il se précipita vers l'escalier. “Rentre Béni ! Tu ne vois donc pas le danger ?” En vain, *Pani* Rubinowicz tente de faire entendre raison à son fils. Se mettre à l'abri. Non. Il faut qu'il soit dehors. Il veut voir Czesiek ! Un pogrom ? Le pogrom ? Il n'y croit pas. Il ne sait pas ce que c'est un pogrom. Les grand-mères dans leurs récits parlent toujours des pogroms. Un ami, son ami vient de l'abandonner. Cela lui importe plus que le pogrom. Il regarde dehors. Non, rien. “Tu n'es quand même pas avec les *houligans*, Czesiek !” Où est-il son ami, son demi-frère ? Qu'est-ce que ça veut dire : “Tu n'es pas comme les autres” ? Pourquoi lui a-t-il parlé des Juifs ? Jamais ils n'en ont parlé entre eux. Ni de Juifs, ni de *goyim*. Alors pourquoi aujourd'hui ? Parce que deux ivrognes se sont battus ? Les ivrognes se battent tous les jours. Chaque samedi soir on amène des blessés à l'hôpital. Trois ou quatre y meurent chaque année. Quel rapport entre leur amitié, si belle, et les bagarreurs saouls du samedi ? Czesiek va venir à Pyszki. Ils vont faire du kayak ensemble. Peut-être même une excursion sur les lacs d'Augustow, par le canal. Mais pourquoi est-il parti ?

La horde approche. On voit les barres de fer, les triques, les matraques. La meute est là. Elle vocifère. Des rictus de haine. Et on fracasse. On ravage et on pille. Où est Czesiek ? Le bachot est dans trois semaines. Toute la classe s'était promis d'organiser une petite beuverie après le bachot. Pour vivre une expérience. Pour marquer le coup. Une sorte d'épreuve. Ils allaient aussi fumer. Sous le nez de Wozniak. Pas aux chiottes. Ils n'auraient plus rien à leur dire ce Wozniak, après le bac.

Un petit homme seul, un peu courbé, remonte la rue Wilenska. Béni le voit à peine. Pourquoi faire attention à quelqu'un qui s'est attardé à la synagogue ? Qu'il aille donc en

paix avec, sous le bras, son *taleth*[72] dans sa pochette en velours vert. Brusquement l'homme presse le pas. Il a senti le danger. Il voudrait déjà être chez lui. Ce n'est plus très loin. Il suffit de traverser le carrefour. Après c'est la ruelle, à cinquante mètres. Et sa maison est toute proche. Il va fermer les volets. Ils sont solides ses volets. Il ne verra plus l'horrible cohue déchaînée... Mais d'abord franchir le carrefour. Le voilà ! “Un Juif !” Une exclamation de triomphe, partie de la foule. Mille bouches reprennent : “Un Juif ! *Zemsta* !”

“Czeeeeesieek ! Czeeeeesieek !” Béni crie. Il n'a pas assez de souffle pour crier plus fort. Il veut peut-être mieux gémir ? Peut-être entendra-t-il mieux un gémissement ? Non, pauvre Czesiek, il n'entend rien. C'est la faute de cette foule qui hurle si fort. C'est atroce qu'il ne puisse pas l'entendre. “Lève la tête, Skorupa, mon ami. Je te sauverai !” De la fatalité. De lui-même. Il court Czesiek. Il est tout rouge. Il transpire. Comme à la fin d'un match de basket. Il court et il crie “*Zemsta* ! *Zemsta* !” “Arrête ! Arrête !” Il court toujours. Il crie encore. “Arrête donc, mon Czech...” Dans sa main levée il serre une pierre. “*Zemsta* !” La pierre est partie. Mais où est-elle donc tombée ? D'où vient cette tache rouge ? Qui grandit, s'étale. Viendrait-elle de la tempe de l'homme couché au milieu du carrefour ? Il connaît cet homme. Il habite là, à trente secondes : dans la maison avec des volets neufs, il les a fait mettre parce qu'il avait peur des voleurs, à ce qu'on dit. Est-ce la pierre de Czeslaw Skorupa ? Comment savoir ? Est-ce que c'est vraiment important de savoir ?

Beaucoup d'autres pierres suivent la première. L'homme est à terre. La populace grouillante tout autour. Que de gestes ignobles ! Ces coups de pieds anonymes. Cette débauche de lâcheté autour d'un blessé qui saigne. C'est l'humanité qui saigne. La face tournée vers la terre, la tête recouverte de son *taleth* de soie blanche à raies noires, qui a glissé de la pochette de velours vert, gît Gudelia Bahar, tailleur pour dames.

Il est là Czesiek. Il ne crie plus. Il ne court plus. Il s'appuie sur le mur de briques du café “*Buzna*”. Il est fatigué tout à coup. Il regarde à gauche, à droite. Que cherche-t-il ? Aurait-il besoin d'aide ? Il lève la tête. Enfin ! Il est là son ami ! Oh, Sainte Vierge quel regard ! Comment le regarde-t-il du haut du balcon ? Mais pourquoi reste-t-il sur ce balcon ? Cette foule excitée est capable de tout ! Même de faire du mal à son ami Béni ! A son seul ami ! Quel regard... Que lui a-t-il fait ?

Trois morts. Des blessés par dizaines. Maisons et magasins saccagés, pillés, détruits par centaines. Le travail de vies entières anéanti en quelques minutes. “Ça, un pogrom ?

[72] *Taleth* (hébreu et yiddish) : châle de prière.

Ces Polaks ! Même pas capables d'organiser un pogrom convenable !" – s'esclafferont les Ukrainiens.

Au petit jour dans les locaux du *Ha-Shomer Ha-Tza'ir* les responsables de toutes les organisations de jeunesse juive se réunissent. Des compagnies d'auto-défense sont mises sur pied. Shmuel Dyment, Aharon Jezierski et Aharon Rubinczik les dirigeront. Toute la ville est quadrillée. Des patrouilles circuleront nuit et jour. Et cette fois-ci ce sont les *goyim* qui vont se terrer chez eux. Le bruit court que le jour de l'enterrement des victimes, les Juifs vont attaquer. La police n'autorise la première inhumation que la nuit. Aucun cortège. Entre quatre et cinq heures du matin tout doit être terminé. Défense de pénétrer dans certains quartiers. Mais des agents de liaison parcourent la ville. De porte à porte, de bouche à oreille la nouvelle de l'enterrement se répand.

De quatre à six heures du matin le cortège se forme. Calme et digne, Shmuel Dyment tient d'une main ferme la bride du cheval du corbillard. Il avance lentement, pas à pas. Il marchera ainsi six heures durant à travers toute la ville, jusqu'au cimetière. Plus de dix mille personnes suivent dans un silence tendu, menaçant. La police n'ose pas intervenir. Après la cérémonie, un mandat d'arrêt est lancé contre Dyment. Clandestinité, puis Palestine : Shmuel Dyment, l'homme tranquille, ne sera jamais pris.

23

Un père, un enterrement, un testament ! La paix qui soudain était en moi était peut-être due à cela. Était-il possible que ce chapitre si douloureux, si longtemps inachevé de ma vie se soit brusquement clos de lui-même ? Que cette plaie se soit cicatrisée si facilement et d'une façon définitive ? Je n'osais l'espérer et encore moins l'affirmer avec certitude. Trouver un gagne-pain était pour moi à présent relativement simple. La crise économique était passée, j'avais un permis de travail en bonne et due forme, de l'expérience dans mon métier et même des relations. “Monsieur Yossef” commençait à être connu dans la branche de la petite mécanique de précision. Mais j'avais un nouveau dada : du grand air ! Les préparatifs de l'Exposition Universelle de 1937 battaient leur plein et je trouvai un engagement comme chef d'équipe dans une entreprise de bâtiment. J'étais responsable du montage de deux pavillons à l'Exposition. Un boulot sur pour un an. Et si cela me plaisait, il faudrait un chef d'équipe pour les démonter.

En rentrant du travail, je faisais mes courses pour le dîner, mon repas principal. Pour rejoindre la Cité Saint-Martin, je longeais la rangée des magasins de meubles qui avait monopolisé tout un tronçon du boulevard Magenta. Devant l'un d'eux je voyais souvent une jeune fille droite comme un pin (“un pin de chez nous”, de la forêt de Lososna...), ses tresses châtain ramassées en un lourd chignon dans le cou. Un peu le chignon de maman. Nous ne nous disions pas bonjour. Nous n'échangions même pas un signe d'intelligence. Nos regards simplement se croisaient. Nous savions l'existence l'un de l'autre.

Un soir, je me suis enhardi. “Bonjour..., vous êtes *Yide*, pas vrai ?” Comme un client entrait, elle me laissa sur le pas de la porte. Le lendemain, d'office, je m’arrêtai devant la vitrine. Elle vint vers moi. Elle ne pouvait pas s'attarder, mais elle était libre le dimanche. Moi aussi, n'est-ce pas ? Deux heures, métro Lancry ? La voix suggérait, mais sans guère me donner le temps d'intervenir. On me posait des questions et on répondait à ma place. Qu'est-ce que ça me rappelait donc ? Dans le fond du magasin, enfoncés dans des fauteuils, trois hommes, le chapeau repoussé sur l'arrière du crâne, bavardaient en fumant de gros cigares. L'un d'eux, les sourcils froncés, ne me quittait pas du regard.

Le dimanche suivant, penché sur la balustrade, j'étais en train de surveiller la sortie du métro, quand je sentis un bras se glisser sous le mien. Une femme seulement dans ma vie avait l'habitude de me saisir ainsi. Des années auparavant. J'en perdais ma volonté propre, avec bonheur. Six semaines d'Eldorado. Lounia ! Lounia ?

“Je m'appelle Louba, et toi ?” Elle m'a entraîné vers les Grands Boulevards. Nous avons marché. Et parlé. Et bu au *Café de Madrid*. Et parlé. Et nous avons eu faim. Assis à côté d'elle, sa cuisse contre la mienne, dans un petit restaurant de l'avenue Parmentier, j'ai su que j'étais fou de cette femme, la plus belle de Paris. Avec ses yeux bleus, ses pommettes un peu saillantes, son petit nez aux narines palpitantes, ses lèvres à peine charnues, d'un rouge corail, elle ne pouvait être que la plus belle femme de Paris. Et à quoi pensais-je ? A un plumier ! Au plumier que j'avais quand maman m'avait emmené pour la première fois à l'école à ’Kharkov. Mon unique souvenir, d'ailleurs, de mon école à ’Kharkov. Noir, laqué, avec des pâquerettes imprimées dessus, le seul plumier à étages de la classe ! On me le jalousait. Sur les boulevards, au *Madrid*, les hommes dévisageaient Louba avec un regard de convoitise. Mais pourquoi ce sentiment confus de fragilité ?

Commencer, bâtir, avoir, être, vivre. Des verbes par dizaines. Tous au futur. Le passé appartenait à l'époque d'avant “Je m'appelle Louba, et toi ?” Mais le présent ne comptait guère. Seulement un tremplin pour un grand bond en avant. Lounia ? Grotesque, cette comparaison.

– Nous resterons pour commencer chez Bertha. – Nous achèterons des bicyclettes, pour sortir de Paris en fin de semaine. – Nous irons aux Puces. – On trouvera des vélos d'occasion. Je les remettrai en état. – Je ferai des sacoches. C'est pratique pour emporter de quoi casser la croûte. – Pour une excursion de deux jours, il faudra une tente. – Un dimanche, nous irons au Tréport par le train. Pour voir la mer. Il y a des allers et retours à prix réduits. – Deux péquenots qui n'ont jamais vu la mer ! – Des péquenots ? Je voudrais bien que nous le devenions pour de bon. – Une maison à la campagne. – En grande banlieue. Ce n'est pas trop cher. – J'ai sur mon livret de Caisse d'Épargne... – Mon oncle m'a fait acheter quelques actions. Des laboratoires pharmaceutiques. Il dit qu'il y aura toujours des gens malades. – Le mieux serait de faire construire. – Je pourrai faire beaucoup de choses moi-même. – Il faudra prévoir de la place pour les enfants. – Deux enfants ? – Des enfants. Pourquoi décider de tout à l'avance ? – L'important est que nous ne soyons pas loin d'une gare. Les trains sont toujours à l'heure. Pas comme les autobus. – Il faudra voir s'il y a de bonnes écoles. Je voudrais que mon fils... – Yossef, Yossef... – Bon, Bon.

Et ainsi, pratiquement sans interruption, pendant des heures. Je disais à haute voix des choses auxquelles je n'avais même pas osé penser d'une façon concrète. Des choses de première importance et des babioles. Le premier couple du monde à entreprendre un foyer de rêve : un seul désir, une seule pensée, un seul but, un seul amour. Mais pas une seule fois ce dernier mot ne fut prononcé. Par moments, je fermais les yeux et il me semblait la voir, debout devant une armoire à glace, démêlant d'un mouvement régulier ses longs cheveux défaits. Mais je chassais cette image avec agacement ; je craignais le mauvais œil.

Je rentrais. J'étais en train de traverser en biais un carrefour, sans faire attention. J'étais encore avec elle devant l'armoire à glace. Un klaxon, un terrible crissement de pneus et un chauffeur qui bondit de son taxi en hurlant : “Espèce de corniaud !” Et puis tout à coup, narquois : “On t'attend à l'Hôtel-Dieu !” “Pardon monsieur ?” “Sale métèque !” J'étais très vexé, non pas d'avoir traversé le carrefour comme un vrai plouc, et de m'être fait enguirlander, mais du fait que le chauffeur n'avait pas eu besoin de m'entendre dire plus de deux mots pour savoir que j'étais un étranger.

Du coup, ma fièvre tomba et l'évidence s'imposa. Oui, Louba ressemblait à Lounia ! Pas physiquement, pas du tout, même. Mais dans sa façon de se comporter, et de me regarder, et de me toucher comme par mégarde. Tout s'éclaircissait. Car était-il concevable qu'après des années d'amourettes faciles et d'aventures sans fond ni lendemain, j'aime brusquement, à en devenir dingue, en l'espace de quelques heures ? En quelques instants. Ce n'était pas un coup de foudre ; c’était mon amour pour Lounia qui n'avait jamais cessé.

Une fois chez moi, j'éprouvai le besoin de raconter tout de suite la grande nouvelle à Rivtzia. Un “*mama*”, au lieu du “ma chère maman” habituel. Elle s'appelle Louba, elle est juive. Quatre pages recto verso. Jamais je n'avais écrit une aussi longue missive. Ordinairement, je me contentais des événements. Cette fois-là je me suis permis des sentiments profonds. Je les lui offrais. Mais pas ma découverte au sujet de Lounia.

Assis sur le bord de mon lit, j'étais en train de délacer mes chaussures. Trop simple, cette équation, Lounia = Louba. L'idée me tracassait. En fait, ça avait commencé plus tôt, pendant que j'écrivais la lettre. Mais à présent le doute s'infiltra en moi franchement. Une fois couché, je me tournai d'un côté sur l'autre sans pouvoir trouver le sommeil. La jeune femme revint, debout devant l'armoire à glace. Ça y est ! Louba = Lounia, plus le chignon de Rivtzia ! Je t'aime, Lounitschka ! Mais à présent, je sais pourquoi ça a été si facile de rompre avec Lounia : elle n'avait pas de chignon. Je t'aime, Loubatschka. Je me suis enfin endormi.

Le lendemain, sur le chantier, je faisais le compte des années qu'il nous faudrait pour économiser de quoi acheter une maison en banlieue. Plus une année supplémentaire pour organiser un voyage à Grodno. Il fallait que j'y aille. Il n'était que normal que j'y retourne. Un simple aller et retour. Pour présenter à maman ma compagne de route.

Comme convenu, j'attendis Louba à l'heure de la fermeture du magasin et, bras dessus, bras dessous, nous allâmes faire quelques achats, de quoi préparer la dînette chez moi. Spontanément, c'est Louba qui assura le commandement. J'étais tout heureux de ne pas avoir à prendre de décisions devant l'amoncellement de nourriture dans les magasins. C’est

au moment du thé après le repas que nous avons fait connaissance. Louba raconta la première quelques bribes de son passé. Son père était mort quand elle était encore gamine. Sa mère s'était remariée avec un homme qui n'était pas du tout gentil avec elle. Scholé Szuszan, le frère de sa mère qui était “dans les meubles à Paris” (qui ne connaît les Szuszan, les Chouchan, les Schouschan, les Suzan ? Tous frères ou cousins, tous honorables commerçants de meubles à Paris), dès qu'il avait eu vent de la façon dont le beau-frère traitait la gamine, avait débarqué, toutes affaires cessantes, en Pologne. Après des discussions orageuses il l'avait emmenée dans ses bagages en France. Le ménage Szuszan n'avait pas d'enfants. Elle était devenue leur fille. Manifestement elle n'avait aucune envie de se replonger dans son enfance ; elle s’en tint au strict minimum dans son récit.

Je racontai mon histoire de façon aussi superficielle, sans plus de fioritures. Instinctivement je préférai garder le silence sur mon adolescence et ses accrocs. En revanche je lui parlai un peu de ma sœur. J'étais persuadé qu'avec Louba elles feraient une paire d'amies. Je ne trouvai aucun écho à mon propos. De toute évidence, pour ma future femme, le passé, le mien, le sien, était à effacer. Puis, nous étions à Paris et ’Hayélé était à Grodno ! C'était même stupide de parler de cela. Ne valait-il pas mieux nous occuper de nos “affaires” ? Et ainsi, sur-le-champ, nous résolumes d'entreprendre dès le lendemain les démarches importantes.

Au travail j'étais à peu près mon maître. Je pouvais facilement, en laissant des instructions précises à mon adjoint, m'absenter quelques heures, quitte à en mettre un coup dans la soirée. C'est ainsi que je pus me présenter le matin au magasin de meubles. L'homme au cigare qui m'avait regardé quelques jours plus tôt d'une façon attentive, soupçonneuse, était assis à un bureau en train de trier du courrier. Soutenu par le sourire de Louba, j’allai droit vers lui. “Je m'appelle Yossef. Avec votre nièce Louba, nous avons pensé...” En quelques phrases je lui présentai ma demande en mariage. J'étais beaucoup plus ému que je ne le laissais paraître et, comme aurait dit mon adjoint au chantier, j'avais le trouillomètre à zéro.

L'oncle repoussa son chapeau en arrière et se mit à m'examiner de haut en bas. Sans hostilité aucune. Dans tous les coins du magasin il y avait des glaces. J'y voyais Louba. Derrière moi, à deux pas à peine. Son chignon semblait à portée de ma main. “Depuis combien de temps vous connaissez ma nièce, jeune homme ?” Avec un sourire en coin. D'un geste j'attirai Louba près de moi et posai ma main sur son épaule. “Mais depuis toujours... oncle Scholé.” Je le regardais droit dans les yeux. J'ai toujours manqué d'aplomb et j'étais le premier étonné de mon toupet soudain. L'oncle éclata de rire : “C'est la meilleure de l'année ! Je vais le raconter ce soir au club ! Mais ça ne fait rien, vous ne manquez pas de culot.” Puis, redevenu tout à coup sérieux, il m'indiqua de la tête un siège à côté de lui, et me mit sur la sellette. Tout d'abord l'honorabilité de ma famille, puis ma situation, mon

travail, mes projets d'avenir. Examen apparemment concluant. “Vous n'êtes pas dans les meubles, mais je ne vois pas de raison de m'opposer à votre demande.” Dans la foulée il me proposa ameublement complet (stock ou catalogue au choix) qu'il tenait à notre disposition. Puis il a dit “*Mazal tov*”[73] et nous nous sommes serré la main. J'avais l'impression qu'il voulait encore ajouter quelque chose mais rien n'est venu. Moi de mon côté je voulais le rassurer ; lui dire que chez nous dans la famille les hommes s'occupaient bien de leur femme et qu'il n'avait pas à se faire de mauvais sang pour sa nièce. Finalement, je me contentai de lui secouer la main une fois de plus, un peu plus fortement. Je crois qu'il comprit. Aussitôt après il embrassa rapidement Louba sur les deux joues et il sortit, tête baissée, du magasin. A travers la grande vitrine, sur fond de trafic du boulevard Magenta, je le vis s'arrêter pour se moucher.

L'entretien avec l'oncle me laissa un grand sentiment de satisfaction. Je jugeais ma prestation réussie à tous points de vue. J'étais fier de moi, et du même pas je me dirigeai vers la mairie du X^{e}, rue du faubourg Saint-Martin. Au bureau d'état civil, un employé se mit à me réciter d'une voix lasse et monotone la longue liste des pièces nécessaires pour la constitution d'un dossier de mariage. Il y avait aussi un formulaire à remplir. “Nationalité ?” me demanda l'homme du guichet. “Juive”, répondis-je bêtement. “C'est où la Juivie ?” Tout le bureau rit de bon cœur. En Pologne, dans tous les documents officiels existaient deux rubriques différentes : la citoyenneté et la nationalité. J'étais citoyen polonais de nationalité juive. Dans certains cas, il fallait encore que j'ajoute ma religion : judaïque. Au bout de six ans de séjour en France, je me considérais parfaitement assimilé. Ma niaiserie valait bien celle de l'Antoine des “Locomotives” de Nevers. Après le chauffeur de taxi de la veille, deuxième rappel à l'ordre.

Restait à exécuter un dernier volet du programme. Après le travail, j’allai frapper chez Bertha. Qu'avais-je fais mon Dieu ? Une présentation pareille, à l'improviste, le soir, entre deux portes ! J'eus beaucoup de mal à la rassurer et à l'amadouer. Rendez-vous fut pris pour “un déjeuner tout simple en famille”, le dimanche à midi, façon Bertha.

Chaque soir, tout comme le premier jour, j'attendais Louba à la fermeture du magasin, et nous passions la soirée ensemble. Heures de bonheur, mais aussi d'épreuve. Mon désir me consumait tout au long des journées. “Égoïste et demi” : j'entendais le rire plein de reproche de Lounia.

Et je décidais d'attendre. De crainte de gâcher tout, par impatience, maladresse. Peut-être même par vanité. Elle ne me provoquait pas, mais je la sentais prête. Pourtant, je

[73] *Mazal tov* : « Bonne chance », formule de félicitations.

dominais mes nerfs. Je m'attribuais des bons points. Décidément, le Niémen avait changé de lit du jour au lendemain.

Le dimanche, Louba avait remis le tailleur noir à rayures blanches et le corsage de la semaine précédente. Elle était resplendissante, mais sous son calme, je la sentais émue, inquiète. J'avais un bouquet à la main. La porte s'ouvrit largement. "C'est un grand jour pour moi !" Les paroles de bienvenue de Bertha. Grande allure, avec sa longue robe de velours vert bouteille. Il n'y manquait que la traîne pour faire cour d'Angleterre.

Elle mit tout de suite Louba à l'aise en aiguillant la conversation sur les meubles. Toutes les deux en connaissaient un sacré bout. Pour ma part j'ai toujours été incapable de faire la différence entre une commode Régence, et un secrétaire Louis XV. En tout cas, grâce à un amour de coiffeuse Louis XVI que Bertha avait vue dans la vitrine d'un antiquaire rue Bonaparte, nous franchîmes sans encombre le moment délicat de l'apéritif.

Sur la table il y avait quelques saladiers en verre avec des amuse-gueule. Mais il était clair qu'ils n'étaient là que pour permettre à Bertha de gagner du temps. Elle faisait sans cesse des allers et retours entre la table et le four. A un moment donné, elle couvrit sa robe d'un petit tablier, bordé de dentelle fine, grand comme un mouchoir de poche, pour nous présenter avec un faux air de modestie un plat de poissons – des maquereaux au beurre noir. Nous dégustâmes les premières bouchées. "Je n'ai jamais mangé quelque chose d'aussi bon !" La voix de Louba était chuchotée comme si elle avait peur de rompre le charme. "Ah, si je pouvais avoir une recette pareille !" Le ton, bien plus que les paroles, exprimait très distinctement la requête. Un sourire satisfait fleurit sur le visage de Bertha : "Je vais vous la donner ; vous videz vos maquereaux, ensuite vous les fendez du côté du dos, depuis la tête jusqu'à la queue. Vous les mettez sur un plat et vous y ajoutez du sel, du gros poivre, des ciboules, du persil en branches et vous les arrosez avec de l'huile. Une demi heure avant de servir, vous les mettez au four à feu très doux. Une fois la cuisson faite vous les dressez avec un cordon de persil frit à l'entour et les servez avec du beurre noir. Voilà, ce n'est pas plus difficile que cela." "Et votre petit secret, madame ?" La question de Louba fit clignoter l'œil droit de Bertha. C'est avec un peu de résignation qu'elle ajouta : "Après les avoir fois vidés, vous essuyez vos poissons avec un linge mouillé." "Il doit y avoir encore quelque chose." Les sourcils de Louba étaient froncés, le regard fixe. La réaction de Bertha fut cette fois-ci toute différente. Une gerbe de son bon rire fusa et elle me lança : "Tu te l'es choisie bien coquine, Yossef." Puis se tournant vers Louba : "Bien sûr, il y a encore autre chose : le plat qui va au four, il faut qu'il soit en terre non vernie !" "Et le beurre noir, madame ?" La voix n'était plus qu'un murmure à peine audible. "Rien ne lui échappe ! Elle m'aura tout extirpé ! Dans le vinaigre je jette un bouillon de rouelles de veau rafraîchissant à la chicorée sauvage. Je vous apprendrai... ça sera bien la première fois !..."

La partie semblait gagnée. Elle ne l'était qu'en apparence car Louba commit un faux pas. “Vous permettez que ce soit moi qui fasse la vaisselle ?” Tout en se levant, elle avait ébauché un geste pour enlever sa veste. Les traits de Bertha se figèrent : “Chez moi les invités ne font pas la vaisselle ! Et le repas n'est pas encore terminé ...” Et successivement nous vîmes défiler un bœuf en daube avec des pommes de terres, une salade de laitue, le plateau de fromages et un gâteau au chocolat. Et il n'était pas question de laisser passer un plat sans en prendre ne serait-ce que symboliquement. Le froid jeté après le poisson se dissipa grâce au blanc de blanc, le préféré de Bertha, seule boisson sur la table. Ces dames ne s'en privèrent guère et au gâteau la deuxième bouteille était très largement entamée. La conversation prit un tour gai, décousu, presque bruyant, et c'est Bertha qui la première s'affala dans son fauteuil. Nous entendîmes aussitôt un petit ronflement. Vite, silencieusement, nous débarrassâmes la table et fîmes la vaisselle.

Quand notre hôtesse se réveilla, je retins un peu mon souffle. “Tu m'apportes un peu de café, petite ?” Sa voix était pâteuse. Assis sur des poufs, nous encadrions son fauteuil. Le café était fort, légèrement amer. “Ça fait quand même beaucoup de manger. Il était bon le blanc ... Quand est-ce que tu emménages, petite ?” Le tout sans reprendre sa respiration. D'une main elle attira Louba vers elle, se mit à lui caresser doucement les cheveux. Un silence qui ne pouvait être rompu que par quelque chose d'exceptionnel. “Ce n'est pas bien pour vous, mes enfants de rester comme vous êtes. Une qui se dessèche et l'autre qui est sur les nerfs. Pourquoi tant de tourments ? Attendre quoi ? Le livret de famille ? La grande idée ! Il rend godiche ce carnet ! Ça devient de l'ouvrage du hasard. C'est trop important pour laisser ça au hasard. Maintenant laissez *Babuschka* se reposer. Elle en a besoin. Elle n'a pas été très raisonnable, mais voilà longtemps qu’elle l'attendait, ce jour ...” Nous étions déjà sur le palier. “Yossef viens !” Elle devait être souffrante ma *Babuschka*. Le souffle court, les yeux fermés elle ne bougeait pas dans son fauteuil. Je me penchai sur elle, tout près, pour entendre un chuchotis : “C'est une gosse. Pense à elle avant de penser à toi. Va, mon Yossef. Il faut que je dorme pour de bon.”

Le lendemain, à dix heures, Louba partit chercher sa valise. A la même heure j'arrivais sur le chantier. Premier retard au travail. Après une nuit de noces, c'est permis. Pas vrai, *Babuschka* ? Et puis ne t'avise plus jamais de juger les gens, ma *Babuschka* unique. Tu t'es joliment trompée et j'en étais ravi. Louba n'était pas une gosse.

Il y eut aussi le mariage, quelques semaines plus tard. L'oncle Scholé, sa femme et son frère, *Babuschka* et ’Haïm nous entouraient. Nous attendîmes longtemps pour passer devant le troisième adjoint au maire du dixième arrondissement de Paris, entendre son marmonnement incompréhensible, et distribuer des pourboires à un tas d'employés en

uniforme. Nous faillîmes arriver en retard pour nous présenter sous la ’*houpa*[74]. Pendant que le rabbin récitait des prières dans sa barbiche, pendant que je buvais un vin brun sucré, passais l'anneau au doigt de Louba, et pendant que j'écrasais du talon un verre enveloppé dans une serviette, je pensais à la nuit de noces. La vraie.

[74] *’Houpa* : dais nuptial. Souvent synonyme de mariage.

24

Peu avant ladite noce, j'avais reçu de Suisse un colis. Son expéditeur était mon oncle Israël Marszak. C'est dans le bureau de poste même que j'avais défait la ficelle du paquet. Il contenait une lettre, un livre et un petit carnet. Appuyé sur le pupitre avec les annuaires de téléphone, j'ouvris la lettre.

*
* *

Mon cher Yossef,

J'ai tant espéré pouvoir venir à ton mariage ! Par chance, au dernier moment, j'ai eu un empêchement. Je me contredis ? Penses-tu ! Suis-moi un instant.

Comme tu ne le sais peut-être pas, j'étais au chômage depuis quatre mois et aucune obligation ne semblait devoir entraver mon voyage, sinon celle d'acquitter le montant du billet. A cet effet, je me suis présenté à la gare de Berne pour m'inquiéter de son prix et des conditions de paiement. Mais l'homme du guichet s'est obstiné à ne pas vouloir m'en vendre. Je lui avais pourtant dit : "*Grüezi zände si mir bitte e Karte noch Paris uf Kredit. 'S isch dörte-n-e 'Chuppe und 'sisch Mitzvwe dörte z'si.*[75]" Ce Suisse qui me regardait au travers de sa petite ouverture comme si j'étais le premier Bernois venu ne semblait pas vouloir comprendre que c'est vraiment une *mitzva* que d'assister à une hupa, et que je ne demandais rien d'autre qu'un billet à crédit !

Qu'est-ce qu'il risquait, au fond, en me le vendant ? Le train allait partir de toute façon. Avec ou sans moi. J'avais beau lui expliquer aussi que je ne lui demandais la place de personne, mais *stamm*[76] une place. N'importe où. En tête du train, en queue, debout, assis. N'importe. En somme, même pas une place ! Tout bonnement un ticket d'accès au train… Et je l'aurais payé tranquillement, sûrement, par mensualités. De quoi avait-il donc peur ? Que je n'assure pas le service de la dette ? Ce Suisse avec son uniforme bleu, avec son képi, me prenait tout simplement pour le tsar Nicolas II qui empruntait de l'argent à gauche et à droite sans avoir pris une assurance contre une révolution auprès de Llyods de Londres !

---

75 En langue suisse allemande : « Bonjour, donnez-moi s'il vous plait un billet à crédit pour Paris. Il y a là-bas une '*hupa* [dais nuptial, mariage] et c'est une *mitzva* [devoir religieux] d'y assister. »

76 *Stamm* : « simplement », en yiddish (et en hébreu).

Il m'était clair que dans la Berne des lourdauds, la partie était perdue. Il ne me restait plus qu'à aller à Bâle où j'avais deux possibilités : la première et la seconde. Ou bien mettre en gage ma montre en or, qui me vient de mon père – que Dieu ait son âme –, chez la crapule qui tient la *Pfandstube*, comme on appelle là-bas le Mont-de-piété, dans la Spalenberg qui descend vers le Markplatz. Ou bien, plus simplement, entrer dire bonjour à monsieur Stern dans sa petite boutique de tissus à Grünpfahlgasse n°6. Ce Grodnonien qui se dit Bâlois vend des tissus à des paysans suisses et distribue des enveloppes à des nécessiteux juifs. Et dans chaque enveloppe, un billet de banque qui, comme par hasard, correspond aux besoins du pauvre hère…

Bien sûr, pas question pour moi de quémander l'argent pour un billet de chemin de fer chez *Reb* Avraham-Tzvi Stern. J'allais mettre ma montre au clou.

Mais l'homme décide, et Dieu n'en fait qu'à sa tête. Au lieu d'aller directement de la gare au Mont-de-piété, j'ai fait d'abord un saut à la poste, histoire de passer un coup de téléphone, et de voir si quelqu'un n'avait pas eu l'idée de m'écrire poste restante. Non, il n'y avait rien, personne n'avait écrit. Mais ce n'est pas là qu'est le hic ! Pour rejoindre ensuite la Spalenberg, je devais obligatoirement passer par la Grünpfahlgasse… Et monsieur Stern était justement sur le pas de sa boutique !… Pas de chance, il m'a même aperçu. "*Oï*, Zeidel Marszak ! Et moi qui vous cherche partout avec des bougies ! Vous avez dû faire une grande *mitzva* pour que le Seigneur dirige vos pas vers ma pauvre boutique. Entrez donc boire un verre de thé."

Avant même de tourner le robinet du gros samovar de cuivre rouge, *Reb* Avraham-Tzvi m'a dit qu'il savait que j'étais sans emploi, mais qu'il connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un d'autre qui avait un cousin qui travaillait dans un laboratoire qui allait publier une annonce pour recruter un chimiste. Et qu'il fallait que j'aille le voir le jour même, ce quelqu'un, qui allait m'envoyer chez l'autre quelqu'un, qui allait me diriger vers son cousin, avant que l'antisémite du laboratoire n'ait le temps de faire publier son annonce ! C'était clair, n'est-ce pas ?

"Asseyez-vous donc, monsieur Marszak." Le thé était prêt, bouillant, juste à point pour boire…

Quelqu'un a parlé dernièrement à monsieur Stern de ma sœur Ania. On lui en a même dit beaucoup de bien. Intelligente et diplômée. Belle et modeste. Et la famille… "Si toutes les familles juives étaient comme la vôtre ! " Et d'enchaîner : "Si vous veniez avec elle un vendredi soir dîner à la maison ?" Étais-je au courant ? Il a un fils ! Chimiste (comme moi). Pieux (pas comme moi). Pratiquant (mais pas fanatique). Juste ce qu'il faut. Et aussi un homme bon et droit. C'est un gendre comme son fils qu'il aurait voulu pour sa deuxième fille. Malheureusement, il n'en a qu'une seule, et elle est déjà mariée. Pour tout dire et je raccourcis : "D'après ce que l'on dit, votre sœur aurait quatre ans de moins que mon Shlomo. On peut difficilement rêver mieux. Qu'en

dites-vous, *Reb* Israël Marszak ?" Pour me donner en plein milieu de la semaine du *Reb* Israël Marszak, il fallait qu'il y tienne, à son idée.

S'il me courait ainsi après, monsieur Stern, c'est que ma marchandise était hors classe. Ania ? Un ange de femme, un ange de sœur, un ange tout court, même parmi les Marszak. Mais en ce moment précis, ce qui m'intéressait, n'était pas de caser ma sœur. Moi, je voulais la place de chimiste. Ania ? Elle s'est déjà casée toute seule. Voilà deux mois que, se tenant par les petits doigts, elle se promène avec… Shlomo Stern. Leurs bons amis disent avec une ironie gentille qu'ils "se sont déjà promis l'un à l'autre".

Yossef, dès le lendemain, j'ai commencé à travailler, et il m'était impossible de demander un congé pour venir à ton mariage. Toi, tu comprendras cela. Tu recevras mon cadeau dès ma première paye…

Dans le petit colis que tu viens d'ouvrir, en plus de la lettre, il y a un carnet et un livre. Mon père, Avraham-Shimon, était bibliophile. *Les Incas* de Marmontel provient de sa collection. C'est sans doute de lui que te vient ton attachement aux livres. Tu verras que celui-ci date de 1822 ! Je voudrais que tu gardes un souvenir personnel de ton grand-père. Voilà d'un.

Il y a ensuite le carnet… Avraham-Shimon l'avait dans la poche intérieure de sa jaquette au moment de sa mort. Tu y trouveras son testament, écrit peu après la naissance de son premier petit-fils, ta naissance à toi. L'honnêteté m'oblige à t'avouer que j'ignore si dans l'esprit de ton grand-père il y a eu un rapport entre les deux faits. Je suppose que oui. Le testament est en hébreu. Voici sa traduction :

"Quand la volonté du Créateur sera d'appeler auprès de Lui le souffle de ma vie et mon âme, mon épouse Éthel sera la seule à pouvoir disposer de mes biens et propriétés. La maison et toutes mes affaires lui appartiendront. Mon fils qui est l'esprit même de ma vie, ne pourra s'y opposer. Je connais bien mon épouse, son intégrité et son amour de mon fils. En paix et par le droit chemin elle le conduira. Elle élèvera mes filles pour en faire des femmes dignes et méritantes et va les doter suivant les possibilités et la situation tout comme si j'avais été là. Elle éduquera mon fils et mes filles pour qu'ils ne quittent pas le chemin du judaïsme. Et vous, mon fils et mes filles, aimez bien votre mère et honorez-la, car elle est une mère pleine de miséricorde et d'amour. Son affection pour ses enfants est sans limites et elle ne préfèrera jamais l'un à l'autre. Écoutez bien mes paroles, mes enfants et ne vous écartez jamais de l'enseignement de votre mère. J'ai signé le lundi, le quinzième jour du mois *Kislev*[77] de l'année 5273."

C'est la veille de mon départ pour Berlin, où j'allais commencer mes études de chimie, que ma mère, toute émue, m'a tendu le carnet, en me disant que c'était à présent à moi d'assurer la garde des dernières volontés de mon père et de m'y conformer si

[77] Selon l'ère chrétienne, 12 novembre 1912.

l'Éternel m'en donnait la force. J'aurais à le transmettre à mon tour à l'aîné de la génération suivante. Ma raison et mon cœur allaient m'indiquer le moment de le faire. "Dorénavant, mon fils, a-t-elle dit pour terminer, où que tu ailles, où que tu passes, que la considération et l'estime des gens t'accompagnent."

Le mariage est une étape dans la vie de n'importe qui. Tu ne fais sûrement pas exception. Après les montées abruptes et les descentes à pic que tu as connues dans ta vie, tu dois te sentir arrivé dans un havre.

Je t'avoue que depuis que j'ai quitté la maison, j'ai attaché plus d'importance aux paroles, lourdes de sens, de ma mère, qu'au testament de mon père. Néanmoins, j'ai toujours été assujetti à ses mots fracassants.

Ce testament, je le dépose aujourd'hui dans ta corbeille de mariage. Est-ce un présent empoisonné ? J'ignore complètement ce que le testament d'un grand-père inconnu peut représenter pour un homme et pour toi en particulier. Quand ta semence portera fruit, tu le remettras à l'arrière-petit-fils d'Avraham-Shimon.

Il est habituel de présenter des vœux le jour du mariage. Que vous dire, à toi et à ton épouse, que personne ne vous ait encore souhaité ? Wolf et Avraham-Shimon vous regardent de Là-Haut. Que le bonheur qui illumine en ce moment leur visage rejaillisse sur vous.

Ton oncle Zeidel

P.S. Avant-hier, nous avons dîné avec Ania chez les Stern dans leur petite maison de la Eulerstrasse 56. Le gefilte fish était bon. Me serais-je fait rouler par *Reb* Avraham-Tzvi Stern ? Il n'est pas pensable qu'il n'ait pas été au courant de ce qui se tramait. M'aurait-il mystifié seulement pour accélérer les choses ? Car il n'est pas né de la dernière pluie et, avec les jeunes d'aujourd'hui, on ne sait jamais. Un accident est vite arrivé… Je vais écrire à Éthel. Elle va applaudir à deux mains.

*

* *

Pendant les années de mon adolescence, l'oncle Zeidel vivait, étudiait et travaillait en Allemagne d'abord, puis en Suisse, et ne venait guère souvent en vacances. Quand il arrivait, il passait trois semaines à Szczuczyn chez sa mère, qu'il ne quittait pas d'une semelle. Au retour, il s'arrêtait une journée chez nous, et une autre à Varsovie, chez la tante Olomucki, la sœur d'Avraham-Shimon.

Quand il arrivait, j'attendais avec hâte le moment d'aller nous coucher, car il n'y avait pas de quatrième lit à la maison, et je partageais le mien avec lui. Jusque tard dans la nuit,

il me racontait ses “histoires” : la Bible, à raison d’une nuit tous les deux ou trois ans. Avec l’oncle Zeidel, me disais-je, j’apprendrais bien toute la Bible.

L’oncle Zeidel… Bonté et simplicité, intelligence et naïveté, gentillesse et grandeur d’âme, humour à mi-chemin entre le ’hassidisme – triste et amer –, et l’anglais – pince-sans-rire.

Quand la nouvelle de sa mention *summa cum laude* au doctorat à l’université de Bâle nous est parvenue, la seule à ne pas en faire grand cas fut la grand-mère Éthel, la propre mère du lauréat. “Écrire des contes pour enfants ou être membre de l’Académie, faire des doctorats ou être professeur à l’université de Moscou, c’est à portée de n’importe quel Marszak pour peu qu’il y tienne vraiment.” D’après Éthel, un seul membre de la famille méritait révérence : le cousin Shimon Marszak de Sluck, qui avait réussi à convaincre en 1910 le postier local de n’accepter aucune lettre au départ de la bourgade sans qu’il y soit collé, en plus de l’habituel timbre avec l’aigle impérial, un autre de la valeur d’un *kopeck* du *Keren Kayemeth Le-Israël* !

Mon bon oncle Zeidel, je ne fais que t’encenser… Et tes gaffes, si nous en parlions ? Car un peu gaffeur, tu l’as toujours été. Non pas le gaffeur lourd, méchant. Non, le gaffeur par excès de bonne volonté. Et la plus belle, tu venais de la commettre.

Moi aussi, j’avais un “mort dans mes bras”. Depuis vingt-cinq ans, il m’accompagnait partout. A la maison et à l’école, sous la bâche du ferrailleur d’Ivry, où je me croyais constamment dans les ténèbres de sa tombe, et à l’enterrement de Gustave, bien sûr. Et voilà que le même où je croyais faire enfin un pas décisif pour me libérer de son joug astreignant, tu es venu me jeter dans les bras de “ton” mort à toi !

Je t’aime bien, mon oncle Zeidel. Je ne suis pas en colère, n’aie crainte. Juste un petit mouvement d’humeur. Tu me le pardonnes, pas vrai ? Car au fond, toute l’affaire n’est que bagatelle. “Mon joug” ? Vétille, rien d’autre. Ce n’est pas cela qui m’a empêché de manger quand j’avais faim, de lire quand j’étais en mal de rêves, de danser quand j’avais des fourmis dans les pieds, de faire l’amour quand j’en avais envie. Et d’après tout ce que je sais sur toi, ton “assujettissement” n’a guère été différent. Et tant mieux.

Sois tranquille, oncle Zeidel. Justement parce que je te ressemble, je garderai précieusement les reliques, et j’obéirai à la volonté de grand-mère Éthel. Je le transmettrai à… Oh, mon Dieu, à qui ? Aurais-je un jour un fils ? Zeidel, que me dis-tu là ? Moi, père d’un fils ? Louba, Louba, tu entends ? Tu as entendu ce qu’il vient de nous annoncer, l’oncle Israël ? Nous allons avoir un fils ! Un fils à nous ! Louba… ma chérie…

25

Ça avait commencé par un simple marchandage pour une table de nuit. Un marchandage comme Louba en avait l'habitude. Deux heures après, nous sortions du petit magasin de meubles aux Puces. Entretemps, ma femme en était devenue la gérante. Sans même me demander mon avis. Et pas peu fière d'avoir pignon sur rue. Elle n'avait pas les scrupules de Rivtzia. Ni les miens. Que pouvais-je faire d'autre que ravaler mon dépit ? Je trouvai pourtant une réplique. Je n'ai jamais mis les pieds dans sa boutique, qui comme tous les commerces des Puces était ouverte les samedis, dimanches et lundis.

Seul à la maison le dimanche ? Je me mis à bricoler chez des particuliers et devins vite l'homme d'entretien de "l'immeuble de Bertha", avenue de Wagram. Chez nous, dans un coin de la pièce, j'avais arrangé un petit établi. On venait de loin pour me faire fabriquer des clés. Dès la fin de l'Exposition j'avais démissionné de mon entreprise de bâtiment pour me faire engager comme sous-chef d'atelier dans une boîte de Billancourt qui, en sous-traitant, fabriquait pour Panhard des pièces pour un nouveau char d'assaut dont on disait monts et merveilles.

Je n'étais pas enchanté de la nouvelle direction prise par Louba, mais nous avions un but commun, rapidement devenu une idée fixe : le pavillon. Et qui tourna chez moi en obsession quand Louba me dit : "Un enfant ? Pas avant que nous ayons un pavillon." Turbiner. Économiser. La Caisse d'Épargne ! Le soir, une fois couchés, nous feuilletions le livret.

En dehors du boulot nous n'avions plus le temps pour rien. Le cyclo-tourisme, les châteaux de la Loire, la mer au Tréport et les cent autres projets avaient été mis aux oubliettes. J'avais même cessé mes visites à la bibliothèque. Le vendredi soir je parcourais la lettre hebdomadaire de maman. Je n'y répondais que de loin en loin par une courte carte postale. Nous vivions dans le provisoire. Nous avions un but à atteindre : la maison. Après ... après ... à nous la belle vie.

Le plus dur était de renoncer aux copains. Je ne voyais plus personne. Sauf bien entendu, 'Haïm. Ce n'était pourtant pas simple, parce que mon épouse et mon ami n'avaient pas d'atomes crochus. Pour ne pas rompre le contact, et nous y tenions beaucoup l'un et l'autre, 'Haïm venait de temps à autre me retrouver à l'heure du déjeuner à mon boulot. Dans un bistrot proche nous prenions quelque chose sur le pouce. Il était à présent installé dans un bel atelier rue de Nice, en plein cœur de Paris. Dix ouvriers et un chef d'équipe y

travaillaient. Ses noces furent le grand événement de l'année : le seul parmi nous à avoir épousé une Juive de souche française ! Tout Grodno et tout Belfort assistèrent au mariage de ’Haïm et de Suzanne.

Un jour, cela faisait un moment que nous travaillions dur, nous partîmes Louba et moi en expédition à Mantes. Dans une agence immobilière un monsieur avenant, tout sourires, invita “Madame et Monsieur” à s'asseoir. Ce qui l’intéressait au premier chef, c’était la “fourchette” de nos prix. Louba éluda habilement la question en définissant exactement ce que nous cherchions. Nous sommes sortis de l'agence pauvres.

Pendant le voyage de retour Louba semblait déprimée. En rentrant, elle sortit son carnet et s'est mise à faire des calculs. “A ce rythme-là et s'il n'y a pas d'anicroches, il nous faudra encore plus de deux ans de travail.” Elle était lasse. “C'est tout de même dommage que tu aies laissé filer l'atelier de ton Gustave... Tu sais, il n'est pas encore trop tard. Je me suis renseignée...” Dans une lueur soudaine je revis ma première rentrée à l'École, Shmelik Ganev, des languettes de papier à fleurs gisant par terre. J'étais blême. “Louba ne touche pas à Gustave. Jamais. Jamais plus.” Ma voix tremblait. J'étais près du sanglot : “Je t'en supplie !” Cette nuit-là nous avons fait l'amour rageusement. Chacun essayait d'en rajouter. Sans tromper personne. Le lendemain nous reprîmes nos occupations habituelles, sans reparler de l'incident. Le chignon de Louba me faisait peur.

C'est à cette époque que j’obtins une carte d'étranger “privilégié”. Je n'avais plus besoin de passer de longues journées à la Préfecture de Police pour proroger la validité de mes papiers. C'est sans doute une des raisons pour laquelle je ne déposai pas ma demande de naturalisation avant 1938. A présent je n'étais plus pressé. Et bien entendu, je n'ai ni écrit ni téléphoné à monsieur François-Matthieu de V. de F. Louba ignorait même son existence. La mettre au courant ç'aurait été lui raconter l’accueil de cet homme, qui m'avait meurtri. Et aussi lui parler de Gustave.

*

* *

Max Wolikow, un Grodnonien qui avait habité pendant de longues années à Bordeaux, venait d'arriver à Paris. Avec sa femme Marthe et un inconnu, il était venu me voir un soir. Tout comme ’Haïm, qui empêché ce jour-là n'avait pas pu l'accompagner, il militait dans une organisation de gauche. Moi je ne militais pas. Pris entre l'évier bouché de madame Poupet du troisième gauche sur rue et ma colère contre Louba, entre le pavillon et l'installation électrique de monsieur Deras du rez-de-chaussée cour, je n'avais pas le temps. J'étais comme des dizaines de millions d'êtres à travers l'Europe, qui assistaient insoucieux

à la montée du fascisme et du nazisme. Les guerres d'Éthiopie et d'Espagne, la remilitarisation de la Rhénanie, l'*Anchluss,* le déchaînement de l'antisémitisme en Allemagne nous laissaient indifférents. Oui, moi aussi je faisais partie de cette grande foule d'Européens. Je travaillais, j'avais enfin un permis, je pouvais gagner ouvertement, honnêtement ma vie, et donc, tout ce qui se passait au-delà de l'inexpugnable ligne Maginot m'importait peu. Je me sentais à l'abri, nullement inquiet pour l'avenir. Le pas de l'oie, les forêts de drapeaux à croix gammées, l'hystérie collective des grands rassemblements qu'on voyait au cinéma dans le Journal Pathé-Gaumont n'étaient pas “mon affaire”.

Bien plus que les accords de Munich, c'est l'arrivée des réfugiés autrichiens et allemands qui me fit entrevoir un aspect, pour moi jusqu'à présent insoupçonné, de ce qui se tramait. Ils ne nous étaient pas très sympathiques ces réfugiés. Trop imbus à notre goût de leur KULTUR. Leur nostalgie de *mein Haus, meine Heimat, mein Vateriand*[78] nous paraissait difficilement compatible avec les horreurs qu'ils nous racontaient sur les camps de concentration qui poussaient comme des champignons dans leur Allemagne. Oranienburg, Dachau, Buchenwald, était-ce concevable ? Dans un pays si libéral. Qui n'avait pas connu de pogroms. Qui n'avait même pas eu sa petite affaire Dreyfus. Peut-être que les Juifs allemands exagéraient ? Comme ils n'avaient jamais eu droit à des persécutions, ils tombaient des nues. La moindre bricole les effrayait. Ils nous submergeaient de détails sordides sur les camps. J'écoutais. On ne peut pas dire à quelqu'un : je ne veux pas entendre de telles horreurs. Je hochais aussi la tête pour exprimer ma compassion. Mais pouvais-je comprendre ce qu’étaient des SS ? Ce qu'est un *kapo*[79], des hommes qui à coups de triques font courir en rond dans une carrière des esclaves avec une grosse pierre sur l'épaule, pour le seul plaisir des chiens qui les poursuivent ? Comment s'imaginer la carrière ? D'ailleurs ils ne disaient pas la carrière, mais disaient *Steinbruck*. Ça sonnait dur, *Steinbruck*. Je n'aimais pas ce mot-là.

Libre à Paris, j'étais vraiment libre et vraiment à Paris. Pouvais-je concevoir un autre monde, un autre univers qu'il avait suffi d'entourer de barbelés pour y créer des lois et une logique bien à lui, échappant aux lois et à la logique humaines ? Non seulement je ne pouvais pas comprendre ces récits, mais ils me dérangeaient. Oui, parfaitement. Car s'ils étaient véridiques, qu'est-ce que je faisais là à bricoler, à gratter sou après sou pour acheter une bicoque en grande banlieue ? Ne devais-je pas laisser tout tomber, le boulot avec les compagnons, Bertha à présent à moitié impotente et pour qui je faisais les courses, et puis Louba... oui, oui Louba aussi, pour aller m'engager dans les Brigades Internationales en Espagne ? Mais quand on rêve de volets verts, de briques rouges et d'ardoises grises, on a

[78] *Mein Haus, meine Heimat, mein Vaterland* : ma maison, mon pays, ma patrie.
[79] *Kapo* : chef d'un commando de travail dans un camp de concentration.

bonne conscience à laisser planer un petit doute sur la réalité d'une monstruosité comme Dachau.

Et puis, Max et Marthe sont venus, avec l'homme que je ne connaissais pas : la quarantaine, les cheveux grisonnants, la manche gauche de sa veste ballotant, vide. “Un camarade.” Chef d'un commando de travail dans un camp de concentration. Nous n’eûmes pas droit à une présentation plus détaillée. Louba proposa du thé. Sans même l'attendre, sans s'asseoir, Max dit d'une voix enrouée : “Yossef, petit Daniel est tombé en Espagne. Estherka est dans le besoin. Alain n'a que trois ans.”

Mort, le petit Daniel. Je ne le reverrais jamais plus. Haut comme trois pommes mais râblé. Débardeur aux Halles la nuit, étudiant en chimie le jour. Les yeux éternellement rougis, une histoire drôle à la bouche. Parti du Niémen et arrivé par un long chemin aux bords du Guadalquivir. Cette nouvelle était la guerre dans toute son horreur, plus parlante que les articles des journaux, les bandes d'actualités ou même les récits des combattants. A présent Estherka était seule. Il n’y avait plus que son petit Alain aux cheveux noirs, bouclés et aux yeux clairs allait l'aider à affronter la vie.

Fluette, effacée, elle ne riait jamais. En 1936 un nervi, au sortir d'une réunion électorale, lui avait cassé deux dents de devant avec un coup-de-poing. Depuis elle avait cessé de sourire, pour ne pas montrer le vilain trou noir. Revoyant en esprit le visage d’Estherka, je dis : “Max, inscris-moi pour mille francs.” Presque deux tiers de mon salaire mensuel. Deux “Yossef !” éclatèrent en même temps ; celui de Max incrédule, celui de Louba outré. “Max”, continuai-je sans me laisser distraire, “il est plus important que jamais qu'Estherka puisse enfin sourire. Je me permets de suggérer que cet argent serve en premier à arranger ses dents.” C'est Marthe qui me répondit : “J'ai pris une empreinte ce matin. C'est formidable que tu aies pensé à ça !” J'avais oublié complètement que Marthe était dentiste et qu'elle soignait tous les copains gratuitement.

“Yossef, tu es la personne qui nous manque au service social.” L'inconnu calme, sûr de lui, parlait d'une voix tranchante. Ses paroles sonnaient comme des ordres. Le nombre de veuves, d'orphelins, d'invalides (Marthe ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur la manche vide) augmentait chaque jour. Il y avait un gros travail à faire. Que je me rassure, il s’agissait d’un travail qui n'avait rien à voir avec la politique. “Nous avons besoin d'un homme comme toi.” Il était renseigné sur moi. Je pouvais “leur” rendre de réels services, aider beaucoup des “leurs” (aucune précision sur “nous”, “leurs”). Il me prévenait toutefois, “ils” ne pourraient pas me rémunérer. Si j'étais d'accord, il suffisait de le lui faire dire par Max. “Est-ce que je saurai, monsieur ?” “On m'appelle Marcel. Je suis content que tu acceptes ma proposition.” Il fit signe aux Wolikow, remercia Louba pour le thé et ils sortirent tous les trois.

“Louba, une prothèse coûte cher. Même si Marthe ne prend pas d'argent pour les soins. Il est important qu'Alain puisse voir sa mère sourire. Tu ne peux pas savoir ce qu'est un

garçon qui s'élève sans père." "As-tu seulement pensé une seconde ce qu'est une fille qui s'élève sans père ni mère ?" Je ne trouvai rien à répliquer.

La même nuit, je rêvai de *Reb* Avraham Hirszowicz, le rabbin du *shtetl* Skidel, dont grand-mère Éthel ne ratait jamais une occasion de parler. C'était un ami de mon grand-père Avraham-Shimon Marszak. Elle disait toujours : "Cet homme-là, il a nagé toute sa vie à contre-courant." Érudit, brillant, il était doux de nature, conciliant, naïf même. Et en perpétuelle révolte contre l'injustice qui s'acharnait à tout moment contre les pauvres. En 1915, quand Hindenburg, le maréchal allemand moustachu au casque à pointe, lança son offensive contre les troupes du tsar, il y eut de durs combats entre Grodno et Skidel au cours des Journées Terribles, les journées entre *Rosh Ha-Shana*[80] et le jour de *Kippour*. On savait que des Juifs servaient dans les deux armées. Pouvait-il, lui *Reb* Avraham Hirszowicz, rester les bras croisés quand les Juifs allaient s'entretuer le jour de *Kippour*, un jour de jeûne et de prières : le jour du Jugement ? Non. Bien sûr que non ! Mais quoi faire ? C'est pourtant simple, il suffit d'obtenir que des deux côtés on dispense les soldats juifs de combattre ce jour-là ! Comment y parvenir ? Mais c'est simple ! Il suffit de parler à leurs officiers ! Comment les joindre ? Mais c'est simple ! Il suffit de suivre la ligne de front entre les deux armées et leur faire entendre raison ! Mais comment s'aventurer entre deux ennemis qui tirent à hue et à dia ? C'est très simple ! Il suffit d'un drapeau blanc ! Y a-t-il un meilleur drapeau blanc qu'un *taleth* ? Non, sûrement pas ! C'est ainsi qu'enveloppé dans son grand châle de prière, *Reb* Avraham Hirszowicz, partit l'avant-veille de *Kippour* vers la ligne de combat. Ivan Popov bien à l'abri d'une grange surveille le champ de blé qu'à cause de la guerre on n'a pas moissonné. Au-delà du champ, le petit bois de bouleaux où guette l'ennemi. Derrière le boqueteau d'arbres, Hans Muller est lui aussi sur le qui-vive. Des pierres roulent. Qui vient là-bas ? Une silhouette blanche. Elle titube. Tombe. Se relève. Deux coups de feu claquent. Le huitième jour du mois *Tichri* de l'année 5275, *Reb* Avraham Hirszowicz, gît dans un champ de blé quelque part entre Grodno et Skidel, enveloppé dans son *taleth* blanc à rayures noires maculé de deux taches de sang frais.

Voilà l'histoire que racontait grand-mère Éthel. La nuit de la visite des Wolikov, je m'approchai du corps. Mais ce n'était pas celui du Rabbin-le-Juste. C'était le mien. C'était moi qui avais essayé de séparer franquistes et républicains sur le Guadalquivir.

80 *Rosh Ha-Shana* (hébreu) : la Nouvelle Année, qui arrive en automne dans le calendrier juif.

26

“Le petit chez soi” en lettres découpées dans du contreplaqué et peintes en rose, clouées sur la porte d'entrée. Nous venions de remarquer la pancarte juste en dessous, un peu de travers : “A vendre.” Un terrain, délimité par un parapet bas en briques rouges. Une petite grille en fer forgé s'ouvrait sur un trottoir qui menait vers la maison. Rien de tout cela ne retint mon attention. En revanche, dans le garage vaste et profond, dont le rideau de fer était levé, il y avait un magnifique établi d'au moins trois mètres de long, presque neuf.

“J'installerais bien un atelier dans un endroit pareil.”

“Un atelier de quoi ?”

“Serrurerie, électricité, plomberie. Regarde-moi cette grille d'entrée ! Quelles soudures ! Ça ne devrait pas être permis de livrer de la marchandise pareille ! En peu de temps je me ferais un nom ici.”

“Mais tu... ouvrirais un atelier ?”

“Et pourquoi pas ? Je prendrais un apprenti. Un seul. Cela me ferait plaisir d'apprendre à quelqu'un à faire du bon travail. Il ne faut pas plus de temps pour faire du bon travail que du mauvais. Et c'est autrement satisfaisant pour l'œil et l'esprit. Tu t'occuperais des commandes, des comptes, des factures. Moi je travaillerais et j'enseignerais.”

“Tu ne m'en a jamais parlé.”

“Il y a peu de choses dont on parle ces temps derniers, Louba.”

Nous parlions à ce moment-là encore moins que d'habitude. Six semaines plus tôt, Bertha s'était cassé la jambe. Effaré par la vue de la salle commune de Saint-Louis, j'avais décidé d'autorité qu'elle ne pouvait rester à l'hôpital et que nous nous devions de la ramener chez elle. Pendant un mois, Louba s'occupa de sa toilette, sa cuisine et son ménage. Tout avait été exécuté avec rapidité et ponctualité, mais sans chaleur. Visiblement, pour elle, le fait de prendre *Babushka* à la maison avait été une de mes lubies, au même titre que mes activités au service social, auxquelles je consacrais à présent plusieurs soirées par semaine, au détriment du bricolage, quitte à en mettre un peu moins sur le Livret à la fin du mois. Cette sortie à Mantes-la-Jolie, en ce printemps de 1939, était la première depuis l'accident de Bertha.

Pour toute réponse, Louba vint près de moi et glissa son bras sous le mien. Comme le premier jour, au métro Lancry. Mes griefs contre elle me parurent ridicules et injustes. Et

brusquement, là sur le trottoir désert, je ne résistai pas à l'envie de caresser ses cheveux. Elle sourit. Son bras serra le mien plus fort.

Monsieur et madame Martin nous firent faire le tour du propriétaire. La maison était en bois (L'HOMME : “Mais qui construit à présent des maisons pour durer plus d'un siècle ?” MOI : “Certains tout de même.”) La cuisine petite (LA FEMME : “Mais assez grande pour qu'on puisse y manger à deux.” Louba : “Il ne faudrait pas trop grossir.”) Le séjour-salle à manger assez vaste mais un peu biscornu, de plain-pied avec le jardin qui descendait en pente très douce vers la Seine distante d'à peine une quinzaine de mètres (L'HOMME : “Pour aller à la pêche vous n'avez pas à vous déranger beaucoup.” MOI : “Il manque une grande pierre plate.” L'HOMME : “Ah...”). Deux chambres à coucher (LA FEMME : “Une pour les parents, l'autre pour les enfants.” LOUBA : “Nous n'en n'avons pas.”) Un grenier (L'HOMME : “Aménageable !” MOI : “Et où mettrez-vous l'escalier ?” L'HOMME : “Il faut chercher.”)

Madame Martin venait de servir la deuxième tournée de café. Monsieur Martin s'était versé une deuxième rasade de marc de bourgogne (“Chaque année je fais rentrer un tonnelet. Directement de la propriété. Je vous donnerai l'adresse si ça vous intéresse.”) A qui donc ressemblaient-ils les Martin ? Impossible de me rappeler. Pourtant, bon sang... Non, ils n'avaient pas confié l'affaire à une agence. Pourquoi payer des commissions exorbitantes à des fainéants en col blanc qui ne pensent qu'à s'engraisser sur le dos des travailleurs ? Deux pour cent à gauche, deux pour cent à droite, sans se fatiguer, sans même lever le petit doigt. Ni vu ni connu ! Cela ne vaut-il pas mieux de baisser un peu le prix et de traiter directement ? Entre gens honnêtes, en toute confiance.

“A propos de prix, quelles sont vos conditions ?” interrogea Louba, jugeant sans doute qu'il était temps de passer aux choses sérieuses. Les Martins se consultèrent du regard. “Trente-neuf mille”, dit la femme. Nous sursautâmes. “Ça ne fait pas une mince somme nous le savons. Mais nous ne demandons pas tout comptant. “ “Mais encore ?” “Disons 70 % à la signature et le solde en traites mensuelles sur un an. Avec un petit intérêt de 6 %. Ça semble régulier.” Nous nous regardâmes Louba et moi. “S'il n'y a que la question de l'intérêt, on ne cassera pas l'affaire pour cela...” Louba se leva, les joues rouges. “Ça fait tout de même beaucoup d'argent. Il faut que nous refassions nos comptes.”

Les Martin nous laissaient partir, mais visiblement à regret. Nous étions déjà sur le pas de la porte quand ils nous firent comprendre que si nous nous décidions rapidement, ils seraient prêts à faire encore un petit sacrifice. Ils voulaient se rapprocher de leurs enfants. “Notre gendre est gendarme et on l'a nommé à Chelles. Un chef-lieu de canton !” Est-ce que nous nous rendions compte du voyage que cela représentait pour eux ? De Mantes à Chelles, en Seine-et-Marne ? Ils la regretteraient, leur maison qu'ils avaient fini de bâtir à peine trois ans plus tôt. Pour couper court, Louba prit le parti de rire : “Mon oncle dit qu'il

faut toujours laisser passer une nuit avant de conclure une affaire. Nous vous donnerons une réponse demain."

Dans le train qui nous ramenait vers Saint-Lazare, Louba était pensive. "Si les Martins étaient des commerçants chevronnés toute l'affaire me paraîtrait bizarre." Et à moi, qui me rappelaient-ils donc ? "Mais ils ont l'air d'être de braves gens, vraiment pressés de vendre", poursuivit-elle. "C'est peut-être notre jour de chance", ai-je suggéré.

Le prix de la maison était incroyablement bas et nous pouvions l'acheter ! Le soir, nous entrâmes chez Bertha pour lui annoncer la nouvelle. Visiblement, cela lui faisait de la peine d'apprendre que nous allions partir, mais elle était heureuse que nous ayons trouvé la maison de nos rêves.

"Pas tout à fait", rétorqua Louba. Et d'énumérer les défauts : la gare éloignée, deux grands carrefours à traverser pour aller à l'école, pas un commerçant à une lieue. Mon Dieu, quand avait-elle eu le temps d'assimiler tous ces détails ?

"Le parfait est l'ennemi du bien", coupa Bertha. Mais est-ce que nous ne pensions pas qu'il faudrait faire expertiser la maison par un homme de métier ? "Mais *Babuschka*, j'ai travaillé dans la construction !" Je savais le prix des matériaux. Et l'essentiel, je l'oubliais : le terrain ! Est-ce qu'elle avait idée de la valeur d'un terrain pareil ? En bordure du fleuve ? Bien sûr, ce n'était pas le Niémen, mais tout de même ! Et l'établi, elle en avait tenu compte de l'établi, un établi hors série, de trois mètres de long, en hêtre étuvé ? Parce que pour moi, il était évident que l'établi faisait partie du lot. "Bon, bon", consentit Bertha. J'avais sans doute raison, je m'y connaissais en matériaux.

Nous y retournâmes trois fois. L'affaire était de poids et nous hésitions tout de même à nous lancer. Les vendeurs nous consentirent un rabais de cinq pour cent sur le comptant, sans même reparler de l'intérêt sur le crédit. Mais l'accord final faillit capoter à cause de l'établi. Le vieux y tenait comme à la prunelle de ses yeux, et moi je m'entêtai, tout simplement. Les deux femmes nous regardaient, impuissantes. "Martin Martin, assez !" s'écria la vieille à bout de patience. Puis elle ajouta à notre intention en guise d'excuse : "Ce sont tous des cabochards, ceux qui portent le même prénom que le nom." Et Martin Martin finit par céder.

C'était clair, ils avaient hâte qu'on signe et qu'on verse un acompte. Et nous aussi, nous étions las de cet état d'incertitude. Mais il fallait attendre encore deux jours, parce que d'après Rivtzia on ne traite une affaire qu'un mardi, jour porte-bonheur[81]. C'est ainsi

[81] Cette tradition s'explique par le fait que dans la Genèse, au troisième jour de la création, il est dit deux fois que Dieu vit « que cela était bien » (*Genèse*, 1, 10 et 12).

que nous avions rendez-vous un mardi à dix-sept heures précises chez un notaire de Versailles.

Le matin même, mus tous deux par des forces obscures, nous décidâmes de revoir une dernière fois la maison avant de signer. Une signature ! C'est vite dit, c'est vite fait. Mais cela représentait combien d'heures de travail, de rêves ? Nous la contemplâmes du dehors. On nous observait de l'intérieur, les rideaux bougeaient. Mais nous n'entrâmes pas. Après un long moment, nous reprîmes le chemin de la gare, nous tenant par la main. Le train devait arriver dans cinq minutes. Debout sous la pendule, serrés l'un contre l'autre, nous étions tout de même bien émus et un peu anxieux. Une signature...

Juste à côté, deux hommes, leur matériel de pêche posé sur le ciment du quai étaient en train de rouler des cigarettes avec du gris tiré directement d'un paquet.

– Elle a les pieds dans l'eau.

– Pensez donc ! Elle n'a même pas de pieds ... C'est sur du plain-pied qu'elle est bâtie. Ce vieux con de Martin a bâti une maison de plain-pied sur un terrain inondable ! Vous vous rendez compte ? Vingt centimètres d'eau dans la maison chaque printemps ! Je leur souhaite bien du plaisir aux pigeons qui vont acheter la bicoque.

– Ce Martin tout de même ! Rouler des gens de cette façon !

– Ça serait une bonne action de les prévenir ces gogos ...

C'est là sur le quai de la gare, que je me rappelai à qui les Martins ressemblaient : à mes sordides logeurs d'Asnières, les Piedbœufs, indicateurs de police.

27

C'est seulement au petit matin que Louba s'assoupit, après une nuit de sanglots nerveux. L'heure d'aller à mon travail était passée et le sentiment de mon inutilité me pesait. “Cesse donc de tourner en rond”, dit Bertha. “Tu seras mieux à ton atelier qu'ici, à te ronger les sangs.” Je me laissai convaincre. En descendant je trouvai dans la boîte une lettre de ma mère. Il avait fait si beau la veille. A présent, du ciel gris, uniforme, suintait un crachin serré. L'étroit boyau de l'impasse de la Cité Saint-Martin me semblait infranchissable. Un remords ? Je remontai. Bertha veillait. Sans même me débarrasser de ma musette, je m’assis près d'elle et, à voix basse, je me mis à traduire la lettre de Rivtzia. Six pages confuses, d'une écriture irrégulière, pleine de ratures. Babuschka, selon son habitude, soulignait d'un murmure les points qui lui paraissaient importants, ajoutant souvent un petit commentaire personnel.

“ ’Hayélé a un amant.” “Elle n'est plus toute seule.”

“Il a près du double de son âge.” “Je suppose que ta mère exagère un peu.”

“Il est divorcé.” “Il vaut mieux ça qu'un vieux garçon.”

“Il a un fils de vingt trois ans.” “Il vaut mieux un fils qu'une fille.”

“Un bel homme, de l'allure et de la prestance.” “Tiens, tiens.”

“Beau parleur. Les femmes s'y laissent prendre.” “Ah !”

“Ils parlent mariage. “ “Mon rêve...”

“Indigne de confiance ! Il est de Galicie !” “C'est où la Galicie ? Pourquoi c'est tellement mauvais ?”

Mais à chaque tournant de phrase, c'était un appel au secours. Il fallait que je vienne, que j'empêche ma sœur de faire une folie pareille. Elle n'avait jamais écouté personne d'autre que moi. Sans moi, elles étaient perdues toutes les deux. Parce que maman, elle, ne pourrait pas survivre à une telle honte.

Bertha, la première, s’aperçut que Louba ne dormait plus. “Tu as tout entendu ?” “C'est un secret ?” “Non, bien sûr que non. Et alors qu'en penses-tu ?” “Pourquoi tu voudrais mon avis ? Il compte moins que celui de Bertha. Ça a toujours été comme ça.” Toute pâle, Bertha se leva pour sortir. “Non Bertha, restez.” Et de se lancer, véhémente, dans une vraie harangue pour expliquer que j'avais trouvé en elle, Bertha une nourrice patentée ; c'est grâce à cela, d'ailleurs, que j'avais pu rester si longtemps sans me marier. Et qu'elle, Bertha,

ne le prenne pas en mal. Elle le disait parce qu'elle le pensait et il n'y avait pas de honte à cela. Quant à la lettre de sa belle-mère, alors là...

Elle s'interrompit brusquement. Sur son visage, blanc comme un linge, apparut une expression d'angoisse et elle fit des efforts désespérés pour vomir. Bertha attrapa prestement une cuvette ; tout en lui maintenant la tête, elle murmurait : “Calme-toi fillette, ça fait beaucoup de choses en peu de temps.”

Le lendemain à l'aube, Louba me déclara d'une voix claire et égale : “Je vais aller acheter une valise aux Galeries. Il faudrait que tu t'occupes des passeports.” Je n'en croyais pas mes oreilles. C'est ainsi que commencèrent les préparatifs du voyage. Pas une fois ne fut mentionnée entre nous la lettre de ma mère. Je ne cherchais pas à démêler le pourquoi du comment. Ce qui est certain, c'est qu'à aucun moment elle n'essaya de me dissuader de partir. Aurais-je consenti si elle me l'avait demandé ? Aujourd'hui je crois que oui. Il aurait suffi, me semble-t-il, qu’elle me “parle”.

Pourquoi retournai-je au consulat l'avant-veille du départ ? Je n'en sais rien non plus. La grande antichambre était pleine d'un monde bruyant. Presque rien que des hommes. La plupart en situation irrégulière, venus implorer un passeport en cours de validité. “Tu l'as, le cachet de réduction sur les chemins de fer polonais ?” me demanda un homme qu'il m'avait semblé avoir aperçu une fois ou deux dans les parages. D'autorité, il s'empara des documents que j'avais à la main. “Oh, même un visa de retour !... Va donc au guichet n° 5. Dis que tu es étudiant et on t'accordera la réduction.” Près du guichet, il y eut une petite bousculade. Arrivé devant l'employé du consulat, je n'avais plus de passeports dans la poche. L'homme ne parut pas surpris. “Vous êtes le cinquième aujourd'hui à qui on fait le coup. Allez au commissariat pour faire une déclaration de perte et revenez déposer une nouvelle demande. Dans un mois vous en aurez un autre.” “Mais, monsieur, je dois partir après-demain !” “Dans ce cas je ne puis vous proposer qu'un passeport consulaire. Vous pourrez l'avoir demain en fin de matinée.” Un tel document était valable seulement pour quelques jours. Le temps d’entrer en Pologne. Là-bas, à la *starostwo*[82] on m'établirait un passeport “normal”. Sans difficulté.

Renoncer au voyage ? Je n'y songeai pas une seule seconde. Le retarder ? J'avais déjà suffisamment ennuyé mon chef d'atelier avec l'histoire du “mariage de ma petite sœur” pour qu'il consente à changer la date de son congé annuel et me permette de partir au mois d'août. Je n'allais pas à présent lui demander de tout chambouler à cause d’une histoire de passeport volé.

J'attendais le métro en sortant du consulat, quand je me souvins de monsieur François-Matthieu de la V. du F. Je n'avais pas oublié l'homme à la gueule cassée. “Pourquoi êtes-

[82] *Starostwo* (polonais) : chef-lieu d'arrondissement et siège de ses bureaux administratifs.

vous donc resté debout ?" Dix détails me revinrent brusquement à l'esprit. Trois ans déjà ! Le numéro de téléphone était resté gravé dans ma mémoire. Anjou et quatre chiffres faciles à retenir. Anjou, Anjou... Ça par exemple ! Voilà que je n'arrivais pas à me les rappeler ! C'était agaçant tout de même ! Poussé par des gens impatients je me retrouvai dans un wagon. Par dessus l'épaule d'un homme assis je vis un titre en caractères gras qui barrait la première page de *Paris-Soir* : "Trois kilomètres de navires de guerre..." Un défilé de la flotte de réserve britannique. Alors, que doit être la flotte de première ligne ? Ce qui est certain, c'est que, pour une fois, il semble qu'il y ait collaboration totale avec la marine de guerre française : l'amiral Darlan aux côtés du roi Georges VI. Anjou... Anjou ... Tant pis !

Louba subissait les événements sans la moindre réaction, sans la plus petite opposition. Ils glissaient sur elle sans la toucher. Elle ne semblait pas concernée. J'avais beau être surpris, je n'essayai de comprendre ce qui se passait. A quoi bon ? La communication entre nous était coupée. Mais le soir du départ quelque chose se produisit. Bertha, Suzette et 'Haïm, tout comme moi, le sentirent et, pour nous laisser seuls à la gare, ils s'éclipsèrent sous un mince prétexte. "Yossef, va donc voir quelle locomotive prendra le premier relais." Un ton amène. Louba connaissait-elle donc ma marotte ? Je ne me rappelais pas lui en avoir jamais touché un mot.

La "Pacific Nord" entraînait le train qui brûlait les stations. D'où me vint cette brusque lassitude ? Pour ne pas y céder, debout dans le couloir, je m'agrippai des deux mains à la barre d'appui de la fenêtre. Mon front moite collait à la vitre. "Yossef..." Un murmure, des doigts frais qui touchèrent ma main crispée sur le métal. J'eus la certitude qu'elle allait me dire quelque chose. Mais déjouant mes prévisions elle se taisait. Peut-être pensait-elle que c'était à moi de prendre la parole ? Autour de nous, nous enveloppant, une onde de chaleur douce, soyeuse. Je me mis à parler. Rien d'important, quelques souvenirs, de petites choses de l'enfance. Elle m'écoutait comme seule une amante est susceptible d'écouter un homme, sensible à chaque nuance.

Je parlai longtemps. C'est au moment où le train s'arrêta dans une gare que je me sentis enfin libéré de ce passé que je traînais derrière moi depuis tant d'années. Définitivement. La pendule du quai marquait près de cinq heures. Le jour se levait. Sur la pancarte, je lus "LIÈGE". La boucle était bouclée. "Tu es mon amour, Loubatschka ! Mon seul amour. Rien ne compte que toi. Je voudrais te porter dans mes bras pour que tu n'aies même pas à te donner la peine de marcher ! C'était grandiloquent au point d'être grotesque et pourtant j'avais envie de le lui dire. Comment le faire sans paraître ridicule ? Mais pourquoi allions nous en Pologne ? Toute cette aventure ne tenait pas debout. Faire changer ma sœur d'avis ?

Allons, ce n'était pas sérieux. Ce que je voulais c'était vivre uniquement pour Louba. Vivre et s'il le fallait (mais d'où venait cette pensée bizarre ?) mourir pour elle.

Une voix ténue chuchota : “Yossef, j'attends un enfant. Je vais avoir un fils. Un fils à moi !” Mon Dieu, que me disait-elle ma Louba ? Je vais être père ? Est-ce possible ? Et d'un fils ! Mais... mais comment ? Louba ne voulait pourtant pas d'enfant ! Elle avait dit : “Pas avant le pavillon”. Ah, nous avions fait “ça” dans la nuit qui avait précédé le fameux jour du rendez-vous chez le notaire de Versailles ...

*

* *

Sa beauté était toujours aussi pure. Mais était-ce la tristesse profonde du regard qui éteignait son éclat de jadis ? Aussi invraisemblable que cela paraisse le fait de retrouver ma sœur en gare de Varsovie et pas à Grodno ne m'étonna nullement sur le coup : tout ce qu'elle avait toujours fait et entrepris était imprévu, souvent déconcertant.

Fendant de biais la foule, formée en majorité de militaires, bousculant les gens avec ma valise, je me dirigeai, suivi par les deux femmes, vers le buffet de troisième classe. La correspondance pour Grodno était seulement en fin de matinée et nous avions du temps devant nous. Dans le grand hall régnait une rumeur assourdissante. Sur un fond de piétinement de bottes et de brodequins, fusaient de partout des interpellations, des invectives, des bordées d'injures. Assis au pied d'un pilier un soldat grattait les cordes d'une mandoline et égrenait les mots simples d'une chanson d'amour. Au buffet même, le bruit était à peine moins fort que dans le hall. Pour pouvoir s'entendre il fallait presque crier. Le thé commandé, je me rendis compte que j'avais oublié les présentations. Je les fis sans prononcer un nom, par des gestes un peu gauches, presque timides.

Face à ’Hayélé, la resplendissante, ma Louba n'était pas à son avantage – et elle le savait – après deux nuits de train, avec son petit visage chiffonné, de grands cernes noirs sous les yeux et ses lèvres pâles, desséchées, comme si elle avait de la fièvre. Les deux femmes se regardèrent longuement en silence.

Un serveur, avec une barbe de deux jours au moins, débordé, transpirant à grosses gouttes, nous a apporté notre thé. Personne ne disait toujours rien. Louba avala presque d'un trait son infusion. Elle avait besoin de marcher, disait-elle. Elle voulait aussi voir les rues de Varsovie. Elle nous retrouverait ici même. ’Hayélé hocha la tête ; elle appréciait, elle la remerciait.

Dans le brouhaha de la salle, c'est le silence persistant entre ma sœur et moi qui résonnait à présent dans mes oreilles, inquiétant. Première rencontre après dix ans de séparation et tout naturellement je rentrai dans le rôle du “petit frère”. J'étais là, à attendre.

Une leçon de morale ? Une semonce ? Un verdict peut-être. Au point que je sursautai lorsque j'entendis une voix sourde qui n'essayait même pas de cacher son émotion. "Yossef, mon mari a été rappelé ... Il est dans la cavalerie. Ils n'ont que des sabres à opposer aux chars allemands. Comment espérer ? ..."

Je ne me souvenais pas depuis mon enfance avoir eu un vrai échange d'idées avec ma sœur. Elle ne s'y refusait nullement, mais tout entretien tournait habituellement court, pour déboucher sur un exposé laconique, souvent sec, mais toujours clair, de son point de vue sur le sujet. Non, il n'y avait rien de changé. Tout comme autrefois, elle me dominait ; j'étais réduit au simple rôle d'auditeur. Pourtant j'aurais tant voulu lui parler. De la France. De Louba. De moi-même surtout.

Son mari était parti le lendemain même de leur mariage. Parce qu'ils étaient mariés. "Yossef, pourquoi es-tu venu ?" Je ne voyais donc pas qu'on allait vers la guerre ? La guerre est une chose terrible. Elle se rappelait la précédente, la Grande. "Yossef, j'aurais voulu que nous ayons pour une fois une conversation, une vraie, mais le temps presse. Mon train part bientôt." Parce qu'elle ne venait pas à Grodno avec nous. Elle habitait à présent avec son mari à Tarnov, en Galicie. Elle avait voyagé toute une nuit pour pouvoir me rencontrer pendant une heure, entre deux trains. Elle allait repartir "chez eux" pour attendre son époux, Ignacy.

Pourquoi faisais-je cette tête-là ? Oui, c'était bien Ignacy, l'avocat, son époux. Voilà des années qu'elle l'aimait. Elle, elle s'en était toujours moquée du procès. Elle aimait Ignacy. Mais quand elle le lui avait dit, il l'avait renvoyée : "Tu n'es qu'une gamine." Sans même la regarder. Il n'imaginait pas qu'elle était déjà une femme et, bien sûr, il était ensorcelé par Rivtzia ! Et à dix-huit ans on n'est pas de taille à lutter avec une femme de quarante. Heureusement, en tombant malade, j'avais sauvé la situation. Elle, de son côté, ne s'était jamais découragée. Cela lui avait pris dix ans pour qu'il veuille bien l'apercevoir.

Les bras chargés de canettes de bière, des hommes en kaki à moitié ivres vinrent s'installer près de nous, une véritable escouade. Nous nous rapprochâmes l'un de l'autre et 'Hayélé baissa la voix. Du coup le bruit cessa de nous gêner. "Mes premiers souvenirs d'enfance..." Son enfance aurait dû être en ce moment le cadet de ses soucis. Alors pourquoi aborder ce sujet ? D'autant plus qu'elle venait de m'annoncer avoir peu de temps. En fait, je compris bientôt qu'il s'agissait en fait d'un véritable règlement de comptes. Mais avec qui ? Avec maman ? Avec moi ? Avec elle-même peut-être !

Elle avait deux ans quand perchée sur la pointe des pieds elle s'agrippait d'une main sur le rebord de mon berceau. Son autre main était perdue dans celle, immense, de papa. Je venais de naître et ils me regardaient tous les deux. "Tu es ma petitoune", lui aurait dit papa. Il la rassurait. D'autres images aussi. Une agaçante : ma tête collée à longueur de journée au sein de Rivtzia. Une autre, enivrante : papa la faisant sauter sur ses genoux.

Enfin, plus tard, une terrifiante : papa, entouré par des hommes, traversant les rails à contre-voie et disparaissant derrière une petite porte dans le bâtiment de la gare. C'est moi qui étais le chouchou de maman ? Elle n'en avait jamais pris ombrage et elle m'aimait bien. La jalousie, elle ne l'avait connue que plus tard quand avait paru Ignacy ; à 'Kharkov ce sentiment lui était totalement inconnu. Elle avait neuf ans quand elle était tombée follement amoureuse d'un garçon qui en avait vingt et qui d'ailleurs ne s'était jamais douté de rien ! Oszer Maklin, qu'elle avait cru l'amour de sa vie. C'est lui qui lui avait expliqué, le premier, le sionisme. Mais c'était compliqué parce qu'il était aussi socialiste et le socialisme elle ne voulait pas en entendre parler. C'est à cause de ça qu'on avait pris papa. Alors elle avait cessé d'aimer ce Malkin. Mais l'idée du sionisme avait pris racine en elle.

Un drôle de tête-à-tête dans cette cohue de la gare. Que faisais-je là ? Mais visiblement, elle ne pouvait s'empêcher de parler. Les soldats à côté de nous versaient à présent de la vodka dans leur bière. Ivres pour de bon, ils devinrent agressifs et d'une vulgarité désolante. Où était donc le grain de fantaisie d'un cosaque émoustillé ? Il fallut bien quitter les lieux, mais nous ne pouvions pas nous éloigner à cause de Louba. L'encoignure d'une porte voisine nous fournit un semblant d'abri. Tout en jetant des coups d'œil sur sa montre-bracelet, 'Hayélé poursuivit son monologue. Mais le débit s'était fait plus rapide, comme si elle voulait en finir dans les plus brefs délais. Brusquement je perdis toute envie d'écouter. Je voulais, impérativement, revoir Louba, ma femme à moi, que j'avais laissée errer dans les rues de Varsovie, seule avec notre enfant dans son sein. Mais 'Hayélé continuait. A présent elle en était à son mari, cet époux merveilleux. Le reverrait-elle seulement ? "J'ai peur." Sa voix était blanche, son visage défait. "J'ai peur comme quand on a pris papa. Mais non, il n'est pas possible qu'un amant pareil..."

Je ne pus supporter davantage cet éloge outré. Et ma Louba ? N'en méritait-elle pas autant ? Triomphalement je claironnai : " 'Hayélé, Louba attend un enfant !" Les lèvres de ma sœur se mirent à trembler. "C'est donc cela la griffe de bonheur qui illuminait sa figure !" murmura-t-elle, secouée d'un tremblement subit. "Jamais je ne pourrai avoir d'enfant ... Jamais ! Il y a des années que je le sais ! Les médecins me l'ont dit. Il y a des années que j'en souffre !"

Moi, je ne lâchais pas ma propre idée. "Louba dit être certaine que c'est un fils. Je vais avoir un fils !" Livide, 'Hayélé me fixa d'un regard égaré. Sa voix était à peine audible : "Pas un fils, Yossef ! Pas un fils, mon Yossef !" Surpris par l'intonation, troublé par son expression, j'allais la questionner quand j'aperçus Louba, qui visiblement lasse, ballottée par la foule, se frayait un chemin vers nous. "Voilà ma Louba qui revient !" 'Hayélé baissa la tête. Des larmes dans ses yeux ? Non, je me trompais certainement.

Le train nous emportait vers le nord-est à travers la campagne polonaise. La Mikado (construite chez Ciegelski à Poznan, disposition d'essieu 1-41 ...) entraînait le convoi, au long d'interminables lignes droites, fendant bois, champ et prairies. Sur la gauche, serpes à la main, une rangée de femmes penchées moissonnaient un champ de blé. Sur la droite, annoncé par un coup de sifflet, apparaissait un clocher blanc au milieu d'un flot de toits de chaume noirâtre.

A Varsovie il y avait eu une minute de panique. Changer de l'argent, trouver le kiosque aux sandwichs, dénicher de la limonade, m'avait pris beaucoup de temps et l'heure du train de 'Hayélé était toute proche. De plus, au dernier moment, on avait changé la voie du départ. Il avait fallu retraverser en courant tout le grand hall sous les invectives des gens que nous bousculions au passage. Nous étions tous les trois à bout de souffle : bon prétexte pour abréger les adieux. J'eus droit à un bizarre : "Bonne chance Yossef ! Frérot…" Elle ne m'avait jamais appelé "frérot". Que lui avais-je fait pour qu'elle ne me regarde même pas droit dans les yeux ?

A présent, recroquevillée, Louba somnolait dans le coin du compartiment en face de moi. Malgré la fatigue, je n'arrivais pas à m'assoupir. C'était le discours de ma sœur qui me préoccupait. Avais-je entrepris ce voyage pour entendre ces propos décousus ? Qu'est-ce qui n'allait pas ? Peut-être n'avais-je pas su la déchiffrer ?

Un changement dans le bruit du train me fit sortir de mon demi-sommeil. Nous roulions très lentement sur un haut pont. En bas, un ruban vert moiré, qui s'enroulait autour d'un château moyenâgeux, scintillait sous le soleil couchant : le Niémen et la vieille demeure du roi Batory. On entrait en gare de Grodno. Rivtzia ? Maman ? Sur le quai, *bobé* Dveyré, toute seule. La même statue de pierre que dix-huit ans plus tôt au retour de 'Kharkov.

28

Un peu plus tassée ma grand-mère ? Les rides du visage plus profondes ? Sur ses mains, les veines plus saillantes et de nouvelles tavelures brunes ? Petits détails que tout cela. En réalité il n'y avait en elle rien de changé. Drapée dans son éternelle robe noire, avec sa perruque châtain foncé recouverte d'un fichu gris, chaussée de ses antiques bottines à lacets, la même force rayonnait d'elle. Sur ses lèvres pâles, dans ses yeux gris rougis, la même détermination qu'autrefois. Toujours aussi présente, intimidante. Les uniformes kaki ne se bousculaient pas moins à Grodno qu'à Varsovie ; mais tous contournaient, presque respectueusement, la petite silhouette immobile.

Je l'eus à peine embrassée que, sans même lui demander pourquoi maman n'était pas là, je ne pus me retenir : "*Bobé* Dveyré, nous attendons un enfant. Nous pensons que c'est un fils." Les traits de grand-mère se creusèrent à l'instant. Fatigue ? Non, douleur. Détresse, presque. Des battements rapides des paupières, quasi transparentes, sans cils, atténuaient l'éclat du regard qui allait de moi à Louba. Elle ne répondit rien.

C'est dans le fiacre quelle prit la parole. Il ne fallait pas que je m'effraye quand je verrais maman. Et même si je m'alarmais, que je n'en laisse rien paraître. Maman était malade, elle était entre les mains des médecins. Cela avait commencé le soir où 'Hayélé lui avait annoncé qu'elle allait se marier. Une maladie étrange qui la faisait étouffer. Il fallait que la fenêtre soit ouverte tout le temps. Nuit et jour. Été et hiver. Elle manquait d'air, la pauvre Rivtzia. On ne pouvait pas la laisser seule et *bobé* était venue habiter à Yourzyka. Rivtzia n'avait jamais voulu m'écrire qu'elle était malade. Elle m'avait bien annoncé, un an plus tôt, que grand-mère Éthel était décédée. Elle savait bien que la mort d'une vieille grand-mère trouble rarement un petit-fils. Et que même un fils lorsqu'il apprend la disparition de sa propre mère, cela le perturbe pendant quelque temps seulement. Mais si, l'adversité s'en mêlant, elle est seulement gravement malade, cela le dérange beaucoup, beaucoup. Délaisser une mère malade ! Comment s'y résoudre ? Qu'est-ce qu'en diront les gens ? Mais combien de temps peut-on s'occuper d'une impotente quand on a sa propre famille ? Je ne reconnaissais pas ma *bobé*. Jamais je ne l'avais entendue en dire autant à la fois. Et ce n'était pas fini.

Ah, ce *galitzianer advocate*[83] et ces maladies qu'il provoque ! La mienne mystérieuse, autrefois. Et puis celle de maman, inexplicable, déconcertante, à présent. Pour elle, Dveyré, maman est "malade d'amour" comme c'est écrit dans le Cantique des Cantiques. Mais le

[83] En yiddish : « Cet avocat de Galicie ».

roi Salomon y dit aussi “l'amour est fort comme la mort”. Alors elle, pauvre pécheresse, que peut-elle y faire ? Heureusement que le docteur Lipnik est toujours là. Oh, Rivtzia a vu d'autres médecins ? Beaucoup d'autres, et de toutes sortes. Le docteur Lipnik fait comme s'il ne le savait pas. Il ne l'abandonne pas, la malheureuse. Il vient quand il faut.

Le cocher fit claquer son fouet. Son cheval dressa ses oreilles grandes ouvertes. Ils en entendaient, tous les deux, des choses ! Ils allaient pouvoir en raconter ! Tous les jours, du matin au soir, tout au long de leur vie comme ils ouissaient toutes sortes de secrets, les confidences les plus diverses, les confessions les plus invraisemblables. Mais dans la bouche d'une femme autant de citations de la Bible ? Jamais !

Le nombre de marches n'avait pas changé. Et la pierre ne semblait pas usée davantage. Dès le seuil j'ai vu Rivtzia, assise sur le lit, le corps penché en avant, la respiration courte, difficile. L'air s'échappait de ses poumons avec une sorte de sifflement qui n'était pas moins effrayant que son regard plein d'angoisse. Le simple effort de tendre les bras vers moi suffit pour déclencher une violente quinte de toux : les yeux injectés de sang, les lèvres bleuies, elle avait, me semblait-il, pratiquement cessé de respirer.

Sans perdre une minute, *bobé* Dveyré lui fit avaler presque de force plusieurs cuillerées de potion et brûla dans une soucoupe les feuilles desséchées d'une plante aromatique. Les minutes passaient, sans qu'il y eût de changement visible. Rivtzia, assise dans son lit, suffoquait littéralement. La porte d'entrée était grande ouverte. L'air frais de la nuit s'engouffrait dans la pièce. “Yossef, va chercher le docteur Lipnik”, m'ordonna *bobé* Dveyré. Je courus à travers la ville, le long des rues désertes, à peine éclairées de ci de là d'un réverbère.

Notre médecin de famille me reconnut tout de suite, sur le pas de la porte. Le temps de passer un pantalon et une veste par-dessus son pyjama, de mettre dans sa trousse quelques ampoules et en route pour Yourzyka. “C'est de l'asthme”, répondit-il à ma timide question. Et, tout en marchant, il m'expliquait que c'était une drôle de maladie. Pour que chaque médecin ait sur elle sa propre théorie et son traitement à lui, il fallait bien qu’elle ne soit pas ordinaire. Lui, il croyait que ce qu'on appelle “les nerfs” y étaient pour beaucoup. Mais d'autres disaient que c'était ridicule. Et ils prescrivaient des potions, des pilules, des cachets, des fumigations. D'ailleurs, il en faisait autant. D'aucuns vantaient des cures thermales. En France – “chez toi” – certains recommandaient le changement de résidence. Lui il était pour. Surtout dans certains cas particuliers.

Dès qu'il vit maman, il entama le travail : ventouses scarifiées, piqûres de morphine. Grand-mère l'aidait ; visiblement, ce n'était pas la première crise à laquelle elle assistait. Petit à petit, la respiration de maman se calmait, s’approfondissait. “Merci” : un murmure à peine perceptible. Le médecin bougonna dans sa moustache et sa barbiche blanches, ému,

pour finalement attaquer : “Rivtzia, vous ne pouvez pas rester ici !” Il lui en avait déjà dit un mot une fois, mais à présent il n'y avait plus le choix. “Il vous faut absolument un changement d'air. Sinon, la prochaine fois c'est l'hôpital.” “Je n'ai plus la force, docteur Lipnik. Si vous le dites...” “Voilà trente ans que je vous soigne, Rivtzia. Et avec Wolf j'étais au *Bund* encore aux temps héroïques. Je vous dis qu'il faut rentrer *chez vous*, à Szczuczyn.” Maman fit un petit signe d'assentiment de la tête. Je regardai *bobé* Dveyré. C'est la première et dernière fois que je la vis étonnée de quelque chose.

Je raccompagnai le médecin pour lui ouvrir le portail bancal. Rivtzia ! Mon père ! A peine arrivé à Grodno je me laissais de nouveau harponner par eux ! Et ma vie à moi ? Et Louba ? Mon Dieu, je l'avais complètement oubliée. Qu'avait-elle fait pendant tout ce temps ? “Maman !” Je saisis la main de Louba en esquissant un pas de danse. “Nous attendons... un fils !”

“Louba... mon Yossef...” Elle retomba lourdement en arrière sur les deux gros oreillers. “Je vais partir demain à Szczuczyn.” J'avais déjà pris l'habitude de son murmure. *Bobé* Dveyré semblait impassible.

Le taxi vint prendre maman au début de l'après-midi. *Bobé* Dveyré disparut avec son baluchon à peine un quart d'heure plus tard. Elle rentrait “chez elle”, elle aussi. Pour les quelques jours de notre séjour à Grodno, le temps d'arranger cette malheureuse histoire de passeports, nous étions seuls maîtres des lieux. Pourquoi n'étais-je pas à mon aise ?

“Un bel homme ton père.” Louba regardait le portrait de papa accroché au dessus de mon ancien lit. “S'il voit, de là où il est, sa petite famille il doit être content.” Sa voix était posée, pleine d'assurance ; elle ne semblait pas remarquer ma stupeur. Elle avait parlé avec maman la nuit d'avant, et avec ’Hayélé la veille à la gare lorsque je m'étais absenté pour aller acheter les sandwichs. “Avec toi” – petite pause, et un doigt est venu lisser mon sourcil – “c'est quelque part entre Maubeuge et Hanovre que nous avons commencé à nous dire tout plein de choses.”

A présent c'était l'heure de repartir du bon pied au kilomètre zéro pour suivre chacun sa propre route. Rivtzia et ’Hayélé la leur. La nôtre, à Louba et moi, ensemble. Pour longtemps, pour très longtemps. Elle voulait bien l'espérer.

“Yossef Les passeports au plus vite !” Nous n'avions pas le droit de nous laisser prendre au piège ! Parce qu'il y aurait la guerre en Pologne. Elle en était persuadée. Les Allemands allaient venir. Est-ce que j'avais vu leurs uniformes à Berlin ? Les bottes ? Les casques ? Elle avait très peur ! Très... Je l'ai attirée vers moi. Sa tête a retrouvé sa place au creux de mon épaule. La guerre ? Mais non, une fois de plus, on en serait quittes pour la peur. Qui donc avait envie de mourir pour Dantzig ? Cependant, le lendemain à la première heure j'irais à la *starostwo* pour la formalité des passeports. Non, après-demain seulement. Le lendemain c'était le 15 août. Tous les bureaux seraient fermés.

Le surlendemain, l'employé écouta mon histoire de documents volés, examina attentivement les passeports consulaires et s'absenta pour consulter “le chef”. Pas de passeports tant que le consulat n'aurait pas confirmé qu'on n'avait pas retrouvé les anciens. C'était le règlement. Et le règlement était fait pour être appliqué. Cela n'allait pas prendre beaucoup de temps : la *starostwo* écrirait au ministère de l'Intérieur, qui transmettrait la lettre au ministère des Affaires Étrangères, qui l'expédierait par la valise diplomatique à l'ambassade de Paris, qui la ferait parvenir au consulat. L'aller et retour demanderait... disons un petit mois. J'étais effondré.

J'avais promis à mon chef d'atelier d'être de retour à mon travail le lundi 4 septembre. Jamais nous n'aurions les passeports à temps. Qu'allait-on penser de moi à l'usine ? Louba écouta attentivement mon récit. “Six mois. Pas un de moins pour avoir la réponse de Paris.” Elle les connaissait les administrations. Toutes pareilles. Il fallait faire quelque chose ! Elle ne voulait pas, mais alors là sous aucun prétexte que son fils naisse en Pologne. Elle le voulait Français ! Il fallait trouver une solution.

Le soir elle eut une idée et je retournai voir l'employé chauve à la *starostwo*. Après des adjurations et des supplications sans fin et un bref examen du billet de vingt *zlotys* que je lui avais glissé timidement dans une enveloppe, il consentit à envoyer à Paris un long télégramme avec réponse payée. Nous étions sauvés. Il n'y avait qu'à patienter un peu.

Les jours s'égrenaient lentement. Grodno dans mes souvenirs était “une ville” puisque je l'avais toujours comparée à Szczuczyn. A présent la comparaison venait tout naturellement avec Paris. Alors... Comment avais-je pu vivre ici jusqu'à l'âge de dix-huit ans ? Tout me paraissait petit, mesquin, miséreux. Pourquoi étais-je revenu ? Je sortais en ville le moins possible. Je n'avais envie de voir personne. Et Louba encore moins que moi. Sauf bien sûr tante Gruntzia et l'oncle Leyser. De leurs enfants, la seule avec qui je m'étais bien entendu,’Haya, était partie avec son mari, Méïr Zonschein, en Palestine. Le premier vendredi soir, la tante nous invita pour le repas de *shabbath*. C'est à partir de ce moment-là que Louba se mit à allumer des bougies chaque vendredi. Il y eut aussi une promenade avec l'oncle Leyser au jardin municipal. Cette fois-ci l'initiative vint de moi. Je ne sais trop ce que j'espérais. Peut-être simplement lui rendre hommage. Nous étions tous deux singulièrement silencieux. Le petit pont en dos d'âne, les massifs de fleurs, le kiosque à musique, les serres. Nous suivions lentement le chemin, comme dix ans plus tôt. Au moment où nous revînmes au petit portillon je commençai : “Mon oncle...” Mais d'un mouvement de tête il me fit comprendre que tout était clair, qu'il n'avait pas besoin d'autres explications.

De tous mes copains, le seul que j'aurais vraiment voulu revoir était mon compère de la bibliothèque, Reuven Yelin. Mais trois ans plus tôt, fidèle à son idéal de Beitariste, il

avait pris le chemin de *Éretz Israël*. Marié avec Shoshana Broïdé, une camarade de l'école, il était à présent père d'une gamine qui portait un nom de là-bas, Ariella. On chuchotait aussi qu'il faisait partie d'une organisation secrète. “Chut !” ajoutait-on aussitôt.

Nous avions des visites. Tout d'abord, presque chaque soir, celle de *bobé* Dveyré. “J'ai trouvé de belles framboises au nouveau marché. Il faut en profiter.” Ou encore : “C'est la saison des petits pois. Il faut vous nourrir”, disait-elle à Louba. Et elle repartait bien vite. Il y avait aussi des gens de Szczuczyn de passage à Grodno, qui venaient nous apporter des nouvelles de maman, disaient-ils, et, c'était clair, faire la connaissance de la Parisienne du petit-fils d'Éthel (que sa mémoire soit bénie). Cela valait le dérangement. Un sujet de conversation pour une longue veillée.

A la *starostwo* j'allais matin et soir. J'étais encore au seuil de la porte que l'employé me faisait de la tête un signe de dénégation. Jusqu’au jour où il me tendit une feuille rectangulaire avec d'étroites bandes de papier collées dessus. Un télégramme ! Je vis de loin le texte très court. Pourtant j'avais payé pour vingt-cinq mots de réponse. “Peut-être bon signe”, me dis-je. Je lus : “Faire demande de renseignements voie administrative.”

Je trouvai Louba dehors, au soleil, assise sur la première marche en train de trier des lentilles. Rien qu'à me voir, elle comprit. “Nous sommes donc là pour un moment. Il faut chercher du travail”, commenta-t-elle simplement. Machinalement je me mis à farfouiller dans les lentilles. Distrait je n'arrivais pas à trouver un seul caillou. Comment en suis-je venu à raconter ma visite chez l'homme à la gueule cassée ? Louba bondit, envoyant valser la casserole aux lentilles. “Mais Yossef, il faut lui téléphoner !” Et séance tenante elle m'entraîna à la poste. Pas un mot de reproches, c’était bien son style. Pragmatique d'abord. Six heures d'attente pour avoir la communication. Il était trop tard le bureau allait fermer avant.

Une agitation fébrile régnait le lendemain dans toute la ville. Nous étions le 23 août et partout on ne parlait que de la nouvelle du pacte germano-soviétique. L'inquiétude allait grandissant. Nous étions les premiers à l'ouverture du bureau. Au guichet un homme aux joues creuses enregistra notre demande de communication. Dans la grande salle sombre, vite enfumée, curieusement, les gens se parlaient à voix basse. Assis sur un banc, nous tenant par la main, muets, nous patientâmes pendant des heures.

“Paris en ligne.” La voix éraillée du guichetier nous fit sursauter. J'entraînai Louba avec moi vers la petite cabine aux doubles vitres très sales. Malgré le grésillement dans l'écouteur j'étais certain que ce n'était pas la voix de l'ami de Gustave. Comment expliquer qui j'étais, ce que je voulais ? Et puis, malgré l'importance pour nous de cette conversation, je n'arrivais pas à oublier le prix astronomique de chaque minute qui passait. Je me mis à

parler très vite mais on m'interrompit : “Monsieur, je vous entends parfaitement ; ne parlez pas si fort.” Une douche froide ne m'aurait pas mieux calmé et, du coup, en quelques phrases, je pus expliquer l'affaire. L'homme qui entendait si bien allait faire part à Monsieur le Directeur de mon appel. “Rappelez dans quarante-huit heures.”

Kéfir et thé furent notre seule nourriture pendant deux jours. Que pourrait-il faire en deux jours ? La deuxième attente au bureau de poste fut encore plus rude que la première. Il était trois heures de l'après-midi quand nous pénétrâmes à nouveau dans la cabine. “Monsieur le Directeur vous salue et vous fait dire qu'il espère tout arranger.” Il savait l'urgence de la chose mais un délai était nécessaire. Il allait me prévenir dès qu'il aurait du nouveau.

Nous osions à peine nous réjouir en rentrant chez nous. Nous marchions en nous tenant par la taille. Les gens qui nous croisaient parlaient de la Paryżerké [84] du Moulin Rouge. Les journaux rapportaient les paroles du Führer à l'ambassadeur de Grande-Bretagne : “La coupe est pleine, ma patience est à bout.”

Le 31 août était le jour anniversaire de Louba. Le matin, à côté de son verre de café, je plaçai la petite broche – un papillon d'argent – que j'avais achetée la veille pour elle. La vit-elle seulement ? “Yossef, la radio s'il te plaît, il va être six heures.” La nouvelle que mille cinq cents écoliers avaient quitté Paris et la banlieue m’émut davantage que les déclarations fracassantes des uns et des autres. Nous attendions le bulletin de sept heures quand nous entendîmes frapper à la porte. Un jeune garçon télégraphiste me tendit le pli tant attendu. Le texte était succinct. Il fallut que je le lise deux fois pour en saisir le sens et la portée. “RETIRER PASSEPORTS CONSULAT FRANÇAIS DE VARSOVIE LUNDI QUATRE SEPTEMBRE STOP SE MUNIR CHACUN DEUX PHOTOS IDENTITE STOP.”

Nous avions la nationalité française ! Nous allions avoir des passeports français ! La France était notre pays ! Nous étions sauvés ! Louba murmura : “Le petit est français.” Nous nous passions et repassions le précieux papier. Merci Monsieur François-Matthieu de la V. du F. Il avait signé le télégramme “GUSTAVE”.

[84] *Paryżerké* [parijerké] : Parisienne, en yiddish.

29

J'avais le télégramme à la main quand *bobé* Dveyré rentra. “Nous allons repartir, *bobé*.” “Alors, vous quittez ? Vous allez partir ?” Dans sa voix, quelque chose fit s'éteindre ma joie. Elle tira une chaise et s'assit au milieu de la pièce, comme au temps jadis. Son regard pensif s'arrêta un moment sur le portrait de papa ; puis, longuement, sur moi. “Il commence à se faire tard.” C'était presque un chuchotis. “ Il y a un temps pour se taire et un temps pour parler.” Et elle prit la parole, sa voix retrouvant sa teinte habituelle, blanche, peut-être assourdie. Nous l'écoutâmes pendant des heures.

Ma *bobé* Dveyré.

*
* *

C'était un vendredi. Deux ans après le grand incendie de 1885. Il était deux heures et mon shabbath *était prêt, quand on est venu m'annoncer que le cheval s'était emballé brusquement et que mon mari Yeyssef était tombé de la charrette. La roue lui avait écrasé la poitrine et il était mort sur le coup. Il était parti au petit jour, son sac jeté sur l'épaule, pour être le premier à l'embauche à la bourse des portefaix sur la grande place, mais il n'est pas rentré pour* shabbath*. Ce fut un shabbath noir.*

Le dimanche quand on est rentrés de l'enterrement, j'ai dit à l'aînée de mes trois filles, qui avait déjà près de six ans : “Va chercher la sage-femme, qu'elle m'accouche de mon garçon.” Parce qu'au moment de l'accident de ton grand-père, ça faisait déjà huit mois que je portais. Ce sont les événements qui ont fait précipiter les douleurs. C'est d'un garçon que j'ai accouché, comme je m'y attendais. Ainsi quand on m'a annoncé que mon mari était mort, cela a ouvert en moi une grande plaie, cruelle et douloureuse. Mais deux jours après est né mon enfant, mon fils, la chair de ma chair.

Ce fut comme si on avait mis un baume adoucissant sur cette plaie, un baume tellement apaisant que la sensation de bien-être qu'il m'a procuré a effacé la douleur. C'est la perte d'un enfant qui est pour une mère le plus grand malheur possible. Perdre son mari, en comparaison, n'est qu'un accident, très grave, très malheureux, mais néanmoins un accident.

Pour le prénom de l'enfant mon pauvre Yeyssef avait décidé depuis longtemps qu'il s'appellerait Wolf, comme son père à lui. Comme vous le savez, chez les Juifs on ne donne jamais à un enfant le prénom d'un parent vivant. Mon Yeyssef à moi n'était plus là ; le petit j'aurais pu l'appeler Yeyssef. Mais j'ai voulu respecter la volonté de mon défunt et, suivant son désir, je l'ai prénommé Wolf.

Le huitième jour après la naissance on a fait la brissmilé[85]. *Le* mohel *qui devait faire la petite opération n'est pas venu seul. Il a amené avec lui deux Juifs, des commerçants connus et respectés dans la ville.*

Après la cérémonie, ils n'ont remis une enveloppe et m'ont souhaité bonne chance. Dieu veillerait sur moi, ils en étaient sûrs. Dans l'enveloppe il y avait de l'argent, le fruit de la collecte qu'on avait faite pour nous dans la communauté juive de la ville. Mon mari était un homme honnête, serviable, travailleur, toujours prêt à donner un coup de main pour porter un lourd colis, ou pour faire un déménagement. Il était träger[86]*, un métier pas très apprécié, mais enfin on fait ce qu'on peut avec ce qu'on a, et il avait des mains puissantes, il était grand et fort. Avec moi il savait être doux, très doux, je n'ose pas dire caressant, ça ne se dit pas.*

Il était comme mon père à moi : toujours au travail, toujours soucieux d'assurer la parnossé *de toute la famille. Tout le monde l'appelait Yossef-qui-ne-jure-jamais. Ce n'est pas parce qu'il ne savait pas jurer. Tous les portefaix jurent. Mais lui, il trouvait que ça ne se fait pas. Il n'avait pas beaucoup d'instruction, mon Yeyssef, mais il savait toujours ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. Je ne sais pas où il l'avait appris. Et même s'il ne savait pas très bien lire et écrire, les prières du* shabbath*, il les savait par cœur.*

Il se louait pour des journées à gauche et à droite. Les gens qui le prenaient, savaient qu'ils auraient une vraie journée de travail. Beaucoup de goyim *le voulaient, mais il refusait de travailler chez eux chaque fois qu'il avait du travail chez les Juifs, parce que tous les* goyim *essayaient de lui faire boire de la vodka "pour voir un Juif saoul". Chez nous, chez les Juifs à cette époque, on ne buvait jamais d'eau-de-vie. Ce n'était pas comme maintenant. Seulement à* Pessa'h *et à* Rosh Hashana *on prenait un petit verre de vin, fait à la maison avec des pommes et des prunes.*

L'argent de l'enveloppe m'a permis d'acheter un fonds de commerce, une petite boutique. Le propriétaire du cheval a été gentil aussi. C'est lui qui a payé la balance pour

---

85 *Brissmilé* (yiddish ; en hébreu *brith mila*) : circoncision, qui est faite par le *mohel*.

86 *Träger* (yiddish) : portefaix.

la boutique. Oh, pas une grande balance à deux plateaux, mais une simple, avec un crochet et un poids. On l'appelait "la romaine".

Ma boutique n'était pas bien grande. Une fois que j'y avais fait entrer un tonneau de harengs, un grand sac de farine et quatre plus petits avec du sel, des haricots, des lentilles et du riz, il me restait juste une place pour une boîte en fer blanc, pleine de bonbons. Il y avait aussi un fil de fer avec des beyghela'hs[87] *enfilés dessus. Je n'ai jamais pu me décider à faire rentrer un pain de sucre. Avec toute ma marchandise, il n'y avait pas de place pour moi dans la boutique et il fallait que je me tienne dehors. J'avais un petit tabouret, avec le siège empaillé et, assise dessus, j'attendais les clients.*

En hiver c'était dur, parce que l'hiver, il gèle fort, fort à Grodno, tu sais, Louba. Est-ce possible qu'il y a cinquante ans il ait fait plus froid que maintenant ? Pour pouvoir travailler il fallait que j'entretienne toute la journée un feu de charbon de bois dans un faitout en fonte.

Ce n'était pas facile d'élever mes quatre enfants avec mon petit fonds de commerce. Vous comprenez bien que ce ne sont pas les boutiques comme la mienne qui manquaient dans le quartier. Au début les femmes sont venues par curiosité, pour voir la jeune veuve. Et aussi, il faut être juste, pour faire une mitzva[88]*, en aidant une victime malheureuse du sort. Mais la curiosité se tasse vite. Et des malheurs, il en arrive tout le temps. Après chaque malheur, les trois quarts du temps, il y avait une nouvelle boutique qui s'ouvrait.*

On disait, chez nous à Grodno, qu'il y avait des commerçants fripouilles qui sur chaque marchandise arrivaient à gagner de l'argent trois fois. Une fois en l'achetant, une autre en la pesant et enfin en calculant le prix. Ce sont les mêmes d'ailleurs qui s'enrichissaient en faisant faillite. Moi j'étais toute nouvelle dans le métier et je ne comprenais pas comment on pouvait gagner trois fois sur une livre de haricots ou s'enrichir d'une faillite. La concurrence et le crédit, voilà les deux seules difficultés auxquelles j'ai eu à faire face. Pour le reste, quand on est poli avec les gens et qu'on a de la considération pour le client, cela aplanit bien des problèmes.

Pour la concurrence j'ai trouvé quelque chose. Grâce aux harengs et à mes filles. Tout d'abord, pour la qualité, je ne faisais rentrer que du "hareng royal". Bien sûr il est plus cher, mais tellement plus savoureux, tellement plus "en chair", que cela valait bien la différence de prix. Mais d'autres que moi en vendaient aussi. Ce qu'il y a d'ennuyeux avec les harengs c'est leur transport. On a beau les envelopper dans la demi-page d'un vieux journal ou même dans la page entière, la saumure arrive toujours à traverser l'épaisseur du papier et à salir tout le panier. Alors moi je disais aux gens : "Ma fille va vous le porter à la maison". Et j'ajoutais : "Il vous faut bien aussi un peu de farine pour le shabbath *?"*

---

[87] *Beyghel* (yiddish) : bretzel.

[88] Faire une *mitzva* (hébreu et yiddish) : s'acquitter d'un commandement biblique.

Les gens n'osaient pas refuser. Sans le savoir j'avais inventé, la première à Grodno, la livraison à domicile !

Pour le crédit je n'ai pas trouvé de solution. Car comment peut-on, la veille d'un shabbath*, refuser à une mère de famille juive de la farine, même si elle n'a pas de quoi la payer ? Vraiment, jusqu'à ce jour, je ne vois pas comment résoudre un tel problème. Mon rêve était toujours que Rothschild ouvre juste à côté de moi une boutique de banquier. Monsieur Rothschild donnerait aux gens de quoi acheter des harengs et moi je n'aurais pas à faire crédit. C'est bien son métier à lui de prêter de l'argent à des pauvres Juifs pas vrai ?*

C'était dur aussi de vivre parce que nous n'avions personne en Amérique. Dans les maisons où il y avait plusieurs fils, certains partaient là-bas pour chercher du travail et aussi, disaient-ils, pour pouvoir "respirer à pleins poumons". Aux États-Unis, paraît-il, il n'y a pas de O'hrana*, ni de pogroms. Moi j'avais du mal à croire qu'il y ait au monde un pays vraiment sans antisémites. Pour moi c'est une chose aussi naturelle pour les* goyim *d'être antisémite que pour nous de faire la* brissmilé *à un nouveau-né.*

En Amérique la vie est pour rien. Avec l'argent de deux ressemelages, la femme d'un cordonnier peut presque préparer le shabbath *pour la famille. Aussi, vite enrichis, les fils envoyaient une ou deux fois par an à leur famille un colis de vêtements ou un billet de dix dollars. Chez nous il n'y avait qu'un garçon par génération et il n'était pas question qu'il parte en laissant à la maison des femmes seules. Et dans les familles convenables on n'envoyait pas de filles célibataires en Amérique. Quelquefois un Américain revenait au pays chercher une femme, mais il n'y avait pas de raison qu'il prenne justement une de mes filles.*

*Mon Wolf était un bon garçon, bien portant et intelligent, mais au '*heyder[89]*, il ne voulait pas aller. Il a appris tout seul à lire et à écrire, mais seulement le yiddish et le russe. J'avais pourtant demandé à un* rebbé*, un petit rabbin-professeur, de lui apprendre l'hébreu et chaque semaine je le payais avec de la farine. Mon sac y est passé, mais mon Wolf ne savait même pas faire convenablement le* kiddoush[90]*. Par moments, j'avais l'impression qu'il savait mais ne voulait pas.*

Il faut que je vous raconte comment j'avais trouvé le rebbélé*. C'était un jour du début de la semaine, oui, un mardi, juste le lendemain du jour des nécessiteux. Parce que le lundi c'était le jour des nécessiteux. Ceux qui ne leur donnaient rien disaient "le jour des mendiants". Ils venaient chercher leur pièce hebdomadaire. Ils n'étaient pas très*

[89] *'Heyder* (yiddish et hébreu) : classe où on apprenait à lire dans la Bible.
[90] *Kiddoush* (hébreu) : sanctification du *shabbath*.

nombreux à venir chez moi. Ils savaient quelle était ma situation. Chacun avait droit au kopeck*, sauf deux couples qui recevaient deux* kopecks*, vu leur situation très difficile.*

Pour en revenir au rebbélé*, c'était donc un mardi, jour où on ne voit pas un chat dans la boutique. Une femme que je ne connaissais pas est venue m'acheter un peu de farine. Je me suis dit : "Voilà une nouvelle cliente qui achète de la farine en début de semaine, qu'est-ce qu'elle va alors m'acheter pour le* shabbath *?"*

Une fois la farine pesée et mise dans son sac, elle me dit : "Vous avez un fils qui va bientôt avoir cinq ans. Il devrait être au heyder *depuis deux ans à ce qu'on dit et il ne veut pas y aller. Vous devriez l'envoyer chez un bon* rebbé *pour qu'il lui apprenne un peu de* Thora*." "Vous en connaissez un bon et pas trop cher ?" ai-je demandé. "Bien sûr que j'en connais un. Mon mari. Vous n'avez qu'à envoyer le petit demain à huit heures. Ne vous inquiétez pas pour le prix. On s'arrangera toujours."*

Ainsi mon Wolf a commencé à aller chez le rebbélé *et sa femme venait chaque mardi chercher sa farine. Et on n'a jamais fait de comptes. Même quand Wolf au bout de quelques mois a déclaré qu'il ne voulait plus y aller, la femme a continué à venir chercher sa livre de farine. Et sans que je lui dise quoi que ce soit. Parce que si elle venait la chercher, c'est qu'elle en avait besoin, n'est-ce pas ? Il faut dire qu'elle venait me voir aussi chaque jeudi matin au moment du coup de feu. Ce jour-là elle n'acceptait de prendre ni farine, ni autre chose. Elle venait simplement pour m'aider le seul jour de la semaine où il y avait vraiment du travail. Le jeudi matin toutes les bonnes ménagères font leurs achats. Seules les imprévoyantes achètent tout à la dernière minute, le vendredi. Le hareng, il faut bien le laisser tremper dans l'eau au moins toute une nuit pour le dessaler – trop de sel tue le bon goût du hareng. Et les pâtes fraîches ? Si on veut en mettre le vendredi soir dans le bouillon, il faut bien préparer la pâte la veille ou au plus tard le vendredi de bonne heure. Il faut bien que la pâte ait le temps de sécher, mais sans se dessécher. Ce n'est pas possible si on achète la farine le vendredi à midi. Et puis, il y a aussi la carpe à farcir et le poulet à faire cuire. Sans parler du repas de samedi midi qu'il faut préparer la veille : les pieds de veau en gelée, les radis râpés et surtout le* tscholent[91]*, qu'il faut porter chez le boulanger pour qu'il puisse le mettre dans son four. Il y reste toute la nuit jusqu'au samedi midi. C'est bien simple, chez nous à Grodno, dans une maison juive, préparer un* shabbath *convenable c'était deux jours de travail. Et encore il ne fallait pas que la ménagère traîne de trop. Car il y avait aussi le ménage et puis, il faut prendre le bain le vendredi après-midi, pour accueillir le mari comme il se doit.*

Alors dites-moi, comment une ménagère qui achète son hareng et sa farine le vendredi à midi, peut-elle arriver à tout faire ? Je vous réponds tout de suite que ce n'est pas possible ; son shabbath *n'est pas un vrai* shabbath*.*

[91] *Tscholent* (yiddish) : genre de cassoulet *kasher*.

La femme du rebbélé *me rendait de réels services en venant le jeudi. C'est bien simple, cette femme, Leyké on l'appelait, savait tout ce qui se passait chez les gens. Elle était capable de dire à une cliente : "Tu as reçu hier cinq dollars de ton fils de Ney-York, il est temps d'effacer ton ardoise chez Dveyré." Ou encore : "Avant-hier dans la lettre de ton richard d'oncle Zellig de Vilno, il y avait un billet de dix roubles. La pauvre Dveyré doit aussi faire son* shabbath*. Il faut lui payer ce que tu lui dois !" C'était une femme qui avait un cœur d'or. De mon Wolf, elle a dit : "Il ne veut pas apprendre la* Thora*, mais il ira loin". J'ai appris à la connaître petit à petit. On peut dire qu'il a eu de la chance son époux de rencontrer une femme aussi forte et aussi vertueuse. Il le savait et sa confiance en elle était illimitée. Pour elle une seule chose comptait : que son mari puisse étudier la* Thora*, sans souci de* parnossé[92]*, sans aucun tracas domestiques. Elle faisait tout pour lui éviter la moindre peine. Debout avant le lever du soleil, elle travaillait et gérait au mieux leurs maigres biens. Même les nuits elle restait penchée sur son ouvrage. Elle pensait toujours aux gens plus pauvres qu'elle et chacune de ses paroles était pleine de sagesse. Et pourtant ce n'est pas son enfance ou sa jeunesse qui l'avait préparée à une vie pareille. Fille d'un riche commerçant de Luna, on l'avait mariée avec un jeune homme qui étudiait dans une* yeshiva[93]*. Il était très pieux et pendant des années son beau-père, comme c'était la coutume, a nourri la jeune famille pour qu'il puisse continuer à étudier. Quand le beau-père est mort, l'heure de gagner la vie est venue. Mais, comme il passait des nuits entières à la synagogue, quand les élèves venaient le matin à son* heyder*, il était tellement fatigué qu'il était incapable d'enseigner le* alef*,* beth[94]*, et s'endormait. Les uns après les autres, les élèves l'avaient quitté et c'est Leyké, seule, qui avait élevé les huit enfants. Tous étaient de bons enfants, pieux et studieux. Il n'y a guère que l'aîné qui faisait des soucis ; un jour il a disparu de la maison et personne ne savait ce qu'il en était advenu. D'aucuns en ont tout de suite conclu qu'il avait mal tourné.*

*

* *

Nos shabbaths *à nous n'étaient pas très gais. On ne se permettait que rarement le* gefilté fish[95]*, parce que la carpe était bien chère pour ma petite bourse. Dans le* tscholent *du samedi midi il y avait beaucoup de pommes de terre et de haricots, mais peu de viande. Juste quatre petits morceaux pour les enfants. Moi, la viande, je n'y tenais pas tellement. Même les morceaux des enfants étaient petits. Souvent minuscules. Pour remplacer la viande j'achetais un cou de poulet et je le farcissais avec de la graisse et de la farine et je*

---

92 *Parnossé* (yiddish ; en hébreu, *parnassa*) : gagne-pain.

93 *Yeshiva* (hébreu) : école talmudique supérieure.

94 *Alef, beth* (hébreu et yiddish) : l'A.B.C., l'alphabet.

95 *Gefilté fish* (yiddish) : poisson farci.

le mettais dans le faitout avec le reste. C'était bien nourrissant et pas très cher. Mais il était fameux mon tscholent*, parce que deux de mes filles le portaient chez le boulanger Malovist. Il n'habitait pas près de chez nous, mais c'est pour lui que mon mari travaillait le jour où la roue lui avait écrasé la poitrine et il m'avait fait dire que cela lui ferait plaisir si je lui confiais mon* tscholent*. Il n'avait jamais voulu se faire payer. Cela ne m'arrangeait pas d'aller si loin, mais je savais que je l'aurais vexé en n'y allant pas. Il faut dire qu'il en prenait un soin particulier, il ne le mettait jamais au milieu du four et le* tscholent *n'était jamais brûlé. Quand on ouvrait le faitout, les pommes de terre étaient toujours d'une belle couleur brune, la viande moelleuse, le cou farci cuit à point et un fumet délicieux se répandait dans toute la pièce.*

Le vendredi après-midi, j'allumais les deux bougies du shabbath*. Je n'allais à la synagogue ni les samedis ni les jours de fête, sauf bien entendu le jour de* Kippour*. Car mon Wolf refusait d'y aller et je ne pouvais tout de même pas y apparaître sans l'homme de la maison. Et surtout je ne voulais pas avoir l'air de parader en robe de* shabbath *à la recherche d'un homme. A dire vrai, j'ai eu quelques propositions et des marieurs sont venus me voir, mais j'ai toujours refusé. Il y avait un homme à la maison, mon Wolf, et je ne voulais pas y faire entrer un second. En quoi j'ai sans doute eu tort. Parce que plus tard, bien plus tard, un* shabbath *où j'étais seule avec mon fils à la maison, il devait bien avoir dix-huit ans, il m'a demandé : "*Mamé*, pourquoi tu ne t'es jamais remariée ? Je ne rougissais pas facilement, mais cette fois-là j'ai piqué un fard jusque sous ma perruque et je n'ai pas répondu. Au bout d'un moment mon Wolf, tout pensif, a ajouté : "Malgré les inconvénients, je crois que cela nous aurait fait du bien à tous les cinq d'avoir un homme à la maison."*

Aussitôt après le dîner mon Wolf se plongeait dans un gros livre et si on lui demandait ce qu'il lisait il répondait que ce n'était pas un livre d'histoires et que nous n'étions pas "politiquement mûres" pour comprendre son contenu.

Alors les filles haussaient les épaules et se tournaient vers moi. Elles voulaient que je leur raconte comment c'était chez moi à la maison "quand j'étais petite". Je me mettais à leur parler de notre famille de Slonim, parce que moi je n'étais pas de Grodno. A ce moment-là mon Wolf s'arrêtait de lire et lui aussi écoutait attentivement, mais, contrairement aux filles, ne posait jamais de questions.

Nous étions neuf filles et trois garçons à la maison. Mon père était colporteur. Il partait en début de semaine avec deux grosses valises, pleines de coupons de tissus, de peignes, de broches, de petites bagues, et de toute sorte de pacotille. Il allait d'un village à l'autre en essayant de vendre sa marchandise. Quand il revenait le jeudi soir ou le

*vendredi matin, si la semaine avait été bonne, il avait remplacé les tissus par des produits de la ferme qu'il revendait à nos voisins. En rentrant il nous disait : "C'est écrit dans les Psaumes "*Ashreï yosheveï beithe'ha[96]*".*

Puis il nous expliquait le sens profond de ce verset : heureux est l'homme qui reste dans sa maison et qui n'est pas obligé de courir par monts et par vaux pour sa parnossé*...*

Ma mère était à la maison et avec douze enfants elle avait beaucoup à faire : préparer le manger, coudre et réparer les vêtements et surtout surveiller si nous préparions bien nos leçons pour l'école. Parce que mon père disait : "C'est un plaisir de travailler dur quand des enfants vont à l'école pour apprendre la Thora*." Puis il ajoutait : "Dans les Proverbes c'est écrit : "La science vaut mieux que de l'or." Il ne disait pas trois phrases sans une situation des Écritures. Tout le monde se demandait d'où il était si savant parce que chez mon* zeidé[97]*, que je n'ai pas connu, ils étaient nombreux et pas bien riches, alors au* 'heyder *il n'a pas été beaucoup d'années. Un dimanche matin, c'était l'année de l'insurrection polonaise en 1863, il n'est pas parti en tournée. Il était couché, toussait sans arrêt, transpirait très fort et était tout pâle avec des pommettes très rouges. Le médecin est venu et a laissé un* retzept[98] *pour le pharmacien. A eux deux ces deux hommes-là ont pris beaucoup d'argent et* mamé *a dit : "Le temps est arrivé où l'argent devient bon marché." C'est seulement plus tard que j'ai compris ce que cela voulait dire. On m'a envoyée aussi chez monsieur Wydra qui était président de* Linés Ha-Tzédek[99] *pour qu'il prête une vessie à glace. Nous étions bien connus et il ne m'a même pas demandé de cautionnement pour la vessie, comme c'était l'habitude. Tous les jours ma sœur allait la remplir de glace pilée et on la mettait sur la tête de mon pauvre père, tellement il avait de fièvre. A la deuxième visite le médecin a dit que c'était la phtisie. Puis un jour on nous a amenées, ma sœur qui avait onze ans et moi un an de moins, chez ma tante dans un village près de Slonim. Quand nous sommes revenues à la maison, trois semaines plus tard, mon père n'était plus dans son lit. On nous a dit qu'il était mort. Il restait à la maison encore trois filles à marier et un garçon de quinze ans. Ma mère s'est mise à faire des lessives chez les Juifs riches de la ville et pour nous, les enfants, la vie a continué comme avant. Mais pour nous marier c'était beaucoup plus difficile, parce qu'on n'avait pas de dot.*

Je n'aimais pas beaucoup raconter le passé aux enfants parce qu'il n'y avait rien de réjouissant dans mes récits. Quand je terminais, les filles avaient des larmes dans les yeux et mon Wolf, les dents serrées, murmurait : "Un métier, un vrai métier pour chacun et chacune !"

---

96 *Ashreï yosheveï beithe'ha* (hébreu) : Heureux ceux qui restent à la maison.

97 *Zeidé* (yiddish) : grand-père.

98 *Retzept* (yiddish) : ordonnance.

99 *Linés Ha-Tzédek* (yiddish), des mots « nuitée » et « justice » : œuvre de bienfaisance qui se chargeait de veiller des malades la nuit et prêtait toutes sortes d'accessoires médicaux.

Heureusement il y avait Yo'hké, l'aînée de mes filles. Elle avait le don d'inventer des histoires. Des histoires pleines de lumière et de rires. Des histoires sur des enfants qui habitaient de grands appartements avec de larges fenêtres et une cour avec de l'herbe et même des fleurs. Parfois ces enfants partaient en vacances au bord du Niémen où il y avait du sable fin, des barques et des forêts de pins. Où allait-elle chercher cela ? Qui dans notre famille allait en vacances ? Qui habitait des chambres avec de grandes fenêtres ?

*

* *

Mon Wolf, comme je vous l'ai dit, passait toutes ses journées à lire de gros livres en yiddish et en russe. Ce n'étaient pas des livres pour des enfants de son âge, mais je n'y pouvais rien. Il avait de la volonté comme son pauvre père qui était mort écrasé par une roue de charrette. De mauvaises langues jalouses disaient qu'il était têtu comme son père. Moi je dis qu'il était tenace et pas têtu ; on pouvait le faire changer d'avis avec de bons arguments.

Quand il a eu dix ans, il est venu me dire qu'il voulait aller travailler à la fabrique. J'ai mis ma belle robe de shabbath *et je suis allée le présenter à monsieur Szereszewski*[100]*. C'était lui le propriétaire de la fabrique. La plus grande fabrique de cigarettes et de tabac de Russie. Je ne suis pas sûre, mais tout le monde disait qu'elle était la plus grande.*

La fabrique, il faut que je vous en parle. Comme ça vous pourrez vous faire une idée du chemin parcouru par mon Wolf depuis le jour où il y est entré jusqu'à celui où il a été nommé directeur à 'Kharkov.

Vers le milieu du siècle dernier, dans le fond d'une cour, dans un petit atelier en planches, un homme s'est mis à fabriquer à la main des cigarettes. Puis Yosha, qui est très vite devenu "Monsieur Szereszewski" a pris l'affaire en main. C'était un Juif dur avec une "tête ouverte" comme on disait chez nous à Slonim. Il a tout réorganisé, tout est devenu moderne, plein de machines, et en quelques années il a bâti ce que l'on appelle un empire ! A la fabrique même travaillaient jusqu'à deux mille ouvriers, surtout des femmes, et aussi beaucoup d'enfants. En plus, il y avait l'imprimerie et la cartonnerie, l'entreprise d'emballage avec la scierie et l'entreprise de transports.

C'est la sirène de la fabrique qui réglait toute la vie, même dans la ville. Il y avait celle de cinq heures du matin pour le début du travail et celle du soir, qui annonçait la fin de la journée et l'ouverture des portails. En l'entendant les ménagères mettaient la soupe du soir à chauffer. Des journées longues et dures de quatorze à quinze heures de travail. La

[100] Voir la photo de Monsieur Szereszewski (> Galerie de photos , n° 5 : ça suffit de créer un lien, puisque les 3 photos se suivent) et celle de l'usine de tabac à l'époque, ainsi qu'une photo de l'état actuel du bâtiment. L'usine existe toujours, mais elle est maintenant située ailleurs dans la ville, de l'autre côté du Niémen.

discipline était sévère et on renvoyait un ouvrier pour une bricole. Monsieur Szereszewski n'était jamais malade et il n'admettait pas que les ouvriers le soient. Mais il était presque le seul de la région à employer des ouvriers juifs et de plus leurs enfants avaient le droit de fréquenter une école qu'il avait fait construire. Pour Pessa'h*, il faisait distribuer un colis avec des* matzoth[101].

Quand quelqu'un de son personnel se mariait, il faisait une apparition à la cérémonie. Il laissait une enveloppe et s'en retournait vite à ses affaires. Les petits ouvriers avaient droit à une enveloppe toute mince, les employés importants en recevaient une bien épaisse. Comment un homme aussi intelligent n'a-t-il pas compris qu'un simple manœuvre a bien plus besoin d'argent qu'un sous-directeur ou un chef d'atelier, qui reçoivent de belles payes chaque mois ?

Autour de la fabrique vivait toute une armée d'hommes de peine, de porteurs et d'artisans. La moitié de la ville était assurée de pouvoir manger grâce à monsieur Szereszewski. La ville entière le craignait, le maudissait et priait le Seigneur pour qu'il lui donne longue vie, car sans lui on n'aurait pas pu nourrir la famille.

Et c'est devant cet homme, ce puissant, que je me suis présentée avec Wolf. Monsieur Szereszewski était de notre famille : une sœur de sa belle-fille avait épousé un de mes cousins au deuxième degré. Ce n'est pas simple d'être parent d'un homme très riche. On se demande toujours si ce qu'il fait, c'est par esprit de famille, par charité ou dans son intérêt propre. Dans le cas de Wolf, c'était facile ; il savait lire et écrire le russe et on l'a pris tout de suite au bureau. Il était garçon de courses, un poste de responsabilité. On lui confiait toutes les lettres à porter à la poste. Chaque jour il allait avec son paquet de lettres et un gros billet d'argent. Il fallait qu'il achète les timbres, les colle et qu'il rapporte la monnaie. Pendant un an, on l'a surveillé ! Pas une fois il n'a chapardé un kopeck *!*

Il travaillait beaucoup à la fabrique et tout l'argent qu'il gagnait il me l'apportait. Les filles ont voulu aussi aller y travailler, mais il s'y est opposé. Il a dit : "Un métier ! Un vrai métier pour chacune ! Un métier pour qu'elles puissent être indépendantes. Quand on travaille chez les autres on se fait exploiter !" Il a choisi la couture pour la première, et les chapeaux pour la deuxième. Quand il est venu me dire quel métier il avait choisi pour la troisième, la benjamine, il en a rougi de gêne : il avait décidé qu'elle apprendrait à faire des soutiens-gorge ! Parce que les filles, il ne les regardait jamais. Comme si elles n'existaient pas. Rien que la fabrique et la comptabilité.

Oui, il s'était mis à apprendre la comptabilité. Chaque soir il restait des heures à faire des multiplications et des divisions à cinq ou six chiffres ! Et des comptes avec un boulier

[101] *Matza* (pl. *matzoth* ; hébreu et yiddish) : pain azyme.

compteur. Parfois il allait chez quelqu'un qui lui donnait des leçons. Ces soirs-là il rentrait très tard. Après, il a disparu pendant des nuits entières. Moi je me disais : un métier d'accord, surtout un métier aussi honorable et honoré, mais pas aux dépens de la santé. Parce que dans mes oreilles résonnait toujours la toux de mon père et j'avais peur pour mon Wolf.

Un jour une cliente qui était venue acheter une livre de lentilles m'a dit : "Alors votre fils est au Bund *! C'est pire que les anarchistes et les nihilistes." Une angoisse m'a envahie : Mon Wolf était en véritable danger de mort. Il faut que je vous dise ce qu'était le* Bund*. C'était une organisation secrète des ouvriers juifs. Ils voulaient défendre tous les petits, tous les pauvres, le prolétariat comme ils disaient. Le tsar était leur bête noire. Ils s'étaient mis dans la tête qu'on pourrait vivre sans antisémitisme. On n'avait jamais entendu parler de Juifs prêts à combattre les antisémites avec des armes. Ils appelaient ça "autodéfense".*

Mon Wolf était tout feu tout flamme pour ces idées et le responsable n'en était autre que Méïr, un contremaître de chez Szereszewski, Kobrynski de son nom de famille. Un pilier du Bund *à Grodno, il venait jusque dans la maison pour lui faire la leçon et prendre l'âme de mon enfant. Et dire que je lui servais du thé chaque fois qu'il venait, c'est-à-dire plusieurs fois par semaine ! Parce qu'il exigeait du thé, son thé. Oh, bien sûr il ne me disait pas "Dveyré, servez-moi mon verre de thé", mais je voyais bien qu'il le voulait, et puis on ne peut pas laisser un homme parler toute une soirée sans lui offrir à boire. Et même j'y mettais deux cuillerées à café de sucre, comme chez les gens riches. Pour qu'il ne s'imagine pas que je voulais faire des économies sur lui. Puis je lui servais bien chaud. Mais il n'avait pas de manières : il le laissait refroidir avant d'y toucher !*

Mon Wolf commençait tout juste à avoir un peu de barbe quand Dvora Fisher, la tête remplie d'idées nouvelles et compliquées, est revenue de Vilno où tous ces gens s'étaient réunis. Du coup tout a commencé à bouillonner à Grodno. Cette Fisher, une couturière de son métier, de quelques années plus jeune que moi, a ouvert une école du soir. Trois fois par semaine des jeunes filles et des femmes y venaient pour apprendre à lire et à écrire et aussi à calculer. A la fabrique on a commencé à parler d'une nouvelle organisation, Po'aleï Tzédek[102]*, qui chaque soir enseignait la* Thora*. Même mon Wolf y allait parfois, lui qui n'avait jamais voulu entendre parler de ça.*

Un jour de 1899 un coup de tonnerre terrible a surpris toute la ville : une grève des ouvriers du tabac. Mon garçon, on ne le voyait plus du tout à la maison. Chose incroyable,

[102] *Po'aleï Tzédek* (hébreu) : Ouvriers de la justice, de la droiture.

ils ont réussi à obtenir satisfaction ; monsieur Szereszewski leur a diminué les heures de travail.

Je ne comprenais pas tellement pourquoi il fallait se battre pour travailler moins. Tout le monde en ce temps-là travaillait beaucoup. Chez les tailleurs on restait seize heures penché avec une aiguille et du fil à la main. Avant les fêtes, même dix-huit heures. Ce n'est pas un malheur de travailler beaucoup si on en a une parnossé. *Moi j'ouvrais ma boutique à six heures et demie du matin pour ne la fermer que le soir à neuf heures. Ce n'était pas dur, c'était seulement triste, le soir à la lumière d'une petite lampe à pétrole, d'attendre et d'espérer qu'une ménagère ait oublié d'acheter un peu de farine. Ça arrivait quelquefois.*

Un jour, une drôle d'idée s'est glissée dans ma tête de vieille Juive. Est-ce que le sang qui coulait et les hommes qui tombaient et aussi l'agitation et les clameurs n'avaient pas plus d'importance pour tous ces meneurs que le sort du pauvre journalier ? Parce qu'ils avaient l'air vraiment contents de s'agiter et de crier. Ce qui au moins démontrait qu'eux-mêmes n'étaient ni pauvres ni malheureux. Car s'ils l'avaient été, comme a dit Leyké, ils n'auraient eu le droit que de se taire et de subir. Comme ça a toujours été. Puis j'ai cessé d'y penser. Y réfléchir c'était juger mon enfant qui était le sang de mon cœur, et la lumière de mes yeux.

Les vraies, les grandes grèves ont commencé quand des hommes sont venus coller sur tous les murs des affiches avec dessus un grand Fonié*, un soldat russe en capote longue. Sur les manches de la capote il y avait beaucoup, beaucoup de petits bonhommes, on disait des* liliputkesses*. Il secouait ses manches et ils tombaient comme des mouches. Ils figuraient des Japonais. Ainsi Kuropatkin*[103] *a commencé la guerre contre le Japon et il a proclamé qu'il allait ensevelir le pays rien qu'avec les casquettes de ses soldats. Mais Leyké a dit que le dernier mot est à l'Histoire, qui ne demande rien à personne.*

Pendant la première grève, mille huit cents ouvriers ont cessé le travail ! Au bout de plusieurs semaines, les vieilles femmes qui n'avaient plus rien à mettre dans leurs casseroles s'agglutinaient autour de la fabrique et quand le propriétaire apparaissait, elles criaient : "Longue vie à monsieur Szereszewski ! Ouvrez la porte du Temple !"

La seconde grève a été encore plus dure. Toute la ville était paralysée, et Szereszewski et les imprimeurs et les artisans et la fabrique de bouchons et l'autre où l'on coulait le fer et celle où on fabriquait les machines et même les pharmacies. Au début je me croyais à l'abri car – Dieu soit béni – aucun des enfants n'était malade et je n'avais pas besoin d'acheter de sirop et comme on était au mois de janvier je n'avais pas encore besoin de

[103] Alexei Nikolayevich Kuropatkin (1848-1925), général russe, ministre de la Guerre de 1898 à 1904.

bouchons pour les quatre bouteilles de vin que je faisais pour Pessa'h. *Mais quand le grand moulin a cessé de moudre du blé j'ai eu peur pour mon commerce. Ce n'est pas que je me fournissais là-bas en farine. C'est chez un revendeur, bien sûr, que j'achetais mon sac, mais enfin quand ces choses-là commencent, on ne sait jamais où elles vont s'arrêter.*

On dit que les tzorès[104] *sont comme les agents de police : ils vont par paires. Comme si cela ne suffisait pas que le grand moulin soit en grève, voilà que les boulangers en ont fait autant. Il était impossible de trouver une demi livre de pain en ville. Moi, en deux heures j'avais débité tout mon sac de farine : c'était la première fois qu'on faisait la queue devant ma boutique ! J'étais contente de pouvoir rendre service aux ménagères pour qu'elles puissent faire cuire un peu de pain à la maison. Mais alors ensuite j'aurais aussi bien fait de fermer ma boutique : avec les grèves, personne n'avait d'argent pour acheter des harengs. On m'a dit plus tard que pendant cette grève des commerçants ont gagné beaucoup d'argent en vendant la farine au compte-gouttes dans leur arrière boutique. Moi je n'avais pas d'arrière-boutique et puis, c'est écrit, "accaparer le blé c'est se faire maudire du peuple".*

L'agitation ne s'est pas arrêtée là. Brusquement les ouvriers ont décidé de ne pas aller au travail un jour par an. Chaque année le même jour. Le premier mai. Pourquoi ont-ils choisi ce jour ? Et ils ne sont vraiment pas allés travailler ! Pas cette année-là ni plus tard.

Une fois, des témoins m'ont dit, ils ont marché dans les rues en chantant. Comment peut-on chanter quand la police vous pourchasse ? Ils chantaient la gloire, et les drapeaux pleins de sang. On disait que leur chant s'appelait "la Marseillaise". J'ai bien pensé à mon Wolf quand j'ai vu, il y a quelques semaines, le défilé du premier mai. Et encore plus celui de l'année dernière. S'il avait été là aurait-il marché en tête du cortège ? Ou peut-être l'auraient-ils pris en Sibérie, comme beaucoup de bundistes.

Avec une autre grève, ce n'est pas seulement que je n'ai pas gagné plus, j'ai même perdu beaucoup d'argent. C'était quand les cosaques, ces gazlonim[105]*, se sont lancés sur leurs grands chevaux dans tout le quartier pour fouetter les Juifs. Pour me mettre à l'abri je me suis précipitée à l'intérieur de ma boutique qui, comme vous le savez, était toute petite, et j'ai renversé ainsi le sac de farine et celui de haricots. Toute la farine a été perdue ! Vous vous rendez compte, cent* punts[106] *de farine ! J'ai mis deux jours à récupérer les haricots.*

---

[104] *Tzorès* (pl. ; hébreu et yiddish) : ennuis.

[105] *Gazlon* (yiddish) : brigand.

[106] *Funt* (russe) : livre (poids).

Toutes les grèves, toutes les manifestations c'est le Bund *qui les menait, le plus souvent seul, parfois avec d'autres organisations. Je savais mon Wolf dedans. Souvent il venait à la maison pour quelques heures, tombait sur le lit épuisé de fatigue. Avant de sortir il restait un moment derrière les rideaux à observer la rue. Il marchait en rasant les murs des maisons. J'étais folle d'inquiétude, mais je n'osais pas lui faire une remarque quelconque.*

Cependant un jour j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai demandé à mon fils : "Alors tu es au Bund *? Et même dans l'autodéfense à ce qu'on dit ? Te rends-tu compte du danger que tu cours ?!" Il est devenu blême de colère, mais non pas de peur comme moi : "*Mamé*, il est temps que le peuple juif se réveille. Je ne veux plus être traité de Juif galeux et maudit, de buveur de sang chrétien. Pour chaque coup que je recevrai je vais en rendre deux. Je veux que l'ouvrier juif soit traité avec la dignité et la justice qui lui sont dues. Le danger,* Mamé*, c'est de rester les bras croisés, sans réagir. Personne ne le défendra, s'il ne le fait pas lui-même.* Mamé*, ne me pose plus de questions là-dessus. C'est le chemin que j'ai choisi, c'est le chemin que je dois suivre. Tous les autres ne mènent nulle part."*

Les paroles de mon Wolf m'ont fait mal, mais j'ai compris qu'il était inutile d'insister. Quelques années plus tard, Éthel, celle qui est devenue la belle-mère de mon fils, m'a dit : "Les parents apprennent aux enfants à parler, les enfants apprennent aux parents à se taire. C'est ainsi de génération en génération." Oh ! Elle en avait de la 'ho'hmé[107].

Je n'ai tout de même pas pu m'empêcher de raconter tout cela à Leyké, la femme du rebbélé. *"Remerciez le Seigneur que votre fils ne soit qu'au* Bund *! Qu'auriez-vous vous fait s'il était aux S.R., comme le mien ?" m'a-t-elle répondu en éclatant en sanglots. Une fois calmée, elle m'a expliqué que S.R. voulait dire sociaux-révolutionnaires, de vrais terroristes qui combattaient le tsar uniquement par la violence. Pour eux les bundistes et les bolcheviks n'étaient que des poules mouillées. Ils avaient un tribunal qui condamnait à mort. Ils avaient abattu le gouverneur de Bialystok parce qu'il avait organisé un pogrom. Et aussi le directeur de la prison de Grodno parce qu'il fouettait des prisonniers.*

Arrivée à ce point-là Leyké a regardé à gauche et à droite pour s'assurer que personne ne pouvait nous entendre. "Et ce qui est arrivé à Esther Lapin, vous êtes au courant ? Esther, celle dont les parents ont le magasin de spiritueux au coin de la place Paradnowa", m'a-t-elle demandé. "Non ? Ah, vraiment vous ne savez pas ce qui se passe en ville." Et c'est à voix basse qu'elle m'a raconté l'histoire de cette brave petite. Un beau jour, elle avait disparu de la maison et c'est seulement des années plus tard qu'on a su qu'elle était devenue le bras droit de Azeff, le grand chef de tous les sociaux-révolutionnaires. Il habitait en France, à Paris, dans un endroit qui s'appelle Raspail. Mais ce révolutionnaire était

[107] '*Ho'hma* en hébreu, *'ho'hmé* en yiddish : sagesse.

aussi un agent de la O'hrana. *C'est lui qui avait dénoncé un grand terroriste du nom de Gierszuni. La* O'hrana *avait promis deux mille roubles à qui permettrait de l'arrêter. Azeff, lui, s'était contenté de moins. Mais Gierszuni s'était évadé de Sibérie dans un tonneau à choux et il était mort beaucoup plus tard à Paris.*

En 1909 un autre S.R., du nom de Bourtzeff celui-là, avait découvert que Azeff jouait double jeu. Il l'avait rejoint sur le boulevard pour le tuer. Mais le traître était en compagnie de ses deux enfants et on ne tue pas un homme, même s'il a trahi, devant ses propres enfants. Les enfants n'ont pas à souffrir des péchés de leur père même s'il est traître. Esther, notre Estherké, a été soupçonnée par les S.R. C'est le même Bourtzeff qui a démontré son innocence, mais trop tard ! Elle s'était suicidée. Elle aussi est enterrée à Paris. Le cimetière de Gierszuni s'appelle Montparnasse et celui de Estherké, Bagneux. Ou le contraire.

J'ignorais tout cela et du coup j'étais presque contente : mon Wolf n'allait pas devenir un assassin, mes soucis n'étaient donc pas pires que ceux de toute mère qui sent que son enfant lui échappe. Et je me suis souvenue d'une petite histoire que ma mère aimait raconter : tous les Juifs ont l'habitude de se lamenter en disant que leurs ennuis personnels sont les pires du monde. Un jour Le Seigneur en a eu assez d'entendre leurs plaintes et il a ordonné à tout son Peuple Élu de se réunir sur l'immense place qui est devant la grande synagogue céleste.

"Que chacun déballe son pékélé[108] *d'ennuis. Vous aurez le droit de troquer les paquets entre vous", leur a-t-il dit. Quand chacun a vu les soucis des voisins, il s'est dépêché de reprendre son baluchon et de repartir.*

Mais petits ou grands, il était dit que j'aurais tout le temps des soucis avec mon Wolf. Voilà-t-il pas qu'il s'était mis en tête de me faire quitter mon fonds de commerce. Il disait, et c'était vrai, qu'il gagnait à présent suffisamment pour nous offrir à tous les cinq une vie décente et que je n'avais pas besoin de rester dehors des journées entières, été comme hiver, sous la pluie et la neige. Je me demandais pourtant s'il n'y avait pas autre chose là-dessous, si ce n'était pas le Bund *qui lui avait brouillé les idées sur mon commerce malgré tout. Comme d'habitude, j'ai fini par céder à Wolf et je me suis séparée de la petite boutique qui nous avait permis tout de même de survivre pendant des années. Mais cela n'a pas été facile car je m'étais habituée à voir des gens, à bavarder avec eux.*

Je ne voulais pas non plus me séparer de Leyké. C'était une véritable amie et je lui ai proposé de lui laisser pour rien le fonds si elle voulait continuer. Mais elle m'a dit : "Vous ne vous rendez pas compte ! C'est presque une demi-dot pour l'une de vos filles."

---

108 *Pékélé* (yiddish) : petit paquet.

Il faut que je vous raconte ce qui est arrivé la veille du jour où j'ai définitivement cessé mon commerce. J'avais renoncé aux deux grosses journées de vente de la semaine pour ne pas revoir toutes mes clientes, cela m'aurait fait trop de peine, et à cause de cela j'avais décidé d'arrêter le travail un mercredi. La veille, vous m'entendez, la veille, le mardi, qui vois-je s'arrêter devant mon petit étalage, Eliza Orzeszkowa[109]*, la grande dame polonaise qui écrivait des livres et même des livres sur les Juifs ! Elle était cliente dans l'épicerie de Kantor et chez moi elle n'était jamais venue. Grande, toute droite, noble mais pas hautaine, avec un bon sourire sur le visage, un chapeau à larges bords sur la tête, elle était emmitouflée dans une cape de fourrure. Une domestique, un panier d'osier à la main, se tenait à un pas derrière elle, avec respect. Elle m'a demandé deux livres de farine et encore des articles que je ne tenais pas dans mon magasin. Mais je n'avais même plus de farine pour la servir, il ne me restait en tout et pour tout qu'un demi sac de lentilles et un fond de sac de haricots. Je liquidais, vous comprenez, je ne faisais plus rentrer de marchandises.*

Madame Orzeszkowa a essayé de me parler, mais je ne sais pas le russe et encore moins le polonais et elle ne savait pas le yiddish. Malgré le regret que j'ai eu de ne pas pouvoir la servir, j'étais contente qu'elle soit venue dans mon magasin. Elle est morte quelques années plus tard, en 1910, mon Wolf était déjà marié. Avant de mourir elle a été longtemps malade et durant toute sa maladie les gens de la ville ont étalé de la paille sur la chaussée devant sa petite maison en bois pour qu'elle n'entende pas le bruit des roues de charrettes quand elles passaient devant ses fenêtres. Je me suis toujours demandé qui a eu cette idée et qui s'est occupé de tout cela.

Pour en revenir à ma boutique, dont Leyké n'avait pas voulu, c'est une jeune veuve qui l'a reprise. Elle a tout fait repeindre en vert clair et ne vendait plus que des bonbons et des sucreries. Ça rapportait plus que la farine et le sel, et même plus que les harengs. C'est tout juste si je la reconnaissais ma boutique, et souvent je faisais un détour pour ne pas passer devant.

Mais le temps passait vite et l'âge du service militaire de Wolf est arrivé. Il était clair qu'il refuserait de servir le tsar, "le descendant de la grande Catherine". Il l'avait carrément dit. "Je ne veux pas donner cinq années de ma vie pour servir la famille Romanov." Théoriquement, il devait être exempt de l'armée en tant que soutien de famille. Mais dans la Russie du tsar, il ne suffisait pas d'avoir raison ou d'avoir droit à quelque chose. Il fallait toujours, en plus, glisser sous enveloppe une bonne liasse de roubles à un fonctionnaire assermenté. Encore fallait-il ne pas se tromper d'employé. Nous avons eu

[109] Eliza Orzeszkowa [Ojeshkova] : femme de lettres polonaise (1841-1910). Elle analysa les problèmes économiques et sociaux de son pays dans ses romans (*Martha*, 1873 ; *Niémen*, 1888).

de la chance. Notre ma'her[110]*, moyennant une petite commission honnête, a bien fait les choses et mon Wolf, n'a pas eu besoin d'entrer dans la clandestinité ou de partir à l'étranger. Il a été dispensé du service militaire.*

Je vois Louba que tu ne sais pas ce qu'était un ma'her*. Je vais te l'expliquer. A l'époque, la grande majorité de la population juive ne savait ni lire ni écrire le russe. Elle était incapable d'écrire une lettre, de remplir un formulaire, de présenter une demande à l'administration. Au début pour rendre service et plus tard parce qu'ils en ont fait un métier, certains débrouillards qui savaient lire et écrire, se chargeaient de toutes sortes de démarches administratives.*

Pour les fonctionnaires, les pots-de-vin représentaient bien plus du double de leur traitement. Mais ils avaient tout de même un peu peur de la dénonciation et n'acceptaient que les "enveloppes" qui leur étaient remises par leurs "hommes de confiance", les ma'hers*. Ainsi donc chaque* maher *avait sa spécialité : le commerce, la police, les juges, l'armée et d'autres encore. On disait que ce sont ceux qui s'occupaient des fournitures pour l'armée qui gagnaient le plus d'argent. Ainsi un jour, un nouveau juge a été nommé au tribunal du commerce et une nouvelle terrible a couru la ville : il était incorruptible ! Le lendemain un* ma'her *a rassuré tout le monde : "Il est incorruptible ... à moins de cinquante roubles !"*

*
* *

A vingt-quatre ans il n'était toujours pas marié, mon fils. Mais il avait fait marier ses sœurs et les avait dotées. Ce n'était pas une chose facile, chez nous à Grodno, que de marier trois filles, car non seulement elles avaient besoin d'une dot, mais il fallait encore qu'elles ne soient pas bossues et qu'elles n'aient pas honte de dire qui étaient leurs grands-parents. Pour chacune il a trouvé un bon artisan juif, honnête et travailleur. Le mari de la deuxième, la chapelière, on disait encore modiste, était un bon parti : il avait un frère à Chicago, en Amérique ! Il recevait un colis de vêtements par an ! Dans le colis il y avait de grands chapeaux de paille décorés de fleurs. Il y avait aussi plusieurs robes, mais seulement de grandes tailles et avec des couleurs bizarres, américaines, des robes qu'on n'osait pas porter à Grodno. Parfois ils arrivaient à en vendre une, parce qu'elles n'étaient généralement pas très usées. Il y avait aussi de temps en temps un manteau dans le colis. Ils n'ont jamais eu à les vendre parce que quelqu'un de la famille en avait toujours besoin.

[110] *Ma'her* (yiddish) : intermédiaire.

Un jour, il était à l'époque second du comptable en chef de la fabrique, Wolf est venu et il m'a dit : "J'ai rencontré une jeune fille et nous sommes d'accord pour fonder une famille ensemble. Maintenant que mes sœurs sont mariées, je suis libre. Tant que je vivrai tu auras ta rente mensuelle. Tout ce que je te demande c'est de la dépenser et de ne pas économiser. S'il m'arrive quelque chose tu viendras vivre avec ma femme. Bien sûr si tu es d'accord que je l'épouse." Je lui ai répondu : "Si tu l'as choisie, c'est qu'elle est une bonne fille juive. Que Dieu la bénisse. Elle prend un garçon en or, le meilleur garçon de Grodno ! Que Dieu vous bénisse tous les deux, mon fils."

Mais quand il m'a expliqué qui elle était, d'où elle venait, sa famille et son éducation, je me suis effrayée. Des gens pas de notre rang, pas de notre condition. Ils n'étaient pas millionnaires, ça non. Mais de vrais grands bourgeois. Tous savaient parler le russe. Tous leurs enfants allaient dans des lycées et dans les universités. Certains avaient même le pravo zytielstva[111] *à Moscou ! Ils étaient en affaires avec des* goyim*. Ils achetaient des forêts entières à des princes russes. On disait qu'ils étaient à tu et à toi avec un prince, qu'on appelait le* knyaz[112] *Drucki Lubecki et ils lui auraient, paraît-il, acheté toute une bibliothèque de livres français.*

On racontait que le père de la fille avait toujours un livre français dissimulé sous le Talmud *ouvert. Mais ça, je n'y croyais pas trop. Une autre chose me chagrinait : eux non plus n'avait personne en Amérique. Eux n'avaient pas besoin d'envoyer là-bas leurs enfants. Tous avaient une vraie* parnossé*, ici même, en Russie. Mais moi je disais que c'est toujours bon d'avoir de la parenté de l'autre côté de l'eau.*

Il a bien fallu que je parte avec Wolf pour faire connaissance avec la famille. Nous étions invités à y passer chez eux le shabbath *et de ma vie je ne m'étais sentie aussi émue. Donner mon fils unique à des gens que je ne connaissais pas ! Même pas des gens de Grodno ! Ils habitaient à cinquante verstes, dans un s*htetl*, qui s'appelait Szczuczyn. "Une des meilleures familles de Szczuczyn", disait Wolf. Et moi je n'avais même pas une robe neuve. Je n'en avais pas d'autre que celle du* shabbath *que j'avais mise pour aller présenter mon Wolf à monsieur Szereszewski seize ans avant. Et déjà à l'époque elle n'était pas toute neuve. Une chose, je voulais au moins m'acheter une perruque neuve. Quand j'en ai parlé à Wolf, il s'est fâché : "Non,* Mamé*, il faut qu'ils nous voient tels que nous sommes. Si le mariage ne doit pas se faire à cause de ta perruque, c'est qu'il vaut mieux qu'il ne se fasse pas. Tu achèteras une perruque neuve quand nous rentrerons de Szczuczyn."*

---

111 *Pravo zytielstva* (russe) : autorisation de résider. Les grandes villes, dans la Russie tsariste, étaient interdites aux Juifs. Seuls quelques uns, détenteurs d'une autorisation spéciale, pouvaient y habiter.

112 *Knyaz* (russe) : prince.

D'habitude je me pliais aux volontés de Wolf. Mais cette fois-ci j'ai éprouvé tout à coup le besoin de faire quelque chose d'extraordinaire sans qu'il le sache ! Pour me laver les dents je me servais normalement de cendres du poêle. Alors voilà ce que j'ai fait : à un moment où j'étais seule à la maison, j'ai allumé ma cuisinière sans même avoir à faire cuire quelque chose, et j'ai fait brûler une bûche toute sèche pour avoir de la cendre fraîche. Encore tiède, je l'ai mise dans une boîte métallique qui avait contenu des pastilles de menthe. Est-ce que vous croyez que mon Wolf s'est seulement aperçu que je me lavais les dents avec de la cendre fraîche à la menthe ?

Pour aller à Szczuczyn il n'y avait pas de train direct et il fallait prendre la correspondance à Mosty. Le gros problème était quand partir, ou plutôt quand arriver là-bas. En partant le vendredi matin, avec tout le temps qu'on perdait à la correspondance de Mosty, on arrivait à Szczuczyn presque à la tombée de la nuit. Moi, je disais que ce n'était pas poli d'arriver ainsi à la dernière minute. Il fallait donc partir la veille, le jeudi, coucher à Mosty à l'auberge chez Kreyné-Leyé Halperin et repartir le lendemain matin. Là, nouveau problème : on ne peut pas arriver chez des gens le vendredi matin, quand ils sont en plein dans les préparatifs pour recevoir les invités du shabbath *! Finalement nous avons décidé de partir jeudi, de coucher à Mosty et de repartir de là-bas, non pas par le premier train, mais par le second, qui nous amenait à destination vers deux heures de l'après-midi.*

*Pour un tel voyage, il n'était pas question de partir sans provisions. On ne sait jamais ce qui peut se produire en cours de route. Dans un panier à part, j'ai mis un poulet rôti, six œufs durs, une '*hala *et du sel. Avec le sel c'était toujours un problème : dans quoi le mettre ? Avec du papier journal, j'ai fait un petit paquet, comme le pharmacien Szwarc faisait pour vendre ses médicaments en poudre.*

Puis bien sûr, avant de quitter la maison nous nous sommes assis pour boire notre verre d'eau pour une longue minute et lentement, en silence, chacun a bu un verre d'eau. C'était une coutume chez nous les Juifs. Parce que d'habitude les Juifs partent contraints et forcés, en catastrophe, sans même avoir le temps d'emporter quelques affaires et encore moins de manger, de boire avant la route. Ainsi, en s'asseyant tranquillement, en buvant lentement un plein verre d'eau, on se prouve qu'on part de par sa volonté propre, et non à cause des cosaques ou d'un provocateur de la O'hrana.

C'était la première fois que je voyageais dans un train et j'étais toute abasourdie par le bruit et la vitesse. Arrivés à Mosty nous sommes allés directement à l'auberge. Il était huit heures passées quand nous sommes entrés dans la grande salle. Basse de plafond avec de grosses poutres, elle était toute enfumée et bruyante. Mais il y faisait clair comme en

plein jour. De grandes lampes à pétrole étaient accrochées aux murs ou suspendues au plafond et d'autres étaient posées sur les tables. Je n'avais jamais vu autant de lampes dans une seule pièce.

Les gens étaient assis sur des bancs, le long de grandes tables, généralement groupés selon leur profession comme me l'a expliqué Wolf. Il y avait la table des grands marchands forestiers et la table des fournisseurs de l'armée. La table des marchands de devises étrangères et la table des marchands de tissus. On buvait du thé ou du bouillon chaud. Certains sortaient leur manger du panier, d'autres, des riches, commandaient des plats de viande. Au milieu de la table des fournisseurs de l'armée trônait une bouteille. Wolf a dit que c'était du cognac français. Tout en buvant et en mangeant on achetait et on vendait toutes sortes de choses. Tous étaient contents : on gagnait sa vie sans perdre de temps.

Sur une table il n'y avait ni thé ni schnitzels[113]*. C'était celle de* goyim*, tous des gens du coin. Là, rien que de la vodka et des saucisses aux choux.*

D'une petite estrade régnait sur tout ce monde la patronne Kreyné-Leyé. Elle avait l'œil partout et sur tout, houspillait les serveuses, mais avait un mot gentil pour chaque nouvel arrivant, qu'elle appelait souvent par son prénom. Un grand registre était ouvert devant elle, où elle inscrivait les clients qui allaient passer la nuit à l'auberge.

Mon Wolf a tout de suite réservé une chambre. La patronne l'a examiné d'un rapide coup d'œil, sans lui poser de questions sur sa destination ni le motif de son voyage. Elle savait qu'elle aurait ce renseignement dans le quart d'heure qui allait suivre.

Cette maîtresse-femme était connue à cent verstes à la ronde et même jusqu'à Varsovie et Lodz. Il n'y en avait pas deux comme elle pour vous donner un conseil ou un renseignement ou pour garder un secret. Kreyné-Leyé, c'était quelqu'un !

Son mari, Avraham Aharon Halperin, était marchand forestier bien connu. Quand il venait s'attabler dans la salle de l'auberge, il réglait sa consommation comme n'importe quel autre client. Il le faisait d'un geste de grand seigneur donnant une aumône à un pauvre malheureux.

En réalité, c'est Kreyné-Leyé qui avait exigé qu'il en soit ainsi. Sans cela il était parfaitement capable d'inviter à souper cinquante personnes chaque soir. Il disait volontiers que l'auberge était une fantaisie, un passe-temps pour sa femme. Cependant de mauvaises langues affirmaient qu'à deux reprises au moins, elle l'avait sauvé de la faillite.

Nous nous sommes assis à une table avec plusieurs personnes qui étaient avec nous dans le train. Il y avait parmi eux deux Juifs qui déjà dans le coupé n'avaient pas cessé de nous regarder. J'étais très mal à l'aise parce que j'avais l'impression qu'ils regardaient ma robe et ma perruque.

---

[113] *Schnitzel* (yiddish) : escalope panée.

L'un deux s'est glissé furtivement le long du banc pour s'approcher de moi et m'a demandé : "Vous allez bien à Szczuczyn n'est-ce pas ?" "Oui", lui ai-je dit, toute étonnée. "Avec mon ami 'Haïm, nous sommes arrivés à la conclusion que vous étiez les invités d'Avraham Shimon et d'Éthel. Le jeune homme avec la belle moustache rousse ne peut être que le fiancé de Rivtzia, l'aînée de la maison. Et vous, avec cette belle robe de satin et avec cette magnifique perruque, vous ne pouvez être que la mère du jeune homme. Exact ?" Je ne savais quoi répondre et j'ai hoché simplement la tête en signe d'acquiescement.

L'homme a souri avec satisfaction et en deux minutes la nouvelle a fait le tour de la salle. Tous les hommes assis autour de la table des marchands forestiers nous ont examinés attentivement. Une serveuse a murmuré quelques mots à la patronne, qui, sans lever la tête vers nous, a inscrit quelque chose dans son grand livre. Maintenant qu'elle savait à qui elle avait affaire, elle savait aussi quelle chambre nous attribuer.

Vers dix heures et demie un mouvement général s'est tout à coup produit dans la salle ; on venait d'annoncer le train pour Grodno, le dernier train de la journée. La salle s'est vidée aux trois quarts, ne sont restés que ceux qui allaient passer la nuit à l'auberge. J'étais épuisée et mon Wolf a bien compris mon regard. Nous sommes allés vers la patronne, qui a aussitôt appelé une servante. Celle-ci, munie d'une lampe à pétrole et d'une bougie de secours, nous a fait monter l'escalier jusqu'au premier étage et là, à travers des couloirs, et encore des couloirs, nous a accompagnés jusqu'à la chambre. Dans la chambre, il y avait deux grands lits avec des draps tout blancs et bien repassés. Sur chaque lit un énorme édredon en plumes.

Mon Wolf s'est endormi tout de suite du sommeil du juste. Moi, malgré ma fatigue, je n'ai pas pu m'endormir. Ce n'est qu'au petit jour que j'ai pu somnoler quelque peu. Ce n'était pas les hennissements de chevaux qui me parvenaient de l'écurie située juste en face des fenêtres de notre chambre, qui me dérangeaient. C'étaient toutes sortes d'images du passé et aussi l'inquiétude sur l'avenir de mon enfant qui me tenaient éveillée. Depuis le jour de mes noces, je n'avais connu qu'un seul lit. Celui dans lequel nous avions couché à deux pendant près de sept ans avec mon mari et dans lequel je dormais seule depuis plus de vingt ans.

De me retrouver dans cet immense lit étranger déclenchait en moi une angoisse, qui devenait presque de la détresse, dès que mes pensées se concentraient sur mon enfant. Qu'allait-il devenir dans cette famille de bourgeois ? Lui, avec ses idées du Bund. *Sa femme saurait-elle respecter ses opinions ? Car sur ce point je le savais intransigeant. J'avais beau me dire que toute mère juive, toute mère, au moment de confier son fils à une autre femme devait avoir le même genre de préoccupations, cela ne me calmait pas. A tort ou à*

raison, je pensais que Wolf et moi, nous étions un peu, peut-être même beaucoup, un cas à part.

A six heures du matin nous étions déjà dans la salle commune de l'auberge. La patronne a bien vu que pour moi l'attente sur le banc était pénible et elle nous a invités pour le petit déjeuner dans leur grande cuisine familiale. D'être assise autour d'une table ronde, dans une ambiance tout à fait différente de la salle commune, m'a redonné du courage et j'ai même pu apprécier la bonne omelette de Kreyné-Leyé.

Au cours de la matinée, dès qu'elle avait un moment de libre, elle venait bavarder avec moi. Elle ne cessait de me dire du bien d'Avraham Shimon, d'Éthel et de Rivtzia. Je me suis rendu compte qu'elle connaissait aussi beaucoup de détails sur nous. Elle m'a définitivement conquise quand elle m'a dit : "Vous voyez cette gamine ? C'est ma fille Sonia. Je lui souhaite plus tard un mari comme votre fils Wolf." On m'a dit que cette gamine a épousé quelques années plus tard un homme bien du nom de Léon Mohil et qu'ils sont partis vivre en Amérique. Quand l'heure du train est arrivée, nous nous sommes quittées très émues toutes les deux.

Le train nous a déposés à la station Różanka. De là pour arriver à Szczuczyn, distant de dix verstes, on prenait une lorka *qui circulait sur une voie de chemin de fer étroite. Vous ne savez pas ce qu'était une* lorka *? C'était une plate-forme mise sur deux roues en fer et traînée par quatre chevaux. Sur la plate-forme étaient fixés des bancs pour les passagers. L'ennui avec la* lorka*, c'est que dans les montées les chevaux rechignaient pour tirer et le cocher invitait les passagers à descendre de la plate-forme et à monter la côte à pied.*

Au point où j'en étais, je me suis à peine étonnée quand le cocher a arrêté la lorka *juste devant la maison d'Avraham Shimon et non pas à l'arrêt normal. Il était clair que notre visite était l'événement de la semaine dans le* shtetl.

Toute la famille était sur le ganek[114] *et nous attendait. Il y avait la mère, le père, cinq filles et un garçon. En nous voyant venir, une des filles s'est écriée : "Mais il est rouquin, il est rouquin et on ne nous l'avait pas dit !" Et elle s'est vite sauvée pour éviter la gifle de sa mère.*

Avraham Shimon s'est avancé au devant de nous et en quelques paroles très simples m'a dit qu'ils me connaissaient de par la réputation que j'avais acquise en élevant exemplairement mes quatre enfants ; que c'était un honneur pour eux d'accueillir dans leur demeure une femme si méritante. Je n'étais pas habituée à un tel langage. Personne ne m'avait jamais dit que j'étais méritante. "J'espère que votre fille sera digne de mon Wolf. C'est un bon garçon." Voilà tout ce que j'ai trouvé à répondre. Je savais qu'il fallait que

[114] *Ganek* (polonais) : perron.

je dise autre chose, que je m'exprime autrement, mais j'étais en proie à une telle émotion que cela m'a été impossible.

Rivtzia était grande, svelte, belle, presque aussi grande que Wolf et malgré ses vingt-deux ans elle ne faisait pas vieille fille. D'une beauté calme, comme étaient son regard et ses mouvements. C'est elle qui s'occupait du service à table, apportait les plats et changeait les assiettes. Une fille, toujours la même – elle s'appelait Sonia – a claironné que c'était elle qui avait préparé les gefilté fish *et fait rôtir les poulets. Une seule fois j'ai surpris dans une glace un échange de regards entre Wolf et Rivtzia.*

Dans celui de ma future bru, j'ai lu de l'amour et de l'admiration. Peut-être plus d'admiration que d'amour. J'étais satisfaite. L'admiration est un sentiment bien plus stable que l'amour. Les yeux de Wolf l'ont caressée. Cela m'a fait un peu de mal, mais en fait, je vivais depuis des années dans l'espoir de surprendre un tel regard.

*Wolf est parti coucher chez des voisins, comme il se doit. Moi, Rivtzia m'a amenée à la chambre qu'on avait préparée pour moi. Nous n'avions pas encore échangé une seule parole. Sur le pas de la porte, elle s'est tout à coup penchée vers moi et m'a serrée fort dans ses bras, fort et affectueusement, et m'a murmuré : "*Mamé *Dveyré, je ne veux pas vous le prendre. Vous pouvez me le confier." Elle m'a embrassé la joue d'un baiser chaud, un baiser de piété. Et elle est vite partie.*

Le lendemain, la moitié de la bourgade a défilé dans la maison. Tout le monde voulait voir ce jeune homme que la fière Rivtzia avait enfin consenti à prendre pour époux.

Deux samovars étaient en service et tout le monde buvait du thé et mangeait des gâteaux. J'étais perdue entre les gens de la famille, les amis, les connaissances et les voisins. A un moment donné ceux qui étaient là se sont mis à parler affaires avec les ma'hétonim[115]. *Wolf et moi nous nous sommes trouvés tout à fait en dehors de la conversation. Alors là, mon Wolf a sorti tranquillement son journal de sa poche et s'est mis à le lire à haute voix. La conversation s'est brusquement interrompue et tout le monde s'est regardé dans un silence gêné. Wolf a calmement replié le journal et l'a remis dans sa poche. A ce moment-là Rivtzia est entrée, portant un gâteau, et Éthel, sa mère, lui a lancé : "Rivtzia, ton Wolf me plait de plus en plus !" La glace était rompue. Il était grand temps.*

J'avais décidé de partir le samedi soir, dès la première étoile. J'avais peur que quelque chose de désagréable ne se passe. Je ne pouvais pas supporter cette tension. C'est bien la première fois que je me suis opposée franchement à la volonté de Wolf, qui, lui voulait rester jusqu'au lendemain. Tous étaient sincèrement désolés, je le voyais bien et ils ont essayé de me faire changer d'idées.

---

[115] *Ma'hétonim* (hébreu et yiddish) : parents par alliance.

Mais il est écrit : "Quand tu es invité ne t'assieds pas avant qu'on ne t'invite à t'asseoir, ne mange pas et ne bois pas avant qu'on ne te demande de le faire, n'attends pas qu'on te dise de partir pour t'en aller." C'est ce que je leur ai dit et c'est ainsi que je les ai convaincus que ma décision était arrêtée.

Ce n'était pas simple de partir à ce moment-là, parce qu'il fallait à nouveau s'arrêter à Mosty, mais cette fois-ci je n'avais plus peur de coucher à l'auberge. Au contraire, j'avais presque hâte de retrouver Kreyné-Leyé, la bonne patronne.

Au moment de la séparation, quelqu'un a dit que c'est toujours triste un départ. Alors j'ai jeté : "Mais, non, pas du tout. Un départ c'est toujours l'espoir d'une vie nouvelle, meilleure. A condition de ne pas partir trop tard. Nous les Juifs on est 'ha'hamim*, très intelligents, mais on ne sait pas partir à temps." Avraham Shimon m'a regardée longuement et il a dit à sa femme : "Éthel, nous avons beaucoup à apprendre de Dveyré." Je ne pensais pas avoir dit quelque chose de très important et j'étais très embarrassée.*

Il m'a marquée ce voyage. Beaucoup, beaucoup. Tout l'avenir de Wolf s'est joué en deux jours. Et le mien aussi sans doute. J'avais peur de ne pas avoir été à la hauteur de ce qu'il attendait de moi. J'avais peur de lui avoir fait honte.

Quelques mois plus tard, on est retourné à Szczuczyn pour le mariage. A cette occasion Wolf m'avait offert une petite broche en or, un oiseau, le seul bijou que j'aie eu dans ma vie. Elle avait dû coûter beaucoup d'argent, cette broche. C'était délicat de la part d'un fils d'offrir un tel cadeau à sa mère à un moment pareil. J'en étais heureuse, à avoir les yeux qui se sont embués.

Comme tout grand mariage, il a commencé par la réception pour les pauvres du shtetl*. On a sorti de la remise les deux carrioles, la petite d'Avraham Shimon et la grande, la familiale, pour les mettre chez les voisins. Puis on a lessivé, astiqué et passé tous les murs à l'intérieur et à l'extérieur au blanc de chaux.*

*Sur de longues tables recouvertes de nappes blanches on avait présenté une telle quantité de nourriture que même un régiment de cosaques en aurait laissé. Rivtzia, habillée de sa belle robe blanche de mariée avec ses cheveux peignés en grand chignon avec un ruban de soie blanche tressé dedans, et Wolf en jaquette noire, chemise blanche et haut col amidonné, faisaient le service. Tous les pauvres leur ont fait honneur et sont venus les bénir. Ensuite a eu lieu la '*houpé[116]*. J'en garde l'image d'une Rivtzia fascinée, couvant des yeux un homme d'un calme rassurant, mon Wolf, à la moustache rousse coupée court, les cheveux en brosse. Seigneur qu'il était beau mon fils !*

---

116 *'Houpé* (yiddish ; *'houpa* en hébreu) : dais nuptial sous lequel le mariage est célébré.

La réception a duré sept jours. Tout Szczuczyn est venu, et même des goyim *avec qui Avraham Shimon était en affaire et en amitié. Des nobles aussi, à ce que l'on m'a dit. Mais moi je ne les ai pas vus, car je suis repartie dès que la décence l'a permis, tant j'étais intimidée par tout ce monde et c'est pour cela que je ne figure pas sur la photographie familiale du mariage.*

Avant que je ne parte, Avraham Shimon s'est arrangé pour me prendre à part et il m'a dit que j'étais une esheth haïl*, une vaillante femme, comme c'est écrit dans les Proverbes*[117]*. "Non", lui ai-je répondu, "je ne suis qu'une pauvre Juive comme il y en a tant, mais j'en connais une qui l'est vraiment* esheth haïl*, c'est Leyké, la femme d'un rebbé de Grodno."*

Le jeune couple est venu habiter à Grodno, dans un quartier avec des goyim*. Dans leur bel appartement mon Wolf a même fait installer l'électricité pour sa femme. Il a fallu trois grandes armoires pour ranger le trousseau de Rivtzia. La dot en* Konchès*, c'est ainsi qu'on l'appelait, je ne sais pas pourquoi, les billets de roubles, ils l'ont mise à la banque. D'après ce que j'ai su ils n'y ont jamais touché. D'ailleurs personne n'a profité de cet argent, car la banque, celle des frères Landau, a fait faillite en 1914 au début de la guerre quand tout le monde, en panique, a voulu retirer son argent en même temps.*

Je venais voir mon Wolf une fois par semaine, mais je ne touchais jamais à la nourriture préparée par Rivtzia, parce que j'avais remarqué qu'elle n'était pas pointilleuse sur la kashrouth*.*

'Hayelé est née au bout d'un an et toi, Yossef, deux ans plus tard. Puis est venue la guerre, 1914. On a pris mon fils et vous, vous êtes partis à 'Kharkov.

Mais la cité, elle a continué à vivre. Il y avait même pas mal de gens contents ; comme Grodno était près de la frontière, on voyait beaucoup de soldats et, c'est bien connu, le militaire fait marcher le commerce. Mais il y avait aussi des malheureux, ceux dont les enfants tombaient sur le front ou revenaient à la maison estropiés. Des victoires russes on en a vu surtout dans les journaux et en 1915 l'Allemand a occupé la ville.

Tous les hommes valides ont été envoyés aux travaux forcés, à creuser des tranchées, percer des routes, à bâtir des chemins de fer. Ils couchaient dans des baraquements en planches sans couverture et se nourrissaient d'un peu de pain noir et de quelques cuillerées de marmelade par jour. Nos Juifs en sont arrivés à regretter le bon temps des pogroms tsaristes !

Et comme si cela ne suffisait pas, on a vu en ville s'ouvrir des boutiques rien qu'avec des tables et des chaises. Des soldats y venaient et les filles leur apportaient à boire. On disait même que ces filles… Ah, non ce n'est pas possible que de bonnes filles juives … non je ne veux pas y croire, j'aime mieux ne pas y penser. Oh, combien avait-elle raison

[117] *Esheth 'haïl* (hébreu) : femme vaillante (*Proverbes*, 31,10).

ma pauvre mère qui disait : "Ne vous plaignez jamais mes enfants, cela peut toujours être pire."

Des choses difficiles à imaginer, trop atroces à raconter, se passent pendant les guerres. Une guerre est une chose terrible et le Seigneur devrait punir les hommes qui en sont la cause. Dans notre région nous avons encore eu le privilège d'être libérés plusieurs fois. En 1915, c'est l'Allemand qui nous a libérés du tsar. Ensuite, trois ans après, le Polonais nous a délivrés des Prussiens. Pour peu de temps seulement, car les Russes sont revenus pour nous débarrasser des Polonais. Mais Pilsudski les a tout de même chassés. Qui sera notre prochain libérateur ? Qu'est-ce qui nous attend demain ?

Moi, ma vie s'est arrêtée en 1914, quand on a pris mon fils. Depuis, j'attends que Dieu me fasse venir. Vous êtes là à présent et je sens que je vais partir bientôt. Une génération s'en va et une autre vient. Mais je m'en irai tout de même tranquille parce que "Le Seigneur ne délaisse jamais son Peuple", disait mon père. Et il ajoutait : "C'est écrit dans les Psaumes."

*

* *

Liège. La plaque sur le quai de la gare, face à la fenêtre de notre train est la première image qui m'est venue à l'esprit dès que je me suis retrouvé seul après que *bobé* Dveyré se soit tue. Avec un détail auquel je n'avais pas prêté attention sur le coup. L'accent grave manquait sur le E, un éclat de l'émail l'avait fait sauter. Je m'étais trompé trois semaines plus tôt : ce n'est pas alors que la boucle avait été bouclée, elle venait de l'être maintenant seulement, grâce au récit de grand-mère.

D'autres images se sont succédé rapidement : monsieur Gożanski m'apostrophant avec "les grands yeux d'un père qui est mort" et le rabbi Shimon Shkop m'avertissant qu'il faudrait "enlever l'ancienne récolte pour faire place à la nouvelle". Toute mon enfance, non, toute ma vie avait été ballottée entre ces deux messages dont j'entrevoyais à présent le sens, au-delà de leur apparente contradiction.

C'est alors que je revis mon père lui-même, tel qu'il m'était apparu la veille de mon départ de Grodno. Que désirais-je le plus à ce moment-là ? Monter sur les cimes ou simplement quitter les miens sous des couleurs honorables ? Toujours est-il qu'en songe ou en rêverie, j'avais bien fait dire à Wolf que j'étais un héros. Comme lui. Voilà qu'aujourd'hui je n'éprouvais plus le besoin de lui ressembler à tout prix.

De façon bizarre, alors que *bobé* nous avait parlé si longuement de mon père, c'est la brève évocation de mon grand-père qui m'avait laissé la plus forte impression. Ça veut tout de même dire quelque chose de ne pas jurer durant toute une vie de portefaix. J'en venais à me demander si cela n'exigeait pas autant de courage que d'entonner la Marseillaise rue Sobornaya, au temps des tsars. En tout cas, même si c'était moins glorieux, ce n'était pas plus facile, j'en étais convaincu.

Et même, j'y pensais tout à coup, l'exploit de Yossef-qui-ne-jure-jamais ne le cédait en rien à celui de mon arrière-grand-père, le colporteur tuberculeux de Slonim, le travailleur acharné crachant du sang au retour de tournée. Wolf le héros s'effaçait devant mes aïeux, dont le seul souci dans la vie était d'assurer la *parnossé* de toute la famille. Serais-je un jour capable d'expliquer tout cela à mon fils ?

Mon récit s'arrête là. Je vais te décevoir, mais c'est ainsi. Si tu ressembles à ta mère, tu ne me lâcheras pas facilement. Je suis incapable de te raconter ainsi, au pied levé, l'humiliation érigée en science, l'anéantissement de l'âme qui devient un but en soi, le trépas de l'esprit ; la routine. Et les corps qui se raidissent pour toujours.

J'ai tout de même quelque chose d'autre à te proposer. J'ai ici une liasse de feuilles éparses, jaunies par le temps. Leur histoire vaudrait à elle seule un long récit. Il y a quelques années, un homme est venu frapper à ma porte, tenant le rouleau de ces feuilles à la main, et voici ce qu'il m'a raconté. Secrétaire de l'ambassade de France à Varsovie, il les avait reçues d'un homme qui avait été cheminot à la gare de Grodno. Celui-ci les avait ramassées un jour de février 1943 sur le ballast de la voie N°5 de la gare de marchandises. Les pages étaient couvertes d'une écriture fine, en français, et l'homme n'avait su qu'en faire. C'était un journal, qui couvrait une période de plus de trois ans. Intrigué, intéressé, ému, le jeune diplomate essaie de retrouver la trace de l'auteur de ces mémoires. Son enquête lui fait rencontrer une série de gens originaires de Grodno. C'est ainsi qu'il retrouve Méïr Kobrynski, dans la maison de retraite de Rothschild, rue de Picpus à Paris, et Itz'hak Pozniak à Vanves. Par l'intermédiaire de l'industriel 'Haïm Kantor, installé à Saint-Mandé, il fait la connaissance des deux filles de Gustave, l'une dans un hôtel particulier cossu à Saint-Germain en Laye, l'autre dans une mansarde de la rue Saint-Maur à Paris. Finalement, nommé à un poste en Israël, il ouvre le plus simplement du monde l'annuaire des téléphones, tombe sur mon nom et le jour même vient m'apporter *mon journal,* qu'au moment de monter dans le train à l'aube du 16 février 1943, j'avais jeté sous le wagon.

Qu'ai-je noté ? Événements importants, faits insignifiants, petites impressions de rien du tout. Deux phrases pour un épisode essentiel et deux pages pour une émotion. Griffonnage, bien plus qu'écriture véritable.

1er septembre 1939

Shlomo vient de se lever. Il est cinq heures du matin, mais il est déjà dehors. Il ne commence le travail qu'à six heures mais c'est un lève-tôt.

Le matin il aime sortir sur le petit balcon qui donne sur la rue Peretza. De sa chambre mansardée il s'y glisse par l'étroite porte-fenêtre. Dans sa chemise de nuit qui lui arrive à mi-jambes, il est là ce matin, comme tous les matins, tenant à deux mains la balustrade. Un coup d'œil à gauche, un autre à droite : tout est calme comme d'habitude. Il va faire beau. Ah, voilà, en face, Tankus le boulanger, qui sort de son fournil pour respirer un bol d'air frais. Shlomo aussi aime respirer l'air du matin. C'est bon avant une journée à passer devant le four d'une verrerie. Et le ciel, comment est-il aujourd'hui ? Bleu, avec des points noirs qui bougent. Qui bougent ? Des points noirs ?

Un mugissement. Un vrombissement. Un sifflement.

Il n'y a plus de balcon. Il n'y a plus de chambre. Des flammes dévorent la maison. Au milieu de la rue, un corps déchiqueté, à peine couvert de lambeaux de chemise, avec deux bras musclés, intacts, serrant la barre de fer d'un garde-fou. Oui, fou, fou, fou. Le monde est devenu fou.

Ce premier septembre 1939, tôt le matin, des avions à croix gammées sont venus sur la ville, effrayants. Des bombes. Comme à Madrid ?

La mort peut-elle venir du ciel ? Des cieux ?

A 15 heures, avant le début du shabbath, on a enterré Shlomo-le-lève-tôt et sa jeune femme Myriam, qui aimait faire la grasse matinée.

3 septembre 1939

La France déclare la guerre à l'Allemagne ! La France va envoyer ses enfants mourir pour le corridor de Dantzig ! Voilà un pays qui honore ses engagements !

Si j'étais à Paris je courrais m'engager. Et ici l'idée ne m'en vient même pas ! Comment concevoir que la France démocratique et la Pologne fasciste puissent combattre pour la même cause ?

D'ailleurs, même si je le voulais, la pagaille ici est telle que les mobilisables se promènent en ville en vêtements civils. Il n'y a personne pour s'en occuper !

4 septembre 1939

Nous devions, aujourd'hui, reprendre le travail à Paris. Nous devions aujourd'hui retirer nos passeports au consulat de France à Varsovie. Nous sommes aujourd'hui à Grodno.

Je vois maintenant les boutiques qui affichent "Entrée interdite aux chiens et aux Juifs". J'ai entendu quelqu'un demander : "Pourquoi aux chiens ?" Ce déchaînement de violence contre nous depuis quatre jours ! Depuis quatre jours, le récit de Béni Rubinowicz

entendu dans la sécurité de Paris me revient en mémoire, mais je le trouve tout pâle à côté de la réalité qui nous entoure. Le pogrom d'il y a quatre ans ne valait sûrement pas celui-ci. Je commence à comprendre et j'ai peur de comprendre. Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi ? Qu'est-ce qui les pousse, les Polonais ? Ils ne voient pas qui sont leurs ennemis, leurs vieux, leurs vrais ennemis ? Ils ont eu les Russes, les Allemands et les Autrichiens sur leur sol pendant un siècle et demi. Est-ce de cela qu'ils veulent se venger sur nous ? Ils se sentent impuissants contre eux, alors ils pillent et assassinent des innocents sans défense. Ils ont eu vingt années d'indépendance et ils n'ont appris que l'orgueil et l'arrogance. En gare de Varsovie, il y a quelques jours seulement, il y avait paraît-il de grandes banderoles : "NOUS EXIGEONS DES COLONIES !"
Une grande puissance coloniale ? Des appartements mis à sac, des boutiques pillées, des maisons saccagées, souvent incendiées. Est-ce digne d'une vraie puissance ? Combien de victimes ? On parle de cent blessés, de vingt morts. Certains disent trente. Chiffres exagérés ? Peut-être. J'ai vu passer neuf enterrements.
Moi-même je l'ai échappé belle. Tout le monde me dit : "Tu ne risques rien, tu ne ressembles pas à un Juif." Je m'y suis fié et je suis allé chercher des œufs du jour dans une fermette du quartier de Zawierszczyzna où pas un Juif n'habite. Une bande de houligans s'en va en chasse vers le centre de la ville. Un cri de triomphe : "Je le connais ! Je l'ai entendu parler le juif à la boulangerie !"
Le dos au mur je vois six visages haineux autour de moi. J'y lis la mort. Gourdins, matraques, pierres. Et la lame d'un couteau qui brille… Mourir ainsi ? Ou comme Gustave ? Mais quand mon corps va se raidir, qui le tiendra dans ses bras ?
Un fusil ! Un homme avec un fusil ! D'où sort-il ? Que fait-il là ? Un vieux fusil de chasse. Un brassard de la défense passive, tout neuf. Clac ! Il arme ! Et ça suffit pour que l'engeance qui menace prenne peur. La force ! Ils n'ont de respect que pour la force !
Y avait-il seulement une cartouche dans l'arme de Monsieur Méïr Lifszyc, venu ici de sa lointaine rue Rydza Smiglego, lui aussi pour chercher des œufs frais ? Parce que Shulamith et Judith, ses deux fillettes, aiment les œufs à la coque il s'est trouvé là au bon moment, pour me sauver la vie.
Qu'il est loin mon doux Paris, Gustave, Bertha… Je vous aime !

10 septembre 1939

On écoute la radio. Les Allemands occupent depuis quatre jours Cracovie. Est-ce possible ? On a l'impression qu'ils sont partout. Il est difficile de se faire une idée de la situation. Les Polonais ne pensent jamais à rien ! Pourquoi n'ont-ils pas fait construire de ligne Maginot ?
Chaque matin nous espérons une offensive française. Elle tarde, mais nous ne sommes pas trop inquiets.

14 septembre 1939
On parle d'une grande bataille. Des lanciers polonais auraient chargé des chars allemands. Où est ’Hayélé ? Son mari est dans la cavalerie …

16 septembre 1939
Qu'est-ce qu'il attend donc Gamelin, le généralissime ? Mais il a sans doute ses raisons.

17 septembre 1939
A l'Ouest rien de nouveau. A l'Est : la stupeur. Les Russes franchissent la frontière polonaise. Envahissement ? Libération ? Ou bien, ruse suprême, ils vont attaquer les Allemands ?
Les Juifs sont unanimes : il vaut mieux avoir les Soviets que les Allemands. "Hitler" : ce seul nom fait frissonner tout Juif. Même s'il ne lit un journal que le shabbath.

19 septembre 1939
Les Allemands avancent. Les Russes avancent. Ils se sont rejoints à Brest Litovsk. Lesquels arriveront chez nous les premiers ? Lesquels détestent le plus les Polonais ? Est-ce le moment de débattre le cas ? Ils sont encore loin. En tout cas, c'est le moment d'un pogrom. Qui y ferait objection ?
Un pogrom ? D'accord. Mais chut ! Pas trop de bruit. Ça dérangerait les deux Grands qui procèdent tranquillement à un partage de la Pologne. Le cinquième ?

21 septembre 1939
Je vois trois chars soviétiques se consumer dans les rues de la ville. A quoi ça rime ? C'est ça, la résistance à l'envahisseur ? Mais l'honneur est sauf. C'est l'essentiel.

25 septembre 1939
Est-ce moi, partout où je me trouve, qui fais affluer des réfugiés ? En France ceux qui venaient d'Autriche et d'Allemagne. Ici ceux qui fuient les combats meurtriers.
Et Grodno n'est pas le vaste Paris. Ici il n'y a pas d'échappatoire. Ici ils vous obligent à écouter et ils vous forcent à entendre. Et le yiddish de ces étrangers a beau être incompréhensible, on comprend bien de quoi il retourne.
D'ailleurs, leur arrivée n'enchante pas les Grodnoniens de souche. Il faut bien les loger. Et souvent aussi les nourrir.

26 septembre 1939

Varsovie est tombée. Varsovie aux mains des Allemands ! Les Boches, aurait dit Gustave. Dans la gare où j'étais il y a si peu de temps, grouillent à présent des soldats allemands. Dans la salle d'attente, sur "mon" banc, je vois un uniforme vert-de-gris. Et dans l'encoignure où nous nous sommes abrités avec ’Hayélé veille un immense feld-gendarme, comme j'en avais vu en passant à Berlin, avec une grande plaque métallique sur la poitrine et une chaîne au cou.
Je me suis trompé, lourdement trompé. Le combat de la Pologne est le même que celui de la France. Le même aussi que celui pour lequel petit Daniel est mort sur la terre d'Espagne. Les griefs contre les Polonais ? A mettre au tiroir – au moins provisoirement. Il n'y a qu'un seul ennemi à présent, l'Allemagne d'Hitler. Et le danger me semble soudain proche et effrayant.
Les songes de l'adolescence, les filles du "Chalet du Lac", le livret de la caisse d'Épargne et le pavillon de banlieue, quelles conneries ! Il faut combattre ! Je vais avoir un fils. Combattre pour qu'il ait un monde meilleur ! M'occuper des dents d'Estherka ? Bricoler dans le social en amateur ? Grotesque ! J'étais un velléitaire grotesque.

28 septembre 1939
Le ministre allemand von Ribbentrop est aujourd'hui à Moscou pour signer un pacte. Il serait question d'offre de paix. Est-ce possible ? Et nous, nous pourrons rentrer à Paris ? Chez nous.

29 septembre 1939
Tissus et lunettes, chaussures et boutons, montres et tricots, tout s'est envolé ! Les épiceries aussi sont vides. Les Russes achètent tout.
Ce n'est pas du pillage. Ils payent avec des tchervontzesses, des roubles rouges, comme ceux de ’Kharkov. Ils ont beau être tout neufs les billets, on n'a pas très confiance. Mais comment refuser ? Les commerçants ont vite compris qu'il fallait planquer tout ce qu'on pouvait. Où se procurer de la marchandise de remplacement ?

30 septembre 1939
Les portes des usines, des ateliers, des commerces juifs se sont fermées. Comment avoir une parnossé honnête en URSS ?
Les portes des lycées et des universités se sont ouvertes aux Juifs. Pouvoir étudier ? Et ce que l'on veut ! Non, ce n'est pas un rêve. C'est l'étincelante réalité de l'URSS. Fini le temps où les étudiants juifs dans les amphithéâtres des universités polonaises avaient leurs bancs réservés sur la gauche, leur petit ghetto.

1er octobre 1939

Aharon Zandman a ressorti son doctorat de chimie de l'université de Vienne. Il était resté pendant des années dans l'armoire sous une pile de draps, inutile. Pendant des années Aharon avait vendu de la ferraille et du ciment chez Frejdowicz, son beau-père. Il n'était pas heureux. Mais à présent tout est changé. Il est professeur de chimie. Il n'a pas étudié en vain ! Pour son fils Félix aussi, qui n'a que douze ans, tout est différent. Il peut rentrer de l'école sans craindre d'être attaqué par des voyous à coup de pierres.

2 octobre 1939

Le professeur de géographie M.B. a eu de la chance de s'en tirer avec un simple avertissement. Un inspecteur accompagné de gens de la NKVD[118] est entré dans la classe. Malheur ! Sur le mur une grande carte de l'Europe avec l'URSS peinte en vert et non en rouge ! Personne n'aurait soupçonné cet homme tranquille d'avoir cherché à provoquer la NKVD…

3 octobre 1939

Une carte de maman. Peu de choses sur elle-même. Un "Comment vas-tu Yossef ?" et vingt questions et recommandations concernant Louba. Comment ne pas être agacé quand on lit : "Louba, dans l'armoire, sur la planche du bas, il y a une broderie commencée. Fais attention, il y a dedans une aiguille enfilée."
Louba a bien trouvé la broderie et pour s'amuser a piqué quelques points.

4 octobre 1939

Il parade en bottes toutes neuves et en costume sur mesures, le cordonnier juif de Minsk. C'est lui le chef de "Gorodskoi otdiel narodnovo abrazavania"[119] ! Et dire qu'il y a peu de temps on l'avait vu descendre du train de Minsk, à un pied une chaussure et à l'autre une galoche attachée avec une ficelle. Seul civil dans cette foule de la gare où on ne voyait que des militaires. Avec les soldats russes nullement agressifs, l'air bonhomme, prêt à danser et à chanter presque sans une gorgée de vodka ! J'avais l'impression de retrouver mes cosaques de ’Kharkov.

5 octobre 1939

On rationne la population en aliments. On purge la société de ses éléments "contre-révolutionnaires". On a déjà vu disparaître des bundistes. Ce qui tendrait à montrer que les Russes ont de la suite dans les idées. Et que sur certains principes ils sont fermes. Et

[118] Initiales de *Noardny Komisariat Wnutrowyk DHIEL* (russe), Commissariat du Peuple aux Affaires Intérieures. En fait, police politique.

[119] *Gorodskoi otdiel narodnovo abrazavania* (russe) : Département urbain d'éducation nationale.

que O'hrana ou NKVD c'est bonnet blanc et blanc bonnet. Je pense fort à papa. Je pense à sa lutte, à celle du Bund, pour la liberté, pour le socialisme.
A présent des gens venus de l'Est, au nom des mêmes principes, emprisonnent et déportent, pourfendent et déciment de vieux militants dont rien, rien ne permet de mettre en doute la sincérité. Les mots n'ont de sens que celui qu'on leur donne.

6 octobre 1939
On nous propose de devenir des citoyens soviétiques. Il faut opter : Russes ou Polonais. Mais Louba et moi, on ne veut ni de l'un ni de l'autre ! On est Français ! On a le télégramme de monsieur François-Matthieu de la F. Je n'ai aucune envie d'aller au commissariat de la rue Botaniczna pour opter !

7 octobre 1939
L'autre jour je suis allé emprunter un livre à la bibliothèque. Grande joie : au guichet, la même bibliothécaire qu'autrefois. Elle aussi est contente de me revoir. Justement elle cherche de l'aide. Peut-être… J'ai des atouts pour moi : je connais le polonais, le français, le yiddish. Je redécouvre le russe et même l'ukrainien. Oui, j'accepte. A présent je range, je classe, j'inscris. Je lis.

8 octobre 1939
Les communistes polonais, surtout ceux qui ont fait de la prison se voient confier des postes clés dans les administrations.

9 octobre 1939
Le cordonnier de Minsk – il s'appelle Tcherniavski – a fait supprimer dans les écoles l'enseignement du polonais et de l'hébreu. On s'est mis au russe et au biélorusse. Mais ce n'est pas son initiative. Il est fonctionnaire. Il exécute des ordres.

10 octobre 1939
On a déporté de gros bourgeois en Sibérie. " Malheur sur nous ! On nous prend nos riches, notre porte-bonheur ! " a dit Mariyé. Je l'ai rencontrée l'autre jour ma vieille amie. Marchant difficilement, sans panier. Le temps des volailles est terminé. " Bonjour Mariyé." Son œil le plus malicieux a brillé. " Tu te rases tous les jours à présent ? " Elle m'a surpris et j'ai hésité un instant. " Parfois deux fois par jour, Mariyé." Elle a ri de bon cœur.
11 octobre 1939
Louba prend des commandes pour des corsages ! Je me demande si Rivtzia n'a pas raconté cette histoire d'aiguille oubliée dans la broderie pour l'inciter indirectement à se

lancer dans le métier. Combien de fois dans mon enfance l'ai-je entendu dire : "Plus les temps sont durs et moins les femmes renoncent à se pomponner."

12 octobre 1939

Un simple oukase des Soviets et tout le cadre de la vie des Juifs en Pologne s'effondre. Le Conseil du Consistoire, nos partis politiques, notre presse en yiddish et en hébreu, nos organisations de bienfaisance, nos jardins d'enfants et nos classes communales, nos lycées et nos bibliothèques, nos cercles d'études et nos clubs sportifs, nos rabbins et notre 'Hévré Kadishé[120], de tout cela il ne reste rien.

Nous faisons partie de la République de Biélorussie. Notre capitale est Minsk. Les Juifs de Minsk vivent bien sans institutions juives. Nous vivrons comme eux. Entre nous. Mais plus comme des Juifs.

Il est vrai qu'avec les Polonais les choses étaient beaucoup plus claires. On savait ce qu'un Juif peut faire ou ne pas faire dans la vie. Quelles études ne pas poursuivre et quel métier ne pas exercer. Dans quel magasin ne pas entrer. Il savait, le Juif, par qui dans un pogrom, il serait pourchassé. Il savait comment il pouvait se marier et comment il devait se faire enterrer.

13 octobre 1939

Après les bundistes et les bourgeois, on prend les officiers de l'armée polonaise et leurs familles, les dirigeants sionistes… On dit qu'ils sont à Posiolok 38, un village en Sibérie. C'est grand la Sibérie. On cherche vainement sur les cartes. Des gens affirment que quatre à cinq familles sont entassées là-bas dans de minuscules maisonnettes. "Blanchies à la chaux", ajoutent-ils. Comment peuvent-ils savoir ?

Toujours, partout, des réfugiés, des déportés des prisonniers ! Quel monde fou !

14 octobre 1939

Le Beitar, le Hashomer – dit-on – se réorganiseraient dans la clandestinité.

Le Komsomol, les Jeunesses communistes, recrutent. On affirme qu'il n'y a pas queue pour s'y inscrire.

15 octobre 1939

A Grodno, j'ai grandi presque uniquement entre des Juifs, mais je n'y ai jamais autant entendu parler de judaïsme que depuis l'ukase des Soviets. Mais c'est comme si cela ne me concernait plus. A Paris, qu'avons-nous à craindre ? Tout au plus de nous faire traiter de métèques par un chauffeur de taxi ou de nous entendre demander par un employé de mairie : " C'est où, la Juivie ? "

120 *'Hévré Kadishé* (hébreu et yiddish) : Pompes funèbres.

16 octobre 1939

— Louba, j'ai une idée ! L'URSS n'est pas en guerre avec la France ! Il y a une ambassade de France à Moscou ! Je vais écrire. — Est-ce prudent ? — Y a-t-il un autre moyen ?

La lettre est partie aujourd'hui.

17 octobre 1939

Une femme censeur est arrivée aujourd'hui de la capitale pour éliminer les livres "dangereux" de la bibliothèque. On me demande de lui servir d'interprète. Je cherche un autre emploi.

20 octobre 1939

Ma marotte des locomotives m'aura servi à quelque chose. Je commence à travailler à la gare. A l'entretien des locomotives. Peut-être pourrai-je prendre le train pour Moscou ?

22 octobre 1939

Nous sommes pris par le quotidien. Nous oublions qu'il y a la guerre à l'Ouest. N'ont-ils vraiment rien à signaler ?

25 octobre 1939

Rien à faire pour le voyage à Moscou. J'ai étudié le problème. Il faut une Komandierovka[121]. Des contrôles fréquents en route, et aussi à l'arrivée. Je pourrais me dissimuler dans le tender. Mais avec la poussière de charbon, dans quel état est-ce que j'arriverais ? Je ne pourrais même pas sortir de la gare. D'ailleurs il n'y a pas de convoi direct pour Moscou.

27 octobre 1939

Depuis l'automne il nous arrive quantité de Soviétiques. De mon atelier je vois maintenant chaque jour tout ce monde descendre du train de Minsk par fournées. Des civils cette fois-ci. Il y a parmi eux quelques fonctionnaires nommés mais surtout de drôles d'individus louches, le plus souvent sans métier, et des trafiquants professionnels. Certains seraient de faux escrocs mais de vrais agents de la NKVD.

On a bien compris pourquoi ils accourent ici. Dans nos régions on trouve encore quelque chose à acheter ou à échanger. Et puis à Minsk, à Vitebsk, sans parler de Moscou, il est impossible de se loger. Chez nous chaque famille déportée libère un appartement …

[121] *Komandierovka* (russe) : ordre de mission.

Tout ce sang neuf "russifie" les territoires nouvellement libérés. Alors les autorités ferment les yeux sur les petites combines et les grosses affaires des arrivants. C'est la conquête de l'Ouest. En quelque sorte.

28 octobre 1939

Des nouvelles de Varsovie occupée par les Allemands. Par quel canal arrivent-elles ? Impossible de remonter à leur source. Certains y croient dur comme fer. D'autres nient tout en bloc.

C'est plein de contradictions. D'un côté on parle de travaux forcés pour tous les Juifs. De l'autre d'une sorte de Municipalité Juive qu'on appelle le Judenrat. Elle jouirait d'une vaste liberté d'action, et elle aurait même, paraît-il, sa propre police, "Judischer Ordenungsdienst", le Service d'Ordre Juif.

Bizarre tout ça. Mais il y en a qui expliquent : les Allemands ont un besoin urgent de main-d'œuvre, alors ils la prennent où ils peuvent. Il faut les comprendre. Mais ils ont toujours été libéraux avec les minorités. " Rappelez-vous la Grande Guerre, les années de l'occupation allemande ! C'était presque l'autonomie ! Ah… Ah… Vous voyez ! " Moi, cette explication ne me convient pas du tout. Je me fierais plutôt à Gustave. Il disait : les Boches.

1er novembre 1939

On nous a laissé le théâtre yiddish ! Il est même subventionné par l'État ! Le chef de "l'otdiel iskustva"[122] (toujours et encore le cordonnier juif de Minsk, Tcherniavski) accorde des facilités au grand écrivain Abraham Zak, pour mettre en scène "Tuvia-le-Laitier" de Shalom Alei'hem[123].

2 novembre 1939

Lu dans la Pravda : "Une Allemagne forte est une condition indispensable de la paix en Europe." Staline, qui a le don des formules concises, affirme : "Pas d'État-tronc polonais."

5 novembre 1939

On n'attachait plus d'importance aux nouvelles de Varsovie, tellement elles étaient contradictoires. Mais maintenant elles sont de plus en plus concordantes. Le Judenrat, le fameux Conseil, ne serait pas élu ! Il aurait été tout simplement nommé par les

[122] *Otdiel iskustva* (russe) : Département de l'Art.

[123] Tuvia [Touvia] le laitier est le héros très connu d'un volume de nouvelles de Shalom Alei'hem (1859-1916), qui fut théâtralisé et forma plus tard la base de la comédie musicale *Le Violon sur le toit.*

Allemands et serait aux ordres de leur police ! On parle aussi d'un mur. Ou plutôt de petits bouts de murs, ici et là, en pleine ville. Pourquoi ? Pour gêner la circulation ? On ne comprend pas. Quelle chance tout de même que les Soviets soient arrivés les premiers à Grodno !

3 décembre 1939

J'ai encore vu Lounia aujourd'hui. Je la vois souvent en revenant du travail. Elle pousse une voiture d'enfant. Elle est mariée. On la dit très riche. Heureuse ? Qui peut répondre à une question pareille ? Elle est toujours très belle. Encore plus belle, peut-être, qu'il y a dix ans. Mais suis-je à même de juger ? Plus belle ? Pourtant elle n'a toujours pas de chignon.

Première rencontre il y a quelques semaines. Nous nous sommes arrêtés l'un près de l'autre. Il y avait de la joie, du rire dans nos regards qui se sont caressés, enlacés. "J'ai un enfant", m'a-t-elle dit. —J'en attends un, lui ai-je répondu. Mais c'était de simples paroles de circonstance. Nos regards continuaient à rire. Nous étions loin de la réalité. La réverbération du soleil sur les petites vagues de la crique du Niémen illuminait ses prunelles. " Il est temps que nous partions, pas vrai Seff ? " C'est ainsi qu'elle m'appelait autrefois, dans les moments où nous pensions être unis pour toujours.

Depuis, plus une parole. Mais à chaque rencontre nos pensées font une petite incursion dans le passé. En nous croisant aujourd'hui, nous ne nous sommes pas regardés. Elle était accompagnée de son mari et moi je soutenais le bras de Louba pour l'aider à monter sur le trottoir. Avons-nous eu peur que nos compagnons ne découvrent notre secret ?

5 décembre 1939

Voilà les Soviets qui s'attaquent à la petite Finlande ! Ont-ils vraiment besoin de ces quelques kilomètres carrés ? Il est vrai que je comprends si peu en politique.

Les gens de la rue sont indifférents à cette guerre. Trouver de la marmelade et pouvoir ressemeler les chaussures, voilà à quoi on pense chez nous. C'est plus difficile à obtenir pour un citoyen de Biélorussie que pour l'Armée Rouge de conquérir la Carélie.

Et toujours rien à l'Ouest. Que se passe-t-il en France ? Je commence à me poser toutes sortes de questions. Et Bertha que devient-elle ? En hiver elle ne sortait presque plus. Qui fait ses commissions à présent ? ’Haïm a dû s'engager. Et sa Suzette ? Elle a parlé une fois d'une affaire de rubans à monter avec Louba. Après la guerre peut-être. A présent, Louba se tait. Elle semble préoccupée. Est-ce qu'elles sont toutes comme ça pendant leur grossesse ?

Les nouvelles de Varsovie m'inquiètent. Pourquoi nous, nous Juifs? J'y pense autant qu'à la ligne Maginot.

6 décembre 1939

Presque tous les réfugiés qui n'ont pas opté pour l'URSS ont été déportés en Sibérie. Les ennemis du peuple.

7 décembre 1939

Je suis allé opter. Pour éviter la toundra, il n'y avait pas d'autre moyen.

8 décembre 1939

Nous avons pu avoir des billets pour la représentation de "Tuvia-le Laitier". La pièce de Shalom Alei'hem est formidable. La mise en scène d'Abraham Zak excellente. Maurice Lamé dans le rôle de Tuvia et Lisa Schlosberg dans celui de Tzeitel ont fait honneur à leur réputation. On ne peut pas en dire autant de l'actrice qui jouait Golda, la femme de Tuvia.

Louba n'avait jamais été au théâtre yiddish. Elle a ri et pleuré.

9 décembre 1939

Maman continue à écrire régulièrement des cartes postales. Elle se porterait mieux. La maison de Szczuczyn n'est pas humide et ils trouvent du bois de chauffage. C'est Louba qui répond à maman. Pourquoi pas moi ? Ça doit sans doute être comme ça.

10 décembre 1939

Deux hommes de la NKVD sont venus me chercher au travail. Pour quelques renseignements. Normalement c'est à l'aube, à la maison, qu'ils viennent chercher les gens. C'était si urgent, si grave pour qu'ils n'aient pas attendu le lendemain ? "Pourquoi as-tu attendu le dernier moment pour opter ? Ce n'est pas un honneur d'être citoyen de la République Socialiste Soviétique de Biélorussie ? Tu es contre l'État ! Tu es comme ton père !" Ils savaient l'histoire de papa mieux que moi.

Un interrogatoire sans fin. 'Kharkov, Grodno, Liège, Paris. Les cosaques ? Des noms ! Vanka, Petka, La Galoche, Vanka quoi ? Petka quoi ? La Galoche quoi ? Je l'ignore. Est-ce que je l'ai jamais su ? Des dates ? Aucune souvenance. Partis politiques ? Néant. Sourires : " Ta sœur : le Beitar, toi : le Bund ! – Moi le Bund ? Jamais." Et à Paris ? Mon travail à l'usine de tanks ? Des détails : quel canon, quel blindage ? Je ne sais pas ; dans mon atelier, on fabriquait des cylindres de moteur.

Le pire était que je n'arrivais pas à trouver la raison de cet interrogatoire impromptu. Le prétexte de l'option tardive me paraissait bien léger. De toute façon cette visite ne présageait rien de bon. Comment être un tant soi peu optimiste quand deux hommes, calmement, avec obstination, posent sans relâche des questions ? Et un troisième qui note tout. Les mêmes questions, inlassablement, pendant huit heures.

Je leur ai raconté l'histoire des passeports volés et de la naturalisation miraculeuse. Heureusement ! " Ty Frantzouz ?[124] " Ils ont commencé par me rire au nez. Brusquement, dans leur dossier, j'ai aperçu ma lettre à l'ambassade ! Nous pouvions toujours attendre une réponse… Donc, comme pour papa, ils savaient tout. A leurs yeux j'étais un espion français !
Là, j'ai eu un coup de barre. Espion ? Les hommes en face de moi étaient dans la pénombre. Je cillais sans cesse sous l'éclairage violent dirigé vers moi. Ce n'est pas par hasard que j'avais aperçu la lettre ! Pas de hasard avec des vieux routiers de leur espèce. Où voulaient-ils en venir ? J'étais épuisé, à bout de forces. Espion capitaliste ? ! Posiolok 38 était à l'horizon. Au mieux.
On m'a apporté à manger, mais rien à boire. Impossible d'avaler le moindre bout de pain. J'étais assoiffé et je passais la langue sur mes lèvres desséchées en regardant les canettes de bière de mes sbires. Je me suis mis à penser intensément à papa. A me le représenter, lui aussi, en face de vis-à-vis semblables. " Mon papa ! " L'ai-je dit à haute voix ? Je ne crois pas. Je n'ai pas demandé à boire.
Et soudain autre chose : "Toi, un bundiste, tu n'es pas allé combattre en Espagne ? !" —Je ne suis pas bundiste, mais à Paris, c'est vrai, j'ai travaillé pour un certain Marcel. Dans le social. J'ai aussi connu petit Daniel. Des détails en voulez-vous en voilà. Et je recevais régulièrement "Botwin"[125], le périodique en yiddish de la brigade. Le N°4, le dernier que j'aie reçu, datait de l'été 1938. " Tu as connu aussi Botwin ? " – très placidement. Non, je ne l'ai pas connu, pour la bonne raison qu'il a été assassiné en 1925 par la police polonaise. Il avait abattu un indicateur, sur ordre du parti communiste.
Soudain le piège : " De quel bras est amputé Marcel ? "
Un trou de mémoire. Impossible de me rappeler. En disant gauche ou droit j'avais 50% de chances de dire la vérité. Je ne les ai pas prises. " Je ne me rappelle pas. "
J'ai senti immédiatement un changement d'atmosphère : les quidams renversaient la vapeur. En effet : " Rentre coucher chez toi. Nous allons tout vérifier. " Je ne doute pas qu'ils en aient le moyen. Mais à aucun moment, je n'ai menti.
A la maison, j'ai bien vu que Louba n'espérait plus me revoir.

11 décembre 1939

Le Niémen est gelé. Les patins ! Que c'est loin… Pourtant une longue course vers l'amont m'aurait fait aujourd'hui beaucoup de bien. Depuis mon retour à Grodno je ne suis même jamais allé voir si ma pierre plate est à sa place.

12 décembre 1939

[124] *Ty Frantzouz* (russe) : Toi, Français ?
[125] D'après le nom de Naftali Botwin (1907-1925), un Juif polonais.

Il n'est tout de même pas concevable que les gens à qui monsieur Armand et les Piedbœuf font leurs rapports soient comme ceux de la NKVD.

20 décembre 1939

Toc ! Toc ! Il vit notre petit ! Il vit et il bouge ! Je l'ai senti ! Louba a posé ma main sur son ventre. A l'endroit où elle pose toujours la sienne… Je comprends à présent certaines de ses attitudes ! Comment d'écrire ce que je ressens ?

22 décembre 1939

Elle va bien ma Louba. Sa taille s'arrondit. Je ne veux pas qu'elle travaille tant. Mais elle y tient : elle gagne beaucoup plus avec ses corsages que moi aux locomotives.
Il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Tout coûte cher au marché noir. Comment vivre sans marché noir ? Les boutiques sont vides. Nous arrivons à économiser bien sûr un peu, mais beaucoup moins qu'en France. Chaque mois nous déposons quelques roubles sur notre Carnet d'Épargne. A nouveau des gens achètent des pièces d'or. Des dollars même ! Risquer la prison, la Sibérie pour ça ? Ils sont fous.

23 décembre1939

Mon Dieu, pourquoi les Français n'attaquent-ils pas ? C'est sûrement ce Chamberlain qui manigance un coup tordu. Voudrait-il une paix séparée avec Hitler ? Je n'y connais rien en politique, mais j'ai l'impression que les Anglais trouveront encore quelqu'un pour leur tirer les marrons du feu.

27 décembre 1939

Ce soir concert de musique de chambre. Surtout du Mozart, par un quatuor célèbre. Théâtre, concert, ballet : les prix des places sont ridiculement bas, et les spectacles de qualité. Nous découvrons un monde dont nous ne soupçonnions même pas l'existence.

— 1940 —

3 janvier 1940

Je réfléchis beaucoup à mon passage à la NKVD. S'ils m'ont relâché, c'est qu'ils se sont fait une idée à mon sujet. J'en vois deux possibles Ou bien ils s'imaginent que je suis un espion français et ils me surveillent pour ferrer le gros poisson. Ou alors ils me considèrent comme un pauvre con. Ce qui d'ailleurs justifie également une surveillance. Parce qu'avec les cons on ne sait jamais.
Agréable alternative.

15 janvier 1940

Une lettre de maman. Sur elle-même toujours peu de détails. " Je vais mieux. " Quand donc ira-elle "bien"?

En revanche, des nouvelles de la famille. Abrasza, mon brillant cousin fait des études à l'Institut Polytechnique de Léningrad. Il a de la chance – dit-il – que les Soviets soient venus. A quoi serait-il arrivé si les Polonais étaient restés ? Au mieux, à être un obscur professeur d'histoire dans une école communale d'un shtetl quelconque. A présent il est certain qu'il réussira à être un grand constructeur de machines. Il rêve même de construire des bateaux ! Ses études à l'Institut sont gratuites. Et même, comme il est excellent élève, il reçoit une bourse du gouvernement pour sa subsistance. Et bien sûr une chambre à la Cité Universitaire.

Ma tante Zina, la dentiste, travaille à présent dans un dispensaire. Elle gagne peu, bien moins que le chauffeur qui nous apporte cette lettre. Mais les paysans qui viennent aux soins apportent tous un poulet ou des œufs, du beurre ou du fromage. Donc, du moment qu'ils ont de quoi faire du troc, ils ne manquent de rien.

Plus de la moitié de la lettre était destinée à Louba : des histoires de grossesse…

17 janvier 1940

Chaque jour qui passe sans nouvelles de la NKVD, je respire un peu mieux. Ils ont dû contrôler tous mes dires et constater que tout était exact. Mais comment ont-ils vérifié les détails sur mon séjour en France ? De toute façon je suis à présent fiché chez eux et ils vont m'avoir dans le collimateur.

Quelle naïveté d'avoir écrit à l'ambassade ! Pas de doute, c'est cette lettre qui a tout provoqué. J'aurais été mieux inspiré d'écouter Louba. Au travail on m'avait regardé d'un drôle d'œil juste après la promenade dans la voiture noire avec ces messieurs. Méfiance ? Compassion ? Mais à présent tout s'est tassé. Qui n'a pas eu un jour ou l'autre affaire à la NKVD ? Ils sont tellement soupçonneux ces gens-là.

23 janvier 1940

Oui, au travail heureusement ça va bien. On m'a même fait monter d'un échelon. L'augmentation de salaire correspondante représente quelques centimètres carrés de la broderie de Louba. Mais au moins je suis le mécanicien n°1 de l'atelier. Je suis le "consultant" en mécanique comme Nicolaï Savoryan l'est en électricité. Un as celui-là. On l'appelle "l'ours" parce qu'il est taciturne, méfiant presque. Il a un cagibi à lui, là-haut sous la verrière.

Je reçois les ordres du "metteur au point". Andrzej[126]. Un Polonais celui-ci. Encore moins bavard que Nicolaï l'Arménien. A le voir il n'a rien, mais alors rien, de l'antisémite.

[126] Andrzej [Anndjey] : l'équivalent d'André en polonais.

28 janvier 1940

"Louba ! Il y a un cours de perfectionnement pour mécaniciens. C'est au mois de juillet. A Moscou !"

30 janvier 1940

"Louba, la commission du cours a siégé ce mois-ci. Il est trop tard pour cette année… Mais j'ai des chances pour l'année prochaine !"

15 février 1940

Comment imaginer des douleurs d'accouchement qui commencent à dix heures du matin ? Dans mon imagerie cela ne pouvait avoir lieu que la nuit. D'ailleurs Louba n'attendait "l'événement" qu'à la mi-mars ! Il avait hâte de voir le jour mon fils ! Et moi, dans un moment pareil, j'ai trouvé le moyen d'être sur une locomotive, plein de cambouis !

J'ai conduit ma reine à l'hôpital. Pendant des heures on m'a laissé tourner en rond dans une petite salle. L'après-midi quelqu'un a entrebâillé la porte. " C'est un garçon et même pas prématuré. Vous vous êtes trompé dans la date des règles ! " Quelle date ? Quelles règles ? Je voulais voir Louba.

Couchée dans un lit blanc, détendue comme je ne l'ai jamais vue. Paupières baissées, doux sourire, pommettes rosées. Je me suis agenouillé près d'elle. D'une main distraite elle s'est mise à jouer avec mes cheveux. De l'autre elle tenait fermement le berceau. "J'ai un fils", murmurait-elle de temps à autre. J'ai un fils !

J'ai envoyé un télégramme à maman : "WOLF EST NÉ. TROIS KILOS QUATRE CENT CINQUANTE GRAMMES." C'est bobé Dveyré qui, la première a parlé de Wowa.

22 février 1940

Qu'il était bruyant tout ce monde qui empli notre logement ! L'oncle Leyser est le sandak[127]. Cela lui revenait de droit. Assis sur une chaise rehaussée, il attend. Ému, embarrassé presque. Ses grosses mains calleuses posées sur deux petits genoux roses. Un vieillard barbu est tout près. Les hommes se mettent à prier à haute voix. Une lame, sortie d'un étui doublé de velours sombre, brille. Les hommes crient presque. Mais pas assez fort pour couvrir les premiers pleurs d'un Juif.

Des yeux je cherche Louba. Elle s'éloigne. Elle veut être seule. L'arrivée de Wowa, nous ne la vivons pas de la même façon.

[127] *Sandak* (hébreu et yiddish) : parrain.

23 février 1940 - Je découvre que l'ours électricien parle un peu le français. D'après l'accent, et la tournure des phrases, je sens que c'est un autodidacte. Je n'ose pas le corriger. Je crois qu'il m'en sait gré.

5 mars 1940
On a changé le nom de la rue Najdusa[128]. En quoi ça gênait les Russes qu'une rue de la ville porte le nom d'un poète yiddish mort en 1918 ? Est-ce parce qu'il avait été socialiste ? Est-ce parce qu'ils le considéraient comme nationaliste ? Ou parce que c'était le fils de propriétaires terriens de la région ? Comment le savoir ? Abraham Zak, l'écrivain qui s'est illustré en mettant en scène Tuvia-le-Laitier, a cru bon d'intervenir à la mairie. On ne l'a pas revu. Arrêté ? Déporté ? Personne n'ose rien affirmer. Mais non plus infirmer.

6 mars 1940
Louba a beaucoup de lait. Wowa réclame une tétée la nuit. Bien sûr qu'on ne la lui refuse pas !

15 mars 1940
Wowa a un mois. Nous avons décidé d'envoyer une carte à Bertha. La recevra-t-elle ? La NKVD va-t-elle la laisser passer ? Elle aurait été contente, la babuschka, de voir notre "t'chiot". Que dirait bobé Dveyré si elle savait que j'appelle une vieille goya "babuschka" ? Peut-être rien.

24 mars 1940
Wowa a un peu de diarrhée. Louba n'est pas raisonnable. Elle ne surveille pas assez son régime !

25 mars 1940
Le soleil a pris demeure chez nous : les yeux clairs de mon fils illuminent la pièce. Est-ce possible qu'il commence à sourire ? Mais sa diarrhée continue. Ça m'inquiète.

26 mars 1940
Nous sommes en pleine campagne électorale. Meetings en ville, réunions dans les usines, dans les ateliers, sur les chantiers. Les citoyens vont élire le député au Vierhovny Soviet, le Conseil Supérieur de la République de Biélorussie.

27 mars 1940

[128] Du nom du poète Lejb Najdus [Leïb Naïdous], 1890-1918.

Nous consultons un médecin. Il dit que l'enfant mange de trop. C'est ça qui provoquerait la diarrhée. On ne va tout de même pas priver notre gosse de nourriture ! Nous allons voir un autre médecin.

1er avril 1940

Pour la première fois de ma vie je vais glisser mon bulletin dans l'urne. Au moins je n'ai pas à me demander pour qui voter. Pour simplifier le devoir civique des électeurs, pour leur éviter tout errement ennuyeux, on leur a préparé un bulletin unique avec le nom du candidat désigné. Il est inutile (et défendu) de changer ce nom. S'abstenir de voter étant considéré comme un acte politique hautement significatif, il n'est pas question, pour moi en particulier après ma visite à la NKVD, de se permettre cette audacieuse fantaisie. Je vote. Comme 99,5% de la population.
Ce n'est pas une blague de premier avril.

2 avril 1940

Qu'est-ce qu'il aurait dit, l'anar de la tour Eiffel, d'un vote pareil ? D'un État pareil ?

12 avril 1940

Les Allemands au Danemark, en Norvège ! Quand vont-ils s'arrêter ? Et l'armée française, que fiche-t-elle donc ? Gamelin n'est peut-être pas l'homme de la situation ? Bien sûr si Foch avait été là ! Mais il n'est plus là. Des grands il ne reste que Pétain. Voilà ! Voilà ! Qu'attend-il Daladier pour le nommer ? Mais ce n'est peut-être plus Daladier qui est Président du Conseil. En France, ils ne font pas long feu les présidents du conseil.
Je souffre beaucoup du manque d'informations précises. A la radio, ici, très peu d'échos sur ce qui se passe dans le grand monde. Dans les journaux, à peine un entrefilet de trois lignes sur une page intérieure. Il n'est pas question d'écouter une radio étrangère ! Des oreilles indiscrètes partout. Même les murs en sont truffés. Chacun se méfie de son voisin, de son compagnon de travail, du passant dans la rue.
Et moi plus que n'importe qui : fiché à la NKVD. Ça devient une hantise. L'épée au-dessus de la tête. Paris ! Retrouver Paris ! Un journal libre tous les jours ! Un livre "dangereux" ou deux par semaine ! Je compte les jours qui me séparent de mon voyage à Moscou : je me promène dans les rues, mine de rien je m'engage dans la rue Balschayka, je passe devant la sentinelle et je bondis ! Et je suis à l'ambassade de France ! C'est risqué, je sais. Mais pour Wowa, ça ne vaut-il pas la peine de prendre des risques ?

17 avril 1940

Je n'attends pas la visite à l'ambassade pour prendre des risques. Ça s'est fait tout à fait par hasard. Je me suis trouvé entraîné et je ne le regrette pas.
Je grimpe à l'échelle qui mène vers le cagibi de Nicolaï l'électricien. J'ai besoin de ses lumières. Je frappe : aucune réponse. Instinctivement j'appuie sur la poignée. Le battant cède et… à l'intérieur personne ! Jamais, jamais il ne s'est absenté en laissant la porte ouverte ! Et même quand il est là personne ne franchit le seuil.
J'allais partir, quand sous l'établi …
Au milieu d'un bric à brac, à moitié recouvert d'un vieux chiffon, j'aperçois un poste de radio de fabrication artisanale. A quoi m'attendais-je en collant l'écouteur à mon oreille ? A tout sauf à entendre : " Ici Radio Suisse Romande. Voici notre bulletin d'informations…"
" Catastrroffâ ! Ma chance : toi, pas ôtre ! "
L'ours boutonne sa braguette. Sa voix est grave. Il me fait un clin d'œil.

1er mai 1940

Fantastique. Absolument fantastique. L'unanimité là-dessus est manifeste. Non seulement on n'avait jamais vu ça à Grodno, mais personne ici, en aucun cas, n'aurait pu imaginer une fête pareille.
Les cortèges du premier mai que j'avais vus à Paris, même ceux de 1936 et 1937, me paraissent en comparaison pâlichons, dérisoires. Thorez, Blum et leurs troupes à la queue leu leu les poings levés, c'était un défilé d'opérette. Ici la liesse populaire c'est une marée humaine qui inonde les rues et les places de la ville.
Des militaires et des civils. Des hommes et des femmes. Des vieillards et des enfants. Les ouvriers groupés par usine, sous l'œil attentif de leur politruk[129]. Les enfants, chaque école à part, surveillés par leurs maîtres. Des chars fleuris. Des orchestres. De l'enthousiasme. Des balalaïkas, des harmonicas, des accordéons. Des danses et des chants. De l'entrain. Des gymnastes et des acrobates. Des applaudissements. Une forêt de drapeaux rouges. Des banderoles innombrables aux slogans percutants. Des panonceaux en quantité avec les mots d'ordre du jour. Et le portrait de Staline, le père du peuple, partout, partout, partout.
Oui, c'est la liesse. La grande kermesse et la joie. Surtout si on a pris la précaution d'avaler, à titre préventif, cent grammes de vodka.
Ils sont tous là : les Russes, les Polonais, les Juifs. Les Russes, parce que depuis plus de vingt ans on leur explique que c'est leur fête. Les Juifs, parce qu'ils croient, candides, que c'est la fête de leur Libération. Les Polonais parce que… ont-ils le moyen de ne pas être joyeux quand les Russes ont décidé que c'était le moment de l'être ?

[129] *Politruk* (russe) : instructeur politique dans le Parti Communiste.

3 mai 1940
Depuis la "Catastroffâ" j'ai presque tous les jours des nouvelles "non contrôlées". Une bouffée d'air frais. Nicolaï est ours mais cela ne l'empêche pas d'être chouette.

4 mai 1940
Mon patron est Andrzej, le "metteur au point". Vraiment le roi de la locomotive. Un visage carré, des yeux bleus perçants, une moustache rousse tombante, des cheveux clairs, presque gris, coupés en brosse. Il est Polonais et Nicolaï est Russe. Pourtant ils se comprennent à demi-mot. Tous les deux m'ont à la bonne.
J'étais tout étonné de voir qu'Andrzej était très sincèrement ému au défilé du 1er mai. Un des rares Polonais à l'être.

11 mai 1940
Bravo ! Bravo Gamelin ! Tu es génial ! Je l'ai toujours su ! Dès le début, tu avais prévu que les Allemands allaient vouloir passer par la Belgique et la Hollande. Monsieur André, mon marchand de journaux à Liège, disait : "Les Frisés ? Ils ne s'emmerdent jamais avec les Neutres. Ils sont torves !" Et toi, mon général, tu le savais ! Bravo généralissime Gamelin ! L'art de commander en chef, c'est de prévoir ! Bravissimo ! A présent tu vas leur montrer de quel bois tu te chauffes !
— Sacré petit père Gamelin !

14 mai 1940
Petit à petit on s'aperçoit que les anciens communistes polonais quittent leurs postes.
" Mutés vers l'intérieur " – dit-on. Une fois qu'ils sont mutés, on n'a pas beaucoup de nouvelles d'eux.
Ceux de la "Brigade", les anciens combattants de la guerre d'Espagne, atteignent en revanche des postes de très haute responsabilité.

15 mai 1940
La Meuse ? La percée de Sedan ? Quelle percée ? Je n'ai même pas de carte pour situer les combats. On se battrait sur le sol français ? Si c'était moi qui écoutais et pas l'ours Nicolaï, j'en saurais plus. Mais il ne veut pas en entendre parler. Il n'a peut-être pas tort. Si on me voyait tous les jours dans son cagibi sous la verrière…

18 mai 1940
On est encore allé aux urnes. Aujourd'hui on a "élu" les délégués régionaux. Au fil des mois nous avons ainsi eu les élections municipales, les professionnelles, et puis celles du Soviet National. C'est toujours le même procédé.

Je vote. Je veux aller à Moscou et je ne veux pas aller en Sibérie. Je n'oublie jamais que je suis fiché à la NKVD. Je vote bien. Les premières fois je n'étais pas fier de moi-même. A présent je suis blasé. L'ambassade… Je vote.

19 mai 1940

Mes informations sont tout de même fragmentaires ! Il est difficile de savoir ce qui se passe sur le front. Mais l'Empire français est grand et puissant ! Et il y a la ligne Maginot. "L'inexpugnable rempart de béton et d'acier." — On ne passe pas !
La douleur dans la poitrine, celle que j'avais quand j'étais gosse, me reprend. Ce n'est pas Pétain qui est nommé. C'est Weygand. Pas un inconnu pour les Polonais. L'homme qui les a aidés à battre les Russes en 1921. L'homme du miracle sur la Vistule. Y aura-t-il un miracle de la Somme ?

25 mai 1940

Wowa a pleuré toute la nuit. Ça ne lui arrive jamais. Il a de la fièvre. Le médecin lui a percé un trou dans le tympan de l'oreille. Pourquoi de petits êtres doivent-ils souffrir ? Pauvre petit bonhomme.

15 juin 1940

Depuis hier Paris est sous la botte ennemie… La Werhrmacht à l'Etoile. Elle descend les Champs-Élysées. Pour aller à la gare de l'Est les soldats allemands passent devant l'entrée de l'impasse de la Cité Saint-Martin !…
Impossible de nous endormir. Nous prenons Wowa dans notre lit. Nous écoutons son gazouillis et nous nous taisons. Paris… Il est peut-être bon que tu ne puisses pas voir cela, Gustave.

16 juin 1940

Je suis hanté par l'image de Paris occupé ! Quel cerveau détraqué aurait pu imaginer une chose pareille ? Si nous étions restés en France, serions-nous à présent sur les routes ? Des réfugiés ? Ou déjà entre les mains des nazis ?
Nous leur avons échappé parce que nous nous sommes lancés dans un voyage insensé à Grodno ! C'est ça, le destin ?

17 juin 1940

Je réalise brusquement que des images jusqu'à présent floues – Guernica, les camps de concentrations, les Juifs pourchassés, les synagogues en flammes – prennent consistance, s'épaississent au point de devenir palpables, proches, menaçantes. L'image de la

synagogue ? Y ai-je seulement remis les pieds depuis ma bar-mitzva ? Une seule fois à Szczuczyn.
Quel rapport entre ces images et l'occupation de Paris ?

18 juin 1940
L'armistice ? Le grand Pétain aurait … demandé … au nom de la France ? Au nom … Avec Louba nous pleurons comme deux gosses. Wowa nous regarde, ne comprend pas et en fait autant. Notre petit Wowa ! Heureusement que tu es là : tu nous obliges à un effort. Au nom de la France ? Sûrement pas !

19 juin 1940
Qui est ce de Gaulle ? J'ai déjà entendu ce nom ! A Szczuczyn ! C'est ma grand-mère Éthel qui m'en avait parlé ! Un officier français qui venait emprunter des livres à la maison ! Il était prisonnier. Oui, oui, c'est de Gaulle. Ça serait fantastique si c'était le même qui a lancé l'appel de Londres.

20 juin 1940
Nicolaï et Andrzej sont penchés sur une pièce. Je passe à proximité. " Yossef, m'appelle Andrzej. Est-ce que tu connais le canal qui va de la Meuse au Rhin ? " Il y aurait eu une grande bataille le long de ce canal. Une division polonaise aurait même avancé. " Des légions polonaises. Comme celles de Pilsudski pendant l'autre guerre ", murmure Andrzej. Une larme à l'œil ? Pourtant il n'a pas la tête à avoir la larme facile.
Ainsi donc Andrzej est aussi dans le secret de la radio.

22 juin 1940
Cette affaire de la division polonaise en France me turlupine. Des volontaires ? Des mobilisés ? Est-ce que ’Haïm en fait partie ? Des questions sans réponses.
Je presse Nicolaï. En vain. Ils auraient dit une division polonaise. Rien d'autre. Après un moment il revient vers moi : " Eux pas courir. Eux se lutter. "

23 juin 1940
Au courrier une carte postale. Une photo en couleur du Kremlin. Cachet de la poste de Moscou. Dans la partie réservée à la correspondance trois mots : " Le bras gauche. Marcel ! " Ouf ! C'est donc Marcel qui m'a sauvé la mise à la NKVD. Merci Marcel ! Mais j'y reste tout de même fiché.

25 juin 1940

Dessins, patrons de modèles, points de broderie inédits, petites astuces de métier, conseils de mariage des couleurs et même des explications détaillées sur une façon extraordinaire d'escamoter les fils … Voilà le contenu d'une enveloppe que Rivtzia nous a fait parvenir. Heureuse diversion pour Louba. J'ai l'impression que nous recevons l'héritage.

1er juillet 1940
Wowa a doublé son poids depuis sa naissance ! Champion !

10 juillet 1940
Pendant que le monde suffoqué observait Hitler envahir la France pacifique, les Soviets tranquillement, sans coup férir, ont avalé la Lituanie, la Lettonie, l'Estonie, la Bessarabie, la Bukovine…
Personne n'y a fait attention. Du moins à Grodno.

14 juillet 1940
Paris. La France. C'est aujourd'hui la Fête Nationale. La France est occupée. J'y pense sans cesse.
Pourquoi Marcel ne m'a-t-il pas donné son adresse dans la carte ? Par lui peut-être j'aurais pu parvenir jusqu'à l'ambassade.
Des naïfs ça existe. Il y a de fortes chances que Louba le pense. Mais elle ne le clame pas sur les toits.

15 juillet 1940
Il a un cerveau analytique, mon cousin Abrasza. Que pense-t-il de notre monde ? Comment le savoir ? Même ses vacances, il les passe à la bibliothèque de son Institut à Léningrad.

17 juillet 1940
Mon désir est que Wowa fasse plus tard des études supérieures. Nous en parlons longuement avec Louba. Elle est d'accord. Il étudiera à la Sorbonne à Paris. Quoi ? Il choisira lui même. Nous essaierons de ne pas l'influencer.

30 juillet 1940
Le désir des Allemands est de faire disparaître le nom même de Pologne : La Silésie et la Prusse occidentale annexées au IIIe Reich, les autres territoires qu'ils occupent deviennent le "Generalgouvernement" avec à sa tête un "generalgouverneur". Il se nommerait Hans Frank.

1er août 1940

Une carte de maman. En post-scriptum elle demande si nous avons des nouvelles de ’Hayélé et de "notre Ignacy". Comment lui répondre ? Depuis le début de la guerre nous n'en avons aucune.

10 août 1940

Les nouvelles de Varsovie sont mauvaises, franchement mauvaises. Mais pourquoi les gens s'acharnent-ils à nous seriner des détails sordides ? Et avec un air de contentement : " Ça ne nous concerne pas ! "

Si les informations sont exactes la situation actuelle ne peut se prolonger longtemps. Une solution interviendra bientôt. Une solution finale, définitive. Mais laquelle ? Les SS ne vont tout de même pas mettre tous les Juifs dans un camp de travail !

15 août 1940

Six mois ! Wowa a aujourd'hui six mois ! Et une dent ! Sa première dent ! Nous vivons avec lui, pour lui. Rien d'autre ne nous intéresse. Nous sommes oublieux de tout sauf de notre Wowa. Quel enfant merveilleux notre fils ! Quelle vie merveilleuse !

20 septembre 1940

Le blitz[130] de la Luftwaffe frappe les Anglais. Churchill tiendra-t-il ? Et le général de Gaulle ? Sa route n'est pas facile. S'il veut éviter tous les obstacles, il faudra qu'il aille tout droit.

21 septembre 1940

Aujourd'hui un an que les Soviets sont là. Que dire ? Que nous sommes heureux de n'être ni à Varsovie ni à Paris ? Il ne faut jamais dire des choses pareilles. C'est trop cruel pour ceux qui y sont.

10 octobre 1940

Le feu dans la maison d'Éthel ! Parce que pour moi la maison de Szczuczyn est toujours celle de grand-mère Éthel. Que s'est-il passé ? Maman en dit si peu dans sa carte ! Le four à pain est-il intact ? Et la remise du tilbury ?...

Par les Żmudzki, les voisins d'Éthel, nous avons eu des nouvelles indirectement. Yacob, leur fils cadet serait dans l'Armée Rouge.

Szczuczyn !… Je n'ai nulle envie de revoir le shtetl. A Grodno aussi, tout ce qui touche au passé je l'évite. En aurais-je peur ? En aurais-je honte ? Je passe devant l'École sans même entrer dans la cour. Monsieur Gożanski n'y est plus. Je peux facilement le trouver

130 *Blitz* : en allemand, « éclair ».

en ville. Je lui dois une visite. Tout comme à Méïr Kobrynski. Je sais que cela leur ferait plaisir. Mais je remets de jour en jour, de mois en mois.

20 octobre 1940

Je pense souvent aux Juifs allemands. Depuis 1933, ils sont sur les routes. A reculons. Vers l'Autriche d'abord. Puis, en 1938, vers la Hollande. Et depuis cette année la Belgique et toute la France, en biais. Et à présent que leur reste-t-il ? Le mur des Pyrénées ou la mer. Au choix. Parce qu'il y a bien la Suisse. Mais, à ce qu'on entend, ses aubergistes sont soupçonneux : et si on leur déplaçait en catimini la Jungfrau vers l'Ouest ? Ou si, en douce, on perçait un canal entre le lac des quatre cantons et la Volga ? Combien de kilomètres ont-ils parcouru les Juifs allemands ? Valait-il la peine de partir ? Valait-il la peine de marcher tellement à reculons ? Avec toujours le regret au cœur. Et le désespoir dans l'âme.

29 octobre 1940

Le nom d'Ignacy revient de plus en plus souvent dans les cartes de maman. Je finis par m'en étonner devant ma femme. Louba hausse les épaules : " Tu ne comprends donc pas que ta mère, elle l'aime son Ignacy. Elle me l'a dit elle-même qu'elle l'aime. Autrement que son Wolf, mais pas moins fort. " Je me rappelle tout à coup la longue conversation entre Louba et Rivtzia la nuit de notre arrivée à Grodno.

10 novembre 1940

Le temps passe si vite. Wowa dit "papa" … Quel bonheur !
Pour mon cours de perfectionnement, c'est presque certain. Andrzej me l'a encore dit hier. L'ambassade ! J'en rêve la nuit. Comment pourrons-nous partir pour la France ? Peut-être par la Suède ? Et de là en zone Sud, non occupée.

11 novembre 1940

C'est aujourd'hui la fête de l'Armistice. Du seul vrai. Celui de Gustave.
Pour Andrzej aussi c'est jour de fête. Il boit un coup de trop et à l'heure de la pause il me parle, avec une nostalgie touchante de son P.P.S., le Parti Socialiste Polonais. Depuis la mort de son fondateur, le maréchal Pilsudski, il ne reste qu'une poignée de vieux militants. Ils n'ont pas su attirer vers eux la jeunesse. Andrzej me dit des choses que j'ai autrefois entendues dans la bouche de monsieur Gożanski. A moins que ça ne soit dans celle de Méïr Kobrynski ? Comment se rappeler ? C'était dans un autre siècle.
A propos du P.P.S je me souviens cependant que ses militants étaient de vrais amis des Juifs.

Andrzej déteste les nazis. Il ne sait pas si les Russes savent qu'il était au Parti Socialiste. S'ils l'ignorent, autant qu'ils continuent…

9 décembre 1940

Louba a eu l'idée de coudre une petite étiquette "Paris" sur les corsages qu'elle brode. Depuis, les officiers russes sont prêts à débourser des sommes faramineuses pour en avoir un. Elle n'arrive pas à satisfaire la demande. Grâce à elle nous vivons largement, sans soucis. Wowa est habillé comme un prince.

21 décembre 1940

On parle d'une épidémie terrible à Varsovie. Tout un quartier mis en quarantaine ! Et entouré d'un haut mur pour empêcher les malades d'aller porter leurs microbes dans toute la ville.

Personne ne sait de quelle maladie il s'agit. Certains affirment péremptoirement que cette clôture n'est rien d'autre que le mur d'enceinte du ghetto. On y aurait enfermé près d'un demi million de Juifs.

Un ghetto à Varsovie ? Je sors dans la cour de notre logis à Yourzyka. C'est là, derrière notre maison, qu'était la limite du ghetto au Moyen Age. J'ai du mal à le concevoir. Des barbelés ici? Dans notre cour ? Connaissait-on seulement les barbelés à cette époque-là ? J'ai sans doute tort de broyer du noir. En attendant, les Soviets sont ici ! Forts et puissants. Nous n'avons rien à craindre. Varsovie est tout de même loin.

Maman est partie le lendemain pour Szczuczyn sans que j'aie eu une conversation avec elle ! Était-ce a priori concevable ? Être venu de Paris pour bavarder avec ma sœur pendant une heure au milieu d'un essaim de soldats ivres et puis courir en pleine nuit, chercher un médecin pour ma mère ? ! Et ensuite ne plus revoir ni l'une ni l'autre. Impensable, non ? Pourtant c'est bien ainsi que les choses se sont passées. Mais il y a encore plus extraordinaire. Nous étions couchés. Louba, me croyant endormi, s'est levée pour aller s'accroupir près de la tête du lit de Rivtzia ! J'ai sombré dans un sommeil profond avant que ne cesse ce long tête-à-tête dont j'ai toujours ignoré le sujet.

Quand le lendemain il a été question du départ de maman, Louba a pris la grande décision : quel qu'en soit le prix, maman ne partirait qu'en taxi. J'avoue que je n'y avais jamais pensé. Un taxi pour Szczuczyn !

— 1941 —

1er janvier 1941

A Rosh Hashana, bobé Dveyré nous dit simplement : "Hashoné teyvé", bonne année, et nous sentons que tous les souhaits y sont : la santé (tout d'abord) et le bonheur (bien

entendu), la "parnossé" (c'est important) et la réussite (tant qu'à faire) et … tout ce que chacun se souhaite secrètement (mais oui, mais oui).
En ce début de 1941 je voudrais pouvoir souhaiter à ma famille une "bonne année" comme celle de bobé Dveyré.
Depuis que Wowa est parmi nous, grand-mère ne vient plus jamais à l'improviste. Elle veut nous laisser seuls avec l'enfant. En revanche elle accourt avec une joie évidente quand Louba l'invite. Et elle le fait très souvent, ma femme. Entre ces deux êtres, pourtant si dissemblables, je devine une sorte de complicité dont je suis totalement exclu. Et pourtant elles ne se disent pas grand-chose …
Bonne année ma chère famille. Meilleure que l'année 1940. Celle qui a vu Pétain serrer la main d'Hitler.

2 janvier 1941
Monsieur François-Matthieu, est-il pour Pétain ou pour de Gaulle ?

30 janvier 1941
"Louba! La liste est affichée ! Je suis admis au cours de perfectionnement. Début juillet, je serai à Moscou."

2 février 1941
Pourquoi Louba se tait-elle ? Jamais un mot sur mon voyage. Elle s'imagine sans doute que je me lance à la légère. Y a-t-il un autre moyen d'obtenir les passeports ?
Il faudrait que nous ayons tout de même une bonne explication là-dessus. Mais on est tellement occupés avec Wowa ! Là c'est l'heure du bain, puis c'est le repas. Suivi d'une promenade. Et quand nous rentrons nous le regardons jouer dans son parc. Il fait des progrès prodigieux mon fils ! Mais c'est bientôt l'heure de le coucher. Et quand il dort, nous avons pris l'habitude de parler à voix basse.
Louba est tellement occupée avec le petit dans la journée qu'elle doit passer une partie de ses nuits penchée sur l'ouvrage. Comme Rivtzia autrefois.

16 février 1941
Hier l'anniversaire de Wowa. Un an déjà ! Un an que j'ai passé cette épreuve de l'attente ! Cet atroce sentiment d'inutilité ! Et de dépit. Dans un moment pareil Louba n'a pas eu besoin de moi. A la naissance de notre fils des étrangers s'affairaient autour d'elle. L'aidaient. L'encourageaient. Mais non, ils ne l'encourageaient pas ! Ma femme n'en avait que faire de leur réconfort !

Louba a préparé quatre grands gâteaux et des tas d'autres choses. Pour qu'elle puisse acheter les harengs, la farine, les œufs, le sucre, le carafon de vodka, un beau corsage est parti.
On a apporté le télégramme de maman quand les invités arrivaient. Bobé Dveyré avait mis sa robe noire ! Gruntzia et Leyser étaient là bien entendu. Et même leurs enfants : Hirsch, Joseph et Leika se sont dérangés avec leurs familles ! Les tricots qu'ils ont apportés m'ont rappelé les livres de ma bar-mitzva. Depuis le début de la guerre, on n'a aucune nouvelle de Palestine, de leur fille ’Haya et de son mari Méïr.
Le petit s'est endormi. Les invités sont partis. Nous étions seuls. Est-ce d'avoir trinqué avec l'oncle Leyser ? Je me suis senti tout à coup téméraire. "Au mois de juillet, je vais aller à l'ambassade et tu n'en parles jamais, chérie. Comme si cela ne te concernait pas." Louba débarrassait la table. En m'entendant elle s'est figée. "Au fait, c'est peut-être le moment d'en parler – dans la voix une douceur inhabituelle – Justement aujourd'hui, le jour du premier anniversaire de ton fils !"
" Depuis le temps que j'attends, Loubatshka…" ai-je répondu sans attacher d'importance à l'intonation ni à ce "ton fils" surprenant.
" Yossef, as-tu pensé aux gardes qui sont autour de l'ambassade ? En uniforme et en civil ? Même si tu réussis à y entrer, tu seras arrêté à la sortie. Tu as déjà eu un avant-goût de la NKVD. — Louba, nous sommes des citoyens français. Je ne sortirai de l'ambassade qu'avec des passeports à notre nom. Wowa sera inscrit sur le tien. — Ils ne feront rien à l'ambassade sans instructions de France. De Paris ou de Vichy, je ne sais même pas d'où ils reçoivent les directives. Et tu oublies quel gouvernement dirige actuellement la France.
— Ce n'est pas le gouvernement qui s'occupe de telles affaires. Ce sont des fonctionnaires. Et là-bas nous ne sommes plus des métèques qu'on méprise. Nous sommes leurs compatriotes ! Crois-tu qu'ils refuseront d'aider un compatriote parce qu'il est Juif ? Surtout dans des circonstances pareilles ? ! —Pour eux mon bon Yossef, tu n'es pas un compatriote. Tu ne le seras jamais. Un concitoyen à la rigueur. Et encore de mauvaise grâce, je t'en supplie, reviens sur terre ! Tu as un fils. Il a un an aujourd'hui. Tu as des responsabilités ! Cette fois-ci je ne permettrai pas que tu prennes des décisions seul et à la légère ! Que tu ailles te jeter dans la gueule du loup ! Ce n'est pas facile de sortir quelqu'un des griffes de la NKVD. Yossef, pense à ton fils et tiens-toi enfin tranquille ! N'essaie pas de forcer le destin !

17 février1941

Louba m'a fait très mal hier … "Mon bon Yossef." Qu'est-ce cela veut dire ? Que je suis un niais ? Simplet peut-être ? Est-ce pour cela qu'elle n'a pas parlé plus tôt ?

Quoi qu'elle dise, quoi qu'elle fasse, je suis décidé à tenter ma chance à l'ambassade. J'y entrerai ! Et je n'en sortirai, dussé-je y rester un mois, qu'avec nos passeports !

1er mars 1941

Nicolaï est un copain. Et Andrzej mon patron. Le premier depuis Gustave. Je leur parle de mon projet de l'ambassade. Ils sentent bien que j'attends un avis, un conseil. Ils réfléchissent, hésitent. C'est Andrzej, l'aîné, qui dit : " L'homme tire et le bon Dieu dirige les balles. " Et Nicolaï d'ajouter : " Juste, très juste. "
Le fatalisme slave n'est pas un vain mot.

10 mars 1941

Les semaines passent et je n'ai rien à noter sur mon carnet. Est-ce parce que je suis déprimé depuis mon altercation avec Louba ?

12 avril 1941

C'est shabbath aujourd'hui et aussi Pessa'h. Hier soir, chez Gruntzia et Leyser, c'était le Seder traditionnel. Depuis trois jours Louba, dès le matin, embarquait Wowa dans son landau et partait aider la tante. Parce que Gruntzia n'a renoncé ni à la tradition ni à la kashrouth. Et trouver des aliments kasher en URSS n'est pas une mince affaire. Pourtant rien n'a manqué sur la table. Comment les deux femmes ont-elles fait pour se procurer les matzoth, la viande kasher, les ingrédients pour dresser le grand plat ovale avec les six symboles de l'esclavage d'Égypte et le sauvetage miraculeux ?
Pessa'h. Mes ancêtres brisent le joug de l'esclavage. Ils font leurs premiers pas d'hommes libres. Hier soir, comme jamais auparavant, je les ai vraiment sentis, mes ancêtres : ceux devant qui la mer s'est divisée pour qu'ils puissent la traverser à pied sec, ceux qui pendant quarante ans ont sillonné le désert du Sinaï, ceux du veau d'or et ceux des Tables de la Loi.
Mes ancêtres. Wowa dormait dans son landau ; ma descendance. Louba m'a dit un jour qu'elle ne veut pas d'autres enfants …

28 avril 1941

Le 21 juin une troupe fameuse doit donner au théâtre de la ville une représentation de "Othello". On dit tellement de bien de la troupe, de la mise en scène et nous n'avons jamais vu de Shakespeare … Mais depuis la naissance de Wowa nous avons cessé nos "sorties".
" Louba, si nous demandions à grand-mère de venir garder le petit ? Il est déjà grand. Une fois endormi il ne se réveille jamais. Pour une fois …"

" Le voleur est toujours tenté par une brèche dans le mur " – dit souvent grand-mère. " Tu es un tentateur terrible ", m'a lancé Louba en riant. Voilà des mois que je ne l'avais pas vue joyeuse.
" Les petits enfants sont la couronne des vieillards. C'est dit dans les Proverbes. Voilà longtemps que j'attends ce moment ", a répondu bobé Dveyré à Louba.

1er mai 1941

Deuxième fête de premier mai depuis que les Russes sont là. Peu de Juifs parlent à présent de "libération". Ils sont nombreux à se sentir sous occupation. Mais les Russes sont superbes. Ils se conduisent comme s'ils avaient toujours été ici, comme s'ils devaient toujours y rester. Que disent les manuels d'histoire ?
Deuxième fête. La foule, la musique, le défilé, comme l'an dernier. Davantage de Russes, peu de Juifs, presque pas de Polonais. En quoi est-ce maussade ? Je ne saurais l'expliquer. Mais il y a du vague à l'âme chez tous.
Aujourd'hui Andrzej est parti rendre visite à sa sœur à Bialystok.

1er juin 1941.

– J'ai une "gelegenheit"[131], nous a fait dire maman. Un chauffeur qui devait transporter un chargement de farine à Grodno et en revenir dans la journée avec des légumes secs, était prêt, moyennant bakchich, à l'amener. Sa première visite depuis le fameux départ en taxi. Un grincement de freins et presque aussitôt après, des cris. Le chauffeur appelait au secours. Nous nous sommes précipités.
Maman était coincée entre les sacs de farine. Le spectacle était cruel, difficilement supportable. Qu'est-ce qui m'a frappé le plus : la crise d'asthme ou la figure couverte de farine ? Ses sourcils ! Ses cheveux ! Mais où était donc la bouche ? Seuls les yeux vivaient. Mais pleins de quelle frayeur !
Seulement après la piqûre magique du docteur Lipnik nous avons entendu les premières paroles : " Yossef …mon petit … Wowa ! " Qui était le "petit"?
Louba a aidé maman à faire sa toilette, l'a peignée et a épousseté ses vêtements. Ça a bien pris deux heures. Maman respirait mal et elles n'ont pas échangé plus de dix phrases. " J'ai une bonne fille ", a été le remerciement de Rivtzia. " Vous allez rester avec nous ", a décidé Louba de sa voix la plus autoritaire, celle qui ne souffre aucun appel.
Il était triste, chagrin, le hochement de tête de dénégation de Rivtzia.
" Yossef, cours chez le médecin ", a ordonné ma femme. Le médecin a été catégorique : il ne fallait pas retenir maman.
Wowa, épouvanté par l'apparition soudaine d'un fantôme blanc, s'est réfugié sous le lit et n'a pas voulu sortir même pour boire ou manger. Le visage de Louba était de pierre. Un

[131] *Gelegenheit* (yiddish) : occasion.

peu comme celui de grand-mère. Mais grand-mère ? Elle n'est pas venue voir maman. Est-ce possible ? Un brouillard.
C'est ainsi que je m'étais toujours figuré une journée de deuil.

16 juin 1941

On chuchote, de bouche à oreille, que dans la ville est arrivé de Varsovie un Juif, un évadé du ghetto. Il aurait marché des jours et des nuits en se nourrissant d'herbes et en buvant de l'eau des rivières. Il aurait traversé la frontière russo-allemande. Il aurait traversé Varsovie – l'aryenne, pleine d'affiches : " UNE TETE DE JUIF = DEUX MICHES DE PAIN ".
A présent il se terre. Il aurait peur. Tout simplement. Quoi d'étonnant ? Le personnage, à ce que l'on dit, n'a rien du héros. "Un petit Juif de rien du tout". Un Ydélé. Telle est l'opinion courante. La preuve ? Casquettier de son métier. Veuf. Et même pas d'enfants ! Un magasin à Nalewki (oh, un petit, un tout petit). Le shabbath à la synagogue et le jeûne à Kippour. Faut-il une autre démonstration ? C'est un couard !
Mais moi je me demande : couardise, une telle évasion ?

17 juin 1941

Je ne veux même pas savoir ce que le Ydélé de Varsovie raconte. Comment un casquettier qui a tant souffert pourrait-il être impartial ? Mais il a suffi qu'il vienne et aussitôt chacun éprouve le besoin de parler." Est-ce à nous de nous apitoyer sur les Juifs de Varsovie ? Pourquoi ne sont-ils pas partis à temps ? " disent ceux qui ont une opinion sur tout. Et les Sages : " Avez-vous déjà vu un Juif abandonner sa table et ses chaises ? Son buffet avec la vaisselle de Pessa'h ? Son enseigne MERCERIE ? Le faire avant qu'on ne le chasse ? "
Et effectivement on se demande pourquoi lui il est parti. Il n'est peut-être pas très malin ce Ydélé. Mais les Juifs, en général c'est un peuple intelligent. Même les antisémites sont d'accord là-dessus. Tous les Juifs sont intelligents. Pas seulement Einstein. Intelligents et pourtant ils ne bougent pas ! Justement ! Parce que partout où ils iraient les attend le même sort. Alors inutile de s'affoler, de tout chambouler. Autant courber la tête et laisser passer la tempête. Ne sont-ils pas enracinés là où ils sont ? Et les morts ? Les morts dans les cimetières ? Partir et les laisser à l'abandon ?

18 juin 1941

Téméraire ou couard, la discussion a pris fin. Le casquettier prend figure de héros. D'un héros maudit. Du prédicateur qui annonce le malheur. Pire : du prêcheur qui oblige à réfléchir ! Le casquettier est un homme en mission ! Messager de qui ? Du Hashomer ?

Du Beitar ? Du Bund ? Des communistes ? Des quatre réunis ? disent même certains. Top secret.
" Les Allemands vont attaquer. Les Allemands vont venir chez vous " annonce-t-il. Est-ce que nous savons ce que c'est un ghetto ?... A nous de nous organiser. Dès maintenant. De serrer les rangs. Peut-être même de nous armer !! – exhorte-t-il. Eux, à Varsovie, sont prêts à une lutte à la vie et à la mort.
" N'avez-vous pas peur ? " lui a-t-on demandé. " Très peur. Nous avons très peur de perdre notre liberté " a répondu le casquettier et il a repris, solitaire, la route pour aller prêcher à Wilno.

19 juin 1941
Je les oublie tous, ceux de Varsovie et ceux de Posiolok 38, je les oublie tous, ces Juifs qui souffrent et pleurent et meurent, et le casquettier qui a peur de perdre la liberté et qui lutte. J'oublie quand je regarde mon petit Français. Il est là mon Wowa, avec son sourire éclatant, ses bonnes joues roses, ses fins cheveux blonds, et ses yeux clairs, qui brillent et qui rient et qui rient plus encore que sa bouche. Mon fils, la joie de vivre. Souffrir ? Courir ? Avoir peur ? Mourir ? Il ne connaîtra rien de tout cela. Il est Français de naissance, lui.
Ah, je ne dis pas si nous avions un pays à nous ! Un pays comme en ont rêvé Zalman et Reuven Yelin. Un État où tous les Juifs du monde pourraient vivre en harmonie et en paix éternelle ! Ça changerait tout.
Et encore ! Ils sont tellement intelligents, les Juifs.

20 juin 1941
"Une purge" à l'aube. Voilà des mois qu'on n'en avait pas eu. On les avait presque oubliées.
Celle d'aujourd'hui n'est pas ordinaire. Des sionistes de gauche et de droite, les quelques derniers bundistes, des vieillards. Des bourgeois aussi. Tous ces ennemis du peuple ont été embarqués, pêle-mêle, dans des wagons à bestiaux. Un tel mélange n'est pas dans les habitudes de la NKVD. On se perd en conjectures sur les critères qui ont dicté le choix.
" Ça a l'air d'avoir été projeté à la hâte " – court le bruit. On est soucieux. Si à présent on vient frapper à la porte de n'importe qui …
Qu'est-ce que ça veut dire à la hâte ? Les gens de la NKVD, ils sont sérieux. La précipitation n'est pas leur genre. Qu'en déduire ?
Bobé Dveyré a entrebâillé la porte : elle n'oublie pas que demain elle est "de service". C'est demain notre sortie au théâtre. "Othello".

21 juin 1941

Louba s'est mise sur son trente et un pour Shakespeare. Notre grande sortie. Dveyré est venue à l'heure pour garder Wowa. De notre loge, au premier balcon, nous dominons l'orchestre. Les premiers rangs sont occupés par des officiers en uniforme rutilants. Les femmes sont en grande toilette. Une ambiance de fête. Le spectacle est autant dans la salle que sur la scène. Il est 22 heures trente. Othello est superbe.

"Allons faites-le, et soyez brève ; en attendant je vais faire quelques pas.
Je ne voudrais pas tuer ton âme sans qu'elle fût préparée.
Non ! Ciel m'en préserve ! Je ne voudrais tuer ton âme."
"Parlez-vous de tuer ? "

La réponse de Desdémone s'est perdue dans un charivari général. Louba, la première, à peine entendue la réplique, avait identifié le tumulte qui montait des mezzanines. Tournée vers mois, très pâle : " C'est le bruit de bottes des officiers russes. Ils quittent tous la salle ! J'ai peur Yossef ! La guerre. Wowa !... Dépêchons-nous ! "

22 juin 1941

Les rails de la maison de Shlomo-le-lève-tôt, au 36 de la rue Peretza, vers qui tendent-ils aujourd'hui leurs bras ? Vers des monstres qui, vague après vague, viennent à eux du firmament. Des monstres sont venus de loin vague après vague, pour déverser la mort sur la cité. Des monstres à croix gammées.
Est-ce possible que les rails vibrent ? Des gens l'affirment. —A l'unisson du vrombissement des avions en piqué.
Hier soir Louba avait raison. Il s'agissait bien d'un bruit de bottes. Les Allemands venaient de franchir la frontière toute proche. C'est la guerre chez nous. Il s'agit bien de tuer l'âme des peuples avant leur corps.
Molotov parle à la radio. Il termine par : " La victoire sera avec nous ! "

24 juin 1941

Les Allemands à peine ici depuis deux jours, nous avons appris la signification du mot Zwangsarbeit : travail forcé. Dès l'aube, tous les Juifs valides s'en vont en longues colonnes vers des carrières et des chantiers. Travail dur et, bien sûr, non rétribué.

28 juin 1941

Les Allemands sont là depuis six jours. Sur leur ordre un conseil de notables juifs, choisis par eux, le Judenrat, commence à fonctionner. Ressemblera-t-il à celui dont on parlait dans les nouvelles de Varsovie ? Nous défendra-t-il devant l'ennemi ? Sera-t-il son complice ? Les avis sont très partagés.
Son président est David Brawer, l'ancien directeur du lycée hébreu Tarbuth.

29 juin 1941

Louba dit que des temps durs nous attendent. Elle va suivre l'avis de Rivtzia et acheter un stock de tissus et de fils à broder.

30 juin 1941

Défense aux Juifs de marcher sur les trottoirs et à deux de front sur la chaussée. — Obligation aux Juifs de se découvrir devant tout militaire et de porter un brassard avec une étoile de David bleue.
Voilà les premiers ordres de l'occupant allemand.

2 juillet 1941

Je n'aime pas du tout marcher sur la chaussée. En revanche le port du brassard me laisse indifférent. Curieusement une partie notoire de la jeunesse juive en est même presque fière. Surtout les sionistes. Pour eux l'étoile est la Nation.
C'est l'idée de devoir me découvrir devant les uniformes allemands qui me paraît le pire parmi les brimades qui nous sont imposées.

3 juillet 1941

" La Gestapo est là ! " Comme une traînée de poudre la nouvelle fait le tour de la ville.
– Qu'est-ce que c'est que la Gestapo ? demande-t-on.
– Gestapo est l'abréviation de Geheime Staatspolizei[132], répondent les renseignés.
– Mais alors c'est comme la NKVD. Nous connaissons. Ça ne peut pas être pire.
– Ça peut l'être. Ça l'est. Les gens de la NKVD, en comparaison, sont des enfants de chœur.

4 juillet 1941

Depuis dix jours la vie semble s'être arrêtée en ville. Dans les rues, il est dangereux de circuler. On se fait attaquer aussi bien par des Polonais que par des Allemands. Mais comment rester à la maison ? Je retourne à la gare. Il y a un chef de gare allemand, une police spéciale des gares qu'on appelle la Bahnpolizei et une salle d'attente pleine de soldats en vert-de-gris. Est-il autre leur brouhaha, que celui des soldats polonais ou russes ?
Je me faufile vers l'atelier. Andrzej m'aperçoit. " Mets une salopette et commence à travailler comme si tu n'avais jamais arrêté ! " J'ai vite compris. Avec regret nous jetons un coup d'œil sur le cagibi sous la verrière. Il est vide. Plus de radio et plus de Nicolaï. Où est-il maintenant Nicolaï Savoryan : à Moscou, à Samarcande (Uzbekistan) ou à Posiolok 38 (Sibérie) ?

[132] *Geheime Staatspolizei* : Police secrète d'État.

Avec Andrzej à proximité, je me sens très protégé. Le Feldwebel qui surveille l'atelier n'est ici que depuis hier. Il n'a vu que du feu dans notre manœuvre.

6 juillet 1941
Quatre-vingt personnes à l'intelligentsia ont été exécutées. La Gestapo passe aux actes. Leurs noms ont été fournis par le Judenrat. " Il n'y avait pas moyen de faire autrement – disent-ils. Sinon ils auraient pris n'importe qui... "
Des voix s'élèvent : le Judenrat n'aurait pas dû fournir de noms.
" Mais ils nous auraient pris nous ! " – répliquent les gens du Judenrat.

15 juillet 1941
C'est aujourd'hui que je devais aller à l'ambassade de France à Moscou.

21 juillet 1941
" Poussière tu fus et poussière tu redeviendras. " Au cimetière, le linceul de bobé Dveyré est d'une blancheur éclatante.
Elle était, notre bobé, un univers à elle toute seule. Est-ce suffisant d'être triste quand un univers sombre ?

23 juillet 1941
Les agressions dans les rues contre les Juifs isolés continuent. Est-ce devenu la nouvelle norme ? Pourtant la guerre s'est éloignée vers l'Est.
Faire attention en allant au travail. Courir. Se planquer dans les portes cochères. Si l'occupation devait se prolonger on aurait du mal à tenir le coup nerveusement. Mais les Russes vont stopper les Allemands ! A Smolensk sûrement. Puis viendra la contre-attaque !

25 juillet 1941
Bobé ! Bobé Dveyré ! Pourquoi nous as-tu quittés ? Ai-je crié cela pendant mon sommeil ? Louba l'affirme. Mes yeux alors se portent sur Wowa : c'est notre soleil ! Il éclaire notre route. Il nous réchauffe l'âme. Nous faisons tout pour qu'il n'ait pas à souffrir de la guerre. Ça sonne un peu ridicule comme ça. Mais c'est pourtant ainsi.

1er août 1941
C'est la "Schupo", la Schutzpolizei[133], qui a maintenant la haute main sur toutes les affaires juives. Elle est moins terrible que la Gestapo. On prétend que son commandant,

[133] *Schutzpolizei* : Police de défense.

le Hauptmann Osterode, et son adjoint Klein seraient très impressionnés par notre Président, par sa culture. Ce qui est certain, c'est qu'ils se laissent corrompre facilement.

3 août 1941
Un gros cachet "JUIF" barre à présent nos cartes d'identité.

4 août 1941
Un Gouverneur Civil s'installe chez nous. La ville est pleine d'espoir.

5 août 1941
"Kontrybucja". Le tribut. Voilà le premier acte de Beker, le Gouverneur Civil. A fournir dans les délais les plus brefs : des vêtements, des fourrures, de l'argent.

7 août 1941
Les gens se font tirer l'oreille. Le Judenrat supplie, puis exige. Vainement.

10 août 1941
Le Judenrat crée un département des réquisitions et un autre des finances qui prennent sur eux de réunir la "kontrybucja". Ils menacent. Ils obtiennent.

17 août 1941
Les Allemands exigent à présent un tribut en or. De l'or sous n'importe quelle forme. Des pièces, des bagues, des bijoux. Combien ? Une quantité faramineuse. Après chaque livraison, une nouvelle demande. Et dès le moindre retard, quelques exécutions sommaires. Mais combien de bagues de mariage possède un couple ? Encore deux exécutions hier. Les noms ont été fournis par le Judenrat.
" Engrenage " – clament les prophètes.
Non – rétorque le Président. "Ils" voulaient dix noms. Lui a réussi à les faire se contenter de deux seulement...

18 août 1941
Zofja Modzelewska, sa serviette noire à la main, franchit le portail du lycée de jeunes filles. Professeur de français, elle est adjointe de la directrice. Dure. Sévère, exigeante. Hautaine. Toujours seule. (Insensible? Un tailleur gris strict, la jupe un peu longue, un chapeau assorti, le corsage blanc à jabot de dentelle.) Elle descend la rue Dominikanska et s'engage dans la rue Orzeszkowej. Elle marche droit, d'un pas égal. (Sa serviette aujourd'hui n'est pas bourrée de copies d'élèves. Pourtant elle semble lourde. Elle remonte la rue qui est longue.) Elle s'arrête devant le numéro 47. D'un geste de la main elle chasse

un grain de poussière invisible du revers de sa veste puis elle demande au concierge : " Pan[134] Natan Epsztejn ? " Elle monte au premier et elle sonne.
" Pan Natan Epsztejn ? Dzien dobry, Panu."[135] Elle ne connaît pas beaucoup de Juifs mais elle sait que "pan Epsztejn" est quelqu'un d'important dans la communauté. Elle a trouvé son adresse – elle s'excuse de l'indiscrétion – dans le dossier de sa fille Lusia qui est son élève. Hier, pendant la grand-messe, elle a senti qu'elle devait faire quelque chose. D'un minuscule porte-monnaie en mailles d'argent, elle sort un louis d'or tout brillant. C'est sa pièce. A remettre à qui de droit, s'il vous plaît. Sa part de la "kontrybucja". Elle n'a pas pour l'instant d'autres moyens de se solidariser avec Juifs. " Dzienkuje, Panu. Dowidzenia. "[136]
C'est la dernière histoire qu'on entend dans la boulangerie de Tankus.

19 août 1941

Pourquoi tous les Juifs des shtetls viennent-ils à Grodno ? Qu'est-ce qui les attire chez nous ? Est-ce qu'ils pensent qu'on se défendra mieux si on est nombreux ? Ils affluent par milliers. Comme si nous n'avions pas assez de nos propres nécessiteux. Ils sont plus de vingt mille, dit-on. Autant que toute la population juive de la ville ! Au point que le Judenrat a dû créer un service de statistique et de documentation.
Mais en attendant il faut les loger. Ce sera le rôle du département du logement. Et qui les nourrira ? Le département du ravitaillement ! Mais leur misère est grande. Ça sera l'affaire du service d'aide sociale. Et il y a tant de malades parmi eux ! Un département santé y remédiera. Et celui de la main-d'œuvre leur trouvera du travail. Après que le département de l'industrie et de l'artisanat et du commerce auront créé des postes de travail.
Des milliers de Juifs des shtetls ! Qui connaît tous ces étrangers ? La "Jüdische Ordnung-sdienst", le service d'Ordre Juif, aura l'œil sur eux. Mais ils ont beau être étrangers, ils sont néanmoins juifs. Des Juifs sans “ministère” ? Le rabbin Zew Wolf Berman présidera le département des affaires religieuses. Et, en cas de malheur, pour les enterrer ? La ’Hévré Kadishé !
Cela fait en tout beaucoup de services, de bureaux, d'employés… 800 personnes qui émargent chaque mois. 800 personnes qui ont pratiquement l'assurance de ne pas figurer sur une liste d'otages !
Mais peut-on laisser tant de fonctionnaires sans direction ? Sans surveillance ? Une commission de contrôle, un secrétariat général, un comité directeur sont là, en place.

---

[134] *Pan* (polonais) : Monsieur.
[135] *Dzien dobry, Panu* : Bonjour, Monsieur.
[136] *Dzienkuje, Panu. Dowidzenia* : Merci, Monsieur. Au revoir.

Et à sa tête un président : David Brawer. Brawer, avec son pince-nez et ses chaussures vernies qui grincent à chaque pas. Brawer, l'Obmann[137], manœuvre. Et croit régenter.

22 août 1941

Shmelik Ganev, mon ex-camarade de l'École, est dans la police. Casquette, brassard, matraque. Un personnage important. Un rapace très redouté. Quand je le croise je ne le vois pas. Il fait de même et essaie de m'éviter. C'est mieux ainsi.

2 septembre 1941

Il est à présent certain que le Hauptmann[138] Osterode, commandant de la Shupo, et son adjoint Klein sont pleins d'égards pour notre président, le "Herr Professor-Doktor Brawer". Ils apprécient aussi les rançons qu'il moissonne pour eux. Deux otages sur dix ont été libérés hier grâce à son intervention. " La proportion est inversée, se sont écriés les éternels pessimistes. La première fois il y a eu seulement deux fusillés ! — Deux de sauvés tout de même ! " leur a répondu Brawer.
Les histoires que racontent les otages libérés sur la prison sont trop effarantes pour être vraies. C'est sans doute l'effet du choc de leur arrestation.

6 septembre 1941

Les Allemands sont aux portes de Léningrad ! Où est l'Armée Rouge ?!

16 septembre 1941

Ça va de pis en pis. Les attaques à mains armées sont quasi quotidiennes. Les rues où habitent peu de Juifs sont carrément dangereuses. La vie est devenue difficilement supportable.

20 septembre 1941

" Il est Français de naissance notre fils et sa langue est le français. " Louba en a décidé ainsi depuis longtemps. Wowa ne comprend que le français.

26 septembre 1941

La Wehrmacht[139] à Kiew ! Je revois l'immense gare de triage où notre échalon, au retour de 'Kharkov, est resté quatre ou cinq jours. (Sacha, le mécanicien n'a jamais compris pourquoi on lui faisait changer de voie plusieurs fois par jour.)
Des croix gammées dans cette gare ? …

---

[137] *Obmann* : président du *Judenrat,* désigné par les Allemands.

[138] *Hauptmann* : capitaine.
[139] *Wehrmacht* : Armée allemande.

28 septembre 1941

Je rencontre Leïb Reizer un ancien camarade de l'École ; lui était dans la section menuiserie. C'est lui qui avait organisé la fameuse grève pour défendre notre camarade Moshé Grozalski qui risquait l'expulsion pour histoire d'un verre de thé. Dans cette affaire j'étais l'adjoint de Reizer. Le troisième adjoint. A l'époque des Russes, Leïb était à Minsk. A présent il travaille à l'hôpital militaire allemand.

" Tu te souviens de Frumké Gordon ? C'est ma femme ! " dit-il avec fierté. Bien sûr que je me rappelle. Une belle fille brune, bien plantée, qui a toujours su ce qu'elle voulait. Ils ont une fillette, Bassiélé. Cinq ans, mais avec l'intelligence d'une enfant de huit. Et ce n'est pas parce qu'il est son père qu'il l'affirme. Au moins huit ans.

30 septembre 1941

Je revois Leïb Reizer et on reste une bonne heure en plein milieu de la rue à remuer des souvenirs et des idées. " A la sortie de l'École Professionnelle je me suis mis à fabriquer des jouets d'enfants, comme ça, avec trois outils. Et puis je rencontre Yoshua Suchowlanski, tu sais notre professeur d'arithmétique. Tu te souviens, déjà avant la guerre, il s'occupait de l'asile des vieillards. Ni une ni deux, on se met d'accord : je donne à ses pensionnaires une égoïne et du papier de verre. Je les occupe et je les paye. Tout le monde est content, Yoshua, les pensionnaires et moi. Voyant que l'affaire marchait, je me dis : il n'y a pas de raison de ne pas les intéresser aux bénéfices.

Mais occuper des vieillards, c'est fatalement faire de la politique, parce que c'est prendre en charge de la misère humaine. Mais il y a politique et politique. Celle qui m'intéresse, la seule possible pour moi, c'est la progressiste. Et menuisier ou philosophe c'est du pareil au même ! "

Derrière ses paroles, je sens une interrogation : où est-ce que j'en suis moi ? Pour les idées je suis d'accord et comment ! Mais j'ai l'impression d'avoir les mains vides en face de lui. Je lui dis tout de même deux mots des ateliers du Marais et de la rue du Temple, du ferrailleur d'Ivry et des locomotives de Nevers. Finalement j'en arrive à la "petite mécanique de précision" de Gustave et je lui raconte que j'ai eu la possibilité de devenir patron de l'affaire.

" Et tu as refusé ?! " Mes scrupules, manifestement, lui paraissent exagérés, mais dignes d'éloges. Il hoche la tête à deux reprises. Voilà-t-il pas qu'il m'accorde de la considération pour une chose que je n'ai pas faite, lui qui a réussi à œuvrer concrètement pour son prochain !

1er octobre 1941

Des nouvelles de Wilno. Qui les a apportées ? Comment? Des massacres ! ! De vrais massacres ? On en parle trop pour que cela soit vrai. D'ailleurs des faits invraisemblables, des chiffres sûrement exagérés. Des hommes, des femmes, des enfants transportés en dehors de la ville, à Ponary. Abattus à la mitrailleuse. Ensevelis dans des fosses par eux creusées. Et pour faire croire à l'histoire on ajoute des détails : les mitrailleuses qui s'échauffaient, qui s'enrayaient …
Qui a intérêt à répandre des bruits pareils? Qui connaît Ponary ? A Grodno, personne.

2 octobre 1941

Enfin une bonne nouvelle ! Grodno est détachée de la Biélorussie. Dorénavant nous faisons partie du district de Bialystok, lui-même inclus dans la Prusse Orientale. Donc nous faisons partie du III^{e} Reich !
Il est évident que les citoyens du Reich ne seront pas traités de la même façon que ceux de la Biélorussie ou même de Varsovie, qui dépend du Gouvernement Général[140].

3 octobre 1941

Une étoile jaune dans le dos et une autre devant, exactement (c'est le règlement) à l'emplacement du cœur. On l'appelle "la tache jaune". Tous en sont humiliés profondément. Atteints.
Il faut croire que je ne suis pas comme les autres. Depuis ma pneumonie de Paris, le jour de la visite du médecin israélite français, je ne m'étais pas senti aussi profondément juif. Oui, je le suis. L'étoile du dos, pour que tous puissent bien s'en rendre compte. Et celle de devant pour que mon cœur ne l'oublie jamais.
Quand je traverse la ville pour aller au travail, je bombe le torse. Qu'ils voient bien, tous les goyim, mes pièces jaunes de Juif, toutes neuves ! De Juif tout neuf.

4 octobre 1941

Je rentre du travail. Je marche sur le côté droit de la chaussée. Pourquoi ce soldat allemand vient-il vers moi ? Je ne suis pas tranquille. Il va falloir que je me découvre. Jusqu'à présent je ne l'ai fait qu'une seule fois. Maintenant ça me paraît inévitable.
Je porte déjà la main à ma casquette. Mais le militaire fait un geste éloquent. J'ai du mal à y croire : m'interdit-il vraiment de me découvrir? Oui, et ce n'est pas tout : si je ne me trompe pas, il y a de la bienveillance dans son attitude. Un Allemand sympathique ?
" Espagnol. Spanisch " dit-il en se montrant lui-même du doigt. " Madrid. Francesco. "
Des Espagnols à Grodno ? Oui, la nouvelle éclate. Des Espagnols de la Division Bleue du Général Franco, venus combattre le bolchévisme.

[140] Lors de l'occupation de la Pologne par les Allemands en 1939, certains de ses territoires ont été annexés directement à l'Allemagne. Le reste, avec Varsovie comme capitale, constituait un ensemble soi-disant indépendant avec à sa tête un Gouverneur Général allemand.

5 octobre 1941
On dit que le général de Gaulle parle chaque soir à la radio de Londres. Il parle aux Français. Comment savoir ce qu'il nous dit?
Ah, si Nicolaï était là ! Andrzej et moi parlons souvent de lui.

6 octobre 1941
Nos Espagnols font partie de la compagnie d'intendance de la Division Bleue qui, elle, est en train de guerroyer beaucoup plus à l'Est.

7 octobre 1941
Les versions les plus terribles sur Wilno ne sont que mensonges, bobards. Voilà ce qu'affirment les gens les mieux renseignés, ceux du Judenrat. Toute cette histoire n'est qu'une manœuvre des organisations politiques. Leur but : provoquer les autorités allemandes par des actes inconsidérés et ensuite pêcher en eau trouble !
D'autres racontent – c'est la dernière rumeur – que seuls ceux qui ne pouvaient justifier d'aucune occupation auraient été massacrés. Ça change tout ! disent-ils. Ça change quoi ?

8 octobre 1941
Des bruits circulent et persistent : un ghetto va être créé à Grodno. On indique même ses limites. Certains affirment même d'une voix docte, qu'il y aurait chez nous deux ghettos : un pour les travailleurs et un autre "général".

9 octobre 1941
" Et les Juifs de Paris ? " me demande Leïb, dès que nous avons terminé d'échanger nos informations sur "ghetto ou pas ghetto". " Mais quels Juifs ? " Il a du mal à comprendre que les Juifs de Paris-Paris sont une chose et ceux de Paris-Ostland en sont une autre.
" Alors ils ne s'entraident pas ? Et le cœur chaud d'un Juif, où est-ce qu'il est ? — Ce n'est pas simple à expliquer … — Viens donc un jour chez nous avec ta femme et tu nous expliqueras. "

10 octobre 1941
Grodno à l'heure du paso doble. Ce samedi, soirée dansante dans un appartement privé rue Jerozilimska. Y participent quinze Espagnols, dix-huit filles et deux garçons de chez nous. On s'écrase dehors, sous les fenêtres, pour voir.

11 octobre 1941

Je fais part à Louba de l'invitation de Reizer. C'est son droit de refuser. Mais il n'y a pas de raison de faire la moue. Nous sommes seuls, très seuls. Louba ne veut ou ne peut se lier avec quiconque.

12 octobre 1941

Bizarre ! La rumeur sur le ghetto a cessé comme elle était venue, brusquement. Chacun vaque à ses occupations. Presque paisiblement. Mais on n'ose pas trop le dire. On s'est même habitué aux agressions. On en signale pourtant tous les jours.
On a validé un ticket supplémentaire de 250 grammes de pain et un autre de 100 grammes de pâtes. Les pâtes ne sont pas encore arrivées, c'est vrai, mais si les Allemands avaient vraiment l'intention de faire un ghetto, ils ne seraient pas si larges. C'est une logique évidente !

13 octobre 1941

Je revois Francesco dans la rue, au même endroit où nous nous sommes rencontrés la première fois. J'ai même l'impression qu'il attendait mon passage. Il me glisse une boîte de singe. Je regarde son uniforme. La boucle de son ceinturon avec l'aigle et la croix gammée au dessous me fascine. Si cet homme me donne en cadeau de la viande en conserve, c'est que tout espoir n'est pas perdu. Je m'enhardis : "Pas bon la guerre." "No bueno communismo" réplique-t-il. " Pas bon Hitler " ne puis-je m'empêcher de dire. " Bueno Franco ", affirme-t-il et il ajoute : " Guerra no bueno".

14 octobre 1941

Nouvelle alerte : les Juifs qui travaillent doivent se procurer une "carte de travailleur". Les ayants droit l'obtiennent contre paiement d'une somme importante.

15 octobre 1941

"Mââtin" a dit Wowa au réveil en désignant son ours blanc et il lui a fait un gros bisou. Il a du mal à prononcer les R. Et ce soir il a réclamé : " Enco' soupe ! " La deuxième assiettée a disparu aussi vite que la première ! Formidable ! Un Jean Jaurès et un Gargantua en puissance !

19 octobre 1941

Francesco est passé à la maison pour apporter du chocolat pour le *chiquito*[141]. Wowa n'en avait encore jamais mangé.

[141] *Chiquito* : gamin.

20 octobre 1941

A présent la carte de travailleur est considérée comme une véritable "carte de sauvetage". Je n'ai aucune difficulté pour m'en procurer. Ne suis-je pas le seul Juif à avoir du travail à la gare en tant que mécanicien ?

24 octobre 1941

Les nazis à 'Kharkov ! Même mes cosaques n'ont pas pu les arrêter ! Qui le fera ?

25 octobre 1941

J'enrage ! Où prendre un livre français à lire ? !

26 octobre 1941

Comme je m'occupe toujours de l'entretien des locomotives, je suis un "homme indispensable". Voilà ce que certifie par écrit le Directeur Régional des chemins de fer allemands. J'ai un "Ausweis"[142] qui me permet de circuler même pendant les heures de couvre-feu ! Mais j'évite de le faire. On ne sait jamais.

28 octobre 1941

"Alors quand venez-vous ? " me demande Leïb.

" Tu sais … En ce moment le petit … Peut-être plus tard…"

" Dein Paryżerké[143]? " me lance-t-il droit, sans détours, et aussi sans l'ombre d'un reproche. Ma réponse se perd dans un bégaiement incompréhensible. Je ne peux tout de même pas lui dire qu'effectivement, c'est ma "Paryżerké" !

29 octobre 1941

Les Espagnols nous quittent pour l'Est. Nous avons tous senti que leur amitié était sincère, désintéressée. Pourquoi es-tu parti, Francesco ? Je commençais tout juste à apprendre ce que c'est que l'espoir.

30 octobre 1941

A Wilno il y avait deux ghettos. Il n'en reste plus qu'un seul… En cent jours on a exécuté les deux tiers de la population, quelque quarante mille personnes. Comment concevoir de tels chiffres ?

31 octobre 1941

---

142 *Ausweis* : laissez-passer.

143 *Dein paryżerké* (yiddish) : ta Parisienne ?

C'est demain le dernier jour de la délivrance des cartes de travailleurs. Les policiers, certains membres du Judenrat, en vendent en sous-main à prix d'or. Ceux qui peuvent achètent. La tension est extrême. Quelque chose va fatalement se produire. Ghetto ou pas ghetto. Que l'on sache enfin ! On ne peut pas vivre ainsi dans l'incertitude !

1er novembre 1941

Aujourd'hui, samedi, sur les murs de la ville, " Ordre de création d'un quartier juif à Grodno. " On est enfin fixés. C'est ce qu'on voulait, pas vrai ?
Sur les affiches, des lettres noires dans un cadre rouge. " Sang et deuil " chuchote-t-on. " Mais non, se trouvent des gens pour répondre. Nous serons entre nous. Finies les agressions incessantes. "
Que ne donnerais-je pour entendre de Gaulle à la radio !

2 novembre 1941

Cette nuit : la première neige de l'année. Le matin un soleil de septembre. On patauge dans la boue. Barbelés dans la ville. Un portillon étroit. On s'y bouscule. Il n'est ouvert que de midi à dix-huit heures ! Après il sera trop tard ! Rester "dehors" ? Ne parlez pas de malheur ! On fouille à l'entrée ? On vous vole ce que vous avez de précieux ? On vous tabasse ? On tire sur vous ? Quelle importance ! L'essentiel est d'entrer. Malgré les rafales qui crépitent. Malgré les blessés et les morts. Entrez ! C'est impératif ! C'est notre havre ! C'est notre ghetto. Enfin.
Je regarde le spectacle de "l'intérieur". Parce que pour une fois les habitants de Yourzyka sont parmi les privilégiés. Yourzyka fait partie du ghetto. Même pas besoin de déménager. Les barbelés passent sous nos fenêtres. Comme au quinzième siècle, Yourzyka marque la limite d'un ghetto. Heureusement pour nous, du bon : le N°1. Celui des travailleurs. N'y entre pas qui veut ! Au portillon il faut montrer patte blanche : la carte de travailleur. Nous, nous sommes vraiment en sécurité. Nous sommes des "productifs". Nous rendons déjà des services à l'industrie de guerre allemande. Et on dit que notre président a encore mille projets en tête.
Le portail s'est refermé. Les coups de feu ne sont plus que sporadiques. Plus de cris. Rien que des gémissements. Les synagogues sont pleines. On n'a jamais vu autant de monde un jour de semaine à la prière du soir. Des gens laissent dehors sans surveillance leurs pauvres hardes pour aller prier quelques instants. Notre bobé Dveyré disait : " Qui prétend pénétrer les secrets insondables du Tout-Puissant ? "
J'essaye de me faufiler dans une petite synagogue. Celle des bouchers, je crois. Personne ne m'y connaît. Personne ne fait attention à moi. Je marmonne des mots qui me remontent de la nuit des temps.

Près du Schulef des silhouettes. Avec leurs étoiles jaunes. Transies, à bout de force. Trois femmes : deux chargées de valises, la troisième poussant une vieille voiture d'enfant pleine d'un bric-à-brac. Et un homme, un peu à l'écart, comme à la traîne. Avec un harnais sur le dos, il est attelé à une porte qui sert de civière. Un infirme, emmitouflé de laine et de manteaux, y repose sans bouger.
" Jusqu'à midi – me dit l'homme de trait – il y avait de la neige et la planche glissait dessus. Maintenant la gadoue…"
Les laisser dehors, sans abri ? Louba, nous voyant entrer, remplit la bouilloire pour préparer le thé. Chacun trouve une place pour se caser. L'une des femmes vue de près, semble une gosse. Elle s'appelle Féla. Et ses parents Génia et Aharon. Génia et Aharon Landman. Et les parents d'Aharon : grand-mère Révéka et Zeidé[144] Dov.
Dehors il fait sombre. La neige finit de fondre. On s'enfonce dans la vase.

3 novembre 1941

"Oï, oï", ces pauvres Yidden du ghetto N°2, à Slobodka… On n'ose pas trop y penser. Mais on ne cesse d'en parler. Nous parlons d'eux plus que de nous mêmes. Et que dit-on ? Des "non productifs"… A Wilno… Y aurait-il du vrai dans la rumeur qu'à Ponary on n'a pris que les non travailleurs ?
A Grodno, il est vrai, c'est différent. On ne le répètera jamais assez. Nous faisons partie du III^{e} Reich. Alors il ne faut pas désespérer. Il ne faut pas les voir tout de suite condamnés… Mais sait-on jamais ? On dit – on dit tellement de choses – qu'ils partiraient dans un camp de travail. Ça paraît presque logique quand on regarde les faits bien en face. Que faire ici de cette masse de retraités, de commerçants et d'intermédiaires, d'avocats et d'instituteurs ? Des médecins aussi ! On n'a pas besoin chez nous de tant de médecins ! Il faut être réaliste que diable ! On est en temps de guerre : tout le monde doit mettre la main à la pâte !
Et qu'est-ce qui vaut mieux, la ration de pain normale d'un travailleur dans un camp ou la portion congrue ici à Slobodka ? Parce que, il paraît, ils recevront des rations moitié moins grandes que les nôtres. Assez parler d'eux ! Nos nerfs, à force… Et nous avons, tout de même, nos problèmes à nous. L'hiver est là. Comment se chauffer ? Il est bien là, l'hiver de notre vie.

4 novembre 1941

Je n'arrive pas à comprendre comment nos colocataires Génia et Aharon Landman, avec leur famille, ont réussi à entrer dans notre ghetto. Des maraîchers ! Des étrangers venus du shtetl Iwje, à quelque cent kilomètres de chez nous ! Et sans abandonner ni le père de

144 *Zeidé* (yiddish) : grand-père.

Aharon, l'homme à la civière, qui a une jambe et un bras paralysés, ni la mère qui marche très difficilement, comme si elle avait une hanche bloquée.

5 novembre 1941

Zeidé Dov, le paralysé, long, maigre, sec, a besoin d'un lit à lui tout seul. Dans nos conditions de logement, c'est un luxe. Mais que faire ?

9 novembre 1941

Je suis le seul du ghetto à avoir un Ausweis spécial de la gare. Et même permanent ! On m'appelle le "cheminot". J'ai été vite connu au portail, on ne me demande même plus mon sésame.

10 novembre 1941

De la bouche de Zeidé Dov ne sortent que des sons confus. Wowa, lui, ne parle que le français. Pourtant ils se comprennent parfaitement. Wowa passe des heures sur le lit de l'infirme.

Féla, quatorze ans, a déjà trouvé du travail : aide-cuisinière à la soupe populaire du Judenrat. Elle reçoit à midi une gamelle de soupe. Le soir elle l'apporte pour le grand-père. " Elle n'a jamais travaillé, elle ne tiendra pas le coup " a dit son père. " Elle est trop sensible. Mais elle tiendra le coup " a dit sa mère.

11 novembre 1941

Andrzej n'a pas desserré les dents de la journée. Ni pour parler ni pour boire un coup. Pourtant c'est jour de fête.

12 novembre 1941

La grand-mère Révéka, à force de vivre auprès de son époux, a quasiment cessé de parler. Du matin au soir, sans prendre un moment de repos, elle n'arrête pas, de sa démarche pénible, en s'aidant d'une canne, de faire le va-et-vient entre le lit, la table et l'évier. La toilette, le manger et le boire, les soins du malade : c'est son travail exclusif à elle. Comment a-t-elle pu porter une lourde valise ?

15 novembre 1941

Il se confirme de plus en plus que Brawer a une réelle influence sur le Hauptmann Osterode. Ils seraient à tu et à toi. " Deux intellectuels, disent les gens. Nous avons misé sur le bon cheval. " Ils oublient que ce sont les Allemands eux-mêmes qui ont nommé notre président.

16 novembre 1941

Huit personnes dans deux petites pièces. Peut-il y avoir des conditions plus propices à conflits ? Pourtant jamais le moindre problème de cohabitation. Les Landman sont des gens simples, tranquilles, honnêtes.

Aharon m'a raconté aujourd'hui comment ils ont pu entrer dans notre ghetto. Trois jours avant l'apposition d'affiches noires et rouges il a appris par hasard que les Allemands faisaient réquisitionner un important lot de pioches et de bêches. Fosses communes ? Clôture de ghetto ? De toute façon il était visiblement urgent de quitter Slobodka ! Trois jours de vagabondage dans les ruelles autour du Schulef. Avec le grand-père paralysé… Ainsi le jour de l'entrée dans le ghetto ils n'ont pas eu à franchir le maudit portillon.

Ni Génia ni Aharon n'ont encore trouvé de travail. Ils passent de longues heures à se promener dans l'ancien cimetière juif.

17 novembre 1941

La dernière réussite de notre président : une augmentation substantielle de la ration de pain. Et la Schupo ferme les yeux sur le trafic qui se fait entre le ghetto juif et la partie aryenne de la ville. Les "intérêts" du Hauptmann sont bien entendu préservés.

18 novembre 1941

Les Landman sont fous ! Ils veulent faire pousser des légumes dans l'ancien cimetière juif ! Ils étudient le projet à fond.

25 novembre 1941

C'est à présent seulement que j'apprécie pleinement mon travail et le laissez-passer permanent qu'il me permet d'avoir. Je sors du ghetto et j'y rentre à tout moment. Du côté aryen de la ville je peux me procurer des tissus et du fil pour Louba. J'y troque ses ouvrages terminés contre du lait pour Wowa, des aliments, des vêtements, du papier pour écrire ce journal…

Impossible de survivre sans trafic, sans fraude, sans marché noir, sans corruption. (Sommes-nous vils pour cela ?) Comment vivre sans crocs parmi des loups ?

1er décembre 1941

Une charrette chargée de cadavres squelettiques traverse la ville en direction du cimetière. Des prisonniers de guerre russes. Nous faisons avec Louba le tri de nos biens. Je porte au camp voisin un de mes deux chandails et notre ration de pain de la semaine. Autour des barbelés tout neufs il y a une foule de Juifs avec de petits colis. Je donne le mien à Dimitri, un lieutenant-tankiste. En partant je vois les jeunes du Hashomer arriver

avec le fruit de leur collecte : un chariot plein de couvertures. Il paraît que même les riches participent à l'effort d'aide aux prisonniers !

2 décembre 1941

Moscou à portée de leurs canons ? Non! Ce n'est pas possible ! Les communiqués de l'OKW[145] mentent ! Moscou ne tombera pas !

3 décembre 1941

L'idée des Landman a trouvé un écho au Judenrat. Et quel écho ! Yaccov Efron en personne, le responsable du département du ravitaillement a bondi dessus. Cela veut dire que l'idée est bonne. Et si Efron entreprend une chose, il va jusqu'au bout. Le projet est grandiose ! Mettre en culture l'ancien cimetière juif au ghetto N° 1 et un immense terrain à Slobodka dans le ghetto N°2 ! Y planter des pommes de terre, des betteraves, des choux, des concombres, des oignons et même des petits pois ! Mais Efron ne se contente pas du programme d'Aharon. Il veut même trouver des terrains supplémentaires. En dehors des ghettos ! Et quand Efron dit "je me propose" c'est comme si c'était déjà fait ! Il sait déjà quels espaces il guigne et qui il faut soudoyer pour les obtenir. On le surnomme "la locomotive" ; c'est une silhouette archiconnue de la ville avec ses bottes et sa culotte de cheval.

10 décembre 1941

Je retourne voir Dimitri avec un peu de margarine et un maillot de corps. J'ai tort de me priver pour lui, me dit-il. Nous sommes des hommes morts. " On ne sort pas vivant d'un camp nazi. "

12 décembre 1941

Nous sommes des centaines aujourd'hui à nous promener dans les rues du ghetto. Nous avons trouvé un prétexte quelconque pour ne pas aller travailler. Autour des barbelés on ne voit aucun uniforme allemand. Comment allons-nous payer demain ? Les États-Unis sont en guerre avec l'Allemagne ! La première lueur d'espoir. Aveuglante.

18 décembre 1941

Génia et Aharon sont aujourd'hui des personnalités en vue. Ils circulent librement entre les deux ghettos et traversent même le Niémen jusqu'au Forstadt où Yaccov Efron a obtenu un champ de quelques hectares. En ville l'euphorie est générale. Ou presque. Quelques rares réticents. " Une culture maraîchère dans un cimetière ? Tss-tss ! " On les verra bien le jour de la distribution de patates ces tsé-tsés-là.

---

[145] *Oberkommando der Wehrmacht* : l'état-major de l'Armée allemande.

20 décembre 1941

La Gestapo remplacerait la Schupo ? Un groupe d'officiers avec des têtes de morts sur le revers de leurs uniformes, est sorti du bureau d'Osterode. Ils sont restés un long moment devant le portail du ghetto. Ils avaient, paraît-il, l'air de bonne humeur. Ils rigolaient tous. Certains se donnaient de grandes tapes dans le dos.

23 décembre 1941

Dimitri sourit tristement quand il me voit arriver. Ce sera ma dernière visite : on les envoie ailleurs bientôt. Je lui tends mon petit paquet. Il semble reprendre la conversation d'il y a huit jours. Que je ne me fasse pas d'illusion à son sujet. Si par miracle il ne périssait pas chez Hitler (il prononce Guitler), les siens, au retour, ne le rateraient pas. Il n'y a que les traîtres qui tombent en captivité nazie. Et si un officier russe s'en tire, c'est qu'il a été recruté par l'ennemi …

Il y a donc des hommes plus malheureux que nous ! Des hommes qui vont mourir.

—1942 —

1er janvier 1942

" Pé…Paine ! " une drôle de voix caverneuse a retenti ce soir et nous voyons Zeidé Dov désigner de sa main valide la tartine que mange Wowa. Le petit, le seul à ne pas être étonné, tend "sa ration" au grand-père. Nous avons tous les larmes aux yeux. Pour les deux familles c'est un beau cadeau pour la nouvelle année.

10 janvier 1942

Ce n'est plus notre ghetto depuis que Kurt Wiese est arrivé il y a une quinzaine. Il semble être là du matin au soir. Au portail, dans les rues, au Judenrat. Grand, brun, dans une drôle de combinaison à fermeture à glissière, il a la manie de tirer. Il tire vite, pour un oui et pour un non. Parce qu'on ne s'est pas découvert assez vite devant lui, parce qu'on a essayé de passer en fraude du dehors une bouteille de lait, parce que tel est son bon plaisir. Il a la gâchette facile et nous avons eu tôt fait d'apprendre que pour tuer il tirait de la hanche, comme s'il n'avait même pas besoin de viser.

Kurt Wiese a une tête de mort brodée en fil d'argent sur chaque revers de sa combinaison. Kurt Wiese, de la Gestapo, est le nouveau commandant de notre ghetto. L'angoisse et la peur règnent et croissent de jour en jour.

12 janvier 1942

Au portail ce sont toujours les Schupos qui assurent la garde. Je n'ai pas de problème ni pour sortir ni pour entrer. On me fouille tout à fait exceptionnellement. Mais je demande tout de même au Feldwebel de la gare d'apposer sur mon Ausweis un cachet supplémentaire. Ils adorent ça les cachets, les Allemands.

20 janvier 1942

Au ghetto N°2 ils ont Streblow. Petit, blond. Il serait pire que Wiese. Mais au stade où ils en sont, ces deux-là, il est difficile de trancher.

21 janvier 1942

Zeidé Dov fait des progrès : un mot monosyllabe nouveau par semaine, parfois deux ! Mon fils professeur de français !

22 janvier 1942

Les gens commencent à retrouver le bon sens : " Ils sont à combien dans cette Gestapo ? On les a bien comptés. A treize ils ne vont tout de même pas nous manger tous ! "

23 janvier 1942

Notre président ne sait pas ce qui lui arrive. Le temps où il devisait avec Osterode, l'intellectuel cultivé, est révolu, oublié. A présent, Brawer, professeur, docteur en philosophie, a en face de lui un SS qui, pour autant qu'on sache, aurait à peine – ou n'aurait même pas – son Certificat d'Études Primaires. Un ancien coiffeur, depuis des années dans la police d'Hitler, qui s'ingénie à mortifier notre philosophe-philologue, un "Saujude"[146], un "Unter-mensch"[147]. Pauvre Président.

24 janvier 1942

Qui connaissait Botké ? Qui avait entendu parler de Morké ? Existaient-ils seulement avant, ces deux petits bonhommes ? Brusquement sortis de l'ombre, ils sont là : grands, puissants, menaçants. Corruptibles à souhait. Presque des frères siamois, qui communient dans l'ignominie et le chantage. Eux aussi se plaisent à écraser Brawer chaque fois qu'ils le peuvent. Botké et Morké sont les deux agents de liaison de la Gestapo[148]. Des Juifs transmettent les avis, ordres, ukases de Wiese et Streblow, les deux seuls véritables maîtres de la ville. De nos corps et de nos âmes. Parfois même de nos pensées.

25 janvier 1942

---

146 *Saujude* : « Truie de Juif », « cochon de Juif ».

147 *Untermensch* : sous-homme.

148 Sur les agents de liaison, voir la Postface, p. 334.

Jusqu'à la création du ghetto tous les hommes valides devaient chaque matin se présenter au travail. Depuis le ghetto il y a un net progrès : l'obligation du travail n'est imposée qu'un certain nombre de jours par mois. Cela facilite la vie de tous. Celle des riches parce qu'ils peuvent louer un ouvrier pour travailler à leur place et avoir ainsi tout loisir de vaquer à leurs obligations de riches, c'est-à-dire de gagner de l'argent. Mais celle des pauvres aussi, qui peuvent se louer et ainsi consacrer tout leur temps à ce qui est le but de leur existence : le travail.
Le tout se fait, bien sûr, avec l'accord du département du travail au Judenrat à qui les riches doivent verser, en passant, leur dîme. La Gestapo a simplifié la procédure. Dorénavant, pour rester chez soi, il suffit de passer au bureau et payer "une journée de travail". Mais l'argent ne fait que traverser le Judenrat, qui le reverse à Wiese, Streblow et compagnie.
Voilà ce que m'apprend Aharon qui a été au Judenrat parce qu'il a des problèmes de main-d'œuvre. Qui veut travailler en hiver dans un potager ? Que peut-on voler à cette période de l'année ? Rien sauf de l'engrais. Le seul dont disposent nos maraîchers est le crottin de cheval… marchandise difficilement négociable.

26 janvier 1942
Ah, si je pouvais voir Nicolaï descendre l'échelle de son cagibi à reculons et jeter en passant " Radyöo Schvaytzarryaa anonsse…" Les communiqués officiels bizarres. Repli stratégique devant Moscou ? J'avais toujours dit que les Allemands ne prendraient jamais Moscou !
Travailler à la gare, même sans Nicolaï, présente un avantage. Heureusement, il y a toujours, ici et là, des journaux allemands qui traînent et que je peux ramasser. J'ai appris à les lire entre les lignes. Il y a aussi, dans le bureau du Feldwebel responsable du matériel roulant, un poste de radio qui marche du matin au soir. Il suffit à l'heure du communiqué d'aller vadrouiller dans les parages.

27 janvier 1942
Des chuchotements la nuit, des mots qui échappent… Nos colocataires ont un secret. Combien de temps le garderont-ils ?

15 février 1942
C'est aujourd'hui l'anniversaire de Wowa ! L'âge que j'avais quand nous sommes partis à ’Kharkov. L'âge que j'avais quand papa … Il n'a pas su se garder pour moi, mon papa. Nous, nous sommes là, Louba et moi. Tous deux unis, nous veillons sur notre enfant. Nous le défendrons envers et contre tous, notre petit bonhomme … Quoi qu'il arrive. Il

est sage et raisonnable notre Wowa. Presque trop. Il parle déjà bien. Des phrases entières. En français bien sûr. Et aussi en yiddish, à force d'entendre les Landman.
On n'a pas eu le cœur d'organiser de petite fête. Mais le soir, surprise : Féla Landman avait préparé un gâteau avec deux minuscules bougies. C'était une surprise. Même ses parents n'étaient pas dans le secret.
Quand tout le monde s'est endormi nous avons reparlé avec Louba de la Sorbonne pour Wowa. Mais sans trop insister.

16 février 1942

Féla est très indépendante. Au point d'avoir refusé de travailler dans l'administration des potagers. Pourtant un emploi pas du tout fatigant comme la cantine, où elle a pris sur elle de s'occuper pendant un trimestre entier du "café" (c'est ainsi qu'on appelle l'orge grillé) que l'on sert aux travailleurs pour quelques pfennigs[149] et aux nécessiteux gratuitement, les matins entre cinq et huit heures et les soirs entre sept et neuf heures. Du travail physique très dur. Nous commençons à la connaître, cette gosse. Toute en force et en timidité. Tout intelligence et tout orgueil. Grande réserve. Sensibilité extrême.

17 février 1942

Ce soleil le gêne. Et encore plus cette neige éclatante. Pourquoi cette neige est-elle si blanche ? On en ramasse si peu avec une cuillère. Il transpire. Son pince-nez est tout embué. Les balles sifflent. Tant de balles ! Pourtant ils ne sont que deux à tirer : Wiese et Streblow ! Il est en péril ! Lui, "Herr Professor" est en danger ! A qui faire confiance ? Où est-il donc le Hauptmann Osterode ? ! Il était persuadé qu'on aurait des égards pour lui, le Président. Un président à genoux ! Il déblaye la neige de la place avec une petite cuillère ! Ses chaussures vernies prennent l'humidité ! Elles ne grinceront plus, les chaussures de "Herr Professor"… Il aime les entendre grincer.
Il est puissant ! Il ordonne et il désigne. Il décide et il condamne. Il est le Maître ! Bien sûr il y a la Gestapo, Wiese et Streblow et les autres. Mais ils ont collaboré avec lui si étroitement ! Leur a-t-il refusé quelque chose ? Argent, cognac, fourrures, bijoux. Il suffisait qu'ils demandent ! Un tel climat de confiance a régné entre eux jusqu'au moment où les deux chiens, les deux garçons de course, les deux agents de liaison ont émergé du néant pour le calomnier, le dénigrer auprès d'eux. Tout est de leur faute à ces deux-là !
Si Wiese et Streblow tirent sur les gens du Judenrat qui rampent sur la place devant la Grande Synagogue, ce n'est pas pour les tuer. Ils en ont encore besoin. Comme ce sont des tireurs d'élite, ils ajustent soigneusement leur tir pour leur faire peur seulement. Et s'ils font déblayer la neige avec des cuillères, ce n'est pas pour punir, mais simplement

[149] Sous l'Occupation, la monnaie allemande était en usage à Grodno.

pour humilier. Il est bon des temps à autre, de rappeler à un ver de terre qu'il est un ver. Et rien d'autre.

18 février 1942

Au ghetto, c'est comme si on n'avait vu sur la place que Brawer. La réaction à son martyre est curieuse. Personne n'y compatit, personne ne le plaint. On ne s'apitoie pas sur quelqu'un qui s'abaisse d'une telle façon. " Que doivent penser de nous les Allemands, si quelqu'un comme Brawer est notre Président ? " Paroles de Mariyé.

27 février 1942

" Moi aussi partir Franciszek et Jadwiga. " Nous ne comprenons rien à ce que dit Wowa. " Ça y est, Wowa vous a dit notre secret. Nous voulions de toute façon vous en parler " intervient Génia avec un plissement des yeux un peu douloureux.
Zeidé Dov était depuis des années lié d'amitié avec un paysan de Sobotnoki, un village près de leur shtetl de Iwje. Ce Paszkowski est mort un an avant la guerre. Et voici que coup sur coup, à trois semaines d'intervalle, leur parviennent deux messages de Fanciszek et de Jadwiga, son fils et sa belle-fille : " Le malheur frappe à votre porte, la nôtre vous est ouverte ; venez ! "
Ils ne peuvent pas partir. Comment envisager seulement de transporter Zeidé Dov à plus de cent kilomètres ? Et grand-mère Révéka qui marche à peine ? Parce que Aharon ne quittera ses parents en aucun cas. Les mettre dans une maison de vieillards ? Bien sûr avec l'aide de Yaccov Efron ils pourraient y trouver une place. Mais qui trouve-t-on aujourd'hui là-bas ? Ceux dont les enfants se sont débarrassés ! Mais la question ne se pose même pas pour Aharon et Génia. Ce qu'ils auraient voulu, c'est que leur fille parte chez les Paszkowski. Notre génération à nous ne compte plus. Il est essentiel de sauver les jeunes. Aharon est pessimiste de nature : ici, dit-il, ça va craquer un jour prochain. Seulement, ils savent que leur Féla refuserait de partir sans eux. Que faire pour l'obliger à les quitter ? Voilà leur seul problème aujourd'hui.
Aharon de la même génération que moi ? Mais il a au moins cinq ans de plus ! Craquer ? Sauver les jeunes ? Wowa ! Je ne fais rien pour sauver Wowa !

28 février 1942

Oui, c'est certain : Aharon est pessimiste de nature ! Mais ne vaut-il pas la peine de prendre une assurance "tous risques" ? Jan ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé tout seul ? Il aura fallu les Landman ! Je suis presque humilié.
Je vais y aller. Bien sûr, je ne demanderai l'abri que pour Louba et le petit. Oh, pas pour tout de suite. Il s'agit seulement d'arrêter le principe, au cas où. On n'en aura jamais besoin. Enfin pour l'instant, au moins la question ne se pose même pas. On travaille, on

vit. Jan c'est simplement pour conjurer le sort. Pourvu que Aharon l'alarmiste ne nous porte pas malheur ! De toute façon, Louba et le petit casés, moi je me débrouillerais toujours. Chez les partisans peut-être ? Il y a quelques semaines on en parlait en ville. Maintenant, c'est le calme plat. Mais s'il le faut, je trouverai le chemin vers eux ! J'ai presque envie d'en parler avec Leïb un de ces jours.

1er mars 1942

Il va en faire une tête Jan en me voyant ! Comment va-t-il réagir ? Il ne refusera tout de même pas de donner l'abri, le cas échéant, au petit-fils de Wolf ! Comment lui parler ? Je bats le rappel de mes souvenirs. Jan sautant de la charrette : " Que Dieu vous bénisse, monsieur Yossef. " Le voilà buvant de l'hydromel : " Madame Wolf…" Ou encore accroupi dans la barque, la "czólno" et mon sang teintant l'eau du fleuve…
L'histoire de Jan, depuis sa genèse, je l'ai racontée hier à Louba. Selon son habitude elle s'est donné la nuit pour réfléchir. Ce matin tout à trac : " Il faut essayer. Absolument. Tu devrais parler à Augusta. " Pourquoi Augusta ? Louba ne connaît pas du tout ces gens ! Comment peut-elle dire une chose pareille ?

3 mars 1942

Je fais mon plan. Pour aller chez Jan, de nuit, quatre-cinq heures. Après le travail, je ne retourne pas au ghetto. J'enlève mes étoiles jaunes et en route. Ah, emporter un casse-croûte ! Le matin je reviens directement à l'atelier. Le temps est à la pluie. J'attends. Je m'impatiente.

8 mars 1942

Les Anglais ont bombardé Paris ! Ils sont fous ! Pourquoi ne bombardent-ils donc pas Berlin ? ! Je suis certain qu'ils se sont abstenus délibérément d'en parler à l'avance au général de Gaulle !

13 mars 1942

J'avais tout prévu, sauf qu'arrivé au bord du Niémen, face au village, je ne trouverais pas le moindre canot. Pas d'autre solution que de traverser à la nage en maintenant d'une main sur la tête mes vêtements ficelés en paquet. Cette eau glacée. Mais pire, pour moi qui veux passer inaperçu, est le déchaînement des hurlements des chiens – à dix kilomètres à la ronde, me semble-t-il – pendant que j'essaye de découvrir, parmi toutes ces isbas qui se ressemblent, celle de Jan.
Est-ce que je me trompe ? Ils ne paraissent pas étonnés de me voir apparaître chez eux à minuit passé. Augusta ranime le feu de la cuisinière. Grelotant, claquant des dents, je

jette, à la dérobée, des coups d'œil sur mes hôtes. Augusta, grossie, empâtée, est silencieuse. Jan, à peine changé, toujours avec ses planchettes aux genoux, est muet. J'avale le verre de liquide qu'il me tend : du feu. Il m'écoute tête baissée. Les crucifix, les images pieuses, sont toujours en place. Ils n'ont rien de menaçant. " Tu as de l'argent ? " La voix nasillarde d'Augusta me parvient de côté. Je balbutie : " Cinq billets de cent marks. C'est tout ce que nous avons…" La voix d'Augusta, à présent me paraît horrible. " Madame Wolf est déjà venue chez nous…" Elle n'a rien demandé pour elle-même. " Pour ses enfants. " Seulement ! Et l'argent ? Même pas cinq cents marks. Mais une petite broche en or, un petit oiseau… " Eh bien moi je lui ai demandé à madame Wolf, pourquoi qu'on devait risquer la mort pour quelques marks et une petite broche de rien du tout ? Pour les bouts de chiffons qu'elle nous envoyait quand ça lui chantait ! Vous êtes bourrés d'argent et d'or ! On le sait ! "

14 mars 1942

Je suis à l'atelier. Mon retour de chez Jan a été dur et triste. Louba ne sait encore rien. Comment écouter, entendre, comprendre la suite des paroles d'Augusta ? Comment lui expliquer à Augusta que ces marks, c'est vraiment notre trésor de guerre, que dans la famille on ne garde jamais un sou vaillant à la maison. Qu'en 1914 tout l'avoir de mes parents s'est envolé dans la faillite de la banque Landaü, les premiers jours de la guerre ; et qu'en 1939 nos économies sont restées bloquées à la Caisse d'Épargne de la rue Jean-Jacques Rousseau, Paris I^{er}, et celles de maman à la P.K.O[150] de la rue Orzeszkowej, à Grodno…

Dans ma naïveté, je voyais déjà Wowa jouant dans la forêt avec les pommes de pin ou suivant des moissonneurs dans un champ de blé. Wowa n'a encore jamais vu la campagne. Je suis stupide. Même si Jan avait accepté d'accueillir Louba et Wowa, il aurait fallu qu'ils restent enfermés nuit et jour dans sa cave ! N'empêche, ça a été un beau rêve.

17 mars 1942

Kasztan[151] est vraiment à la hauteur de la situation. Fier mais néanmoins discret, réservé même. De son sabot il gratte une petite plaque de neige durcie qui a résisté au premier soleil de mars. Son mouvement est élégant et sobre. Quand il s'ébroue, c'est avec retenue. Il y a quelques astreintes à être attelé entre les brancards d'un corbillard. Il le sait et se conduit dignement. De plus aujourd'hui est un jour particulier et il est conscient de l'honneur qui lui est fait : il mène au cimetière de la rue Grandzicka le premier des Juifs que le Créateur a demandé au typhus de ramener auprès de Lui. La 'Hevré Kadishé n'a

[150] P.K.O : Caisse d'Épargne de la Poste.
[151] Kasztan : Marron.

plus de chevaux. Il n'y a plus que lui Kasztan et ceux des charretiers. Et pourtant c'est lui qu'on a choisi !
Bien sûr il y a cette odeur nauséabonde qui lui colle à la peau. Que peut-il y faire ? Son patron Aryeh, un bon patron pourtant, qui fait claquer le fouet plus souvent en l'air que sur sa croupe, ne la promène-t-il pas surtout avec lui cette puanteur ? Aryeh et lui, voilà des années qu'ils collaborent. Longtemps avec des tinettes. Et depuis le ghetto, depuis qu'ils se sont enrichis, avec la vraie, la grande pompe à merde.
Il est un peu triste ces temps derniers Aryeh. Rêve-t-il ? Lui, Kasztan, son cheval, peut affirmer qu'Aryeh est un bon patron, un bon type, un bon cœur. Un bon Juif, quoi.

18 mars 1942

" Louba, comment maman a-t-elle pu, dans son état, faire quarante kilomètres aller et retour ?... " "Pour te sauver elle en aurait fait quatre cents s'il l'avait fallu. Tu es son enfant."
Tout le monde dort et Louba continue à chuchoter. " Tu es peut-être partial avec Jan et Augusta. " Louba dit que cette femme semble vraiment avoir peur. Et il y a de quoi ! Cacher un Juif, c'est la peine de mort. Sans pardon aucun. Pour Augusta, l'argent n'est peut-être qu'un prétexte ? Qui sait ? Et cette vieille affaire de planches ? ... Combien de temps peut-on traîner le fardeau de la reconnaissance ? Voilà ma Louba qui se met à parler comme Rivtzia ! A quand les citations de bobé Dveyré ?
J'ai mal dans la poitrine.

19 mars 1942

Tout allait presque normalement chez Aryeh tant qu'il était pauvre. Il a enterré trois femmes ? Les shad'honim[152] sont de fieffés menteurs. Ils vous promettent une fille solide et vous fourguent une poitrinaire ! Que faire ? Divorcer ? Traîner le shad'hen chez le rabbin ? Allons, allons, ça ne se fait pas chez les Juifs.
Et une jument qui crève juste avant de pouliner ? Voleurs et escrocs, voilà ce qu'ils sont les marchands de chevaux ! Les traîner devant les tribunaux ? Chez les Juifs, on règle les affaires entre soi ! Onze enfants à élever ce n'est pas rien. Il l'a fait dignement. Il les a tous envoyés à l'école. Comme on doit le faire chez les Juifs. Il y en a bien un qu'on appelle Ganev, voleur. Mais même Shmelik Ganev a été à l'école. Il s'est choisi maintenant un travail ts... tss... Policier ? Tss... tss... Mais il ne peut rien lui dire : Ganev est déjà grand et il a son caractère ! Sa mère tout craché.
Lui-même on l'appelle Aryeh Dreckman[153]. Que faire ? C'est son métier. Un métier comme les autres. Il faut bien que quelqu'un fasse ce qu'il fait, pas vrai ? Il y a bien l'odeur. L'odeur

[152] *Shad'hen* (pl. s*had'honim* ; hébreu et yiddish) : agent matrimonial.
[153] Dreckman (yiddish) : l'équivalent en français serait Lemerdeux.

qui colle. L'odeur qu'il chasse. L'odeur qui l'imprègne, et qui le poursuit, et qui, les nuits, l'étouffe ! Et, le pire, qui fait se boucher le nez aux gens quand, le vendredi soir, il entre dans la synagogue. Mais quand on est pauvre on s'habitue même à certaines odeurs.
Eh oui, tout allait presque normalement chez lui tant qu'il était pauvre. A présent il est riche. Et qu'est-ce qu'il en a ? Kasztan s'est vite rassasié d'avoine pure. Et ses enfants de viande. Même, depuis qu'ils en mangent, ils sont moins polis avec lui ! C'est à n'y rien comprendre. Avant-hier pourtant, grâce à l'argent, il a eu une satisfaction. Il a donné une grosse somme à l'homme de la 'Hevré Kadishé pour qu'il attelle son Kasztan au corbillard. Les gens disaient : "C'est le Kasztan de Aryeh Dreckman qui mène le premier Juif décédé du typhus au cimetière !"

22 mars 1942

Grand émoi ce matin à la garde. La Bahnpolizeï[154] a arrêté un trafiquant d'or. Un goy qui descendait du train de Varsovie. Un quart d'heure à peine après, Andrzej vient me trouver : "Le gars a craché le morceau. Les pièces d'or sont pour des Juifs du ghetto."
Le goy ne doit pas accuser à la légère. Ses dires vont être vite contrôlés. Il faut tout de même une certaine audace pour se lancer, au ghetto, dans un tel trafic avec l'extérieur ! Peu importe qui c'est, tout le monde va trinquer dans une affaire pareille. La Gestapo va nous le faire payer cher. Mais... je peux peut-être faire quelque chose ? Prévenir quelqu'un ? Encore faut-il que je trouve un prétexte pour m'absenter du travail.
"File et reviens vite – répond Andrzej à ma question muette – je prends une loco. S'il y a du grabuge je dirai que nous sommes partis pour un essai."
Je m'efforce de ne pas courir. Je suis tendu au point qu'au portail je montre mon Ausweis ! A présent à qui m'adresser ? On dit que le Secrétaire Général du Judenrat, Tzvi Belko, est probe. L'un des rares à être resté intègre. "C'est dommage qu'il soit incorruptible" – soupirent certains. Je fais irruption dans son bureau. "Vous ne me connaissez pas..." "Si. J'ai entendu parler de votre père. Et... j'ai des cousins à Szczucyn." Je suis donc en famille. Je lui raconte l'histoire. Il a l'air soucieux. "Je vois de quoi il s'agit" – me dit-il.
Au retour Andrzej, d'un petit coup de sifflet de locomotive, me fait comprendre que tout va bien. On peut faire dire n'importe quoi à un sifflet de loco... Je repense à celui de Sacha dans l'échalon de 'Kharkov.
Pourquoi est-ce que Belko m'a dit : Je vois "de quoi" il s'agit et pas "de qui" il s'agit ?

23 mars 1942

L'événement central de la journée d'hier n'a pas été l'affaire des pièces d'or mais la rencontre avec monsieur Tzvi Belko. L'accueil, la façon de m'écouter, de poser des questions ont

[154] *Bahnpolizei* : police des chemins de fer.

éveillé en moi spontanément un courant de sympathie. Est-il possible que cela soit réciproque ? Il m'a serré la main très fort. Je suis certain que papa serrait ainsi la main de ses amis proches.

24 mars 1942

Grande beuverie aujourd'hui chez les affreux de la Bahnpolizeï. Ils sont joyeux. Ils sont en fête. Ils chantent ″Lili Marleen″ à tue-tête. La prise d'avant-hier les mènerait, paraît-il, vers de gros poissons... Et d'entonner une marche martiale que je ne connais pas : ″Die Fahnen hoch... "[155]

28 mars 1942

Ce matin les policiers de la gare ont eu de l'avancement. Ce soir ils partent tous sur le front de l'Est. Dans la guerre des polices le pot de fer est resté plus fort que le pot de terre.

4 avril 1942

Tzvi Belko m'arrête dans la rue. Il passe familièrement son bras sous le mien et m'entraîne vers son bureau. En route il me demande de lui décrire ce qu'a été pour moi l'avènement du Front Populaire en France. Il est historien et cela l'intéresse. En quelques phrases, je lui raconte qu'en fait je suis passé à côté de cet événement. En revanche, côtoyant Gustave, j'ai presque connu ″l'autre côté de la barrière″. Nous sommes arrivés. ″Nous reparlerons de ton ami Gustave″, me dit-il avant d'attaquer l'affaire de l'or.

Les précieuses pièces étaient pour Yoshé Weiss et Tuvia Zamkow. Artisans-bijoutiers, ils travaillent pour le Judenrat. Ils fabriquent des bijoux qui servent à soudoyer notre Gestapo. Qui, elle, a fourni le sauf-conduit au type de Varsovie. Ce goy se fournit en pièces d'or chez les hommes de la Gestapo de la capitale. Qui, eux, se les procurent en rançonnant le Judenrat local. Les policiers, les naïfs, ont cru pouvoir coincer les pontes de la Gestapo ! Ils ont payé. Et nous ? L'intérêt des SS était d'étouffer l'affaire. Heureusement. Sinon le ghetto aurait payé les pots cassés. Dieu merci, j'ignorais m'être fourré dans un tel bourbier. ″ Quand tu auras envie de bavarder viens me voir.″ Il a encore un peu de vrai thé... Je ne demande pas mieux. Avec Louba nous vivons toujours très repliés sur nous-mêmes. En dehors de Leïb que je rencontre de temps à autre dans la rue, nous ne voyons personne. Je retournerais volontiers chez Tzvi.

15 avril 1942

Le cordonnier de Minsk ! Qui se rappelle encore ce quidam descendu du train avec une galoche à un pied ? Ce fonctionnaire soviétique qui s'occupait des écoles et du théâtre ? Il vient de passer dans la rue sous bonne escorte : deux policiers et un SS.

---

[155] *Die Fahnen hoch* : premiers mots de « *Horst Wessel Lied* », hymne national-socialiste.

Personne n'a jamais compris pourquoi il ne s'est pas enfui à l'aube du 22 juin 1941 comme tous les civils soviétiques avec leur armée en débandade. Mais comme il est resté, il a bien fallu qu'il entre au ghetto. Sans famille, ami avec personne, sans attache avec quiconque, il vivait parmi nous en étranger. Et comme haut fonctionnaire soviétique, dans l'angoisse perpétuelle d'être arrêté par la Gestapo. N'osant pas aller travailler, il a été pris en charge par le Judenrat. Les policiers sont allés directement à sa cache. Qui l'avait dénoncé ? On ne peut pas savoir. Ou peut-être on ne le veut pas ?

17 avril 1942

Un cheminot vient vers moi. ″C'est toi Yossef ? — Oui. — Quel est le prénom de ta mère ? — Rivtzia. — Elle te fait dire qu'elle va bien. Je lui ferai savoir que je t'ai vu.″

Un train commence à rouler à contre-voie. L'homme saute sur le marchepied.

Il a fallu que les Allemands soient là pour que maman cesse d'aller ″mieux″. Pour aller, enfin, bien.

18 avril 1942

Depuis l'affaire de l'or, j'ai revu Tzvi Belko trois fois. Trois longues conversations. Nous avons découvert que par le biais de nos familles nous sommes pour de bon des parents éloignés. La femme de son cousin serait la sœur de mon oncle, le mari de ma tante Zina, la dentiste. De celui dont on ne parle jamais dans la famille. De celui qui est décédé dans un hôpital.

Mais le plus important reste tout de même que notre sympathie personnelle réciproque se confirme de plus en plus. Est-ce que Tzvi pourrait devenir pour moi un véritable ami, comme ’Haïm ? Qu'est-ce qui pourrait y faire obstacle ? La différence d'âge, dix ans ? Non. Ce serait plutôt le sentiment d'infériorité que je ressens devant lui. Parce qu'il a été professeur au lycée hébreu Tarbuth et qu'il a écrit une thèse de doctorat. Et le sujet de la thèse n'arrange rien : ″Les orphelins fuient-ils les études ?″ Je me sens visé et je n'ai aucune envie de me reposer la question restée sans réponse depuis dix ans.

J'ai l'impression qu'il sait à quoi s'en tenir là-dessus et probablement mieux que moi. Le regard clair, le sourire franc, Tzvi m'interroge sur la France, sur les Français et leur vie, et me fait parler comme je ne l'ai jamais fait. Et c'est vraiment extraordinaire : j'oublie que j'ai affaire à un “savant” et découvre que moi aussi je sais analyser un événement bien mieux qu'à l'époque où je rédigeais la rubrique des faits divers dans le journal du Hashomer sous la houlette de Itz’hak Pozniak. Je prends la mesure de ce que m'a apporté la lecture. Celle de dizaines et de dizaines de livres et aussi celle, quotidienne, des journaux.

D'ailleurs nos conversations ne sont jamais à sens unique. Il me parle de son travail qui est très dur. Il a beaucoup de mérite à ne pas avoir été éclaboussé par le poste qu'il occupe. Il côtoie énormément de monde, il voit de très près toutes sortes de choses, souvent pas très

belles. J'ai l'impression que ça lui manque de ne pas pouvoir ″penser à haute voix″ devant quelqu'un. Peut-être a-t-il trouvé en moi la caisse de résonance qui lui convient ? Il est manifestement content de mes visites. Et moi alors !

24 avril 1942

Voilà un mois que le ghetto vogue sur une mer d'huile. Mais aujourd'hui 'Kharkov est de nouveau à nous ! Mes cosaques !

5 mai 1942

Dans l'aile gauche de la Grande Synagogue[156] est installée la Soupe Populaire. Dehors piétine une foule immense. Mais pour entrer les gens, une gamelle à la main, se rangent en une file qui avance sagement.

De la porte, j'aperçois plusieurs filles devant de grandes marmites. Notre Féla aussi est là. Armée d'une louche elle distribue les rations. ″Bonjour Reb Ye'hiel, comment va votre dos aujourd'hui ?... Bonjour Malka. Et cette jambe ?″ Chacun a droit à un petit mot personnel. Et surtout, elle prend soin de remuer constamment le contenu de la marmite.

Pas le moindre désordre. Pourtant, trois mille repas servis par jour, trois mille personnes. Je les regarde : peu de visages connus. Des réfugiés pour la plupart. Quelques-uns seulement s'installent devant les tables à l'intérieur. On a hâte de quitter ce ″club″. On a sa fierté. Tant qu'on est dehors on bavarde, comme si on était là par hasard. On a pris soin de cacher la gamelle sous le manteau. Une fois servi, on rentre vite chez soi.

6 mai 1942

J'étais content hier de ne pas voir un seul mendiant à la soupe populaire. Les choses n'ont pas changé à Grodno. Les ″pauvres″ et les nécessiteux, comme on appelle par pudeur les mendiants, ne tendent toujours pas la main dans la rue. Ils continuent à avoir leurs jours de visite et leur tarif personnel. Ils viennent chercher leur dû.

Leur caste est toujours aussi fermée. Son entrée est sélective et surveillée par les membres eux-mêmes. On n'y est admis qu'avec un certain quota de malheurs, parmi lesquels l'infirmité, surtout celle de naissance, est la plus appréciée. Mais quand quelqu'un y est agréé, la société, par un contrat non écrit, se doit de lui fournir un subside honnête et suffisant. C'est la seule couche sociale de notre communauté dont le ghetto n'ait pas bouleversé la vie.

20 mai 1942

[156] Voir la photo aérienne de la Grande Synagogue (> Galerie de photos, la dernière) et sa location sur le plan de Grodno (> Galerie de photos 1ère), n°3.

Cinq ? Six ? Combien sont-ils à s'être échappés de l'enfer ? A être parvenus, de Lida, jusque chez nous et à avoir réussi à s'infiltrer dans l'abri de notre ghetto.
La casquette rabattue sur le front, des lunettes à monture d'écaille sur un nez busqué, des vêtements beaucoup trop larges pour lui. On ne voit rien de tout cela. On ne voit que le blême du visage. Et on n'entend que la voix incolore, sans une larme, qui raconte à Tankus, le boulanger. Elle raconte la fosse qu'on creuse, l'attente au bord de la tranchée, les mitrailleuses qui aboient, la chute. Elle raconte l'air frais de la nuit respiré sous un amoncellement de corps rigides. La plaie du bras et celle de l'oreille. La longue marche. L'homme soupire. Dans le shtetl près de chez eux ça a été encore pire. Pire ? - demande Tankus. Oui, pire. Les gens pieux ont refusé de creuser la fosse. C'était le 9 mai. Le 9 mai était un shabbath ! Le shabbath on ne travaille pas. Le shabbath, on n'enterre pas un Juif. Les SS les ont abattus un à un. Tous les Juifs du shtetl. Quel shtetl ? demande Tankus. "Szczuczyn." Une voix d'outre-tombe.

La valise est ouverte. Les chaussettes de laine et le cache-col chaud. Les "gatkess"[157] et le saucisson sec. Qui les y mettra ? Chez nous une valise est toujours ouverte. Qui les y mettra quand il faudra partir ?
Maman ! Rivtzia …

23 mai 1942
Je commence à mieux connaître Tzvi Belko. Travailler au Judenrat ! C'est ça qui le ronge. Il sait qu'on le craint. Il croit qu'on le déteste. Et il s'imagine que certains le méprisent.
Pourtant il essaie d'être droit, intègre. Il se contente du minimum pour lui-même. Oui, il sait, il y a le thé … Mais c'est la seule chose qui le calme quand il est tendu par le travail. Pour préserver les petits, les faibles il faut être partout, avoir l'œil sur tout. Et prendre de plus en plus de responsabilités. Des vautours qui planent au-dessus ou des hyènes qui rôdent et se faufilent entre les jambes, il ne sait pas qui est plus dangereux.
Son métier est d'éduquer des enfants. Et le voilà, berger d'un troupeau de moutons, à lutter avec un bâton contre une bande de loups. Il lutte. Il court. Encore, il n'a que le front à garder. Comment fait-il, Yoshua Suchowlanski, le responsable des finances, qui a pris sur lui de protéger les ailes et les arrières !
Lui, Tzvi, lutte, se bat, se débat. Mais qu'en serait-il si, pour calmer les carnivores déchaînés, il fallait commencer à leur jeter en pâture des bêtes de son troupeau ?
Voilà ce que m'a raconté aujourd'hui Tzvi Belko pendant que nous dégustons une tisane innommable – son thé.

[157] *Gatkess* (yiddish) : caleçons.

24 mai 1942
Maman ! Maman ! Ai-je fait assez pour toi ?

25 mai 1942
On appelle Wiese l'Ange de la Mort, Mala'h Hamaveth. Ce soir au portail j'entends une femme dire de lui : " C'est un bel homme. "
Un homme peut-il être ange ? L'Ange de la Mort peut-il être un "bel homme" ? Au point d'émouvoir une fille juive du ghetto ?
Il y a de quoi se flinguer.

26 mai 1942
A 'Kharkov, c'est comme aux temps de Rouges et des Blancs : un jour moi, un jour toi. L'ennemi y est à nouveau. Mais pas pour longtemps j'en suis certain.

13 juin 1942
Le Judenrat fait procéder à une distribution de petits pois récoltés dans le cimetière. Aharon et Génia sont les héros du jour.

14 juin 1942
J'ai invité Tzvi plusieurs fois à venir à la maison. Il refuse toujours. Aujourd'hui il m'en a expliqué la raison. A sa façon, brutalement. Sa femme n'aime pas beaucoup sortir. Est-ce la sienne qui n'aime pas sortir, ou la mienne qui n'aime pas recevoir ? Je hausse les épaules dubitativement. Mais pourquoi ai-je tout à coup du ressentiment envers Louba ?

17 juin 1942
Il y a trop de visiteurs nocturnes dans le potager. Hier le Judenrat a engagé des hommes pour monter le guet.
Et aujourd'hui des gardes pour surveiller les guetteurs.

18 juin 1942
" J'ai passé ma matinée au Judenrat, m'annonce Louba quand je rentre. Ils voulaient que je paye des impôts sur mes revenus de la broderie ! " Un employé impertinent, un malappris quoi, lui aurait dit : " Les contrebandiers payent eux, alors pourquoi pas vous ?! " Grand scandale. Et le tapage qu'elle a fait ne devait pas être ordinaire : le grand patron des finances, Yoshua Suchowlanski en personne, pour la calmer, l'a fait entrer dans son bureau ! Une moustache à la gauloise, des lunettes cerclées de fer sur un visage large, très calme. " Il sait parler aux gens, lui ", me précise Louba.

" D'abord, a-t-il dit, il faut se garder de crier haro sur le contrebandier. " Parce que comment, sans lui, les gens du ghetto mangeraient, s'habilleraient, se chaufferaient, se soigneraient, en un mot vivraient ? Et même mourraient ? Parce que sans lui … Pour se faire enterrer il faut un linceul. Et sans le contrebandier d'où viendraient les linceuls ? Et notre ghetto est le seul endroit au monde où on a réussi à faire payer aux contrebandiers un impôt sur le revenu ! Il n'est que normal qu'ils s'acquittent de ce devoir. Et qu'ils aient droit à cet honneur : car leur profession est sinon honorable, du moins à honorer. N'est-elle pas indispensable au fonctionnement normal de notre société ?
Tout le monde chez nous paye des impôts. Louba est une artiste, c'est vrai mais même les artistes doivent payer.
C'est en la voyant convaincue seulement à moitié qu'il lui a demandé d'une voix basse et triste mais en même temps chaleureuse : " Louba – oui, il l'a appelée par son prénom – Louba, je vais vous énumérer mes dépenses et vous me direz à quoi je dois consacrer votre argent durement gagné. " Parce qu'il sait qu'elle ressemble à Rivtzia – qu'il a bien connue – et qu'elle ne gagne pas son pain d'une pichenette.
Son argent, veut-elle qu'il s'en serve pour satisfaire les exigences extraordinaires des autorités allemandes ? Ou, peut-être, pour corrompre la Gestapo et les fonctionnaires civils qui demandent des sommes énormes pour le moindre passe-droit ? Préfère-t-elle qu'il le consacre à payer à la municipalité allemande les impôts fonciers et mobiliers de toutes les maisons des deux ghettos ? Ou peut-être à leur entretien ou à celui des maisons de la Gestapo ? Ou à l'eau et à l'électricité ? Ou alors, à la contribution d'abris pour les Juifs qui arrivent des shtetls ?
A moins qu'elle ne désire qu'il le consacre à la création d'industries nouvelles ou d'ateliers d'artisans ? Elle peut aussi choisir entre l'aide sociale, l'orphelinat, la maison de vieillards, l'hôpital, les dispensaires, l'achat des médicaments au marché noir ? La paye du personnel du Judenrat ? Son salaire à lui, Suchowlanski ? Tant qu'à choisir, il lui propose encore la désinfection, l'enlèvement des ordures, la vidange des cabinets d'aisance … " Ce que je vous demande Louba, ce n'est pas un impôt. C'est votre quote-part dans la solidarité communale. "
Les seuls bénéfices qui échappent à l'impôt – lui a-t-il dit – ce sont les rançons que les policiers extorquent à notre population. On pourrait, à la rigueur, les imposer, mais ça serait une erreur. Ça serait les rendre kosher, conformes à la morale. Ça serait s'abaisser. Et quand on se baisse, on devient bossu.
Wowa, pendant tout ce temps suçait son pouce ou jouait avec une bulle de salive. Mais il n'a pas voulu s'en aller avant de faire un calin-calin sur la joue de monsieur Suchowlanski.
" Merci madame " a dit le caissier en tendant à Louba son reçu.

25 juin 1942

Il n'y a plus de sel à la maison. Je viens de rapporter de "l'autre côté" une livre de haricots secs. Je vais au "marché" pour les troquer. Je rencontre en route Leïb et je l'entraîne avec moi. Le marché se tient derrière la Grande Synagogue, à deux pas de la soupe populaire. On y trouve à vendre et à acheter, à échanger et à troquer, tout et n'importe quoi. Du pain et des oranges, du champagne et des lentilles, des louis d'or et des maillots de corps, des Ausweise vrais et faux, du tabac et des chaussures, de la vodka bien sûr, tous les jours, et du lait de temps à autre. Là, dehors, sous la voûte céleste, le mur de la synagogue faisant office de coupe-vent.

" Regarde ce petit vieux, cassé en deux qui veut vendre une tabatière en nacre ", me dit Leïb. L'homme en galoches sur pieds nus fait le tour de la place en proposant vainement sa marchandise. On le repousse, on le bouscule, on lui rit au nez. Un policier prend l'objet. Deux fois, trois fois, il ouvre et ferme la tabatière. Il s'assure qu'elle est bien étanche. Il l'empoche et, honnête, tend deux cigarettes. L'homme s'en empare et se dépêche vers la soupe populaire. Deux cigarettes, c'est le tarif du jour pour une gamelle de soupe. La sienne n'a pas calmé sa faim.

" Leïb, regarde ce gosse. " C'est le fils du docteur N. L'enfant, dix ans, peut-être douze, propose des dessous de femmes très beaux, très fins. La mère a honte de venir ici. C'est un article demandé, il y a des amateurs. Le gosse n'en est sûrement pas à son coup d'essai. D'une voix criarde, il vante la transparence, le velouté de son article. Il l'agite en l'air, il le renifle. Il présente le soutien-gorge tendu sur ses deux poings, puis la petite culotte et la combinaison. Ça devient vite une vente aux enchères.

On trouvait, par hasard, du sel à profusion. Pour mes haricots j'ai ramené du sel pour un bon mois.

2 juillet 1942

" Ma tête ! Quel mal de tête ! " s'est plainte Louba ce matin. Ce soir elle est prostrée avec plus de quarante de fièvre. Le médecin ne peut pas encore se prononcer. Ou n'ose pas.

3 juillet 1942

Je veille Louba. Elle est à peine consciente. Le médecin conseille d'éloigner Wowa. Je l'emmène chez tante Gruntzia.

5 juillet 1942

Des taches sont apparues… "C'est le typhus, confirme le docteur Lipnik. Une forme grave. " J'avais beau m'y attendre, je sens la terre se dérober sous mes pieds. Wowa devra rester au moins un mois chez Gruntzia. Qu'aurions-nous fait sans elle ? A la maison, Génia veut m'aider. Il n'en est pas question. C'est à moi de m'occuper de ma femme.

6 juillet 1942

Comment le typhus ? Pourquoi le typhus ? Pourquoi Louba, la plus solide de la maison ? Voilà quatre mois qu'il y a le typhus au ghetto et pourquoi maintenant, et justement Louba ? Pourtant aucun de nous n'a de poux. Ni nous ni les Landman, nos colocataires. D'ailleurs pour se procurer des tickets de pain, il faut un certificat de propreté de la station de désinfection. Chaque mois nous allons tous à l'établissement de bains de la rue Wilenska pour la visite.

17 juillet 1942

Le médecin est pour la première fois un peu rassurant. Mais "ça va être long". Le Feldwebel, responsable de mon atelier à la gare, a proféré des menaces très claires pour le cas où je ne reprendrais pas le travail immédiatement. Avant de partir le matin je laisse tout à portée de main de Louba. Je repense à Bertha avec sa jambe plâtrée.

20 juillet 1942

Aryeh revient du Judenrat. Pourquoi ne l'a-t-il pas eu plus tôt cette idée ? Ils sont si nombreux les pauvres et les malheureux, les infirmes et les orphelins, les vieillards et les nécessiteux. Il faut tellement d'argent pour s'occuper d'eux, pour les nourrir ! Il leur a dit au Judenrat qu'il veut donner beaucoup, beaucoup d'argent. Même tout l'argent qu'il possède. Même de l'or et des dollars. Il n'a pas pu voir monsieur le Président. Il était occupé. Mais ça ne fait rien, ils vont se réunir, ils en discuteront. Ils prendront l'argent. Que demande-t-il en échange ? Si peu, presque rien. Un peu, un petit peu de considération. Il veut être au Conseil d'Administration de l'orphelinat. " Êtes-vous d'accord monsieur Aryeh pour qu'on donne aux orphelins une cuillérée de marmelade au petit déjeuner ? " Il dirait oui. Il promet qu'il dirait toujours oui. Il ne s'opposerait jamais. Il la payerait même la marmelade. Il la ferait rentrer lui-même en contrebande. Et pour faire rentrer quelque chose en contrebande vous pouvez faire confiance à Aryeh.
" Êtes-vous d'accord, monsieur Aryeh Dreckman ? " Qu'on lui demande simplement. Simplement. Une fois.

25 juillet 1942

Trois semaines sans voir Wowa ! En revenant du travail je n'ai pas pu résister… Je suis entré dans la cour de Gruntzia et j'ai collé ma figure à la fenêtre. C'était l'heure de la sieste mais le petit s'est réveillé et m'a vu. Je me suis sauvé. Mais j'entends encore : " Papa ! Papa ! Veux maman ! "
Je n'ai rien dit à Louba.

26 juillet 1942

D'où viennent ces nouvelles ? Les Allemands déporteraient les Juifs de Paris ? Est-ce possible ? Le peuple de Paris aurait permis ? Ce qui est certain c'est que Laval " veut la victoire de l'Allemagne ". Il y a des salauds partout, et même chez nous. Mais ça compte-t-il un Laval pour toute une nation ? Un traître pour quarante millions d'habitants ?

28 juillet 1942

Notre Mariyé vieillit. Elle marche de plus en plus difficilement. Je la rencontre près du Schulef. " Je te l'avais bien dit Yossef, que monsieur Eiffel n'arriverait jamais chez nous. " Elle va s'en aller mais se ravise. " Hitler ! s'écrie-t-elle. Qu'il soit comme une lampe à pétrole : pendu le jour et brûlant la nuit. Et qu'au petit matin il s'éteigne ! "

30 juillet 1942

Paris ? Les Juifs de Paris? Les gens autour de nous réagissent à peine. Pour Louba et moi c'est différent. Paris est une partie de nous-mêmes.
Peut-on savoir à l'avance ce qui est bon dans la vie ? Si nous étions restés à Paris serions-nous en train de rouler dans un convoi vers l'Est ?

1er août 1942.

Nous avons chez nous Wiese et le typhus et nous en sommes préoccupés à tel point que nous oublions presque qu'il y a la guerre dans le monde et que des hommes tombent au front. Et ce qu'on rapporte de Varsovie ? On y parle d'une "réinstallation massive à l'Est". Les rumeurs les plus invraisemblables circulent sur ce que cela peut bien vouloir dire. Et que savons-nous au juste ? Que les Allemands sont enfoncés au cœur de la Russie ? Que le maréchal Rommel avec l'Afrikakorps a atteint la frontière égyptienne ? Que les troupes américaines sont en déroute dans le Pacifique ? Aussi tout de même que les Anglais se sont enfin décidés à bombarder Hambourg.

6 août 1942

Hier réunion extraordinaire au Judenrat. Aujourd'hui le ghetto la commente et en discute. On s'interroge et on s'échauffe. On cite, mot à mot, les interventions d'un tel ou d'un autre. Une tempête au Judenrat, une révolution en ville. Les pauvres et les riches, les commerçants et les trafiquants, les intellectuels et les peu lettrés, les employés et les ouvriers prennent position. On est "pour Aryeh" ou "contre Aryeh". Parce que c'est de cela qu'il s'agit. De la candidature d'Aryeh Dreckman au Conseil d'Administration de l'Orphelinat.
Aryeh prend la figure d'un Alfred Dreyfus.

7 août 1942

" Juifs, ne vous laissez pas marcher sur la tête " répète inlassablement près du Schulef un gosse qui propose aux passants des peignes fins pour épouillage.

8 août 1942

Je suis dans le bureau de Tzvi. Le sujet de réunion du Judenrat est trop brûlant pour que nous n'en parlions pas.

Aryeh – dit Tzvi Belko – tout le monde se trompe. Il est dans cette affaire un petit pion qui ne compte guère. Ce qui est important c'est que pour la première fois, sous pression de cet événement, le Président a été obligé de découvrir son jeu. " Aujourd'hui l'Orphelinat, demain le Judenrat " – a-t-il tonné. Admettre ce méprisable personnage parmi nous ? Octroyer une parcelle de notre pouvoir à un individu pareil ? A un pauvre devenu riche ? Goethe a dit que la richesse est un fardeau léger. Lui, le docteur Brawer, se permet de reprendre le grand Goethe : léger pour un riche. Un pauvre, sous son poids, s'effondre et perd la tête. A en demander plus, et plus, et encore plus ! Est-ce que nous voyons cet homme parmi nous le jour où il faudra dresser la prochaine liste d'otages à fusiller ? Parce qu'il ne faut pas se faire d'illusions, nous en aurons sûrement d'autres à fournir sous peu. Et attendez, jusqu'à maintenant on ne nous a jamais demandé plus de cent noms à la fois. Mais les nouvelles de Varsovie sont mauvaises, très mauvaises. Il ne peut pas en dire plus pour le moment. On ne sait pas ce qui nous attend.

" Et certains d'entre vous, dit encore Brawer, ont déjà bien assez de problèmes de conscience avec quelques otages.Vous vous représentez la populace avec nous autour de cette table ? Qu'est-ce qui se passera au moment où on commencera à lancer les noms pour la liste ? " Lui, l'Obmann, le Président du Judenrat, l'entend déjà : " On devrait y inscrire l'avocat Z. et peut-être aussi le docteur T. ! " Et qu'aurons-nous à y redire ? Quels arguments lui opposer quand je proposerai quelqu'un d'autre à leur place ? Et d'ici là qu'il claironne partout que le Judenrat fait du favoritisme et se laisse corrompre… Tant qu'il sera président, lui David Brawer, pas un Dreckman ne siégera autour de cette table !

Le haut front de Tzvi Belko est tout ridé. Dans le regard brille une flamme ardente. Rester ? Partir ? Chaque matin il se pose la question. Chaque jour il essaie de sauver ce qu'il peut de la civilisation d'Aryeh Dreckman.

9 août 1942

Je ramène Wowa à la maison. Ses premiers pas sont vers Zeidé Dov. Louba se mord la lèvre mais ne dit rien.

10 août 1942

Aryeh Dreckman est heureux. Il a une autorisation expresse, signée par le Président Brawer lui-même, de livrer chaque semaine de la marmelade et des pommes de terre à

l'Orphelinat et à l'Asile de Vieillards. Et sans avoir besoin de siéger au Conseil d'Administration ! Ça l'aurait ennuyé, beaucoup, beaucoup, d'y aller. A cause de son odeur.

19 août 1942

Louba me tend une convocation du Judenrat. Département de l'Industrie, mardi 23 août 1942 à 17 heures. Que peuvent-ils me vouloir ? Il est tard. Mais Tzvi doit être encore dans son bureau. J'y vais de ce pas.

" Oh, Abraham Lifszyc en personne ! C'est la signature de sa secrétaire. " Le grand patron de toutes les industries du ghetto. Plus riche, plus fort, plus influent que le Président Brawer lui-même. Celui – paraît-il – que les SS mépriseraient le moins. L'éminence grise du Judenrat. Tzvi ne peut pas savoir de quoi il s'agit. Un requin, dit-il. Il n'admet pas la moindre ingérence dans ses "chasses privées".

Que peut bien me vouloir un loustic de cette espèce ?

21 août 1942

Les Canadiens ont débarqué en Normandie ! Ils ont déjà pris Dieppe ! Le deuxième front est ouvert enfin !

Les Allemands disent, bien sûr, les avoir repoussés. Mon cul ! Menteurs ! Menteurs…

23 août 1942

Trois fauteuils de cuir autour d'une table basse dans une petite salle d'attente. Des tableaux aux murs. Une impression d'intimité. Pour me faire patienter – je suis en avance – une jeune femme très distinguée, m'apporte à boire. La première gorgée est affreuse. C'est chaud, noir, sucré, amer. Un vrai café ! A quand remonte le dernier que j'ai bu ? Il y a trois ans. Sur le zinc du buffet de la gare du Nord. Bertha, Suzette et 'Haïm étaient là aussi. Et ils ne m'ont pas permis de payer. " Revenez vite, on sablera le champagne …"

La secrétaire vient vers moi. Elle porte un tailleur bleu marine très chic à fines rayures blanches. Avec, à la boutonnière, un œillet rouge. Un œillet frais au ghetto est encore plus rare que le café. Monsieur Lifszyc est désolé ; il a été invité à aller d'urgence chez l'Obersturmführer[158] Erellis, le commandant de la Gestapo.

Il me recevra après-demain à la même heure.

24 août 1942

Andrzej me fait signe de le rejoindre sur la locomotive. Nous nous penchons sur la soupape de sûreté. " Yossef, j'étais à Treblinka pour ramener une loco en panne " – sa voix est éteinte. Il a vu, des collègues cheminots lui ont raconté… Il y a là-bas des

[158] *Obersturmführer* : équivalent d'un lieutenant.

bâtiments où on enferme des gens et on les étouffe avec des gaz. Après on brûle leurs corps sur des bûchers. Il a vu de loin de pauvres hères à étoile jaune qu'on chassait des wagons à bestiaux à coups de rafales de mitraillettes. Voilà un mois que des trains entiers arrivent de Varsovie. Des gens par milliers. 50 000 par semaine. 7 000 par jour. Il n'en reste même pas trace. Sur le coup je comprends mal ce qu'Andrzej m'explique.
Inutile d'inquiéter Louba. Je ne lui raconte rien.

25 août 1942

Abraham Lifszyc me parle sans me regarder. Ses courts doigts boudinés, presque sans ongles, tambourinent la plaque de verre qui recouvre son bureau de ministre. Des doigts pourtant qui ne vont pas du tout avec le personnage. Grand, le cheveu gris et rare, mais soigneusement peigné, il porte un complet croisé vert artichaut, élégant et sobre, avec cravate assortie. Il est d'un calme, d'une sérénité que le tambourinement rend doublement inquiétants. Un potentat ! Et pourtant je ne me sens pas intimidé. Je suis bien autrement intimidé par mon patron Andrzej.
L'usine de bottes ? Je connais ? De nouvelles machines arriveraient de Suède. Une nouvelle fabrication. Un nouveau développement. Les soldats des armées allemandes de tout le front oriental chaussés de bottes en feutre produites à l'usine de Grodno. Une usine de dimension internationale.
Une place de chef d'atelier m'y est réservée. Sécurité absolue pour toute la famille. Quoi qu'il arrive. Et il redit : *"*Quoi qu'il arrive.*"* Salaire important. Et… et toutes sortes de possibilités. Je dois me présenter au travail le … – il consulte un calendrier, l'index boudiné monte la colonne des jours – le jeudi 1er septembre. " Merci Monsieur. Je vais réfléchir. "
Aurait-il blêmi ? En tout cas il enrage, c'est certain. Suis-je fou ? Ou idiot ? " Tu veux vivre ? Crétin ! " Est-ce que je sais seulement combien un homme intelligent payerait pour avoir cette place ? " Fous le camp ! " Et avec un haussement d'épaules : " Réfléchis. " Et pour finir : " Ces recommandations !… "
Je ne pouvais pas lui dire, de but en blanc, que je préfère travailler avec Andrzej qu'avec lui. Il n'aurait sans doute même pas compris.

26 août 1942

Pendant sa maladie, Louba a perdu tous ses cheveux. Plus de chignon. Elle est chauve et porte en permanence un fichu sur la tête.
Wowa en jouant a failli aujourd'hui le lui arracher. Elle a poussé un cri aigu et le petit, pris de peur, s'est mis à pleurer.

27 août 1942

" Qui t'a pistonné ? " C'est la première question de Tzvi. " Aucune idée, Tzvi, mais alors vraiment aucune. " Mais cette convocation m'en rappelle une autre reçue il y a de ça … voyons ? oui, une douzaine d'années, quand au Conseil du Consistoire on m'avait proposé de m'occuper de l'entretien de tous les bâtiments des œuvres sociales.
" Tzvi, pourquoi est-ce que Lifszyc insiste tellement sur la sécurité quoi qu'il arrive ? " Belko s'assombrit. On "réinstalle à l'Est" les Juifs de Varsovie. Nous on est inclus dans le III^{e} Reich. Varsovie, elle fait partie du Gouvernement Général. Mais tout de même… Des développements sont à craindre. Ou du moins à prévoir. Pour parer à toute éventualité. Les gens du Judenrat affirment avoir la parade "tous azimuts". Même si des menaces sérieuses surgissaient un jour. Ils prétendent avoir aussi l'accord de la Gestapo. Nous rendre effectivement indispensables à l'industrie de guerre allemande. Voilà leur contre-attaque surprenante ! Et ils vont loin. Des dizaines et des dizaines d'ateliers et d'usines à ouvrir, à développer et à agrandir. Prochainement. Dans les semaines et les mois à venir. La production des bottes à doubler. Faire apprendre à nos hommes un métier, organiser des cours d'apprentissage accéléré. Dans les usines nouvelles ils seront à l'abri de la réinstallation. Pour les trois grands du Judenrat, "l'industrie nous sauvera" n'est pas un vain slogan. Ils y croient pour de bon. D'ailleurs, demandent-ils, y a-t-il une solution de rechange ?
"Et toi Tzvi ?" Belko prend son temps pour répondre. Il me regarde droit dans les yeux. Il pèse ses mots. "Tu sais bien Yossef que je suis pessimiste de nature." J'ai froid dans le dos.

28 août 1942
La boutique-atelier dans le fond de la cour est toute petite. Trois couples attendent dehors sans se regarder. Les trois femmes portent des fichus sur la tête. " Ce n'est pas pour moi. C'est pour Wowa "– Louba a quelques remords de conscience. Le dépense, pour notre budget est importante : nous attendons notre tour pour choisir une perruque pour Louba.

29 août 1942
Encore un message du Judenrat. Louba me le tend quand je rentre du travail. C'est Tzvi qui veut te voir. Ça doit être urgent, parce que jamais jusqu'à présent il n'a usé de ce procédé.
Il a des remords mon ami. Avant-hier, dit-il, il s'est lancé dans un topo général qui n'avait rien a voir avec le problème immédiat. Ce n'est pas son habitude de donner des conseils mais il a le devoir de me prévenir. Je ne dois pas répondre "non" à Lifszyc à la légère. La fabrique de bottes est considérée comme un des endroits les plus sûrs.
Il faut aussi que je prenne bien en considération les "possibilités" dont Lifszyc m'a parlé. Dans le département de l'industrie tout est "organisé". Ainsi l'usine pille le Judenrat :

l'embranchement des câbles électriques est fait avant l'installation des compteurs, de sorte que la direction ne paye pas un sou de courant. Quand les camions allemands apportent le feutre et le cuir, 20% de la marchandise sont détournés d'office pour les mêmes. C'est exact, ce n'est que du demi-brigandage parce qu'ils sont obligés d'en ristourner la moitié à la Gestapo. L'exemple venant d'en haut, il est parfaitement admis qu'un chef d'atelier subtilise quelques paires de bottes par mois, un piqueur quelques paires de chaussures et un coupeur quelques belles peaux. Et que je ne dise surtout pas que c'est du vol ! Qui vole-t-on ? Le Judenrat ! Qui est-ce le Judenrat ? Nous-mêmes. Peut-on se voler soi-même ?
Et que je n'oublie pas qu'avec le produit de vente d'une seule paire de chaussures une famille peut vivre pendant au moins deux mois ! … " Vois-tu, Yossef, la société d'aujourd'hui, celle du ghetto, n'est pas celle d'avant-guerre. Ainsi avant…"
Quelqu'un est entré dans la pièce.

30 août 1942
Je vais voir la secrétaire d'Abraham Lifszyc. Aujourd'hui elle porte une robe moulée en velours couleur carmin exsangue, avec un décolleté très discret. Au cou une chaînette avec une perle. Une seule. Blanche.
Ma réponse à son patron est non.

1er septembre 1942
Quatre pans de murs, bien enracinés, se dressent vers le ciel, noircis, calcinés. Voilà ce qui reste de la maison de Shlomo au 36, rue Peretza.
Sur l'un des murs on aperçoit, à travers le trou béant d'une fenêtre, accroché à mi-hauteur, un bout de cheminée, miraculeusement intact, avec dessus du papier peint à fleurs violettes, délavé. Mais les violettes ne sont pas fanées. Elles ont résisté au soleil, à la pluie, à la neige. En s'approchant on peut même distinguer les cinq pétales de chaque fleur ! Des petites fleurettes à l'épreuve du temps. Humbles, minuscules violettes ! Le Créateur Tout- Puissant aurait-il donc élu une plante pour la rendre impérissable ? Alors pourquoi une si petite ? Mais qu'avez-vous donc fait, ô violettes immortelles, pour perdre votre senteur si fine, si délicate, votre senteur à vous ? Tout autour ne règne qu'une odeur de brûlé. Insidieusement, interminablement, depuis trois ans, elle suinte de tous les joints de briques.
Le vent, chaque fois qu'il vient dans le quartier, essaie de la chasser en s'engouffrant dans les ruines avec un hurlement de rage. Mais il n'y peut rien, le vent. A quelques mètres du sol pointent dans le vide trois bouts de rails : les barres de soutènement du balcon de Shlomo. Ce sont elles qui accrochent les rafales. C'est autour d'elles que s'enroulent bourrasques et tourbillons, en gémissant de douleur. Personne n'aime ces barres.

Auraient-elles donc quelque chose de maléfique ? Chacun, quand il passe dessous, baisse instinctivement la tête.
Le 1er septembre 1939 une bombe allemande tombée sur la maison les a sorties de leur fourreau de mortier. Depuis, elles pointent, arrogantes, menaçantes. Elles attendent, sans impatience, leur heure de servir.
Aujourd'hui, 1er septembre, est leur jour de fête.
Notre odeur ? – chantent les violettes dans le vent – Mais vous êtes donc naïf, notre bon monsieur ! Nous sommes des violettes de Parme !

3 septembre 1942

Zeidé Dov est décédé avant-hier. On l'a enterré l'après-midi même. Grand-mère Révéka reste assise inerte, sur une chaise. Elle n'a plus pour qui se lancer dès le matin dans le grand voyage de la journée. Génia et Aharon sont repartis dans leur potager. On ne peut se permettre de s'asseoir pour "shiv'ah"[159]. Il faut vivre. Et le ghetto attend les patates. Féla cherche du travail. A la maison, à la soupe populaire il n'y a que des vieux. On meurt trop vite à ces âges-là. Elle veut vivre et rire et aimer.
Wowa ne comprend pas pourquoi des hommes avec des bottes en caoutchouc sales sont venus emporter Zeidé Dov. C'était son copain. Son premier copain.

4 septembre 1942

Je dis à Leïb que Zeidé Dov est mort. Les médecins ont perdu leur latin avec cet homme. Fauché en pleine santé, une fois paralysé il n'en finissait pas de mourir.
"Aurait-il reçu la visite du diable ? " me demande-t-il. Je le regarde d'un œil incompréhensif. " Toi, le Français, tu ne connais pas la nouvelle de Guy de Maupassant ? " Et de me raconter l'histoire d'une petite vieille que sa garde-malade (la Rapet, précise-t-il) a fait mourir de peur en cinq secs en se déguisant en diable, avec un drap et un balai. Je découvre une facette inconnue de Reizer. Il connaît les auteurs. Il m'en bouche un coin. Et je suis un tantinet vexé …

7 septembre 1942

Féla n'a pas les deux pieds dans le même sabot. Elle travaille déjà en dehors du ghetto. Sa mère lui a rallongé son manteau avec de grands pans de tissu. L'hiver n'est pas encore là, mais ça permet de coudre des poches intérieures supplémentaires. Travailler dehors et ne pas faire de contrebande, ça serait un acte antisocial.

10 septembre 1942

[159] *Shiv'ah* : sept jours de deuil pendant lesquels on « s'assied », c'est-à-dire qu'on ne sort de la maison que pour aller à la synagogue.

A ma demande, Tzvi a essayé de découvrir qui est intervenu en ma faveur auprès du monarque Abraham Lifszyc. Il a échoué, comme il s'y attendait. L'homme aime s'entourer de mystère. En revanche, au cours de son enquête, il appris, tout à fait par hasard, qui m'avait pistonné dans le temps au Consistoire : le père de Lounia ! Ainsi donc elle avait essayé par tous les moyens à sa disposition de me retenir à Grodno… Je suis ému. Tzvi ne me demande pas d'où je connais cet homme et ne semble même pas voir mon trouble.
" Cet industriel est encore plus riche aujourd'hui qu'avant guerre. Il est au mieux avec Lifszyc. C'est encore lui peut-être. "
Lounia veille…

12 septembre 1942

Féla travaille dans une petite usine de sous-vêtements destinés à l'armée allemande. Deux ou trois fois par semaine elle rapporte de longues bandes de flanelle enroulées autour de sa taille. Un article très recherché dans le ghetto.

19 septembre 1942

Demain, c'est la veille de Yom Kippour. Un à un je vois sortir des Juifs orthodoxes de leur synagogue secrète. Ils ont l'air soucieux, c'est vrai, mais apparemment le ghetto n'a pas changé leur vie plus que celle des "pauvres".
Ils étudient la Thora et travaillent en respectant le shabbath (où, mon Dieu, trouve-t-on, par les temps qui courent, un travail qui permette de respecter le jour du Seigneur ?). Ils prient et ne renoncent pas à la kashruth la plus stricte. Eux seuls et le Seigneur savent comment on y arrive. Leurs enfants sont aussi assidus dans leurs classes clandestines qu'ils l'ont été dans leurs écoles de Yavneh et Beith Yaccov[160] avant cette guerre.
Les hommes de l'Agoudath Israël[161] vivent et étudient, prient et n'ont pas peur. Ni de Brawer ni de Wiese. Les Polonais et les Russes, les Allemands et, sans doute nous aussi qui nous prétendons Juifs, ce ne sont pour eux que gens de passage. Ils font confiance au Tout-Puissant. "HaMeschya'h"[162] peut arriver à tout moment.
Mais demain c'est la veille du Jour du Jugement. C'est pour cela qu'ils tremblent.

20 septembre 1942

Aryeh et son cheval Kasztan continuent leur va-et-vient. Dans leur grande citerne avec les excréments, dans des récipients hermétiques, ils transportent toujours des médicaments ou des dollars, de l'or ou du tabac, du cognac ou des pierres précieuses. Le

[160] Deux écoles où avant la guerre n'étaient admis que des enfants de Juifs orthodoxes.

[161] Association orthodoxe fondée au début du XX[e] siècle, dont les membres voient dans la *Thora* et la tradition la base de l'existence et de l'éternité du peuple Juif. Ils sont partisans d'un État théocratique fondé sur la *Thora*.

[162] *Ha-Meschya'h* (hébreu et yiddish) : le Messie.

Judenrat a besoin de tout cela. Pour payer les rançons, nourrir les gens, soigner les malades. Pour sauver des Juifs.
Le risque est gros et aucun charretier ne veut le prendre. Même pour une commission double. Aryeh, lui, continue. Il a besoin de beaucoup d'argent pour payer tout ce qu'il livre aux orphelins et aux vieillards.
C'est aujourd'hui Yom Kippour ; Aryeh est à la synagogue. Il met son taleth. Le gabaï[163] vient lui chuchoter quelques mots à l'oreille.
Que se passe-t-il, mon Dieu ? Aryeh, les rouleaux de la Thora serrés contre sa poitrine est à la droite du chantre qui entonne "Kol nidrei"[164]. C'est la première fois qu'il accède à cet honneur ! Mais l'odeur ? Aryeh-l'Innocent, qu'est-elle devenue ton odeur ? Personne ne renifle !

15 octobre 1942

Nous nous sommes habitués aux Allemands, au ghetto, à la promiscuité. Même à la Gestapo. Nous vivons. Mal, mais nous vivons. Il faut croire qu'on s'habitue à tout du moment qu'on peut vivre. Je suis sur les locomotives. Chaque soir je rapporte au ghetto du manger ou des effets. Louba brode. Wowa grandit. On s'est habitués. On vit. On suit les communiqués. L'Afrique, le Pacifique et, bien sûr le front russe. On ne voit pas de fin à cette guerre. On ne voit pas de fin à notre ghetto. Mais on vit.
Personne n'envisage sérieusement de quitter le ghetto. Pour aller où ? Ici on travaille. Ici on vit. L'hiver dernier – était-ce en janvier ou en décembre ? – il y a bien eu un petit bouillonnement. Des messagers seraient passés en ville. On citait des noms. Yaccov Leizerovitz pour le Beitar. Tossia Altman et Morde'haï Tenenbaum pour le Hashomer. D'où venaient-ils ? De Wilno affirmaient certains. De Bialystok certifiaient d'autres. Ou même de Varsovie ! Que prêchaient-ils ? La résistance. Dans le ghetto même. Au dehors, avec des partisans. S'armer – clamaient-ils. Partir chez les partisans ? S'armer ? Prendre des risques ? Mettre en danger toute la communauté ? Une liste d'otages est vite dressée ! Du calme et de la pondération ! On travaille. On vit. Ne faisons pas sortir le loup du bois. Les conseils du Judenrat ont paru à tous judicieux.

16 octobre 1942

A vrai dire, je ne suis pas très à l'aise. Je repense à certaine résolution d'il y a … d'il y a… voyons, trois ans déjà ? Est-ce possible ? Oui, c'était le jour de la chute de Varsovie. En automne 1939. En septembre plus exactement. Combattre ! Se battre ! Et qu'est-ce que je fais ? Rien. C'est-à-dire que je fais comme tout le monde : je me débrouille. Le ghetto ! Le ghetto, c'est moins terrible qu'on aurait pu le craindre ! On n'est pas à Varsovie, chez

[163] *Taleth* (hébreu et yiddish) : châle de prière. *Gabaï* : administrateur de la synagogue.
[164] *Kol nidrei* (hébreu), « tous les vœux » : premiers mots de la prière ouvrant l'office du soir de *Yom Kippour*, le Grand Pardon.

nous à Grodno ! Aujourd'hui, par exemple, j'ai passé en fraude dans les poches intérieures spécialement aménagées dans le bas de ma capote, un litre de lait (pour Wowa), un kilo de riz (là une moitié pour nous, [là] une moitié à revendre) et quelques écheveaux de fils à broder (pour Louba). J'ai passé le tout en fraude au contrôle du portail et j'ai gagné ma journée et celle de ma famille ! Que demande le peuple ? Est-ce être un "velléitaire grotesque" que de penser à son propre fils ? A sa femme ? Il faut bien vivre et la guerre se terminera bien un jour.

17 octobre 1942

Des "camps de travail". On nous enverrait dans des camps de travail ! La nouvelle vient d'arriver comme un boulet de canon. Alors comme les Juifs de Varsovie ? Non, ce n'est pas possible eux n'étaient pas productifs.
Heureusement, une fois de plus la raison, celle du Judenrat, calme les esprits. Est-ce qu'on ne travaille pas chez nous pour l'armée allemande ? Et justement nous nous proposons de développer l'industrie qui existe et même de créer des unités nouvelles ! Nous allons investir, nous le Judenrat. N'est-ce pas une preuve que nous n'avons aucune inquiétude pour l'avenir ? Et n'est-il pas logique de nous rendre de plus en plus indispensables à la Wehrmacht ? Et à ceux qui soulèvent des objections nous disons : indiquez-nous un meilleur moyen de sauver nos femmes et nos enfants !

18 octobre 1942

Je voudrais bien voir Tzvi. Mais depuis plusieurs semaines son bureau est toujours plein de monde. Il n'est plus le même le docteur Belko. Amaigri, les joues creusées, les yeux enfoncés profondément dans leurs orbites. Et cette fièvre dans le regard !
Aujourd'hui il a trouvé juste le temps de me demander si mon laissez-passer est bien en règle. Bien sûr qu'il est en règle.

19 octobre 1942

A l'hôpital militaire où il travaille – me dit Leïbélé Reizer – on a besoin d'un mécanicien d'entretien. La place est excellente. Deux heures de boulot par jour. Le reste du temps on peut bricoler pour son propre compte. Il peut m'avoir ce poste. Mais je ne veux quitter ni mes locomotives ni surtout mon patron. Je le dis ouvertement à Reizer. Il semble apprécier ma franchise et mes motivations.
Je suis content qu'il m'ait proposé cette place. N'est-ce pas la preuve qu'il ne me garde pas rancune pour l'invitation refusée ?

28 octobre 1942

A la gare il y a une telle presse que le Feldwebel responsable du matériel roulant nous oblige souvent à travailler la nuit. Je renoncerais très volontiers au salaire double et à la nourriture qu'on m'apporte à une heure du matin pour ne pas rester trente-six heures absent de la maison. C'est long, trente-six heures sans voir Louba et le petit. Louba dit que je finirai par ne pas le reconnaître.
J'arrive presque à regretter de ne pas avoir accepté l'offre de Leïb Reizer.

29 octobre 1942

Cette fois-ci ce n'est pas du ouï-dire. J'ai vu une émissaire et j'ai parlé avec elle. Sonia Grabinski, du shtetl Dombrowa. Elle venait directement de Bialystok mais je n'ai pas osé demander pour le compte de qui elle est en mission. Un drôle de brin de fille : la silhouette idéale pour passer inaperçue. Ni grande ni petite, ni grosse ni maigre. Sur le dos un imperméable gris délavé. Tout aurait été parfait si, pour qu'on ne la reconnaisse pas, elle ne s'était pas fait teindre sa chevelure blonde en noir. Mais est-ce sa faute si on ne trouve plus que des ersatz de teinture ?
Sur le coup elle m'a paru très convaincante. Elle affirme qu'il faut partir le plus vite possible. Atteindre les forêts avant l'hiver, avant la neige. Y retrouver ceux qui y sont déjà. Ne pas rester au ghetto. Elle dit savoir de source sûre que la Gestapo va bientôt prendre les affaires en charge pour de bon. D'abord nous enfermer, nous cadenasser dans le ghetto. Personne ne sortira plus et, là, ils pourront nous grignoter petit à petit.

30 octobre 1942

Nous avons été chez le médecin. Louba a de terribles accès de fatigue. C'est normal, a-t-il dit. Après un tel typhus.

1er novembre 1942

Est-ce un massacre qui commence ? Ou bien est-ce seulement la déportation vers ces camps de travail en Haute-Silésie ? "On" ne nous a pas habitués à des rafales d'armes automatiques, à une telle cadence et avant l'aube.
Sans allumer, je sors dans la cour. Par-delà les barbelés, sans la pénombre, sur la colline, de l'autre côté de la Gorodnitschanka, je vois une mitrailleuse avec, autour, trois SS casqués. A quelque cinquante mètres d'ici. Ils ne tirent pas. Ils bavardent tranquillement. Il y en a deux qui fument et le troisième sort de sa poche un sandwich. Un des fumeurs fait, brusquement, deux pas de côté. Que va-t-il faire ? Je suis fou. Il déboutonne son long manteau. Il a tout simplement envie d'uriner. Mais, mon Dieu, sans son casque et sans sa capote, il serait peut-être un homme normal ? Qui sait, même un être qui pense ? Comment savoir ?

La seule chose qui est sûre, c'est que ce ne sont pas ces hommes-là qui tirent. C'est au sud, vers le portail que tout se passerait. La nouvelle, colportée de porte en porte, arrive vite : " Le ghetto est bouclé. Personne ne sort au travail. " Mais personne n'ose même sortir de chez soi ! Wiese et Streblow tirent sur la moindre ombre qui s'approche de la clôture.
De notre fenêtre j'observe mes SS. A midi arrive la relève. Les nouveaux ressemblent aux précédents mais ils sont plus frileux : ils n'arrêtent pas de piétiner. Ah, ils vont se réchauffer un peu : on leur apporte un repas. Da ma place je vois le nuage de vapeur qui s'échappe des gamelles. Pour un peu je sentirais l'odeur. Est-ce du goulash ? Et pourtant les mêmes hommes tirent et tuent. Tirent pour tuer. Comment comprendre ?

2 novembre 1942

Finalement rien ne s'est passé. En dehors des quelques tués du matin – des imprudents, dit-on – la journée a été très calme. D'un calme effrayant. Nous étions là, nous trois et les quatre Landman, à tourner en rond. Nous parlions à peine. Y avait-il quelque chose à dire ? Non, rien. Ou alors beaucoup trop. Mais le moment n'était sans doute encore pas venu. De temps à autre j'allais vers la fenêtre. Les SS avaient froid pour de bon. Sous les casques je voyais les protège-oreilles, aux mains de grosses moufles. Elle n'en finissait pas cette journée. J'avais Wowa dans mes bras. Pour lui non plus ce n'était pas une journée comme les autres : papa à la maison un mardi ?
" Pourquoi tu ne prends pas ta broderie ? " ai-je demandé à Louba. Si j'avais laissé tomber une pile d'assiettes, cela n'aurait pas fait un tel fracas. Sans répondre, elle a simplement tendu les bras pour prendre le petit. J'ai eu envie de sortir et de me mettre à marcher vers les barbelés. Pour rompre le cercle.
Aujourd'hui tout est différent. Les SS ne tirent pas. Pas de trace ni de Wiese ni de Streblow. Tout le monde est dehors. Les nouvelles les plus folles circulent. Une rumeur prend naissance, s'amplifie, en faisant le tour de la ville, puis s'évanouit pour laisser place à une autre encore moins sérieuse. On partirait tous. La Haute-Silésie. Non, seulement le ghetto N°2. Treblinka. Mais d'abord tous les shtetls. A Kelbassin. Kelbassin, un camp à cinq kilomètres de Grodno. Si c'est à cinq kilomètres de chez nous ça ne peut pas être bien méchant. Rintzler, le SS Rintzler, le commanderait. Une bête, dit-on. Mais avec de l'argent on achète même les bêtes. Notre Président s'y entend… A cinq kilomètres de chez nous …
Ah, le voilà Brawer ! Notre Président. Hier il avait disparu. Même lui n'était pas dans le secret de ce qui se tramait. Il a été se terrer dans sa cache, sa "maliné"[165]. La sienne serait fameuse. Mais s'il en est sorti c'est que tout va bien. Il n'y a pas de danger. On l'entoure,

[165] *Maliné* (forme yiddish du polonais *malina*) : littéralement « framboise ». Dans le jargon du ghetto, le mot désigne une cache.

on l'interroge. Il est évasif. Il veut paraître énigmatique. C'est son habitude. Mais il sourit ! Puisque monsieur le Président a souri, c'est que "tout va très bien, Madame la Marquise". Il n'y a pas de danger. Qui a parlé de danger ? Merci, monsieur David Brawer.

3 novembre 1942

Je suis parmi les premiers qui ressortent au travail à l'extérieur du ghetto. Wiese est au portail. Il tend sa main gantée vers mon Ausweis. Ses yeux froids, incolores me scrutent. C'est la première fois que je le vois d'aussi près. Pâle, très pâle. Mais je crois que c'est habituel chez lui. Il a une petite cicatrice toute fraîche sur le menton. " Il a dû se couper en se rasant. " Cette idée me laisse tout ébahi. Wiese, l'Ange de la Mort, se raserait comme moi ! Non, c'est moi qui me rase comme lui. C'est idiot tout ça. Je divague. C'est sans doute à cause de cette tête de mort brodée en fil d'argent que je vois à un mètre de moi sur chaque revers de ce vêtement à fermeture à glissière qui le moule. Est-ce une combinaison ? Est-ce un complet ? Ses yeux ! M'a-t-il repéré ? Un frisson me secoue les épaules quand je dois tourner le dos et partir. Va-t-il tirer ? L'étui de son pistolet est ouvert.

En route vers la gare je vois des affiches : peine de mort à ceux qui abriteraient des Juifs. Elles font pendant à celles du ghetto : peine de mort à tout Juif trouvé hors du ghetto sans laissez-passer.

Andrzej est près de la porte. Comme s'il m'attendait. Il me confirme la nouvelle qui s'était répandue autour du portail. On "liquide" les ghettos des shtetls, de tous les shtetls autour de Grodno. Des colonnes s'étirent le long des routes. Les SS et les gendarmes tirent sur les traînards. Il y a aussi des charrettes avec des infirmes entassés. Et les sbires y font balancer les corps de ceux qu'ils abattent. Tous vont vers Kelbassin, un ancien camp de prisonniers de guerre russes. Aucun n'en est sorti vivant.

Ce n'est pas dans le genre d'Andrzej de donner des détails pareils. Mais il est très ému. Il a dû voir une colonne comme ça ce matin même.

3 novembre - Le soir

Ce soir au ghetto on parle peu de Kelbassin. Encore moins des Juifs des shtetls. Objectivement, que peut-on en dire ? Ici et là quelqu'un murmure : " Ils n'ont pas su créer d'industrie de guerre. "

C'est l'histoire des chambres à gaz, des fours crématoires qui est soudainement sur toutes les lèvres. Pourquoi tout le monde en parle-t-il tout à coup ? Puisque personne n'y croit. Cependant chacun commence à préparer une cache à l'intérieur du ghetto et à chercher une possibilité d'abri en dehors.

Les Landman ont reçu un nouveau message des Paszkowski. Ils ne peuvent pas bouger à cause de leur grand-mère, mais ils essaient de convaincre Féla de partir. Elle refuse. Génia a décidé de ne plus lui en parler : " La nature fait tout et le reste " – a-t-elle dit.

Nous décidons de creuser en commun un trou, notre "maliné" à nous. Nous nous y cacherons, quand… Curieusement cette décision nous rapproche bien plus que ne l'a fait un an de cohabitation. Nous nous sentons à présent plus unis qu'une famille proche. Nous creusons sous le lit au-dessus duquel il y a toujours le portrait de papa. Un peloton de douze hommes. Dix balles. Tu as su vivre dangereusement, papa. Tu as su mourir bravement. Et moi ? Je creuse un trou. Je l'étaye même pour que la terre ne me recouvre pas. Et j'y installe des bat-flanc. Et j'en suis à me demander si je ne vais pas y brancher l'électricité ! Et j'achète des conserves. Mais leurs prix ont terriblement augmenté. Es-tu fier de ton fils, papa ?

4 novembre 1942

La population du ghetto N°2 est enfin rassurée sur son propre sort. On leur a trouvé du travail aux "non-productifs". En Haute-Silésie. Incroyable ? Inconcevable ? Mais si. Le Judenrat lui-même, par voie d'affiches en yiddish, leur demande de se tenir prêts au départ avec, dans une petite valise, une tenue de travail, une autre de sortie, une serviette de toilette, une gamelle et une cuiller, trois brosses : une à dents, une à vêtements et une autre à chaussures et aussi des provisions de bouche pour trois jours. Inimaginable ? Textuel. L'endroit où ils iraient s'appelle – dit-on – Oswiecim en polonais et Auschwitz en allemand.

Et chez nous, au ghetto N°1, quoi de neuf ?

Il y avait une femme qu'on appelait Élisabeth. Un nom bizarre, pas de chez nous. A présent elle est couchée dans la neige. Par moins dix degrés Celsius. Sa jupe remonte très haut. On voit le haut du bas, la jarretelle, la chair nue de la cuisse. Le spectacle devrait être indécent, mais il ne l'est pas. Est-ce parce que la jambe est belle ? Pourquoi est-elle couchée dans la neige, dans le froid, sans même un manteau sur le dos ? Ah, le voilà son manteau. Accroché dans les barbelés, à vingt mètres à peine derrière elle.

Élisabeth. Une fille de Suwalki. Pas de chez nous. Couchée dans la neige, sans manteau. Son corsage défait. Les seins nus. Indécent ? Est-ce indécent de voir un enfant téter le sein de sa mère ? Élisabeth, la jeune veuve du shtetl Suwalki. Un petit trou à la tempe gauche. Avec deux gouttes de sang rose. Juste à la naissance de ses cheveux châtain. Sim'ha[166], son fils, n'a que huit mois. Il ignore la mort. Il a faim. Il tète. Il veut vivre.

Élisabeth. Une mère juive. Elle est morte chez nous. Qui a tiré ? Wiese ? Streblow ? Ou un autre SS ? Et pourquoi, pourquoi ? Seul Satan peut répondre. L'éternel, Lui est occupé. Il veille au salut de Son Peuple Élu. Pendant ce temps Élisabeth, la mère juive, rend l'âme à Dieu. Auquel ? Au même ?

Imprudente Élisabeth ! Comment a-t-elle pu ignorer que depuis quatre jours la Gestapo fait fi de la défense passive ? Et que l'éclairage public reste allumé toute la nuit ? Et que

[166] *Sim'ha* : joie, en hébreu.

les phares fouillent les recoins le long de la clôture ? Pour n'en avoir pas tenu compte, Élisabeth est morte cette nuit. Mais peut-être a-t-elle été obligée de sortir ? Par les temps qui courent, tout est possible.
Rivé à notre fenêtre je ne lâche pas du regard le corps immobile à quinze mètres de la maison. " Louba, Louba ! " L'ai-je appelée ? Sans aucun doute. Puisqu'à présent je la vois courir dans la clarté blanche du phare. D'une main elle protège ses yeux de la lumière aveuglante. De l'autre elle arrache l'enfant du sein de sa mère. Pendant une nuit Wowa aura un petit frère.
Une autre nouvelle pourtant, dans le ghetto N°1. Un nouveau mot a fait aujourd'hui irruption dans notre vocabulaire : "aktzia" = rafle monstre.

5 novembre
L'enfant ira à l'orphelinat. La discussion, cette nuit n'a pas été longue. En fait il n'y en a pas eu du tout. Louba et Génia Landman étaient parfaitement d'accord. A nous, les hommes, on n'a rien demandé. Et la décision est tombée. Ça ne se dit pas qu'une "décision tombe" ? Ça devrait pourtant pouvoir se dire, si elle tombe comme un couperet.
A présent je suis assis sur un banc dans le couloir de Yavneh, l'ancienne école orthodoxe et présentement le siège du Judenrat. Je tiens dans mes bras Sim'ha, le fils d'Élisabeth. Louba va de bureau en bureau et remplit des questionnaires. Elle en a déjà toute une liasse à la main.
D'où sort-il celui-là ? Il est là, planté devant moi Botké-le-Visqueux, l'agent de liaison de la Gestapo. " Justement, je voulais te voir. " Même les sourds reconnaissent sa voix grêle. " Justement je voulais te voir " est sa façon d'aborder les gens. Elle ne présage rien de bon. Je n'ai rien à craindre de lui. J'ai un Ausweis tout ce qu'il y a de plus en règle. Je suis "protégé". Mais sait-on jamais ? Et d'ailleurs, puis-je ne pas l'écouter ?
Ces messieurs de la Gestapo seraient tombés sur les corsages de Louba avec l'étiquette PARIS. Tout son travail doit leur être réservé. La sécurité de notre famille sera assurée. La commission de Botké : un corsage par mois. La broderie de Louba est l'essentiel de notre gagne-pain, notre "parnossé". Qu'allons-nous devenir ? Qu'aurons-nous en échange ? Notre protection à tous les trois ? Alors vraiment, plus rien à craindre ? Faire confiance? A qui ? A Botké ? A la Gestapo ? Nous devrions nous réjouir. Aktzia ! Aktzia ! On n'entend plus que ça autour de nous. De toute façon comment s'opposer à une proposition de Botké ?
Louba se dépêche de rentrer à la maison. Elle est préoccupée par Wowa qui est sous la garde de grand-mère Landman. Et quand elle s'inquiète de son gamin rien d'autre n'existe. Même la sommation de Botké l'a laissée indifférente. Comme elle a été indifférente au sort d'un enfant inconnu quand le sort du sien aurait pu s'en ressentir. Et pourtant elle

venait de le sauver en risquant sa propre vie ! Rivtzia, bobé Dveyré, qu'auraient-elles fait à sa place ? Stérile jeu des suppositions… Je vais à la gare. Il faudra que j'explique mon retard. Andrzej m'aidera.

5 novembre 1942 - Le soir

Le portail est proche. Moins de cent mètres. Cinq personnes. Une famille. Je ne puis m'empêcher de prêter l'oreille. Ils ont fui le ghetto de Sopockin, un shtetl, qu'on liquidait. En haillons, encroûtés de terre, ils sont du côté aryen. Libres mais perdus. Chez qui entrer ? Il gèle si fort dehors. Combien de nuits peut-on passer à l'abri d'une palissade ? Et l'hiver ne fait que commencer. Le ghetto de Grodno ! Le ghetto des "productifs", le seul ghetto auquel on ne touchera jamais ! A cent kilomètres à la ronde, on est unanime là-dessus. A cent kilomètres à la ronde, on parle de notre Judenrat, qui a su jouer dès le début la seule carte qui permette l'espoir.

Un groupe de travailleurs rentre. Vont-ils s'y mêler ? Oui, ils prennent le risque. Va-t-on vérifier au portail ? Ils ont peur. L'abri est là, à portée de la main, à quelques pas à peine, à l'intérieur des barbelés. Va-t-on les empêcher d'y pénétrer ? Mais entrez, entrez donc. Soyez les bienvenus. Vous êtes chez vous, semble dire le SS au sourire carnassier. Lui il sait déjà…

Puis-je laisser ainsi cinq personnes ? Je les emmène à la maison. Ils passeront la nuit chez nous. Par terre, mais à l'abri tout de même. Et avec un verre d'orge chaud. Demain le Judenrat s'en occupera. Mais en attendant dormez, dormez ! Cessez de raconter ! Qui peut, qui veut entendre des horreurs pareilles !

6 novembre 1942

D'avoir vu ces gens de si près nous fiche le cafard. Mais nous oblige aussi à un effort de réflexion. Nous en parlons avec les Landman. Nous ne cessons même d'en parler. Pourquoi brusquement cette impression que le temps presse terriblement ? Je voudrais être petit, malade, et que maman s'occupe de moi…

Les Landman ont les Paszkowski à Sobotniki. Mais la grand-mère marche à peine. Même nous, si on nous proposait d'y aller, comment le ferions-nous avec Wowa ? Cent kilomètres à pied, en étape de nuit, en plein hiver avec le gosse ? D'ailleurs on ne nous le propose pas. Comment le pourraient-ils ? Les Paszkowski ne nous connaissent même pas. Je vois que Génia Landman combine quelque chose pour sa fille. Elle arrivera bien à la faire partir, sa Féla. Son instinct de mère est sûr, infaillible. Celui de Louba est-il pareil ? Moi, il faut que je cherche quelque chose chez les partisans. Avec Wowa ce n'est pas simple. Mais il y n'a pas d'autre solution. "Andrzej " – a murmuré Louba. Non. A Andrzej, je ne vais rien demander. S'il a une possibilité, il me la proposera lui-même. Je le sens bien.

L'affaire Botké se complique, s'aggrave même. Il est venu à la maison cet après-midi pendant que j'étais au travail. Un SS, parmi les plus importants, exige qu'on lui livre, en

moins d'une semaine, un corsage au point de Hongrie. Mais Botké ne s'en est pas tenu là. En en voyant un sur la table, que Louba venait de terminer, il l'a purement et simplement confisqué.
Louba a les yeux rouges à force de travailler. Pour l'aider je me suis mis aussi à la broderie et ma patronne me laisse déjà faire tous les points simples.

7 novembre 1942
Rue Peretza, n° 36. La maison de Shlomo-le-lève-tôt, mort le premier jour de la guerre. Quatre pans de murs noircis, calcinés, et trois bouts de rail : les barres de soutènement du balcon. Tout le Judenrat est là, notre président au milieu. Nos notables sagement alignés, comme les enfants de la communale le jour de la visite de monsieur l'inspecteur. Derrière eux, la foule, anonyme, muette. Pétrifiée. Fascinée par les trois barres rouge-brun. Et par trois cordes avec des nœuds coulants qui enserrent les cous de Lenka Prenska et de ses compagnons Drucker et Schpindler, debout sur des tabourets, les mains liées dans le dos. A côté de chaque tabouret un policier juif au garde-à-vous. Et en retrait Wiese, avec ses SS.
Il n'y a pas de vent aujourd'hui. Le temps est à la clémence. Le silence est de mort. "Los ! Los ! "[167]… L'ordre éclate comme un aboiement. Les policiers ne bougent pas. Aucun n'est prêt à faire la besogne du bourreau. Celui du milieu rentre un peu la tête entre les épaules. Mach schon !![168]
Trois silhouettes surélevées. La corde autour des cous semble moins blanche que là-haut, près des rails. Pourquoi tout à coup cette expression douloureuse sur le visage de Lenka ? Souffrance ? Non, simple souci. Elle essaie de comprendre. Le concierge, "son stróż" : voilà des années que souvent le matin jusqu'à l'entrée au ghetto, elle apportait du lait à ses chats, qu'elle arrosait ses géraniums. Voilà quinze ans qu'il se faisait prier pour accepter les étrennes. Pourquoi ce goy, qui semblait être un bon goy, a-t-il couru vers les policiers dès qu'il l'a aperçue sans son étoile jaune en dehors du ghetto, dans une partie aryenne de la ville ? Pour de l'argent ? Pour le plaisir de la chose ? Elle essaie de comprendre. Ce n'est pas simple.
" Saujuden ! " Après l'insulte, le claquement des mitraillettes qu'on arme. Mais les policiers ne bougent toujours pas. Est-ce Lenka qui leur insuffle ce courage ? Wiese, le doigt sur la gâchette, un filet de bave au coin de la bouche, s'approche. Mais il ne tirera pas. Pas cette fois-ci. Un. Deux. Trois. Un coup de bottes à chaque tabouret. Six pieds s'agitent en l'air à la recherche d'un point d'appui. Le jeu de prince est terminé. "Saujuden".
Le trou béant de la fenêtre. Serait-il possible, Créateur Tout-Puissant, que tes fleurs préférées soient en train de se faner ? Non ! " Loué sois-tu, Éternel, notre Dieu ? Roi de l'Univers…" Une voix ténue se détache du papier peint délavé.

[167] *Los !* : Allez !
[168] *Mach schon* : littéralement, « Fais déjà ! », « Va-z-y ! »

Répercutée par les échos de milliers de murs en ruine à travers l'Europe, personne ne veut l'entendre.

8 novembre 1942

On raconte des choses épouvantables sur la misère dans le ghetto de Varsovie. Des cadavres y traîneraient dans les rues. Des miséreux, à peine debout, à peine vivants y fouilleraient dans des tas d'ordures.
Rien de pareil chez nous. Nous étions près de vingt-cinq mille Juifs à l'entrée des Allemands. Des shtetls des environs sont venus se joindre à nous à peu près autant de pauvres hères, démunis de tout, sans vêtements, sans travail. Mais personne ne meurt de faim chez nous. On s'occupe des malades et les valides ont trouvé des occupations. Des ateliers, des petites usines poussent comme des champignons après la pluie grâce au Judenrat. C'est la politique de notre Président. Il affirme que c'est la seule voie. Il ne faut surtout pas faire comme le shtetl Marcinkantz où tous les Juifs se sont soulevés contre les gardes. Des dizaines et des dizaines sont tombés sous les balles des SS et les autres, des centaines et des centaines, se sont laissés entraîner, en plein hiver, chez les partisans. Vers l'inconnu. Voilà où ça mène le manque de perspicacité !
Nous ne sommes ni Varsovie où on meurt de faim, ni à Marcinkantz où on se révolte. Nous sommes un ghetto exemplaire. Même la Gestapo le reconnaît.
En attendant dans notre ghetto exemplaire on ne meurt pas de faim. Mais on décède (lentement) du typhus et (très rapidement) des balles de Wiese et de Streblow. Ce sont des tireurs d'élite.

9 novembre 1942

Il y a longtemps que je n'avais pas vu des gens heureux. Et ceux d'aujourd'hui, tout le ghetto les a vus. Pas seulement moi. Du coup, nous voilà tous optimistes. Ils sont plusieurs centaines. Heureux et radieux. Des adultes, des enfants. Même quelques vieillards. Ils viennent d'arriver chez nous et ça nous remonte le moral. Ils viennent du ghetto N°2, de Slobodka. Ce sont des ouvriers qui travaillent dans des usines et ateliers "agréés". Eux et leurs familles. Ils ont été transférés. Chez nous. Des milliers sont restés de l'autre côté, les "non-productifs". Et nous n'avons pas honte, nous, de nous en réjouir. Car n'est-ce pas la preuve que la Gestapo tient, pour de bon, compte de ceux qui leur sont "utiles" ? Et par conséquent nous n'avons rien à craindre ! On a beau ne pas aimer notre Président, on ne peut pas s'empêcher de reconnaître qu'il a su manœuvrer !
Et ceux qui sont restés au ghetto, au ghetto N°2 ? On soupire profondément. Le climat en Haute-Silésie serait plus doux que le nôtre et chez nous l'hiver s'annonce rigoureux. Comment tiendraient-ils le coup ici avec des rations de non travailleurs ? Et le Judenrat ne peut tout de même pas, à la longue, nourrir tant de sans travail sur le compte de quelques prolétaires qui se donnent un mal fou du matin au soir, pas vrai ?
On soupire. Peut-on les aider autrement ?

10 novembre 1942

Yoshua Suchowlanski, le chef du département des finances du Judenrat, l'ex-adjoint au maire de la ville, celui qui m'avait appris à l'École les fractions et la règle de trois, se meurt. On dit que bientôt il va fermer les yeux. La Communauté tremble. Que deviendra la caisse noire ? Qui en sera le maître ? Toutes les dépenses sans le moindre reçu ? En lui on avait confiance. A présent plus aucun contrôle sur les masses énormes du budget secret. Les médicaments, les orphelins, les vieillards, la corruption de la Gestapo, la rétribution des contrebandiers …

Il brassait des montagnes d'argent. Pour lui-même il se contentait de cinq cents grammes de pain par jour, de quelques pommes de terre de temps à autre, un morceau de viande de cheval une fois par mois. Uniquement ce que l'on reçoit avec les tickets. Pourtant il doit manger s'il veut vivre. Parce qu'il est malade. Le typhus. Trois semaines déjà. Manger ? D'accord, mais rien qui vienne du marché noir. Un membre du Judenrat doit donner l'exemple. Yoshua ? Même le typhus ne le fait pas courber.

11 novembre 1942

Je vais porter à Botké la commande. Il m'avait fixé rendez-vous dans le plus huppé des restaurants du marché noir.

En haut des marches de la cave, rue Mydlana, un cerbère plein de mépris m'examine. Ai-je la tête et l'allure du gars qui va débourser pour un repas bien plus que sa paye mensuelle ? Entrée interdite. J'insiste. Non, ce soir il y a un dîner-spectacle réservé aux seuls membres du club ! " Je suis attendu par Botké. " Le mépris se mue en respect obséquieux. Non sans avoir vérifié mon allégation, il s'efface pour me laisser entrer dans le saint des saints.

Des "chuts" me parviennent de tous les côtés. Sur une petite estrade, une chanteuse, languissante à souhait, distille "A brivélé der mamène"[169]. La salle, d'une voix mouillée, reprend en chœur le dernier couplet : "A kaddishel der mamène zolst du nit fergessen"[170]. Me laisser gagner par l'émotion ? Presque. Mais les lumières de la salle s'allument et je vois le public… La crème : les deux agents de liaison de la Gestapo, deux grosses huiles du Judenrat et des policiers. Tous accompagnés de femmes jeunes et très décolletées. En tout une douzaine de tables. Au fond, dans une sorte d'alcôve, une table isolée. Deux des charretiers les plus connus de la ville y sont assis, un peu gauches.

Botké me fait signe. Je me faufile vers lui entre les consommateurs. De la tête il m'indique l'alcôve. " Notre ghetto. " Il rit. Sa femme porte le corsage de soie dérobé chez nous. Je n'existe pas pour elle. " Tu prendras un dé de champagne ? " Il m'indique la bouteille au frais dans le seau à glace. Non, merci. " Tu préfères sûrement un plat de viande. Veux-tu que je t'en fasse servir un ? Il y a aujourd'hui du lapin en civet. Quoique, même ici, on ne soit jamais certain que ce n'est pas du chat. Une côtelette de porc peut-

[169] *A brivélé der mamène* (yiddish) : Une lettre à la mère.

[170] *A kaddishe der mamène zolst du nit fergessen* (yiddish) : N'oublie pas la prière des morts pour la mère.

être ? Avec des pommes frites ? " Chut ! Chut ! Le présentateur monte sur l'estrade. Il n'est pas très jeune. Un smoking passablement élimé. Est-ce possible qu'il ait une bosse dans le dos ?
" Mesdames et messieurs, mes bons, mes chers amis. Vous connaissez déjà par cœur toutes mes histoires, il va falloir que vous cherchiez un autre présentateur. Même pas la moindre petite blague à vous offrir ce soir ! Juste le temps de vous donner des nouvelles de notre président et je m'en vais. Savez-vous ce qu'il s'est fait apporter ce matin ? Un pot de chambre en verre. En verre bien transparent … Pour bien voir … ce qu'il fait !"
De grands éclats de rire fusent de la salle. Des bravos. Des voix crient : " Et Abraham Lifszyc, qu'est-ce qu'il a fait aujourd'hui ? "
" Abraham Lifszyc ?… C'est encore un secret. Il est en train de mettre au point une nouvelle arme secrète ! Avec ça, finis les rafles, les transports. Nous serons tous à l'abri ! Nous toucherons même des royalties ! Oui, c'est un secret mais nous sommes ici entre gens de confiance ! Depuis ce matin notre capitaine d'industrie travaille sur un procédé qui permettrait de transformer les excréments en beurre ! Oui, oui, authentique ! Je viens de le voir à l'instant. C'est en bonne voie. On peut déjà tartiner la matière. Il ne reste plus qu'un petit problème ; ça sent encore un peu…"
La salle est déchaînée. De vrais vivats.
" Et, toi ! Oui, toi, là-bas…" Tous les regards convergent vers moi. Il n'y a pas de doute, c'est bien moi qu'il indique du doigt. " Pourquoi restes-tu, arrêté, sans bouger ? Comme si tu étais devant Stalingrad, le calecif plein ? "
Cette fois ce sont de véritables salves d'applaudissements. Botké me murmure : " Ne te vexe surtout pas. C'est un honneur qu'il te fait de te remarquer. " La salle ne s'occupe pas de moi. Elle scande en chœur : " Ef-ron ! Ya-ccov Ef-ron ! " Le regard de l'homme de l'estrade fait le tour de l'assemblée. Il semble hésiter. La jaugerait-il ?
" Yaccov Efron ? Yaccov Efron ?… Il a perdu la raison, notre Yaccov ! On l'a pressenti pour être le roi des Juifs ! Et il a refusé ! … Il préférerait être le Juif des rois…"
L'histoire tombe dans le vide. A peine quelques applaudissements de politesse. Le présentateur se retire après avoir annoncé le numéro suivant : Yang-kel-Khon, le grand jongleur chinois "en tournée de ghettos".
Botké d'un geste protecteur me pose la main sur l'épaule. "Alors petit? Vraiment rien ? Même pas une tranche de szynka[171]? " Un jour j'ai offensé Jan quand il m'a proposé du cochon. Et même Gustave ! Pourquoi n'ai-je pas le courage d'étrangler ce salopard ?! "
Louba te fait dire qu'elle ne pourra broder que si tu lui fournis du tissu et du fil. " Voilà ! Je suis venu pour livrer un corsage et faire une commission. Pas pour tuer quelqu'un.
Le portier, d'une main indécise, soulève sa casquette. Je ne peux m'empêcher de lui glisser une pièce. Il n'en revient pas. Dehors il tombe de la neige fondue. Un froid humide me transit. J'ai envie de vomir.

[171] *Szynka* (polonais) : jambon.

12 novembre 1942

Je suis sur une locomotive et je n'arrive pas à me concentrer sur mon travail. Je revois "l'établissement" de la rue Mydlana. Tout le monde parle des restaurants où on trouverait de tout. Mais comment seulement concevoir ce que j'ai vu ? La cave, basse de plafond, pleine de fumée. Le crépi blanc des murs et le plancher aux lattes de chêne toutes neuves, brillantes d'encaustique bien glissant. Il faut bien : à partir de minuit, on y danse. J'entends les interpellations obscènes des hommes, le rire vulgaire des femmes. Les verres qui s'entrechoquent : "Le-'Haïm !"[172] Et cet amoncellement de nourriture !! "Le-'Haïm !"

Finalement c'étaient les deux charretiers qui se tenaient le mieux. Ils étaient là pour manger – les plats défilaient l'un après l'autre – et pour boire. De la vodka et de bonnes rasades. Et non pas cette eau gazeuse, de ce "pipi de chat" comme Botké et compagnie. Botké et sa côtelette de porc …

Andrzej interrompt le fil de mes pensées. Il m'apporte des nouvelles. Les Allemands ont violé les accords de l'armistice avec la France. Plus de zone libre. Tout le pays est envahi… C'est leur réponse au débarquement en Afrique du Nord. C'est sûrement le général de Gaulle qui a dû le commander ! Bientôt ça va être le tour de la France ! Entonner la Marseillaise ?

El Alamein et Alger, j'en sais l'importance. Pourtant j'ai du mal à me réjouir pour de bon. Cette lente reconquête, vue du ghetto de Grodno, me paraît irréelle, abstraite. Imaginer un soleil d'Afrique quand on est dans le tunnel qui mène… Où ? J'ai le cafard. Il faut absolument que je voie Tzvi. Mais il est débordé de travail. Il a fait installer un lit dans son bureau et trime jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce qu'il tombe sur son bat-flanc.

13 novembre 1942

Quand je rentre du travail un policier au portail me demande mon Ausweis. Pourtant Yonka Ginzburg sait parfaitement que je suis en règle.

Il y a aussi parmi les policiers des "bons". Ils font ce qu'ils peuvent pour aider les gens dans leur peine. D'autres sont corrompus, dépravés jusqu'à la moelle de leurs os. Yonka Ginzburg est parmi eux. Il n'examine même pas le petit carton. C'était simplement une façon de m'aborder. Il veut un corsage en soie pour sa femme. Il le veut couleur vieux rose et non pas vert olive comme celui de la femme de Botké… " Demande à Botké. Il a l'exclusivité de la production. " La réponse a jailli de moi spontanément. Finalement, nous n'avons que des ennuis avec ces corsages. Il y a de quoi s'énerver. Le policier me rend le laissez-passer sans un mot. Dans son regard je lis une menace. J'ai peut-être eu tort de le défier. Mais contre Botké il ne peut rien et, si je lui cédais ce serait nous mettre à dos le tout puissant agent de liaison. La femme de Botké au dîner de la rue Mydlana portant le même corsage que celle d'un simple policier ? Inimaginable.

[172] *Le-'Haïm* (hébreu) : A la vie, équivalent de « Santé ! ».

14 novembre 1942

Ils sont quatre ou cinq autour de la table de travail de Tzvi. Je vais m'en aller. " Non ! Aujourd'hui tu m'attendras ! " Et il m'indique un fauteuil bancal dans le coin.
Il verse son thé. Il vient de vivre le mois le plus long de sa vie. " Et chez nous rien n'a encore commencé. " Que sont-ils devenus les gens ? L'indifférence engendre l'égoïsme. La peur est source de haine et conduit à la bestialité. Ce n'est plus "notre société". Il y avait à Grodno quelques dizaines d'avocats, autant de rabbins, de médecins, d'ingénieurs et de professeurs, une centaine de gros commerçants et d'industriels, un millier de boutiquiers et quelques six mille ouvriers et petits artisans. Avec leurs familles, une population qui avait toujours honoré le travail. Chacun dans son domaine travaillait dur pour avoir un gagne-pain, une "parnossé" qui permette de fonder une famille, d'élever des enfants, de les envoyer dans les écoles.
Sont venus les Russes et ils nous ont appris que d'un travail honnête on ne peut pas vivre. Que pour subsister il faut voler. L'État, la coopérative, l'usine. N'importe. Mais sans larcin on ne mange pas, on ne s'habille pas. Sont venus, ensuite, les Allemands pour nous inculquer que pour vivre il faut tuer. C'est toi ou ton voisin. Tuer ou se laisser tuer. Membre du Judenrat, Tzvi a choisi. Il enseignait l'histoire à des enfants, et que fait-il à présent ?
Cette soudaine explosion de désespoir a quelque chose de tragique. Je ne connais pas la littérature antique, mais c'est ainsi que je m'imagine le héros d'une tragédie grecque. Malheureux, déchiré, s'épuisant, impuissant, contre les maléfices d'un monde diabolique. Pour aider Tzvi je ne peux faire mieux que l'écouter. Je me promets de revenir le voir plus souvent. Mais laisser Louba et le petit, attendre deux heures pour bavarder vingt minutes… Ce n'est pas facile. Pourtant j'ai autant besoin de lui que lui de moi.

15 novembre 1942

Qui a donné le signal de cesser le travail ? La grande famille des cheminots est là au bout du quai, sous la pluie glaciale. Serrés les uns contre les autres. Je suis avec eux. Nos regards sont tournés vers le grand dépôt à cinq cents mètres. Aussitôt après c'est la gare de marchandises. Nous écoutons la clameur. Mais elle est indistincte, couverte par le crépitement des mitraillettes. On embarque les premiers Juifs de Grodno pour Auschwitz…
Je suis seul tout à coup. La pluie me cingle plus fort. J'ai froid et un frisson me parcourt. Autour de moi dans un rayon d'un mètre, il y a le vide. Au-delà les cheminots font cercle. Je suis ici, depuis trois ans, le seul Juif parmi deux ou trois cents goyim. Il aura fallu ce temps et les circonstances d'aujourd'hui pour que, pour la première fois, je sente un rayon de chaleur humaine. De la compassion et même bien plus que cela : des encouragements. Du regard je cherche Andrzej. Il se tient de côté. Il doit avoir mal. Il baisse la tête.

Du côté du hangar, une longue, longue rafale. Puis, nettement, des cris de blessés, une clameur d'agonisants. "Te z kurwy syny"[173]. De la colère, de l'exaspération, de la hargne dans la voix de ce vieux cheminot qui rompt le cercle. Il crache par terre en passant devant le Feldwebel. L'Allemand regarde ailleurs.

16 novembre 1942

Me voilà loin d'Élisabeth. Je l'avais presque oubliée. Le ghetto aussi l'avait oubliée. Dès l'enterrement. Pourquoi penserait-on à elle ? Sym'ha est à l'orphelinat et chacun a tant de soucis personnels. Mais voilà, hier on a liquidé l'orphelinat. Et l'asile des vieillards. Deux cent cinquante enfants, deux cents vieillards. Trois wagons leur étaient réservés.
Est-ce ainsi que les choses auraient dû se passer ? On sait bien pour qui Élisabeth était allée faire une course le jour où cet accident est arrivé. Et même, elle ne voulait pas y aller. Alors "on" a insisté, presque menacé. Et aujourd'hui ? " On l'avait payée régulièrement cette fille, non ? Et ce jour-là au plein tarif même " – dit-on. Et moi ? N'ai-je rien à me reprocher ? Rien ? Ai-je tout fait pour cet enfant ? Mais laissez-moi donc, s'il vous plaît ! Qui peut prendre aujourd'hui la charge d'un nourrisson ? Une telle responsabilité ! Je ne juge personne ! Et je ne veux pas qu'on me juge !!
Et puis, après tout, elle n'était pas de chez nous …

17 novembre 1942

Les policiers du ghetto N°2 ont fait preuve d'un zèle exemplaire pendant la rafle. Tzvi est formel : sans eux, jamais Streblow n'aurait pu embarquer tant de monde en si peu de temps. Qui sont-ils ces policiers ? Qui sont-ils ces pauvres crédules à qui on a promis la vie sauve, à eux et à leurs familles ? – dit Tzvi qui est beaucoup plus calme aujourd'hui que l'autre jour. Le gros de leur troupe est formé par l'ancienne jeunesse dorée. Des oisifs, des joueurs de cartes. Des coureurs de dots qui maintenant n'ont d'yeux que pour des femmes qui s'habillent bien et se déshabillent vite. Et leurs épouses ? Les belles filles qui autrefois cherchaient des avocats ou des médecins. A présent elles n'en veulent pas. C'est le policier qui a la cote : sécurité, luxe et opulence. Dans cette police on trouve aussi, reconvertis (c'est une façon de parler, souligne Tzvi) quelques personnages de l'ancien milieu : des voleurs et des truands de bas étage. Et les deux seuls hommes de la ville qui, paraît-il, se seraient dans le temps intéressés à la traite des blanches.
Mais il y a tout un groupe, avec à leur tête Hillel Broïdé, Leïb Jogiel et Aharon Rubinczik, qui à chaque instant prennent des risques énormes pour protéger et secourir nos concitoyens.
Il y en a un aussi qui n'appartient ni aux uns ni aux autres. Très problématique. Capable du meilleur et du pire. Je ne le connais sûrement pas. Shmelik. Shmelik Ganev. Tzvi me donne le nom pour que, le cas échéant, je me méfie. Je me tais.

[173] *Te z kurwy syny* (polonais) : « Ces fils de putain ».

18 novembre1942

Un homme de Bialystok serait chez nous. Il prônerait la résistance. Mais où prendre des armes ? Et que pouvons-nous contre la Gestapo, contre les SS, contre les gendarmes, contre tous les volontaires ukrainiens, lettoniens et autres, contre la Wehrmacht ? Réussir là où l'Armée Rouge a échoué ? Quelle chance de survie aurions-nous ? Beaucoup, affirme-t-il. Qui avez-vous contre vous ? Treize gestapistes, quelque deux cents uniformes allemands et, à peu près autant de policiers juifs à qui on a promis la vie sauve et qui ne demanderaient peut-être pas mieux que de tourner casaque !

Pour l'instant, chez nous, tout va bien. On travaille. On ne meurt pas de faim. Même, curieusement, de ce côté il y aurait une amélioration ces jours derniers. Au point que ça devient suspect.

19 novembre 1942

J'entrebâille la porte du bureau de Tzvi. Il est en pleine réunion. Il m'aperçoit et vient me dire quelques mots dans le couloir.

" Tu n'as besoin de rien ? " A deux reprises il me pose la même question. Nous n'avons besoin de rien. Nous ne manquons vraiment de rien. Et à la bourse de la sécurité, les policiers et le Judenrat mis à part, nous sommes cotés dans la première centaine. Alors, que demande le peuple ?

21 novembre 1942

Il n'a que sept ans, Yankélé Yankélévitch, mais il lève bien les mains en l'air. Comme on le lui a enseigné. Taté[174], a-t-il envie de demander, pourquoi m'as-tu appris à lever les mains ? C'est à manier une fronde, comme le petit roi David, qu'on aurait dû lui apprendre. Il est là le méchant SS, entre deux policiers juifs, la mitraillette braquée, qui le regarde. Si seulement il avait une fronde...

Je voudrais être un chien – se dit Mota, son frère aîné qui a quinze ans. Bondir, filer entre toutes ces bottes, en plein dans la bourrasque de neige qui s'engouffre par la porte restée ouverte. Et quand le "hycel"[175] passerait avec son chariot-cage, les autres chiens le préviendraient. Entre chiens on s'entraide.

Et les parents Yankélévitch ? Les policiers, qui ont leur quota à fournir avant le matin, les houspillent, les bousculent. Cinq minutes. Cinq minutes seulement pour rejoindre ceux qui, déjà prêts au départ, attendent dehors dans le tourbillon blanc. Les pauvres, avec le vent qui les transit, avec la neige qui les aveugle, voudraient déjà être dans les wagons, à l'abri.

---

174 *Taté* (yiddish) : Papa.

175 *Hycel* [hitzel] (polonais) : à l'originen assistant du bourreau ; puis, fonctionnaire chargé par la municipalité d'attraper dans les rues les chiens non tenus en laisse. Synonyme de méchant, criminel.

Et les Yankélévitch s'affolent. Ils n'ont rien préparé. Qu'emporter pour un tel voyage ?
" Avrom, le parapluie ! On ne peut pas partir sans parapluie ! Où l'as-tu mis ? On leur a dit qu'il pleut souvent en Haute-Silésie. "
Leur temps est passé. On les chasse. " Schnell ! Los ! " [176] Ils sont dehors avec la colonne rangée par quatre. Ils se donnent la main. Ils sont quatre. Un rang Yankélévitch.
Mais que vont-ils donc devenir à Auschwitz, s'il pleut ?
Je voudrais être un chien ! Jamais le "hycel" ne m'attraperait !
Une fronde ! Je vais être le champion de la fronde ! Dans la tempe, en bordure du casque, ma pierre.
Il n'y a plus de ghetto N° 2. Les "non productifs" sont partis travailler.

22 novembre 1942

Le portail du ghetto N° 2, de celui de Slobodka, n'est plus cadenassé. Pas de contrôle, pas de laissez-passer. On peut même le visiter librement. Et la population aryenne de la ville ne s'en prive pas. Toutes les maisons sont ouvertes : " Servons-nous ! Ce n'est même pas du vol ! " Le plus extraordinaire est que c'est vrai car personne n'habite ces maisons.
1700 Juifs sont partis le 15, il y a six jours, et 2400 cette nuit. La grande "aktzia" a eu lieu pendant une terrible tempête de neige. Le vent soufflait avec rage, hurlait. La neige tourbillonnait, aveuglait, s'infiltrait partout. Elle collait à la bouche, aux narines. Elle coupait la respiration. Elle a pénétré dans toutes les maisons par les portes laissées grandes ouvertes. Les maisons sont vides, elles ont froid.
Aharon Jezierski, le héros, avec Shmuel Dyment et Rubinczik, de l'autodéfense juive en 1935 au moment du pogrom, aurait pu passer dans notre ghetto. Mais on a vu sa haute silhouette prendre la tête du cortège vers la gare.
Les policiers se sont dépensés sans relâche. Tous ont livré les quotas imposés. Grâce à leurs efforts le convoi a pu démarrer le matin, comme prévu. En récompense la Gestapo leur a permis, à eux et à leur famille, de prendre le train en marche.

23 novembre 1942

La réponse de notre ghetto au départ des "non productifs" est le travail. Partout on fait des heures supplémentaires. On accélère la cadence. On soigne la qualité. David Brawer, Abraham Lifszyc, Yaccov Efron font vraiment tout ce qu'ils peuvent pour que nous devenions indispensables à la Wehrmacht, à l'effort de guerre allemand. Pour pouvoir augmenter la production, embaucher davantage de monde on double les équipes là où c'est possible. Aux huileries et dans les ateliers de tissage, à la menuiserie mécanique et à l'usine des sacoches de cuir, à la grande serrurerie et à la brosserie, à la savonnerie et à l'usine des chaussons pour les hôpitaux, bien entendu à l'usine de bottes et de chaussures, partout, partout on travaille à pleine vapeur. Chaque poste de travail gagné, c'est un "non productif" de moins, c'est un… de moins.

[176] *Schnell ! Los !* : « Vite! Va-t-en ! »

On embauche, mais il faut payer pour avoir une place. Et même payer gros. Seul Michaël Gożanski, le directeur de la serrurerie – l'ancien directeur de mon école – et Goldinberg, celui de la menuiserie, ne mangent pas de ce pain-là. Ils n'engagent que suivant le mérite. On travaille. On croit nos dirigeants. On veut les croire. Faute de mieux, on s'accroche au dogme de "l'industrie nous sauvera". Et faute de mieux on finit par y croire pour de bon. De ceux qui sont partis, on ne parle guère. Ils appartiennent au passé. A une autre tribu, un autre peuple. Les "non productifs" n'étaient-ils pas une race à part ?
Moi je suis tranquille. Je suis cheminot. Louba brode pour la Gestapo. Que demander de plus au bon Dieu ? On nous envie.

24 novembre 1942
Mantes-la-Jolie, "notre pavillon", le gazon baigné par la Seine… Assis dans des fauteuils en osier nous regardons Wowa jouer avec un ballon blanc avec des étoiles de David dessus. " Ne te mouille pas les pieds, tu vas t'enrhumer ! " La voix de Louba essaye d'être sévère. Le petit n'attend que ça pour tremper pour de bon une chaussure dans l'eau du fleuve...
Est-ce le rêve qui me rend tout chose ce matin ? Tirer au flanc n'est pas dans mes habitudes mais je resterais volontiers une journée à la maison. Bavarder avec Louba, jouer avec le petit. Là planter un clou, ici arranger une étagère... Mon gosse, je ne le vois presque pas ces temps-ci. Je rentre tard. J'avale quelque chose de chaud et me voilà reparti pour monnayer un peu de marchandise que j'ai passée en fraude. Et quand je reviens il est déjà endormi. C'est l'hiver, n'est-ce pas ? Les journées sont courtes. La nuit tombe tôt. La nuit tombe vite.
C'est seulement de la bouche de Louba, pendant que nous sommes penchés sur nos broderies, que j'apprends comme mon fils est intelligent. Et les questions embarrassantes qu'il pose. " Qui est Dieu ? " – voilà ce qu'il a demandé à sa mère. Et l'autre jour : "Pourquoi faut-il mourir ? " A deux ans et demi !
Je me lève avec la décision de rentrer plus tôt ce soir et même de rapporter de l'atelier de petits bouts de tôle, des écrous et des boulons pour initier Wowa au meccano. C'est justement le jour que le Feldwebel choisit pour m'ordonner de rester pour travailler la nuit.

25 novembre 1942
Les ouvriers, les premiers arrivés à la gare, apportent la nouvelle. Une grande rafle serait en cours au ghetto. On entend des tirs un peu partout. Certains me précisent : " Votre Grande Synagogue est pleine de Juifs.[177] " C'est dans ce coin que ça tiraille le plus. D'autres affirment même avoir vu une longue colonne sur la route de Kelbassin.

[177] Voir la photo de la Grande Synagogue. (> Galerie de photos n°8).

Je sais, Louba et l'enfant sont hors de danger, mais comment rester ici à l'atelier ? Manque de chance, Andrzej ne travaille pas aujourd'hui. Sans rien dire à personne je plaque tout.
Au portail, pas le moindre trace de l'animation habituelle. Pas le moindre petit groupe ni de ce côté-ci des barbelés ni de l'autre. Pas une étoile jaune et même pas un policier juif. Rien que des uniformes allemands. D'un geste de la main, large, aimable, accueillant, un SS m'invite à entrer.
Le calme dans les rues vides a quelque chose d'hallucinant. Les gens se terrent. Une angoisse me saisit et je mets à courir. Les quatre Landman, groupés dans un coin, ramassés sur eux-mêmes, me paraissent minuscules. " Toi aussi tu étais sur leur liste. " La voix de Aharon, à peine audible me parvient, totalement incompréhensible. Pourquoi m'ennuie-t-il avec une liste ? Où est Louba ? Où est le petit ? Non ! Non ... Ce n'est pas possible ....
Ils sont venus en pleine nuit. Louba s'est débattue. Ils l'ont emmenée à la Grande Synagogue comme deux mille autres Juifs. Au petit jour tous ont pris le chemin de Kelbassin.
Notre protection ? La protection de notre famille ! Tzvi ! Il faut que je voie Tzvi ! De lui seul je puis espérer un secours. Mes jambes sont lourdes quand je monte vers le Schulef. Ce n'est pas vrai ! C'est lui ? Lui-même ? Une bouffée de chaleur me monte à la tête. Oui, c'est bien lui qui sort du Judenrat.
En une seconde je le coince contre un mur en briques. Sa gorge est entre mes mains. Mes pouces s'enfoncent lentement dans la chair molle. Froidement j'essaye de tuer Botké qui nous a roulés. Il tente de se dégager mais je m'agrippe, je ne lâche pas prise. Il faut qu'il paye.
Combien de temps suis-je resté sans connaissance après son terrible coup de genoux dans mon bas-ventre ? Sûrement pas longtemps. Le visage de Botké, penché au-dessus de moi est encore tout violacé. " Parle ", m'ordonne-t-il. J'explique. " C'est un coup fourré. Vous n'étiez pas sur la liste. Parole d'honneur ! " L'honneur de ce type... Je n'ai aucune confiance. " Rentre et attends ! "
Titubant je pénètre dans le bureau de Tzvi. Il vient au devant de moi. Lui aussi tient à peine debout. Ses yeux sont rouges. Il y a un grain de folie dans son regard. Il m'écoute. Il est affirmatif : nous n'étions pas sur la liste. Il me promet de faire revenir Louba et le petit !
Couché sur le lit j'attends. Les yeux grands ouverts, la tête vide. Le portrait de papa est au-dessus de moi. Je n'arrive pas à accrocher son regard. Génia m'apporte une soupe chaude. Impossible d'avaler quoi que ce soit. Je secoue la tête. Je demande : “Qui est venu nous chercher cette nuit ? — Le policier Yonka Ginsburg avec un Allemand. "

<u>26 novembre 1942</u>
J'étais encore sur le lit quand Tzvi est passé hier soir. Il n'a pas eu à intervenir. Botké avait été de parole. Louba allait arriver. Il allait la faire libérer par Mauser, un SS.

N'avait-elle pas terminé pour lui un chemisier à brandebourgs ? L'agent de liaison a été tout ce qu'il y a de plus régulier. Un salaud, mais de parole. Il fallait que je patiente.
C'est seulement quand j'ai reconnu le pas de Louba sur les marches de pierre que j'ai cru pour de bon à son retour. J'ai bondi et nous nous sommes rejoints au milieu de la pièce. Je la tenais dans mes bras. Wowa a posé sa tête sur nos deux fronts qui se touchaient. Un grand bleu barrait la joue de Louba. Elle n'avait plus sa perruque et de dessous le châle de laine pointaient ses cheveux châtain droits, d'à peine quelques centimètres.
" C'est bon que tu sois ici, Louba. Et Wowa. — C'est bon de te voir Yossef. J'étais inquiète pour toi. "
Les Landman semblaient avoir disparu. On ne les entendait pas, on les voyait à peine. Wowa, sans un mot a indiqué son petit lit. Nous l'avons couché et, après avoir éteint, avons retrouvé nos creux habituels dans le vieux matelas.
Je crois que c'est le bruit régulier des respirations des Landman qui m'a réveillé. Dans le silence de la nuit je n'entendais qu'elles. Le désir de Louba me dévorait et j'en avais honte... Dans un moment pareil ! C'est elle qui est venue vers moi.... Le bruit des respirations des Landman n'a guère changé.
Au milieu de la nuit, totalement rassurée, Louba me dit tout. Sa voix est d'une douceur exquise. Quelques jours seulement avant de nous quitter, bobé Dveyré lui a raconté une drôle d'histoire, une sorte de supplément à son long récit. Elle a tenu à lui expliquer pourquoi elle avait été certaine de mettre au monde un garçon quand on lui avait annoncé la mort de Yeyssef-qui-ne-jure-jamais.
Il paraît que dans ma famille depuis six générations, peut-être même plus, dès qu'un petit garçon vient au monde pour transmettre le nom, le mâle précédent disparaît, au plus tard, dans les deux ans qui suivent. La mère reste seule pour élever l'enfant. Il n'y a qu'un seul homme vivant par génération dans la famille.
D'abord Louba n'y a pas du tout cru à cette fable. Mais on est venu la prendre, elle et l'enfant, pendant que j'étais sur mes locomotives. Elle a toujours peur de ces locomotives : un accident y est vite arrivé. Le mari de bobé Dveyré n'est-il pas mort à la suite d'un accident ? Alors elle a tremblé pour moi. Mais puisque ce soir nous voici de nouveau réunis c'est que le sort est conjuré. Wowa va sur ses trois ans. La limite fatidique est l'âge de deux ans d'après la grand-mère. Nous sommes ensemble pour de bon, pour toujours. " Mais oui ma Louba... Pour de bon. Pour Toujours. " Je connaissais ce conte depuis mon enfance. A mon retour de ’Kharkov, pour mon deuxième jour d'école, mes petits camarades s'étaient empressés de m'expliquer que j'allais mourir jeune. Pour moi, la drôle d'histoire, la fable, le conte sont devenus cette nuit un théorème. J'y crois.
Aujourd'hui j'ai tenté de tuer un homme, j'ai failli perdre ma femme et mon enfant, j'ai appris que j'allais mourir d'ici peu.
Qu'est-ce qui a été le plus important ?
Le plus significatif est que ce matin même j'étais à l'atelier à l'heure. Avec une vieille bielle de récupération, je viens de prolonger pour quelque temps la vie d'une locomotive qui n'en peut plus. Je suis content de moi. J'ai fait quelque chose d'utile.

27 novembre 1942

Louba éprouve le besoin de raconter la nuit à la synagogue. Par bribes et d'une voix éteinte. J'écoute simplement. Elle n'attend aucun commentaire. J'entends les coups de matraques qui frappent les têtes et les visages, les balles qui sifflent et ricochent sur les murs. J'entends les appels au secours et les hurlements de terreur, les cris des blessés et les gémissements des agonisants. Je palpe des corps rigides. J'écarquille les yeux sur Aïzik 'Haïkine, le mercier de la rue Zlotarska, chez qui Louba achetait des bricoles de temps à autre : petit, avec sa barbiche blanche et son gilet de velours patiné.
Insoucieux de tout, même des sanglots déchirants de Goldé, son épouse, il récite le kaddish, la prière des morts. Son fils Isrolik gît inerte à ses pieds.
C'est là dans la Grande Synagogue que la Gestapo a fait entasser deux mille Juifs. C'est de là que part avant l'aube un cortège macabre. Je le vois avançant dans la nuit vers Kelbassin. La neige. Le froid. Un homme qui titube, une femme qui flanche, un enfant qui s'attarde et aussitôt une courte rafale retentit. En queue de cette procession des traîneaux avec des corps pas encore morts mais déjà plus vivants. La voix de Louba se réchauffe d'une émotion inattendue. Là, dans ce déchaînements d'atrocités et d'horreur, elle a rencontré des gens de cœur. Des hommes, des femmes inconnus. Elle s'est trouvée avec le petit entourée par eux. Les crosses et les matraques n'atteignaient que les rangs extérieurs.
Il y avait aussi Kelbassin même. Avec Rintzler, son commandant, qui éclatait d'un gros rire chaque fois qu'il tirait sur un prisonnier. D'un rire gras – dit-elle – d'un rire à mourir. Et puis … Et puis les haut-parleurs qui se mettent à hurler son nom. Une fois, deux fois. "Sofort ans Tor"[178]. Un knout qui leur fouette la joue. " Mon chemisier, Saujudin ! " Et un chauffeur dans une limousine fermée les emporte vers Grodno.
Il faut croire aux miracles.

28 novembre 1942

La vilenie et le chantage à la vie. Le viol, la corruption de l'âme. L'avilissement de l'esprit. Voilà dans quelle ignominie baigne notre société. Pour un Sublime combien de sordides ? Pour un Juste combien de gredins ?
Yoshua Suchowlanski, le juste, s'est éteint à l'hôpital. Que sa mémoire soit bénie. Dans la grande salle commune son fils Betzalel, le médecin, lui a baissé les paupières. La ville a bien des soucis mais elle trouve le temps de le pleurer doucement.

29 novembre 1942

Un bruit court que Streblow aurait échappé à un attentat. On prononce des noms. Deux hommes : Éliahou Tankus et Shmuel Żukowski. Et une femme, 'Hassia Bielicka, une

[178] *Sofort ans Tor* : « Immédiatement au portail ».

auxiliaire. Certains affirment même que c'est Żukowski qui se serait opposé, au dernier moment, à cet acte de terreur individuelle.
Je suis persuadé que Tzvi est au courant. Il n'est bien entendu pas question que je l'interroge là-dessus.

30 novembre 1942

Une femme met au monde un enfant mort-né une nuit de grande rafle au ghetto est-ce un drame ou au contraire faut-il s'en réjouir ? Peut-être même, sacrilège, doit-on en remercier le ciel !
Il y a peu d'accouchements chez nous mais beaucoup d'enfants mort-nés. Deux la même nuit et chez le même accoucheur ! Coïncidence troublante. Risque-t-il des ennuis ? C'est douteux et de toute façon il est déjà à la Grande Synagogue, le bon docteur. Venu directement de la salle d'accouchements. Que faire ? Les policiers ont "leur" liste et un quota à fournir. Un peu perdu dans cette foule de la maison de Dieu le triste héros. Cherchait-il un confident ? Oui, et Louba est là, tout près, et prête à l'écouter. Une ride verticale profonde lui coupe le front. Il ne comprend pas. Il a bu et il ne sent pas l'ivresse. Parce que l'ivresse de l'accoucheur c'est le premier cri de la vie. Et il ne criera point aujourd'hui le nouveau-né… Avoir fait cela ? Lui ? Comment a-t-il pu ? Lui, le praticien si consciencieux, si adroit. Adroit ? Très. Consciencieux ? Justement ! L'échelle de valeurs, une nuit de grande rafle …
Pourquoi Louba me raconte-t-elle tout cela ? Est-ce pour s'apitoyer sur le sort de la mère ? Ou sur celui de l'enfant ? Pour stigmatiser ou peut-être pour louer le médecin ? Pourquoi me harcèle-t-elle avec cette histoire ? Est-ce à moi de juger si elle est honteuse ou ignoble ? Parce que de toute façon elle n'est glorieuse pour personne. Pour nous pas plus que pour ses vedettes. Si nous pouvons en parler sans hurler…
Wowa repose. Louba lui tient la main. Depuis "la synagogue" elle s'accroche positivement à l'enfant.
M'endormir ! Dormir, dormir, dormir…

1er décembre 1942

Isabelle se dépêche. C'est sa troisième mission. A présent elle est sûre d'elle, elle est expérimentée. Sa marche est rapide, mais elle se garde bien de courir. Le châle de laine noire, plié en triangle, lui couvre la tête et descend sur le devant de la poitrine pour cacher l'étoile jaune. Les deux mains dans le manchon de fourrure serrent un objet enveloppé dans un chiffon. Ses pas crissent dans la neige. Les passants sont rares à cette heure tardive. C'est excellent et c'est mauvais. Quand elle rencontre quelqu'un, instinctivement, ses doigts se crispent, exsangues, sur l'objet dur.
Il est venu tard, très tard, l'homme à qui elle devait remettre les pièces d'or en échange du pistolet. Elle allait presque repartir. Heureusement qu'elle a eu du sang-froid, qu'elle n'a pas perdu patience. Elle en est toute fière.

A présent il n'y a plus qu'à passer sous les barbelés. Tout ira bien. Il n'y a pas de raison. C'est rare que ce Wiese de malheur vienne rôder dans le coin à cette heure-ci. Seulement, elle ne pourra plus remettre "l'objet" ce soir. Il faudra qu'elle le garde chez elle jusqu'à demain. Ah, voilà les barbelés. Et le trou n'est pas loin. Attention au châle. Zut ! Voilà le manteau qui s'accroche. Et les fils qui tintent ! Que voit-elle là-bas ? Shmelik Ganev ? L'ignoble policier ? Non. Si ! Mais il s'éloigne. Tout va bien, la chance est avec elle. Vite à la maison.
Elle jette son manteau sur la chaise. Elle a chaud. Ses joues sont rouges, brûlantes, ses doigts collent à l'arme, emballée dans le chiffon qu'elle serre sur la poitrine. Où le cacher ? Ses yeux font le tour de la chambrette. Le tiroir. Non, trop facile. Le carton sous le lit ? Enfantin. Ah, le petit seau à ordures sous l'évier ! Dedans. Oui. Elle s'accroupit et son cœur se glace : la porte derrière elle vient de s'ouvrir. Quand elle tourne avec effort la tête c'est pour voir le grand corps de Shmelik Ganev avec sa tête démesurée Il est dans la pièce. Il referme la porte et, et d'un coup sec pousse la targette. Isabelle se tasse, se fait toute petite. Les crampes à ses mollets la paralysent. Shmelik Ganev grandit à vue d'œil. Pas un son ne sort de sa bouche. Il pose sur la table sa matraque. Ce silence n'est pas humain. Il est peut-être pire… Il commence à déboutonner lentement sa capote à brassard vert.
Sous le choc, Isabelle a tout raconté à son amie Féla.

2 décembre 1942

" Oï ! " Louba, blême, se précipite vers le petit. Elle semble prête à mordre quiconque voudrait s'approcher d'elle. Que se passe-t-il ? Je ne comprends pas et les Landman non plus. La première rafale n'éclate que de longues secondes après l'exclamation. Par quel sixième sens Louba a-t-elle senti qu'une aktzia allait se déclencher ?
La liste du premier transport avait été préparée par le Judenrat. Il n'y figurait que les "transfuges" du ghetto N°2 et des gens vraiment sans carte de travail. Tout le monde sait qu'une deuxième liste, toute semblable à la première, est prête. Et "qu'après" nous serons entre nous, entre travailleurs, et que nous aurons la paix. Les Allemands ne vont tout de même pas renoncer à toute la production du ghetto ! Ni la Gestapo aux rançons astronomiques qu'elle reçoit !
En principe, nous n'avons rien à craindre. Aussi bien Tzvi que Botké m'ont affirmé que Yonka n'allait pas recommencer. Il a été dûment averti.
Mais Louba ne veut pas entendre raison. La cache. Tout le monde dans la maliné. " Mais voyons Louba il n'y a de place que pour quatre personnes…" A quoi avons-nous pensé en la creusant, mon Dieu ? Non, à qui avons-nous pensé ? !… " Alors à qui ? " demande justement Louba. Nous nous regardons. Nous sommes comme le Judenrat, nous devons choisir …
Grand-mère Landman décide : c'est Louba, Génia et Féla qui vont descendre dans l'abri. Une femme féconde est une famille en puissance. Peut-on dire la même chose d'un homme ? Pour le Peuple, grand-mère Landman est prête à sacrifier son propre fils.

Au premier abord cela me paraît atroce, mais ce n'est que la vérité vraie. Après un moment seulement je saisis tout le renoncement et l'immense sacrifice que cela représente pour grand-mère Landman : pour le Peuple elle est prête à donner son propre fils ! Cette femme, qu'en un an je n'ai pas entendue prononcer trois phrases, s'avère si... si... Non, je ne sais pas comment la qualifier. C'est trop exceptionnel.
Les cris, les tirs, les morts de la nuit ne nous empêchent pas de repartir le matin au travail. Ne sommes-nous pas une population laborieuse ? A partir de cette nuit, plus que jamais.

3 décembre 1942

Cette nuit il y a eu de la gêne entre les Landman et nous. Et ma femme ne s'en est même pas rendu compte ! A moins qu'elle n'ait fait semblant ? … Aussitôt après la "sentence" de la grand-mère, Louba est descendue dans l'abri. En tenant bien entendu le petit dans ses bras. Les Landman se sont regardés et moi j'ai simplement baissé la tête. C'était contraire aux règles du jeu : les enfants en bas âge ne sont pas admis dans les caches. Lors de la première rafle chez nous et au cours de celle du ghetto N°2 plusieurs caches ont été découvertes à cause des pleurs d'un enfant. Et deux jeunes femmes, dans l'affolement, ont étouffé leur petit.
Mais Génia et Féla ont suivi Louba sans la moindre réflexion, sans le plus petit reproche. Avec Aharon nous avons remis les lattes du plancher et repoussé le lit à sa place. Impossible de voir la cache. Quant à entendre… Grand-mère, elle, est restée assise toute la nuit sur sa chaise. Nous, les deux hommes, avons somnolé, tout habillés, sur nos lits. Au petit jour, je dis qu'il faut déménager. La population du ghetto diminue et on parle de le rétrécir, d'en exclure les rues les plus périphériques, donc notre Yourzyka. Apparemment la Gestapo veut rester fidèle à sa norme, j'ai fait le calcul. Moins de 2 mètres carrés d'espace vital par Juif.
Justement, je connais un logement libre. Plus vaste que le nôtre. Nous allons y creuser deux caches. Une par famille. Les Landman sont d'accord. Nous allons partir à Trojecka. Depuis ce matin un appartement y est libre. Celui de tante Gruntzia et de l'oncle Leyser. Qui préparera et présidera chez nous le prochain Seder de Pessa'h ? Comment 'Haya apprendra-t-elle en Palestine la mort de ses parents ?

4 décembre 1942

Ils ne sont plus que huit enfants dans la cave où 'Hassia Bielicka fait classe. Quatre ont été pris avant-hier dans la nuit au cours de la grande rafle.
Plus d'un an déjà que les Allemands ont fermé les écoles juives. Mais peut-on laisser un enfant sans école ? Des classes clandestines ont fleuri par centaines. N'est-ce pas le premier devoir d'un Juif d'apprendre à l'enfant à trouver son chemin dans la vie ?
'Hassia met les bouchées doubles. Elle va quitter bientôt ses élèves. Le Hashomer l'aurait désignée pour une mission près des partisans. Aujourd'hui elle a choisi le poème "Ba'ir

Ha-hariga", "Dans la ville du meurtre". Les grands pogroms de Kichiniev racontés par Bialik.
Hershélé Marash lit à haute voix. Il a déjà dix ans, le Hershélé qui est à présent seul au monde. Sa famille était grande et le logement petit. Il couchait dans un réduit sous l'escalier et, à l'aube, les policiers, fatigués par une dure nuit de labeur, l'y ont oublié. Toute la famille est partie, groupée. Lui, est resté seul. Hershélé lit. Bizarre voix. Commencerait-il à muer ? " 'Hassia… – il s'interrompt brusquement – Bialik a raconté Kichiniev, qui nous racontera, nous ?… Puisque personne restera …"

5 décembre 1942

" Vite " – s'écrie Louba et nous partons en courant à l'hôpital.
Le petit dans mes bras, suffoque. " Croup, diagnostique en une minute le médecin. Il faut du sérum. " Je suis content : ce n'est pas de l'asthme, comme chez maman. J'ignore ce qu'est la diphtérie.
" Vapeurs chaudes. La boîte à trachéotomie. Faites l'impossible pour le sérum. Demandez au policier…" L'homme en blouse blanche lance aux infirmières ses ordres d'une voix impérative. Mais le nom du policier, il le chuchote intentionnellement.
Des membranes obstruent la gorge de l'enfant, nous explique-t-il. Il va lui faire une petite ouverture dans le bas du cou pour qu'il puisse respirer. " Pour gagner du temps…" Mais tout dépend du sérum. Il parle doucement, emploie des mots simples pour que nous puissions comprendre. Il est jeune mais semble sûr de lui.
Louba, à bout de bras lui tend le petit.
" Installez-vous près de l'enfant. " Il paraît fatigué le jeune praticien. A peine croyable, mais on a pu se procurer le sérum. Il a fait la trachéotomie. A présent il faut attendre que le médicament agisse. Le cœur est bon …
La nuit est longue. L'hôpital est installé au balcon de la Grande Synagogue où autrefois venaient prier les femmes et auquel on accède par un escalier extérieur. Da la place où je suis je vois à mes pieds l'immense salle où … Non, impossible d'imaginer, Louba, elle, préoccupée par le petit ne se rend même pas compte de l'endroit où nous sommes. Vraiment pas ? Il fait déjà jour et une femme de ménage passe la serpillière avec un désinfectant qui sent fort, quand le docteur Betzalèl Suchowlanski nous dit simplement : " Il est tiré d'affaire, notre Wowa. — Non, vous n'avez pas à me remercier. " Il est catégorique. Mais si nous voulons absolument remercier quelqu'un il faut que nous allions trouver Shmelik Ganev. C'est lui qui a apporté le sérum. Il est l'homme des missions impossibles. Ce qu'on raconte sur lui ? Oui, il sait. Il sait tout. Il pense qu'il y a beaucoup de vrai là dedans. Mais nous vivons un monde insensé. Le sublime chez nous côtoie l'abject. L'un à côté de l'autre. L'un dans l'autre. " On vient de me dire que Ganev a payé les ampoules de ses deniers quand il a su pour qui elles étaient. Une fortune. "

6 décembre 1942

Je suis dans la fosse sous la locomotive. Louba, à la maison, est avec Wowa. Le petit dormait profondément quand je suis parti de la maison. Je repense à la nuit que nous avons passée à l'hôpital. Tout y a été irréel.
" Je suis un assassin ! " La voix du médecin est sourde. Que raconte-il ? Il y a deux heures à peine il a sauvé notre fils. Il est la Providence … Assassin ?
Nous veillons notre enfant et il travaille à son bureau. Un tabouret blanc à vis lui sert de siège. Vu de dos : une forteresse. Il vient de terminer de trier des dossiers. Une petite pile à droite, une grande pile à gauche. Ceux-là, il n'arrête pas de les prendre et de les reprendre, de les feuilleter et de les examiner. La respiration de Wowa est toujours aussi bruyante, difficile.
Ardent ? Violent ? Non, il est déchirant le monologue qui suit l'exclamation étrange. Avons-nous entendu parler du coma diabétique ? Cent douze malades qui lui font confiance, 112 personnes qu'il connaît vont mourir un à un. La grosse pile de dossiers, ce sont des 112 cadavres ! Voilà ses diabétiques à qui il va supprimer l'insuline. Il n'y en a plus d'insuline et sans elle un diabétique meurt. Le département de la santé du Judenrat n'en trouve plus ! L'infirmier allemand qui la fournissait contre de l'or a brusquement peur de continuer son larcin. Désormais seuls quinze malades (la petite pile de dossiers) auront droit à la drogue précieuse. Qu'aurait dit de lui son père Yoshua qui vient de mourir du typhus – que sa mémoire soit bénie – un membre du Judenrat qui a su rester propre jusqu'au bout. Lui, le médecin, vient de faire le tri ! 112 mourir, 15 vivre.
Nous nous regardons avec Louba, penchés au-dessus de Wowa, guettant son souffle. Quelque cent diabétiques anonymes nous laissent indifférents. Et les problèmes de conscience du docteur Suchowlanski ? Pour nous, il est le sauveur de notre fils. Un point c'est tout. Qui dans le ghetto n'a pas son problème ? Est-ce que je ne répare pas les locomotives qui emmènent des Juifs à Treblinka ? Je me refuse à y penser. J'ai Louba à sauver. Et aussi Wowa.
" Je suis à présent comme les SS – la voix du médecin est pleine d'un dégoût profond – Ils veulent nous briser, nous tuer ? Ils ont réussi mieux que cela : ils nous ont abaissés à leur niveau. "

7 décembre 1942

Le SS qui commande le camp de Kelbassin s'appelle Rintzler. Il n'est pas plus méchant que Wiese. On ne peut pas l'être plus. Mais il est plus bestial. Sa première balle ne serait jamais pour tuer. C'est seulement après avoir donné un grand coup avec la pointe de sa botte dans les côtes d'un blessé qu'il envoie la deuxième, la mortelle.

8 décembre 1942

Shmelik Ganev marche sur le trottoir d'en face. Je traverse la rue pour le rejoindre. Depuis qu'il fait partie de la police du ghetto je ne lui ai jamais adressé la parole. Si seulement le dixième de ce que l'on raconte sur lui est exact, il est immonde, ignoble. Mais sans lui Wowa ne serait plus en vie …

Il s'arrête, en me voyant venir. Je suis sur la chaussée et lui sur le trottoir. Il me domine de deux têtes. Sa tête ! Et ses yeux glauques ! " Tu viens faire les comptes ? Combien d'unités de sérum valent un protège-cahier ? Combien d'ampoules valent les goûters de ta mère ? Tu es toujours le même pauvre con qu'autrefois ! Turbiner au chemin de fer quand on peut vivre… Tu as des nouvelles de ta sœur ? … "
Sa voix tremble. Si elle avait voulu de lui, il serait un homme aujourd'hui ? C'est pour elle qu'il a appris l'allemand. Il le fallait bien : c'était la condition qu'elle avait mise pour sortir avec lui. Et quand, au bout de trois ans, il en a su assez, elle était tellement … tellement … haut qu'il n'avait même plus osé l'aborder. Et s'il a pu apprendre l'allemand tout seul, il aurait appris n'importe quoi. C'est grâce à ma sœur, grâce à la connaissance de l'allemand, qu'il a pu entrer dans la police. A présent il est quelqu'un ! Il n'est peut-être pas un homme, mais il est quelqu'un !
Il va s'en aller. Au dernier moment il ajoute avec une hargne tragique : " Il faut que je viole une femme pour la baiser. Ta sœur. "
Il part avant que j'aie pu lui dire : merci, monsieur Samuel.

9 décembre 1942

Un événement capital, "une première" a eu lieu il y a huit jours, me dit Tzvi, sans même que les gens y aient pris garde !
Pour la première fois pour une déportation il y a deux listes. Celle du Judenrat et l'autre celle de la Gestapo. Sur cette dernière figuraient, entre autres, Itz'hak Gożanski, Aharon Rubinczik, Skibelski. Qui donc sont ces gens-là ? Le premier, avocat, membre du Judenrat, l'Obmann du ghetto N°2, l'équivalent de Brawer, s'est opposé à fournir la liste pour le dernier transport. Le second, ex-chef de la police, a trop ouvertement saboté la grande rafle. Et le troisième, ancien interprète de la Schupo, a essayé de fuir le ghetto, mais il a été ramené par un aryen bon teint, qui lui a pris tout son argent.
Le Judenrat ne s'y trompe pas ; il voit dans cet acte comme un avertissement sévère. Mais comment parer à ce nouveau péril ? Et la grande foule, qu'a-t-elle retenu de cela ? Une parade exécrable certes, mais qui paraissait n'être qu'une simple brimade supplémentaire. Mille malheureux en colonne, obligés de chanter tout le long de la route, de la synagogue à Kelbassin, sous la direction de Gożanski, avec des cymbales, et de Skibelski, avec un violon, le joyeux air de :

"Yidel mitten Fidel
Berel mitten Basse
Zing-sché mir a Lidel
Oïfen mitten Gasse …" [179]

Les gens n'ont vu que la ridicule couronne métallique sur la tête de Gożanski. Ils n'ont vu que le côté carnaval de la chose.

[179] Chanson yiddish très populaire : "Yidel avec le violon / Berel avec la basse / Chantons un petit air / Au milieu de la rue".

10 décembre 1942

" Yossef, Yossef, ils vont vivre mes diabétiques ! "

Nous venons tous les deux jours aux soins. A présent, une semaine après l'opération, le docteur Suchowlanski est l'ami de Wowa. L'enfant se laisse soigner docilement.

" Ils vont vivre grâce à Ganev. " Ce n'est plus l'homme abattu, déchiré, déprimé, de l'autre nuit. Même l'étincelle d'espièglerie, celle qui brillait habituellement au temps des kayaks sur le Niémen, réapparaît par moment dans son regard.

Oui, l'infirmier allemand va continuer à fournir l'insuline ! Ganev a eu une idée de génie. Il lui a fait parvenir une belle lettre en allemand à "ce lâcheur sans scrupules". De la calligraphie non signée. Lui, Betzabel Suchowlanski, a vu ça de ses yeux. " Si tu cesses les livraisons " – a écrit à peu près Ganev – " Je te dénonce à la Gestapo. Et tu seras pendu ! "

" Tu seras pendu … Pendu … Pendu …" chantonne le toubib. Et il rit … Et il rit … Une buée éteint l'étincelle des pupilles.

11 décembre 1942

Dans la bousculade de la synagogue, Louba a perdu sa perruque. C'est le moment d'en racheter une parce que leur cours s'est effondré. Les chauves riches et les pimbêches élégantes en avaient toutes acheté deux. A-t-on besoin de deux perruques dans un camp de travail ? Non, alors tant qu'à faire, monnayons-en une.

Cheveux noirs bouclés : Wowa se réfugie sur les genoux de grand-mère Landman. Elles sont pourtant belles les boucles. Louba les a eues pour le tiers de leur valeur réelle. Une vraie occasion.

12 décembre 1942

La Gestapo désigne un Judenrat à Kelbassin : " On s'installe ! Donc il n'y aurait pas déportation ! "

Mais sa tâche unique sera de répartir entre les prisonniers 150 grammes de pain par jour et une gamelle de soi-disant soupe. Il aura à gérer la famine. Elle s'avère pire que la schlague et les balles.

13 décembre 1942

Encore un envoyé du Hashomer serait venu il y a quelque temps pour tenter d'organiser "une révolte" dans le ghetto. Le bobard paraît vraiment gros. Et même de citer un nom : Zorah Zylberberg. Les gens ont perdu la raison. Si ce nom est exact – et il l'est – c'est de la folie de le nommer. Et s'il est faux, pourquoi parler à tort et à travers ?

Essayant d'imaginer un mouvement de résistance dans le ghetto Tzvi a dit un jour qu'il faudrait pour commencer un minimum d'entente entre les organisations. Les sionistes collaborant avec les bundistes ?

Le Beitar avec le Hashomer ? Et les communistes avec tous les autres ? Difficilement concevable. Les esprits ne sont pas assez mûrs. Pas encore ?

14 décembre 1942

Notre Judenrat, moyennant une énorme rançon, obtient l'autorisation de faire parvenir à Kelbassin chaque semaine plusieurs traîneaux chargés de pain ! Brawer et Lifszyc se démènent avec une abnégation qui éveille l'admiration de tout le ghetto. Les gens à Kelbassin pleurent paraît-il de reconnaissance. Les charretiers, eux, se débrouillent pour passer en fraude quelques colis personnels et du courrier.

15 décembre 1942

Combattre ou sauver sa peau ? Je ne sais plus. Je sais seulement que j'ai décidé de quitter le ghetto coûte que coûte. Louba semble indécise. Finalement elle a haussé les épaules. C'est sa façon de donner son accord.
Comment trouver un chemin qui mène vers les partisans ? Je frappe à la porte de Tzvi. Je vois tout de suite qu'il a l'air embarrassé. Ah ! si je lui avais posé la question il y a quelques semaines seulement... Après une nette hésitation, il me parle de Morde'hai Tenenbaum, qui est passé chez nous à Grodno à ce moment-là. C'était l'homme à qui s'adresser. Quelqu'un d'exceptionnel, hors mesure. Sa dernière en date : combat dans un train de Varsovie, avec un gendarme allemand qui essayait de l'arrêter. Blessé, il a sauté en marche. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle "l'homme trompe-la-mort". Mais où le joindre à présent ? Wilno, Varsovie, d'autres villes, d'autres ghettos ? " Il faut que je réfléchisse ", conclut Tzvi. " C'est délicat, ajoute-t-il. Très délicat. "

16 décembre 1942

Tzvi me demande à brûle-pourpoint : " Tu connais Bronia Winicka ? " Bien sûr que je la connais ; qui ne connaît cette belle fille aux yeux bleus à qui l'antisémite le plus farouche donnerait le bon dieu sans confession ; mais voilà plusieurs mois qu'elle a disparu du ghetto et toutes sortes de rumeurs circulent sur son compte : d'aucuns disent qu'elle est dans le ghetto de Bialystok d'autres dans la forêt, d'autres enfin affirment qu'elle est agent de liaison entre les deux. De toute façon, quelqu'un d'important. " Toi qui travailles à la gare, me dit-il, tu pourras s'il le faut aller à Bialystok ? " Veut-il m'envoyer à Bronia ? Mais non, il refuse de dire un mot de plus. Il n'a jamais été aussi brusque avec moi. Qu'est-ce que je lui ai fait ?

17 décembre 1942

Dès qu'on aperçoit Wiese, on se sauve. Il tire pour un oui et pour un non. Et aussi pour rien du tout. Mais comment l'éviter quand on rentre du travail et qu'il est au portail ? Et quand Wiese tire...

18 décembre 1942

" Andrzej, j'aurai sans doute besoin d'aller à Bialystok. " Ça m'est venu spontanément, alors que nous essuyions nos mains pleines d'huile au même chiffon. " Il faut justement que j'y aille. Laisse-moi réfléchir, Yossef. " Allons bon, lui aussi a besoin de réfléchir.

19 décembre 1942
Wowa exige a présent que son ours Martin soit d'une blancheur impeccable. Louba le lave au savon. Mon fils, un petit dictateur ?

20 décembre 1942
Leïbélé Reizer est tout excité. A l'hôpital on lui a fait prendre aujourd'hui les mesures pour confectionner des cercueils pour deux militaires allemands tués par des partisans. "Ah, les partisans ! " — il a l'air tout rêveur.

21 décembre 1942
Génia cherche, cherche à longueur de nuits comment faire partir sa fille. " Elle aura des remords de conscience de nous avoir abandonnés, nous les parents. " C'est possible et même probable. Mais avec son caractère elle trouvera de toute façon une raison de se ronger les sangs. L'important est qu'elle vive.

22 décembre 1942
Staub et Staubler, voilà les noms qui étaient gravés sur les plaques que Leïbélé a clouées sur les cercueils. Il s'agirait probablement des Bahnführer[180]. " Ah, les partisans ! " – Leïbélé chante. Et il est tellement excité qu'il a dû se tromper dans les noms. Staub et Staubler se ressemblent trop.

23 décembre 1942
Kelbassin est prêt à recevoir de nouveaux pensionnaires. Les anciens sont partis dans des "camps". Personne n'ose même plus ajouter "de travail".

24 décembre 1942
Esther Broïdé, la belle Esther, a le sourire de la femme de trente ans. C'est elle qui tient à jour la liste des 200 travailleurs qui rentrent au ghetto. Ce soir Wiese les a fait entasser dans une petite salle où sont rangés les registres du Judenrat. Il inaugure une nouvelle méthode de fouille collective.
C'est l'affolement, la bousculade. Une bouteille roule par terre. Le gestapiste la saisit. " A qui est cette bouteille ? " Pas de réponse. Il dégaine. Que va-t-il faire ? De la menace de son revolver, il fait monter Esther avec la bouteille sur sa table de travail. " Bois ! " – lui ordonne-t-il. Le revolver est toujours là. Esther boit. Elle s'étouffe et elle boit. Deux cents

[180] *Bahnführer* (sg. et pl.) : commandant d'un convoi.

personnes, muettes d'horreur, la regardent boire. Elle est rouge, elle titube, elle boit, elle vomit, elle reboit. Elle tombe raide. On l'emporte.
Elle n'est pas morte. Mais, dans la nuit, pour qu'elle ne saute pas par la fenêtre, on lui met une camisole de force.
Joyeux Noël, Esther.

25 décembre 1942
" Tu veux vraiment aller chez les partisans ? " me demande Tzvi. J'essaie de l'obliger à se départir de sa réticence en lui disant que j'ai bon espoir de pouvoir prendre le train pour Bialystok. Mais rien à faire, il est toujours muet comme une carpe.

26 décembre 1942
On parle ouvertement d'un certain nombre de policiers prêts à donner leur démission. Seul le sentiment qu'ils protègent leur famille les fait hésiter. Les gens hochent la tête en signe de pitié plus que de compréhension et encore moins de colère. " Pauvres garçons..." murmurent certains.

27 décembre 1942
Aujourd'hui, Tzvi me parle d'Avraham Lifszyc. (Est-ce pour éviter mes questions sur Bialystok ?) Il s'avère qu'en réalité cet industriel tant envié n'a jamais profité personnellement des services qu'il rendait aux gens. Ils sont de plus en plus nombreux ceux qui l'affirment. De mon contact personnel avec lui, en dehors du fait qu'il me soit antipathique, je ne puis qu'acquiescer aux paroles de Belko. Lifszyc a bien essayé de me procurer un gagne-pain et la sécurité sans rien demander en contrepartie. Cet homme – dit mon ami – n'existerait pas, qu'il aurait fallu l'inventer ! " Car imagine-toi un seul instant : si vraiment l'industrie devait sauver ne serait-ce que quelques-uns parmi nous, ce même homme, si controversé aujourd'hui, prendrait immédiatement stature de héros ! " L'important de tout ceci est que Tzvi, au fond de lui-même, croit que l'industrie nous sauvera !

28 décembre 1942
Ma Louba est formidable. Le coup de poker avec les tissus et le fil que nous fournissent dorénavant les SS s'est révélé génial. Nous revendons une partie des tissus et pas mal de fil. Nous arrivons aussi à mettre de côté des pièces terminées. L'argent rentre même bien plus facilement qu'auparavant. A présent je comprends que les deux bijoutiers qui travaillent pour le Judenrat ne manquent de rien ! Wowa non plus ne manque de rien. Mais ne suis-je pas en train d'exploiter les "possibilités diverses" qu'Avraham Lifszyc avait fait miroiter devant moi ? Et qui m'avaient révolté ? Oui, le docteur Suchowlanski a raison. Les SS nous ont tous abaissés à leur niveau.

29 décembre 1942

" Et ta femme, qu'est-ce qu'elle en dit des partisans ? " me demande Tzvi. Il n'y a pas de doute : quelque chose le chiffonne dans mon projet. Pourquoi ne m'en parle-t-il pas ouvertement ?

31 décembre 1942

L'agent de liaison Morké annonce une augmentation du tarif de ses services à partir du 1er janvier 1943, 0 heure. Madame M.J., une Juive avec un goy, profitant de l'aubaine de l'ancien prix, vient de verser à Morké 200 roubles-or pour assurer la survie de sa sœur P.B. et son époux M.

— 1943—

1er janvier 1943

Pourquoi Wiese a-t-il choisi Roganski et pas moi ? Pourquoi Roganski et pas l'un de ses 24 compagnons de travail ? Mystère.

Pourtant nous avons franchi le portail en même temps. Pourtant nous passons tous en fraude, la même marchandise. Il y avait eu en ville aryenne un arrivage de lentilles. Lentilles aujourd'hui, pommes de terre hier, c'est grâce à cette fraude quotidienne que nous survivons ces temps-ci. Wiese le sait.

Il semblait fatigué notre commandant. Était-ce d'avoir fêté jusqu'au petit jour la Saint-Sylvestre ? Fatigué et énervé. Au point que pour la première fois on l'a vu rater quelqu'un ! Le coup est parti et Nonki Roganski est resté vivant ! Oh, bien sûr, il avait une balle dans la poitrine. Il toussait même ! Et crachait du sang. Mais il n'est pas mort sur le coup.

Pour une livre de lentilles, Nonki Roganski.

2 janvier 1943

" C'est normal que Féla ait des hésitations, me dit Génia. Mais je suis confiante : la soif de vivre vaincra. C'est dans la nature. "

3 janvier 1943

Andrzej, dans un aparté, vient de me dire que le voyage de Bialystok serait pour après-demain. Lui aussi va venir. Il veut voir sa sœur qui habite là-bas. L'aller l'après-midi avec une Pacific Unifiée. Le retour avec une vieille Pt 31 boiteuse à réparer. J'aurai la nuit pour régler mon affaire. Que je pense au casse-croûte. Et à la serviette après la douche ! Nous n'irons pas au dortoir. Il emportera deux lanternes et nous sortirons par le portillon de la lampisterie.

L'heure décisive est arrivée. Cette fois-ci Tzvi va me parler.

4 janvier 1943

Ce qu'il va faire est absolument interdit, et même hautement punissable dans toute organisation clandestine. Mais tant pis : il prend sur lui de me donner l'adresse de Bronia, parce que... Égoïstement, je laisse Tzvi s'enfoncer dans des explications embrouillées. Une seule chose de claire : j'ai un ami vrai en face de moi.
Reste le problème de Louba : elle ne s'oppose pas formellement, mais... Je redoute ce voyage et je sens que je vais passer une nuit blanche. Tout cela parce qu'Andrzej n'a pas pensé à un petit détail ! La douche ! Quelqu'un risque de s'y apercevoir que je suis circoncis !...

5 janvier 1943

La loco, haut le pied, fonce vers Bialystok. Je bourre la chaudière à grandes pelletées. Des lunettes me protègent les yeux des escarbilles. Andrzej, mon mécanicien ne desserre pas les dents. Moi, je me répète : en sortant de la gare, à droite ; à cinq minutes de marche sur la gauche, l'église Saint-Roch ; juste avant l'église, prendre à droite la longue rue Lipowski — non, Lipowa ? non ... Puis après, à gauche Sienkiewicza ; puis... Tzvi m'a fait apprendre par cœur l'itinéraire pour arriver de la gare chez Bronia ; il m'a fait promettre que je ne demanderais pas mon chemin ; même si j'ai un "bon physique et pas d'accent", a-t-il précisé.
Les aiguillages, le patron ralentit l'engin. Puis c'est le garage et... la douche. Ce n'était pas la peine de me faire tant de bile : nous sommes seuls dans la grande salle ! Nous nous séparons au portillon. " Demain matin à six heures, sous les marronniers du trottoir d'en face, me dit Andrzej. N'entre pas seul dans la gare. "
L'heure du couvre-feu est proche quand dans la Schrötterstrass, je me trouve au pied de "mon escalier". Là-haut, c'est la chambre de Bronia – non ! de "Yadwiga Szkibel". Elle est toujours aussi belle, et en plus elle a acquis de l'assurance et de l'autorité. Je m'en aperçois bien vite : " Qui t'a donné mon adresse ? " La voix est froide, coupante. " Bronia…" Mes explications sont encore plus embrouillées que celles de Tzvi hier. " Tu es sûr qu'on ne t'a pas suivi ? Qui est cet Andrzej ? " Pourtant l'intonation change peu à peu. Il me semble même par moments retrouver dans mademoiselle Yadwiga Szkibel l'espiègle Bronia d'avant la clandestinité.
Mais tout cela ne sert à rien : quand j'annonce l'âge de Wowa, elle est catégorique : elle n'a pas de solution à mon problème. Pourtant en me servant le thé, elle me lance une bouée de sauvetage : dans la grande forêt près de Lida, il y aurait un groupe de partisans où on accepterait des femmes et des enfants. " Puisque tu retournes à Grodno, va donc trouver Schepsel G., le boucher. "

6 janvier 1943

Au retour, la loco est tombée en panne et on nous a poussés sur une voie de garage à Kuznica. En deux heures on a réparé. J'ai rechargé la chaudière mais Andrzej ne semblait pas pressé de toucher à ses manettes. Il a débouché la bouteille thermos. " Ma sœur est d'accord " – m'a-t-il dit en me tendant un gobelet de boisson chaude. Sa voix était ample,

vibrante, pas du tout le ton étouffé habituel. Sa sœur était d'accord pour nous prendre chez elle : moi, Louba et le petit. Il a fallu qu'il répète trois fois pour que je commence à comprendre. C'était abracadabrant. Et tellement inattendu !
Sa sœur est veuve. Elle habite à Bialystok un petit logement de deux pièces. Elle va nous prendre chez elle. Mais il faut lui envoyer des photos d'identité. Elle ira à Varsovie où elle connaît Wladyslaw Bartoszewski[181]. C'est un des chefs de "Żegota"[182], une organisation de Polonais qui aide les Juifs. Elle ira le voir pour nous obtenir de faux papiers. A Bialystok il y a beaucoup d'usines. Je trouverai du travail facilement. Nous avons de "bons physiques". Et personne ne nous connaît là-bas. Il a très longuement réfléchi sur notre problème. La solution la plus logique, la plus simple, surtout à cause du gosse, c'est de vivre au grand jour. Nous verrons la libération ; la Victoire ! Quand Andrzej dit "Victoire", on croit entendre des tambours et des trompettes. Mon cœur cogne à se rompre.
" Alors on ne pourra pas partir n'est-ce pas ? " me demande Louba au retour. " Si ! " "Ah…" – de la déception ? " Si, si Loubatshka, mais pas chez les partisans ! " Elle aussi met du temps à comprendre.

7 janvier 1943
Je pense à Andrzej, mon patron. Discrétion et désintéressement. Qui d'autre que Gustave a eu envers moi un geste pareil ? Mais pour Gustave c'est seulement après sa mort que j'ai pleinement pris conscience de ce qu'il avait fait pour moi. Tandis que Andrzej est là, bien vivant, bien présent et qui me rassure d'un coup d'œil : " T'en fais pas, mec, on les aura. " Il sent, j'en suis certain, que je saisis exactement toute la portée de son acte et celui de sa sœur. Car je n'ai pas osé lui dire merci. Dit-on merci à quelqu'un qui met pour vous sa vie en danger ? Que j'ai bien fait de ne pas le quitter pour Abraham Lifszyc !

8 janvier 1943
Je suis requis pour travailler toute la nuit. Que se serait-il passé si on avait en besoin de moi il y a deux jours pendant que j'étais à Bialystok ? Brr... A quoi tient le sort d'une famille entière ?

9 janvier 1943
J'étais tellement tendu pendant le voyage à Bialystok, tellement ému par le retour, que finalement l'événement de "la première sortie" après trois ans de geôle est passé presque inaperçu**.**

10 janvier 1943

[181] Władysław Bartoszewski, né en 1922 à Varsovie, devint ensuite historien et homme politique – sénateur et ministre des Affaires étrangères en Pologne.
[182] *Żegota* [Jégota] : *Commission d'Aide aux Juifs*, une organisation clandestine, partie de la résistance qui opéra en Pologne durant l'occupation allemande entre 1942 et 1945.

La semaine dernière le Judenrat a reçu l'ordre de procéder à un nettoyage de la Grande Synagogue. Une vague d'inquiétude a submergé le ghetto. Va-t-elle resservir ? Les dizaines de morts à l'intérieur du bâtiment, la marche vers quel Kelbassin, et là-bas … Mais non, c'était une fausse alerte. Voilà trois jours qu'elle est prête, et rien ne se passe. Elle est pourtant propre. Et si on ne regarde pas de trop près les taches de sang qui restent ici et là, les traces des balles dans les murs, on peut même dire qu'elle est pimpante. Prête pour une grande Sim'hath Thora[183].

11 janvier 1943

L'ambulance démarre juste au moment où j'arrive au travail. Le son de la sirène est lugubre. On dirait le hululement d'un oiseau de malheur.
Dans la gare un attroupement. Je prête l'oreille. "Il" était sur le tender. "Il" a glissé sur une couche de neige glacée. C'est au moment où "Il" se relevait qu'un wagon fou est arrivé. "Il" – si prudent… – entre les tampons. De mémoire de cheminot il n'y a pas eu d'accident pareil à Grodno.
Andrzej ne verra pas la Victoire. Que sa mémoire soit bénie. Combien, combien de pères, mon Dieu, peut-on perdre dans une existence ? Est-ce moi qui leur porte la guigne ? Je me suis rendu compte que voilà des années que j'avais envie de pleurer. Ces pleurs étaient le dernier présent d'Andrzej.

12 janvier 1943

Je rencontre monsieur Karasik, le photographe : " Vos photos d'identité sont prêtes. " Je n'en ai plus besoin. Je ne connais ni le nom ni l'adresse de la sœur d'Andrzej.
Il faut que j'aille voir Schepsel G. Ca devient urgent, très urgent.

13 janvier 1943

" Mania, après une nuit de travail à l'hôpital tu devrais prendre un peu l'air et ensuite aller te reposer. Et ne pas reste toute la matinée avec ton calcul ! "
" Mamé, ce n'est pas du calcul, c'est de la géométrie ! " – et elle rit. Elle a deux fossettes.
" Géométrie, schméométrie[184], je ne sais même pas ce que c'est ! Arrête et va te promener".
Mania Bojarski, aide-infirmière, voulait passer son bachot aussitôt "après" ; elle aurait dû savoir pourtant qu'à seize ans, au ghetto, on ne doit plus écouter ses parents. Si elle avait pris le temps de calculer le volume de son cylindre, elle n'aurait pas rencontré Wiese qui à l'heure de midi faisait son tour de propriétaire dans le quartier.
Une seule balle a suffi. Les joues de Mania sont pâles, mais on voit encore les taches de rousseur. Où sont les deux fossettes qui faisaient son charme ?

---

183 *Sim'hath Thora* : la Joie de la *Thora*, dernier jour de la fête des Tabernacles (*Soukkoth*). Ce jour-là on chante et on danse à la synagogue.

184 En yiddish, pour ironiser gentiment sur une chose, pour mettre en doute ou réduire son importance, on revient sur le mot en remplaçant la première consonne par « *sch-* ».

14 janvier 1943

Je traverse le hall de la gare. Dans la queue, au guichet des billets, j'aperçois une silhouette connue. Une belle "schiksa"[185] blonde, grande, bien faite. Un petit béret sur la tête, un vieux manteau bleu. De ses deux mains, elle serre un sac fait de bouts de cuir de coloris et de formes variées. Ses yeux bleus joyeux (oui, oui, parfaitement) m'ordonnent de ne pas la reconnaître. 'Hassia Bielicka, dans vingt-cinq minutes, va prendre le train de Bialystok.

15 janvier 1943

Le visage cramoisi, les traits taillés à la hache, les oreilles décollées. Énorme. Une vraie armoire à glace ! Et encore je le vois assis, Schepsel G., sur son billot rouge de boucher. Il balance négligemment les jambes mais il m'écoute attentivement. Il soupire. " Seul tu peux venir. " Nouveau soupir. Cet homme a de la peine. Avec la femme et l'enfant il faut "acheter sa place". Le prix : une arme à feu…

Je n'ai pas le temps de réagir, que je vois Leïb Reizer franchir le seuil de la petite boutique. Schepsel, après un moment d'hésitation présente "mon cas" à Reizer. Alors il est dans le coup, mon Leïbélé ! Ça ne m'étonne pas de lui ! Mais il est dans la même situation que moi ! Avec sa Frumké et sa Bassiélé ! Comment fait-il pour payer leur place ? En tout cas s'il est dans l'affaire, tout espoir n'est pas perdu.

Leïb est visiblement troublé. Pour Wowa, il me comprend. Il a Bassiélé. Mais ma "Paryżerké", ce n'est pas sa Frumké ! A t-elle seulement une idée, ma femme, de ce que peut être la vie des partisans dans la forêt ? En hiver ? Sûrement pas de maison en dur. Sous la tente et encore ce n'est pas certain. Peut-être un abri en peaux de bête. Et l'approvisionnement problématique ? Et pas de médecins ? Et les combats ? Et les Allemands qui font la chasse ? J'affirme, péremptoire, que Louba sait tout cela et qu'elle est d'accord.

" Laisse-nous le temps de réfléchir. " Je savais bien qu'avec lui tout espoir n'était pas perdu !

17 janvier 1943

Enfin des nouvelles authentiques, officielles. Le Judenrat fait savoir que nous pourrons bientôt rejoindre nos familles qui sont parties dans les camps de travail. Il existe, du fait de l'encombrement des logements, de la promiscuité, un réel danger d'épidémie. Quelques départs seront organisés. Il est inutile de se cacher. Le Judenrat compte sur la discipline et le sens civique de la population.

18 janvier 1943

Il fait à peine jour. Assise à table, Féla boit son café-ersatz. C'est l'heure d'aller au travail. Quand Génia s'est-elle approchée d'elle ? Je la vois qui saisit sa tête à deux mains et ses lèvres se mettent à remuer. A haute voix ou sans prononcer un mot ? Je ne saurais

[185] *Schiksa* (yiddish) : jeune fille *goye*. Le terme est plutôt péjoratif.

l'affirmer. Mais les paroles de "Birkath Hadere'h"[186], résonnent dans ma tête. Dans celle de Féla également.

— Le soir

Le crépitement de tant de mitraillettes à cette heure-ci ? Une aktzia est en route !

Entrer ou ne pas entrer ? Voilà ce que se demandent les centaines de Juifs qui, comme moi, s'en retournent du travail. Isolés ou en petits groupes ils se terrent dans les rues adjacentes au ghetto.

Entrer ? Se jeter dans la gueule du loup ? Wiese et Streblow déchaînés, leur armes à la main. La Grande Synagogue, sa folie effroyable. Et demain le convoi … Ne pas entrer ? Laisser les siens ? Ne penser qu'à soi, égoïstement ? Mais, une fois à l'intérieur, comment les aider ? S'ils sont déjà dans la synagogue, il est trop tard. Et s'ils sont cachés, c'est les faire découvrir que de les chercher en pleine rafle. Alors il faut rester dehors ! Dehors ? Pour aller où ? Chez qui ? Avec quoi ? Voilà ce que chaque Juif, tapis dans les alentours, est en train de se dire en ce lundi soir. Depuis que Yonka Ginzburg est "neutralisé" je n'ai rien à craindre et pourtant, moi aussi je fais une petite halte … "le bon Dieu porte les balles ! "

Une silhouette connue sous une porte cochère : Féla recroquevillée, transie par un froid comme on n'a pas connu depuis des années. Je me dirige vers elle. Qu'est-ce qui m'arrête ? Son destin à elle ? De la poche intérieure de son manteau, elle tire une bouteille. Je me rappelle que quelqu'un lui a commandé hier de la vodka. Une longue, longue goulée. Une autre. Une troisième. Je pense à Esther Broïdé. Les pommettes rouges, tremblante et titubante, elle passe à côté de moi sans me voir. La route est longue pour arriver chez les Paszkowski. Que Dieu te guide, Féla. Ne pas te voir rentrer sera la dernière joie de tes parents.

19 janvier 1943

Le froid est rude, tout comme hier. Nous avons laissé couler un filet d'eau du robinet pour éviter qu'elle ne gèle dans les tuyaux.

C'est la première fois que la Gestapo de la ville participe à une rafle. Hier, en me faufilant vers la maison j'ai vu douze cadavres rien que dans la rue Peretza. Et ce n'était qu'un lever de rideau.

Policiers et gestapistes passent de maison en maison avec une liste de ceux qui doivent rester ... Ils embarquent tous ceux qui n'y figurent pas. Deux policiers et un gestapiste examinent une à une nos pièces d'identité. Ils cherchent nos noms sur leur liste : un silence sépulcral.

Il ne faudra pas oublier de laisser le robinet ouvert, cette nuit encore.

20 janvier 1943

Les Russes avancent à Stalingrad et à Léningrad, au-delà de Donetz et de Voronej....

Qu'ils viennent ! Qu'ils se dépêchent ! Qu'ils sont loin, mon Dieu !...

L'aktzia continue.

---

[186] *Birkath Ha-dere'h* : la prière de celui qui prend la route.

21 janvier 1943

Un sans cœur, notre Président ? Un insensible ? Il faut toujours se méfier des jugements hâtifs. Une petite vieille est venue le supplier : " Pas encore. Ma petite-fille va accoucher. Je voudrais voir mon premier arrière-petit-fils. " " Qu'on raye son nom de la liste " – a commandé David Brawer. Pourtant il sait que la vieille ment : son arrière petit-fils est né hier. Un arrière petit-fils mort-né.

L'aktzia continue.

22 janvier 1943

Na'hum Frejdowicz n'a que soixante-dix ans. Mais depuis qu'il a eu une attaque au cerveau il boîte fort et traîne sa jambe. Lui qui ne pouvait pas marcher sans canne, comment fait-il pour porter une petite sous chaque bras ?

Il est 17 h 30, ce 22 janvier 1943. Fania et Berko, Lila et Minka Efroïmzon, Dodik et Julek Ilin, Méïr et 'Haya Rajgrodski, Félix Zandman sont dans la cache. Introuvable. Absolument introuvable. Et, de plus, ingénieuse. Par une fente minuscule on peut voir tout ce qui se passe dans la rue. Fania et Lila, à tour de rôle, regardent. Leur père, à la lumière crue des réverbères, encadré par deux policiers et un gestapiste, emporte leurs filles vers la Grande Synagogue. Elles n'ont pas le droit de pleurer. "Pour la sauvegarde du Peuple les enfants en bas âge ne seront pas admis dans les caches."

Il est 18 heures, ce 22 janvier 1943. La grande "aktzia" est terminée.

23 janvier 1943

Ma Lounia...

Hier matin ils sont venus la prendre. Son train roule déjà ... Est-ce moi qui m'étais occupé de la locomotive ?...

C'était devenu une habitude. A jours fixes, à une heure déterminée, deux regards se rencontraient, se souvenaient. La joie était simple et le désir ardent. Le regret, tenace, devenait inquiétude qui ronge. Deux regards qui pendant des années avaient rêvé, espéré une rencontre impossible. Des regards meurtris de ne pas avoir eu le courage de déranger le destin, de ne pas oser bousculer le raisonnable, de s'enliser dans le train-train, loin des passions tumultueuses, enivrantes.

Lounia ? ... Le grand échec ? ... C'est bête la vie. Est-ce encore plus bête de mourir comme ça ... pour rien ? Non, ce n'est pas pour "rien".

Ce ne sont pas Lounia et Lenka Prenska, l'oncle Leyser ou Yoshua Suchowlanski, Rivtzia, Gruntzia ou Élisabeth, des mères juives qui meurent. C'est un peuple qu'on détruit. Mais le Peuple ne meurt pas pour rien. Il meurt pour mieux régénérer. On l'a assez accusé de faire mourir. Et on ne manquera pas une occasion de le faire à nouveau. Et autant un chorus bien orchestré clamera chaque fois, "urbi et orbi", sa culpabilité, sans même l'avoir jugé, autant un complot de silence règne pendant qu'on l'extermine.

Mon Peuple.

24 janvier 1943

Treize hommes de la Gestapo, avec leurs aides habituels, ont, en quatre jours, arrêté et envoyé à la mort dix mille cinq cents Juifs.
GOTT MIT UNS[187] !

25 janvier 1943
Tzvi me dit qu'au cours de la rafle beaucoup de policiers n'ont pas fait trop de zèle. Commenceraient-ils à se poser des questions ?
" J'ai vu l'autre jour 'Hassia à la gare. Elle allait prendre le train de Bialystok. " Il sait tout, mon ami. Même que son sac multicolore avec le trésor de cachets pour fabriquer des faux papiers est arrivé au destinataire.
" 'Hassia, Bronia... " – dit Tzvi, admiratif. Elles sont quelques-unes de chez nous, de Grodno, à former une "équipe" qui travaille à Bialystok. " Et quelle équipe ! " Il ne donne aucun détail mais tout naturellement nous abordons le sujet du bruit du jour : il existerait une organisation de résistance commune à toutes les familles politiques.
Oui, elle existe, dit Tzvi. Sur le papier. Comment en serait-il autrement puisqu'à l'intérieur de chaque mouvement politique on n'est pas d'accord sur les modalités d'action !
" Tzvi, pourquoi tu ne prendrais pas ça en main ? " Mon ami baisse la tête. Au bout de quelques secondes : " On ne m'a pas demandé. " Il sait que ce n'est pas une réponse. Mais, en fait, c'est toute la réponse.
26 janvier 1943
Il ne fait pas encore jour. Je vais au travail. Un jeune garçon, sorti de je ne sais où, m'emboîte le pas. Je connais mieux ses frères aînés et surtout Méïr Trachtenberg, son père. J'avais fait un stage dans son atelier de machines agricoles à ma sortie de l'École. Un bon patron. Encore un qui voulait me garder.
En trois phrases, il me raconte son histoire. Il a une bronchite qui le fait tousser. On a craint une rafle cette nuit. Les gens de la "maliné" l'ont chassé parce qu'avec ses quintes il mettait en danger trente personnes.
" Et à présent, Lowa ? " Il n'y a plus aucune chance ici. Il faut partir. Ils vont tous nous faire crever. Un paysan à qui son père vendait dans le temps de l'outillage lui a dit un jour : " Panié Méïr, des patates il y en aura toujours à la maison." Reconnaître la route jusqu'au village, revenir au ghetto pour y prendre ses parents et les mener chez le goy ; tel était son plan. " Tu me fais traverser le portail ? " Il y a longtemps qu'on ne me demande plus mon Ausweis. Et même quand quelqu'un m'accompagne, on nous laisse passer sans difficulté. Ça se sait au ghetto.
L'enceinte de barbelés est derrière nous. Nos chemins vont se séparer. " Lowa, tu crois que ce paysan accepterait de cacher d'autres personnes ? J'ai quelques billets, des marks. " Lowa, quinze ans, me regarde comme si j'étais un dingue tombé de la lune. " Si j'arrive jusque chez le paysan, je lui demanderai ! "

27 janvier 1943

[187] *Gott mit uns* : « Dieu avec nous ». Inscription que portaient les boucles de ceinturons des soldats allemands.

Motel Schulkes sort de la boulangerie. Il serre contre sa poitrine quatre boules de pain. Le pain de la semaine pour toute la maisonnée. La moitié d'une boule par personne et par semaine. " J'aurais dû écouter 'Hana et prendre un panier à provisions. "
Wiese débouche au coin de la rue. Sa "Maschinenpistole" crache du feu, elle crache la mort. Les bras de Motel sont crispés sur deux boules de pain. Dans la face, tournée vers les cieux, ses yeux révulsés semblent chercher les deux autres boules. Perdre tant de pain un 27 janvier 1943 ? Que va dire 'Hana ?

28 janvier 1943

" Yossef, un dénommé Lowa est venu. Il veut te voir. Il a eu l'air étonné de voir que nous avons un fils " me dit Louba quand je rentre. Je crie : " Où est-il ? " " Il t'attend à sept heures près de la soupe populaire. "
Nous grimpons une échelle vers une soupente invisible du dehors. La cache n'est pas mauvaise du tout : elle a résisté à deux rafles, dont la dernière, la grande. Mais quarante personnes ! Combien de temps tiendront-ils ?
Mon ex-patron et sa femme 'Hassia sont là. Méïr Trachtenberg parle d'une voix grave.
" Yossef tu as de la chance. Le paysan se souvient de toi. Tu es resté toute une soirée pour réparer sa première faucheuse ! Il a pu retravailler dès le lendemain matin. Kszymicki est un bon goy. Il a dit : 'Une personne ou dix, on ne reçoit qu'une balle dans la tête.' N'inscris rien mais rappelle-toi : Stanislaw Kszymicki à Dulkowszczyzna sur le Biebz. Il vous recevra. Il ne fait pas ça pour de l'argent. Je te dis : Stanislaw est un bon goy. Yossef – une émotion soudain étrangle la voix – il faudrait que vous puissiez placer votre enfant chez quelqu'un …" Il explique que le frère de Stanislaw, dont il se méfie, habite tout près. Et que les pleurs de l'enfant...
Je rentre. Wowa me tend les bras. Nous jouons. Quel enfant !
" Yossef que voulait ce garçon ? " me demande Louba. " Que je lui achète un litre de vodka du côté aryen. " Louba n'en croit pas le premier mot. Pourtant elle ne pose aucune question.
Tousser ? Pleurer ? Ronfler ? Interdit pour ceux qui veulent avoir une chance de survie.

1er février 1943

Petit, bas sur pattes, il avait une façon bien à lui de pencher la tête quand il regardait son maître de ses bons yeux de chien, au travers de longs poils clairs, presque blancs. Il n'avait rien du chien de race. Mais Reuven Kimche non plus n'était pas racé. C'est sans doute ça qui les avait rapprochés.
Depuis un an ils se retrouvaient chaque matin, passaient la journée ensemble et se quittaient le soir au portail. Reuven n'a jamais su où Titou (c'est ainsi qu'il l'appelait) passait ses nuits. Ce qui ne l'empêchait pas le lendemain de partager avec lui sa tartine de pain noir.
Mais il y a les impondérables. On ferme l'atelier, c'est le dernier jour. Demain Reuven ne sortira plus du ghetto.
Il va être cinq heures, le moment de rentrer. Pourquoi Titou n'a-t-il pas la permission de trottiner ? Il est un peu à l'étroit sous le manteau de son maître. Mais on arrive au portail.

Il le sent, même s'il ne le voit pas. Il n'aime pas le ghetto Titou. Et il a ses obligations nocturnes. Il demande à descendre : il aboie. C'était oublier que cet endroit n'est pas un désert. Aussitôt lui répond un autre aboiement. Court, sec haché, celui de la "Maschinenpistole" de Wiese.
Le corps de Reuven Kim'che, d'après le règlement, doit rester sur place jusqu'au lendemain. Blotti contre lui Titou lèche de temps à autre sa joue glacée. Les passants s'arrêtent. Non pas pour regarder le cadavre. Ça c'est banal. Non, ils regardent le chien. Il n'y a pas de chiens au ghetto. C'est peut-être ça son côté le plus inhumain.
Ils regardent un kilo de chair à saucisse … Depuis un mois c'est la famine au ghetto. Et pourtant personne n'y touchera. Le matin, Titou resté seul, repartira vers sa vie privée.

2 février 1943
C'est un cerveau allemand génial qui a mis au point le Judenrat. Tzvi semble faire la découverte, et il en est épouvanté. Quelles pitoyables entreprises que celles de la soupe populaire, de l'insuline pour les diabétiques, du calcium pour les tuberculeux, de l'équipage, de la désinfection ! A quoi cela a-t-il servi ? A nous obliger à envoyer nous-mêmes les nôtres, rassasiés, guéris et propres, "travailler en Haute-Silésie".
Oui, sans le Judenrat, jamais, au grand jamais, les Allemands n'auraient pu accomplir ce qu'ils ont imaginé et projeté, ce qu'ils sont en train de mener à bonne fin. Oui, à bonne fin. Tzvi vient de parler au passé ! Ne croit-il donc plus que "l'industrie nous sauvera" ?

3 février 1943
Un nouveau leitmotiv de Tzvi : "après" personne ne voudra plus lui serrer la main. Il sera condamné – dit-il. Condamné en bloc avec tout le Judenrat. Pourtant Dieu lui est témoin : il n'a jamais participé à l'élaboration de la moindre liste d'otages. Il s'est toujours abstenu d'intervenir quand on préparait les listes pour les départs dans les camps ! C'est réconfortant d'entendre les paroles de Tzvi. Si lui, qui est intelligent et au courant de tout, prévoit un "après", c'est que tout n'est pas perdu !
Mon Dieu, nous savons que Tu es plein de miséricorde.

4 février 1943
Hier en sortant de chez Tzvi je me suis fait harponner par Mendélé de la statistique. Mendélé avec son crâne chauve et le bout de crayon qui farfouille sans cesse dans son nez. Il est resté le seul employé d'un service où ils étaient plusieurs dizaines avant que la Gestapo ne s'empare de tous les documents et archives. Il s'ennuie cet homme, et dès qu'il trouve une victime il l'accable de chiffres.
Pour m'appâter il me lance : " Sais-tu que depuis l'institution du ghetto dans la ville le nombre de suicides a baissé de plus de la moitié ? " Et il commente : " Il n'y a pas, les gens sont contrariants. Plus c'est dur et plus ils veulent vivre. "
" Combien serions-nous aujourd'hui sans cette diminution ? " – ne puis-je m'empêcher de demander. " Ce n'est pas simple " – il se donne de l'importance. Et de m'expliquer, comme on le fait à un enfant, qu'il y a les "légaux" dont une partie vit au grand jour (comme toi et moi) et une autre qui se cache. Mais, de plus – il sort le crayon de son nez

et le pointe vers le plafond – il y a les "illégaux", des gens venus des shtetls, du ghetto N°2, et d'on ne sait où. Ils ne se sont déclarés nulle part (presque à regret…) et du coup ils ne peuvent pas travailler, et personne ne comprend comment ils arrivent à se nourrir. " Tu vois, ce n'est pas simple. "
Mais il peut me dire facilement combien "ne sont plus". En chiffres ronds, 21 000 de la ville même et autant, non certainement plus, de parmi les réfugiés des shtetls. Je n'aurais jamais cru que tant sont déjà …
Quand est-ce qu'ils ont fait ça les SS ? Pendant que je réparais les locomotives ? Pendant que j'aidais Louba dans sa broderie ? Pendant que je bavardais avec Tzvi ou que je jouais avec Wowa ?
Plus de 50 000 …
J'allais m'en aller. J'avais besoin d'air. " Si tu peux te contenter d'une appréciation – il avait réussi à extraire une croûte et d'une chiquenaude l'a envoyée vers la fenêtre où elle est restée collée – j'estime, et j'ai du nez pour ces choses-là, qu'il reste aujourd'hui chez nous 2 500 légaux visibles, autant de légaux qui se cachent et quelques 3 ou 4 000 illégaux. Oui, d'après le nombre de tinettes qu'on sort chaque, nous sommes moins de 10 000. "
Cette fois-ci j'allais partir pour de bon. Mais il n'était pas quitte. " Et bientôt, très bientôt, nous serons 5 000 de moins " – du doigt il m'a montré son nez.
Mon Dieu ! Vite, vite !

5 février 1943

Un vendredi banal. Je mets au point deux locos. L'une va partir vers Voronej, et l'autre vers la lointaine Ukraine. Il faut que ça aille mal pour qu'ils viennent chercher à Grodno des locomotives pour le Sud-Est !
Un vendredi banal ? Leïb Reizer m'attend au portail. Réunion demain dans la maison de Reb Jankel der Gleser[188] dans la ruelle Niska. Je ne connais pas ? Le sentier derrière l'ancien cimetière juif, voyons ! La maison de Noschké die Fischerké[189]… " D'accord, je vois. "
Nous y serons une douzaine : Schepsel G., le boucher, Berel Gambowicz, le cordonnier, et le jeune Pinké Mazowiecki qui aide sa mère, la marchande de volailles. Et bien entendu Honé et Avremelé Elgin qui, eux, ont le contact avec Kostia Butschko, le patron-partisan de la grande forêt qui est entre Nowgorodok et Radon. Je ne connais pas les autres. Mais tous des "hommes honnêtes", tous avec un “cœur juif chaud”. La plupart appartiennent à un monde pour moi "marginal", comme me le dit Leïb, sans doute avec raison.
Et le prix des places de Louba et Wowa ? Comment vais-je les payer ? Qu'a-t-il en tête, Leïb ?

6 février 1943

[188] *Der Gleser* (yiddish) : Le Vitrier.
[189] *Die Fischerké* : La Poissonnière.

Dans une minuscule pièce, douze hommes. Des bouchers, des cordonniers, un écorcheur, un équarrisseur, un tanneur, un forgeron. Ils ont un dénominateur commun : leur métier a un rapport plus ou moins éloigné avec les bêtes. Ils ont tous, à un moment ou à un autre sillonné les campagnes. Un monde de moi inconnu. Silencieux, concentrés, ils écoutent Honké Elgin.
Demain soir à neuf heures, un grand traîneau nous attendra dans une clairière près de la route de Lida. A peine quatre kilomètres à faire à pied avant d'y arriver. Trois jours et trois nuits de route. Kostia Butschko nous accueillera les bras ouverts si nous apportons des armes. Tous les regards se tournent vers Leïbélé.
A l'hôpital, dans la pièce où l'on dépose les effets des blessés, Leïbélé a vu, pendant qu'il y installait des étagères, un sous-officier ranger un pistolet dans une armoire. Il en a aperçu au moins deux autres. Et aussi des cartouches. Il a repéré dehors la fenêtre de cette pièce. Avec deux "mecs à la coule", deux gars du "métier" il arriverait jusqu'à l'armoire … Mais il va de soi que sa femme Frumké et Bassiélé sa fille, tout comme ma "Paryżerké" et le petit, auront leurs places dans le traîneau. Je n'en crois pas mes oreilles ! Mon Leïbélé ! Ainsi donc dans vingt-quatre heures nous allons monter dans le traîneau de la liberté !
Schepsel G. prend sur lui de trouver d'ici demain deux spécialistes du fric-frac. Ils exigeront sûrement de se joindre au groupe. Mais qu'à cela ne tienne. Les femmes et les enfants devront sortir du ghetto par leurs propres moyens.
Je rentre. Je chantonne : " Ydel mitten Fidel, Berel mitten Basse…" et je repense à ce que je viens d'entendre. Les paroles de Honké résonnaient comme des coups de marteau sur l'enclume. Leïbélé, lui, déclamait un poème. Il nous semblait le voir cisailler les barbelés autour de l'hôpital, nous suivions avec angoisse les mecs fracturant la fenêtres, se glissant dans la pièce et forçant la serrure de l'armoire … Nous étions éblouis par les éclats de métal meurtrier dans la main de Leïb sous la lumière de la pleine lune.
J'ai enfin compris pourquoi à l'école on l'appelait "le poète". Un poète au cœur chaud.

7 février 1943

Du portail jusqu'à la maison je cours. Louba m'a promis d'être prête. Son rendez-vous avec Frumké est à sept heures trente. Avant le couvre-feu de neuf heures elles doivent franchir la clôture du ghetto ensemble avec les enfants. Elles ont le temps mais il faut compter avec les impondérables.
J'entre en trombe et… je m'arrête pile. Louba, assise sur une chaise, a son pied droit enveloppé dans un volumineux pansement. Elle est tombée. Sa cheville est enflée, sûrement foulée. Elle est incapable de marcher. Quatre kilomètres à pied ? ! …
Le consulat de France à Varsovie. L'ambassade à Moscou. La mort d'Andrzej. La cheville de Louba.
" Maman ! " Le cri de Wowa est déchirant. Il hurle en montrant sa main. Il vient de toucher la cuisinière brûlante.
Louba bondit de sa chaise et se précipite vers l'enfant avant moi … Son pansement tombe. Elle a menti : sa cheville est intacte.

L'invitation de Leïb. L'ambassade de France à Moscou. Le voyage de Bialystok. La cheville.
Quoi dire ? Je sors. Je vais voir Frumké, la femme, la compagne de Leïb.
Près des barbelés, à côté de Frumké et de Bassiélé, deux policiers. " Va-t-en d'ici ", lui ordonnent-ils. " Non, je ne m'en irai pas. La guerre n'est pas terminée encore. Allez-vous en, vous. Elle n'est pas terminée ! J'ai besoin de passer, vous comprenez ? "
Les deux hommes s'en vont. Frumké et Bassiélé se mettent à ramper sous les fils.

8 février 1943
Quand était-ce ? Comment se rappeler quand une journée dure un an et une nuit un siècle. La semaine dernière peut-être ?
Le roulement de tambour a éclaté quand je passais devant le buffet de la gare. Il n'était pas ordinaire ce roulement. Le tumulte a cessé et pendant un silence quasi religieux tous les soldats se sont mis spontanément debout pour écouter la voix grave du speaker. C'était l'annonce à la radio de la "fin" de la bataille de Stalingrad. Le maréchal von Paulus ? Inconnu. Des morts ? Des prisonniers ? On n'en parle pas.
La voix s'est tue et vient, aussitôt après le deuxième mouvement de "La Cinquième Symphonie" de Beethoven. Qui donc dirigeait l'orchestre quand nous l'avons entendue ? Je revois le théâtre, la salle, les uniformes rutilants des officiers russes, Louba, drapée dans une robe marron feuilles d'automne. Comment s'appelait-il donc ce chef d'orchestre ? Je revois sa figure. Une bonne figure de père de famille. Ce n'est pas comme ça qu'on imagine habituellement un grand chef d'orchestre. Et sa baguette ? Magique ! On aurait dit un stick, tellement elle paraissait souple dans sa main. Je suis fou de penser tout à coup à cet homme entrevu un soir, il y a quelque trois ans … Une certitude brusquement : je le reverrai ! Bientôt même ! Suis-je détraqué pour de bon ?
On dit que Stalingrad est un tournant de la guerre. Pour les Allemands c'est vraiment le commencement de la fin. Pour nous aussi ? La fin semble vraiment proche.

9 février 1943
Tzvi persiste : " Comment vais-je être jugé par la postérité ? " J'ai envie de lui dire : " N'aie crainte. Je témoignerai en ta faveur. " Pourtant ça ne tient pas debout. La déportation se rapproche, inexorable. On nettoie de nouveau la Grande Synagogue : le signe qui ne trompe jamais.
Et il y a Wowa. Il est là et il attend d'être seul à porter le nom. Je pense à papa. Peut-être préférait-il pour de bon ma sœur à moi ?

10 février 1943
Pauvre Wowa, il n'a mangé qu'une seule fois du chocolat dans sa vie. Pauvre Wowa, il ne sait pas ce que c'est d'être seul à porter un nom. Il ne sait pas qu'il va épouser un monstre qui va le dévorer.
Je n'en veux pas à Louba. C'est contre Rivtzia qu'une marée de rancune reflue en moi. N'a-t-elle pas "mangé" papa pour me garder pour elle seule ?
Est-ce que par hasard je ne délirerais pas ?

Je t'aime Louba. Je sais que toi, tu ne me feras pas de mal. D'ailleurs le délai est passé. Deux ans a dit bobé Dveyré. Wowa a trois ans.
Heureusement que le travail me distrait. Je ne sais pas où donner de la tête avec tous les convois spéciaux. Treblinka et Kursk, Auschwitz et … 'Kharkov. Je n'ai plus une machine de disponible !
Les gens sont fous. Ils ne parlent que de camps avec des fours, avec des chambres à gaz. Sélection ! Le mot à la mode. On en dit tellement et de tant de façons qu'on ne sait plus si c'est un bien ou un mal. Les hommes quand ils en parlent gonflent la poitrine et montrent leurs biceps.
Mais bon sang, de bon sang, de bon soir ! Des camps de travail normaux, pour des travailleurs normaux, ça existe bien, non ? Pourquoi voir toujours les choses en noir ? Du rose, un peu de rose. Dansons un peu, chantons un petit air gai : " Yidel mitten Fidel, Berel mitten Basse, Zing-sché mir Lidel, Oïfen mitten Gasse…"
Qu'est-ce qu'il dirait de tout ça le médecin israélite de Bertha ? Peut-être qu'il ferait comme pour Esther Broïdé : il me passerait la camisole de force.

11 février 1943

Le Feldwebel vient de l'atelier, un télégramme de service à la main. Il me le montre. Il est d'hier, 10/2/43 à 17 heures 22, de Malkinia. Le 16 février prochain circulera un convoi spécial, le PJ 165, suivant le plan 91936 B. " Tu vas me préparer une machine. " "Je n'en ai aucune de disponible. " "Je m'en fous. Trouve. " " Il y a juste cette vieille réformée. " "Répare-la ! " "Mais elle va tomber en panne ! Elle ne fera pas plus de cinquante kilomètres sans panne ! " "Je m'en fous. C'est pour un train de réfugiés. " " Qu'ils crèvent de froid dans les wagons où à Treblinka de… d'autre chose, je m'en fous. Tout le monde s'en fout. Sauf la Gestapo. "

12 février 1943

Pas question de hennir ou de s'ébrouer. Même pas de faire voltiger la neige poudreuse avec le sabot. Pour exprimer son émotion Kasztan ne peut que dresser les oreilles. Ils sont tristes, lui et son patron Aryeh, tout de noir vêtu.
Le corps est déjà sur le corbillard. Ils n'attendent plus que de voir le cortège se former. Mais il n'y a pas de cortège. Seul Aryeh conduit au cimetière le corps du Président Brawer, son bienfaiteur, mort il y a quelques heures à peine. Pourtant ce matin il était encore au travail. Il est même allé à la Gestapo. Une visite de routine pensait-il. Une, deux, trois, quatre, cinq. Cinq balles, est-ce le tarif habituel des remerciements à un Obmann fidèle et servile à souhait pour ses bons et loyaux services ?

13 février 1943

Tzvi me parle de Brawer. C'est le moment ou jamais. Il m'explique comment ce Juif de Galicie, homme fin, profondément imbibé de culture libérale allemande, et qui se croyait très intelligent, s'est laissé briser par Wiese et Streblow, les commis du "Herrenvolk"[190]. A la fin il n'était plus qu'un pantin terrorisé, un esclave obnubilé par la peur, obsédé par la seule pensée de sauver sa peau à lui. Il n'avait plus que trois tâches : fournir les listes de

[190] *Herrenvolk* : Peuple de seigneurs.

départ, découvrir les caches et tranquilliser la population. Tranquilliser, rassurer, donner de l'espoir, à tout prix. Pour éviter toute tentative de résistance. "Laissons partir ce transport. C'est le dernier" – affirmait-il à chaque fois. "Mais mon cher M.B, ce n'est qu'un petit transport. Quelques chômeurs" – rassurait-il son ancien professeur de géographie qui avec son épouse P. était déjà sur la liste des partants !
Comment cela a-t-il été possible ? Par des injures et des vexations, par des humiliations et des coups. Par des menaces de mort. Le tout manié savamment, dosé à point.
Tout le Judenrat voyait les SS le gifler. Tous entendaient ses cris et ses supplications quand il était fouetté dans son propre bureau. Tout le peuple du ghetto l'a vu attelé entre les brancards d'un chariot à tinettes ou portant une potence sans qu'il sache si elle ne lui était pas destinée.
Et pourquoi cela a-t-il été si facile ? Parce que Brawer, qui se considérait comme le fils spirituel du "Volk von Dichter und Dencker"[191] s'est toujours comporté envers son peuple, celui qu'il croyait gouverner, comme un pur produit du "Herrenvolk".
Tzvi parle d'un ton désabusé. Il me paraît résigné, détaché de tout.
Et brusquement Tzvi éclate, avec une véhémence que je ne lui ai jamais vue : " Et d'ailleurs, nous tous, les intellectuels, est-ce que nous n'avons pas tous commis le même péché d'orgueil ? Nous qui avons cru que nos diplômes nous aideraient à déjouer les Allemands, à rouler les rustres de la Gestapo." Finalement, il ajoute d'un ton lourd : " C'est facile d'accuser Brawer ! Et moi-même ? Et toi, Yossef ? Comment aurions-nous réagi si on nous avait désignés pour être Obmann, comme c'est arrivé à Brawer ? " Veut-il m'obliger à répondre ? Un vertige me saisit. Je m'en vais. Je me dépêche.
Une aktzia est en route depuis ce matin.

14 février 1943

Gagner encore une journée ? Encore une nuitée ? Si au moins on pouvait dormir. Que faire Éternel Tout-Puissant ? – ai-je envie de demander. Que faire ? Essayer d'éviter ce transport ? Se cacher pour partir par le suivant ? Lequel est le bon ? Parce que de toute façon, on n'évitera pas le départ ! Comment savoir lequel va vers le camp de travail d'Auschwitz ? L'un deux y va sûrement ! Ils ne vont tout de même pas tous à Treblinka ! Ils ne vont quand même pas nous anéantir tous ! Tout de même pas !
Et dans chaque camp ils ont besoin de bons mécaniciens ! Et en mécanique je m'y connais ! Et comme aux locomotives de Nevers je ferai un essai ! Et ils me garderont ! Mais il y a Louba… On m'a raconté justement qu'ils chercheraient des artisans-artistes. Dans un petit coin du camp, ni vu ni connu, ils travailleraient directement pour les SS. Tout pour les SS, sauf une petite commission pour le chef de bloc. Le profit qu'ils pourraient tirer d'une brodeuse comme Louba ! Une vraie artiste. Elle est, en broderie, encore plus forte que Rivtzia ! Et l'étiquette "PARIS" ? ! Pour avoir Louba ils accepteront de lui laisser Wowa ! Pas de doute. Le SS Mausner ne l'a-t-il pas fait sortir de Kelbassin pour qu'elle termine sa commande ? Nous nous recommanderons de lui !
D'ailleurs des camps à familles groupées, ça existe aussi ! Oui, oui. J'invente rien ! On me l'a affirmé ! Et pas n'importe qui. Des hommes sérieux, des pères de famille comme moi.

[191] *Volk von Dichter und Dencker* : peuple de poètes et de penseurs.

Ils savent tout de même de quoi ils parlent. Deux familles par pièce – disent-ils. C'est à de petits détails pareils qu'on sait si c'est un bobard ou la vérité. Des pièces pas très grandes – précisent-ils.
Oui, il faut partir. Ils vont me prendre. Comme ils ont pris les spécialistes de Frise, le sous-officier de la Wehrmacht. Il a bien essayé de les garder mais rien n'y a fait. Moi aussi ils me prendront.
Ah, si j'avais accepté l'offre de Lifszyc ! Tous les ouvriers de l'usine de bottes restent ! Leurs femmes, leurs enfants sont venus hier habiter à l'usine même. Comme ça pas de surprises ! C'est vrai que Lifszyc leur a demandé de travailler et de jour et de nuit. Mais du travail personne n'est encore mort ! Ils vivront ! Ah, si j'avais accepté l'offre de Lifszyc ! Mais à présent il est trop tard. Je ne vais pas m'abaisser à aller voir cet homme. Je ne veux pas me battre à l'entrée de son usine pour y pénétrer de force ! Je ne veux pas me joindre à la foule des désespérés qui y sont depuis ce matin ! Moi, je ne suis pas désespéré. Impossible d'éviter le départ ? Mais il est possible d'en choisir un qui partirait "in a gute scho"[192].
Louba se tait. Son regard va de Wowa à moi. Puis il revient vers l'enfant. Bientôt elle l'aura à elle toute seule, notre fils.
Un cauchemar sans fin. Mille et une années de cauchemar. Mille ans de III^{e} Reich. Et une année pour nous. Une année ? …
L'aktzia continue.

15 février 1943.
Ce matin la Gestapo a cerné l'usine de bottes. La synagogue et vite la gare. Plus d'usine, plus d'ouvriers favorisés, plus d'espoir. "L'industrie nous sauvera" appartient au passé.
La porte du bureau de Tzvi est grande ouverte. La boîte métallique à fleurettes rouges avec son thé n'est plus sur l'étagère.
Wowa a trois ans aujourd'hui. Toute la vie devant lui.
L'aktzia continue.

16 février 1943
Il est une heure du matin. De lourds pas dehors. J'aide Louba à habiller le petit. La Grande Synagogue. Une heure ? Deux heures ?
Nous marchons à présent vers la gare. Louba, à mes côtés, baisse la tête. Wowa, bien réveillé, est dans mes bras. Il serre son ours. La lune est haute dans le ciel. La neige scintille de mille feux et crisse sous nos pas. Les wagons sont là, sur la voie N°5.
Par la portière à glissière, grande ouverte, je vois la paille fraîche sur le plancher. Une locomotive, au pas, vient s'atteler au convoi. J'aperçois le mécanicien, le buste penché au dehors. De l'endroit où je me trouve je ne peux pas le reconnaître. Mais j'identifie le modèle : la "30.9" réformée que j'ai réparée.

[192] *In a gute scho* (yiddish) : dans une bonne heure, c'est-à-dire « à la bonne heure », au sens positif de l'expression.

Mais alors…on ne va pas au camp de travail d'Auschwitz ? Ma "30.9" était pour le convoi PJ 165 ! Sa destination est Treblinka ! … Pourvu que la loco tienne le coup. Ça me vexerait qu'elle tombe en panne en route.
Elle est belle cette nuit de février. Le départ du PJ 165 est à 5 heures 40 minutes. Il est généralement très à l'heure.

On aurait pu craindre que ton arrivée inopinée ne me plonge dans un trouble proche du désarroi, de la panique même. C'est pourtant tout le contraire. Je sens en moi un apaisement, depuis que tu m'as fait parler, depuis que je t'ai vu lire mon journal. Au point que j'entrevois le moment où je pourrai, enfin, aborder tout sans passion, peut-être même avec quiétude.

De ce pas je vais même faire une petite tentative : te raconter la journée du 17 février 1943, évoquer pour la première fois la mort de Louba et de Wowa. Jamais, jusqu'à présent, je n'ai pu le faire. Notre voyage a duré vingt-quatre heures, au lieu de six heures onze minutes comme prévu. Parce que bien sûr la locomotive est tombée en panne sur la route.

Dans le wagon, nous étions dans l'obscurité totale et quand, dès que nous sommes descendus, j'ai aperçu, enfin, les traits du visage de Louba, j'ai été frappé par la transformation qui s'y était produite : Louba ressemblait à ma mère. J'ai mis un moment à trouver en quoi consistait la ressemblance. Puis tout s'est éclairci dans mon esprit : Louba avait déjà dans ses traits l'expression d'une veuve ! Je ne saurais dire exactement en quoi cela consistait. Mais sa façon de me regarder, ses yeux plus tristes qu'épouvantés, sa bouche plus douloureuse que terrifiée, prouvait qu'elle *aussi* savait. Elle savait que j'allais mourir bientôt. Parce que pour moi il était clair, et cela l'était également pour Louba, je le voyais, que l'heure du destin avait sonné.

Les dernières heures du voyage avaient été épouvantables. Wowa n'arrêtait pas de réclamer à boire. Louba a dit : “Il faut que je pleure. Qu'il lèche mes larmes.” Comment ai-je pu, dans ces conditions, m'assoupir à plusieurs reprises ? Mais dès que cela se produisait, surgissait dans ma tête l'image de Louba revenant de la maternité avec Wowa dans ses bras et s'écriant, le regard plein de fierté : “J'ai un fils !” Une deuxième image apparaissait aussi : Gustave devant son tour, blême, un faire-part encadré de noir à la main.

Le camp est apparu au débouché d'un tournant avec sa tour de garde, le portail grand ouvert, les barbelés éclairés, les phares des miradors fouillant les alentours. Par rafales venait vers nous une odeur forte, mais indéfinissable.

Une fois le portail franchi, notre colonne suivait un couloir formé par deux rangées de SS. Tous casqués, bottés, vêtus de longs manteaux qui touchaient presque le sol. Mitraillettes au poing, immobiles, de véritables statues de pierre. Le couloir conduisait en droite ligne vers un groupe de bâtiments bas.

Nous marchions avec Louba côte à côte. Elle me tenait par la main et la serrait par moments, pour m'encourager. Le petit sur mon bras s'était endormi. Sa tignasse de cheveux de lin, toute ébouriffée, me chatouillait le cou. Il suçait son pouce et, comme à l'accoutumée, frottait de temps à autre son petit nez de son index. Son ours, avec sa peluche blanche, m'a agacé tout à coup. Et il est devenu très vite insupportable.

A un moment donné, Louba a serré ma main plus fort : j'ai tourné la tête et nos regards se sont rencontrés une fraction de seconde.

Dans le train, j'avais décidé de tout faire pour que ma femme garde de moi l'image d'un homme fort et courageux. Qu'elle puisse, plus tard, raconter à notre fils que son père était mort vaillamment, bravement. Je marchais la tête un peu penchée vers les cheveux du petit. Son image à la sortie de la maternité me poursuivait.

Des cris déchirants parvenaient de la tête de la colonne, distante de plusieurs centaines de mètres. Nous avancions par à-coups. Les clameurs devenaient hurlements. J'ai fini par définir l'odeur : quelque chose grillait. A un moment donné nous avons aperçu le grand maître de cérémonie, l'officier SS. Il se tenait debout, face à la colonne, entre deux rangées de soldats. Petit de taille, les jambes bottées écartées. Des têtes de mort sur les revers de son uniforme noir. Sur le devant de sa poitrine une grande croix de guerre, suspendue à un ruban, passé autour du cou. Sur les épaulettes des insignes de commandant. Il était le seul SS à porter une casquette. Sa main gauche dans le dos, la droite maniait un stick. Aussitôt s'est superposée en moi aux images précédentes celle du chef d'orchestre qui avait dirigé “la cinquième” de Beethoven. La même tête de bon père de famille.

Mais autant chez l'autre la baguette avait la souplesse d'un stick, autant ici le stick ressemblait à un sabre. Il donnait des ordres. Toi, à droite ; toi, à gauche. Il prononçait des verdicts immédiatement exécutables. Il séparait des familles.

D'un mouvement brusque, Louba a libéré sa main que je tenais et elle s'est jetée littéralement sur moi. Je me suis mépris sur son intention : j'ai cru qu'elle voulait se précipiter dans mes bras. Mais non. D'un geste qui ne souffrait aucune opposition, elle m'a arraché l'enfant. “Mon petit ! Donne-moi mon fils !” Elle s'est mise à le serrer sur sa poitrine, d'un mouvement convulsif. “Louba, tu vas l'étrangler !” me suis-je écrié. Elle ne m'entendait pas. Le visage baigné de larmes, elle lui chuchotait inlassablement à l'oreille : “Non, toi tu vas rester avec moi. Wowa va rester avec maman.” Visiblement, moi je n'existais plus pour elle. Et c'était bien ainsi.

Le petit d'une voix plaintive lui répondait : “Wov' dodo. Wov' froid.”

Je me rapprochais de l'homme. C'était clair, à présent : la bonne file, celle des sursitaires, était la gauche. Je le *savais*. Vu de près l'officier n'avait pas vraiment l'air méchant. Plutôt l'air ennuyé, l'air d'un homme à qui on fait faire un travail fastidieux à une heure indue.

De temps en temps il regardait sa montre-bracelet et aussitôt faisait aux soldats signe d'accélérer le mouvement. A un moment donné, brusquement, il a poussé une vociférération tellement forte qu'elle a fait taire tous les cris autour. "*Los* ! *Los* ![193] Ça traîne, ça traîne aujourd'hui ! Vous savez bien qu'à 7 heures 35 je dois conduire mes jumelles au jardin d'enfants. Elles pleurent si ce n'est pas moi qui les conduis. *Schnell, Gott im Himmel*[194], je ne supporte pas un enfant qui pleure ! *Los* ! *Los* ! Qu'on en finisse avec cette vermine !" Des crosses se sont abattues sur des dos courbés et cela a été notre tour de nous présenter.

Face à lui je n'ai pas attendu l'ordre du stick. J'ai poussé impérativement Louba avec le petit vers la file de gauche et j'ai commencé à suivre celle de droite. La bouche de l'officier, déformée soudain par un rictus haineux, a laissé échapper un hurlement hystérique : "*Youdé* !" et le SS le plus proche m'a assené sur la poitrine un foudroyant coup de crosse. Je n'ai pas ressenti de douleur à proprement parler.

Seulement une brûlure intérieure intense. Je me suis entendu crier : "Louba ! Mon Wowa ! *Mama* ! *Mamé* !" et j'ai vu Louba avec notre petit disparaître par une porte étroite dans un bâtiment bas, en briques. En briques rouges ou marron ?

[193] *Los* : Va.
[194] *Schnell, Gott im Himmel* : Vite, Dieu du ciel.

Sur mon séjour au camp, il n'est vraiment pas simple de parler. On a écrit beaucoup sur ce sujet. On a écrit sans doute de trop et certainement pas assez. Cela paraît contradictoire, mais c'est ainsi. Trop de témoignages sans intérêt, pas assez d'études sérieuses. C'était un monde à part, un univers en soi. Avec ses lois, ses coutumes, ses juges, sa police, son gouvernement et même ses contestataires, pourquoi pas. Aucune description ne pourra jamais faire ressentir exactement à qui ne l'a pas vécu lui-même, ce que furent la vie et la mort à une époque qui a connu *Nacht und Nebel*[195].

Je lis dans tes yeux une petite déception. Je vais tout de même essayer de t'en dire deux mots.

Au camp de Maïdanek, un officier SS prend en flagrant délit un Juif pieux en train de voler deux épluchures de pommes de terre dans un tas d'ordures. “Tu es un voleur, Juif, tu seras pendu ce soir au cours de l'appel”, hurle l'officier. Le Juif, comme c'est le règlement, se met au garde-à-vous et se découvre. “Tu trembles, Juif ! Tu as peur !” “Oui, je tremble et j'ai peur. Dieu me regarde de là-haut et je suis tête nue.” L'officier suffoqué, incrédule, le regarde et lui dit : “Je vais te donner une chance, Juif. J'ai un œil de verre. Si tu devines lequel est en verre, tu auras la vie sauve.” Le Juif lève son regard sur l'Allemand : “Le droit.” “Comment as-tu trouvé ?” “C'est celui qui me paraissait le plus humain.” L'officier dégaine son pistolet et tue le Juif d'une balle dans la tête.

Rassure-toi. Ce n'est qu'une histoire. La réalité était bien pire, car on ne mourait pas aussi facilement que ce Juif pieux de mon histoire. On tuait là-bas lentement, scientifiquement, à tout petit feu. Ainsi on pouvait observer, noter, cataloguer et même faire des publications scientifiques sur les résultats des recherches. C'était aussi plus amusant.

Je te vois tout ému. C'est toujours ainsi : la mort de quelqu'un de connu nous émeut bien plus qu'une catastrophe aérienne dans laquelle ont péri cent cinquante personnes. Ce petit Juif, qui vient d'être sauvagement assassiné, tu le connaissais, n'est-ce pas ? Tu te le figurais précisément, avec sa petite barbe grise, debout au garde-à-vous, tête nue devant le terrible SS. Et quand il a parlé de Dieu qui le regardait de là-haut, tu as pensé : Quel Juif courageux ! Quelle piété ! Quelle foi ! Et quand il a trouvé cette étonnante réponse au sujet

[195] « Nuit et Brouillard » : un décret allemand, du 7 décembre 1941, stipulait que ceux dont l'existence même pouvait mettre le Reich en danger devaient disparaître, sans laisser de traces, dans « la nuit et le brouillard de l'inconnu ».

de l'œil de verre, tu t'es dit : “Voilà une réponse digne d'un Juif, une réponse pleine de cet humour triste, amer, imprévu, bien dans la tradition hassidique.” Puis tu as entendu le coup de feu claquer et tu as vu ton petit bonhomme s'effondrer, le crâne ouvert, ensanglanté, des morceaux de cervelle giclant dans les alentours. Atroce, n'est-ce pas ?

Oui, bien plus atroce que d'entendre que dans un camp, en 1943, a été battu le record national allemand de rendement. On a réussi, grâce à une rationalisation du travail, à gazer et à enfourner dans un laps de temps très court 200 000 Juifs ! Il a même été question d'attribuer au commandant du camp la distinction honorifique de meilleur ouvrier de l'année du Grand Reich.

200 000 Juifs, hommes, femmes, enfants. Tu vois ce que cela représente ? Non, impossible ! On ne peut pas imaginer une foule de 200 000 personnes vivantes, debout. Peut-on embrasser du regard trente fois la population de Pougastel-Daoulas (Finistère) ? Il est encore plus difficile d'imaginer 200 000 cadavres. Une file de cent kilomètres de cadavres couchés côte à côte. La distance de Tel Aviv à ’Haïfa ! Vingt heures de marche, sans compter les temps de repos. Vingt heures de marche le long des cadavres serrés côte à côte. Le pont sur le Yarkon, Ramat-Aviv et Herzlyïa. Puis Natanya, et ’Hédéra, et Atlit. De là on voit déjà le mont Carmel, Haïfa est tout proche. Mais il faut encore marcher, et il y a toujours des cadavres. Dans le sens de la longueur, c'est encore pire. En admettant que la longueur moyenne d'un Juif gazé soit de un mètre vingt centimètres – en tenant compte des enfants – les 200 000 cadavres disposés l'un à la suite de l'autre formeraient une file de 240 kilomètres. Essaye d'imaginer : tu démarres en voiture de Paris Notre-Dame, tu atteins l'autoroute à la porte de la Chapelle, tu t'arrêtes quelques instants au péage d'Épinay et tu roules jusqu'à Lille, et même vingt kilomètres au-delà.

Et tout au long de ce trajet il y a des cadavres : tête-pieds, tête-pieds, tête-pieds … Tous les quelques mètres un petit Wowa ou une petite Sarelé. Pendant 240 kilomètres. Non, non ! Ce n'est pas imaginable ! Des cadavres de Paris Notre-Dame jusqu'à Lille et même au-delà, jusqu'à la frontière belge, ce n'est pas humainement imaginable.

Il y a peut-être, tout de même, un moyen de se représenter cela plus facilement. Deux cent mille Juifs gazés correspondent exactement à 200 000 paires de chaussures. On peut, à la rigueur, voir dans l'espace un énorme tas, une colline de 200 000 paires de chaussures. On peut aussi trouver un autre biais : apprécier à sa juste valeur le problème qu'auront à résoudre les techniciens, les ingénieurs et les chercheurs allemands : comment utiliser rationnellement 400 000 chaussures dépareillées pour qu'elles contribuent à l'effort de guerre du troisième Reich.

Je te vois pâlir. Tu trouves mon récit insoutenable. Tu es trop sensible. Ce n'est qu'un récit, il n'y a que 200 000 cadavres. Le monde entier a supporté allégrement six millions de morts.

Mais j'ai tort de parler chiffres. Même de bons amis m'ont fait comprendre que c'était faire preuve de mauvais goût que de les ressasser. Mes pauvres 200 000 cadavres les ont dérangés. Parce que leur représentation matérielle (peu originale, je l'admets, mais je n'ai rien trouvé de mieux et je le regrette) donne tout de même une idée de la quantité.

Il y a longtemps qu'on me reproche d'avoir le calcul imprimé dans mes gènes de Juif. Je m'excuse auprès de mes amis, mais aujourd'hui est jour de bilan. Du total des victimes. De la somme des souffrances. Du montant de la douleur.

Quand je dis “Six millions de martyrs”, je les entends insinuer : “Tu as tort d'insister sur la quantité, de toute façon inimaginable.” Préfèrent-ils donc que je parle de la qualité ? De celle du gaz douceâtre ? De celle de la chaleur ambiante du four ?

Je redis : “Six millions de Youpins.” “ Six millions tout juste? – me répliquent-ils – ou arrondis au Juif supérieur ? Ils n'étaient peut-être que cinq millions neuf cent quatre-vingt-douze mille ? Alors pourquoi tout de suite exagérer ?”

Mais ils ont tort de discutailler. Pourquoi ne font-ils donc pas comme ceux qui nient tout en bloc ?

“Treblinka ? Les chambres à gaz ?”

“Une vaste galéjade que tout cela !” répondent ces falsificateurs de l'histoire. “Une aimable fantaisie inventée par la mafia judéo-sioniste. Ça n'a jamais existé !”

“Et Auschwitz ?”

“Du carton-pâte pour touristes juifs américains !”

“Mais des chefs d'État, des ministres, y viennent. Ils s'y inclinent, ils s'y recueillent.”

“C'est une diabolique ruse électorale. C'est la nouvelle façon de faire voter des morts.”

Y a-t-il une logique à opposer à de tels arguments ?

* *
*

Depuis que je te parle, que je te regarde, la première émotion passée, je m'aperçois qu'en fait je suis moins surpris de te voir ici chez moi, qu'on aurait dû s'y attendre. J'ai même la sensation par moments, que j'attendais presque ton arrivée ! Invraisemblable ? Incroyable ? Ça devrait l'être, d'autant plus qu'il m'arrivait de me dire que cette rencontre de Dora, ta mère, il y a trente ans, n'avait été qu'un simple rêve. Un rêve de deux mois. Pendant que tu lisais mes “mémoires”, une foule de détails a refait surface.

Les derniers mois au camp et ceux qui ont suivi notre libération, je les vois au travers d'un brouillard épais. Mon premier vrai souvenir de cette époque est une œuvre de secours aux personnes déplacées, à Munich, en Allemagne. Je me mets à avancer comme envoûté, vers une jeune femme. Elle quitte une file d'attente pour venir à ma rencontre. Je prends ses mains dans les miennes et je lui dis simplement : “Je m'appelle Yossef.” “Dora est mon nom”, me répond-elle, et je l'entraîne dehors.

Sur les lèvres sans trace de rouge, un petit sourire prêt à s'épanouir à la moindre occasion et à illuminer le visage plein de grâce. En la voyant, il m'était difficile de décider ce qui prédominait en elle : la force, la solidité et la stabilité, ou le charme et la séduction. Le coup de foudre. Nous ne nous quittions ni de jour, ni de nuit. Et le soleil est entré dans la misérable chambre d'un meublé, dans la banlieue de Munich. Le soleil et l'espoir. Mais … pourquoi faut-il qu'il y ait toujours des mais ? …

La grande idée de Dora était de partir aux *States*, comme elle disait. Moi, je cherchais un chemin pour arriver en *Éretz-Israel* en passant par la France. Pour moi qui toute ma vie n'avais fait que jouer avec l'idée du sionisme, c'était un peu bizarre, mais la logique n'a jamais pesé lourd dans mes décisions. A tous les arguments de Dora pour me convaincre, je répondais “non”, avec une force d'inertie égale à sa force de persuasion.

Un matin, nous étions en train de prendre le café, j'ai entendu : “Écoute Yossef…” Une voix chaude qui n'essayait pas de cacher son émotion. “Écoute, Yossef, notre handicap est le passé qui nous poursuit. Nous n'en avons jamais parlé et c'est mieux ainsi. Mon, *pékélé,* ton *pékélé*[196], peu importe de savoir lequel est le plus lourd. Ce qui est sûr, c'est qu'avec le mien je ne peux vivre que dans un endroit où il n'y a pas de danger de guerre.” Elle voulait la paix, elle y aspirait de toutes ses forces ; la guerre était cause de tous nos malheurs passés. Et là où *je* voulais aller, la vraie guerre n'avait pas encore commencé. “Je te parais forte, a-t-elle dit tristement, mais c'est une illusion. Je suis comme un grand arbre qui a poussé sur un sol rocailleux. Ses racines sont toutes superficielles. Je n'ai pas de racines, Yossef, et cela ne pardonne pas. La guerre pour moi est comme une forte bourrasque pour un arbre sans racines profondes.”

Cela faisait deux mois que nous étions ensemble, et quand je l'ai vue ranger sa petite valise et mettre son manteau, il aurait suffi, je crois qu'elle me fasse un simple signe pour que je la suive. Elle ne l'a pas fait. L'idée même qu'elle pouvait être enceinte ne m'a effleuré à aucun moment.

---

[196] *Pékélé* : littéralement « petit paquet », c’est-à-dire un fardeau.

Mon fils, je t'ai tout raconté. Les petits pas et la course de fond. La grisaille et les lueurs d'espoir. Les dérapages non contrôlés dans les petits tournants et les freins qui lâchent à l'entrée d'un virage à angle droit. Les regards qui s'éteignent, les souffles qui s'arrêtent et le premier sourire d'un nouveau-né. Je t'ai même dit ce que c'était que de se voir condamner à mort par un tel sourire plein d'innocence. Je ne réalisais pas que j'avais rompu le cercle infernal qui enfermait dans notre famille le seul homme vivant à chaque génération. Et tout ça comment ? Simplement en partant à l'étranger bien avant la naissance de Wowa, en abandonnant, contrairement à la tradition, des femmes sans défense, en prenant la fuite.

Bien plus, c'est *bobé* Dveyré qui m'a poussé à agir ainsi. Ne répétait-elle pas souvent : “Ne mets pas sur tes épaules ce qui est trop lourd pour toi” ?

POSTFACE

On peut trouver une histoire très complète du judaïsme de Grodno dans le tome IX de l’*Encyclopédie de la Diaspora* qui lui est consacré en entier. Cette œuvre collective, parue à Jérusalem en 1973, est le fruit du travail de Itz’hak Yellin, Iser Kulik, Shmuel Dyment, Moshé Alperstein et ’Haïm Pasmanik, sous la direction de Dov Rabin. J’y ai puisé de nombreux détails qui se sont ajoutés à mes souvenirs personnels de la ville où j’ai vécu de 1921 à 1937.

Tous les personnages cités dans le « Journal » ont réellement existé. Tous, à deux exceptions près, portent leur vrai nom. Certains, à leur demande expresse, ou à celle de leurs proches, ne sont désignés que par leurs initiales. Une remarque particulière au sujet des deux agents de liaison de la Gestapo, qui sont tous les deux vivants : comme ils n’ont pas été inquiétés par la justice humaine – bien qu’au témoignage unanime de tous les survivants, on ne trouve que difficilement de véritables circonstances atténuantes à leur comportement – je n’ai pas cru avoir le droit de les désigner par leur nom. En revanche, les noms des victimes de Kurt Wiese, commandant du ghetto de Grodno, sont authentiques ;

on peut les retrouver dans les documents concernant le procès au cours duquel il a été condamné, conservés à l'institution *Yad Va-Shem* à Jérusalem.

A *Yad Va-Shem* existe aussi une photocopie d'un télégramme de service des chemins de fer allemands, concernant le convoi PJ 165 du 16 février 1943 (l'original est en Pologne). Ce télégramme, en réalité, n'a fait que transiter par Malkinia ; le lieu primitif de son envoi est Königsberg, en Prusse Orientale, son numéro : 602. C'est dans les premiers jours du mois de mars qu'eut lieu la liquidation totale du ghetto de Grodno.

Sur les événements marquants qui se sont déroulés dans la ville pendant la guerre, j'ai écarté tous les faits dont je n'ai pas eu la confirmation par au moins deux sources différentes, ou dont la véracité pouvait prêter le flanc au moindre doute. J'ai recueilli les témoignages de tous les survivants du ghetto que j'ai pu atteindre directement, une vingtaine en tout. C'est à leurs récits que je dois l'essentiel de tout ce que je sais sur la vie quotidienne du ghetto. Mais en fait, je ne pourrai jamais expliquer – c'est indicible – tout ce que j'ai appris au cours des entretiens que j'ai eus avec eux. C'est en lisant leur visage, en entendant leur voix se briser, en vivant leur silence devant certaines de mes questions pour moi anodines, pour eux intolérables, que j'ai découvert l'univers qui avait été le leur : suffocant, impitoyable, mais non dépourvu de grandeur et de générosité.

J'ai consulté également la brochure de Frania Broïdé, « Frania raconte », publiée par le kibboutz Kfar Mena'hem. Enfin, j'ai trouvé des renseignements abondants et précieux dans *Grodner Opklangen* (*Échos de Grodno*)[197]. Ce périodique yiddish paraît à Buenos-Aires depuis octobre 1948. Il est édité par l'Association des Originaires de Grodno en Argentine, avec la collaboration de multiples associations homologues disséminées dans le monde entier. Sa rédaction a été assurée par l'écrivain Abraham Zak jusqu'à sa mort en 1980, et depuis par Fani son épouse. Je dois signaler en particulier d'abord une remarquable étude du journaliste Moshé Bialodworski sur la constitution et le fonctionnement du *Judenrat*, et sur ses dirigeants. Puis, de nombreux récits personnels, notamment ceux de Leïb Reizer, chez qui le souffle poétique vient servir la vérité historique.

Après quatre années consacrées à cette recherche et cette documentation, je me suis senti brusquement englouti par le ghetto. J'ai même cru y sombrer. Mais finalement, au bout de trois mois, j'en suis ressorti après avoir assisté à la mort des miens, que j'avais revécue au jour le jour.

Kibboutz Ein Hashofet, 1977 - Jérusalem, 1983.

[197] Voir dans Traces, l'avant-dernière photo.